





Co gle

DODGETON OF VAC ORDER

HISTOIRE

DIE

FLORENCE

I



OUVRAGES DU MÉME AUTEUR

Jérôme Savonarole, sa vie, ses prédications, ses écrits. Ouvrage conronne par l'Académie française, 3º édition, 1 vol. (n.12 (Bachette.)

Deux ane de révolution en Italie. 1845-1849. 4 vol. in-12 (finchette.)

Étienne Marcel, prévôt des marchands, à édition, dans la colection munici, als de l'Histoire de Paris, 2 val. in 4.

Histoire de la littérature italienne, depuis ses origines jusqu'à nos jours. 2º édition. 1 vol. in 12 (Delagrave).

Les martages repagnole sous le régne d'Henri IV et la régence de Marte de Médicie. Ouvrage couronne par l'Académie française, 1 vol. in-a (Didier).

L'Église et l'État en France, sous le régne d'Henri IV et la régence de Marie de Médicis. Ouvrage couronné par l'Académie française. 2 vol. in-8 (Pedone-Lauriel).

La démocratie en France au moyen âge. Dusrage couronné par l'Académie des sciences murales et politiques. 2' édition, 2 vol. in-12 (Didier).

E) ude historique sur Sully, couroané par l'Avadémie française.

MÉMITERES LUS A L'ACADÉMIE DES SCIENCES MORALES ET POLITIQUES ET INSÉRÉS DANS SES COMPTES SENDUS

La comtesse Mathilde de Torcane et le Saint-Siège (1856).

Un procés oriminel sous le règne d'Henri IV (1867).

Le duc de Lerme et la cour d'Espagne sous le règne de Philippe III (1870). Mémoire critique sur l'auteur et la composition des Économies Royales (1871).

Imprimerie de Vangirard, 151, rue de Vangirard (13, Impasse Ronsin). Paris.



HISTOIRE

DE

FLORENCE

DEPUIS SES ORIGINES

JUSQU'A LA DOMINATION DES MÉDICIS

PAR

F. - T. PERRENS

MEMBER DE L'ENSTITUT

OUVRAGE

QUI A OBTENU, EN 1883, LE GRAND PRIE JEAN RETNAUD

décerné par l'Institut

ACADEMIK BES SCIENCES MORALES ET POLITIQUES)

TOME PREMIER

DEUXIÈME ÉDITION



PARIS ALBERT FONTEMOING, ÉDITEUR

LIBRAIRA DES ÉCOLES PRANÇAISES D'ATHÈNES ET DE ROME.

un tatlege de Pronce et de l'École Normale Supérieure.

4, Rue Le Goff, 4

200075 DEC 27 1915 F36F .P42 H

HISTOIRE

ВK

FLORENCE

LIVRE PREMIER

CHAPITRE PREMIER

LES TEMPS ANTIQUES

Géographie physique de la Toscane. — Ses limites. — Pocifité d'y pénétres. — Sa configuration inténeure. — Montagnes. — Valiées. — Cours d'est. — L'Arno. — Autres fleuves — Lacs. — Les Baremmes. — Productions du sol. — Chinat. — Les Etrusques. — Leur ressemblance avec les Toscana modei nes. — Leur origine — Rhinema, — Lydrens. — Métange des deux races — Prédominance de l'élément oriental. — La religion. — La poutique. — Les mours et les arts. — Influence des Grees sur les Étrusques. — La fédéra tion. — Prise de Veies. — Les rilles. — Piesone et ses marchés. — Florence hourgade étrusque. — Décadence des Étrusques. — Conquête romaine. — Colomies romaines. — Forence colonie des Étrusques. — Sa situation topographique. — Les Florences colonie des Triumrirs. — Sa situation topographique. — Les Florences colonie des Triumrirs. — Et estustion topographique. — Les Florences des Sénst, sous Tibers. — Fêtes à Florence en l'homneur des Cesars. — Le christianisme à Plorence. — Le martyr Muiss et » es compagnons. — Perestause des calte et des superstations étrusques.

Au cœur de l'Italie, entre la mer Tyrrhénienne et l'Apennin, se trouve une contrée dont l'étendue est médiocre, mais la richesse considérable et le charme souverain. C'est la Toscane. Dans le pays le mieux limité de l'Europe, la nature lui a marqué, sauf sur un point, des

RUST. DE PLOBENCE. -- I.

1

limites précises, qui la séparent des provinces voisines sans l'isoler, et peut-être aussi sans la défendre suffisamment. A l'ouest et au midi les flots azurés d'une mer paisible et un littoral d'accès facile ont attiré de bonne heure vers la Toscane les aventuriers et les pirates, comme les colons et les marchands. Au nord et à l'est se développe en courbe gracieuse, et sur un espace de cent quatre vingts milles!, l'Apennin aux formes douces et arrondies, aux sommets tantôt dénudés, tantôt couverts de forêts sombres, d'où s'élèvent parfois d'âpres et nus rochers Cette épaisse et haute muraille ouvre trois fois son flanc décharné aux envahisseurs, non moins qu'à la bise glacée du nord. On traverse le mont Bosco ungo au col de Fiumalbo pour se rendre de Modène à Pistoia; le mont Piano au col de Pietramala pour aller de Bologne à Florence; les monts Liguriques, au bord de la mer, pour gagner Pise en suivant le rivage. Au sud-est on franchit aisément le Tibre, malgré ses crues fréquentes et son cours rapide; on traverse sans danger le désert fleuri des Marenmes, mortel à ceux qui l'habitent . C'est ainsi qu'à la réserve de la Lombardie, on ne voit pas dans toute la péninsule de région plus facile à aborder que la Toscane, et plus difficile à défendre.

Sa configuration intérieure, à vrai d.re, atténue un

^{*} Le mille italien est de 75 au degre et equivaut à 4 kilomètre 481 mètres.

Scipione Ammirato, le meilleur des anciens historiens de Florence, donne à la Toscane les himites suivantes : le Tibre la separe de la campagne de Rome à l'est ; la Magra de la Eigurie à l'ouest , l'Apennin de la Romagne au nord , la mer Tyrrhemenne se trouve au madi (latorie fiorentine, 1-1, part. 1, p. 3. Florence, 1647, m-l*).

Nov. Mignet, Memare sur la formation territoriale et politique de l'Italie, dans les Séances et travaux de l'Académie des sciences morales et politiques, 2º serie, autre 1887, t. Ml, p. 510. — Duruy, histoire des

peu cet inconvénient et ce danger : elle permet la défense partielle, alors même qu'a échoué la défense générale. De la chaîne principale de l'Apennin se détachent plusieurs chaînes secondaires, dont la plus importante, nommée par les géographes Subapennin toscan, donne à la contrée une physionomie propre et originale. Se détachant du faite an mont Cornaro, où le Tibre prend sa source, il se divise en deux rameaux, dont l'un court au nord-ouest et l'autre au sud-est. A mesure qu'ils se rapprochent des côtes, ces rameaux s'abaissent graduellement en petites collines boisées; ils se perdent dans les plateaux marécageux de la région maritime ou relèvent brusquement leurs masses rocheuses en presqu'iles et en promontoires qui forment des ports 1. Parfois ils plongent dans la mer et en ressortent à peu de distance, sous la forme d'îlots granitiques, couverts d'arbustes et de broussailles, resplendissants au soleil, mais privés des eaux vives qui fécondent, et, pour la plupart, des habitants qui cultivent". Parfois ils ne reparaissent qu'au loin, aux rivages de la Corse, dont les montagnes ont tous les caractères de l'Apennin toscan. De leurs flancs symétriques se détachent perpendiculairement des ramifications tertiaires, presque parallèles à la ligne principale. La Toscene forme amsi comme un damier en relief, dont les cases

Romains, t. 3, p. 16. Paus, 1870 — Leo, Geschichte der statienuschen Staaten. Hambourg, 1827. Traduction française de Dochez, dans la Collection d'histoires des États européens de Hesren et Uckert, liv. 1, csp. 1 t. 1, p. 10

* Res d'Elbe, de Palmajola, Gorgona, Pianosa, Giglio, Giannutri, les formiche d'Ansidonia et de Grosseto.

^{* 6-}ps de Piombine et de Monte Argentaro, que Rat los [De redita sua stonerarium, I. I. v. 515] comparait à l'isthme de Corinthe; golfes ou baies de Piombino, d'Orbetello, de Porto-Ercole — Les Latins, en parlam des côtes de l'Adriatique, disacent importuosum lutius.

irrégulières, ou vallées, semblent autant de camps retranchés, longs de trente milles et larges de vingt-quatre environ, qui sont propres à une défense prolongée, mais qui développent le goût fatal et tout italien de l'asolement '. Malte-Brun, voulant rendre l'aspect du Subapennin, vu d'un de ses sommets les plus élevés, le compare aux vagues ondoyantes de l'Océan légèrement troublé, tandis que le centre de la chaîne rappelle les flots d'une

mer agitée par la tempête 1.

Au fond de chacune de ces vallées est le lit de quelque cours d'eau qui ja llit et descend de la montagne, pour féconder d'ordinaire, mais quelquefois aussi pour inonder la plaine. S'ils arrivent trop rapidement à la mer pour se grossir d'affluents nombreux, ils s'alimentent des lacs supérieurs qui ne tarissent point, des nuées qu. s'amoncellent aux sommets et qui s'y résolvent en orages, des neiges qui fondent déjà en février sur ce versant méridional. D'un bond ils se précip tent aux régions moyennes; ils y cherchent leur chemin à travers ce dédale de montagnes, tournent les obstacles, et se répandent l'brement dans la vallée, partout où l'industrie humaine ne leur a pas creusé un lit. Là, l'évaporation, la chaleur, les réduisent pour la plupart, en pou de temps, à n'être plus que de minces filets d'eau. Moins dévastateurs et plus utiles que les torrents de l'Adriatique, parce qu'ils parcourent un espace moins resserré, ils sont plus propices à la fertilité des champs, à l'établissement des villes, à leurs

* Élien comptait en Italie 1197 cités formant autant de peuples distincts, (Yoy. Duray, Bistoire des Romains, t. I. p. 7.)

^{*} Géographie universelle entrerement resondue et muse au courant de la science par l'h Larallee, t. 111, p. 81. Paris, 1858, in-4° — Nouvede géographie universelle, par Élisee Rochis, l. 1, p. 401, sq. Paris, 1875.

communications entre elles. C'est d'eux que reçoivent leur nom toutes ces vallées dont l'ensemble constitue la Toscane : val de Siève et val de Nièvole, val de Serchio et val d'Era, val d'Elsa et val de Cecina, val de Chiana et val d'Orcia, val d'Ombrone et val d'Arno. Quand la vallée a plus d'étendue, on subdivise encore et l'on dit : val d'Ombrone supérieur et inférieur, val d'Arno supérieur, florentin, inférieur, ou, plus généralement, val di sopra et val di sotto, c'est-à-dire vallée au-dessus et vallée au-dessous de Florence.

Deux de ces cours d'eau ont seuls un nom dans l'histoire. L'un, le T.bre, torrent à sa source, fleuve bientôt, va chercher hors de la Toscane ses grandes destinées, L'autre, l'Arno, est toscan tout entier. S'il est un nain anprès des grands sieuves de l'Europe et du monde, il est presque un géant auprès de ceux qui coulent dans cette province. Il descend du mont Falterona, un peu au nord du mont Cornaro. Souvent resserré entre la chaîne principale à droite et le Subapennin toscan à gauche, il sert de fil conducteur à quiconque entre en Toscane par le col de Pietramala. Le long de la chaîne secondaire du Pratomagno, au milieu de sombres forêts, il se dirige d'un cours rapide vers le midi, où verdoient de riantes prairies. Puis, il recommence sur l'autre versant de cette montagne le chemin déjà fait, remonte plus lent vers le nord, et, enfin, se tourne nettement vers l'ouest. Dans ce fantasque parcours de deux cent cinquante kilomètres, sa largeur est fort inégale. Il n'a que cent mètres au confluent de la Chiana et cent soixante-quinze à Pise, tandis qu'il en a deux cents à Florence, située entre les deux. C'est seulement à Florence qu'il devient navigable, et il cesse de l'êre vers son embouchure, dont les sables

ferment aux navires tout accès vers la mer. Ses affluents, taris les rois quarts de l'année, lui apportent, au prin-

temps, le tribut de leurs flots grondeurs 1.

Trop rapide dans le val de sopra pour porter des bateaux, il vit cependant s'élever de bonne heure sur cette partie de ses rives des villes qu'attendait un certain avenir, Bibbiena et Subbiena, Arezzo et Laterina, Entre Pontassieve et Florence il arrose une belle et riante vallée de sept kilomètres. Plus bas, il est resserré par les coteaux boisés du mont Albano et du Subapennin. Il ne retrouve plus de liberté qu'au confinent de l'Elsa, où commence le val di sotto, limité sur la rive droite par d'humbles collines, mais formant sur la rive gauche une vaste plaine qui s'étend de Livourne à Pise et de l'Era à la mer. C'est là que le fleuve, n'ayant plus qu'une faible pente, s'attarde et multiplie les sinuosités; c'est là surtout qu'il a fallu construire des digues, creuser des canaux pour le rectifier et le rendre navigable, sinon aux navires, du moins aux bateaux.

Les autres cours d'eau ne sauraient servir de chemin au commerce. La Magra, qui sépare la Toscane le la Ligurie, ne fait qu'un bond de l'Apennin à la mer Le Serchio ne peut que fertiliser les pays de Modène et de Lucques. Le grand Ombrone, le fleuve des Maremmes, attend en vain Je ses affluents quelques filets d'eau pour hu-

Strabon, I. V. c. 2, éd. Didot, p. 185. — En amont de Florence, il a déjà reçu à gauche le Corratone, la Chiana, l'Ambra, et à droite la Sieve et le Bisenzio en aval, il reçoit à gauche la Greve la Fesa, l'Elsa, l'Evola, l'Era, à droite le peut Ombrone de Pistoia (qu'il ne faut pas confondre avec le grand Ombrone, qui coule au sud de l'Arme et se rend à la mor par les Maremmes), et la Nievole, noyée d'abord aux marais de l'ucecchio, emais remise en son chemin par le canal de l'Isciana, que les hommes ont creusé.

[·] Ponte a Siere, pont sur la Sieve

mecter son la pierreux. Les plutes en hiver, la fonte des neiges au printemps le remplissent tout au plus pendant quelques semaines, comme elles remplissent celui de ces innombrables torrents qui bend ssent alors sur le roc et sur le sable, sur les collines et même sur la plaine, si la nature ou la main de l'homme ne les a pas contenus!.

A ces eaux qui courent, qui marchent on qui tarissent, s'ajoutent, malheureusement pour la Toscane, les eaux dormantes, intarissables, de ces lacs et lagoni, aux rives émaillées de fleurs, et qu'on y voit un peu partout, mais principalement aux bassins de la Corma, de la Cecina, de la Mersia, traces à peine reconnaissables d'anciennes convulsions du sol, cratères transformés d'épouvantables volcans. Des entrailles de la terre jaillissent, avec les caux chaudes que venaient prendre les Romains. des exhataisons empestées, où la science moderne a reconnu l'acide borique; l'onde, limpide au large, est épaisse et croupissante sur les bords, et l'air, imprégné de ces émanations fanestes, devient un objet d'effroi. En ces lieux, aux temps antiques, on croyait voir quelques-uns de ces gouffres par où l'on descendait aux enfers.

Plus maisaines encore sont ces terribles Maremmes qui

Voy ces torrents et ces cours d'enu, sinni que le système des montagnes, sur la carte de l'oscane dresses par l'état-major autrichien, sur l'excellente carle géométrique de la Toscane du P. Inghirami, dans Zuccigni-Orland m., Atlante geografico-storico del gran ducato de l'oscana, in fi. dans l'Atlas der Alpentânder de Mayo Justus Perthes, Institut de Getha), et cofia dans Spruner, Historisch-geografischer Hand-Atlas zur Geschichte der Staaten Europa's von Anfang des Mittelalters bis auf die neueste Zeit Goths, 1837 1846, in-fr.

^{*} Lacs de Bientine, de Fuceochio, de Chiusi, de Montepulciano, de Bagni de Boisena, de Perouse.

Strabon, I. V. c. 2, § 9, éd. Didot, p. 188-189.

de Sienne, de Volterre, de Grosseto, s'étendent et se prolongent jusqu'à l'aride campagne de Rome, jusqu'aux fertiles plaines de la Campanie. Singulier mélange de montagnes verdoyantes et de sablonneuses coll.nes, de stériles marécages et de riches moissons, de champs et de bois, de pâles asphodèles et de sombres lentisques, le désert des Maremmes attire le voyageur dans son atmosphère transparente, sous son ciel pur dont la douce brise de mer tempère les ardeurs ¹, et semble l'inviter au repos; mais qu'il s'y abandonne, il court risque de ne plus se réveiller. Les natifs eux-mêmes ne s'aventurent pas sans précautions dans ce pays qu'ils aiment. Ils savent, selon le proverbe toscan, qu'on s'y enrichit en une année, mais qu'on y meurt en six mois ¹.

Ce sléau est aussi ancien que l'Italie. Il provient, en esset, du sépour prolongé des eaux sur un sol plat qui n'en permet pas l'écoulement. Mais dès les temps les plus reculés on connut les moyens d'assamur la Maremme. De très-honne heure elle compta de nombreux habitants. Les immigrants ne se portèrent que plus tard dans le bassin de l'Arno'. Il fallut l'incurie de l'administration romaine sous les empereurs, les dévastations et es calamités de la période suivante, pour rendre au mal sa sorce primitive et décourager les hommes d'y porter remède.

Voy. la description des Naremmes dans L'Étrurie et les Étrusques, ou dux ans de fouilles dans les Maremmes toscanes, par Novi des Vergers, t. 1, p. 4-10. Paris, 1862-1864. 2 vol. in-8°, et La Maremme toscane par Simonia, dans la Revue des Deux Mandes, n° du 1° et du 15 juin 1862.

^{*} In Marsmone si agrichisce in un anno, si muore in sei mesi.

³ Yoy Relazione sulle condizioni agrarie ed igiemche della campagna di Roma, par R. Pareto. 1872

Outried Müller, Die Etrusker, t. I., c. i. Breslau, 1828, 2 vol. in-8.

Le moyen age n'en parlait plus que d'un ton résigné, comme on parle de l'inévitable 1.

C'est donc au nord du Subapennin que les envah sseurs, aux temps barbares, fixèrent leurs demeures, et
que les Toscans, aux temps du moyen ège, parvinrent à
la richesse par le travail. Là, ils trouvaient en quelque
sorte tous les climats, grâce à tant de montagnes et le
vallées, de collines et de plaines. Ils pouvaient s'adonner à tous les genres de culture. Sur les sommets ou dans
les abrupts et sauvages ravins qui les séparent, s'élèvent
droits et majestueux les sapins et les mélèzes, les chênes
et les hêtres que les torrents portent sans frais dans les
plaines et qui servent aux constructions. Dans ces hau-

1 Vedi Massa e passa, dicton des Maremmes.

... La marestata tutta Diettevole molto e poce sana.

(Pario degli Uberti, Dittamondo , I. II, c. 9, v. 29-30. Nantore, 1474.) Siena mi fi, disfecent Marenmaa Dante , la Divina Commedia, Purgatoire, ch. Y. v. 133). On sait avec quelle rapidité funeste, en ltaire, les terres desséchées deviennent marecageuses des qu'on cesse d'y ménager aux aux un écoulement. Vor. Matinenau urbis descriptio, auctore anonymo, dans Muratori, Rerum italicarum scriptores, t. II., part. 2, p. 691. - Cf. du même, Antiquitates italices media mei Dissert 21, t II, col. 153, et passur. Les efforts tentes de nos jours n'ent obtenu pour tous ces motifs ou pour quelques-uns d'entre cux qu'un mediocre resultat. On semble d'ailleurs enferme dans un cercle vicieux : il finit des hommes paur chasser la malaria, et c'est la maiaria qui empéche les hémines de peupler. les plus riches torres d'allusion. Voy, sur cette question d'avenir et ses difficultés P. Roiler, l'Agra romano Revue des Deux Mondes, 15 pnvier 1872, p. 598, 399); et sur les Maremmes : Tartini, Memorie sul tonificamento delle Haremme tascane — Salvagaoli-Marchetti, Haccolta di documents sut bomficamento delle Maremme loscane dal 1828 al 1859. Florence 1861. — Xim. nes, Delia finca costituzione della Haremma.-Michelet, Histoire Romaine, t. 1, p. 70-71, Paris, 1843. - Noel des Vergers, Simonin, loc. cit.

* Την ξυλείαν την είς τὰς οὐειδομας σελμάτων εὐθυτάτων καὶ εὐμηκεστάτων ἡ Τυβρενία χωρηγεῖ τω πλειστην, τῷ ποταμφ καταγωσα εκ τῶν ὁρῶν εὐθὺς (Sirabon, 1. V, c. 2, p. 185).

l'herbe le bétail. Plus bas, à mi-côte, le sol, selon qu'il est exposé aux rayons du sole l'ou protégé contre ses ardeurs, produit la soie, l'huile, le vin, les légumes, les fruits, surtout aux vallées de la Nievole, de l'Elsa, de la Chana, de l'Arno inférieur, et dans cette délicieuse province le Lucques qui est le jardin de la Toscane, comme la Toscane est le jardin de l'Italie. Cette fécon dité merveilleuse, les anciens l'ont célébrée. « Autant dans les plus longs jours, dit Virgile, les taureaux auront brouté d'herbages, autant en fera naître la fraîche rosée de la plus courte nuit'. » — « Dans la plaine de Rosea, dit Varron, laissez tomber un échalas, le lendemain il est caché sous l'herbe. En beaucoup de contrées d'Italie le sol rend dix pour un, et en Étrurie quinze', »

Creusez cette terre si productive à la surface, vous la trouverez pauvre des trésors malpropres et encombrants que recherchent les modernes, et dont on trouve pourtant par endro ts quelques filons, le fer, la houille, le cuivre, le plomb argentifère, le mercure sulfuré ; mais elle est riche en granits, en schistes, en serpentines, en marbres noirs à l'istoia, verts à l'ato, partout beaux et abondants. Sienne en possède; ceux de Seravezza, que Michel-Ange fit connaître, égalent et surpassent peut-être ceux

Do en trouve à l'île d'Elbe, à Montecatim, à Massa marittima, dans le

val de Castello et dans le val del Bottino.

[!] Virgile, Géorgiques, n. 20. Dirast-on qu'il parle ici de Mantoun? quel-ques vers plus hant il parleit de la Toscane : Inflavit quum pinguis chur Tyrrhenus ad aras (Ibid., v. 192).

^{*}Cæsar Vopiscus ædilicitis, causam qui n ageret apud censores campos Rosaæ Italiæ dixit esse sumen, in quo relicta pertica postridio non appareret, propter herbam (Varron, de Re rustica, I, 7. — Li ex codem semine aliabs cum decimo redeat, abula cum quinto decimo, ut in Etrura et locis abquot in Italia (Ibid., I, 44).

de Carrare, quoqu'ils aient moins de célébrité. Stazzema donne le marbre brèche, dont les fragments réunis offrent les plus éclatants contrastes de couleurs; Piombino les brocatelles, Volterre l'albâtre, Florence la pierre calcaire, dont les plaques polies représentent des ruines grandioses ou d'élégantes arborisations; enfin à Montecatini, à San-Casciano, à Lucques, jaillissent des sources froides ou chaudes d'eaux minérales ou gazeuses, qui furent de bonne heure en grand renom.

Ces richesses variées que procure à peu de frais un travail facile et attrayant augmentent les séductions d'un pays où la nature est si belle et le climat si doux. Pays tempéré au milieu de régions brûlées ou froides, fertile à côté d'arides montagnes, sec et peuplé près de déserts humides, portant en lui-même les saisssants contrastes qui le distinguent des contrées voisines, végétation afrecaine au pied et au midi des montagnes, végétation septentrionale sur leurs pentes et leurs cimes exposées aux vents des Alpes, il inspire à ceux qui le parcourent une admiration qui grandit chaque jour, et à ceux qui l'habitent un amour qui tient de la passion. Sans doute le climat n'y est pas absolument tel qu'on pourrait le souharter. Le mistral glacé et l'âpre tramontane font souvent grelotter Florence; le Notus, l'Auster, l'Africus de Pline et des poëtes, l'mondent de pluies et d'orages ou soufflent sur elle un air embrasé qui abat l'énergie morale comme la vigueur physique; la brise de mer, qui rafratchit le littoral, expire avant d'atteindre cette ville trop chaude en été, trop froide en hiver Mais les montagnes sont à ses portes, et il suffit de s'y élever, de se fixer à mi-côte ou au sommet, au nord ou au midi, pour changer à son gré de climat. Là « les villages s'appendent comme l'aire de

l'aigle, les champs s'élèvent en terrasses, en gradins qui soutiennent la terre contre la rapidité des caux, la vigne mèle son feuillage à celui des peuphers et des ormes, et retombe avec la grace la plus variée; le pâle olivier adoucit partout les teintes, et son feuillage léger donne à la campagne quelque chose de transparent, d'aérien '. » De ces halteurs qui dominent Florence on joui. d'un spectacle magique où les merveilles de la nature encadrent celles du génie humain, sans les écraser. L'ir diaphane, le doux éclat de la lumière, font valoir les contours bien dessinés des montagnes. Le paysage semble composé avec art, pour la satisfaction du goût comme pour le plaisir des yeux. Ce enractère, moins marqué peut-être dans les autres parties de la Toscane, y est sensible encore. Dans la province de Sienne, quelques maigres bois de chênes ou de cyprès suffisent pour parer à souhait de pittoresques et riantes collines entrecoupées de ravins. Au centre de la vallée de Pistoia ou de celle de Lucques on se trouve comme dans un cirque de montagnes dont les sommets arides ne charment guère moins que les pentes cultivées. Dans la vallée enchanteresse de l'Arno, d'Arcazo à Florence, on saisit avec une netteté singulière ce système geologique de chaînes parallèles, de contreforts perpendiculaires, de vallées entre ces chaînes et ces contreforts, dont la régularité surprend et bannit l'icée du chaos.

Ce qu'en rencontre, dans toute l'Italie, de beautés naturelles, de contrastes étonnants, de ciel pur et d'atmosphère mobaine, de soleil brûlant et de Lise glacée, de fleuves ou de torrents sans eau et de marais qui ne se

Michelet, Hist. Rom., L. I., p. 28

dessèchent point, on le trouve rassemblé, et comme en raccourci, dans la Toscane. Si la politique des temps anciens et la religion des temps modernes ont fait de Rome la tête ou l'âme de l'Italie, on comprend qu'avont ce triomphe de la force ou de la for, la Toscane ait été cette tête, cette âme. Laton, dans ses Origines, quand il parlait de la Toscane, lui donnait le nom d'Italie, et il n'admettait que l'Ombrie seule au partage de ce nom et de cet honneur.

C'est en Toscane que l'historien, en cherchant à débrouiller les temps primitifs, rencontre pour la première fois dans la péninsule un peuple digne de mémoire. Il est probable qu'avant les Étrusques d'autres immigrants l'avaient colonisée. Les anciens auteurs parlent des l'apyges, des Italiotes, des Œnotriens, des Ombriens, des Sicules^a, populations agricoles qui se resoulèrent tour à tour jusqu'aux extrémites meridionales du pays; mais quand on les a nommés, on n'en peut plus rien dire que par conjecture^a. Les Étrusques, au contraire, ont laissé

^{**}Berger et Cucheval, Histoire de l'éloquence latine depuis l'origine de Rome juiqu'à Gicéron, t. 1, p. 2, no e 1. Paris, 1872, 2 vol. in-12. Sur la géographie de la Toscane on peut consulter, outre les ouvrages déjà cités, Repetti, Disionario statistico-geografico-fisico-storico della Toscana, Florence, 1855. — Audot, L'Halia, t. 1, Toscana, Cerografia Esica. — Targioni-Torretti, Predromo della corografia e della topografia fisica della Toscana Flor. 1754. — Marmocchi, Corso di geografia storica antica, del medio evo e moderna, Flor. 1845. — Le mêmo Discrizione dell'I-talia, Flor. 1847. — Bruguieres, Orographie de l'Europe. — D'Aubuissin, Traité de géognosse.

Pousanias Arcadice, 1. VIII, c. 3. — Pline, Hut nat., 1 III, c. 8, 19, — Denys d'Halicarnasse, Antiq. Roman. 1, 50, ed. Reiske. — Denys a même parlé d'aborigènes, mass c'est une pure hypothèse, qu'est reproduite avec plus de patrionisme que de critique Marali (L'Italia aranti il dominio dei Romani, 4 vol. Flor. 1821) et Bosn (Storia dell'Italia antica e noderna, t. I, 1, 1, c. 3. Ililan, 1829).

^{*} Voy, celies de 31 Nommon, Kömmoho Geschichte, trad. de M. Alexandre, t. 1, ch. 2, p. 10-19.

de leur passage des monuments positifs. Les restes de leurs énormes murailles sont debout sous nos yeux. Le lourd pas d'un bœuf, en enfonçant une vieille voûte, a mis au grand jour, dans notre siècle, d'innombrables trésors de leur civilisation. On a pu voir alors que cette antique race vivait encore dans ses descendants, nos contemporains. Comme un grand fleuve qui disparaît un moment sous la terre, la filiation a pu se perdre dans les profondeurs obscures du passé; mais on l'a constatée quand la lumière s'est faite de nouveau dans l'histoire. Entre l'Étrusque et le Toscon il n'y a guère moins de ressemblance qu'entre le Gaulois et le Français. Les colons qu'établirent les Romains aux champs de la Toscane n'en ont point nové dans leurs flots les habitants, et bien des immigrants se sont successivement greffés sur la souche primitive, sans en altérer les caractòres essenticls 1.

Le génie de la force pesante et lourde, si remarquable aux murs étrusques de Fiesole et de Volterre, reparaît encore aux constructions florentines, aux palais Pitti et Strozzi comme aux palais publics. Ces tours carrées du moyen âge qu'on voit à Florence, à Arezzo, à Pistoia, à Monsummano, à Lucques, à Sienne, à Sau-Gemignano, semblent être une tradition étrusque: Rutilius appe ait les Étrusques turrigenas. Diverses pièces de leur vêtement sont encore de mode après les temps féodaux. Leurs souliers à courroies dorées, recourbés en pointe et recouvrant la plus grande partie du p'ed, ne sont-ils pas plus

¹ L'a poète de notre temps, M. Grosuè Carducci, se represente Dante comme un postife étrusque sorti de sa tembe (Voy sur M. Cardocci une ctude de M. Étienne, Revue des Deux Mondes, 1^{ex} juin 1874, p. 604).
² Ratilius, Riner., 1, 596.

semblables aux souliers à la poulaine qu'aux sandales antiques? Leur tutulus, ce cône prolongé que les femmes portaient sur la tête et d'où pendait quelquesois un voile. ne le retrouvons-nous pas dans les sculptures, dans les peintures de l'Italie aux temps républicains? Ces paysans des environs de Florence, d'Arezzo, de Cortone, qui vous saluent au passage, ont les traits, la physionomie que les bas-reliefs, les vases, les statuettes étrusques nous ont rendus familiers. De ces bouches au contour antique scrtent de rudes aspirations, étrangères aux provinces les plus voisines, mais dont la langue étrusque abondait'. Le Florentin moderne est sérieux et grave comme l'étaient ses ancêtres du moyen âge, Dante, Michel-Ange, Machiavel, comme l'avaient été ses ancêtres des temps antiques, les Étrusques, Après trois mille ans, et malgré des différences inévitables, après tant de siècles écoules, de révolutions subies, de guerres soutenues, de maux soufferts, les ressemblances sont donc frappantes encore. Elles attestent la perpétuité d'une forte race dans le pays dont nous entreprenous l'histoire.

It n'était pas besoin, ce semble, de chercher, autant qu'on l'a fait, d'où cette race pouvait venir. Elle vint, comme tous les immigrants qui ont colonisé l'Europe, des plateaux de l'Asie centrale, par lentes et successives étapes. Les premiers qui s'étaient mis en route durent s'acheminer par les voies de terre, étant trop grossiers

Les Florentins disent hharo, hharo, hharossa, pour care, cara, carrozza. Or il y a una inscription falisque où l'on voit le hharo Borostin : C. Clipea hero penes Q. et H. f hara acubat sorex q. b., c'est-à-dire : C. Clipea hero penes Quintum et llaroum fratres chara accubat sorer, que visit etc. Yoy Orion, Bollettino dell'Istituto archeologico, 1854, et Hisi, Des lentation faits per spragare le unische lingue daliane, p. 81 Milios, 1865.

pour cons ruire des harques et se diriger sur la mer'. Ils portaient le nom de Rhasena, qui étai celui de leur chef ou des contrées qu'ils habitaient au nord des Alpes'. Barbares par leur ancienne origine, par leur vie nomade et même par le séjour qu'ils avaient fait dans les froides régions de la Germanie, ils ne purent cesser de l'être sur les pentes de l'Apennin, quand ils y furent fixés. C'est d'ailleurs qu'y vint la civilisation.

D'autres hommes de la même origine, suivant d'autres routes, étaient descendus vers l'Asic Mireure. Arrêtés par la mer, ils avaient fait violence à leurs instincts

*G'est-à-dice de la libette. Voy benys d'hibicarnasse, 1, 3 °. M Berger, d'après Frèret, pretend établir trois migrations : vers 1700 avant J-C., une race illyrienne on pelasgique; vers 1400, les Omeriens, vers les temps bereiques, les Rhasean (Hist. de l'éloq lat., t. 1, p. 5). L'autorité de Frèret est sans doute fort respectable, et il a fort servi our Allemands; mais inalgré « sou coup d'œit d'argle », il est « enveloppe de broudlards, » (A. Maury, Journal des sasants, 1869, p. 505) et l'on pourrait lus reprocher d'avoir trop voulules percer.

¹ Targioni-Tossetti (Relazioni di alcuni viaggi fatti per la Toscana, Florence, 1754-1754) soutient qu'alors les Alpes étaient impratuables, et que par conséquent les premières augrations durent être maritimes. Mais comment prouvernt-il que les Alpes, qui s'abaissent à l'est et à l'ouest, ne pouraient donner possage sur le litteral, et même au centre de la chaîne, par la vallée de l'Adige? Seul dans l'antiquité, Deuts d'Halicarnasse. (I. 50) a soutenu l'anteriorité des inigrations continentales; mais les plus recents critiques, M. Kommsen, M. Alfred Maury, M. Berger, se rangent à son avis, soutenu déjà par Étéret , Recherches sur l'origine et l'histoire des différents peuples de l'Italie, dans les Mémoires de l'Académie des inscriptions et bellet-lettres, t. XVIII, p. 95 sq), Bardett. (De' primi abitatori d Balia, part. II, c. 8, art. 1, Flor. 1770), Durands (De primis Basic colonis — Saggio sulla etoria degli antichi papoli d'Italia, part. II, § 2, Turin, 1769). Les recherches de M. Giovanelle tendraient à établir que les premiera peuples d'Italie y vincent par les Aipes les plus voisires de l'Adriatique (Dei Reni, dell'origine de' popoli italiani, 1844. — Le antichità Renoetrusche presso Mairas, Trente, 1846). Voy. Archivio alorico staliano, Appendice, t. III, p. 285. Dans un travail récent (Della proviencessa degli Etrascht, Nuova Antologia, mai 1873), M. Bartohni voit dans ces premiers habitants non des Abétiens, mais des Rhasens.

nomades, et pris le parti, pour ne pas rebrousser chemin, de s'établir où ils se trouvaient. Là, moins éloignés que les Rhasena du berccau de leur civilisation primitive, ils étaient trop rapprochés du grand empire d'Assur, pour n'en pas apprendre cet art précis, minutieux, réaliste, si l'on peut dire, qui a fait comparer les vieux Assyriens aux modernes Hollandais 1. Riverains de la Méditerranée. avec le temps, ils apprirent à construire des barques, à y monter, à entreprendre des voyages qui augmentérent de durée à mesure qu'on en craignit moins les dangers?. Avec le temps ils passèrent en Grèce, en Italie, en Toscane. Ils n'y pouvaient venir et débarquer qu'en petit nombre*. Ils ne donnèrent donc point d'embrage à l'inculte Rhasena, qui s'était fixé sur les pentes des montagnes où il trouvait un climat moins différent du sien que dans la plaine ou sur le littoral. Propagateurs d'une civilisation inconnue à ces barbares, ils furent accueillis avec empressement par cette race asser grossière pour ne pouvoir se suffire, mais assez désireuse du bien-être pour ne pas chasser qui le lui apportait. Une fois établis, ces colons de l'Asie Mineure appelèrent leurs

Voy. J. Oppert, Grundzüge sur Assyrischen Kunst, p. 14. Bêle, 1872. — Jules Sourz, l'Asie Mineure, dans la Revue des Deux-Mondes, 15 actobre 1875. — G. Perrot, Edm. Guillaume et Jules Delbet, Exploration archéologique de la Galatie et de la Bithyme, d'une partie de la Nyme, de la Phrygie, de la Cappadoce et du Pont, exécutée en 1861. Paris, 1872, 2 vol. felio.

^{*} La déconverte faite par M. Reuzey de tombes d'un caractère étrusque en Maccdonne porterant à croire que l'immigration de l'Asse Mineure agrant pu venir, partiellement du moins, par la voie de terre, en traversant la baute Grèce et en suivant la côte de l'Adriatique. (Voy un mémoire de ce savant, lu à l'Académie des inscriptions en juin 1873.)

^{*} M. A. Maury exprimant déjà, il y a plusieurs années, cette opinion que s'il y ent une émigration lydronne, elle ne put être très-nombreuse. (Voy. Encyclopédie moderne, art. Étraques.)

compatriotes, et devinrent, à la longue, si nombreux, qu'on ne put, quand on commença de les craindre, les jeter à la mer ou les anéantir. C'est ainsi qu'ils vécurent auprès des Rhasena, et qu'ils s'unirent à cux par le mariage, qu'ils les initièrent aux arts de l'Orien. L. C'est alors, et alors senlement, qu'il y eut une race étrusque. Elle fut formée par la réunion de deux rameaux issus d'une même souche primitive, mais depuis des siecles devenus étrangers l'un à l'autre par l'eloignement ...

Ils l'étaient d'autant plus qu'avant de quitter l'Asie Mineure, les immigrants y avaient mélé leur sang à

Raoul Bochette (Histoire critique de l'établissement des colonies grecques, t. 1,1 1V, c. n., Paris, 1815) et Inghirami (Storio della Toscana, t. II, p. 159, Flor., 1841) ont admis que les Rhasena firent bon accueil aux im-

raigrante « lydions ».

M. Beulé (Journal des Savants, janvier 1865, p. 51) semble admettre que les e Pélasges-Tyrchémens », comme il appelle les iminigrants de l'Anie Minoure, apportèrent la civilisation aux Rhasens. Tous les monuments qui pour restent de la civilisation étrusque attentent l'origine asurtique, l'edienne ou phrygienne de ce peuple. Les anciens, à cet égard, sont à pes pres manimes, Yoy. Hérodote, I, 94, éd. Didot, p. 55; Tacite, Annales, IV, 55, Pausanies, I. V, Eleiacon, I. I, c. r, p. 228; Strabon, VII. vp, p. 366; Senèque, Consolatio ad Helmam, c. vi. Vey. encore Pline nat., Vell. Patercalus, Val. Maximo, Appien, Justin, et tour les auteurs qui appellent lydiennes les institutions ou modes introduites à Rome par l'Étrurie ; Diodore de Sicile, I. Y., c. xt., cd, Didot, p. 279; Val. Maxime, II, 4 § 4. - Lucilius ap. Nomus Marcellus De compendiosa doctrina per atteras ad filmm, cap. xiv. - De genere restimentorum, ari. Tunica Leipzig, 1826, p. 556), Tertulhen, éd de Paris, 1734 de Pallio, § 1, p. 131 , de Corona, § 13, p. 129; de kloiatria, § 18, p. 115, de Spectaculia, § 5, p. 91, 92. Baint-Clément d'Alexaudrie, Stromata, I. I, c. zri. Wurtzbourg, 1780. Les anciens ne donnent point de preuves, parce que telle n'est pas leur habitude; mais il est remarquable qu'ils aient tous jugé de meme sur cette question. Ils ont bien vu cette filiation demontrée par la largue, les mœurs et les arts. Quant au pacifique melange des Bhasena et des ununigrants maritimes, il na rien d'invraisemblable. C'est par le mélarge, dit M. Maury, qu'il faut expliquer e l'apparition des nations nouvelles. Le caractère multiple et varie de la formation des nations me semble seuvent oublé dans les études ethnologiques à (Journal des Sanasis, 1869, p. 359 564 366.)

celui d'autres races. Leur langue, européenne par la plupart de ses éléments , en contient quelques-uns d'origine sémitique⁴. Dans les tombes de Chiusi on a retrouvé des vases manifestement égyptiens, et, ce qui est plus conclaant encore, des œufs d'autruche . En Phrygie, en Lydie, en Cappadoce, on retrouve comme à Tyriathe, à

 M. Romassen, avec ce ton tranchant qui lus est progra, dit (Rôm. Gesch , L. I. c ix, 1. I, p 151) que e le peu de mots ou de terminations dont le sens nous soit connu n'a pas la moindre anatogié avec les idiomes. grecs ou stabques. » L'assertion contraire a été peremptoirement établie par M Manny dans ses doctes mémoires insérés au Journal des Sevants (1869. p. 424, 4×1, 489, 560, etc.) d après les deux mille inscriptions etrusques pubnica par l'abbretti (Corpus inscriptionum italicarum antiquioris avi, Turin, 1861-1861; Giossarsum italicum in quo omnia nocabula contimentur ex Linbricis, Sabinis, Queis, Volcis, Elruscis, etc., Turia 1858); Gruter (Corpus Romanarum inscriptionum, t. I. part. I. p. 143-145. Amsterdam, 1707,, Gronovius (Thesaurus Gracarum antiquilatum, t. XII, p 14, Lugd Batav , 1697 ; Conestabile (Iscrizioni etrische da Firenze) M Lorenz conclut comme M. Maury, dans un article issere au toine IV des Beitrage aur Demung Bedräge für vergleichende Sprachforechung. der eirzukischen Inschriften, t. V., part. II., p. 204). Voy. encore sur ces questions de linguistique le journal intitule Leitschrift für vergleichende Sprachforschung, les Annais di corrispondenza archeologica di Roma, les articies de Raeul Rochette dans le Journal des Savants, 1845, p. 670 ; Gon. Difesa dell' alfabeto degli antichi Toscani, Flor. 1712; Amaduzzi, Alphabetum veterum Etruscorum, Rome, 1771; Bardetti, Delta lingua de primi abitatori d'Italia, Modène, 1772, Gerbard, Etriskische Spiegel, Berlin, 1859; Galram, Deile genti e delle favelle loro in Italia, c. vi; Archivio stor. ital., serie I, t. XIV, p. 168.

³ Notamment l'écriture de droite à gauche, comme l'hébreu et l'arshe, la suppression des voyelles brèves et l'absence de la lettre o, double caractère de l'écriture arimémine. Yoy Risi, Dei tentation, etc., p. 96-100. Bas il n'en faut pas conclure que la langue ∉trusque soit sémitique, con me l'ont fut Gismbuliari (Il Gallo, oscia dell'origine della lingua fiorentina, Flor., 1549), le P. Tarquini (Origini rigliche e principalmente etrusche ritelate das nome geografies, dans la Gredià cuttolica, 5 juin 1857, p. 554-573; 19 decembre 1857 p. 797-742), et M. Stickel (Das Etrieskische durch Erklärung von Inschriften und Namen als semitische Sprachs ermiceen, Leipzia, 1858). Ces autours ont éte victoriousement réfutés dans les Nouvelles lettéraires de Gottingue par Ewaid, et dans la Reine germa-

** ** (1859, t. II, p. 640 par M. Naury

Archemo stor. ital., 1865, 3" serie, L. II, part, L. p. 80.

Mycènes et en Étrurie les constructions cyclopéennes, les facades architecturales taillées dans le rocher, les monstres fantastiques qui gardent l'abord des tombeaux, les chaussures à pointe recourbée et le bonnet conique aujourd'hui encore d'usage en Orient 4. C'est donc .'Orient qu'apportaient sur la côte occidentale de l'Italie ces frêles esquifs où s'aventuraient des opprimés, des vainces, des aventuriers de jour en jour plus nombreux. Sans témérité, l'on peut dire que tout ce qu'il y ent de rudesse dans le génie, les usages, la langue de la primitive Toscane, vint des hommes du Nord; tout ce qu'on y remarque d'ingénieux, d'inventif, de raffiné, des hommes de l'Orient et du Midi. Il n'est pas jusqu'à ce nom d'Étrusques, qu'ils portèrent en comman après leur réumon sur le sol toscan, qui n'indique la prépondérance des dern.ers venus, car il est d'origine visiblement pélasgique*.

Voy. G. Perrot et J. Soury, ouvrages cités.

* Voy, la salle étrusque un musce gregorien, le musée de Volterre, les planches des ouvrages publiés sur Cære, les deux volumes de M. Noc. des Vergers et l'article de M. Beulé (Journal des Savants, novembre 1864, p. 68ti) — Sapion Maffet, dans sa dissertation Begl' Italians primities (Mantone, 1727), fait venir les Toscane du paya de Chanaca, ou il 3 avait un torrent Arnon, et de ce mot il fait venir le nom d'Arno Rien n'est moins prouvé, mans le rapprochement est curioux. Voy Follies, Firense antica e moderna illustrata, t. s. c. II, p. 43, Flor., 1789, 8 vol. in-12.

Niebuhr a dr. Römische Geschichte) et M. Dumont a repéte (Souvemes de l'Adriatique, dans la Revne des Deux Mondes, 1^{ee} novembre 1872,
p. 102) que a le nom des Pelasges est outeur à l'instorien qui but la
fausse philologie » Nom si l'on veut, mais nom commode et même nécessure pour designer ces populations mai commes que, après s'être debrouillees en Asie Mineure, se répandrent dans l'Occident par terre et par mer.
Trépasse, mot par lequel en désigne souvent les habitants de la côte occidentale en Italie, devient Trepasse et même Trepasse, grice aux altérations et
transpositions ordinaires de lettres et de syllabes. Or cette dernière terminaison se trouve dans le nom de diverses villes et peuplades pelasgiques (Brabiscus, Brointscus, Doniscus, Morgiscus en Thrace; Volse, Fausci,
Gravisce en Italie; Opisci ou Osques, Voy, Nichelet, Hist. Rom. I, 42, et

Ainsi constitué, ce peuple fonda bientôt sa puissance par son énergie¹, l'accrut par son sens politique comme par son travail, l'étendit moins par la conquête que par la colonisation. Rayonnant autour de lui, il peupla les riches plaines de la Campanie, les verdoyantes rives du På^a. Il était alors dans sa période d'activité, d'industrie, de progrès. Il avait seul des lumières, quand tout était ténèbres autour de lui. Il savait être original par sa religion, par ses mœurs, par ses arts. Sa religion, bizarre et quelquefois barbare dans ses formes primitives, était fantastisque et sombre, mais élevée, tout ensemble spéculative et pratique. A la tête de l'armée, elle mettait des prêtres, tenant dans leurs mains des torches flamboyantes et des serpents. Elle ordonnait d'immoler des viet mes humaines. Sous le climat alors excessif de la Toscane, où de nombreux volcans ébranlaient la terre et chargeaient l'air de vapeurs brûlantes, où de sinistres météores sillonnaient le sol de leur traînée lumineuse*, l'Étrusque éprouvait une frayeur réelle de ces phénomènes, y voyait une con-

Marry, Encycl. mod., art. Etrusq.). De Tomonci les Latins firent Trusci, et avec l'e préfixe Etrusci, d'où Tusci et Thusei. Dans les Tables engubiennes, monument ctrusque ou ombrieu du quatrième mêcle avent notre ère, on ht le mol Turscum (voy. Dempster, De Etrusia regai, ouvrage écrit en 1619 et public à Florence en 1728; Gruter, Corpus inscriptionum, t. I., p. 143, Lepsius, de Tabulis engubinis, Berlin, 1855. Les Toscass modernes portent donc un nom ant que, transformation reconnaissable de celui des Étrusques ou Tyrrhéniens — On a dit, du reste, toutes sortes de folies for l'etymologie du mot Étrusques. (Voy Suidas, t. I., p. 527; Servius Ad En., II., b. 8, le P. Secchi (Bollestino dell' Istitute archeologico, 1846, p. 15), Maller (Degli Italiani primities, p. 200-220, M. Stickel (Das Elruskische etc.), Betham (Etruscan literature and antiquities investigated, t. II., p. 246, Dublin, 1842)

1 Sec fortis Etroria crevit (Virgile, George, II, 533).

Tite-Lire, V, 53

³ Cicéron, de Divinatione, f. 12; Creuzer, Nommien, f. 160; Michelet, f. 71.

tinuelle menace des Dieux, y cherchait l'explication du bien et du mal, de la vie et de la mort. Sa théogonie se rapprochait de celle des Grecs, en admettant des divinités multiples, mais s'élevait bien au dessus par la conception d'un grand démiarge, âme du monde, cause des causes, providence ou destin, qui renfermait en soi tous les autres êtres, émanés de sa propre substance, et dont il était desendu, comme chez les Hébreux, de prononcer le nom. Sur les douze mille ans qui formaient le cercle mystérieux de la grande année, mille seulement étaient accordés aux Étrusques, et, rencontre singulière l'après dix siècles d'existence, ils disparurent en effet. Scandinaves et Grecs annonçaient bien aussi la chute des empires, mais sans en fixer la date avec précision.

Une vague conception de la vie future ne pouvait consoler ni rassurer les Étrusques, car ils ne surent pas,
comme les chrétiens, voir une épreuve dans la vie présente, ou, comme les Grecs, la prendre par les beaux côtés. Ils n'y voyaient qu'une lutte sans relâche et presque
sans espoir contre les fléaux de la nature, contre les perspectives certaines de la destinée. Les premiers, ils imaginèrent ce dogme désolant du petit nombre des élus et
cet enfer lugubre qui ressemble moins au Tartare grec
qu'à l'enfer des chrétiens et aux cercles fameux de Dante.
Ne voyant point les meyens d'y échapper, ils se résignaient, sans trop y croire, aux inventions de l'Égypte,

^{*} Servius Ad Eclog, IV, 47. — Piutarque, Vie de Sylla. — Suides, in voc. Toppina, Zullas. — Censorinus, de Die natali, c. xvii. — Anquetil-Duperron, trad. lat. du Zend-Arceta, Paris, 1771. — Conovai, Dissertamone sopra l'anno magno degli Etruschi, dans les Saggi di divertazioni dell' Accademia etrusca di Cortona, t. Vill. diss. x.. — Ott. Huller, Die Etrusker, t. II, 1, 17, c. vii. § 7.

^{*} Voy Eschyle, les discours de Prométice, v. 519, 750, 898, 921, 970.

de la Perse, de la Grèce, dont ils faisaient comme une religion exotique à l'usage du commun. Grands et petits dieux, bons et mauvais génies, mortels eux aussi, se mélaient à la vie humaine, personnifiaient les forces de la nature, sans être, comme chez les Grecs, méchants et débauchés.

Mais au-dessous d'eux, et c'est ici que paraît le génie pratique des Étrusques, ils plaçaient une caste aristocratique et sacerdotale, les Lauchme ou Lucumons, tenus pour autochthones, intermédiaires entre le ciel et la terre, dieux eux-mêmes pour leurs familles, leurs clients, leurs esclaves. Des livres achéruntiens, qu'ils disaient tenir du petit gnome Tagès, fixaient, avec le rituel obligatoire, toute la législation. Leur caste se transmettait le dépôt de ces livres, prédisait ou expliquait à leur aide les phénomènes célestes et terrestres, causes de la fécondité comme de la stérilité des champs¹. Par là ils tenaient ces peuples convaincus de leur supériorité native, respectueux de leur science mystérieuse, attentifs aux mille pratiques religieuses, au minutieux cérémonial dont ils entouraient la vie et la mort, Ils ajoutaient sincèrement foi aux augures qu'ils tiraient, comme en Orient, du voides oiseaux*. C'est ainsi que la religion devint entre leurs mains un instrument de règne et engendra une superstition dont les excès enchaînèrent l'esprit, la langue, les bras'. Frappés de cette politique profonde, les flomains envoyèrent plus tard l'étudier, sur les lieux mêmes, un certain nombre de jeunes patriciens.

^{*} Tacite, Annal , II, 15; Geéron, Ad famil., VI, 6.

Tite-Live, V, 33.

³ Arnobe et les Pères de l'Église appelaient l'Étrurie mater superstitionum.

Cette religion décevante et sombre, qui ne laissait aucun espoir de félicité dans la vie ni de repos dans la mort, n'en était pas moins une émanation certaine des cultes plus sereins de l'Orient. La musique et les arts en venaient également, comme de leur patrie, comme de la source universelle et inépuisable du beaut. Quand l'art étrusque, affranchi de sa gaucherie première, atteint son apogée, c est toujours de l'Orient qu'il s'inspire par l'heureux intermédiaire de la Grèce. Les noms inscrits sur les miroirs et sur les vases l'attestent, ils confirment la légende qui représentait les deux modeleurs Eucheir et Eugrammon, venant de Corinthe en Étrurie à la suite de Démarate, père de Tarchnes ou Tarquin l'Ancien'. Les rapports fréquents de l'Attique avec l'Érurie ne sauraient être contestés*. C'est au troisième siècle avant notre ère, au temps de la prise de Syracuse, que l'art des Grecs, avec leur littérature, envahit l'Italie. Presque aussitôt, sous la main des Étrusques, on voit les figures moins roides, les poses plus gracieuses, les détails mieux proportionnes; les groupes sont animés et tout ensemble élégants'. Inférieurs par la puissance de création, par le sentiment de la beauté plastique et de l'idéal, par l'har-

F Voy. Aulu-Gelle, II, 3 — Mommson, I, 269, 319 - Golbéry, Ency-

clopédie des gens du monde, art. Étrusques.

<sup>Plutarque, De colubenda ira, t. II des Moralia, p. 805, éd. Reisko.
— Silve Italicus, V. 12. — Passanus, II, 21. — Pin. Nat., V.I, 57. —
Horace, Odes, 1 IV, xv. v. 50. — Servius, Ad Æn., I, 67. → Pindare, Olympiques, V. — Gicéron (de Republica, II, 10) affirme qu'au temps de Ramulus il y avait déjà une littérature étrusque.</sup>

Plin. Nat., XXXIV, 12.

^{*} Voy. Mcali, Atlas. pl. 26, a* 4 et 2, et pl. 59, reproduisant des urnes du musée de Volterre. Il n'y a men là de l'imitation servile, de la patiente reproduction à la mode des Chinois, dont parle M. Mommsen. C'est à peine même si l'on peut dire que l'artiste étrusque imite le grec, il s'en mapire.

monic et la souplesse, la vigneur et la pureté, ces patients ouvriers l'emportent par la perfection dans le detail, par la vérité dans le modelé des parties accessoires, par l'énergie poussée, il est vrai, jusqu'à l'exagération.

S'ils n'égalèrent jamais leurs incomparables maîtres, c'est qu'au moment où la Grèce était en progrès, la décadence commençait déjà pour l'Étrurie. Ni l'antériorité historique des Étrusques, ni les envahissements amb.tieux des Romains, ne donneraient de ce fait une explication suffisante. Ce qui l'explique, c'est le caractère naturellement sombre d'un peuple assombri encore par la politique profonde mais corruptrice de ses chefs. En le décourageant de la vie, ils le poussaient au plaisir et à la mollesse, en le dépoullant, par la sujétion, de toute d.gnité civique, ils le réduisaient à considérer la richesse comme le souverain bien, à ne travailler que pour l'acquérir, à transformer l'art en industrie, en métier. De là vint qu'après avoir introduit la sculpture en Italie', inondé Rome de statues*, orné de fresques leurs nécropoles, ils se restreignirent peu à peu à ciseler et à peindre des objets d'utilité commune ou de toilette, dont le débit était assuré et rapide, mais où l'art, devenu mécanique, disparaissait en quelque sorte sous le procédé*. De là vint qu'après avoir entrepris le travail herculéen de l'assainissement des Maremmes et initié les Romains à leurs

* Tertulien, Apologet., 25.

Cessiodore, Variarum, VII, 15, éd. de Rouen, 1679.

Nov. Noël des Vergers, 1, 192, 311, 312. — Mommson, I, 317. — D'Agmoont, Histoire de l'art par les monuments, t. II, p. 4. — Caylus, Antiquités. Dempeter, Husaum ciruscum. — Husaum ciruscum gregorianum, et les riches musées du Vatican, de Naples, de Perouse, d'Aresso, de Cortone, du Louvre, etc.

méthodes', les Étrusques tembérent dans une morne apathie, dans un fatal abattement.

La fédération de leurs douze villes ne leur fut guère moins suneste*. C'était encore, comme les douze dèmes, comme les douze phratries de l'Attique, un emprant fait à l'Orient. Elle était à ce point dans leur génie, qu'ils l'imposèrent à leurs colons au dehors, et que leurs descendants en ont conservé le goût. Pourtant, le système fédératif n'avait assuré l'indépendance municipale qu'aux dépens de la puissance publique. Dans chaque ville commandait un chef unique, le lucumon, organe et instrument de la caste sacerdotale et militaire. Des auteurs le qualifièrent même de roi*, parce que sa charge, toujours à vie, devenait quelquefois béréditaire en faveur de son fils aîné*. La jalousie des villes entre elles et des lucumons entre eux épuisa la force d'un peuple qu'admiraient, qu'imitaient, que craignaient ses voisins, qui leur donnait des rois" et ne paraissait pas aux navigateurs moins redoutable que l'écueil fameux

* Columette, de Re rustica, L. II, c. 1. — Beulé, Journal des Savants,

notembre 1864, p. 683

Horsee, Odes, I, 1, I. — Porphyrion, le scoluste d'Ilorace, ajoute ;
 Necessas ut regibus atavis editum qui nobilibus Etruscorum ortus

r sit. a

Censorimus, de Durnatali, ad finem. — Servius, Ad An., II. 278. —
 Ottf. Nüller, Die Etrusker, t. I, I. II, c. u. § 4. — Inghiratni, II, 536.

^{*} Étaient-elles au nombre de douze? Strabon (l. V. c. IV. § 51 et Tite-Live (V. S3) l'ont dit; les modernes le répètent. Le bon Ammurato (l. I., p. 4) va même jusqu'à en donner les noms, mais, de compte fait, on en trouve dix-sept. Peut-ètre quelques-unes statent-elles restees en debors de la dodécapolie, parce qu'elles n'avaient pas d'importance; peut-être ieur (ondation ne remonte-t-elle qu'aux temps de la domination romaine.

Les deux Tarchnes ou Tarquins, et Mastarna ou Servius Tultius, qui firent de Rome une ville de pierre en attendant qu'Auguste la fit de marbre. (Yoy. Niebuhr, Rom. Gesch., II, 93.)

de Scylla. Il était riche en céréales, en troupeaux, en armes, en argent, en guerriers. Quand parut le danger que créait pour lui le voisinage de l'ambiticuse Rome, en éclair de patriotisme lui tit mettre à sa tête le lucumon de Clusium, Larth Porsena, qui signala son pouvoir par une éclatante victoire. Mais l'union dura peu; les rivalités renaissantes condamnèrent les Étrusques à l'impuissance; l'alliance des Grecs de Cumes avec les Latins, l'hostilité des Siciliens, leur ôtèrent tout moyen de communiquer par terre ou par mer avec leurs possessions du Nidi.

Jusque-là ils ne s'étaient point crus menacés en Étrurie; ils ne combattaient encore que pour la domination.
Rome les réduit à combattre pour l'existence. Après
soixante-quatre ans de guerre, leur forteresse de Veies,
plus grande qu'Athènes' et plus belle que Rome', incapugnable, semblait-il, sur le roc escarpé d'où elle dominait la vallée de la Cremera', d'où elle menaçait le Latium, Veies succombe, non parce que les Romains sont
devenus habiles en l'art des sièges, mais parce qu'elle
est soutenue à peinc de deux ou trois cités voisines. Les
habitants des autres, lâchement abrités derrière leurs

Scylla, dit Europde, habitait la caverne tyrrhemenne. (Médée, V, 1341-1359.)

^{*} Tite-Live, XXII, 3 ; X, 16.

^{*} Tite-Live (II, 9) n'en veut pas convenir, mais il reconnaît la puissance de ce chef. Tacate (Bist., III, 72) avoue qu'il souant Rome; Piine Nat. (XXXIV, 14), qu'il interdit aux vaincus l'usage du fer, si ce n'est pour cu-tiver ieurs champe, et Denys d'Halicariusse V, 35), que le sénat lui offrit un trône divoire, un sceptre, une conronne d'or.

Inodore de Sicile, Y, 9. — Tite-Live, Y, 28. — Thucydide, III, 88.—
 Strabon, I. Y. — Inghirami, II, 365. — Mommsen, I, 105-109.

⁵ Denys d'Halie , II, 54.

^{*} Tite-Live, Y, 24.

¹ Den. d'Halic., II 54.

remperts, n'ayant plus même cette intelligence politique qui fait porter secours à autrui pour ne pas périr soimème, se rachetaient par un tribut, donnaient leurs vases, leur bronze, leur or ciselé. Plutôt que d'é ire un chef militaire qui aurait pu devenir un maître, ils préféraient n'aller point au combat.

Plus que jamais ils se retranchaient sur les hauteurs qui les isolaient. Toutes leurs villes y étaient situées. On en retrouve la trace sur deux lignes parallèles. Vers la côte, en remontant du midi au nord, on rencontre Agylla ou Cære, la ville ronde, la ville des Grees , perchée sur sa colline rocailleuse, protégée par le fleuve Vaccina et le lac de Bracciano . Plus haut, Centumcellæ, port sûr, amphithéitre défendu par une île faite de main d'homme ; Graviscæ, très-ancienne, mais déjà empestée de l'air des Maremmes ; Tarcufin ou Tarquinies, capitale religieuse ; Cosa, dont les vieilles tours dominent, du haut de sa montagne, le faubourg et le port ; Rusellæ aux immenses blocs pélasgiques, baignée par l'Ombrone e. com-

Agylla, en langue sémitique, signifie ville ronde, et tel est l'aspect de cette ville vue de la mer (Mominsen, 1, † 18). — Les Étrusques l'appelaient Cære, du met χαϊρε, salut, qu'ils entendment souvent dans la bouche des habitants (Strabon, I. V) — R Rochette, d'après Étienne de Bytance, au mot 'Αγολοα. — Frèret, Mém, de l'Ac, des mac, et belles-lettres, XVIII, 105. C'est la Corvetti des modernes.

¹ Virg., An., VIII., 478. — Phn. Nat., III., 8. — Lycophron, La Cassandre, éd. Dehèque, v. 1241. Pana, 1853. — Den. d Ha., 1 20. Strabon, I. V. — R. Rochette, i. III. c. v. t. I. p. 309. — Inghrami, R. 37. — On retrouve encore quelques traces de ces deux satellites. — Porto-Palo est l'ancien l'ortus Aliensis.

^{*} Ruthus Itin., I, 557). - C'est Civita Vecchia.

Sil. Ital. VIII. 475. — Caton, Originum, ap. Servius, Ad En. X, 154.
 — Virg., En., X, 184. — Rutil., Itin., 1, 282.

^{*} Eustatho, Commentaire sur Denys le Périégète, éd. de Robert Estienne, 1547. — Aujourd'hui Corneto.

^{*} Rutil., Iun., 1, 285.

mandant une vaste plaine; Pupluna ou Populonia, qui s'avançait vers la mer en forme d'isthme et de double promontoire ; Pise, qui passait pour antérieure à l'arrivée des Tyrrhéniens en Italie ; enfin, à l'extrémite septentrionale. Luna ou Luni, avec ses carrières de marbre blanc.

Parallèlement à ces villes maritimes et dans l'intérieur du pays, on voyait, après Veies', Vulsinies, au centre de cette sombre forêt Ciminienne dont les marchands et les Romains eux-mêmes osaient à peine franchir les défilés'; Camars ou Clusium', Arretium' et Cortona, dans une région volcanique où il semble que l'homme craignit de poser le pied. Plus au nord, sur un plateau élevé, Volterre, place forte dont les fossés sont deux rivières', et les premiers retranchements un cirque de collines. On ne parvenait à la ville que par une rampe longue et rapide, aussi facile à défendre que difficile à gravir. Au delà, il fallait traverser l'Arno et pousser jusqu'aux premières pentes de l'Apennin pour retrouver, dans ces siècles reculés, trace de colonisation humaine'. Pistoia existait

^{*} Ratil., I, 401. — Strabon, I. Y. — Micali, t. I, part I, c. z. — R. Rochette, I. IV, c. n. t. I, p. 308. — Storia del principato di Piombino, t. I, c. v. — Storia di Populonia c. v. — Anjourd'hui Porto-Barasti.

^{*} Fondée, survant éveophron (La Cass., v. 1238) et Caton (ap. Servius, Ad. Æn., X., 179), par les Teutanes, peuple grec de langage; survant Strabon (l. V. c. 11, p. 185), par les compagnons de Nestor, originaires de Pise au Peloponnèse.

Strabon, I. V., c. n., p. 185. — Sil. Ital., VIII, 482. — Ennine dans
 Perse, VI, 9 — Le port de Luni parait être le golfe de la Spezzia. Voy.
 San Quintino, Memorie della R. Accademia di Torino, t. XXVII, p. 251.

Nous ometions les pelites villes, Capene, Nepete, Faleries.

Tito-Live, IX, 56. Aujourd'hui Bolsena.

Aujourd'hm Chiun.

¹ Aujourd'hut Aresso.

L Éra et la Cecisa.

Straben, I. V. — Plin. Nat., III, 8. — Micali, t. I, part. I, c. n. — Ingharami, I, 78. — Noël des Vergers, I, 200.

dès le temps de Plaute, au centre de son amphithéatre de montagnes. Sur un des derniers contreforts de la chaîne, dont le pied baignait presque dans le fleuve, on voyait de loin la forteresse de Fæsulæ, dont les habitants sont mentionnés dans l'histoire au temps de la bataille de Cannes par Silius Italicus, et de la retraite des Gaulois

par Polybe *.

Les Fésalans étaient Étrusques de race. De la hauteur escarpée que protégeaient encore leurs cyclopéennes murailles, ils bravaient les Ligures, qui voulaient faire de l'Arno la limite des deux peuples ; mais leur sol pierreux était stérile : ils n'y pouvaient qu'à grand renfort de bras amener l'eau, les denrées, les matériaux. Il fallait donc qu'ils descendissent vers le fleuve, chemin qui ne marchait pas toujours et qui avait ses caprices, mais voie preciouse autant qu'économique, quand toute autre faisait défaut*. I s en étaient peu éloignés : leur faubourg s'étageait sur la pente de la montagne, puis se prolongeait le long du Mugnone, petit cours d'eau qui en descend pour se jeter dans l'Arno, lls se plaisaient dans cette vallée fertile et riante, émaillée de fleurs et regorgeant de fruits. N'osant s'y établir, parce qu'ils ne s'y fussent pas sentis en sûreté, ils y avaient du moins, pour leurs marchés, construit deux maisons ou villette, que les premiers chroniqueurs florentins appellent rilla Arnina ou de l'Arno, et vilta Camarte ou du champ, de la maison

> Primum dum opus es. Pistorensibus, Eccum sunt aliquot genera Pistorensium. (Captusi, set. 1, sc. n.)

Sil Ital., VIII 476, ann. 226 av. J. C. — Porybe, II, 25, ét. Dunt μ. 86 : πάλω Φαίσκλα. Αυμουτά has Fusiole

³ C'est ce qu'z très-bien vu Machiavel (Istoria Fiorentine, 1-11, p. 17 A. éd. de Florence, 1833, en un vol.).

de Mars '. Avec le temps, quand les Romains, ayant vaincu Carthage, eurent assuré l'Italie contre les guerres extérieures, d'autres etablissements vinrent se grouper autour des premiers '. Telte fut l'humble naissance de la ville qui devait être Florence. Elle ne s'accrut qu'avec lenteur et après la conquête. Étrusque par son origine,

Giovanni Villani (Storio Fiorentino, I. I, c. xxxv) dit que la villa Cimarte embrassat tout le circuit qui est derrière la cathédrale, et qui a été appelo depuis Santa Maria in campo. On reproche à cel nuteur son civinologie de casa ou compus Martis. On l'accuse d'avoir confondu la langue latine avec celle du pavs, comme si le latin ne s'etait pas acclimate en Extracte, comme and se suggested pas d'une divinue commune sux latins et aux Brusques. Le zoin de Camarie, latin par le sens, est ctrusque par la son. Ce melange est commun dans les nones propres qu'en la sur ses macriptions (voy Arch. Stor., 3' sene, 1865, t. II, part. I. p. 68). Quant à la villa Armon, on l'a appelee nussi Sarmon, parce qu'on disait prinutivement Sarzo et con Arno (107. Borghini, Discorsi, t. I, p. 111, Dell' origine de Firence, Flor., 158() - Nous n' ndiquons pas d'édition de Julani : elles sont toutes drusées par livres et chapitres; alors meme que les numeros des chapitres différent de l'une à l'autre, ce n'est que d'une unité. Il est donc toujours facile de se reconnaître. Du reste, pous avons fait usage de Fedition de Milan, 1809, in-81, et de celle qui est contenue sa toma XIII des Rerum Haucarum Scriptores de Maratori. — Nous devrions, seion l'usage, cater sei Ascordano Malespatti; must l'authenticité et l'autériorité de sa chronique ont été contestees par de trop serieux arguments, pour qu'il ne convienne pas de s'abstenir. L'histoire n'y perd men, puisque, sauf des vimantes suspectes, Maiespini et Villam rapportent les mêmes choies, presque dans les mêmes termes. Yoy, sur cette question Armo d Bussen, Die florentinische Geschichte der Malespine und deren Benutzung durch Dante, Innsbruck, 1869, et Scheffer-Boichorst, divers travaux dans les Göttinger gelehrte Anzeigen, nº 10, 1870, at dans l'Historische Zeitschrift de M. von Sybel; à que, il faut ajouter une étade sur les sources presumées de Villami, Gesta Florentinorum, up Archiv. der Gesellschaft für allere deutsche Aunde, 1 XII, p. 427, ann. 1872. — Cendulers articles ont eié retum et publies à part avec des corrections par l'auteur, sous ce titre . Alerentmer Studien, 1874. Cf. Ces. Paoli, Revue historique, 1876, p. 540.

² Co n'est pas beaucoup plus tard, pursque rien ne retenut plus les Fénulans de ceder à leur goût pour le plaine, mois ce n'est pas plus tât, pursque Tite-Lare (XXII, 2) nous montre les Gausois enfonçant à uni-corps dans la vase des marais et des gouffres formés par l'Arno, et ne trouvant pas un endroit sec pour reposse leurs membres harasses. Cl Machiavel, lat

Fior B, 17 A, et Birt. Scala, de Historia Florentinorum, 1. 1.

elle est romaine par ses développements. Rien n'est plus rare que ce découvrir des monuments étrusques quand on fouille le sol de Florence, mais on en a découvert, et l'on en découvrirait sans doute bien davantage, s'il ne fallait, pour retrouver la trace des morts, renverser les demeures des vivants.

Les Fésulans qui fondèrent les marchés de l'Arno étaient dé, à des Etrusques de la décadence. La caste dominante aimait mieux dépérir que s'infuser du sang nouveau; les habitants des villes se vengeaient d'être opprimés, sur les habitants de la campagne, objet de teur mépris; les esclaves cherchaient dans d'odieuses et fréquentes saturnales une compensation à leur sort. Les auteurs latins représentent les Étrusques de ce temps-là épais et obèses, mous et lâches, passionnés pour les

Lami (Nevello letterario, 1759, col. 305, et Lesioni d'antichità topcase, 1, 2, 9, 18, Flor., 1768) et Foli or (Fir ant. e mod all., 1, 6, 10) ont bien compris que Florence, comme on le voit dans un texte discute de Florus (III., 22), clait anter cureà la conquête romame ; mais ils s'evertuent vainement à prouver qu'elle a été fondoe par les l'heniciens ou les Lydiens, I au 1443 avant notre ère. - Yoy, Borghan, Discorn, I. I. e. 1, p. 177. - Var hi. Storia Frorenana, 1 IN, p. 243, Cologue, 1721 P. - Paolo Mini, Avvertimenti e digressioni sopra il discorso della nobiltà di Firense, Pter , 1594. Bart, Scala, de Historia Florentinorum, 1. 1. - Lastri, L'Osservatore fiorentino, t. IV, p. 5, Flor. 1798. - Dante (Inf., xv. 61) dit aussi que les Floreubns descendirent de l'iesole ab antico , og a longuement dispué sur ce mot; mais Berghini et Lami out soutenit avec raison qu'il ne fallait pas l'entendre des temps barbares, trop peu éloignés de Dai te pour qu'il les appelit temps antiques. — Suivant M. Karl Ilifichrand (Dinn Compagni), Linde historique sur l'époque de Dante, p. 9, noie 1, Paris, 1861), Borghini, Lami et Follini « ont prouvé jusqu'à l'evidence l'origine romaine » Rien. n'est mons exact. Borghini se borne à tenti cette origine comme probable, et Lams dit tout le contrure de ce qu'on lu fait dire : « Avendo noi veduto che. ... come mai potremo ragionevolmente dubitare che ella non sia una antichissima cirusca cittade? » Lezioni, etc., il, t. I, p. 52)

Yal. Max., c. ix, part 1 § 2. — Tit -Liv., X, 16. — Niebuhr 1, 172.
 Mommen, I., 171. — Michelet, I., 169. — Inghirani, II., 569

^{*} Virg., Georg., II, 196. - Catulie, XXXIX, 11

plaisirs de la table, de la dansa, de l'amour', couronnés de roses, couchés pèle-mèle, hommes et femmes, devant des tables somptueuses, entourés de joueuses de cithare et de flûte, servis par d'innombrables esclaves en riche costume ou même sans costume '. Il y avait à Rome une rue où vivaient les gens de mauvaises mœurs, où les hommes se venda ent eux-mêmes', où les femmes, comme en Lydie, apportaient une dot acquise par la prostitution'. Cette rue, on l'appelait Tuscus vicus, la rue des Toscans'. Veut-on que les auteurs romains exagèrent, par mépris pour des ennemis vaineus? Les vases des nécropoles, témoins irrécusables, représentent plus d'une fois les plus dégoûtants effets de l'orgie étrusque'.

Contre la conquête, de tels hommes ne savaient plus, ne voulaient plus se desendre. La multitude asservie ne voyait dans les désastres publics qu'une occasion de rompre ses liens. On craignait de lui donner, contre les Romains, des armes qu'elle eût tournées contre ses maîtres. On était résigné d'avance au joug de Rome, on finit par l'appeler? Sur les bords du lac Vadimon a succombé la fieur de l'Étrurie. Les survivants, loin de fouler aux pieds, comme l'néroïque Samnite, les cendres de leurs villes brûlées, loin de désendre celles qui sont debout encore, se soumettent à l'envi. Quand les nobles de Yul-

MIST. DE PLONEÏCE. - t.

^{*} Ying., Æst., XI, 152.

Théopompe dans Athénée, i IV c. xxxvnt, p. 155, et l XII, c. xi, 14, p. 517, Ed. Casauben, 1612.

Flante, Curculio, act. IV, sc. 1, v. 21

^{*} Plaute, Castellaria, act. II, sc. m, v. 20. - Serv., Ad Æn., X, 184., Hérodote, I, 93.

Horace, Sat., I. II, sat. m. v. 229.

Voy. Micala, Atlas, pl. 58, et Noel des Vergers, Atlas, pl. 11.

¹ Niebuhr, 1, 174; VI, 509. - Noct des Vorgers, II, 315.

 ³⁰⁶ av. J. C. Yoy. Mommson, I, 160-200. — Inginrami, II, 454-450

sinies se lassent d'être gouvernés par une plèbe furieuse d'affranchis, c'est en Rome qu'ils espèrent '. Quand la puissante famille des Cilnius entre en lutte dans Arretium avec la multitude, c'est Rome que l'aristocratie appelle et qui rétablit l'ordre '. En vain Pyrrhus fournit aux Étrusques l'occasion de s'affranchir, de le tenter du moins. Au lendemain de Trasimène, dix mille Romains débandés traversent impunément l'Étrurie : nul n'exerce sur eux de vengeance, nul ne fournit à Hannibal les recrues qu'il sollicite. Tous apportent à leurs maîtres des dons considérables et volontaires pour l'expédition de Scipion en Afrique . Rome les avait bien jugés :aux derniers temps de la lutte elle ne daignait plus triompher d'eux.

Sa prudence, toutefois, couvrit leur pays de colonies. Les Étresques lui en avaient donné l'exemple en Campanie et sur le Pô; elle le suivit avec cette force d'organisation qui lui était propre. Pour prévenir tout soulèvement et pour satisfaire d'avides soldats, elle les envoyait en nombre aux pays vaineus. Un décret solennel instituait la colonie, toujours dans des villes déjà existantes, où les colons trouvaient, sans avoir à les créer, les premières conditions de la vie, et dont le site avantageux ou agréable était de nature à les retenir . Au temps des guerres

^{* 266} av. J. C. Vov Mommica, I, 128. - Noel des Vergers, L, 265-307.

^{* 301} av. J. C. Tite-Live, X, 3. - Mommsen, 1, 128.

Tite-Lva, XXXVIII, 45.

Hajus urbus propugnaculum colomana popula Romani pressidă causa collocatam (Ciceron, Philippiques, V, 10).

^{*} Tous les témoignages metlent hors de doute ce la t très-important pour l'instoire des origines de Florence. — Colonie fuerunt oppida que populus homanus cives suos ad incolendam deduxit (Samuel Fitiscus, Lexicon antiquitatum Romanarum, 1715). — Colonie inde dictas sunt quod populi Romani in ea municipia insserint coiones (Siculus Flaccus, de Conditionibus

paniques, Alsium, Fregenne, Castrum Novum, Pyrgi, Cosa, Graviscæ, Lucques, avaient reçu des colonies ; mais cet usage ne devint systématique et général qu'au temps de Sylla. Après une résistance imprévue, Sylla couvrit l'Étrurie des vétérans de ses quarante-sept légions. Cicéron les montre plus aptes à dégrader les Étrusques qu'à les régénérer.

Arretium et Fésules furent leurs principales places fortes. C'est à Fésules, position presque inexpugnable, ville alors importante, que Sylla avait établi le gros de son armée *. C'est à Fésules que Catilina établit le quartier général de son insurrection *. C'est un colon de Fésules, un certain Furius, qui partage avec Mallius sa confiance et quiest le second de ses lieutenants *. C'est à Fésules enfin que le sénat, pour soumettre ces rebelles,

agrorum, dans lam, Lexion, etc., t. 1, p. 272). Ford del Righiera sontient aumi cette thèse, mun avec plus de clairvoyance que de critique (voy. Firenze illustrata, Origine di Firenze p. 9, 10, Flor., 1684, in-4° il n'y a pus d'exemple connu de colous romains qui se soient établis en des heux inhabites. Toutes les colones dont il est fait mention dans le livre, apocryphe on non, de Frontin (de Colonies), avaient profité d'établissements antérieurs.

4 Tite-lave, XXXVI, 3; XLI, 13. — Vell. Paterculus, 1, 14, 45.

Voy. Dempster, de Étruria regali, t. II., l. VI., c. xv. — Targioni-Torzetti, Relationi, etc., t. VII., p. 383. — Lami, Novelle letterarie, n° 2°, p. 448., ans. 1753. — Gors, Interspirones antiquæ en Etruriæ urbibus existentes, Flor., 1728. — Repett., Disson. geogr., etc., art. Chusi.

Voy. Catilinaires, II, 3, 5, 9, 14.

* Cicéron, Pro Marena, 24 Catalinaires, III, 6, 14. — Sil. Ital., VIII., 478. — Gori, Inscriptiones, etc., III, 84. — Angelucci, Memorie storiche per server di guida al forestiere in Arezzo, p. 10, Flor., 1819. L'importante de Pésules aux temps romaine est suraboulaminent prouvée par les fouilles qui ont mis au jour les restes d'un capilole, d'un focum, d'un cirque, d'un amphithéâtre, de thermes (voy. Omero, for., t. 17, p. 4, et Borghini, Discorsi, II, 48, Della Toscana e que città).

Cicéron, Catil., 1, 2, 3.

⁶ Id., 10nf., II, 6, 20 - Silluste, Catalona, ch. xxiv, xxvii, xxx, xxxi, xxx. — Hitarque, Fie de Giction, ch. xix sq.

envoie Q. Marcius Rex⁴. Quand ils furent soumis, les colons reparurent, reprirent possession de leurs propriétés dévastées, et suivirent l'impulsion qui, en temps de paix, conduisait les Fésulans vers la plaine. Si les vétérans de Sylla s'étaient groupés autour des marchés de l'Arno, on ne saurait le dire : la tourmente, en ce cas, aurait emporté leurs rares et fragiles établissements. Mais César fonde treize colonies; Octave, Antoine et Lépide ensemble, dix-huit; Octave, devenu Auguste, à lui soul trente-deux*: dans ce grand nombre d'é ablissements militaires, on ne put négliger la position si favorable des villette, déjà peut-être devenues municipe. En l'année 44 avant notre ère, les colons des triumvirs y recurent, d'après la loi Julia, vingt arpents de deux cent quarante pieds de long sur cent vingt de large . Leur ins allation y était definitive. Leur sang s'y mêla, par de fréquentes alliances, à celui des habitants primitifs.

Amédés Thierry, Le roi Odoacre, patrice d'Italie. Resue des Deux

Monder, 15 juin 1859, p. 972.

* Florentsa colonia a triumviris deducta, assignata lego Julia centuria casarrana jagera 20 per cardines et decumanos (Frontin, de Colonias, dans Cellarnia, Nolitia orbis antiqui, 1—1, p—572, éd. Schwartz, et dans les Acta Sanctorum, 24 octobre, p. 588) — Cf. Borghini, Discorsi, 1, 1,

p. 1 sq.

¹ Sall., Catel., 30.

^{*} Cette opinion, qui attribue aux colons des triumvirs plutôt qu'à ceux de Sylla les développements de Florence, a été soutenue par Frontin (de Colonies). Lorenzo Valla (Opera, Bile, 1543), Raffaello Maffei, le Volterran (Commentariorum urbanorum leb. V. Geographia Hetruria, Lyon, 1552), Poliziano, Epistolie, i. I. ép. à Pietro de' Medici; Dempster (t. 11, 1. V. c. ava). Casella (De primis Italiae colonis, de Timeorum origins et Republica florentima, Lyon, 1646); Ammirato (t. I. p. 5). La critique moderne s'y est rangée. Voy. Gravai et Burmanns Thesaurus antiquitatum et historiarum Italiae, t. 17, coi 1650, note 1, et Archivio stor. ital., 3° séns, 1865, t. II. part. II. p. 197.

C'était la partie du pays la plus fertile en froment, la plus riche en troupeaux 1. Les innombrables fleurs qui en faisaient la parure méritèrent à la ville naissante le nomde Florentia . Florence a été souvent célébrée pour son site enchanteur; mais on p'a pu en exagérer la douce et sereine beauté. Elle allait s'élever au milieu des lis et des roses, au pied de collines verdoyantes dont la base plonge dans l'Arno et qui s'étagent en gradins. Entre ce ficuve et les montagnes qui l'abritent au nord, elle avait toute liberté pour s'étendre. La vallée ou la plaine, large jusqu'à Signa, ne se resserre qu'en cet endroit, comme pour marquer à Florence et à Pise leur domaine respectif. Si beau que soit aujourd'hui l'aspect de ces lieux, il le fut jadis davantage : le mont Morello, le plus élevé de la chaîne de Fésules, était couvert non de bruyères, mais de muriers; le Mugnone, maigre et insect ruisseau qui en descend, roulait des eaux plus abondantes : il fallut par deux fois le détourner de son cours, lui creuser un lit nouveau. L'industrie n'avait pas encore envahi ces

¹ Tite-Live, XXII, 5.

La critique a divagué comme à plaisir sur ce nom. Pour les érudi s de la Renaissance, Fluentia est le vrai nom d'une ville atuée entre deux cours d'eau, l'Arno et le Mugnone, ou bien ils disent que Florence fut appelée sinsi quod suro floreret successe (Leon. Brum Aretino, Historiarum florentinarum p. 265) Florentia est une forme latine, comme Faventia Fidentia, Pollentia (voy. Arch stor., 5° série, 1865, t. II., part. I, p. 68) Rien de plus commun que de donner aux villes un nom emprunté aux caracteres physiques des hienx où elles s'élèvent : en Toscane, Vada, Colle Prato. Pontedera, Pontassière, Cerreto, Querceto, etc.; chez nous, Pont d'Am et Pontoise, Fontainebleau et Clairefontaine. B. Scala a bien vu qu'on no peut chercher ailleurs que dans florer l'origine de Florentia (de Historia florentina, I. I). Ferd. del Mignore (Fir. ultustr., p. XII) a publié deux vioilles inscriptions latines qui portent en toutes lettres Florentia.

Le Mugnone se dirigeait primitivement à l'est et se jetait dans l'Arno à l'endroit où est le couvent des Salvi. Un le détourne vers la parts Pinti, un le tit couler à l'ouest, au-dessons de la Ss. Annunium, à travers la place

riantes campagnes. La propriété jalouse n'avait pas, en multipliant les murs de clôture, limité le plaisir des yeux. Sans doute, les anciens n'étaient pas platoniquement sensibles, comme le sont les modernes, aux beautés de la nature; mais ils le devenaient, dès qu'il s'agissait pour eux de choisir une résidence, et un si beau séjour devait les attirer.

Il serait superflu de rapporter ici les aventures romanesques dont les légendaires traditions du moyen âge ont voulu que la vallée de l'Arno fût alors le théâtre. Elles n'ont pas plus d'originalité que de fondement '. C'est dans Tacite qu'on trouve pour la première fois une mention vraiment historique de cette ville. On était en l'an 15 de notre ère. Tibère commandait à Rome. Les

San Marco et la via Lurga (auj. Cavour), pour l'envoyer dans l'Arno au-dessous du ponte alta Carraja. La seconde fois, on se borna à mettre sur la rive gauche 'église de San Lorenzo qui était sur la droite. On trouvern dans le récent ourrage de deux misses anglaises (Walke in Florence, sy S. and J. Horner, Londren, 1875, 2 vol.), guide asses capcicions du voyageur, un plan intéressant de l'ancienne Florence, où se trouvent tracés les trois cours du Mignone.

* Elles montreut dans Fesules la prenuère ville fondee au sorter de l'arche : dans Catilina, le heros maineureux d'une guerre etrange où il est vamen parce qu'il n'a plus que onze soldats contre vingt-quatre Romains; dans Florums, son houtement, un membre de la famille des Floricchi et le fondateur de Plorenco. Bibl. Laurenzinna, Pluteo 29, cod. 8, p. 10, du catalogue II, 9, IV - V IIam (l. I, c 6 9 31-34). Ces fables out eté trèsspirituellement resumees par Fouriel (Dante et les origines de la tanque et de la littérature italiennes, t. II, p. 374, Paris 1854). il n'est mi plus piquant ni plus neuf de mener Catilina à la messa le jour de la Pentecôte que de faire de Calchas, comme un le voit dans les auteurs français du moyen âge, un évêque de Troie. Les chroniqueurs ne font que reproduire les révits auxquels donnait heu l'obscurité des origines (voy, Dante, Parad , XV, 124) L'idusare et regrettable N. Gine Capponi, en son recent ouvrage Storia della Repubblica di Firenze, t. 1 p. 5 (Fiorence, 1875, in-81), croit voir dans la faide de Catilina la preuve que l'Etrune — et surtout Fiesole — était hostile aux Romans; mais il admet que Florence leur etait favorable, parce qu'elle était une de leurs colonies.

Florentins, avec d'autres Étrusques, y envoient des députés pour protester contre une décision de Lucius Armintius et d'Ateius Capito. Ces commissaires du sénat, pour préserver du fléau des inondations la campagne romaine, l'infligeaient aux campagnes étrusques; ils voulaient détourner le Clams de son lit et le rejeter dans l'Arno. C'était la ruine de Florence et de toutes les villes riversines. A cette raison qui aurait dû suffire, les plaignants ajoutaient le respect dû à la religion d'alliés chez qui les fleuves de la patrie avaient un culte, des autels, des bois sacrés. « Les prières des villes, dit Tacite, la difficulté des travaux, peut-être la superstition, firent prevaloir l'avis de Pison, qui conseillait de ne rien changer ".»

Trois ans plus tard an 48), par servilité ou par gratitude, les Florentins instituaient des jeux annuels pour les anniversaires de Livie, d'Auguste et de son redoutable successeur. Déjà, en l'honneur des deux premiers, devenus dieux par leur mort, ils célébraient, chaque année, des fêtes de six jours. Aux paysannes du voisinage ils distribuaient, pour les offrir à la bonne déesse, du vin sucré, des gâteaux de miel et de lait. Aux nouveaux dieux de l'empire, ils offraient des repas publics et immolaient des victimes. Pour l'élection de Tibère comme souverain pontife, ils célébraient des réjouissances. Séjan, leur compatriote né à Vulsinies, stimulait

Tacite, Annal., I, 76, 79.

^{*} Inscription sur marbre trouvée au village de Brozzi, à cinq milles de Florence, et rapportée par Lami (Lexioni, etc., t. l. p. 206). Voy Atto Vac-nucci. I promi tempi della libertà fiorentina, p. 11, Flor., 1861.

^{*} Inscription trouvée à San Galle, près de Florence, dans les jardins Ricasoli. Voy. Gori, Musaum Eiruscum, t. I., Flor., 1757.

^{*} Lami, Sanctiv Ecclesia florentina monumenta, t. 1, 1, 1, p. 4, Flor. 1758, in-4*.

en eux le zèle de la flatterie, allumé déjà par le désir des faveurs¹.

L'excuse de Florence, c'est qu'elle avait beaucoup à demander, n'étant encore qu'une colonie. Elle avait obtenu le droit d'élire ses magistrats, de répartir ses impôts, de faire la police dans ses rues, de rendre des jugements d'importance secondaire; mais elle voulait davantage : elle voulait se transformer à l'image de Rome. Rome avait rattaché les Florentins à la tribu-Scaptia, leur reconnaissant ainsi le droit de suffrage dans ses comices'. Eux-mêmes, ils s'étaient construit, dans d'exigues proportions, un capitole, un théâtre, un amphithéatres, où ils donnaient des combats d'hommes et d'animaux, où ils se réunissaient pour leurs affaires, à l'exemple des Grecs et des Romains'. Mais ils étaient encore si peu de chose, que Strabon, parlant de la Toscane, ne nomme pas Florence, et que personne, avant l'empereur Hadrien, n'avait jugé nécessaire de prolonger

* Lann, S. Ecc. flor monum., t. I, p. 12, 13. Les deux tribus rustiques Arnienas et Romilia contenaient aussi des Florentins (Acta Sanctorum, 24 octobre, p. 588).

* Candini, Saggi istorici d'antichità toscane, t. I, p. 41, Flor., 1798,

5 vol. in-12".

Vell. Paterculas, II, 127. Inghrami, III, 23; IV, 77

Le capitole était sur l'empiscement du Mercalo recchia. Il y avant la une église appelée S. Maria in capitolio (Arch. stor., 3º sér., 1865, t. Il, part. I, p. 60, 70). — Des gradius découverts près de San Simone et du paius Peruza, font supposer que la se trouvait l'amphitheatre, le Perstanum (api-las) ou enceinte de pierres, appelé depuis, par corruption, Parlagio. Non loin de ces ruines vers San Remigio, Lami dit avoir trouvé des indices d'un theatre semi-circulaire. Un parle encore d'un acciduc, de quelques statues, de quelques pierres, Voy. Borglim, Lami (Lezioni), l'Osservatore fiorentino, IV, 3; V, 132-145; Reumont, Tavole cronologiche e un-crone della storia fiarentina, Introd. Flor, 1841. Yannucci, I primi tempi, etc., p. 12.

la ria Casna jusqu'à ses portes. En décidant qu'elle y serait conduite, Hadrien montrait du moins que cette ville obscure était en progrès.

Toutefois, dans ces premiers siècles du christianisme, la vie de Florence n'apparaît guère qu'aux luttes religieuses. Florence était trop imbue des superstitions étrusques pour s'ouvrir aisément aux idées nouvelles. A cet égard, elle se séparait de Rome, ville sans croyances, où le paganisme était raillé même des païens. Parmi les Florentins, les uns honoraient Hercule comme le premier fondateur de leur cité'; les autres, et c'était le plus grand nombre, en rapportaient l'honneur à Mars, dont ils avaient fait leur patron.

La race étrusque était fidèle à ses dieux comme à ses coutumes locales et à ses procédés industriels. Frontin et Paulin, « disciples de Pierre, » prèchèrent, dit-on, sans trop de fruit l'Évangile à Florence, au temps de Néron et de ses fureurs. En l'année 90, sous Domitien, Romulus, évêque de Florence et de Fesules, faisait des conversions dans son diocèse et y ordonnait des prêtres; mais son zèle apostolique se heurtait au zèle païen du gouverneur Repertianus, et détournait difficulement de sacrifier aux idoles les néophytes qui ne pouvaient que par cette palinodie éviter l'exil ou la mort.

^{*} Inscription autique places à l'interseur de la cathédrale de Florence (voy. Arch. stor., 3° série, 1865, t. II, part. I, p. 68).

^a Bablioth, not mes, italiens, n° 743 · Sommario delle cose pris notabili della serensesima attà di Firenze, p. 1 — L'est un ms. du dix-septième siècle.

^{*} Ammirato, I, 7, 9. Quelques auteurs disent Paul au lieu de Paulin, mais c'est visiblement par erreur. Quant à Frantin, on ne sait pas seulement s'il est le même que saint Frantin evêque de Persgueux. Voy Brocchi, lite de santie beati fiorentine, t. I, p. 3, Flor., 1742, 3 vol 10-4.

Acta Sanctorum, 6 juillet, p. 261 sq. Ughela, Italia sucra, t. II.

Les empereurs changent, la persécution subsiste ou s'aggrave. Sous Décius et Valérien, Florence voit avec effroi le martyre de cinq de ses habitants, Minias, Fabianus, Cornelius, Sixtus et Laurentius, Minias, le plus illustre d'entre eux, était natif de la ville même et issud'une famille considérable; il avait acquis un grand renom à la guerre. Traqué comme une bête fauve, il s'était réfugié avec ses amis sur la plus haute des collines situées en face de la ville, à la gauche de l'Arno. Une épaisse forêt qu'on y voyait alors et qui portait le nom peut-être étrusque d'Élisbot lui servait de refuge. On l'y découvrit et on le mit à la torture. Des fers pointus furent enfoncés sous ses ongles, du plomb fondu coulé dans ses oreilles; puis, il eut la tête coupée . La légende le montre alors, comme saint Denis, prenant sa tête à la main, et, sous la conduite d'un ange, retourpant dans sa forêt, pour achever d'y mourir. Plusieurs églises lu, furent consacrées, une sur la colline même qui porte encore son nom, d'autres sur divers points de la Toscane*. Deux de ses compagnons, Acristus ou San

p. 272, Rome, 1747, aus éveques de l'icsole. Suvant ce dermer, l'icsole, après son Romolo, secut restee 400 aus sons évêque. Romolo paruit avoir preche la foi an diverses villes qu. se le donnent toutes pour promier évêque, Brescia et Bergame par exemple. Cf. Lumi, de Eruditione apoitoloriem, Flor., 1766, 2 vol. in-4°, et Brocchi, t. I, p. 12, 15.

^{*} Les moires basilions de San Miniato a monte, près de Florence, firent plus tard de Minias, devenu leur patron, le fils d'un roi d'Arménia venu en Toscano pour faire pénitence, et ils le représentèrent en mosaïque, la couronne à la main.

^{1 25} octobre 250, sous Decius, D'autres disent 275, sous Galien.

Acta Sanctorum, 25 octobre, p. 415. — Lami, S. Eccl. flor. monum., 1, 589. Ces auteurs disent ; Acta S. Miniati non satis fidz.

⁴ Par exemple sur la collina de San Ministe al Tedesco, ninsi nommée parce qu'un vicaire imperia, y établit plus tard sa résidence à moitié chemin entre Florence et Pise, Voy. Brocchi. t. 1 p. 17-23, d'après Piotro des Na-

Cresci et Laurentius, martyrs comme lui, obtinrent le même honneur.

Au quatrième siècle commence enfin de prévaloir le christianisme. Les empereurs le protégent, loin de le persécuter. Les Florentins saivent le courant, ou plutôt ils y sont emportés; mais ils mèlent encore les deux religions. Sous l'évêque Félix', en 315, ils se prosternent tour à tour aux pieds du crucifix, et dans le temple de la déesse étrusque Nurtia, qui tient dans ses bras un petit enfant, comme Isis et la vierge Marie. On entrevoit le jour où Nurtia changera de nom pour conserver ses adorateurs; mais sur la montagne de l'arriérée Fésules, la transition aux idées chrétiennes est insensible encore : on y vénère Ancharia, droite et roule comme une figure de l'Olympe égyptien*. Sur la hauteur et dans la plaine, Marsétait toujours l'objet d'un culte particulier. De grands maux, selon une tradition accréditée, menaçaient les Florentins, si la statue de ce dieu essuyant des

tali, Catalogo, I. IX, c. 18, at Orlandi, Orbis sacer et profanus, part II, I. 3, c. 54.

On rapporte qu'Acrisius, incarcéré avec Minias, fut renda à la liberté par son geòlier, s'enfuit dans le Mugello, livra bataille à coups de pierres avec ses compagnons à ceux qui le poursuivaient, et eut la tele coupee le 24 octobre (Brocchi t. I. p. 31, d'après Marc Antonio des Nozzi, Stona di San Gresci, et les actes conserves à l'œuvre de S. Maria del Bore, à la Labrerta strozziana et au marivrologe de la Laurenniana. — Cf. Acte Sanctorum, 24 octobre, p. 585 sq., et Marityrologium romanum Auvers, 1615). C'est à Laurennias qu'est consecrée la basilique de San Lorenzo, où resplendit l'art de Michel-Ange.

* Bibliotheca Patrum maxima, t. IV, l. I, p. 145. Ighelli, Italia sacra, t. III, p. 14 Manni, Principu della religione cristiana in Firenze Flor., 1764. — Arch. stor., 5 ser., 1865, t. II, part I, p. 68, 69, 75. — Ughelli donne pour premiers évêques à Florence S. Frontinus ou Frontinus en 50, S. Romulus en 90, S. Felix en 315, S. TheoJorus en 361, S. Zanobius en 376. Les predecesseurs de Fetix n'ont pas un caractère instanque.

* Tite-Live, VII, 3. Tertullien, Apologet., 24. Gort a publie dans le Museum El ruscum le dessin qu'on a retrouré des dessess Apolarie et Narias. ontrages ou se voyait reléguée en un lieu indigne d'elle. Les chrétiens durent promettre de la respecter. Si, devenus les plus forts, ils l'ôtèrent de son temple, ils l'établirent du moins sur une haute tour, au bord du fleuve où les païens, dit-on, ne furent pas seuls à l'invoquer '. Au temps d'Aurélien, les Toscans se réun sament encore sur le territoire de Vulsinies : ils n'y disputaient plus sur les destinées de leur confédération oubliée, mais ils y délibéraient encore sur les rites de leur vieux culte toujours debout. Même après avoir embrassé le christianisme, Constantin conservait par politique le titre païen de pontifex maximus, acceptait les arrêts de l'art fulgural, réglatt la manière de consulter les araspices, permettait les anciennes cérémonies au grand jour et dans les édifices consacrés.

On les permit, on les celebra longtemps encore. Ce peuple sans énergie pour ses plus sérieux intérêts défendait avec une sorte de rage ses plus folles superstitions. Sous l'inerte Honorius, les Étrusques consultaient toujours les éclairs et la foudre, cherchaient dans les entrailles des victimes la cause des malheurs de l'empire'. Sous le rude Amalarik, alors que l'eunique Narsès se préparait à conquérir l'Italie, un bœuf, s'écartant de son troupeau qui traversait le forum de la paix, se dressa contre une vache d'airain qui ornait une vieille fontaine. Par là passait un Toscan de la campagne. Fort des con-

* Année 361. — Gode tréodosien, 1. IX, t. XVI, l. 2 Noel des Vergers, II, 392-406.

¹ Villani, I, 60. — È con tutto che i Fiorentini di novo fossero divenuti cristiani, antora tenesno molti costumi del paganesimo, e tennero per gran tempo e temesno fortemente le loro antiro idolo Marte (ibid.).

³ Claudien, In Entrop., 1. 1, v. 12. Noël des Vergers, II. 419.

naissances divinatoires propres à sa race', il annonça qu'un temps viendrait où un eunuque triompheraît du maître de Rome. On rit alors, dit Procope, de cette prédiction invraisemblable; mais aujourd'hui tout le monde l'admire, car elle a été confirmée par l'évérement*.

C'est ainsi, quelquefois appréciée, le plus souvent méconnue, que se perpétua la race étrusque. Forcée de se mèler à ses divers vainqueurs, elle les modifia en se modifiant elle-même, sans perdre ses caractères essentiels. Victoire obscure, mais réelle, puisque aujourd'hui même les traces en sont sensibles à des yeux attentifs. Tel est le mouf qui nous forçait à remonter plus haut qu'on ne le fat d'ordinaire, pour rattacher Florence à ses véritables origines. L'histoire de cette ville s'explique mal, si l'on ne sait d'où elle vient et surtout à qui elle doit son génie si surprenant au moyen age. Il fallait montrer la civilisation de l'Orient arrivant par mer sur cette terre privilégiée, se perfectionnant au contact de la civilisation hellénique, s'imposant à la barbarie romaine. Arrêtée en ses progrès par les brutalités de la guerre et de la conquête, l'Étrurie semble alors perdre presque tout ce qui fait sa gloire; mais elle en conserve le dépôt sacré dans les entrailles de son sol pour des siècles capables de le comprendre et de l'apprécier, comme aussi dans les intelligences humaines qui, de 16nération en génération, se le transmettent sans en avoir conscience. Le jour est loin encore où Florence, adulte et brillante de jeunesse, apparaîtra soudain comme la

^{*} It sunt Tusci etiammum dediti divinationibus. (Procope, De bello gothice, I. IV, c. 21, Rev. Ital. script., t. I, part. 1, p. 556.)
* Procope, ibid.

FLORENCE AUX TEMPS BARBARES.

fleur qui perce les obscures broussailles où a grandi sa tige, pour s'épanouir au soleil et pour charmer les yeux.

CHAPITRE II

LES TEMPS BARBARES

- 406-1084 --

Les berbares dans le monde roumen. — La Torcane au temps des armée, — HonBiège de Florance par Radaguise (406). — Destruction de son armée. — Honmeurs rendus à sainte hapareta. — La Torcane sous les Ostrogodis. — Totala
à Florence (542) — Justin asségé dans Florence. — Naises maître de la
Torcane. — Domination des Languages : 569 — Loudition de Florence. —
Domination des Franks (774) — Rapports de Charlemagne avec horence. —
Nouvelle période d'invasions (870-880). — Premiers remissance des vides
— La cour de Tostane 800) — Domination des Germania (951). — Les rois
germania à Florence. — Allemanda établia à Florence. — Boniface III, mirgrave de Tostane 1927 — Florence sons Béstrix et blathide — Les papes
à Florence. — Depositions moraies de cette ville. — Son dévouement à ses
évêques. — Troubles religieux à Florence (1063). — L'évêque Mezaberba
accusé de simonie. — Raissacra des momes de San Salvi. — Pierre Danneo,
légat à Florence. — Concile de Rome — Décision du coucile. — Emolion des
Florentas. — Illa réclament l'épreuve du leu (1068). — Pietre Igneo entre
dans le feu. — Lettre des Florentais au pape. — Déposition de l'évêque

Durant les siècles de barbarie, l'histoire des villes est partout la même, si l'on peut dire qu'elles aient une histoire. Les éléments des sociétés passées ont beau s'agiter comme en un creuset immense d'où sortiront, après une effroyable ébu lition, les sociétés futures, le caractère singulier de ce nouveau chaos, c'est l'uniformité. Partout l'existence est précaire et la condition misérable. Nulle part de caractère propre et de volonté libre. Nul ne sait si les lois du vaincu ont encore une place à côté des lois du

vainqueur, si le maître d'aujourd'hui est le maître de demain. Tout le monde en souffre et la faute n'en est à personne : il semble que le destin antique ait repris sur le monde chrétien son accablante domination, et que les sectateurs du Christ courbent la tête, comme les Étrusques et les Orientaux, sous l'inexorable joug de la fatalité. D'une ville à l'autre il n'y a donc point de différence appréciable. Ce qu'on dit des unes doit, en général, s'entendre des autres, observation nécessaire au moment de débrouiller les annales de Florence, car jamais ville qu'attendaient de grandes destinées n'a eu de plus humbes et plus obseurs commencements.

L'empire romain, fruit amer de la décadence, n'avait pu sauver de sa ruine la société antique. Sa seule raison d'être était l'universel désir de mettre fin aux guerres civiles. Faute de génie, de volonté ou de force, il n'y avait coupé court qu'en leur substituant un mal pire, l'invasion'. La Toscane, quoique moins exposée que la Lombardie, en avait connu tous les maux'. Elle les ressentit plus que toute autre province, le jour où les barbares, cessant d'errer comme des oiseaux de proie, marchèrent droit sur Rome, pour commander au monde. Sur leur chemin, en effet, ils trouvaient la Toscane. Ils y passaient

^{*} Am Thierry, Le vos Odoacre (Rev. des Deux Mondex, 15 jain 1859, p. 971). — Bossi, Storia dell' Italia antica e moderna, t. X, l. I, part. I, csp. 43 — Le même : Storia des popoli statiani, t. ., l. I, Milan, 1819. — Dal Pozzo, Sopra l'agricoltura d'ogni paese. — Rosmini, Storia de Milano, t. I, p. 45. latrod. — Inghirami, IV, 432-438.

² Seion N. Gine Capponi (Stor. de Fer. 1, 6), la Toscane fut moins éprouves que les autres provinces par l'invasion; Lummal, après avoir pris cotte voie comme étant la plus courte pour aller à Rome, avait enjoint à son frère de passer par celle du Metauro, et enfin les Romains, pour éviter la Toscane, ouvrirent le passage du Furlo Mais les barbares agnorants ne pouvoient, du premier coup, profiter de l'expérience du passé; ils davaient charcher le chemin le plus court et le plus direct.

en allant, comme un torrent dévastateur. Ils y repassaient au retour, comme ces caux plus lentes que rend funcstes un séjour prolongé sur le sol. Les rares habitants qui n'avaient pas fur devant ces hordes sauvages portaient dans leurs yeux, dit energiquement Machiavel, l'épouvante de leurs âmes!. C'est en Toscane que Stilicon, voulant couvrir Rome, court arrêter Alarik?. C'est encore en Toscane qu'il devra combattre Radagaise, ce prêtre-roi qui promet à son dieu de lui offrir en libation tout le sang des Romains?.

Poussé vers le Midi par les bandes innombrables de Vandales, d'Alains, de Suèves, de Burgondes que chassaient devant eux les Huns à peine arrivés d'Orient, Radagaise avait inondé de ses Goths l'Étrurie. Il en saccageait les villes, il y mettait le siège devant Florence, trop forte déjà pour ne pas l'arrêter*, mais trop faible encore, et surtout trop divisée pour lui résister avec succès. Dans cet étrange et sinistre pontife de Thor les sectateurs attardés du paganisme saluaient le vengeur de Jupiter. Les chrétiens, lui voyant des alliés dans la place même, craignaient la trahison, et, déjà cécimés par la famine, ne parlaient plus que de se rendre. En vain leur évêque Zanobius, pour relever leur courage, multipliait processions et prières, exposait à leurs regards les reliques vénérées de huit martyrs, don précieux du pape Damase et

¹ Istoria fior., I, 3 B.

^{*} Gibbon, Histoire de la décadence et de la chute de l'empire romain, ch. xxx, éd. du Panthéon littéraire, t. 1, p. 729 sq. — Zeller, Histoire d'Italie, p. 15, Paris, 1855. — inghirami, IV, 295.

Dranem generis humani sangumem dois suis propinare devoverst (P. Orosii adversus Paganos historiarum, lib. VII, c. xxxvii, Leyde, 1758)

Prosper, Chronicon integrum, p. 759, Paris, 1711. — Olympiodori fragmenta, 9, dans les Fragm. histor. gracorum, ed. D. lot, t. W. p. 59.

du vertueux Ambroise, évêque de Milan'. A son instigation peut-être, un citoyen considérable vint à grand bruit avertir les magistrats qu'Ambroise lui était apparu la nuit précédente, et qu'il ordonnait aux assiégés de lenir jusqu'au jour du lendemain, qui verrait leur délivrance. L'apparition d'un prélat mort depuis huit ans ne pouvait surprendre les fils des Étrusques : ils l'avaient vu dans leur ville vers 567; ils l'y avaient appelé en 393, pour consacrer la vieille basilique de San-Lorenzo, transformée en église*. Était-il surprenant qu'il revint de l'autre monde pour donner un avis salutaire à une cité amic, par l'intermédiaire de l'hôte qui l'avait reçu sous son toit?

Au miracle de leur salut ils donnèrent vingt-quatre heures, qu'en dépit de la famine éclaira l'espérance. Le lendemain, du haut des remparts, ils virent apparaître, fièrement déployées, les bannières de Stilicon. Sous leurs plis elles abritaient trente mille hommes de toute provenance³, Alains attachés au général, Goths détachés de Radagaise, esclaves alléchés par la promesse de deux pièces d'or et de la liberté, Huns qui erraient sur la frontière, cherchant le pillage plutôt que les combats. C'était

² Sur la consécration possible de San Lorenzo, en co temps-à hora des tiurs, voy. Lami, *Eccl. flor. man*, II, 955. — Un appelle quelquefois San Lorenzo basilique ambrosienne, mais il n'y a là qu'une tradition impossible b vérifier. Cf. Ammunto, l. I, t. I, part. I, p. 41.

³ Erant autem legiones triginta (Zosinie, loragia via, V, 26, dans les Historiæ Romanæ scriptores Græcs aumores de Sylburg, t. III. Francfort, 1590, et dans le Gorpue scriptorum lusioriæ bysantinæ de Bakker, Bonn, 1837).

Ces martyrs étaient Abdon et Sennen, Vitalis et Agricola, Nasarius et Lelaus, Gervasius et Protastus, Broschi, I. 61-89. Lf. sur san Zanobi, Matteo Villani, III 85, Lgo mo Vermo, De illustr. urb. Flor., I. III; Dempster, t. II, I. V, c. 18, et toutes les Vies de ce prelat qu'enumère Brocchi à la page 62.

peu contre les quatre cent mille barbares que l'exagération des auteurs prête à Radagaise; mais la multitude de femmes et d'enfants qui, suivant l'usage, comptaient dans le nombre des envahisseurs, mais leur division en trois corps, trop éloignés les uns des autres pour se porter mutuellement secours, rétablissaient l'équilibre des forces. Stilicon, d'ailleurs, suivant son habituelle tactique, comptait bien éviter la bataille. De Pavie il s'était acheminé vers la Toscane en longeant la mer. Au bruit de son arrivée, les assiégeans pleins d'effroi gagnèrent précipitamment les hauteurs de Fésules. Ils y furent bientôt assiégés eux-mêmes, entourés de fortes lignes de circonvallation, réduits à la famine.

Sur cette cime nue et dévastée, sous un climat meurtrier pour des hommes du Nord, sans a tire nourriture que de maigres racines, en peu de jours épuisées, ils voyaient à leurs pieds les soldats de Stilicon bien repus et joyeux, ils entendaient les éclats de rire et les chants railleurs. Contre un cercle de fer ils s'épuisaient en vaines attaques; ils passaient de la famine à la peste, de la peste au désespoir; ils succombaient résignés comme de vils troupeaux, sans désir de combattre, sans espoir de vengeance. Ne les pouvant sauver, leur chef ne cherchait plus qu'à se sauver lui-même. Pris et reconnu sous son déguisement, tandis qu'avec ses deux fils il traversait les lignes ennemies, il fut ramené au pied de la montagne, et les trois têtes tombèrent, à la vue des Goths ter-

^{*}Zosime (Y. 26) det pourtant . « Berbaros nec opinantes adgressus, » et sant Paulm « Altero die, adveniente Stilicone, facta est de houtibus victore. » , Veta S. Ambrosa, c. 50.) Mais la victoire consistant à lui avoir fait lever le siège.

^{*} Rhadagasum in festianos montes cogit (P. Orose, Vil., S7).

rifiés¹. Cette poignée d'hommes exténués et malades se rendit aussitôt à merci. On les envoya, la chaîne au cou, dans les marchés à esclaves, où ils ne trouvèrent acquéreurs qu'au mis-rable prix d'un écu par tête¹.

Rien n'égalait la joie des Florentins délivrés Sur les routes ils couronnaient les soldats de fleurs et de rameaux. Ils érigeaient un arc de triomphe. Leur imagination transformait en sanglantes batailles les moindres escarmouches. Leur piété faisait honneur de la principale, qui avait cu lieu le 8 octobre, à l'intervention de sainte Reparata, vierge et martyre, dont l'Église célébrait la fête en ce jour-là. Reparata avait subi la mort, cent cinquante ans auparavant, sous le cruel Décius, à Césarée de Palestine. Comme le feu, disait la légende, ne pouvait triempher de sa constance, ses bourreaux foi avaient coupé la tê e, d'où son âme, sous la forme d'une colombe, s'était envolée vers le ciel*. Une si grande sainte n'avait pu abandonner les chrétiens dans le jour qui lui était consacré. Cette croyance pieuse prit faveur, et, près de trois siècles plus tard, un évêque de Florence, auquel on donne le nom de Reparatus, consacrait à sainte Reparata la vicille église de San-Salvatore. Comme le martyr Minias, la vierge-martyre de Césanie obtint même, en Toscane, bien d'autres autels. A ces honneurs

P. Orose, Vil., 57. — Am. Therry, Le roi Odoacre, p. 55-57.

^{*} Am Therry, Le roi Odoacre, p. 57, d'après Orose, VII, 57, et Marcellini comitis chronicon. — P. Orose parle de deux cent mète homines
morts sur la montagne de Fiesole, et il. Am Therry réduit ce chiffre de
moitié; mais c'est trop encore, puisque deux corps d'armée battaient au
loin la campagne. — Cf. Zosime, V, 26; sa nt Augustin, de Civitate De.
1. V, c. 25, t. VII, coi 140, l'aris, 1085, m-folio. — Mabilio, Analecia,
IV, 485, Paris, 1685.

Acia Sandorum, 8 octobre, p. 94.

[•] Fodini, t. if, c. 4, p. 6, 11. Acta Sanctorum, 24 octobre, p. 29-51 - La

sacrés les Florentins ajoutèrent des bonneurs profanes. Ils instituèrent, ils fixèrent au 8 oc obre, des courses dont le prix était une pièce de drap. Courir le pallium, correre il palio, telle est l'expression par laquelle le moyen âge désigna cette fête, qu'on finit par renouveler plusieurs fois dans l'année, et dont les temps modernes n'ont que tardivement abandonné la tradition.

C'était transmettre aux âges un souvenir durable d'un succès sans lendemain. Stilicon mis à mort par les maîtres imbéciles qu'il protégeait seul, rien n'arrêtait plus les barbares. Alarik pouvait reprendre le chemin de Rome et librement séjourner en Étrurie, Attia faire son personnage de fleau de Dieu, Odoacre se flatter d'être le dernier envahisseur. Théodorik tenter de fondre en un seul peuple les Goths et les Romains Ceux-ci, faits à l'image de leurs derniers empereurs, ne savaient que courber la tête sous les coups redoublés du sort. La Toscane urbicaire, c'est-à-dire voisine de Rome, était à ce point dé-

tradition veut que Santa Reparata ait été fondée au lendemain même de la rictoire; mus la première mention authentique de ce te egbse est de 724. (voy. Reumont, Tav. crox., an. 724, et A. Vannucci, p. 16) Cette eglise, de mortre moins grande que la culhégrale actuelle qui a eté hâtie sur son emplecement, he fut a shord qu'une piece on parsisse Quand San Lerenzo, qui etait la primitive cathédrale, fot remplacé, selon toits les auteurs, par San Giovanni, erigé vers 670, Santa Reparata en était trop ve sine pour n'en pas souffrig : elle de fat plus qu'un baptistère 🕳 lan 1128 les roles furent intervertis (Pauli Diaconi de Gestis Langobardorum, R. I. 8., 1. I. part. I. — Del Migliore, p. 3. — Osserv. fior , t. l, p. 3. — On dit que la corps de Reparata fut rapporté en Campanie (Acla Sanctorum, ibid, p. 29%, et qu'en 1352 des ambassadeurs florentino abtiment pour leur patrie quelques-uns des os Matteo Villani, 1. III, c. 15 et 16). Mais 1 faid iten dire que Richa (Noticie storiche delle chiese florentine, p. 8, rlor., 1754, m-4) et lami Lexione, I, 216) ne connaissent de sainte Reparda m aux calendriors, ni sur martyrologos.

Le palio se courat de la porte San Fier Gattolini, aujourd'hu Romana, dans le quartier d'Ultrarno, à Levêche, a tué près de San Grovanni (A. Yan-aucci, p. 16).

peuplée, qu'en certains lieux, écrit le pape Gélase, on y rencontrait à peine un homme. La Toscane annonaire, plus voisine de l'Arno et plus fertile, comme l'indique son nom, restait en friche et n'était qu'un désert.

Les vi les, déjà si misérables au temps de l'empire, n'avaient pu que déchoir encore. A la tyrannie locale, la pire de toutes, avait succédé l'anarchie, plus désastreuse peut-être³. On ne savait plus faire usage des institutions municipales, ou de ce que le temps en avait laissé debout. Mieux va aient cent fois les violentes innovations des barbares que l'inepte incurie des Italiens; mais les barbares n'innovaient pas toujours. Ce n'est pas Théodat, gendre et neveu de Théodorik et par surcroît platenicien pédant, qui ent chassé la civilisation romaine de cette Toscane dont il fut le gouverneur on le roi⁴. Il préférait sa philo-

 Lettres et écrits de Gélase, dans les Sacrosancia concilia Labbei et Conservi, t. IV, p. 4158 sq.

* Borghon, Disc., II, 87. Ces noms d'urbicaire et d'annonaire se trouvent dans les lettres de Théodorik. Ammien Marcellin parlant d'un fait survenu à l'istoia dit : dans la Toscane annonaire (Resum gestamm Libri

* Rex Tracie, comme l'appellent les auteurs. Voy. Ammirato, I, 15; Grégoire de Tours, Hist ecclénastique des Franks, I. III, ch. 51, surtout dans l'edition de MM. Gualet et l'ariane. (Publications de la Société de l'Histoire de France, 1836.)

^{*} Voy sur la condition des villes le code Théodosien Ad decue, XII, 1; de Quæst, iX, 35 — J. Gothofredus, Puratila ad cod. Theod., XII, 1 — Salvico, de Gubernatione Dei, V, 7, 8, Paris, 1854.— Reynouned, Hist du droit municipal en France, 1829. — Leber, Rist critique du pouvoir municipal, Paris, 1828. — Guitot, Essain sur l'histoire de France, p. 15, 5° éd., Paris, 1841. — Laboulère, Hist. du droit de propriété foncière en Geculent, p. 105, Paris, 1859 — Houlleville, Hist. des communes lombardes, t. I., p. 15-19, Good, 1857. — Savigny, Geschichte der römischen Rechts im Mittelalter, Bonn, 1840, trad. Guenoux. — F. Roth, de Remunicipali Romanorum, Stuttgard, 1801. — F. Waiter, Geschichte des römischen Rechts bis auf Justinian, Bonn, 1840. — Ranmer, Wiener Jahrbücher der litteratur, t. VII, p. 102.

sophie à son trône, qu'il offrait de vendre à Justinien. fantaisie de néophyte lettré qui le fit mettre à mort comme traître par ses Ostrogoths. Totila lui-même vaut mieux que sa renommée. Il n'est pas le fléau de Dicu', le Hunféroce, le monstre à la tête chauve et aux oreilles de chien qu'a fléri la légende, en le confondant avec Attila. Il voulut au contraîre miter Théodorik, gouverner avec équité, rendre au pays sa prospérité passée. Quel prétexte eussent offert aux violences d'humbles villes qui n'osaient résister? Florence ouvrait ses portes pour n'être pas prise d'assaut'. On accusa Totila de l'avoir détruite: il y abat-

• Da iniquissima crudeltà fu ioprannomato flagellum Dei, e veramente fu flagello d'Iddio (Villani, II, 3) M. Hillebrand (Dino Compagni, p. 10) socuse à tort Machievel d'aroir confondu Attila avec Totila. Il est prouvé, oa le cart, que jamais Attila ne parut en Toscane.

* Yoy, son plus récent historien, Am. Thierry, Histoire d'Attila et de

es successeure, Paris, 1858.

² Villani (II, 1) dit que Florence comptait alors vingt-deux mille hommes en état de porter les armes, ce qui auppoierant une population d'environ souvante mille hommes, chiffre tout à fait madmissible. On ne sait, d'ailleurs, sur quoi ce chroniqueur se fonde, en parlant d'un temps si éloigné du sien. Yoy sur cette question Zuccagni-Orlandini, Ricerche statiche sai grum ducato di Toscana, t. 1, Flor., 1848, et la discussion de Ad. Indiope (A history of the commonwealth of Florence, t. I, p. 38, Londres, 1865).

* La légende, que mivent les chroniqueurs, rapports plus demnatiquement les choses. Entré par surprise, Tolila nurait rgorgé les chefs florentens invités à un banquet, mis le feu à a ville en sept endroits porté le massacre dans les campagnes où s'etaient enfuis les habitants avec leur érêque Mauritius. De la ville il ne serait resté debout qu'une tour « bêtre par Pompér, » et le temple de Mars, qui devint plus tard le baptistère de Sin Gioranni (Villans, II, 1, 2, 3, Mais Procope et Agathias son continuateur restent muets sur des faits ai graves, et pour ce motif le judicieux Moratori les passe sont silence il est certain que lersque Narsès s'approcha de Florence, cette ville stipula qu'elle ne serait nullement molesse. Comment l'eût-elle fait, si le célèbre cunique y fût venu en libéraleur? Elle redoutait de lui un châtiment pour sa trop facile sommission. l'en de temps après on la voit debou. Si Totila l'eût detriate, on h'aurait pas eu le temps de la reconstruire. Voy, la verbeuse mais excellente dissertation de Borghmi, Se Firenze fe apranata da Attela, Discorsi, IV, 19. — Amis rate

tit à peine quelque pan de muraille, pour se prémunir contre d'ultérieures rébellions. Il ne recourait à la dévastation et au meurtre que pour réduire ou punir qui-conque lui tenait tête, quand il n'avait pas devant lui des corps d'armée; mais il en avait le plus souvent, qui le forçaient, même après une victoire, à s'observer, à rester sur la défensive Bélisaire lui prend par la famine Fésules, où il avait mis garnison. Un lieutenant de Bélisaire, Justin, enfermé dans Florence par trois chefs goths, Bleda, Boderic et Uliaris, est delivré par deux chefs impériaux, Jean et Cyprien.

En rase campagne, dans le Mugello', les Goths peuvent bien reprendre l'avantage, parce que les Italiens y jetaient volontiers leurs enseignes et leurs armes, pour fuir avec une précipitation qui ne diminuait leurs pertes qu'en augmentant leur honte'; sur plus d'un point ils parviennent à terrifier les villes prises, en y massacrant les habitants e. l'évêque'; ils obtiennent qu'elles se déclarent pour eux, qu'elles combattent à leurs côtés; mais cette alliance involontaire, toujours suspecte, n'est qu'un danger de plus. L'eunuque Narsès n'a qu'à paraître : tou-

(1.45), plus judicieux d'ordinaire, admet la destruction de Florence M. Delesclate (Florence et ses recussitudes), Line Wart (Hist. de la République de Florence), reproduisont cette errour.

² Procope, *loc. cit.* Si l'on en croyait les chroniqueurs florentins, ces obscurs engagements surasent été d écistantes victoires.

Id nomen est des ster Florents dessite (Procope, l. III, c 5, p. 506). Le nom de Mugello désigne la portion supérieure et occidentale du Val de Sieve, è partir des sources de la Stura jusqu'an confluent de la Sieve avec le torrent Dicomano. Cette contrée, au pied de l'Apennin centrai, qui la sépare de la Romagne, est protegee contre le vent du nord par une chaîne qui va rejoindre le mont Senario et le mont Morello, près de Florence (Repetti, III, 626).

^{*} Procope, 1. 111, p. 360. — S. Gregoire, Dialogues, 1. 111, c. 13. — Burators, Annah d'Raha, ang. 548. — Laim, Lesions, 1 1, p. 126.

tes les portes s'ouvrent devant lui, comme devant son adversaire, et avec plus de sincère empressement. Alsium, Centumcelle, Arretium, Volterre, Pise, Pistoia, Fésules, Florence, se bornent à stipuler qu'il ne leur sera fait at-cun mal. Lucques seule soutient, avant de se rendre, un long siège de trois mois; mais capitale de la Toscane!, elle était le dernier point que Totila pût abandonner. Sa défaite fut partout, même à Lucques, un sujet de joie. « Dans les églises de la Haute-Italie, on voit encore aujourd'hui les tableaux qui représentent les masses des Goths fondroyés, dispersés par des saints qui planent dans les nuages."

Cette fois encore, l'ivresse publique exagérait la portée du triomphe. Foudroyés ou dispersés, les Goths ne dispararent point. Ayant pris goût à l'Italie, plutôt que de la quitter, ils se soumirent aux Byzantins. Implantés dans la Toscane annonsire, ils y poussèrent de profondes racines, en mêlant leur sang au sang indigène. Ils y propagèrent la haine d'un vamqueur pourtant plus respectueux qu'euxmêmes des insututions et des terres. A leur exemple et par leurs conseils, tous les regards se portèrent vers le nord, en vue d'y chercher des sauveurs, d'appeler les Franks et les Alamans', tandis que Narsès, révoqué par

Excerpta ex Agathiæ historia a fine Procopii ad Gothos pertinentia, tesd sat de Grotius, 1-1, R-1-S., t-1, part 1, p-3×4. Voy le texte même d'Agathias dans le Corpus scriptorum historiæ byzantinæ, t, 1\hat{\chi}, p. 38, Bonn, 1828.

^{*} Mazzarosa det que Lucques est appelée capitale dans un vielle document, et que le privilège dont elle jouissant de battre monnaie prouve hien qui elle avant cette qualite (Storia de Lucque, 1. l. t. l., p. 20. Lucques, 1855., Vor. pour les curreux details du mège de Lucques, ce même auteur, p. 17, et Agathias, p. 38-52.

^{*} Ferrari, Histoire des révolutions d'Italia, t. I. p. 50, Paris, 1858. * Agathus, Ioc. cu. Hossi, Storia d'Italia, t.XII, I. 3, c. 17. Girand,

l'empereur après quinze années d'un gouvernement tolérable, outragé par l'impératrice qui le voulait relégner parmi les femmes et condamner à faire de la toile, en ourdit une, par son appel aux Langobards, dont ni les Grees ni les Italiens ne purent se dégager!

La domination des Langobards est un fait capital dans l'histoire de la péninsule. S'ils viennent, comme les autres envahisseurs, sur leurs chariots encombrés de femmes et d'enfants, ils se fixent au sol, loin d'y errer en nomades, et ils donnent à leur établissement des bases si solides que, même vaincus, ils imposent leurs lois et leurs coutumes, que, durant lout le moyen âge, leur nomreste synonyme d'Italien*, et que l'Italie du Nord le porte encore aujourd'hus. Prudents et politiques, sons un aspect farouche, ils ne s'avancent qu'avec précaution; ils mettent trois ans à prendre Pavie; ils laissent le temps faire à Ravenne son œuvre lente de décomposition. C'est seulement dans la Toscane qu'ils semblent pressés de s'établir. La jugeant facile à prendre, plus facile à garder, ils s'y voulaient enfoncer comme un coin de fer entre l'exarchat et Rome, pour mieux protéger leurs possessions

Bellezze della storia d'Italia, t. I : Giornata del Vesumo e destrusione della potenza dei Goti, sp. loghirumi, II, 403-405. — Sertorius : Versuch über die Regierung der Ostgothen während ihrer Herrschaft in Italien und über die Verhältnisse der Sieger zu den Besigten imhande.

 Langobardi, Lombardi, li Longebard, li Lombard, sont les seuls termes usités par les écrivains franks ou français pour désigner ses ltsliens.

^{*} Paul Diacre, I. II, c. 5, R. I. 8, t. 1, part. 1, p. 427. Leo (Hist. des peuples staliess, I, 37) présente seulement comme possible l'appel de Narsès aux Langobards. Le fiul est hors de doute Voy Historiola rerum a Langobardis gestarum, R. I. S., t. II, part. I, p. 24.— Le vrai nom de ce peuple paraît bien être Langobards. Ainsi écrivent Paul Diacre et saint-Grégoire; man déjà le traducteur grec de saint Grégoire écrit AoyyoCapdoi. Villani (II, 7) donne une singulière étymologie de ce nom.

de Lombardie ', tandis qu'entre Rome et enx-mêmes ils laissaient l'urbicaire à dessein dévastée et le désert des Maremmes, réstisant, du saint Grégoire, la fin du monde '. Dans l'annonaire, qu'ils ont ménagée, ils préfèrent aux villes de la plaine les places fortes de la montagne, à Florence Fésules, pour s'élancer, comme d'un nid d'aigle, tantôt vers le nord, tantôt vers le midi '.

A la longue, ils s'humanisèrent. Ils subirent, après tant d'autres, l'influence de mœurs douces, d'un reste de civilisation et d'un beau climat. N'ayant point d'ennemis à combattre en Toscane, ils y laissèrent régner la paix, qui ramena quelque prospérité. Florence même finit par se relever. Les Langobards, dans leur période militante, avaient, sans la détruire, renversé ses murs, carrés comme ceux d'un camp romain, et plus que décimé sa maigre population; mais ils cédaient, comme les

C'est la première application de la théorie allemande qui réclame le Mincio pour proteger les Alpes, et la Lorrame pour couvrir le Rhin.

* In hoc terra in qua nos vivinus finem summ mundus jam non mintist, sed ostendit (S. Greg., Dial., I. III, c. 38). C'est la conclusion d'un tableau épique que ce pape fait des malbeurs du pays. Pour les details, voy. S. Gregoris Magni epistolarion I, 15, ad Balbinum episcopium Rusellamian. Opera omnia, t. II, p. 500, et Muratori, Antiquitates italica media am. Dise. 21, t. II, col. 147. — Les passages des lettres et homélies de S. Grégoire où il décrit les ravages des Langobards sont reunis dans les Memorie e documents per servire all satoria del principato lucchese, par Canelli, t, I, p. 26, note 3.

* Cianelli, loc cut Pizzetti, Antichità toscane, 1-1, c. 1. Muratori, Ann d'Italia, ann 603 Dins des papiers du ix et du X siècle, Fiesole est encore appeles castrum Fæsulæ (Atts de S. Alessandro, vescovo de Fiesole, dans un Passonario del capitalo fiesolano, cite per Lami, Lezioni, 1, 285, 293). Cf. Villani, II, I.

* Borgham, Disc., t. IV, p. 44-52, — Brunetti, Codice diplomatico tos-cono, t. I et B, Flor., 1806-1855.

* Les Vies des papes contenues au recueil de Muratori, et où cont si soignensement notées les villes prises par eux, n'on nomment aucune de la Toscane (R. I. S., t. III, part. I).

· Fario des Uberts dans son Dutamondo, décrit emphatiquement la

Toscans du voisinage, à l'irrésistible attrait des rives fleuries de l'Arno. Ils trouvaient à peine place dans cette ville exigué, située tout entière sur la rive droite du fleuve, et dont les limites extrêmes étaient, au nord l'église de San Michele in orto, qui passait même pour être « dans la cité de Fésules ; » à l'est la place de la Seigneurie; à l'onest le Ponte-Vecchio , que Jésendait une tour et qui relimit les deux tronçons de la voie romaine.

Cette affluence toujours croissante d'hommes riches et laborieux enrichissait les Florentins : sous le règne de Liutprand, leur evêque Speciosus possédait assez de biens pour en donner de considérables aux chanoines de sa cathédrale '. Leur ville avait un duc tout comme Volterre,

destruction de Florence par les Langobards; mais quand une ville était detruite, le saint-siègn lui enlevait son évêque. C'est ce qu'il fit à l'opuionia (Voy. Arch stor., 3° ser., 1865, t. II., part. I., p. 74), c'est ce qu'il ne fit pas à l'inrence (Voy. lighelli, Italia sucra, t. III., aux évêques de Florence où l'on ne voit aucune sombon de continuite). Quant au massacre d'un grand nombre de florence (voy. les tetres de Pelage ap. Mansi. Sacrorun concitiorum nova et amplianma collectio, t. IX., Flor., 1763). — Ph. Jaffe (Regesta pontificum romanorum, Berlin, 1851) a fait une recherche attentive de celles qui peuvent passer pour authentiques.

In civitate Pessolaria (Lami, Lev., 1, 394; II, 429). On en dissit autant de San llimato a monte, quorque cette eglise fût attuée sur la rive gauche.

* Florence couvrant alors 260 mile mêtres carrês; elle en couvre aujourd'hui 9471 (Guibert, Dictionnaire géographique et italiatique, p. 719, Paris, 1863, 1 vol.). Il nous parait seperflu de donner des indicasons plus desillees. On les trouvers, diffici es à suivre, a cause de l'emploi des vieux nous, dans les chroniqueurs Vulani, IV, 7, Marchionne Strfam, Istoria forentma, 1 I, Rub 54, ap. Delizie degli eruditi Toscani du P. Ildefon n de San Luigi, t. VIII, Flor. 1776, plus claires dans divers non-dernes, Borghini, Disc., t. IV; Ammurato, I, 19; Lami, Lezioni, I, 144; Folimi, I, 6a, 70; Trollope, I, 35, Arch. stor., 3' ser., 1865, t. Il, part. I, p. 71, et Appendice, XVI, part. I, p. 86, Yoy, aussi Bibl. nat. mas, nat. n° 27, un plan sommaire trace a la main.

3 Ouers, fror., VI, 192; 3" ed.

4 Ces biens etnient e in loco fluv i Greve infra plehe et episcopio B. lo-

tarmis Baptista vel Reparate martyris » (Ughelli, Ital. secr., t. H., p. 27, aux evèques de Florence, ann. 724). On voit que ce pretat premit milf-feremment le titre de ces deux eglises. Uf. Borghist. Duc., t. IV; Ammirato, 1, 19; Inghirami, V. 85. Arch. stor., 1865, t. II, part. I, p. 74.

*Raph. Volaters. Geograph. t. V. P. 156. — Claneth, t. I. p. 43-53. — Inghirami, V. 80. 88, 107. a linus quisque ducum assum cavitatem obtinobat (Paul Diacro, II, 32, R. f. S. t. I. part 1, p. 456).

* Discorsi sopra alcuni punti della storia longobardira, dans le volume

intitulé Tragedie e poesie, Ihlan, 1867.

Sur le caractère de la domination langobarde, ont eu lieu de grandes discussions. Les uns ant soutenu qu'elle n'avait pas supprimé a société. romaine, et qu'il y avait en alors deux sociétés superposees : Savigny, Zeitschrift für gesch. Rechtwissenchaft, 1 XI; Türk, Die Langobaiden und ihr Volkerecht bie zum Jahre 7°4. Rostock, 1835. - Cantú, Hostoire universelle, trad. Aroux, J. VII, p. 215-514. — G. Capponi, Lettere sulla dominazione dei Longobardi in Italia, dans l'Archistor Appendi, f. 1 et X. - Capei, Discorse a G. Capponi, this. - Carlo Trops, Della conditione de' Romanivinti da' Longobardi, Milan, 1844 — Balbo Storia d Italia, Tirin, 1837. - Sciopis, De' Longobards in Italia (Mém. de l'ac. de Tiwin, I. XXVIII). et préf des Monumenta historiæ patriæ edita jusiu Caroli-Alberti. — Nanzoni. Discorso, loc. cil. - Les autres prefendent que la société romaine disparut. Ce sont en general des Allemands piloux de montrer l'Italie devant tout à l'Allemagne : Arnold, Verfassungsgeschichte der deutschen Freistödte im Anschluss an die Verfasseungsgeschichte der Stadt Worms. Gotha, 1854. Leo Entwickelung der Verfassung der Lombardischen

Les comtes franks y remplirent le même office quand ils succéderent aux ducs langobards. Après avoir prétendu, pour devenir leurs égaux, ne relever que de l'empereur, c'est contre l'empereur qu'ils se révoltèrent quand, à l'aide de son nom, ils eurent pris le dessus. Dans la seule Toscane, on voit se révolter le marquis Regnibald, le duc Allone, les évêques de Lucques et de Pise¹. Le cadre féodal s'élargit pour recevoir les évêques et les villes, comme les vassaux grands et petits. Tandis que s'émiette la féodalité germanique, les villes concentrent leurs forces sous la protection du pouvoir souverain; elles obtiennent de lui, sans perdre cette liberté individuelle dont les Germains avaient introduit le goût et les Grecs accepté l'usage, un légal et salutaire retour à la loi romaine, qu'applique le comte, assisté sur son tribunal des juges ou scabini qu'il a nommés, et d'un notaire qui écrit les sentences¹; elles grandissent lentement par la lutte tantot sourde, tantot déclarée du comte contre l'évêque et même contro l'empereur, intarissable source d'exemptions et de bénéfices que l'empereur accorde sans compter, pour tenir en échec des vassaux rendus redouta-

Städte die zu der Ankunft Kaiser Friedrich I in Italien, Hambourg, 1824. — Bethmann-Hollweg Ursprung der Lombardischen Städte freiheit. Eine geschichtliche Untersuchung. Benn, 1846. — Karl Hogel, Geschichte der Städteverfassung vor Italien seit der Zeit der römischen Herrschaft die sum Ausgang des Zwölften Jahrhundert, Leipzig, 1817. — Hauller He, 10c. cit. — Rimieri, Della storia alltalia da Teodosio a Carlomagno, Bruxelles, 1841. — Ferrari, 1, 54-59

* Hadriani epist. 1 et 12 dans D. Bouquet, Recueil des historiens des Gaules et de la France, t. V. p. 557. Voy, sur ce pape, Anastase bibl., R. L. S., t. Ill, part. I, et Sigurd, Papet Hadrian I und die weltliche Herrschaft des römischen Stuhle. A. Vannucci (p. 24) pario, on outes, de la computation du duc de Chium.

4 Il faut voir là l'origine des institutions judiciaires de la période communals. Voy. Cantini, 1, 9-6.

bles par l'étendue et bientôt par l'hérédité de leurs fiefs'.

Jaloux de reconstituer une nation latine, Charlemagne protégeait surteut les villes où il en retrouvait la tradition, celles que, pour ce motif même, avaient abattues ou abandonnées les Langobards. Florence était du nombre. Il y venait vêtu de la chlamyde romaine plutôt que du sayon gaulois*. En 781, il tenait un plaid à ses portes*; en 786, il célébrait avec les Florentins la fête de Noël*. Il leur donnait pour due un certain Gundibrand, protectrur médiocre, a vrai dire, que le pape l'adrien accusait bientôt de voler les bestiaux dans les fermes, et, pis encore, de molester les moines*. Des noms de forme barbare figurent désormais à côté des noms latins dans les actes où les noms de lieux ont déjà leur forme italienne*, indice manifeste d'une immigration croissante dans une ville en progrès

Pour avoir voulu le bien de Florence, Caarlemagne est réputé l'avoir fait. Aux dernières années du quinzième siècle, dans une convention conclue entre Charles VIII et leur patrie, les rédacteurs florentins saluent dans le prince frank celui qui le premier l'a restaurée,

⁴ Yoy, sur ce sujetum article de M. Pasquale Villari (Il comune italiano) dans le Politecnico, siara 1866, p. 296-364, et A. Vannucci, p. 22.

^{*} G. Capponi, Lettera 5 sur Langobardi (Arch. stor., App., t. 8, part. II p. 50-52.

³ Vadum medunum finibus florentinis (Centini, I, 15 bis).

Borghini, Duc. 17, 44-52.

^{* «} Invessoriem quam Gundebrandus dux civilates florentine, etc. Hadrian:

epist. 39. D. Bouquet, V, 585.)

^{*} Atroaté. Adonale, Adelpalé, Gratof, Bimpert, Atripert, Adalbert Dummel, à côté de Deudatus et Petrus. Chartes publices par Ughello, Italia sucra, III, 29; II, 5?7. L'Arch. storico (1865, t. II, part. I, p. 75) fait mention du premier de ces papiers, avec quelques inexactitudes. Mais il v est parlé d'un autre document de 855, ou sur 15 signatures ecclemastiques il n'y a que deux nome staliens.

celui qu. a construit ses murailles, ses forteresses, ses temples, et substitué le nom de Florence au nom de Fluentiat. Les chroniqueurs vont jusqu'à dire qu'il donna aux habitants des institutions libres, des consuls, des sénateurs « à la mode de Rome, » et qu'il créa des chevahers. Autant de chimères d'imaginations sans critique. Ces chevaliers, elles nous les montreront venus plus tard d'Allemagne avec les O.ton*. Cette liberté, comment l'auratt-il donnée, le chef barbare qui, malgré son genie, ne vit pas que sans l'abolition ou la diminution de l'esclavage il n'y avait pas de progrès social*? Ces murailles qu'il aurait élargies, il ne sit, on le prouve, que les réparer*. Cette église des saints apôtres qu'il aurait construite ne peut, si ancienne qu'on la suppose, remonter aussi haut. Il n'est pas moins téméraire de dire que Florence lui dut l'extension de son territoire, de son contado', lequel, sous la juridiction du comte, comme plus

^{*} Adventens sua christianusima Maiestas quod Carolus Magnus hujus urbis fuit prunus restaurator et nominis Fluentize in Florentiam nuitalor, lo-corumque et oppidorum et arcium dator, mænumque constructor, et templorum aliquorum hujus inclyiz urbis ædificator, verse sanctae crucis et aliarum reinunarum ac ornamentorum templo bancti Juannis et alias larguor. (Capitoli fatti dada città di Firenze col se Carlo VIII, a di 25 do novembre del 1494. — Documents dans l'Archivia storico italiano, t. p. 364, Docum. 3).

[&]quot; Villani, .II, 3. Ammirato, 1, 21

Villam, IV, 4.

A Vannucci, p. 25. Alcuia, son maître, a un grand nombre d'esclaves. Prêtres, évêques, momes en feat marché. On peut voir dans Libri (Hist des sciences muthématiques, t. II, p. 508 sq.) des statuts et des temoignages nombreux d'auteurs qui montrent la servitude subsistait au mojen àge et soutenue par des lois.

Arch. stor., 5° série, 1865, t. II, part. I, p. 71; 1868, t. VIII, part. I, p. 235.

[•] Voy. Vasari. Proemio delle vite, t. 1, p. 206, éd. Lemonuer, Florence, 1846. Les savants editeurs la font remonter à l'an 1000,

De comes vient comitatus, l'où contado (Cantini, 1, 6).

tard sous celle de l'évêque, s'étendait à peine d'Empoli à Prato, étroitement resserré qu'il était entre les territoires de Volterre, de Lucques et de Fiesole! Mais les peuples exagèrent leur reconnaissance comme leur ingratitude, et ne marchandent pas la gloire pour des marques même stériles de bonne volonté.

Charlemagne, au demeurant, fit plus de mal par ses successeurs qu'il n'avait fait de bien par son règne. Sous lafaible race des Carolingiens, les Hongrois et les Awares, les Normands et les Sarrasins' curent toute liberté d'envahir, de ravager l'Italie. « Tous les bois des forèts, écrivait à Charles le Chauve l'énergique pape Jean VIII, s'ils devenaient autant de langues, pourraient dire nos maux. Heureuses les femmes qui n'ont pas enfanté* ' » Pour se defendre, les populations affolées sollicitent comme une faveur le droit de relever leurs murailles, qu'une polilique soupçonneuse avait abattues et ne permettait pas de réparer'; mais si elles repoussent ainsi les envahisseurs, elles enhardissent les tyrans. Le seigneur féodal ne connaît plus de frein quand il n'a plus de crainte. Persécuteur des humbles, complice des voleurs et des meurtriers, il n'est puni que dans le rêve de ses victimes, qui le voient par avance aux enfers, expiant ses

¹ Lami, Lex., I, 98. Sorghini, Disc. Villari (Politecnico, juillet 1866, p. 3). Au moment où commencent à prévaloir pour les noms de heu les formes delicences, nous pouvous nommer Fiesole la vieille Fesules.

² Yoy. Remand, Invasions der Sarratins en France. Purs, 1836. -- Hurstori, Antiq. ital. Diss. I, t. I, col. 25.

² Ep. 8 dans Duchesse, Histories francorum scriptores, t. III, p. 870.— Cf. ep. 12, 14, 18, ibd., p. 874, 876, 879.

^{*} Nulls fas erat privato bomin quanquam regule beneficius dituto, arces, ave ut in Italia dicere amarunt Rochas, Castra, et Castella munita habere. But si quis habuit, certe ill. non sino augustorum ave reguin vona habere bout (Antiq. med. ore, t. II, col. 460, Dissert. 26.

méfaits par d'atroces supplices!. Pour mettre le comble à l'anarchie, Louis II détruit par son testament son œuvre réparatrice, et découpe en lambeaux ce royaume d'Italie dont il avait fait, si l'on peut dire, un être vivant.

Ce morcellement, qu'imposaient les idées du siècle, c'était le chaos succédant à l'ordre, mais non la mort succédant à la vie. Derrière leurs murailles relevées, les villes avaient retrouvé une vitalité nouvelle et comme le sentiment de leur personnalité. Elles apprenaient à s'organiser pour la résistance, à forger des armes, à appeler dans leur sein de nouveaux habitants. Les campagnards qu'elles y avaient reçus quand ils fuyaient les Sarrasins venaient de doubler leurs forces, elles voulaient les doubler encore en proyoquant une si profitable immigration. Les seigneurs, dans leurs rocche ou châteaux forts, étant presque aussi redoutables que les pirates, ce mouvement put se ratentir, il ne s'arrêta pas. Les plus puissants d'entre eux, les principes regni, comme l'historien de Milan les appelle", avaient d'ailleurs intérêt à ménager les villes, car dans leur arden e compédition au trône ils y trouvaient leurs électeurs maturels 1.

La Toscane eut alors le privilége de vivre sous des maîtres puissants parce qu'ils étaient habiles, et bien vus

* Arnalphi mediolanensis Revum sui temporis, l. I, c. 15; R. I. S., t. IV, 42.

⁴ Fisio Welling, dans Mahillon, IV part. 1, p. 268, et Rimly, Wala et Loms le Débonnaire, p. 218.

Muritori, Antiq. ital., t. 1V. passim, et col. 39, 40 — Provana, p. 40. — Vesine, Vicende d'Ila proprieta in Italia Mem. della B. Accademia di Torino, t. XXXX, c. iv, p. 399). Highet, Mem. sur la formation territoriale si politique de l'Italia (Séances et travaux de l'Ac. des sc. morales et politiques, 2° série, t. XII, p. 314, non. 1847).

parce qu'ils étaient humains. Adalbert II, chef de cette famille, avait pour beau-frère Wido, compétiteur de Bérenger. Autant que possible étranger à leurs querelles, il en profitait pour grandir par la paix. Reconnaissantes d'un bienfait si rare, les populations lui étaient dévouées; après lui elles le furent à son fils. Le hasard des combats plonge en vain ce fils, avec sa mère; dans un sombre cachot de Mantoue : du fond de ce cachot il peut lancer ses ordres, et il est obéi. Ses sujets l'eussent délivré de force, si Bérenger, par prudence, ne l'eût rendu à la liberté.

Dans cette période de cent vingt-six années où l'on voit pour la première fois des rois italiens en Italie, les villes toscanes, comme les peuples heureux, n'ont pas d'histoire. Les vieux documents ne les mentionnent que pour marquer le lieu où est signé tel diplôme, où est accompli tel acte impérial. C'est à peine si l'on y voit qu'à Florence, en 897, l'empereur Lambert fit tenir des plaids en son nom; que, l'unnée suivante, il donna aux Florentus l'église de San Miniato, possédée depuis Charlemagne par l'abbaye de Nonantola*, et que Bérenger confirma cette donation*. Mais à ce calme inespéré succède bientôt l'orage. L'heure est revenue des maîtres cupides, violents, capricieux. Sous le règne d'Hugues de Provence (926)', « renard très-solennel, qui n'avait rien du lion*, » sous

^ _ ~ P 0 . . .

^{*} En Prance, nous disons Guy, d'anciennes annaies disent Wito; Murabri remarque avec raison que tous les noms italiens qui commencent per 500, que, qui, sont d'origine allemande (Delle antichità extense, part. I, t. 1, p. 2, Modène, 1717, in-l').

¹ Stude non loin de Modène.

³ Voy. le document dans Cantini, I, 21, 24, 27.

[•] Les Italiens disent Ugone, le grand Hugo.

les ducs provençaux qu'il impose à la Toscane, les femmes en sont réduites à cacher leurs bijoux , les nommes à briser leurs armes impuissantes.

C'est alors que, dans l'universelle détresse, tous les yeux se portèrent vers le nord. Ils y voyaient un prince capable, Henri l'Oiseleur, chasser les barbares, reculer les frontières de l'empire, mettre l'ordre dans le chaos allemand. Son fils Otton fut, au premier prétexte, appelé comme un sauveur. On le jugeait assez fort pour vaincre, et assez éloigné pour n'être pas redoutable. Il vainquit, en effet, et tira l'Italie de la dégradation morale où l'avait plongée le règne abject d'une Marozia, d'une Théodora. Mais il fit payer cher ce bienfait. L'héréditaire ténacité des Tudesques ne voulut plus ni lâcher la conquête, ni en lasser perdre le prétendu droit. Leur âpreté proverbiale s'en appropria tous les fruits. Le pape ne fut plus qu'un fonctionnaire impérial. Des évêques al cmands firent de la simonie la plaie de l'Église. Aussi, dès le lendemain de la conquête, maudissait-on les conquérants. Ils sont, suivant le chapelain Donizo, « une race d'ivrognes et d'impies, qui aiment l'argent plus que la guerre*, » Un Allemand devenu Italien, disait-on, est un

Ce tonn, qui a grafie Denis, est écrit, je ne saus pourquoi, Domnizo par Baronus et par le P. Tosti. Le 20° chapitre du livre II, qui est en acrostiche, donne le nom exert du chapelans-poète.

A. Vanancci, p. 29.

² Voys ce qu'en dit non un conemi de l'Église, mais Garbert, pape plus tard sous le nom de Sylvestre II (Actes du concite de Saint-Basle, dans les œuvres de Gerbert, 6d Oberis, p. 175-256, 1867 in-4°, et dans Pertz, III. 658). Of. Grand, Grégoire III et son temps (Revue des Deux Mondes, 15 mars 1875, p. 449, 450).

Ehris gens ista nescit Christi pia dieta.
Plus adamant nummum quam beslum vincere aemptum
(Donno, Vita Matheldus, c. 18, B. L. S., t. V, 579.)

diable incarné '. « La venue d'Otton, écrivait plus tard l'ilani, porte-voix de la postérité, abattit la domination des Romains. Florence, clef de voûte de leur puissance, ne pouvait plus ni respirer ni montrer ses forces ". » Les Alemands, à vrai dire, n'étaient pas en reste d'injures : ils accusaient les « Romains » de bassesse, de timidité, de luxure, d'avarice, de mensonge, en un mot de tous les vices ".

En fait, Otton le Grand et ses successeurs innovèrent peu : ils suivirent la politique des Carolingiens et celle des rois d'Italie. Pour écraser leurs rivaux ou amoindrer les rebelles, ils donnaient les villes aux évêques, ils v multipliaient exemptions et immunités; mais ils n'avaient, quoi qu'on ait dit, nul dessein de les affranchir : ils ne sont pas les fondateurs des libertés communales, Le premier Otton passe deux fois à Florence, en 962 et 964; il aimait cette ville « parca qu'elle était romaine et fidèle à l'empire ; » la principale marque de sa faveur, c'est la concession d'un territoire de six milles autour des murailles. Le plus souvent, les largesses impériales se portent sur une même église, sur un même couvent, objet, on ne sait trop pourquoi, de constantes prédilections; ainsi l'abbaye ou Badia, dont on voit encore, à Florence, l'élégant clocher. Après l'avoir fondée en 975, sous l'invocation de la vierge Marie, Willa, femme d'Hu-

¹ Voy. Giverer, Pabel Gregorius VII und seine Zeitalter, Schaffonse, 1858-1860, t. II. p. 239.

^a Villani, II, 5.

^{* •} Quisiquid vitiorum est comprehendentes » (Liutprandi legatio ad Nicephorum Phocam, R. L. S., t. II, port. I, p. 481).

^{* «} Mostrò di molto amoria pero ch'era sempre atata l'ivenze de' Romani.
•fedele allo imperio » (Villani, IV, 4).

^{*} Villans, 17, 4.

bert, duc de Toscane, achetait pour l'enrichir plusieurs propriétés aux environs, et en nommait abbé son confesseur Marino'. En 995 et 996, son fils le comte Hugues y ajoute deux cent quarante-cinq propriétés nouvelles, entre autres celle du lac Trasimène et de ses rives'. Qui-conque entreprendra sur cette liberté payera cent livres d'or fin, moitié au trésor impérial, moitié audit monastère'. En 1012, c'est Henri le Saint qui enrichit encore l'opulente Badia. Dès ce moment l'impulsion est donnée, la mode s'en mêle, et les particuliers, comme les princes, multiplient ces pieuses donations'.

C'est que de plus en plus Florence faisait les délices des Allemands. À égale distance de Pavie et de Rome, elle était, sur la route qui relie ces deux villes, le seul point stratégique important. Le roi des Romains y passait pour aller ceindre la couronne impériale, il s'y arrêtait encore au retour. Ses courtisans s'y plaisaient comme lui, et s'y fixaient même plutôt que de le suivre, quand il repartait pour sa brumeuse Germanie. Voilà comment dès lors, s'il faut en croire Villani, les comtes Guidi, les barons Uberti et Lamberti, d'autres encore, d'Allemands devinrent Italiens, seigneurs dans la campagne, e toyens à Florence. Les empereurs, au reste, s'y prêtaient volontiers. Au premier des comtes Guidi qui ait paru dans la

Cantini, I, p. 28.

¹ La charte de fondation a été publiée par Puscinaile, dans la Cronica della Badea. Voy. Contini, I, 37.

Voy. le document dans Cantini, J., 31.
 Voy. les doc. dans Canton, I., 35-44.

[&]quot;Villant, IV, 1. Un document du 54 avril 960 est adressé par la margrave Oberto ou Hobert à son fidèle Guide (Repette, Des. geogre, III, 576). Voy. sur la famille des comtes Guidi une longue étude du Frère lidefonse de San Large, Delisse degle crudit toscant, t. VIII, p. 89-196.

péninsule. Otton le Grand avait donné, en Romagne, le comté de Modigliana. Au fils de ce seigneur, échappé seul du massacre qui châtiait les excès des siens, il avait fait épouser la vertueuse Gualdrada, fille de messer Berti Bellincione des Ravignani, Florentin', et donné de nombreux châteaux dans le val d'Arno supérieur, récompensant par là dans le mari la femme dont ses amoureuses avances n'avaient pu triompher.

Co contact fréquent des deux races fut, en somme, le plus grand bienfait de la domination germanique. Il retrempa le génie toscan!. Protégée par ses montagnes, la Toscane n'avait pas, au même degré que la Lombardie, besoin d'un pouvoir protecteur. Elle vivait d'une vie propre sous ses margraves. Un nouvel Adalbert II paraît, au début du onzième siècle, sous les traits de Boniface III. D'origine allemande comme tant d'autres, épargné par Henri le Saint dans l'Émilie, au moment où disparaissaient tous les grands feudataires, investi par Conrad le Salique du margraviat de Toscane*, ce seigneur dominait de Mantoue et de Ferrare jusqu'à Florence et à

* M P Villari none partit avoir donné une part beaucoup trop grande

à l'antagonsme des races dans les luttes intestines de Florenco.

^{*} Viilani IV, t. — On appelait messere les chevaliers, les juges, les hommes de loi. — Sur les domines et la succession des comtes Guidi, voy Delisse degle eradite toscani, l. VIII, p. 89-195, et Halavolu, Dell'Istoria de Siena, part. 1, l. III, f. 28 r., 29 r., Yemse, 1599, m-4° — Ammirato, Albero e intoria della famiglia de' conte Guidi, Florence, 1640 — Sigonio, Opera omnia, t. II. De regno italia, 1, XIII, 770, ann. 1164.

² Sur ses origines, vov. Fiorentini, Memorie della contena Matilde, p. 24, 25. — La P. Bacchini, Storia del monastero di San Benedelto di Polirone. — Domzo, 1-1, c. n. — lighesh, Italia sacra, Append. — Muratori, Antiq. itali, Diss. VI. — Tosti, La contena Matilde e i Romani pontefer, Flor., 1859, et notre Memoire La comtesse Mathide de Toicone et le saint-siège, dans les Séances et travaux de l'Acad, des sciences morales et politiques, 1865, t. IV. p. 274. — F. Morsi de Capitani, Sulia contena Matilde, i moi contemporanei s l'usanse nontre d'allora. Venue, 1846

Lucques Son mariage avec Béatrix de Lorraine augmentait encore sa puissance, qu'affermissait sa sévérité : sans miséricorde, il faisait couper à ses ennemis les oreilles et le nez4. Mais ses ennemis étaient surfout aux provinces frontières : en Toscane, dans sa petite cour de Lucques, il vivait en paix et déployait un faste insolent. On en voit le détail dans la chronique versifiée du contemporain Donizo : les chevaux du margrave ferrés d'argent avec des clous mal rivés, afin que les fers, restant sur la route, marquassent les lieux qu'il avait traversés; les festins de ses noces, où affluaient mimes et jongleurs, où l'on ne mangeait que dans de la vaisselle d'argent, où l'on tirait le vin des puits avec des seaux et des chaînes du même métal; les présents de ce vassal à l'empereur, entre autres un vase et un char d'argent traînés par deux bœufs pour lui offrir quelques gouttes d'un vinaigre qu'il aimait 1. On ne dit pas que des exactions trop criantes fussent la source de ces prodigalités qui semaient en Toscane les richesses apportées de loin et permettaient aux hommes, assurés d'une existence facile, d'ouvrir leur esprit comme leurs yeux sar un horizon plus large et plus élevé.

Dans ce fief, le plus vaste de la péninsule, le saintsiège voyait un rempart et l'empire un avant-poste. L'un et l'autre ne cherchaient qu'à l'attirer, qu'à le retenir dans leur alliance. Boniface leur marquait un égal respect, mais il ne se livrait point. Il vivait entouré d'évèques adonnés aux combats* et aux plaisirs, flanqués de

¹ Donize, I. I. & xi, R. I. S., t. V, 555.

Ib., 353-356.

^{*} Tanto mundanz vertigii is quotid e rotantur impulsu ut ees (clericos) a secularibus barbursuum quidem dividat, sed actio non discernat... Per ora

concubines et de bâtards, inviolables pourtant grace à l'huile sainte, et de vassaux dont la politique impériale avait déclaré les fiefs immédiats héréditaires de mâle en male, irrévocables même, si un jugement des pairs ne prononçait la déchéance. Aux vassaux il était assez fort pour imposer sa volonté, alors même qu'ils se réclamaient de l'empereur; aux évêques il marquait un dévouement et une dévotion hypocrites; il entretenait sa femme, il élevait ses trois enfants dans les ferventes pratiques d'une piété qui, chez eux, était sincère. Sa mort prématurée (1053)* mit fin à ce prodige d'équilibre. Béatrix, sa jeune veuve, tutrice de l'héritier du margrave, se placa d'elle-même sous la tutelle de l'Église. Or l'Église, alors, c'était déjà le glorieux fils d'un humble forgeron de Soana *. Sur les conseils d'Hillebrand, on ne permit pas à Béatrix un long veuvage. On mit sa main dans celle

ecclesiastici ordinis forensia jura decurrunt. Arma potius, arma corriptana.. » (Petri Damani opera, spist. 1, 15, 1, 1, p. 32, Rome, 1606)

Cedant equi phaserati, Cedant cases rebuse, Ledant cases venitores Et accipitres rapaces Nec non aves garrule. . Execrete heresia, Secendatum simul atque Sceius adultarii.

Vers de P. Bamien, ap. Voigt, Hildebrand als Papet Gregorius VII und sein Zeitalter, Weimer, 1815, trad. de l'abbé Jager, L. I., p. 10, Pans, 1842, 2° éd. Cf. Videmain, Histoire de Gregoire VII 1, 285, Paris, 18*3

Conradi augusti les., R. I. S., .. I, part II, p. 177. — Inghirann.
7, 225. — Leo, I, 237. — Susmonda, Histoire des Republiques italiennes,
L. I, p. 97, Paris, 1840.

* Incides a duobus exceptus militibus, sagiti.sque vulneratus el mortuus (Herimanni Augienus Chronicon, Pertz, V, 151.) — Sagitis toxicatis vulneratus (Bernoldi Chron., ann. 1052, Pertz, V, 496.

Soans ou Soans, au comié de Sienne, « Natione etruscus, patris Soanensis » (B. Platinæ Historia de suiu Romanorum pontificium, p. 155, Cologne, 1574). — Co nom a été souvent aitéré

de Gothefred le Barbu, duc de Lorraine , dépouillé de ses États par l'empereur, âme énergique, vindicalive, ambitiense, et qui s'était venue mettre au service de Boniface. La papauté avait sujet de croire qu'elle trouverait en lui un instrument docile autant que résolu. Jadis excommunié par Léon IX pour avoir pris Metz et pillé Verdun, il avait consenti, pour être relevé de la sentence. à traverser pieds nus, une torche à la main, les rues de la ville pillée, à gravir sur les genoux les degrés qui conduisaient au parvis de la cathédrale, à y recevoir de nombreux coups de fouet, à dépenser ses trésors pour la relever de ses ruines, à porter sur ses épaules les pierres et le mortier, comme un maçon*. S'il avait subi de telles conditions pour rentrer en grâce avec l'Église, a'ors qu'il était encore en Lorraine, que lui pouvait-il refuser, alors que par un mariage inespéré elle lui rendait la puissance sous un ciel plus heureux, et qu'elle l'intéressait aux succès du saint-siége en nommant cardinal, en destinant à la tiare son frère Frédéric de Lorraine ?

Cette union portait à l'empire un coup si funeste, que le fils deConrad, Henri III le Noir, « cette hydre cruelle, » comme l'appelle le chapelain Donizo*, la voulut faire

On l'appelait le Barbu, parce que plutét que de couper sa longue barbe, sur l'ordre du pape, il avait prefère payer une forte somme (Hermanni Corneri Chronica novella, dans Eckard, Corpus historicum medis æsi, t. 11, 585, Lamberts Scafnaburgensis Annales, Perts, V, 153. Ch. Avel, Un chapitre inédit de l'histoire de la comiesse Mathilde, dans les Mémoires de l'Actidémie de Metz, 1860-1861, p. 227).

Les mêmes. — « Sumtus vero ad readificandem Ecclesiam daret, et in opere comentatio per se apsum vita managait ministe no functus deserviret» (Hermann Corneri Chron., sp. Eckerd, H, 585).

^{*} Lamberti Ann., 1001, 1055, Perts, V, 105.

^{• •} Henricus crudelle terbus hydrus » (Bonizo, 1. f. c. avnt, R. L. S., t. V, 301).

parce que Béatr x ayant déclaré qu'elle avait librement donné sa main à l'époux de son choix, l'usage du temps voulait qu'une femme noble fût crue sur parole. Il s'en vengeai, en la retenant prisonnière, au mepris du sauf-conduit qu'il lui avait donné lui-même, sous prétexte qu'elle avait livré l'Italie à un ennemi public ¹. Elle ne dut la liberté qu'à la mort de l'empereur, qui laissait le gouvernement de l'empire à l'impératrice Agnès, régente au nom de son fils âgé de cinq ans, tandis que Béatrix, de concert avec Gothefred, allait sans embarras extérieurs gouverner la Toscane, au nom de sa fille Mathilde, âgée de huit ans (1056) ¹.

Cette double minorité, cette double régence ajournait la lutte de l'empereur et du pape, qui semblait imminente. Béatrix avant tout loisir pour servir, selon son cœur, le saint-siège. Elle prodiguait les dons aux églises, assurait aux évêques leurs juridictions et leurs droits, donnait surtout raison dans ses plaids et audiences publiques aux prêtres et aux députés des corporations ecclésiastiques. Mais quand la principale occupation des princes pouvait être de rendre la justice, les villes y trouvaient leur compte, car plus que personne elles assiégeaient le prétoire, où elles avaient toujours à porter une multitude de justes réclamations. Leur plus grand progrès en ce temps fut de conquérir le droit d'élire les évêques. La nomination des évêques par les margraves fut

* Cianelli, Drss. 17, 144; Inghirami, V, 936.

a Quod contractis se inconsulto nuptris bosti publico Italiam prodidisset » (Lamberti Ann. 1055, Peris, V, 157).

Lamberti Ann. 1056, Perts, V, 155. — Berthold: Ann., Perts, V, 276;
 Domiani opera, I. I. 19, 1.

regardée comme un malbeur public, car n'ob enant le bâton pastoral qu'à prix d'argent, ils vendaient aux curés les paroisses, et les paroissiens payaient en définitive ce qu'avaient déboursé leurs curés et leurs évêques. C'est sur les filèles que pesnit de tout son poids la féodalité ecclésiastique. S'en décharger était, si l'on s'en rapporte aux sèches chroniques da temps, le but constant et presque unique de leurs efforts. Ces chroniques, à vrai dire, étant l'œuvre de moines et de prêtres, donnent peutêtre trop d'importance à ce geure de faits; mais si d'au tres dignes de mention se fussent accomplis sous leurs yeux, on a peine à croire qu'ils les eussent tous et systématiquement passés sous silence. Le fond de l'histoire est alors l'incessante plainte des populations contre les charges qui les écrasent, la lutte des prélats contre la simonie, quelquefois contre leurs chanoines. Quand Béatrix et plus tard sa fille Mathilde parcourent la Toscane, elles protégent bien leurs sujets contre les droits excessifs qui pesaient ou que des autorités subalternes voulaient faire peser sur eux 1; mais ce qu'on entrevoit de la vie municipale, c'est à travers leurs complaisances pour les ecclésiastiques.

Le pape Alexandre II s'y associait. Il ne faisait qu'un avec elles, car il avait été précepteur de Mathilde. Conservant jusque sur le siège pontifical la dignité d'évêque de Lucques, ville où continuait de résider la cour de Toscane, il accordait aux chanoines de cette ville, pour les processions, l'usage de la mitre, jusque-là privilége des

[•] Matsila ductrix Ligarize et Tuscise ob reverentiam hujus loci constituit at nu hum plateaticum vol theloneum in civitate Pisana et Licensi et in ommi dicionis suse terra monachi nostri aliquando dazent » (Petri Diaconi Chronicon, Peru, VII, 745).

cardinaux, et aux habitants, pour leurs affaires commutales, l'usage du sceau de plomb dont se servaient déjà les doges de Venise '. C'est ainsi qu'on entrevoit, à traters d'épaisses ténèbres, une administration municipale constituée à Lucques, avant qu'aucun de ses actes se retrouve dans les au eurs ou dans les documents.

On a tiré cependant de diverses archives un grand nombre de diplômes qui témoignent chez le pontife, comme chiz ses deux pupilles, d'une activité bienve.llante dont les principales vi les de la Toscane, Arezzo, Pise. Florence, sentirent à l'égal de Lucques les salutaires effets, Florence surtout, dont l'heureuse situation au cent de la Toscan : accrossant chaque jour l'importance. Plus qu'ailleurs les margraves s'y trouvaient sur la route les empereurs allant à Rome, des papes se dirigeant vers la Lombardie, la France ou l'Allemagne. Longtemps elle atait été un séjour de passage, et en quelque sorte une hôtellerie royale; elle commençant à devenir une résidence favorite, un séjour de prédilection. On y vivait plus en paix qu'à Lucques, éternellement armée contre Pise. Conrad II le Salique, en 1037 et 1058, y parlait, y agismiten maître. De droite et de gauche il confisquait leurs hens à ceux qui avaient offensé les lois ou la majesté unpériale, aux artisans Olivo et Giovanni, au bourgeois Florentio Rufo, comme à l'opulent comte Martino. De leurs maisons situées au Mercato vecchio, au Mercato Moro, à Porta Santa Maria, il faisait don aux chanoines de San Giovanni et à la fameuse Badia 3. Hildebrand

Ptolemari Luceneus Bistoria ecclesiantica, l. XIX, c. ii, R. E. S., t. XI, 1071. Fiorentim, p. 89, sonne le document.

Yoy, les documents dans Cantini, I, 45-53 — Rien ne prouve que Constat été de sa personne à Florence. On le voit en 1057 à Ravenne, à l'étne, à Parme; en 1058 à Nomantola, à Pistora, dans le pays de Lucques,

surtout se plaisait à Florence. Il s'y trouvait moins éloigné qu'à Rome de la bourgade natale et des pieuses femmes dont la puissance était aux ordres de l'Église. Toscan, il choisissait volontiers parmi les évêques de Toscane le chef de la chrétienté. Il lui recommandait de résider le plus possible dans cette province, au milieu de ses fidèles et non loin de l'ennemi.

C'est ainsi qu'en 1055, Victor II tenait à Florence un concile général où fut condamnée la simonie et interdite l'aliénation des biens ecclésiastiques¹. Henri III s'y rendait avec une suite nombreuse¹. L'affluence de tant de clercs et de laiques faisait couler l'or à flots parmi les l'lorentins. En 1057, c'est à Florence que mourait Victor II: son corps était enseveli à Santa Reparata. En 1058, son successeur Étienne IX, frère de Gothefred le Barbu, terminait aussi dans cette ville son court pontificat. Gerbard de Savoic, évêque de Florence, pape ensuite sous le nom de Nicolas II, sans se dessaisir de son évêché*, continuait de vivre parmi ses quailles. Lui aussi, il mourait au milieu d'elles, et allait rejoindre Victor II sous les dalles de Santa Reparata *. C'est alors, et toujours par le choix

³ Pérouse, etc. Voy Bohmer, Régula chronologice-Arplomatica Régunt aique Imperatorum Romanorum inde a Conrado I usque ad Henricum VII, p. 71-72, Francfort, 1831 in-4°.

^{*} Labbei et Comartii Concilia, 1%, 1080. — Annates ecclematics, ann. 1055. — Hurstori, Ann d'Italia, 1055. — Ughelle, 1,447. — Bohmer (Regesta, p. 85) l'y montre le 27 mai et encore le 6 juin. — Lo 15 il cia t à San Genesio.

Cantini I, 60

Vita Nicolai II, R. L. S., t. III, part 1, p. 301 — Ughelli, Italia sacra,
 III, 83. — Lamberti ann 1059, Perts, V, 160,

⁴ Leo Ostiensis (Pertz. VII. 705). — Lamberts Ann. (Portz. V. 165). — Petri Damians opera. I. III. c. iv. t. I. p. 154, éd. de Rome. — Platina, p. 150 — Muratori, Ann. d'Ital., 1061. — M. G. Lapponi n'allègue sur ce fait d'autorité que celle de llefter (Die Tentschen Păpate, Ratiaboune, 1839); aussi paraît-d'en douter.

d'Hildebrand, que montait dans la chaire de l'apôtre cet Anselme de Badagie, évêque de Lucques et précepteur de Mathilde, qui prit le nom d'Alexandre II, et qui continua, le plus souvent, de résider auprès de la préceuse pupille dont il lui fallait danger l'impétueux dévouement.

Comme lui, comme tant d'autres papes, la mère et la fille vennient volontiers à Florence. Elles y résidaient dans le palais épiscopal, près des vieilles églises de San-Giovanni et de Santa Reparata, Elles siègeaient au tribunal de leurs juges, le bâton à la main '. Elles prenaient part à leurs sentences, et, presque invariablement, se prononçaient en faveur des clercs dans leurs querelles avec les aïques. Le 7 novembre 1061, se plaidait devant elles un procès fort singulier. Les chanoines de San-Giovann, portaient plainte contre Chislo, prêtre et gardien de San Lorenzo, qui était encore hors des murs, au sujet d'une terre appelée campus regis, située près de cette vieille basilique, le long de la voie petrosa ou pierreuse qui conduisait de la ville au Mugnone. Les plaignants étaien. Hartino, a préposé, » Rosso, archiprêtre, Bernardo, archidiacre, Rolando, clerc, Martino présente tous ses titres écrits, charte de donation de l'évêque Regembald. pour le repos de son âme, confirmation des deux derniers Otton et de Conrad, papiers portant la signature de Gerhard, évêque de Florence, celle de beaucoup d'autres prélats et du souverain pontife lui-même. Le défendeur Chislo reconnaît qu'il ne peut rien produire établissant les droits de San Lorenzo. Les juges prononcent contre lui. Béatrix, avec le bâton qu'elle tient à la main,

[•] c In civitate Florentia, în via prope occlesiain 3 Sa vatoris justa palatio de Domni S. Betteste » (Fiorentini, doc., p. 140).

renouvelle l'investiture aux chanoines et condamne à deux mille besants d'or quiconque tentera de les déposséder.

Florence prenait à ce genre d'affaires un intérêt passionné. Dans les actes du temps qui nous ont cté conservés, tout semble se rapporter aux biens d'Église. On est saint quand on les augmente, on est scélérat quand on v touche. Un évêque même est appelé funes.e, detrimentosia, quand il les dissipe ou les vend . Les Florentins embrassaient tous les griefs du sant-siège. Flattés de la préférence qu'il leur marquait, devenus inviolables en quelque sorte par la présence presque constante du pape, de Gothefred, de Béatrix ou de Mathilde, ils oubliaient qu'ils avaient l'ennemi à leurs portes et comme sur leur tête, dans ces Fiésolains qui avaient toujours envié leur position favorable et redouté leurs progrès, dans cette forteresse plus voisine encore, et dépendante de Fiesole, qu'avait construite jadis sur les bords du Mugnone Desiderius, dernier roi des Langobards. Villani dit bien à tort que la renommee de F.orence commençait alors à s'étendre dans le monde entier *. Lierre Damien pous ramène au vrai : elle était, dit-il. parva virum, petite et de peu d'habitants. Si elle s agrandit quelques années plus tard (1078), si elle

¹ Yoy, le document dans Lantini, 3, 69-66 — Bien des années plus tard, en 1100, Mathilde rendant un jugement de même nature contre ceux qui inquiétaient les chanomes de Santa Reparata dans leur propriété (*Ibid.*, p. 70-72).

^{*} Ughelli Italia sacra. I, 343, nux évéques de Volterre.

^{*} Lami, Lex., L. 252, 293.

^{* •} Parva virum vidum debet Florentia Rome • (Cité par Ughel.i., Italia sacra, III, 83)

^{*} G. V.Ham, 1V, 17.

ouvre de nouvelles portes, si son faubourg d'Oltrarno, n'étant pas enfermé dans ses murailles, se peuple rapidement au point de devenir le plus considérable de ses quartiers, avant même de prendre rang officiel parmi les seits on sestiers de la ville proprement dite ', son développement matériel devance sans contredit celui de ses conceptions et de ses ambitions politiques. Elle ne porte qu'un regard distrait sur le spectacle si instructif pourtant que lui donne Pise, disputant à Lucques le titre de capitale*, commandant sur la mer, rapportant d'Orient des richesses aussi nombreuses que nouvelles, réduisant à merci les Arabes et leur redoutable chef, Moëzz-Ibn-Bădis, l'ennemi de la foi ". Elle ne comprend rien aux lettes de Pise et de Lucques, faisant leur provision d'huile aux dépens l'une de l'autre, sous prétente d'empêcher que la récolte ne tombe aux mains des pirates musulmans. Elle ne voit pas que le dédain des comtes el des margraves devant ces querelles de clocher, ou leur impuissance à les prévenir comme à y mettre un terme, laissait à ces peuples toute liberté de s'assembler, de s'armer à leur guise, de faire la guerre et de conclure la paix. Elle n'apprend pas de Pise ce que Pise

2167. 92 FLORENCE. - 1.

[•] Villari IV, 7. Ce mot de seste ou sestiere indique suffisamment que Florence fut divisée en six circonscriptions. Nous n'avons en français aucun moyen de traduire ce mot, celui de quartiers n'indiquant que la division en quatre parties.

^{* •} Que est Tuscise provincise caput, * dit de Pise Liutprand († 111, c. w., R. I. S., t. II., part. 1, p. 446). Une radit on sans fondement rapporte que dès l'un 1004 les Pisans aveient remporte à Acquatunga une victoire sur les Lucqueis (Chronicon Pisanum, R. i. S., t. VI, 107, Maratori, Ann., & Hal. 1004.)

Moëzz, file de Bădis, surnomme Scorf ed Daulat, la gloire de l'empire, est appelé lingettus par ses chromqueurs staltens (Breviarum Pisanas historiae, R. 1. S., t. VI, 167), et Musetto par les Italieus modernes. cf. Aman-Storia dei Musulmani de Siculia, II, 359, Flor. 1858.

avait appris de Gênes , de Venise, de Naples, de Gaëte, d'Amalfi , à user impunément des droits que se réserve d'ordinaire le pouvoir souverain, et à fonder ainsi ses libertés locales. C'est un prog ès que faisaient seules encore les villes maritimes, qui échappaient plus ou moins par la mer au despotisme féodal.

Florence se contentait don't du progrès indirect de ses libertés qui résultant des progrès directs de son évêque, C'était peu sans doute : la plupart des autres cités avaient déjà traversé cette période et voulaient désormais davantage : mais aucune n'était au même degré en communion parfaite avec le saint-siège. Après tout, l'évêque était élu; son pouvoir, presque seul viager parmi tant de pouvoirs héréditaires, laissait, alors même qu'il en abusait, l'espoir de jours meilleurs. Le plus souvent il n'en abusait pas. La jalousie, la rivalité du comte, l'avaient, dans les temps de confusion et d'empiétements, tenu en respect. Héritier de l'ancien descusor, il jouissait toujours de l'inviolable privilège d'accorder aux opprimés un asile, et il voyait les humbles habitants, les magistrats d'ordre inférieur, invoquer sans cesse son autorité ou son appui. Tandis qu'ailleurs les peuples avaient déjà pour leur évêque le sentiment qu'ils ressen-

* Chromoum Sagarnunum ex recens P. Zanetti, y 84. — Filipsi, Memorie storiche de' Venett, t. VI, c. xvin, p. 218. — Giannone, Storia di Napoli, l. VII, c. in — Giabelmi Appul., l. I — Brenkmanni De rep. Amalphitana Diss., l. § 8 in Thes. Anug. et Hist. Italiae Grava et Burmanni,

IX, 4. - Provana, 105, 107.

Dès le temps d'Adaibert et de Béronger, en 958, les affaires publiques étaient quelquesois debattues à Gènes dans des assemblées populaires. (don-firmatio privilégiorum habitatoribus in civitate Januens, a Berengario et Adaiberto lta un regibus, concessa anno 958, 15 kal. aug. ap. Notices et extraits des mss. de la Bibl. nat., XI, 2, 3; Provina, Studi critici soura la storia d'Italia a temps del re Ardona, p. 253, Turin, 1816.)

tent si volontiers pour leurs maîtres, tandis que Milan, Crémone, Pavie, Brescia, en avaient déjà secoué le joug 1, Florence honorait le sien comme un père et le pleurait comme un bienfaiteur. Dans les vacances même du siège, elle ne trouvait pas, à l'exemple des autres populations urbaines, l'occasion presque partout avidement saisie de se gouverner, ne fût-ce que pour quelques jours : Gothefred, Béatrix, le pape, s'il était présent, dispensaient les Florentins des soms de l'administration. Il semble vraiment que leur évêque n'eût rien de commun avec les autres, qui faisaient de leur diocèse, dit le vieux Donizo, a la confusion du pouple 2, 2

Le jour où, pour la première fois, ces humbles sujets s'aperçurent que le guide de leurs âmes était de chair et d'os comme eux, qu'il partageait les faiblesses et les convoitises de tant d'autres prélats, ils se révoltèrent contre lui. Ce ne fut poir t pour des questions temporelles et de liberté; ce fut pour des questions spirituelles et de zèle religieux. Les ouailles furent plus zélées pour les prescriptions de l'Église que leur pasteur, que le pape lui-même. Les detaits de cette bourrasque nous sont restés, et l'on y surprend enfin les traces de la vie.

En l'année 1063, Florence avait pour évêque un prêtre de Pavie nommé l'ietro Mezzabarba. L'empereur Henri IV l'avait en quelque sorte imposé aux Florentins, et l'élection passait pour n'avoir pes été libre. Or la liberté des élections était chère aux cleres et aux religieux d'âme pure; elle était en outre le mot d'ordre de quiconque prenait parti, dans la grande querelle engagée alors, pour

^{*} A Milun em 987; h Grémone en 906; h Pavis en 1924; a Bresseia en 1937.

^{* &}quot; Quad crat confusio plebus " (Donizo, L. I, c. xv, R. I. S. 1 V, 357.)

le sacerdoce contre l'empire. Il y avait en Toscane, non loin de Camaldoli, dans la poétique solitude de Vallombrosa, une colonie de pieux cénobites. Giovanni Walbert ou Gualbert, un Toscan en odeur de sainteté dans le pays, les avant réunis 1. Il leur avant donné la règle de Saint-Benoît, en leur permettant toutefois d'habiter dans des cellules séparées ou cabanes, dont l'ensemble formait comme un village perdu dans les arbres et constituait la communauté. Son institut avait été successivement approuvé par l'évêque de Fiesole, par le pape Léon IX. par le concile de Florence *. Nullement étrangers aux bruits du monde, malgré leur vie au désert, et l'esprit plein des accusations de simonie qui retentissaient partout, ils accusèrent sans détour leur évêque d'avoir acquis son siège à prix d'argent. Le fait, disaient-ils, n'était point douteux : le vieux Mezzabarba, père du prélat, interrogé combien il avait payé pour l'élection de son li s, était convenu d'avoir fait à l'empereur un présent de trois mille livres . D'autres ordres religieux s'associaient aux protestations des moines de Vallombreuse; quelques-uns des leurs, très-mèlés à la vie florentine, habitaient à cinq milles de Florence, sur la rive gauche de l'Arno, et non loin de Signa, le monastère de San Salvadore ou abbaye de San Salri a Settimo '. Néanmoins,

* De Franchi, Historia del patriarca S. Gioranni Gualberto, I. V.

p. 99, 495, ap. logberami, V, 413

· Cette abbaye est dans la commune de Casellino et Torri, juridiction de

I Andreas Parisonsis (ou Strumensis, amsi nommé de l'abbaye dont il fut abbe; disciple de G. Walbert, Vita S. G. Gualberti (Acta sanctorum, 12 juillet, t. Ill de juillet, p. 311 sq.), Brocchi, t. I. — On peut vair dons Valant (IV, 16) la curieuse histoire de la conversion de Walbert. Il appartensit à la famille seigneuriale de Petriolo, dans le vil de Pera.

^{*} Andreas Januarius, moine du XV* siècle, qui a fait une compilation des Vies antérieures de G. Welbert (1*cta sanctorium*, loc. cit., p. 527).

Giovanni Gualbert, résolu à s'appuyer sur toutes les autorités qu'on respectait, alla trouver un ermite nommé Theuzon, fort àgé, fort en faveur auprès de la multitude, qui volontiera le venait consulter. Le sachant ennemi déclaré de la simonic, il lui voulait demander l'expression publique de son sentiment connu. Theuzon habitait une cellule à Santa Maria de Florence. C'était un de ces hommes que l'éloquent l'ierre Damica, cardinal-évêque d'Ostie, appelle : « ermites de ville, solitaires le la place publique, moines universels, gens qui, sous couleur de profession monastique, prétendatent commander au menu peuple ', » D'humeur batailleuse, ennemt de tout tempérament, et si rigide qu'il n'admettait pas comme saints tous ceux que l'Église honorait comme tels ', il avait eu déjà, en 1056, une longue dispute avec Pierre Damien qui l'exhortait à la soumission envers son abbé*, et le qualifiait, sur son refus, « d'ignorant tout gonflé de soi, et dont l'arrogance troublait toutes choses '. »

Sans se faire prier, Theuzon rendit son oracle et souffla sur le feu. Giovanni Gualbert, dit-il, devait se diriger vers la place publique, assisté d'un autre religieux, et là déclarer que l'évêque était entaché de simonie, qu'on devait donc s'abstenir de recevoir de lui les sacrements.

Lastra. En 1664, le comte Lother l'avant donnée aux bénédictins. Son fils Sugheline avant augmente ses donations. (Repetti, Dis. geogr. art. Abana a Settimo. — l'asserio. Della origine della famigna Bonaparts, dans l'Arch. stor., augmente, 1856, 1 III, part. II, p. 45 sq.)

P. Daraien, Epistolarum, I. V. ep. 8, p. 68 (ed. de Paris 1842).

S Pierre Damien, I. VI. ep. 30, ou optiscule 51, p. 343.

^{• •} An anoth revers essent quos universa Ecclesia hacteriai colinsset at sinctos. • (Lettre de S. Pierre Dumien dans les Ann. eccl., 1863, t. XVII., p. 244, éd. Mans..)

^{*} Turgidum mente virum, imperita cum arrogantia omnia perturbantem. » (Lettre de S. Pierre Dannen, Ann sect., loc. cit. p., 243.)

Docile à ce dangereux conseil, Gualbert l'exécuta de point en point. Dans son zèle, il renchérit même, ainsi que ses moines. Ils répandirent partout que les prêtres consacrés par l'évêque n'étaient pas de vrais prêtres, que ni lui ni eux ne pouvaient bénir le saint chrême, célébrer la messe, administrer aucun sacrement'. Ce langage porta le trouble dans les consciences et l'agitation dans la ville, qui fut aussitôt partagée en deux camps. Le menu peuple, par engouement pour Theuzon, beaucoup de Florentins plus cons dérables, par confiance et respect pour Gualbert, se prononcèrent après eux contre l'évêque. Plus de mille personnes moururent sans recevoir les sacrements, plutôt que de les accepter d'un prélat simonisque ou de prêtres consacrés par lui. Mais il était soutenu par le margrave Gothefred, par les évêques des villes voisines, peu jaloux qu'on portât contre eux semblable accusation, enfin par ce troupeau humain, presque aussi nombreux que les turbulents, qui suit, les yeux fermés, l'impulsion des pouvoirs établis.

Le tumulte régnait dans Florence, et la querelle s'était tellement échauffée, qu'on semblait prêt des deux parts à en venir aux mains?. C'est Mezzabarba qui, le premier, tira le glaive. Fort de l'appui de Gothefred, il courut à ses ennemis les moins éloignés et par conséquent les plus dangereux, au monastère de Settimo. Par son ordre, une troupe d'hommes armés envahit de nuit la sainte maison, trouve les moines chantant la psalmodie, en tue quelques-uns, frappe et dépouille les autres, met

Pierre Damien, Opusc. 50, c. iu. — Acia sanctorum, loc. cit., p. 357.
 — Ann. sect., loc. cit., p. 245.

e Usque ad effusionem sanguinis venirent, » (Acta sanctorum, loc. clt.,
 p. 528.)

l'église à sac, livre aux flammes le couvent. A la nouvelle de ces cruautés accourent les ennemis de l'évêque, pour protéger les aurvivants et pour vénérer les morts, comme autant de martyrs '. Dès ce moment, l'évêque meurtrier nt se prononcer contre lui le sentiment public.

Mais les partisans qu'il conservait compensaient l'infériorité du nombre par l'énergie. Ils s'appuvaient d'ailleurs à la force matérielle dont disposait le margrave, fidèle à la cause qu'il avait embrassée. Pour rétablir la paix, le pape Alexandre II envoya Pierre Damien comme légat du saint-siège . Du premier comp d'œil le judicieux prélat vit bien qu'à se prononcer pour l'un des deux partis il courait grand risque d'exaspérer l'autre. Il prit donc une position intermédiaire. Il condamna sévèrement la simonie comme une peste, mais il blâma les moines de « coasser comme des grenouilles, de dévaster comme des santerelles le pré de l'Église", d'être les véritables auteurs de la discorde*, » en un mot, d'avoir condamné sans le juger leur évêque, qu'ils n'avaient pas même le droit de mettre en jugement. a Admettons, poursuivait-il. qu'il soit simoniaque; tant qu'il n'est pas atteint et convaince devant l'Eglise, il faut se taire. Mieux vaut,

Andreus Strumensis, c. va (Acta sanctorum, loc. cit., p. 557) —
 Beechettis, Storia acclessastica, ann. 1063).

^{*} M. Villeman (lint. de Grégoure VII, t. I, p. 358, Paria, 1873) place l'envoi de Pierre Damien plus tard, après le concile dont il sera bientot question. Mais il ne cite pas ses autorités, et il a contre lui Baronius (Ann. eccl., XVL, 259) et son commentateur Pagi (ibid., p. 258).

^{* «} Velut rame in paladibus garrant... hujuamedi quippe genus hominum rama sive occastis mento comparatur... per hos nene vantatur Ecclesia.... herbas cum pomis arborum devorant. » Lettre de Pierra Ilamien aux Florentina, Opone. 30, p. 235, éd. de Paria.)

^{• «} Here ad commonachos meos articulum transfero a quibus profecto procedere totam hane jurgandi materiam non ignoro, » [1814.]

dans le doute, absoudre un coupable que condamner un maocent!. » Il marquait son horreur du refus fait par tant de personnes de recevoir le corps et le sang du Christ, consacré par des prêtres de l'évêque *. Il demandait enfin du temps pour examiner les choses de plus près *.

Cette conclusion si timide d'un discours si véhément choqua la multitude. Les moines profitèrent du répit pour irriter encore leurs partisans. Ceux-ci reprochèrent orageusement au légat d'être simoniaque lui-même, puisqu'il prenait la défense d'un tel crime. Ils le déclarèrent indigne d'être écouté. Forcé de repartir sans avoir accompli sa mission, Damien prit du moins sa vaillante plume, et développa ses arguments dans deux longues lettres, adressées l'une aux Florentins, l'autre à l'ermite Theuzon.

Ces invectives éloquentes ne firent qu'aigrir les religieux. Ils prirent le parti de désarmer leur adversaire du seul argument sérieux qu'il alléguât, à savoir l'absence de toute condamnation ecclésiastique. A l'instigation de Giovanni Gualbert, ils décidèrent d'en référer au saintsiège. Ils semblaient par là se soumettre au légat, mais

 Le même P Capecelutro (II, 432) déclare que l'ordination per un simonisque est valable, et que Pierre Damien avait dejà ecrit pour soulenir cette

opmion.

* Tu quis es qui judicas abenum servam? > (Opuse 51, p. 548.)

^{*} Tolerabilias est si quis justificet peccalorem quam si projudicet innecentem. • (Opusc 30, p 233, éd. de Paris.) — Le P Capecelatro, de l'Oratoire (Storia de S. Pier Damiano Naples 1862, 2 vol.), admire fort ces paroles, dans la pouche d'un des plus rigides saints qu'ait eus l'Égiac; mais les ext-il dites, si Merrabarba n'avait eté un clerc, un évêque?

Dans l'opuscule XXX, d'où est tiré tout coci, l'ierre Damien ne faisant qu'adresser par écrit aux l'iorentins les choses qu'il leur avant dates de vive voix. — Dans plumeurs éditions de saint l'ierre Damien, on a appelé opus-cuses les lettres qui ont benucoup d'étandue.

ils se réservaient de soutenir leur sentiment, fût-ce par des moyens extrêmes '. Alexandre II, jugeant la question embarrassante, plutôt que de la trancher lui-même, préféra convoquer un concile à Rome. On y vit accourir plus de cent évêques, prêts à défendre leur cause commune dans celle d'un seul, et avec eux le margrave Gothefred qui, toujours la menace à la bouche, ne parlait de rien moins que de faire mourir les moines *. Tant qu'on resta dans les généralités, l'accord régna dans le concile. Unanimement on y condamna la simonie dans les termes les plus energiques". Mais quand on en vint au fait particulier qui avait provoqué la réunion, l'on vit éclater les plus vifs dissent ments. C'est que les assertions étaient contradictoires et sans preuves; c'est surtout que Mezzabarba eût-il été manifestement coupable, les politiques du concile eussent hésité à le condamner : son dévouement était nécessaire au saint-siège dans la lutte engagée contre l'évêque de Parme, l'antipape Cadalohus. L'abbé Rudolf, komme sage et vénérable, sontint la plainte des moines. Il fut combattu avec véhémence par Pierre Damien et par Rainald, évêque de Cumes, aux acclamations des autres prélats*. Pierre Damien reparla ouvertement de grenouilles et de sauterelles; il reproduisit toutes les invectives de ses discours et de ses lettres.".

^{* «} Correpti Petri justa reprebensione, ildem monachi Romanum pontificem adire instituerunt. » (Ann. eccl., loc. cit., p. 244) — La suite prouva bien que cette soumission n'était qu'apparente.

^{*} a Usque adeo episcopo favebat ut mortis minas monachis intentaret. » (Acta nanctorum, loc. cit., l'ita S. J. Gualberti, c. 1911. — Ann. eccl., XVII,

Labbei et Cossartis Concilia, IX, 1176.

Ann. eccl., loc. cit., p. 246.

Le P. Capecelairo (il., 434) le conteste; mais ces mots nyarieux se trouvent dans la lettre aux Florentins, et il my a pas lieu d'alièguer le

Alors, plutôt que de courber la tête, et par une sorte de coup de théâtre, les moines proposèrent de soutenir leur dire par l'épreuve du feu.

Cette proposition, quoique conforme à d'anciens usages, ne pouvait que porter le trouble dans l'auguste assemblée. D'origine païenne , les ordalies ne jouissaient point, auprès du saint-siège, d'une grande faveur, et, à vrai dire, il y avant longtemps qu'on en contestait la portée. Charlemagne, dès l'année 809, ordonnait de n'en pas douter, ce qui prouve qu'on en doutait . Louis le Débonnaire n'avant d'autre dessein que de les rendre plus rares, quand il décidait que quiconque n'en sortirait pas vainqueur, aurait la main tranchée comme parjure . Vers le même temps, Agobard, archevêque de Lyon, combattait avec force, dans deux ouvrages, les jugements de Dieu*. On n'ignorant pas qu'il y avait des moyens de fausser l'épreuve, puisqu'on connaissait diverses recettes pour s'y exposer sans danger , puisque, avant d'y procéder,

sitence des suteurs, pusque les Vies de S. G. Gualbert insérées sux Acta sanctorum mentionnent les propos dont il s'agit. Ce que Pierre l'amien a écrit à tête reposée, comment ne l'aurait-il pas dit dans le feu de la discussion?

1 Yoy, Sephocle, Antigone, v. 264.

* « Et omnes judicio Dei credant absque dubitatione. » (Capitulaires, t. !, ann. 809, c. n.)

* Partouneaux, Histoire de la conquete de la Lombardie par Charle-

magne, t. l, p. 252, Paris, 1842.

• Liber adversus legem Gandobaldi. — Liber de dienus sententus. Voy. l'edition de Baluze, Paris, 1666, 2 vol. in-8. Agobard mourut en 840. — Il est vrai que fiinkmar, archevêque de Reims, soutenait au contraire les ordaires en illeguant l'arche de Noé, la Jourdain, la passage de la mer Rouge, l'histoire de Sodome, etc. Les conciles un donna ent raison. Il faliat pour les condamner definitivement, la ferme volonté d'innocent illi (1915, Concile de Latran, canon 18).

Trotula, médecin de Salerne, a donné plus tard une ancienne recette,
 que sustinet omne judicium aque et igns ». Albert le Grand, une autre

en demandait à l'accusé, au patient, s'il n'avait rien lu, s'il ne portait rien sur lui qui pût le protéger.

Alexandre II et ses conseillers, surtout le judicieux Bidebrand, répugnaient donc à une entreprise dont l'isse pouvait être douteuse ou manquer de sincérité. Hildebrand, jusqu'alors, avait gardé le silence. Il prit la paole pour défendre les moines bénédicturs dont il avait poté la robe, et qu'allait condamner, tout portait à le corre, la décision du concile. Il insista sur la pureté de leur doctrine. Il montra qu'ils l'appliquaient de trèsbonne foi à l'évêque de Florence. Personne ne protesta entre l'oracle de l'Église: mais les Pères ne consentirent mit déposer Mezzabarba, ni à permettre l'épreuve. Par prudence, ils rendirent même un décret qui défendait aux

put porter le seu sans danger : « Si vis in manu tua portare ignem ut un allendat, accipe encem dissolutum cum aqua saburum calida et aliquantulum malvavisci (?) et promisce illud em so bene, et deinde line. » (Citations de la Rougswarter, Études historique sur les développements de la société humaine, dans la Resus de ligilation et de jurisprudence, janvier 1850, 5 sq.). Il. Boutigny d'Étuax (Études sur les corps à l'état aphéroidal, 3º éd., Paris, 1857) a cit des suits nombreux qui prouvent qu'on peut, en mouillant es mais avec le l'em savonneuse, de l'éther et autres liquides, la plonger impanement ètals sonte membreux qui prouvent un ser rougi. Voy. à la page 46 et qu'explication accentisque du sait. L'auteur l'a developpée devant l'Acateme des serences, dans les séances du 7 mai et du 29 octobre 1849. — O l'obure, Dictionnaire philosophique, art, Épreuse, et Montesquieu, Lynt des loit, L'XXVIII, p. 47.

Gestatutus ferrum lots manu nihil dobet contingere priusquam ferrum led, nec caput, nec crines, nec sliquod vesamentum, nec per tactum siam meci vel unguenti per fraudem potus quam per innocentum ferri cotestis effagut lesionem (Sunesen, Camment, sur la Coutume de Schonen, III, 15, Rhegmon, De synod, causis et ducipt, cocles., I, 72, I, 500, I, 30, Citation de M. Kömgswarter, loc. cit.)

⁴ Acta sanctorum, Vita S. J. Guaiberti, c. 17. — Ann. cod., XVII.,

¹ Not accusatum deponere voluit, net ut monachi ignom ingreferentur stattere. (Arm. eccl., XVII, 241)

moines d'aller, fût-ce pour prêcher les peuples, par les châteaux ou les villes, et leur enjoignait d'attendre dans leur cloître, selon la règle de Saint-Benoît, qu'on les y vînt consulter!

C'était leur signifier de ne plus attiser le feu de la discorde. On se flattait, à Rome, que, faute d'aliments, il s'éterndrait de lui-même. Mais les passions étaient trop ardentes pour qu'il en pût être ainsi. De retour à Florence, Gothefred se mit en mesure de faire exécuter le décret du concile. Il menaca de la corde les religieux qui ne regagneraient pas aussitôt leur solitule. La plupart obéirent; quelques-uns, plus obstinés, demandèrent à l'oratoire de San Pietre un asile réputé inviolable. Tous, avant de rentrer dans l'ombre, répandirent bien haut le bruit qu'ils avaient offert vainement au concile de prouver, en passant par le feu, que l'évêque était simoniaque. Dès ce moment, ils avaient de leur côté, aux yeux de la foule ignorante, la raison et le droit. Mezzabarba fut bruyamment sommé de consentir à l'épreuve. Lui, fort de la décision du concile, il s'y refusait énergiquement.

⁴ Justa Chalcedonensia tenerem optimi concilii monachia quamvia religiosis ad normani S. Benedicti intra chanatra morari precepinus, vicos, esstella, civitates peragrare probibemas, et a populorum predicatione omnano cassare censumus. (Ann. eccl., KVII, 252). Le P. Tosh (p. 90) ioue le pape d'avoir refusé.

E Ann. eccl., XVII, 947. Lettre des Florentins à Alexandre II, dans Brocchi, I, 149. L'authenticité de cette lettre n'est pas deuteuse. Lami (Hodesponcen, 1. I. p. 251, Flor., 1741, 5 vol. in -12 ne parle comme d'une imposture que d'une falsification faite au serième siècle avec toute la rhétorique alors à la mode. Mais la lettre primitive est conservée manascrite à la Laurenziana; elle est reproduite par Brocchi, Baronius, de Franciu, Bernino Sturia delle eresi) et les Boltandistes. Laim ini-même la declare nilleurs authentique (De eruditions apostolorum, II, 827). M. Passerini, l'autorité vivante pour tous ce qui touche à l'histoire de Florence, ne contente par l'authenticite et dit même que Laim: a tres-bien prouve que la lettre est du 15 février 1058. (Yoy. Arch. stor., loc. ct.)

Dobtenait même de Gothefred un décret ordonnant l'expalsion des moines retirés dans l'oratoire, et portant que tont clerc, tout laique indocile à l'autorité pontificale, senit conduit enchaîné au tribunal du margrave, ou, s'il

ruit pris la fuite, privé de ses biens 1.

Ces rigueurs, et surtout la violation du droit d'asile, potèrent à son comble l'exaspération populaire. Les moines, en signe de deuil, avaient cessé de faire sonner leurs doches, de chanter les psaumes, de dire la messe. La foule se prosternait dans la boue des places publiques; les semmes, en grand nombre , se frappaient la pottrine, et, les cheveux épars, la tête couverte de voiles, s'ecrinient vec sorce gémissements : « Christ, on te chasse; Simon le l'agicien ne te permet pas de demeurer parmi nous, » les bommes parlaient d'incendier la ville, plutôt que de la laisser à des hérétiques. Ils multipliaient les sommations à l'évêque, les encouragements et les prières aux religieux, qu'il fallait rejoindre au loin dars la campagne, par les mauvais temps de l'hiver.

On était en 1068, au mois de février. Cette longue que elle durait depuis cinq ans. Mais l'heure était venue où elle devait prendre fin. Les pouvoirs publics n'étaient plus en mesure de réprimer les petites gens ameutés, ni même de parlementer avec eux. L'évêque et le margrave se résignèrent à céder. Le 12 février, qui était le quatième jour du carême, après quarante-huit heures de receil ement et de prières, les Florentins se rendirent su couvent de San Salvadore a Settimo. Devant les portes

Lettre des Florentins à Alexandre II. - Brocchi, I, 149.

^{* «} Maxime fernicarum. » (Lettre des Florentins, Brocchi, 1, 149.)

³ « Et nos, vira fratres, cavitate in hanc quo heretica para es non gaudest mendanos (Lettre des Florentins, ibad.). »

on avait construit côte à côte deux bûchers que séparait un étreit sentier. De la chapelle, quand on eut célébré la messe, cleres et laiques y vinrent en procession. Pietro, fils d'Aldobrandino, un des moines, qui gardait, dit-on, les ânes et les vaches de la communauté¹, se présenta pour entrer dans le feu. Il le traversa lentement et il en sortit sain et sauf. Le bruit s'accrédita plus tard qu'il avait demandé aux assistants combien de temps il y devait rester, qu'après en être sorti, il y était rentré pour ramasser son mouchoir, et que les flammes, pas plus la seconde fois que la première, n'avaient osé s'attaquer à lui².

Le peuple était encore dans la joie de ce spectacle et les momes dans l'enivrement de ce triomphe, quand les magistrats florentins sentirent la nécessite d'en informer le souverain pontife. Il fallait expliquer, excuser une désobéissance flagrante au décret du concile; mais l'explication et l'excuse étaient dans le résultat même. C'est

Les auteurs l'appellent Pier Al lobrandini ; mais i n'y avait par alors de nome de famille. Ils disent tous ensemble qu'il pardait les vaches ce qui est d'un convers, et qu'il avait celebré la messe, ce qui est d'un prêtre. C'est qu'il nous entrons de plain pied dans la légende. L'imagination des Plorenties écrivant au pape s'est donné libre carrière, soit noivement, soit par caicie, pour ren ire l'epreuve plus peremptoire. S'il faut choiser, l'etro ne devait pas être prêtre encore ; on confiait d'ordinaire aux plus humb es, aux plus crédides la mission, à tout prendre périlleuse, malgré les précautions prises, de passer dans le feu.

^{*} Desiderio, abbe du Mont-Cassin, qui fut plus tard Victor III, a écrit qu'il tensit ces details de Pietro lui-indine (Lami, Hodaparmon, p. 1801). Cf, sur ce pa « Ilirsah, Desiderius von Monte Cassino als Popul Victor III, dans les Forschungen zur trutschen Geschichte, t. VII, Gottingue, 1867. Nous renvoyous à M. Villemain ceux qui vondentent connaître les détails de l'opreuve tels que les presente la lettre des Florentois, et à cette lettre même. Si extraord naires que paraissent les détails, il s'aut portout les mêmes. On pent voir ceux d'une opriure semblable subis à Milan, en 1104, par le prêtre Liprandus et expoortés per sonneveu Landulphus Junior (Historia Mediolaneaux, e. z. R. 1, S., t. V. 481). Cf. Notas S. Mariae Mediolaneaux et Annales mediolaneaux breves (Pertz, XVIII, 385, 389).

pourquoi l'apologie, sensible aux yeux d'un lecteur attentil, disparaît sous les détails miraculeux de l'épreuve. acumulés et grossis à dessein, comme sous les conclusions qu'on se hâte d'en tirer. « La sentence que le cie) a undue, disaient les rédacteurs, est plus claire que le jour, plus éclatante que le soleil, plus explicite que toute parde. Notre évêque se refusait comme nous à la demander : mais flétris par nos concitoyens du nom d'héréliques, nous l'avons dû prier de nous laver de cette infamie. — Situ te sens pur, lui avons-nous dit, nous sommes prêts à subir pour toi le jugement de Dieu*. — C'est nous qui, sas même attendre son consentement, nous sommes rendus auprès des moines de Settimo pour demander l'opreuve, » Après en avoir fait la récit aves autant d'illusion que de sincérité, les autours de la lettre suppliaient le père des fidèles, puisque Simon Pierre était élevé dans bgloire et Simon le Magicien foulé aux pieds comme l'ordire, de réconcilier les Florentins avec l'Église*.

Alexandre II céda devant le fait accompli. Il n'était point trop fâché de la désobéissance, puisqu'elle avait si bien tourné. Rome ne pouvait être hostile aux miracles. C'était l'effet d'une piété éclairée si elle hésitait à tenter Deu ou à le sommer, en quelque sorte, de rencre son jugement. Quand il l'avait rendu, disparaissaient tous les scrupules. L'évêque Mezzabarba fut déposé. Quelques

* Lettre des Florentins, dans Brocchi, 1, 149-150, dans les Acta sanclones, 12 juillet, t. III de juillet, et dans les Annal. recles., t. XVII, 200. 1063, sans parler des autres auteurs qui l'ont reproduite et que nous 2003 mentionnés plus haut.

¹ Voy. sur la politique des papes avant Grégoire VII, Baxmano, Die Politik der Papite von Gregor I bis Gregor VII (Elberfeld, 1868, 2 vol.)

Rogamus sum ut tam nos quam se ab hac infamia liberet, dicentes : See nos, si te mundum senseris, si tu nobie jusseris, Dei pro to judicium mare non dubitamus (Lettre des Florentins, Brocchi, 1, 149).

années plus tard, si l'on en croit une assertion qui le poursuit et l'écrase jusqu'en sa defaite, il alla finir ses ours dans le couvent même des religieux qui l'avaient renversé. Le moine Pietro, qu'on appelait partout Pietro Igneo (Pierre de feu), fut fait évêque d'Albano et cardinal*.

Ainsi se termina cette longue querelle qui, pendant cinq années, avait porté le trouble au sein de Florence. L'Église en sortait triomphante dans ce qu'elle avait de plus sincère et de plus passionné, sa milice monastique. Le profond Hildebrand, et d'après lui la cour de Rome, ne voyaient pas sans une satisfact on légitime cette condamnation salutaire autant qu'éclatante du crime de simonie. Personne pent-être ne sentit assez de quel prix l'Église et la société féodale payaient ce résultat et ce succès. Les magistrats laïques savaient désormais qu'on pouvait agir en certains cas sans l'agrément du sant-siège et même contre sa volonté. La multitude apprenait qu'elle pouvait imposer la sienne par ses agitations et ses clameurs. Ce sent là des lecons qui ne s'oublient point. Dans la vie religieuse, le soulèvement populaire est né spontanement de la conviction et du zèle; dans la vie civile, on le verra naître plus tard du calcul et de l'intérét.

* Ann. eccl., XVII, 250.

^{*} Baronius (Ann. eccles., XVII, 250) dit que l'évêque fut reconcilié avec l'Église et reprit son nege, anns lighelli (t. III, aux archevêques de F oronce) dit que ce fut un autre Pietro.

CHAPITRE III

FORMATION DE LA COMMUNE DE FLORENCE

- 1089-1263 --

la contene Mathaide — Sa donation on usint-siège. — Développement des communes par us donation et la guerre des investitures. - Siège de fil conce per lleam IV (081 — Affachtasement de Minhalde, — Les Florentins à la presere crosside 1099). — Leur rentrée Irramphase. Cérémouse comménurative. - Progrès de Plorence per la crossade et par les embarras de Matinde — Guerros de voisnage contre les suigneurs et les châteaux. — Traité and Pogna (1194). - Princ et destruction de Nonte Orandi (1107) - Henri Y afforence 1109). — Lo territoire de Pise gar le par les Florentins (1113). — Regiement provisoire de la guerelle des investitures. — Hort de Nathilde (25 juiel 1115 - Nouveau progrès des communes - Prise et destruction de Rele Cascrol (1119), de Fresole (1125 - Gartingnano en cré aux Florassas 1126:. — Prise et destruction de Montebuogo (1150 , de Monte Cocc (1146). — Guerres de voisinage contre les villes. — Contre Sienne (1681-1148). - Prédérie Barborouse en Italia (1158). - Albanca entre Pie et Florence 1171: — Diète de San Genesia (1179). — Hostálités du veuse Christian contre Florence et Pise. - Impuissance de Barberousse contre les Toscans 1175) - Plaintes des seigneurs contre Florence (1185). -Confection du territoire Bosenius. — Mort de Barberousie. 1190). — Haine. du Torcum contre Benry VI. — Interrègne. — Ligue torcane (1198) — Mécon-Entement d'Innocent III. — Reprise de la guerre contre Sienne (1977). — Proc de Montegrossoff (182). — Siège et prise de Semifonte (198-1202). ha avec Sienne (1992) — Soumisson des angueurs de Capraja et de Nonte-Nouvelles ho-tilités contre 8 cane (1906). - Médation du Merio (\$204). tunt-ciège 1910). - Progrès de Florence. - Otton IV, empereur (1908) -Lepitriarche d'Aquilée en Toscano (1209) - Amendo infligen aux Fiscantina. - Mediation d'Innocent III. - Politique florentine envers les seigneurs. le cont autroducta dans Florenca.

La part passionnée que les Florentins venaient de prendre à la guerre du saint-siège contre la simonie témoigne d'une vie nouvelle et moins étroite, comme d'une cerlane intelligence des grands intérêts de la société chré-

ERIT. DE PLORENCE. - L.

9

tienne en ce temps-là. Mais après un si violent effort, ce peuple naissant, étonné de soi, rentre dans l'ombre. Pour l'en faire sortir, trente ans plus tard, il fallut des événements graves, qui favorisèrent enfin ses progrès, après les avoir longtemps retardés.

En 1069, mourait Gothefred le Barba, inconsolable d'avoir dû céder à une populace ameutée, et peu regreté du saint-siège qui le voyait, non sans inquiétude, aussi indépendant envers l'Église qu'envers l'Empire. Alexandre II et Hildebrand n'étaient point pris au dépourvu. Sans retard ils donnèrent à Béatrix et à sa fille un nouveau mentor. Bientôt même la docile Mathilde reçut de leurs mains un époux.

Le mentor, c'était un neveu du pape, comme lui nommé Anselme, homme prudent et docte, que Donizo appelle « l'ange du grand conseil! », mais qu'un biographe des papes remet judicieusemen. à sa place : « Hildebrand, dit-il, était comme la source, Anselme comme le ruisseau qui en découle et qui arrose les terres arides. L'un était la tête qui gouverne tout le corps, l'autre la main qui accomplit avec zèle tous les commandements. Celui-là, tel que le soleil, éclairait toutes choses; celui-ci sur chacune en projetait la splendeur!, » Mais les suggestions d'Hildebrand gagnaient à passer par cette bouche éloquente : elles y devenaient si persuasives qu'en maintes lettres la jeune comtesse Mathilde mit à la disposition du saint-siège sa personne et ses biens. Elle s'y déclarait simple dépositaire de la puissance, résolue à n'en user



Lucensus lucens Antologue maxime prudent,...

Consthi magni vir hic fast angelus annu...

Denizo, L. 11, el. 2, R. J. S., L. V. 368.1

¹ Ista Gregorii VII., c. em, R. 1. S. t. III., part. I, p. 348.

que dans l'intérêt et sur l'ordre de l'Église. Elle fu! prise sa mot dans ces essuions sans mesure de son tempérament méndional et de sa plume inexpérimentée⁴, et sa serveur segueusement entretenue ne les désavous point. Telle sa l'origine de cette donation sameuse qui sit de l'Italia entrale comme l'enjeu de la lutte entre le sacerdoce et l'empire, et qui devait longtemps peser d'un si grand poi la mrles destinées de la Toscane⁴. De ce magnifique marqueist l'Église avait la jouissance : son but constant sut de s'en assurer la propriété.

C'est dans ce dessein qu'elle jeta Mathilde dans les bras da fils de son benu-père. Gothefred ou Gozzelou, homme d'humeur méchaute, suspect de pencher vers l'empire et apple d'en bien soutenir la cause dans les combats, mais pent et laid, rachitique et bossu, impropre, en y comptit, à perpétuer sa race et son nom³ Les exhortations,

¹⁰n conneit le mot, d'une benalité celètre, que les Espagnols ent toujum blabouche : La casa è a da disposicion de Usted.

Tenti p 95. — Noza de' Capitani, de Bergamo, Sulta contena Malle, enos contemporanci e l'usanze nostre d'allors; Venise, 1845, Im Voyez, da autre, avectous les ouvreges qui parlent de Grégoire VII, Imi, Vita ovecro anium delle contena Mande, Flor. 1587. — Melini, Irataio dell' origine, fatte, contumi e lode di Matrida, gran contena di Inano, Plor... 1580. — Lucchini, Gronica della esta, origine e dell' moni della contena Matrida di Toscana, Mantone, 1595. — Petro, Marargie croiche di Matride, Verour, 1678. — Erro, Memoria storica critiche dile gran contena Matrida, Roma, 1785. — L'ouvrage de M. A. Renée La grande Itaniana. Paris, 1859) n'est, sous des apparences historiques, pine muirte de courtisan pour donner à Napoléon III des predécesseurs tus son entreprise en Itano Sur toute la période des emperours, on peut manter avec fruit F. Monde. Storia des dominis stransers in Italia dalla reinta dell' Impero romano fino ai nostri giorni. Flor., 1859, et Facker, Finchangen sur Resche und Rechtsgeschichte Italiana, Inasbruck, 1868, 5 m.

² Propter opes excellens in multin morntum... light stature pushlus et pho deformes exect (Lamberts Ann., 1070-1075, ap. Perts, V. 176-250, 254)

d'ailleurs, ne manquèrent point à la jeune comtesse pour qu'elle observat dans le mariage cette chasteté qui n'y peut être de précepte, mais où l'Église a souvent vu un signe d'élection'. Tout concourait à la lui rendre facile : son repoussant époux, incessamment rappelé en Lorraine par ses intérêts seigneuriaux, ne manquai, pas d'y trouver de graves embarras qui l'y retenaient trois ou quatre années de suite, sans qu'il pût reparaître en Italie'. Ainsi privée d'héritiers directs à qui sa tendresse maternelle cût pu vouloir transmettre ses domaines', Mathilde les voyait convoités par Gozzelon et réclamés par Anselme qui agissait au nom de l'Église. Dans cette lutte quotidienne de l'ambition personnelle et de l'ambition collective, le guerrier sans scrupules aurait peut-être mis à mort l'ecclésiastique désarmé, si, pour le rendre inviolable,

* Voy à cet égard une lettre de Pierre Damien à Béstru (Liv. VII, ep. xiv.

p. 556-338).

On ne peut s'arrêter à la version unique qui donne un file à Methilde Ce file, d'atheurs, serait mort de bonne heure, et la comtesse, dégoûtée par les douleurs de l'enfantement, n'aurait plus jamais eu commerce avec son mari. Chron, de Jacques de Vorage, dans Anonyens usta com. Mathildis, c. v.r., R. 1. S., t. V. 302. Bertels, Respublica Laxemburgensis, p. 209, parle, à l'année 1079, de la mort de ce file unique (unico filio), comme ayant enfeucé dans la glace d'un fleuve, pendant qu'il jouait dessus avec d'autres enfants à l'âge de huit une. Selon lui, Mathilde etait présente, et c'était en Lorraine!

^{* *} Bæc, vivente adhuc virosuo, quandam viduitatis speciera, longissimis ab eo spacia exclusa, prietendebat, cum nec ipia maritum in Lutoringia edministrabat, negocias implicitus, vix post tercium vel quartum annum semiel marcham habicam inviseret (Lamberti Ann. 1077, Perti, V, 257). Domino, en bon courtism, ne parle pia de ce mariage qui tappelait à Mathade d'importuns souvenire, et Barounis (ann. 1074) le revoque en doute, mais il est prouvé par deux chartes des archives épiscopales de Lucques : « quin ego qui supra Metuda Marchionissa professa sum ex natione mes legem videre videor Longobardorum, sed nunc modo pro parte suprascripti Gotificedi qui fuit viro meo ». — « Qui ego ex parte suprascripti Gotificedi qui fuit viro meo ». — « Qui ego ex parte supradicti viri mei... » (Piorentini, l. III, p. 105. — Tosti, p. 111.)

Alexandre II, sur la fin de sa vie, n'avait résigné en fateur de ce neveu l'évêché de Lucques que, jusque sous la tiare, il conservait jalousement¹.

Lorsque Hildebrand se décida à prendre la lourde sucession de ce pontife, et à être pape de nom comme de ait, il avait soixante ans et Math.lde vingt. La calomnie a minement tenté de flétrir les relations de ce vieillard à la taille grèle, au gros ventre, aux jambes courtes*, et de cette jeune semme si sincère, si ardente en son démement*. Les termes affectueux, presque tendres, des leures que lui écrivait Gregoire VII n'ont pu donner le change qu'à ceux qui le voulaient prendre. Si l'alliance enne eux fut intime autant qu'indissoluble, ce ne fut Taune alliance où l'affection paternelle d'une part, le respect filial de l'autre, donnèrent à l'Église sa force et si sûreté. Jamais le grand pontife n'écrit d'un ton plus ferme que lorsqu'il est à l'abri chez la comtesse, protégé par les murailles de ses châteaux et les lances de ses milies*. Heureusement douée pour la guerre, Mathilde sanit former une armée redoutable et presque homogène de ces aventuriers d'origine diverse, Bretons et Lorrains, Gascons et Arvernes, Franks et Saxons, Frisons et Russes,

l'licrentiai, p. 125. Voy. Baxmann, Die Politik der Papate, etc.

^{*} Homonoso exilia staturas, ... ventre lato, cruro curto (Benzo, Guillaume de Inhoesbury, Annales de Palith, dans Pertz, XI, 659, I, 474, XVI, 69.)

^{**} I. Giraud nous semble un peu sérère pour Mathilde : qu'il dise qu'elle fat i inconsalétée, qu'elle attacha son nom à des intrigues, à des artes que répoure l'homèteté postique, » on le conçoit; mass ou conçoit mons qu'il l'appelle « une dérote intrigunte, à la piété affectée » (Ch. Graud, Gréfoire VII et son temps. Revue des Deux-Mondes, 1° mai 1875, p. 157, 158, 162.). — On peut voir dans Lambert d'Aschaffenbourg (Peris, V) lives de ces calonnies et tout ensemble le démenti qu'il leur donne.

Yoj. Lettres de Grégoire VII, I. IV, ép. 17, 22, 23, 24, 27, 28. Tosti,
 226.

qu'elle enrôlait au basard'. Bien jeune encore, elle tenait tête dans les plaines lombardes à son cousin Henri IV', émule de Charlemagne, au dire des Allemands', tandis que, vers le Midi, Gothefred, avec les barons romains, tenait en échec les Normands « perfides et ingrats', » Mais d'une raiso i peu sûre, elle était le bras plutôt que la tête; quand elle semblait décider, elle ne faisait qu'obéir. L'enthousiasme lui rendait l'obéissance facile et douce, la poussait même à devancer les ordres du pape, à deviner, à accomplir dans l'occasion ses plus secrètes volontés.

C'est ainsi qu'elle sit par écrit au saint-siège la donation verbalement promise de la Ligurie et de la Toscane³. On était alors en 1077. Méconnu dans son autorité, menacé dans sa personne, Grégoire VII avait trouvé un inexpugnable asile sur le roc escarpé où s'élevaient les tours superbes de Canossa. Durant les trois mois qu'il y sit séjour, Mathilde, veuve et privée de sa mère⁴, resta sans désense sous les séductions impérieuses de ce génie sans

* Donizo, J. H., e. t. R. J. S., L. V. 565.

* · Promittens Carolum Magnum auo seculo representatum » (Lamberti Ann. Perts, Y. 141).

Perfide et ingrati. » (Vita Alexandre II, R. I. S. t. III, part. I, p. 303.)
 Cf. Hermann: Corneri Chron. (ke kard. II, 605). — Frorentan, I. I, p. 71.

* Anno 1077 Mathida constissa Liguriae et Tusciae viam imperatoris Henrici s bi infesti metuene Liguriaen et Tusciam provincias Gregorio papa et sanctae Romonae acciesias devolumeme colubit. (Chron Mon Caminens, auctore Petro Diacono, I. Ili, c. 2113, Periz, VII, 738). Vay, la Promissio Camiuma dans Jaffe (Repeta), et Periz, (Leges II, 50).

* Gothefred le Bossa était mort en février 1076, « milie quodam ad requisita nature in secessa sedens de deorsum vulneratus infeliener exspiravit. » (Berthold de Constance, Pertz. V. 285). Cf. Lomberti Annoles Pertz. V), etc. Béstrix, un mois plus tard (Muratori Ann. d Italia., 1076).

² Béatris était par sa mère courine germaine d'Henri III Voy. Saint-Barc., Hist. d'Halie, p. 1198-1210, et Ch. Girand, ioc. cd., p. 156.

égil. Elle souffrait, dit son biographe, de langueurs d'estouac et de maux d'entrailles. Pour en obtenir la guériso, ehe se dépouilla vivante des biens qu'elle p'avait premis qu'à sa mort.

Hais ce qu'elle donnait à l'Église, l'Église avait à le coquérir ou à le défendre. Valable pour les allenx, ce grad sacrifice était nul pour les hefs', et Henri IV ne comentait point à la spoliation de l'empire. En l'humiliant sans meaure à Canossa, grâce à un retour inespéré de la fortune, Grégoire VII compromettait sa victoire, dépassait et manquait son but. Il faisant trop paraître son desein de subordonner l'État à l'Église, de faire de l'Église l'État lui-même, et du pape le monarque universel'. L'instinct du danger mit sur ses gardes la société civile; su se livrer à l'empire, elle lui parut moins défavor, ble, et jar là fit tomber le dangereux édifice qu'élevait si la-honeusement la papauté.

Le récit de ces luttes épiques n'appartient pas à notre met; mais on comprend à quel point elles durent in-lursur le régime intérieuret sur les destinées de la Tosque. Même triomphante comme au temps de Canossa, l'athilde n'avait pas trop de toute son attention, de toutes sessorces, contre son redoutable adversaire. Bientôt vainque à Volta (1080), et ayant perdu ces cupides mercemires que dispersait comme des feuilles l'ouragan de la

Interen languer cum non esseret ah aivo Illius, inde tumens dedrt Eccleson sun vivens. (Danue, J. II, c. 90. R. I. S., t. Y, 583.)

^{*}Toy. Ch. Grand, loc. cit., 1" avril 1873, p. 645.

^{*} Ibid., p. 612.

* Bernold: Chron 1080, Perts V, 436 — Le P Tosti confond Bernold de Constance, dont la chronique ne commence qu'en 1075 à stre détaille, avec flerthold de Constance, dont la chronique finit en 1080, et se trove anan au V* vol. de Ports.

défaite, elle n'avait plus, pour soutenir la guerre, que les milices de ses villes. Avec les villes qui les lui fournissaient elle devait donc se montrer de facile composition, ne point les pressurer outre mesure, favoriser les progrès de leur développement communal. Grégoire VII lui en donnait sagement le conseil et l'exemple, parrout où ces progrès pouvaient nuire à ceux de l'empereur Les peuples, à cet égard, n'ont pas besoin qu'on les excite: il suffit qu'ils se sentent la bride sur le con. Tout leur était cause ou prétexte pour s'abandonner au courant qui les portait à l'émancipation : les moindres griefs conre leur évêque, les moindres jalousies contre leurs voisins, tantôt le désir d'étendre leur territoire, tantôt celui d'entraver le trafic d'une cité rivale, ici le besoin de résister au pape, là le devoir de combattre l'empereur. Ils passaient quelquefois d'une cause à une autre, se rangeant un jour du côté du vainqueur, pour en éviter les sevices immédiata; le lendemain du côté du vaiseu, s'il ne l'était pas asses pour qu'un secours opportun ne rétablit l'équilibre, si profitable à l'indépendance communale. Non pas que les mêmes bommes chantassent incessamment et à tout propos la palinodie : chaque ville en contenait des deux partis, auxquels les événements du dehors donnaient tour à tour une prépondérance momentanée : l'intérêt commun, qui était l'affranchissement, en profitait. Troppeu éclairées encore pour le bien comprendre et le bien servir, elles croyaient être utiles au pape en combattant ceux de leura citoyens qui se prononçaient pour l'empereur, et à l'empereur en persécutant ceux qui se déclaraient pour le pape. Absorbées par ces querelles mesquines et encore obscures, elles n'étaient que d'un médiocre secours aux puissances rivales qui mettaient en

ches leur espoir; mais cet espoir que rien ne décourageait était pour elles une sauvegarde, ni le pape, ni l'empereur ne voulant nuire à des ennemis qui pouvaient cesser de l'être, ou à des amis qu'ils avaient éprouvés.

Ce speciacle, que donnait depuis longtemps la Lombarde, la Toscane le donna à son tour, quand la guerre y eut pénétré. Elle y pénétra le jour où Henri IV marcha sur Rome. La fortune se prononçant pour lui, Sienne, Pise, Lucques, se déclarèrent en sa faveur. Les évêgues de Volterre, d'Arezzo, de Pistoia, entraînèrent leurs diocésains dans le parti impérial (1080)1. A Lucques, les chanoines chassent Anselme, leur évêque, le fidèle conseiller de Mathide; ils le remplacent par un diarre, nommé Pietro, dévoué à l'empereur et à l'antipape Wibert, Excommuniés par Grégoire VII, ils n'en célèbrent pas moins les cérémonies religieuses (1081). Ils ouvrent leurs portes à Henri, et, en retour, obtiennent de lui d'amples priviléges : protection accordée aux seigneurs féodaux pour les maisons qu'ils possédaient dans la ville ou les fauhourgs; défense d'y édifier un palais impérial, et même, dans un rayon de six milles, des châteaux ou de hautes tours; garanties données aux gens de trafic, qu'il ne serait plus perm s d'arrêter sans observer la loi, d'accabler de corvées ou de péages, d'entraver dans leur industrie et leur négoce. A plus forte raison Pise obtenuit-elle les mêmes arantages. Il y fallait protéger en outre sa navigation, ses

whetica di Pisa, parte storica, p. 29. - Inghirami, V, 260, 262, 268.

¹ Serie degli antichi duchi e marchen di Toscana, par Della Rena, continuée par Lamier, III, § 2. — Inghirami, V. 268. — Ferrari, I. 428.

¹ Diplôme du 23 juin 1081. Yoy. Fiorentini p. 189, 206, 229, 225, 455. — Tommasi, Sommario di storia Incchese (Arch stor., X, 17-20).

— Muratori, Ann. d'Ital. 1081. — Premtentiarius, Vita S. Anselmi, ap. Tost, p. 240–252. — Camier, IV, § 2. — Grassi, Descrizione storica e

entreprises maritimes qui la comblaient de richesses et de gloire¹; et par son invariable dévouement à l'empire, elle méritait plus que toute autre cité les faveurs impériales, qui arrachaient au pontifical Donizo de véhémentes imprécations contre cette « ville indigne d'abriter dans se cathédrate les restes de Béatrix, souillee par les païens et les Turcs, par les Chaldéens et les Parthes, par mille monstres marias, par les parjures comme par les crimes des marchands¹. »

Ce n'étaient pas, quoi qu'en en ait dit, l'origine première et le fondement des libertés urbaines; mais c'en etait la confirmation éclatante. Il fallait bien que déjà elles existassent, puisque Henri IV s'engageait à ne nommer aucun marquis en Toscane sans le consentement des douze consuls de Pise, réunis en conseil au son du bestroi.

Florence n'eût pas obtenu de moindres avantages, si elle avait suivi l'exemple de la brillante reine des mers. Nais elle restait fidèle à la cause pontificale. Ne redoutant plus guère sa voisine, Fiesole, qui, déjà en décadence, « consumait en discordes schismatiques, comme écrit Grégoire VII, les misérables restes de son Église³, » on l'avant que tonjours reconnaissante et dévouée à l'active comtesse, qui y rendait la justice, qui y ramenait la confiance et la sécurité⁴; pleine de joie quand Mathilde réduisait le

Donizo, I. I. c. xx. R. I. S., t. V. 364.

Cantini, I, 70-72.

^{*} Valuecch, Episiola de veteribus pisanes civitates constitutes. Flor., 1727, in 4°. — Beitmelli, Del risorgimento d'Italia dopo il mille, Bassino, 1778, in 8°. — Kurstori, Ann. d'Italia, 1965. — Fanueci, t. 1, 1., c. va. — Grassi, p. 30. — Inghirami, V, 241, 265.

^{*} Lettre aux Fissolaus pour les gourmander de chercher des querelles à leur evêque Frasmund et de troubler l'Église, « et sic fesulaux ecclesse past longus tribusationes ipsas resiquas consumere. » Et plus soin : « uniora-

c'sar germain à se traîner sur les genoux dans la neige de Canossa', et de douleur quand Cenero, le préfet de Rome, accablait de coups, sur les dalles de Sainte-Marielajeure, un pontife vénéré'. On l'allait voir résistant seule à l'ennemi devant qui pliaient et s'ouvraient toutes les autres villes, et par là retardant, comme l'a justement remarqué Villani, le progrès de ses naissantes libertés'.

Enri IV revenait de Rome, dont il avait mutdement fait le siège. Dès le milien de juin 1081, il était à Lucques, cachant sa honte et sa rage; il y prenait un mois entier de repos. Comment, de si près, eut-il supporté l'insulte que lui faisait Florence, en refusant de l'accueil-lit, de se prosterner devant lui? Il vint avec son armée emper au nord-ouest de la ville, sous ses murailles, à l'endroit qu'en appelait Cafagio, ou Champ du hêtre!, et il attendit l'effet de cette menagante démonstration. Une

has paupertas el ruida ecclesia: suas. • (Rome, 4 mars 1075. — Labbe, L. 1(3.)

*Bonizo, I. H. c. z. — Lamberti Ann., 1076 (Ports, V, 241. — Paul de Jemned, De rebus gestis Gregorii Vil. R. l. S., t. III, parl. I, p. 358.

*Prut de Bernried, loc cut., p. 529 — Berthold de Constance (Pertz, V., 281 sq.). — Pandulphe de Piso, Vita Gregorii VII (R. I. S., t. III., part. I., p. 505). — M. Villemans (II., 20) a trace un brillant tableau de cet equade.

* Per la qual cosa il nome di Pirenze e la sua forza statte per iapatio di 200 anni, sonte poicrai dilatare o cresciere ne' sum picciol, cierdii e lermane. • [Viliani, III., 3.]

*Le 15 avril, il etait a Billan , le 4 juin, il repartant de Rome Behmer,

Repesta, etc., p. 95, 96).

Voy, dans Frorentin, p. 200, et dans Mazzarora, 1, 291, la mention d'un acte de lui en date du 25 juin. (Fiorentini dit par erreur Non. Julii; c'est il fal. Julii, c'est-à-dire 25 juin qu'il faut lire). Muratori (Antiq. ital. II, 949) et Böhmer (Regesta, etc. p. 96) mentionneut encore deux nutres actes dates de Lucques le 19 et le 20 juillet. Par consequent on ne pout teux compte de l'assertion d'Amsurato mettant su 21 d'avril le commentement et au 21 de juille. Li levoe du siège de Florence (l. l'accres-cuto, l. 1, p. 44). Si ce siège eut neu, ce ne put être qu'en août.

* Compus fagt. C'est la qu'en a construit plus tard l'eglise des Serm et

percé la rue de ce nom.

partie des Florentins lui voulaient ouvrir leurs portes, car il comptait parmi eux des partisans'; mais le plus grand nombre, qui les avait formées en voyant flotter à l'horizon les bannières impériales, persista dans sa vaillante attitude. Bien leur prit d'avoir, trois ans auparavant, élargi, fortifié leurs murailles, et, par une circonscription précise des quartiers, ébauché l'organisation militaire de Florence, L'impétueux Germain dut se résigner à un long blocus ou à des attaques partielles qui trouvèrent ses ennemis sur leurs gardes. On ne sait si Mathilde était présente ou représentée par quelqu'un de ses vicomtes, par quelques-unes de ses milices, car tout est obscur et douteux dans ce grave événement. La constance des assiégés paraît avoir lassé celle de l'assiégeant. Le 5 octobre, il était de retour à Lucques"; il y était rentré sons gloire, ne pénétrant que dans les villes qui savaient passer d'un maître à l'autre et se vendre au plus offrant.

On voudrait crotre que, pour prix de son énergique Gdélité, Florence reçut de la grande comtesse des priviléges semblables à ceux que Pise et Lucques, pour prix de leur défection, recevaient de l'empereur. Mais Mathilde n'avait le moyen de rien donner; elle ne pouvait que laisser prendre. Faire face à Henri, qui passait l'hiver dans son palais de Ravenne, et à Wibert, qui avait repris le siège de Rome, forcer le blocus pour amener aux Romains des hommes et de l'argent, corrompre ou com-

Per la venuta del detto Arrigo imperadore si cominciò divisione in Firenze a parte di chiesa e d'imperio (Villani, IV, 22).

Bohmer, Regesta, etc., p. 1/6. — Il y était peut-être supersyant; mais les chromqueurs brouillant toutes les dates, on ne peut constater sa présence que par ses actes. Ce long séjour en Toscane, cette ignorance de ce qu'il y fait entre juillet et octobre, rend très-probable l'assertion des auteurs sur le mége de Florence.

bittre les barons du parti impérial et soutenir la foi ébranlée des amis du saint-siège, écrire en Allemagne pour en obtenir des secours, voilà quelle était la vie de cette « fille de Pierre qui résistant seule au plus grand prince du mondet, » Les succès lui étaient inutiles auunt que les revers funestes. La victoire de Sorbara n'empêche pas Grégoire VII de mourir tristement à Salerne, où il avait dû suivre Robert Guiscard, son barbare allié (1084-1086). Le mentor Anselme meurt à son tour, et Mathilde reste seule pour soutenir la lutte, comme pour faire exécuter les volontés suprêmes de ce despotique pontife, appelé « saint Satan » par ses partisans euxmêmes*, et qui, pour faire des papes après sa mort comme il en faisait avant de l'être, avait désigné dans un ordre rigoureux les trois plus dignes de lui succéder. Si longtemps pupille du saint-siège, Mathilde en prenait la totelle : grand péril pour une femme d'age mor sans doute, mais dont le génie n'égalait pas l'activité.

Cette activité, à vrai dire, soutenue par le bon voulor, auffisait à améliorer le sort des peuples, alors surtout que l'absence de l'empereur ralentissait ou suspendait la guerre. Henri ayant passé quatre années loin de l'Italie (1085-1090), la comtesse recouvrait son pouvoir*, et en usait pour réparer de son mieux tant de maux accumulés par la nature et les hommes, pour combattre les inondations, la famine, la peste, pour ordonner des travaux, tracer des routes, construire des digues,

^{* -} Sola resustit et Mathuldes filia Petri. - (Donne, I. II, c. 1, R. I. S., t. T., 567). -

^{* «}De catero Sanctum Satanam meum humildor obsecco, » (Petri Daimani ib. i, ep. xvi, p. 36.)

^{* «} Suam potentiam recuperavit. » (Bernolds Chron., 1085. Perts, Y, 443).

des hôpitaux, des écoles, alléger le fard au des péages ', transformer comme à vue d'œil la Toscane. Dans un temps d'universelle misère, le spectacle de cette prospérité unique excitait l'admiration et les convoitises des princes sans sujets', et, en donnant à ceux de Mathilde un juste contentement de leur sort, il les rendait indifférents plus que d'autres à cette indépendance qui fait la dignité.

L'impetueux monvement qui devait, quelques années plus tard, soulever la chrétienté contre l'islamisme, les ramena, presque à leur insu, dans les voies de l'émancipation. Dépositaire de l'aventureux dessein des croisades, conçu par le génie de Grégoire VII, bien avant que l'éloquence d'Urhain II le rendit populaire, la comtesse, dès l'an 1088, avait tenté d'y gagner les Italieus. Sur sa demande, mais bien moins pour lui plaire que dans l'intérêt de leur trafic, Génois et l'isans cinglaient de voiles vers Tunis, en rapportaient les couronnes des rois vaineus, et les offraient, symptôme significatif de l'esprit croissant d'indépendance, non à Mathide leur souveraine, mais à Henri IV leur suzerain. En 1099, les villes d'Italie et de Toscane, quoique sans enthou-

* Robert Courte Heuse, desherate à dix-huit ans par son père, Guillaume le Conquérant, étant venu en Toscane, marquait le déstr d'épouser Mathilde, dejà quadragénaire, pour se créer un royaume sous ce clurat simé du soleil. 'Fiorentmi, Tosti, passim). Yoy, aussi notre mémoire La contesse Mathilde et le saint-siège

³ Chronicum preanum, R. I. S., 1. YI, 188. — Annales genuences, I. J. R. I. S., I. YI, 255. — Gf. Michaud, Histoire des croisedes, éd. de 1854. I. J., p. 45.

^{• •} Mathida praeteres ducissa Ligaria et Tuscia.... Ob reverentista bajus loca constituit ut nullum placeaticum (tribut pour les routes) vei thelomum (tribut pour les marchandises marines) in civitate Pisa ia et Locensi et in omni ditionis musi term monachi nostri aliquando ducent. • (Petri Diucenii Chrona, 1. III, c., ix. — Fiorentini, p. 225).

sasme, étaient emportées dans l'irrésistible flot qui pousait l'Europe aux rivages de la terre Sainte. Sur les exhortations de leur archevêque Ranieri, interprête de la omtesse et du pape, les Florentins envoyaient un cerain nombre des leurs à la conquête du saint sépulcre. Pazzo des Pazzi, suivi des hommes de bonne volonté, menait passage sur les galères pisanes. Il avait reçud'Urbain II la surintendance générale des croisés pour toute la Toscane". A la prise de Jérusalem, il fut le premier qui arbora sur la muraille le grand étendard des bitaillons qu'il commandaits. En récompense, il regut de Godefroi de Bouillon la couronne murale, avec le privilége de porter sur ses enseignes particulières les rmes instituées par le religieux conseil des princes et des prélats, cinq croix et deux dauphins. A son retour, ses compatrioles lui firent une réception triomphale, moins encore pour glorifier sa vaillance que pour honorer trois fragments qu'il rapportant du sépulere reconquis. Il rentra dans Florence sur un char doré où était représenté son brillant exploit et qu'avait béni l'archevêque Ranieri. Ses compagnons le précédaient, ainsi que les magistrats, le clergé et une grande multitude de peuple. Sur son passage retent ssaient les fanfares des trompettes, les chants d'allègresse, les applaud seements. Jusqu'au temps des factions violentes, la famille des Pazzi tint à

¹ Les Italiens disent de' ou des, et les Français de. Nais l'article italien signife uniquement ; de la famille des. Ce n'est donc pas une partie du mm, et mient vaut en donner la traduction essete, que de reproduire, tou sa forme étrangère, un moi du langage commun

^{*} Gemarmi, Storia genealogica delle famiglie nobili toscane ed umbre, t.il., p. 111. — laghirumi, V, 500.

Les chroniqueurs florentins semblent même dire qu'il fut le premier de les envises à monter à l'assaut; mus le silence des historiens de la croitile nous force à interpréter plus moderiement la glore de Passe.

honneur de conserver elle-même les pierres vénérables '. Le samedi saint, aux cérémonies de la matinée, un d'eux les frappait avec l'acier; le feu sacré qui en jaillissait servait à rallumer les cierges éteints et à allumer, quand l'officiant entonnait le filoria in excelsis, les pièces d'artifice disposées sur le char triomphal. Puis, en partant de la place San Giovanni, on conduisait processionnellement ce char au canto dei Pazzi', et là partaient de nouveau des fusées en signe d'allégresse pieuse et de commémoration reconnaissante. Pour assurer la perpétuité de ces cérémonies, les Pazz constituèrent sur un monte ou établissement de crédit une somme d'argent à fonds perdu. On peut dire qu'elle était bien placée, car avec d'insignifiantes modifications cette fête se célèbre encore tous les ans, et les Pazzi lui ont laissé leur nom *.

Tandes qu'els versaient leur sang sous les murs de Jérusalem, Florence et les autres villes tiraient de leur départ un profit singulier autant qu'inattendu : elles en

* Canto signific coin, commo cantonata, d'où cantonada.

* On appelle monte ou luage de mante les établemements de crédit en Italie comme en France. » (Lattré, Dectammere de la langue française.) — « Il monte è un credite che i cittadun hanno con il comune per denare prestate a un tente per cente l'anno in perpetne Queste si può vendere, impegnare e contrattere in que unque modo. » [Ossers, fier. IV, 96.

A On l'appolle festa della colombina della casa Passi. Du mattro-autel de la cathédrale part une grosse corde qui aboutit à un chur couvert de pièces d'artifice et de péterds, situé au mineu de la place, entre l'égluse et le baptistère. Le samedt saint, à midi précis, une petite colombe artificielle est lancée le long de la corde et communique le feu aux pièces d'artifice. Si la colombe-fusée va droit, si le feu preud bien, les paysans accourus des environs pour recevoir l'horoscope s'en retournent joyeux, persuadés que la récolte sera bonne cette aunée. Puis on conduit sur la place plusieurs paires de bœufs pour les atteler su chur et 'emmener au cauto des Passi, où la cérémonie se termine par l'explosion des dernières pièces à artifice.

^{*} Elles furent alors déposées dans l'église de San Biagio, atuée entre la via delie terme et la via Porta Rossa. Cette église sert sujourd'hui de magasin.

paraissaient saintes aux yeur de la dévote comtesse, Von-seulement elle avait obtenu des indulgences plénières pour toutes les fautes, et accordé des garanties formelles contre toutes poursuites de la justice, contre toute persécution des créanciers, mais encore elle se fût fait scrupule, en un pareil moment, d'appesantir son autorité. Après la croisade il était trop tard pour le faire, pour rompre des habitudes prises, pour rappeler les villes à la soumission. En Lombardie elles traitaient avec Mathilde de puissance à puissance . En Toscane, sans s'émanciper à ce point, elles se complaisaient de plus en plus dans leur douce indépendance de fait. Pas plus qu'Urbain II, Mathilde n'en prévoyait les suites, c'est-àdire leur affranchissement définitif. L'eut-elle prévu, sa faiblesse croissante, amertume de ses dornières années, la forçait à céder devant ses sujets pour ne pas céder devant l'empereur, il paraissait si redoutable, qu'on n'osait plus agir contre lui au grand jour. Ruser, tromper sans cesse, était la première nécessité d'une politique aux abois. Pour imposer à la comtesse vieillie un jeune mari, Urbain II devait dissimuler à Henri IV cette alliance, et à Welf, le mari désigné, la donation *. Celui-là, en effet, ne pouvait voir de bon œil une famille ennemie" à che-

* Bernolde Chronicon, ann. 1095 (Perts, V. 455). — Donize, II, c. iv, vii., viii. (R. I. S., t. V. 371-374). — Landulina junior, Historia Mediolonemas, c. i. R. I. S., t. V. 469-472). — Sigonio, Opera comaia, t. II: De regno Italia, I. IX, 200. 1091. — Muraton, Ann. d'Ital., 1095.

^{*} C'est un des faits, dit M Giraud, qui ont entamé la considération de Mathilde sux yeux de la postérité » (Loc cit., 1º mai 1873, p. 161.) — M. Abel (loc cit., p. 250, place vers 10×0 un autre manage de Mathilde avec Azzo, marquis d'Este. Il ignore que Fiorentini (p. 152 et Baronius (1074, t. XVII, p. 386; ont demontre qu'il s'agit d'une autre Mathilde. Les lettres de Grégoire VII (l. II, ep. 33, 35) parlent, dit Baronius, de quatre femmes de ce nom dans ce lemps-là.

Muratori appelle les Welfs de Bavière e antemurale in Germania della mar. de Progress. — 1.

val sur les Alpes, un pied au fond de l'Allemagne, l'autre aux confins du patrimoine de Pierre 1; celui-ci n'eût pas consenti à flétrir sa dix-neuvième année, sans la ferme

espérance d'accroître son pouvoir.

C'est pourquoi, à peine la vit-il déçue, à peine ent-il vent de la donation, que ses parents, avec la fougue de leur race, passaient d'un extrème à l'autre et offraient leur épée à un ennemi traditionnel. Lui-mème, chassé par son ardente épouse qui méprisait sa froideur, devenait une précieuse recrue pour l'implacable ennemi du saint-siège (1096). Rien désormais ne succède à l'infortunée comtesse, rien, pas même la révolte de l'impératrice et de son fils Conrad, qui force l'empereur à se défendre en Allemagne au lieu d'attaquer en Italie; car le félon Conrad, bon catholique, mais nullement homme de guerre, ne peut s'entendre avec Mathilde, et vient misérablement mourir à Florence, peut-être par le poison (1101). L'année suivante, on peut bien publique-

parte poetificia. » (Delle antichità estenzi, part. I, c. 1-14, p. 1-20.)

* Bernoldi Chron., 1089 (Perts, V, 449). — Fiorentini, I II, p. 242.

— Muratori, Delle antichità estenzi, part. I, c. 1-14. — Tosti, p. 294-296.

* c Konrad erat vir per omnia catholicus et apostolicus sedi subjectussimus, plus religious quam fascibus et armis deditus. » (Annalista Sazo,

Pertz, VII.)

[&]quot;Muratori (Antich. estensi, part. I, c. iv, p. 20, 22) pense que la refus d'assurer à Welf l'héritage fut la cause du divorce. Fosti (p. 320) repousse cette hypothèse, mais par de faibles arguments. On mit que Mathilde accusa son mari d'impuissance. On peut lire dans Minorites florentini gesta imperatorum (Bohmer, Fontes rerum germanicarum, t. IV, 617, publié par Haber), une anecdote curiouse et peu comme à ce sujet.

^{*} En 1099, d'après Anonyme esta comiteux Mathidus, c. 21, R. I. S., t. Y. 395. — La chronique d'Ursperg (Perts, YI) dit en 1101. « Accepta potone ab Aviano, medico Mathida com tissa, vitam fiment. » (Landulfus jumor, Hist. Mediol., c. 1, R. I. S., t. V, 459-520.) M. Girand remarque que Landulphe, contemporane, n'était pas partisan d'Henri. (Loc. cit., 1 mai 1875, p. 162.)

ment refaire l'acte de donation, perdu depuis le dernier séjour de l'empereur à Rome en 1985 : la papanté ne repit qu'un vain titre, avec d'inextricables difficultés. S'agissait-il seulement des alleux ou, en même temps, des befs? Y avait-il lieu de maintenir entre les uns et les nutres une distinction formellement établie par la loi fédale, mais plus d'une fois méconnue par les décrets mpériaux '? On en devait disputer longuement et point par amour de la dispute : le saint-siège n'avait que faire d'alleux tels que Briey, Stenay, Juvigny en Lorraine, bentage maternel de Mathilde, tandis qu'il tenait beaucon aux pays entre Mantoue et Viterbe, lesquels justement étaient des fiefs '. L'authenticité même de l'acte fut contestée', et la mort d'Henri IV ne fit que raviver ce déhats (1406).

En succédant à un père découragé, dont sa révolte, sprès celle de Conrad, avant troublé les derniers jours, Benri V s'engageait dans la lutte avec l'ardeur de son ège. N'ayant pris ses armes parricides que pour conserver ses droits au trône, en évitant l'excommunication qu'il eût encourue à soutenir dans son malheur Henri IV

* Le teste de Domzo ferant croure que Mathalde n'avait entendu donner preses alleux « Propris clavigero sua subdida omnia Petro, » (L. II, c. 1, L.I. S., t. V., 566). — Mais les fermes de l'ac e même (omnia mea bona jure

Popostario) semblent se préter à un sens plus general.

Yoy, Parte de 1102 dans Beronius (XVIII, 146); Muratori R. L.S., t. V. 384: Guetano Genm, Monumenta dominationus poutrficia, II, 558; Leibniu, Scriptures verum Brunewic II, 687; Tosti, 221. — Leo (I, 270) ne voit pu chir dans cette affaire. Il tient l'acte do 1977 pour réel, et celui de 1102 pur mocryphe.

[&]quot;La Lomberdie comme la Marche de Tescane — Azzone avulala in leule, a dat le l'. Tosti (n. 25). — « Leguriam et Tuscam provincias Grezone paper et sancte Romania eccassie devolusione obtulit. » (*Petri Diaconi* Uton., I. III, c. aux., Perts. VII, 738).

^{*} Yoy. Pierre Diacre (Pertz, VII, 758) et Fiorentini.

excommunié, il ne pouvait mettre moins d'énergie à défendre les droits de l'empire. Il ne craint pas de charger de chaines le pape Pascal II et de l'emmener captif à sa suite, et la comtesse, après s'être enfermée, pour ne pas le voir, dans son château de Bibianello, est réduite à lui en ouvrir les portes, à l'y traiter avec courtoisie, car il est redoutable et lui prodigue les respects. « Mathilde courtoise, écrit le père Tosti, son admirateur et son biographe, c'était le signe que le principe ennemi avait déjà échappé à la tutelle d'un homme et s'était réfugié dans la personnalité terrible des multitudes '. »

Ces multitudes, c'étaient les populations urbaines, Dans leur désir nouveau d'indépendance, elles s'abandonnaient à la désaffection ou à la révolte. Leur souveraine vieillie ne trouvait plus auprès d'elles, dans les beures difficiles, un refuge assuré. Elle n'avait plus de résidence fixe : elle errait de château en château, elle cherchait un abri derrière les hautes murailles de Ribianello, de Baranzone, de Bondello, de Canossa, sa chère Canossa, qui, par la bouche de son chapelain Denizo, lui recommandait de fuir les cités populeuses où les crimes se multiplient avec les parjures des marchands 1. Sienne, Lucques, Arezzo, s'agitaient. Pise faisait à Lucques upe longue guerre de cinq ans, sans que la comtesse y prit part, sans qu'elle pût l'empêcher '. Pise élevait sans permission, sur la plus haute cime des monts Pisans, sa fameuse forteresse de Verrucola, pour dominer les châ-

^{*} Tosti, p. 558. Cf. Helier, Heinrick V in seinem Verhältniss zu zeinem Vater Heinrich IV und in seinem Besichungen zu P. Paschalis II bis auf die Zeit seiner Kaiserkronung; Melk, 1869.

Donato, I. I, a. xx, B. I. S., t. V. 364.

Fiorentini, 287, 290; Kurstori, Ann. d'Italia, 1205.

teaux 'du voisinage, les plaines et les collines des vallées de l'Arno, de l'Era, de la Nievole . Pistoia, en proie au désordre, ne révait que sang et carnage : elle voyait mainte famille émigrer dans les cités voisines, où la révolte ne pouvait être empêchée qu'à force de concessions .

Florence elle-même, trop fidèle encore pour se révolter, agissait du moins, en vue de ses intérêts. comme si elle n'ava.t plus connu de mattres. Ses habitants, héritiers, pour la plupart, du sang latin, vivaient humblement de leurs humbles métiers, de leur trafic rudimentaire : mais ils avaient besoin de routes libres. pour s'approvisionner au dehors ou pour écouler leurs produits, et d'un territoire moins étroit pour respirer plus librement. Or, du haut de leurs aires inaccessibles, établies au flanc des rochers, au sommet des collines ou des montagnes, les hobereaux de race germanique fondaient, à chaque embranchement des chemins, sur les marchands, les voituriers, les voyageurs, ou apostaient des sqherri, coupe-jarrets qui percevaient des droits ruineux et mettaient à mort les récalcitrants. En se multipliant, l'injure privée devenait publique. La venger était une satisfaction universellement réclamée; en prévenir le retour, une question de vie ou de mort '. Le jour où

* Granni, Parte storica, p. 45. Inghirami, V, 314.

On appelait castello non-teniement les fortereses fécdales, mais encore un grand nombre de bourgades fortifiées, on la nobleme termit ammettre une population d'agriculteurs. (Voy. P. Villari, dans Il Politerisco de Milans, justiet 1866, p. P.)

Salvi, Belle storia di Putoia, I. I, t. I, p. 54; Inghirom, Y, 313.

⁴ M. P. Villars à va très-juste sur ce point, si ce n'est qu'il exagère l'importance de la diversité de race entre les liaisens et les Allementes, depuis a longtemps mélés sur le même sol (Voy. Il Politecnico, juillet 1866, p. 40.)

ces incommodes voisins voulurent en outre s'agrandir, le jour où les autres villes de la Toscane eurent pour les mêmes motifs que Florence la même ambition, surgirent en outre milte querelles pour des droits d'entrée ou de sortie, pour des questions de bœufs, de pâturages, de bois, de rivières, d'exilés, de confins, de territoires. Le plus faible devait se soumettre au plus fort, accepter son alliance, lui payer la contribution de la zappa et celle du boaticum, prélevées l'une sur l'homme de labour, l'autre sur toute paire de bœufs ', s'engager enfin à avoir mêmes amis, mêmes ennemis '.

Ainsi Florence entreprit presque simultanément deux séries de guerres, contre les seigneurs voisins et contre les cités voisines, L'entreprise était périlleuse. Ces deux sortes d'adversaires cussent été invincibles s'ils avaient sa s'entendre. Mais c'était la tendance du temps de ne compter que sur soi, de vivre en perpétuelle défiance de ceux dont on aurait dû se rapprocher par communauté d'intérêts. Les Florentins, d'ailleurs, avec une supériorité d'esprit politique qui éclate dès lors, n'agissaient point au hasard, pour venger de côté ou d'autre l'injure la plus récente. Ils s'attaquaient d'abord aux plus proches et ne s'avançaient au loin que graduellement, avec précaution. Ils cherchaient des alliés et bientôt des tribataires. Ils ne recouraient aux armes qu'après avoir échoué dans les négociations. Ils tendaient à former, sous leur direction, un faisceau Jes localités voisines, trop petites ou trop falbles pour qu'un seigneur voulût y

La sappa montait à trois ou quatre sous de Lucques par homme, le boutieum à six par paire de bœuis.

^{*} On peut voir dans bavioli (Annali di Bologna) un grand nombre de documents contanant des accords de ce genre.

résider. Quand les nobles épais de l'Allemagne compirent cette politique menaçante, quand ils s'aperçurent que des bourgeois, des artisans mal armés, pouvaient êre redoutables, ils essayèrent, eux aussi, de nouer des aliances; ils firent aux monastères et aux églises des donations fictives de leurs propres biens '. Mais il était top tard : ils ne trompèrent, ils n'intimidérent point leurs subtile et résolus ennemis.

Cest en 1101, sous les yeux mêmes de la comtesse Mithilde *, que Florence commença de s'attaquer à ses vosins. Il y avait dans le val d'Elsa, sur une colline qui don nait toutes celles de la contrée, un groupe d'habitations que protégeaient d'assez fortes murailles et qu'on nommait la château de Pogna , Les vieux auteurs ne dient point que quelque hobereau y fût le maître. C'était sats doute une de ces petites places qui se defendaient, qui se gouvernaient elles-mêmes et auxquelles s'appliquait, comme aux manoirs des seigneurs, le nom génénque de castello. Hors d'état de résister, Pogna se soumit, sus coup ferir, au traité que lui proposait Florence. Elle s'engagea, sous la foi du serment, à ne faire ni paix ni guerre sans le consentement des l'Iorentins, à n'augmen-🗠 m déplacer ses fortifications, à n'en point édifier sur les hauteurs de Semifonte et à ne pas permettre que

^{*} Voy, sur co fait, F. Golootti, Memorie di Pescia, ms. de la Bibl. nat. i Piercece. — Manni, Osservazioni ai agitti antichi. t XI, Sigitto, 9. — lebili. Albero ed interia della famiglia dei conti di Musciano, 1667. — lici Desjardina, Negociationa diplomatiques de la France avec la Toscano, littol., p. 16, 17; Paris. 1859, in-4*

^{&#}x27; Sa presence est pronvée par les sentences qu'elle rendait en 1105 dans · Nacelo, en 1107 à Prato, à Volterre et silieurs.

¹ Soire Marciana et Tavernelle. Les ruppes portent le nom de Masse del 1930 de Marcialla (Repetti, IV, 498).

personne en édifiat. Les Florentins prirent des engagements semblables. Ils promirent en outre d'aider et défendre les habitants de Pogna, et de leur faire rendre justice comme à eux-mêmes, excepté contre l'empereur et ses représentants, clause remarquable en ce temps de guerres acharnées contre l'empire, et qui montre à quel point les plus dévoués au saint-siège étaient loin encore de méconnaître le droit impérial.

Fière de ce succès, Florence ne tardait pas à se déclarer protectrice des campagnes environnantes et à attaquer ceux des châtelains ou capitaines * qui ne tenaient pas compte du droit qu'elle s'arrogeait et que les intéressés n'avaient pas encore reconnu. C'est ainsi qu'en 1107 elle s'armait contre le castello de Monte Orlandi. Située non loin de Signa, à l'endroit où une étroite gorge sépare les deux bassins de l'Arno florentin et de l'Arno inférieur, cette vieille forteresse servait de repaire aux comtes Cadolingi de Fucecchio et de Settimo. Elle commandait la route de Florence à Pise. Aucun voyageur, aucun marchand ne passait sans être rançonné. Là trouvaient un refuge les malfaiteurs de haut parage qui ne se croyaient plus en sûreté chez eux après de criants méfaits. C'étaient autant d'oppresseurs de plus pour les pauvres habitants de la vallée. Résolus à reconquérir la

⁴ mars 1101 Archivio di Stato, Capitoli, classe XI, distinction I, nº XXIX, fº 78 vº. — Ce document se trouve en outre dans un autre volume, nº XXVI, fº 74. — Il en est de même pour un grand nombre d'autres. Nous nous bornerons, à l'avenir, à indiquer le voi. XXIX.

^{*} Excepto contra imperatorem vel suos nuntios. > Voy le doc. dans Cantini, I, 75. — Cf. Ammerato, I, 1 accr., t. I, part. I, p 46. — Arch. stor., 3º série, 1865, t. II, part. I, p. 79.

^{*} Comites pagant, castellans, chilelains; capitans, el par abreviation cattanes, cultans, où plusieurs voient suns une syncope de castellans.

Liberté de leurs communications avec Pise, les Florentins mulnient être redresseurs de torts. Ils s'emparèrent du château, y firent prisonniers tous ceux qu'il contenait, et n'en laissèrent pas debout pierre sur pierre, aûn que personne n'eût le désir ni la possibilité de s'y retrancher de nouveau. Ces destructions devinrent pour eux une règle dont ils ne se départirent plus, dès que la force de la place prise ou le caractère des vaincus leur pouvait impirer des craintes pour l'avenir.

Qui soupçonnerait, au récit de tels événemen s, que l'athilde régnat encore aur la Toscane? Elle y régnait pourtant, et elle y était souvent de sa personne. En 1105, elle recevait à Florence le pape Pascal II qui venait y te-

On first même par en faire une prescription légale qui fut insérée au stata florentin (I III, Rub. 84, voy Lomi, Lezioni, I, 290) — On dit ques revenant de Monte Orlandi, les Florentins aidèrent le pape et Mathide à l'emparer de Prato, peute ville qu'avasent fondée certains vissaux des contes Guidi, après avoir achete leur liberté (Villani, IV, 25; Paolino, R. I. S., Suppl., II. 3; Muratori, Ann. d'Ital., 1167). Mais les faits manquent le compétement de certitude, comme on peut le voir dans Repetting.

(IT, 856).

^{*} Villam, IV, 24. — Proline di Piere, Granica (1080-1305) ap. R. I. S., Suplement, t. 11, col. 3, Rome, 1755, in-P, et Florence, 1770. — Ce chrosqueur, fils d'un fersmer des gabelles, et prepose lus-même à la gabelle des mirachers, écrivait vers 1302. L'est precieux surtout pour les temps les plus reporachés de las. II. G. Grion a contesto l'authenticité de cette chronique, uns ses arguments ontéte victorieusement rétorqués par M. Scheffer-Boithere, Gesta Florentmorum, sp. Archw der Gesellschaft für allere destache Kunde, t. XII., ann., 1872, p. 427-468. — Marchionne Stefam. t i, Rub. 59 (Delizie, etc., t. VII). - Ammirato, I. I acce., t I, p. 47. - Repetti, † III., p. 459. - Le leconisme des auteurs et l'identité de leurs rents pour tous ces faits de guerre suspirent des doutes à Litts sur cette estreprise (Faringlie eslebri italiane, part. II, G P., Nota delle faringlia Nedect e de' primi tempi della repubblica di Firenzo). Nain è ce compte il faudrant les contester toutes, et il est certain qu'eller durent être la premere manifestation de l'activite, de l'expansion florentines. Le laconisme nome des auteurs prouve leur sincérité. Il leur oût eté si facile d'ajouter de bullante details, comme font les bagiographes!

nir un concile'. En 1409, le passage d'Henri V, qui se rendait à Rome, la ramenait dans sa forteresse de Bibianello, où elle apprenait, non sans dépit, qu'il célébrait en grande pompe la fête de Noël parmi les Florentins', qu'il les jetait, comme les Lombards, dans l'épouvante, qu'il les forçait à lui payer tribut', à invoquer son arbitrage dans les différends', à supporter qu'il abattit les murailles d'Arezzo et incendiât cette ville'; mais la trombe passée, « l'exterminateur de la terre' » approchant de la ville éternelle, Mathilde donnait de nouveau ses ordres à la Toscane. Elle avait même la satisfaction de s'y voir obéie, quand elle s'y faisait l'écho du saint-siège dans des questions qui touchaient, pour le moins en apparence, aux intérêts religieux.

G'est à couvrir de ce beau prétexte leurs desseins politiques que le pape et la comtesse mettaient alors leur habileté. Presque seule de toutes les villes toscanes, Pise

Fiorentias, I. H. - Muraton, Ann. d'Italia, 1105.

Brevintor Estensis ita legit : E. celebravit predictim rex in civitate Florentim antivitatem Christi. Para habent Epitomator Regionsis, Annales Hibleshemenses, niasque Insterna (Muratori, note à Denjao, R. 1 S., t. V, 278). •

Gens trepedat concts, nummer sebs datque trebuta, Con Longobardi, sie Tusci sunt tremefacti, Cum Florent nis.

⁽Doniso, L. II, c. 18. R. I. S., t. V. 378.

⁴ Anna Pise et Lucques, sur la question de savoir si les seigneurs de Ripalitatta avaient le droit de percevoir une redevance sur les marchandises qui traversaient le territoire utué entre ces deux villes (Ammirato, I. Facer., t. I, p. 48; Grassi, p. 45; Inghirann, V. 526. Pignotti, Storia delia Toscana, t. IV, L. II, c. n., p. 118).

Anonymi vita com. Math., c. xv. R. I. S., t. V. 345. — Ottonia Phrisingensia episcopi Rerum ab origine mundi ad iputti vaque tempora gesiarum libri VIII, P 78 v. Argentorati, 1515.

^{* «} Pandolfo pisane (in vita Paichelis II) chiama esso Arrigo Extermina-torem terras, e mandato dall' ira di Dio in Italia (Buratori, Ann. d'Italia, 1109), »

défendait résolument l'empire, et elle était trop puissante pour qu'on l'en pût empêcher. Supérieure à Venise sur la terre ferme, et à Génes sur la mer, elle était maîtresse du commerce dans les eaux occidentales de la Méditerranée, et donnait la main aux nobles toscans, dévoués comme el e à l'empereur. Pour l'occuper au dehors sans la détourner de ses desseins mercantiles, le pape avait chargé Mathilde de faire prendre la croix aux Pisans contre le roi sarrasin des iles Baléares, Nagrad-Daulat. qui détenait, disart-on, dans ses cachots, plus de trente mille chrétiens*, et dont les flottes ou les pirates infestaient les côtes entre l'Espagne et l'Italie. Faire leur salut en purgeant la mer et en éclipsant Gênes, c'etait pour les Pisans une bonne fortune qui ranima leur zele religieux. Les préparatifs faits avec autant d'ardeur que de hate*, au mois d'août 1113, leur flotte avait quitté le port. Contrariée par les vents, elle y rentrait presque aus-

^{*} Ce nom agnifie la forteresse de l'empire, Laurent de Vérene (Laurentie Veronensie neu Vernensie Recum in Majorica Pinanorum, R. I. S., t. VI, 112) dit Nazarodolus, Nazacedeolus, Les Labiens ont adopté la première de ces deux formes. Une chronique pisane (Gesta triumphalia per Pisanos facta, R. I. S., t. VI, 101 dit Vazaredech qu'a prefete Sismondi, comme d'apparence plus arabe. Mais Nazir parait être une corruption de Vaça, et dech de Daulit. Quelques grabisants voient ce nom sous la forme suivante : Naza-el-din, prince de la justice.

^{*} Laur. Vero. l. I, R. I. S., t. Vl. 412.

Sitientes preha Pinas (Laur. Vern., I. p. 112). Vey, sur cette expedition, outre la poème de Laurent et les Gesta trumphalia ettes plus haut. Brevarrem Pisance historie, R. I. S., t. VI, 169. Leo (I. 279 et Sedillot litistoire des Arabes, p. 282, Paris, 1854) en font à peine mention. Dozy Hist. des misulmans d'Espagne). Conde (Historia de la dominación de los Arabes en España, Barcelone, 1844). Viardot (Lasgi sur l'histoire des Arabes et des Mores d'Espagne, Paris, 1855 et Mills Hist du mahométique. Londrei, 1820) n'en disert mot. Villani (IV, 30) met cette expedition en 1117, invis il est en desaccord avec les nutres autorités, et rien n'est moins sûr que sa chronologie.

sitôt, à temps pour arracher le territoire de Pise aux avides Lucquois, qui s'y étaient jetés comme sur une proje sans défense. Mais si l'on partait de nouveau, un retour offensif était à craindre : les Pisans firent appel aux Florentins et leur commirent la garde de leur contado. Florence ne savait pas encore qu'elle devait voir en eux ses ennemis irréconciliables, et, par suite, dans les Lucquois, ses plus tidèles al hés. Des transactions commerciales l'avaient rapprochée de Pise, et elle n'espérait que par l'alliance de cette ville ouvrir la mer à son modeste trafic. Avec empressement elle envoya donc et fit camper à deux milles de Pise bon nombre d'hommes d'armes à pied et à cheval. Un ban du capitaine leur en interdit l'entrée : c'était une marque de respect envers une population de vieillards, de femmes et d'enfants. Pour chàtier un acte isolé de désobéissance, le coupable fut appréhendé et condamné au gibet. Les anziani ou magistrats de Pise ayant demandé que pour l'amour d'eux on lui fît grâce, et, sur le refus qu'ils essuyèrent, que du moins l'exécution eut lieu hors de leur territoire, le chef florentin feignit de céder par courtoisie; mais en secret, et au nom de sa patrie, il fit acheter par un contadino un coin de terre assez grand pour y ériger une potence, et il y fit pendre le condamné. Les Pisans ne purent qu'admirer cette discipline rigoureuse dont ils profitaient et

^{*} M. Trollope (I, 47) dit que cet achat est invraisemblable, parce qu'il supposerant une dectrine inadmissible, même pour ce tempe-là, à savoir qu'un achat de terrain de particulier à particulier pouvait transférer la domanation souveraine sur ce terrain d'un maître à un autre. Mais le cau n'était certainement pas prévu , le chef florenten aura pu dire, au besoin, qu'il agussit en sample particulier, et comme les anziani n'avaient fait que prier, au lieu d'ordonner, ils ne pouvaient régarder ce subterfuge, fût-il illégal, comme une décobausance.

qui est sans doute un des mérites que Dante a en vue quand il fixe à ce temps l'âge d'or de Florence. Au retour de l'expédition, pour reconnaître par un présent le service rendu, ils donnèrent à leurs alliés le choix entre deux portes de métal ou deux colonnes de porphyre, les uses et les autres enlevées aux Sarrasins. Les Florentins ayant choisi les colonnes, ils les leur envoyèrent solennel-lement recouvertes d'écarlate '. Aujourd'hui encore elles ouent une des portes du baptistère de San Giovanni.

Cependant allait sonner l'heure dernière pour la vaillante femme qui, pendant quarante années, avait rempli da bruit de son nom la scène du monde. Elle s'éteignait dans le désespoir, dans l'obscurité, presque dans l'oubli. Benri V, en ceignant à Rome la couronne impériale, lui avait porté le dernier coup. La consécration sainte avait fait empereur aux yeux de tous, même aux yeux de Mathide, le prince qu'elle avait combattu comme son père, sons contester jamais leur suzeraineté. Comment l'eût elle contestée, au lendemain du jour où la paix semblait réablie par le règlement provisoire de la querelle des investitures. P. Elle subit, avant de mourir, l'humina-

Tilleni (IV, 50). — Paolino (II, 4). — Elles cont aux deux côtés de la pote qui fait isce à la cathédrale. Elles furent brusées dans l'inondation de 1424, c'est pourquoi on en voit les morceaux assujettis par des cercles de fer. — Une tradition rapportée par Villani (IV, 30) veut que les Pisans, per plousie, enssent dégradé ces colonnes avent de les livrer, en les faitent noireur au feu et à la fumée. Rien n'est moins vraisemblable.

l'après sa mort soulement le souvenir du passé la rofit grande dans l'espet de la poétérité. Proi no dit d'elle : « a quale fu una delle maggiori donne d. Toscana e delle granda del monde, e possiame dir butta (k. l. S. Suppl., II, 3). Il n'est pas certain que fante parle de la comiesse dans les vers où l'es a cru la reconanitre (Parg., xxviii, 106); mass on peut lire à son sujet une belle et poétique page de N. Villemain (Hist. de Grégore VII, II, 115).

¹ Ann. socies., 1110, 1111, t. XVIII, p. 213, 214, 216. — labbe, X,

tion de se voir confirmée par son ennemi, sans pouvoir reponsser cette grâce, dans la possession de domaines qu'elle ne pouvait plus posséder; elle put comprendre qu'il faudrait désormais compter avec les villes rebelles, et que le saint-siège, l'héritier de son choix, ne les plierait pas sans peine à la soumission; elle disparut, enfin, (25 juillet 1115), sans savoir que ses anciens sujets, lui rendant bientôt pleine justice, accorderaient à sa mémoire un touchant hommage. Non-seulement ils l'appelèrent la « grande comtesse, » mais encore les Florentins, dans leur reconnai-sance, donnèrent à leurs filles, durant quatre siècles, le nom de Contessa ou, par abréviation, Tessa, que portèrent même des filles d'artisans!.

La lutte sans doute n'etait pas terminée entre le sacerdoce et l'empire, car l'empereur n'abandonnait les Églises
à clies-mêmes qu'à la condition de n'être pas, dans la
cérémonie du couronnement, déclaré vassal de la papauté,
et le pape ne renonçait à la donation de Pépin, comme
aux subséquentes, qu'à la condition que cette vassalité ne
serait pas contestée; mais si ce malentendu, ou, pour
meux dire, ces sous-entendus produisent encore d'indignes violences, ils ne produisent point la guerre dont
on est également las des deux parts. Déjà l'on voit poindre
l'arrangement qui sera conclu à Worms quelques années
plus tard (1125), où l'investiture temporelle par le
sceptre, comme l'investiture spirituelle par la crosse et
l'anneau, ne seront plus que de simples confirmations nominales 2. De tels sacrifices coûtent également aux pou-

^{901 —} Cl. J de Maistre, Du pape, 1, 11, c. vir, p. 211, 8' 6d., Lyon, 1349 — Cherrier, Hut de la lutte des papes et des empereurs de la maison de Souths 1, 79, latrod. Paris, 1858, 2' éait.

I. G. Cappeni, Stor. de Fér., 1, 9.

Labbe, I, 901. - Cherner, I, 79, Introd.

voirs qui les consentent : s'ils s'y résignent, c'est qu'ils savent l'un et l'autre que leur adversaire n'en profitera pas. Ceux qui en profitent, ce sont les populations urbaines. En effet, le chapitre electeur de l'évêque est, pour la pluralité de ses membres, pris dans leur sein et réside au milieu d'elles; il a les mêmes passions, les mêmes intérêts, et c'est dans ses rangs, presque toujours, que le pape et l'empereur choisiront les commissaires qui les doivent représenter à l'élection.

Plus sensible encore et plus immédiat est le profit que les villes retiraient, sans y penser, de la mort de Mathilde. Comme elle ne laissait ni enfants ni béritiers naturels. Henri V et Pascal II réclament à l'envi ses biens; l'un invoque les liens du sang, l'autre la donation. L'un conteste, l'autre afficme le droit d'une femme, d'une vassale, à tester sans le consentement de son suzerain. Tous les deux, également jaloux de l'appui des villes, sont prêts à soutenir leur thèse, soit par les armes, soit par ce concours moral du sentiment public, qu'on ne pourrait sans anachronisme appeler l'opinion, mais qui déjà était une puissance. Ils accordent aux habitants les priviléges demandés, quelquefois même rivalisent à leur en offrir. Rivalité, empressement inutiles : ces citadins avises ou recoivent des deux mains, ou dans la fidélité même savent trouver l'indépendance. S'is se prononcent pour l'empereur contre le pape, ou pour le pape contre l'empereur, c'est affaire de tradition ou de goût, d'éloignement ou de voisinage, d'intérêt toujours, bien ou mal entendu; mais ils crient très-haut qu'ils ne savent plus lequel des deux est leur suzerain, ni même quel est leur souverain direct et immédiat '.

Le nouvelle Biographie universelle de Hofer et Didat (urt Methide)

Tandis que leurs docteurs en dissertent au même titre que ceux de l'Église et de l'Empire, les villes toscaues profitent des ménagements qu'impose à leur égard la politique, pour continuer avec plus de hardiesse et de suite cette vie municipale déjà sensible du vivant de Nathilde, quoique limitée aux plus étroits horizons. Tout est changé en droit, puisque, au lieu d'avoir une souveraine reconnue, dont la tolérance ou la faiblesse favorisait seule l'émancipation urbaine, les Toscans ont deux souverains, peuvent se donner à l'un ou à l'autre et préfèrent ne se donner à personne; mais rien n'est changé en fait, car chez ces deux prétendants la tolérance est forcée et l'impuissance réelle, le pape n'ayant plus de milices à ses ordres, et l'empereur ne pouvant guère amener les siennes si loin.

Après quatre années où l'histoire obscure de ces temps ne signale aucune entreprise importante des Florentins, on les voit, en 1119, reprendre cette guerre contre les seigneurs où ils avaient déjà obtenu de sérieux succès. Les vaineus de Monte Orlandi, les comtes de Settimo, avaient trouvé un refuge dans le château de Monte Cascioli, plus menaçant encore que Monte Orlandi pour Florence, car il en était de deux milles plus rapproché '. Sentant bien qu'on ne les laisserait pas en repos, ils demandèrent secours au vicaire de l'empereur, retranché avec ses Allemands sur les hauteurs de San-Miniato al Tedesco, d'où il contemplait, impassible, la ruine des sou-

prétend que c'est parce que la donation était obscure que les villes s'émancipèrent. Nous avons va que l'emancipation remonts plus haut. L'obscurté de la donation fut un prétente précioux et habilement exploité, bien plus qu'une cause.

Il en était à carq malles, dans la parcesse de Settimo et la commune de Casellena (Repetti, I, 507).

tiens de son maître. Il comptait pour si peu dans les événements, qu'on ne sait ni quand il était venu en Toscane, ni quel nom il portait. On l'appelait Semproco, Robert, Rimpert, Rabodo ou même Rabodone, c'est-àdire le grand Rabodo. Les comtes Cadolingi foi firent honte de son incrie. Il était leur chef; laisserait-il leurs plus redoutables forteresses tomber tour à tour sous la hache et le marteau de vils manants? Cédant à ces objurgations, le grand Rabodo courut s'enfermer derrière les hautes murailles de Monte-Cascioli; il les fortifia encore et se tint prêt à les défendre. Villani, avec un langage d'un autre temps, dit qu'il poussa ce château à la révo te '. comme si les Florentins eussent eu le moindre droit sur les propriétés des seigneurs. Ils n'en avaient d'autre que celui de se défendre, et pour cela d'attaquer, quand ils se croyaient menacés. En 1119, ils envoyèrent leurs milices camper au pied de la colline ennemie et ne reculèrent pas devant les lenteurs d'un siège. On y était alors si peu habile, qu'on en attendait l'issue seulement de la famine; mais la famine tardait peu, car on faisait mal ou on ne faisait point l'œuvre importante du ravitaillement. Les assiégés durent bientôt, s'ils ne voulaient se rendre, se faire jour à travers les assiégeants. Dans cette entreprise désespérée, le vicaire impérial fut battu et trouva la mort. Monte-Cascioli fut rasé, comme l'avait été Monte Orlandi.

MIST. DE PLONENCE.

Harcalo rabellato M. Buberto (Vidam, IV, 28.)

^{*} Villani, .V., 28, Stefani, I, Rub. 39 — Ammirato, I. I. t. I, p. 48. — Della Rena, Serie degli antichi duche e marcheni di Toscana, continuata dal Camico, t. IV, p. 5, 8. Villani met cei évérement à l'amée 1115; mais sou sutorité ne tient pas devant celle de Della Rena, qui place en 1116 le commencement du vicanat de Robert. Laim (Novede letterarie, 6, 13, 20 jauvier 1747) rapporte d'ai leurs un passage d'une vioile chromique florentine qui met en septembre 1119 la prise de Monte Cascioli,

Chassés de partout, les comtes de Settimo ne voyaient plus ouvert à leur détresse qu'un asile, cette forteresse de Fiesole qui tenait suspendue sur la tête des l'Iorentins une insupportable menace d'oppression. Comme ville, Fiesole avait déjà perdu beaucoup de son importance : ses citoyens, pour mieux jouir des commodités de la vie, étaient descendus en grand nombre dans la ville rivale qui s'étendait librement sur les bords de l'Arno. Mais comme rocca, comme castello, elle passait toujours pour inexpugnable, et elle con enait toute une population de cattani vaincus qui y concertaient à loisir leur vengeance. L'anarchie leur était favorable. La mort de Mathilde, celle d'Henri V (1125), le rôle effacé des vicaires impéraux ou marquis de Toscane que les chroniqueurs ne mentionnent même plus!, l'avaient portée à son comble. Mais les Florentins en profitaient eux-mêmes, et ils étaient déterminés à détruire ce nid de brigands. Depuis longtemps déjà ils s'y étaient essayés. Un jour, on ne peut dire au juste en quelle année, c'était entre 1010 et 1075 °, comme les Fiésolains célébraient la fête de san Romolo, leur premier évêque, les Florentins, dit-on, y étaient accourus avec les populations voisines, car des inimitiés séculaires n'empéchaient pas des relations de tous les

date qui s'accorde bien mieux avec celle du soigneux Della Rena qu'avec celle de notre chroniqueux : « anno 1119, mense septembri, Florentini Mentem Cascioli obsiderunt (sic) que m marchio Semprochus defendent (Cronica florentina).

⁴ Fiorentini (I II, p. 555) a bien vu ce feit important. Il a fallu les patientes reclirches de Della Rena po r recrouver la trace douteuse do

quelques-uns de ces inconnus.

^{*} La preuve en est que la légende rapporte à l'un 1010 la destruction demontrée (abuteuse de Fie-ele à cette date, et qu'en 1075 Grégoire VII intervenuit en favour de l'évêque de Fiesele d'une manière que montre une entreprise antérieure. On le verra plus bas.

jours. A la faveur de l'affluence et du désordre, ils s'étaient réunis en nombre vers les portes pour les livrer à des hommes d'armes apostés dans ce dessein Cette occupation ne s'était pas accomplie sans bruit, ni même sans résistance; mais les nobles avaient cru à quelque rixe de contadini. En voyant entrer les milices florentines avec leurs armes reluisantes au soleil, leurs chevaux et leurs bannières, ils aumient voulu se défendre; la multitude affolée s'était déjà soumise, ne demandant que la vie et le respect de ses biens '. Ils n'avaient donc pu, le premier moment de terreur passé, qu'appeler d'autres cattani à leur aide pour faire perdre aux Florentins leur conquête, fruit de leur trahison. De ce jour, Fiesole était devenue le point de ralliement de tous les brigands titrés ou non de la Toscane, et le point d'appui d'une guerre incessante contre le erritoire de Florence . Indifférents à la prospérité de la ville qui pourtant faisait leur force, ils la lassaient comber dans une misère si profonde, que Grégotre VII, peu riche lui-même, mais pris de compassion,

Villani IV, 5; Prolino, R. I. S. Suppl., II, 5; Simone della Tosa, p. 136, dessilen Cronichette antiche di vari scrittori, publices par Manni à Milan. Ce chroniqueur (1528-1380) est incomplet et nommare, mais précieux pour le contrôle. Tous ces auteurs rapportent cette aventure à l'année 1010, et als prétendent que Fiesole fut alors détrute. Murateri (Ann. Mital., 1010 et Larni (Lecront, I, 283, 290) ont bien vu qu'il y avait là une arreur grossière. En effet, dans les années subséquentes il est question de Fiesole comme d'une ville habitée (urbem Fiesulanum, in civitate Fiesule, cum consensu et anctoritate superdotum, clericorum, sique ommune canonicorum tetrasque clori nec non et cam benevolentia lacorum utius fiesulanum civitatie (doc. de 1628 dans Ughelle, Ital. sucr., III, 288). En 1103, Paccal II confirmait à l'evêque Giovanne et à sea successeure la possession de la citadelle et de la ville (possidendam arcom et civitateur fiesulanum, ibid., p. 305).

⁴ E toncenne certi gentiluomeni cattani alati già fiesolami e ricuccanvisi melti abanditi e acherani e mata gente che alcuna volta faccano danno alle strade e ni contado di Firenze (Vilumi, IV, Si).

envoyait, en 1075, des secours à l'évêque Trasmundo '.

Les Florentins avaient donc quelque espoir de trouver la population mal disposée à la résistance. Le 30 juin 1125, ils vinrent mettre le siège devant Fiesole. Ils y restèrent jusqu'au 12 septembre, où la famine rendit nécessaire la reddition de la place. Avec une modération toute politique, et qui montre bien que c'est surtout aux seigneurs qu'ils faisaient la guerre, ils s'abstinrent de toucher aux églises, et quelques-uns d'entre eux ayant touché aux biens, ils les désavouèrent hautement. La forteresse fut démantelée, mais on épargna la ville; on exprima le regret des maux qu'elle avait soufferts. Une capitulation solennelle permit aux Fiésolains d'y habiter comme par le passé, s'ils ne préféraient venir à Florence. Ils y vinrent en grand nombre, et la population y fut sensiblement augmentée. Il faut donc renoncer à

Ughelli, Italia sacra, Ill., 304.

Decent autem se velle corrigere, quod non meditate nequitia commisere. Sunt etiam inter eou utriusque sexus et ordinis plurium, quorum nec actu sec voluntate contigit fesulana destructio; ideireo na immunei ab hoc crimine cum reis pumiantur in auribas bominum, et innoxia multitudo parter ab leclesse gremio separetar (Lettre d'Atto, abbé de Vallombrosa, plui tard évêque de l'istoia, à libnorius II, rapportée par le P. Soldani, Storia passimanense, p. 109, et citée par Laini, Les., 1, 288)

Villani, loc. cet. Ammirato, I. I, t. I, p. 55.

^{*1125,} probe hal. Jam, Florenton ad obadendum Festulas cocurrerunt. Pridic idus septembris nigresa: sunt Festulas. (L'ronica florentina, publiée par Lami dans ses Novelle letterarie, 1747). — Un a veulu contester même le fait de 1125; mais il est établi par un document de 1209 environ (Larie di San Giovanni de Protovecchio, arch. di Stato à Florence), où l'abbesse bophia des comtes Guidi, àgée de quatre-ringt-quatra ana, « recordatur de destructione Festularium » arrivée l'année même de m naussance, comme le prouve un autre document. Voy. un travail de M. Passerim, Una monaca del secolo XII, dans l'Arch. stor.

[&]quot;Ce n'est pas une raison de dire, avec II. Trollope (1, 39), qu'elle put être alors de sommte-d x on quatre-vingt mille bommes. Ce chiffre n'est pas moins invraisemblable que celui de sommte mille som Charlemagne, qui sert de point de départ à out suleur.

la fable d'une destruction de Fiesole et d'une emigration forcée. L'humiliation de leur patrie dut paraître tolérable aux Fiésolains, car elle les delivrait du jong des seigneurs, elle les laissait libres, protégés dans une place démantelée, ou les rendait citoyens d'une ville prospère et en progrès. Si, dans les temps qui suivent, on constate quelques traces de l'ancienne rivalité, c'est entre les prélats, chess spirituels des deux dioceses. C'est entre eux que la lutte se prolonge, malgré les efforts pacificateurs du saint-siège ', jusqu'à ce que, enfie, de guerre lasse et sur l'ordre de Grégoire IX, l'évêque de Fiesole vint à son tour, en 1228, résider à Florence '.

A partir de ce jour seulement la ville vaincue cessa de compter au nombre des cités. Auparavant la désertion avait été difficile et lente ; alors elle eut lieu en masse. Les habitants ne purent se résoudre à vivre loin du guide de leurs àmes, ou virent dans le devoir de le suivre un motif honorable d'abandonner à jamais le foyer paternel. Fiesole ne fut plus bientôt qu'un misérable village avec plus de ruines que d'hommes, tel, en un mot, que nous le voyons aujourd'hui.

Mais depuis longtemps déjà les deux peuples n'en for-

Grégoire IX est obligé en 1235 d'exiger qu'on construise pour l'évêque de Fiesole un palvis in quo possit honeste fæsulanus episcopus habitare. Le chapitre florentin faisait attendre son assentiment (non obstante quod in litteris super hoc nobis ab ipso florentino episcope directis nihil de capituli continetur assensu). Voy, le document dans (antim, I, 120-125.

Ona ridimus quod ex cohsbitatione Fessiam episcopi major inter eum et cosmune florentinum poterat concordia provenire et major episcopitus fessiam securitis et utilitis procurari, ecclesiam 8. Marias de Campo cum pertinentus sum tim provedimus conferendam. (Bulle de Grégoire IX à l'évêque de Fiesole, 1238, dans Cantini, I, 112). On peut voir au même endroit que le résultat espéré ne fut pas obtanu (p. 119 sq.). Les querelles ecclesiantiques continuèrent, sans troubler autrement les laïques.

maient qu'un. Les ouailles avaient été moins belliqueuses que leurs pasteurs. En signe de conciliation et d'alliance, elles avaient confondu leurs couleurs et leurs bannières. Les Florentins portaient sur champ rouge la fleur blanche du lis, et les Fiésolains sur champ blanc une lune bleue. Lune et lis disparurent; il ne resta plus, le long de la hampe, qu'une bande rouge pour Florence et une bande blanche pour Fiesole.

Il était heureux pour les Florentins qu'une paix durable et l'oubli des anciennes querelles leur donnât tout loisir de combattre leurs nouveaux ennemis. Ils en voyaient surgir de tous côtés. Le siège de Fiesole durait encore que la famille des Fabroni appelait ses aliés à son aide, pour reconquerir son château de Signa, dont Florence l'avait dépossédée. La lenteur des préparatifs fit échoner l'entreprise. Signa était ravitaillée, bien avant qu'on parût. devant ses murailles. L'année survante (1126), au mois de mars, les hobereaux amis des l'abront avaient enfin pris les armes. Ils no pouvaient les poser sans avoir tenté quelque coup. Signa paraissant hors d'atteinte, ils se portèrent à l'improviste sur Carmignano, autre rocca où commandait Florence, mais dont les défenseurs n'étaient pas sur leurs gardes. S'en emparer, dans ces conditions, paraissait chose facile; le difficile était de la conserver, de la défendre contre un siège ou un assaut. Convainces qu'ils y perdraient leurs peines, les anciens possesseurs

^{*} Villani, IV, 6; Ammirato I. I, t. I. p. 35. Cf. Arch. stor., 5' série, 1865, I. II. part. I, p. 79. M. Rosa y rapporta con événements à l'année 1110; il a cra suns doute que les chroniqueurs n'avaient dit 1010 que par erreur de lecture sur les imauscrits. Mais le document de San Giovanni de Pratovecchia, este à la page 139, dont foire foi. Le même auteur se trompe sur les couleurs, et mot une hanc blanche sur un champ bleu.

préférèrent la livrer à Pistoia, qui les avait aidés à la prendre, après les avoir inscrits au nombre de ses caturens'.

Les Fabroni une fois hors de cause, ce fut bientôt le tour des Buondelmonti. Ils possédaient, à quatre milles de Florence, sur la route de Rome, un château qui dominait la petite vallée de la Greve, et qu'en appelait de leur nom, Montebuono". Pour avoir refusé de renoncer aux péages, ils le virent pris et rasé, et pour sauver leurs autres biens, ils durent devenir citoyens de Florence'. Intimidé, le comte Ogier se laisse arracher par les vainqueurs la promesse de ne leur causer aucun dommage sur les routes et sur les fleuves, de les nider même et de les défendre, pourvu qu'il le puisse faire sans rien dépeaser. Désormais, durant trois mois de l'année, il habitera Florence ou ses faubourgs; s'il prend femme, il construira dans la ville une maison à l'endroit qui lui sera indiqué ; et comme la parole d'un seigneur inspire pen de confiance, il livrera en garantie à l'église de San Giovanni ses rocche de Collenuovo, de Sillano et de Tremali*. De même le comte Uguccione des Ubaidin., pour donner confiance dans sa promesse de na plus molester les Florentins aur ses terres, devait remettre aux con-

Salvi, Delle historie di Pistoia, part. II, I. II, I. I, p. 67, ann. 1125.
A moins, ce qui est fort possible, que leur propre nom fût derive de celui du château.

⁴ Villani, IV, 35. — Stefani, I, Rub. 42. — Paolino, II, 5. — Simone della Tosa, p. 457. — Ammirato, I. 1 secr., t. I, p. 51. ann. 1155. — Rico de moins certain que rette date. Reamont (*Tan. cron.*) dit juin 1147.

^{*} a E como fosse ammoghato, di falibricare una casa ne, ato che gli fosse date. » (Ammirato, I, I secr., I, I, p, 52, ann. 1138).

^{*4} juin \$158. Arch. di Stato Capitoli, xxxx, (* 54 v*. -- *Cl. Aminitale, loc. cit.

suls Bucello et Florenzello plusieurs de ses châteaux¹. Ces humi iantes précautions des petites gens contre les gentilshommes deviennent en quelque sorte de règle dans toute transaction avec eux.

De tous ces voisins, de tous ces ennemis, il n'en était pas de plus redoutable que les comtes Guidi. Ces Allemands, à peine devenus Italiens, cherchaient dans l'alliance de quelques villes les moyens de nuire impunément aux autres. En 1144, comme le comte Guido Guerra, dit le Vieux, s'appuyait sur Lucques et sur Sienne pour molester Pise et Florence, ces deux cités mettaient à leur tête Uldrich, « vicaire impérial pour la Toscane, vice-margrave de Florence¹, » repoussaient l'agresseur, occupaient ses châteaux, dévastaient tout par le fer et le feu, et emmenaient dans leur patrie de nombreux prisonniers, pour les y maltraiter cruellement².

Deux aus plus tard, les Florentins, dédaignant de faire appel à leurs alliés, rouvraient les hostilités contre Guido Guerra, « pour ce seul motif, disent les chroniqueurs, que ses châteaux étaient trop près de la ville'. » Située à neuf milles dans le val de Sieve, sur la route d'Arezzo, la forte rocca de Monte Croce leur donnait surtout de l'ombrage. Ils l'assiégent, et pleins de confiance dans leurs forces, comme dans l'issue ordinaire de ces sortes d'opé-

Cantini a vu le document et il en donne l'indication (1, 87).

^{*} C'est ams qu'il s'intitule, l'empereur Conrad ayant retenu pour lui le titre de margrave, comme il résulte d'un document qu'a vu Ammirato (l. l. accr., t. l. p. 52-53). — Cf. Della Rena, t. Y, p. 3. Uldrich disparut comme il était venu, sans qu'on est comment.

³ - Ut tpre vidi, • dit Otton de Freising (Portz, XI, 264). Cf. Ammirato, I. 1 accr., t. I, part. I, p. 52. ann. 1144. — Sigonio, De regno Italia, II, 690. — Canelli, Diss. tv, p. 168.

Imperosocché le loro castella erano troppo presso alla città di Firenze. »
 (Villani, IV, 36.)

rations, ils se gardent mal contre les ennemis du dehors. Le comte Guido en sut profiter. Secondé par les Arétins et les Sænnois, il les surprit le jour de Saint-Pærre (juin 1146), et leur infligea une si rude leçon, qu'ils conclurent en toute hâte une trève. Humiliés, ils rentrèrent chez eut, mais pour y préparer leur revanche.

Ils consacrèrent huit années à s'assurer par l'épargne le nerf de la guerre, à réorganiser leurs mulices, à les exercer par d'autres expéditions, sans retenir, tant ils étaient sûrs de suffire à leur tâche, ceux de leurs concitoyens que le zèle religieux poussait vers la terre sainte, à la suite de l'empereur Conrad et du roi de France Louis VII (1147). En 1154, les bannières florentmes flottaient de nouveau sous les murs de Monte Croce, que leur rendit, sans coup férir, la terreur ou la trahison. Monte Croce rasé, les comtes Guidi renoncèrent à la lutte; ils vendirent leurs droits sur les campagnes voisines à l'évêque de Florence; mais « depuis ce jour, écrit Villani, ils ne furent jamais amis des Florentins."

Contre les cités voisines, Florence poursuivait une lutte non moins acharnée. Ce qui lui mettait les armes aux mains, c'était ces questions de gabelles, de transit, de confins, dont nous avons parlé; c'était le dépit de voir ses ennemis, ses exilés trouver presque à ses portes un refuge. Pour se venger, elle pillait, elle dévastait le ter-

Simone della Tom, p. 137. — Malavolti, Dell' atoria di Siena, part. I.
 III, f. 28 v. — Ammirate, l. I socr., t. I, p. 53, ann. 1446.

² De ce nombre était Cacciaguida, capitaine de la cavalerie, trisaieul de Dante et sauvé par lui de l'oubli. (Voy. Dio Com., Parad., av). Le cardinal Guido Bedagi, légat des Toscans qui suivaient Louis VII, était Florentin. (Ammirato, f. f. accr., p. 55.)

^{* «} E dail' hora incanzi non furono i cont. Guidi mai amici del comune di Firenze e simile gli Aretini. » (Villani, IV, 36.)—Ci. Stefani, I. I. Rub. 47. — Paolino (R. I. S., Suppl., II, 6). — Simone della Tosa, p. 187.

Les plus faibles cités, l'ogua, Prato, par exemple, étaient traitées comme les châteaux des seigneurs et succombatent. Les plus fortes, l'ise, Lucques, l'isoia, Arezzo, Sienne, ne pouvant être conquises; il fullut s'allier aux unes pour avoir raison des autres, c'est-à-dire pour leur imposer des conditions avantageuses aux vainqueurs. Pise continuait d'être, en ces temps primitifs, l'alliée de Florence, parce que l'intécets territoriaux. Pistoia éta t ennemis comme trop voisine; Arezzo, pour avoir embrassé la cause des courtes Guili; Sienne, par ses prétentions à la suprématie en Toscane.

Ces prétentions dataient de loin; elles expliquent la longue, l'incessante, l'implacable rivalité des deux villes. En 1081, quand Henri IV faisait le siège de Florence, Sienne lui avait fourni des vivres! Pour l'en punir, les Florentins, l'empereur parti, s'avançaient dans le pays où les nobles Siennois avaient leurs chôteaux; ils pillaient, ils brûlaient tout sur leur passage; ils auraient marché contre Sienne, si les habitants n'eussent envoyé contre eux six mille hommes qui leur infligèrent, aux environs de San Salvatore a Selva, une humiliante défaite. Puis vainqueurs comme vaincus se replièrent, sans conclure ni paix ni trêve, mais attentifs à toute occasion de nuire

[•] M. Gino Capponi (Stor. di Fir., I. 11) dit que les entreprises des Florentess ne dépassament pas un rayen de dix milles, ese gné par la cointesse Mathilde, ou peut-être au paravant, au contado ou territoire de Florence.

^{*}Tulle fut, auvant Manvolti, l'instorien de Sienne, la cause première de cette rivatite. Muex vaudrait dire la première occasion qui la fit éclater. (Yoy. Dell'interia de Sécon, port. I, I, I, I' 25 v*.)

à l'ennemi, prêts à cette guerre d'embuscades, d'escarmouches qui tenait tout le monde en haleine, et qui ent bientôt sa tactique, car elle étnit tout l'art militaire du

tempst.

Cinquante ans plus tard elle prenait un caractère plus grave. Sienne avait contribue a la defante des Florentins devant Monte Groce. L'en châtier fut le but où tendirent les vancus. Pour l'attendre plus sûrement, a s resolurent de s'exercer à l'art des sièges, alors dans l'enfance, et, si l'on peut dire, de se faire la main. Entre Sienne et Florence, sur une hauteur qui commandait la plaine et les autres collines, s'elevant, entourée de bois, la forte rocca de l'oggibonzi, « centre et ombilie de la Toscane'. » Elle é ait sous le protectorat de Sienne, qui en convoitait la possession. En 1148, les Florentins vinrent établir leur campement devant les murailles.

Mais rette fois encore, ayant mal mesure leurs forces, et mal calculé celles de l'ennemi, ils durent plier bagage, s'excusant de leur entreprise sur ce qu'ils ignoraient l'alliance de Sienne avec Poggibonzi. Réduits à demander une trève, et comprenant qu'ils s'étaient trop hôtés, ils so recueillirent, ils se préparèrent durant six années, et en 1154, cans le temps même où ils resaient Monte Croce,

[•] Malavolti, part. 1, 1 III, f° 24 v°. — Bellatinati (Il primo libro delle istorie sancia, dans les Muscettance sancia de G. Forri, p. 60) parte de la rencontre des Florentinis et des Siennois en 1140, comme de la première bata lie entre les deux peuples Ignoras -il le fait rapporté par Malavolti ou le révoquait-il en doute? L'ignorance est plus probable.

^{*} Podium (ou poggi:) Bonizi, nom du prenuer possesseur. (Malavolti, pert. I. I. 3, f. 30 r.) Villani (V, 8) det que sur cette hauteur était une a selva d'un terrazzano ch avez nome Bonizo. » Mais il a tort de rapporter à l'an 1177 la foudation du château. — Poggibonii, du-il encore, « è de' megho attrate che sia in Italia, ed è appunto il bilico, il messo della provincia di Toscana (rbid.).

ils essayaient d'enlever à Pistoia ce château de Carmignano que les Fabroni leur avaient jadis livré', ils savaient bien que Sienne était liée à Pistoia par un traité d'alliance, mais ils pensaient qu'elle n'oserait violer la trève. C'était mal connaître un si rude adversaire. Des ambassadeurs siennois leur vinrent demander avec instances de ne pas les contraindre de cheisir entre d'anciens et de nouveaux alliés. Dédaigneusement repoussée, Sienne envoya ses milices au secours de Pistoia. Grâce à ce renfort, celles de Florence et de Prato essuyèrent une sanglante defaite. La rage dans le eœur, elles prirent à peine le temps de se refaire. Comme le sanglier blessé qui tourne ses desenses contre son plus redoutable ennemi, elles envahirent le territoire de Sienne et marchérent droit sur la ville elle-même. Les Siennois, pris à l'improviste par ce retour offensif, furent battus à leur tour, poursuivis, l'épée dans les reins, jusqu'au pied de leurs murailles. Mais là, le point d'appui qu'ils y trouvérent, le concours des citoyens qui étaient restés dans leurs foyers, leur permirent de faire volte-face, de contraindre l'ennemi à lâcher les prisonniers et à battre en retraite. lis furent assez prudents pour ne pas le poursuivre à leur tour. En rase campagne, les-Florentins, plus nombreux, les eussent facilement écrasés '. Leur vengeance fut d'acheter au comte Guido Guerra ses droits sur la buitième partie du château tant convoité de Poggibonzi". Ils avaient désormais un pied dans la place, et se flattaient de la posséder bientôt entièrement.

1 Voy. plus haut, p. 134.

Paohno (R. I. S., Suppl., II, 6). — Ammirato, 1 I accr., t. I, p. 134.
 — Malavolti, part. I, 1. 5, f. 29.

^{* ·} Partem nostram mentis et castelli qui dicitur Bonisi. » 4 uvri. 115ti. — Archives de Sienne. Caleffo vecchio, p. 2 r' v'.

« Tous les yeux en Toscane, dit l'historien de Sienne, demeuraient fixés sur les deux villes rivales, tous les cœurs étaient étaus, tous les esprits en suspens '. « Ils l'étaient, en effet, mais par d'autres causes d'un intérêt plus général. la guerre avait recommencé entre le sacerdoce et l'empire. Deux papes qui se disputaient la tiare, Innocent II d'Anaclet, avaient partagé en deux camps cette province, comme toute la chrétiente. On avait vu l'empereur Lothaire et l'impériale Pise soutenir le vrai pape*, les autres villes se prononcer pour l'antipage, champion imprévu des idées théogratiques de Grégoire VII. Nobles et manants mégrisaient à l'envi l'autorité du margrave Engelbert^a. Henri de Bavière, gendre de l'empereur et envoyé par lui pour soumettre les rebelles*, battait d'abord le comte Guido Guerra dans la plaine du Mugello, et, sans trop de peine, on peut le croire, l'entraînait au siège de Florence. Les Florentins avaient expulsé leur évêque, Cothefred des comtes Alberti, parce que, dans ces querelles douteuses, il s'était prononcé contre l'antipape et pour l'empereur. S'ils résistèrent, c'est ce qu'on ne saurait dire; mais ils durent se soumettre et rétablir ce prélat, qui ne gouverna pas moins de trente-six ans leur Église (1113-1149)'. Les autres villes succombent à leur

¹ Malavolti, part. I, J. III, # 99 vv.

* Muratori Ann. d'Ital., 1137

4 c Ut urbes quas ipse pro tædio divertendi itmens ad re min poterat,

subjeceret. » (Annatuta Saxo, 1137, dans Perts, VI, 775.)

^{* •} Pisanos d.co qui primi et soli interim adhuc erexere vezillum adversus invasorem imperii, • c est-è dire contre Roger. — S. Bernardi Ciarcevallenem opera, 1. l. ep. ani. Paris, 1690 in-P.

Sicque cum ipso Florentiam adiens, obsecut et ad deditionem compulit ac episcem cavitate episcopum injuste expulsium sedi sum restitutt. » (Annalista Sazo, ibio.)— Muratori, Ann. d'Ital., 1157 — bella Bens, t. IV., p. 40.

tour. Chose étrange cependant, le margrave Engelbert disparut au milieu de ces victoires qui devaient le remettre en vun, et le vainqueur, suspect à Conrad de Souabe qui succède à Lothaire, se voit dépouillé du duche de Toscane et repart pour l'Allemagne à la grande jois des Toscans!

Mais les Alpes altaient bientôt livrer passage à un adversaire, à un maître plus redoutable. En 1452, Frédéric Barberousse montait sur le trône de Germanie. Il y apportait les idées d'une race qui cherche dans l'histoire du passé la justification de ses convoitises présentes, dans les violences de ses aucêtres le fondement de ce qu'eile appelle son droit. Comme ses Allemands, il se perdait dans les systèmes et les abstractions, mais plus qu'eux il transformant ses chimères en réalités. Reprenant la doctrine de l'hégémonie germanique sur les royaumes temporels, il se proposait de remonter à Charlemagne, à Justinien même, de chercher un succès éphémère dans des flots de sang. « Il ne voulait, écrivait-il, ni acheter l'empire, ni prêter serment au peuple . » Il descendrit de son palefroi pour en faire présent à un docteur qui saluait en lui non-seulement le maître, mais encore le propriétaire du monde*.

* C'est l'Allemand Lee qui fait sux Auemands ce repreche, Voy. Hist. des

Rations, trad. Dochez, I. IV, ch. v., t. I, p. 517.

¹ Conradi a Lichtenau abbatu Urspergenau Chronicon, ann. 1137. Bale, 1569, in P. Moratori, Ann. d'Ital., 1187. Della Rena, IV, 54.

[&]quot;« Imperium emere noluimus, et sacraments vu go præstare non debuimus ». (Lettre de Fréd. Barberousse à Otton de Preising, dans ce chroatqueur, De gestis Friderici I, R. 1. S., t. VI, 635.) Otton, évêque de Freising, était fils de Léopold d'Autriche et d'Agnès, filte de Henri IV, par coméquent frère utér n de Conras, uncle paternel de Barberousse. Son père était fils d'Agnès, sœur d'Henri IV (Introd. à sa chronique dans Mutetori).

^{*} Ottoms Morena Historiarum Laudenstum. R. I. S., 1, VI, 1918.

Tout, à cette heure des illusions, concourait à flatter sa manie. Les mécontents de toute sorte, nobles et villes, appelaient son joug en haine d'un plus voisin. Le saint-siège sonhaitait qu'un bras fort mit fin à ces guerres mesquines, mais incessantes, qui arrachaient une à une les racines de la papauté comme celles de l'empire. Eugène III sollicitait du secours contre l'audacieux tribun qui régnait à Rome⁴, Robert de Capoue contre le roi de Sicile⁸. Des citoyens de Lodi, le crucifix dans les mains, tes larmes dans les yeux, les genoux dans la poussière, venaient à Constance demander au césar germain la liberté de leur patrie, que Milan retenait dans une dure servitude⁸.

Résolu à descendre en Italie tout ensemble pour y abattre ceux qui relevaient trop la tête et pour ceindre la couronne impériale*, le jeune roi disposait à l'avance des contrées qu'il n'avait pas réduites encore à la soumission. Il donnait à son oncle Welf, frère de Henri V, le margraviat de Toscane, avec le duché de Spolète, la principauté de Sardangue et les biens allodiaux de la comtesse Mathilde*. Mais mille difficultés l'arrétaient

* Otto Frising., L. H. e. vn. (R. J. 6., £ VI, 703.)

* « Expeditto italica iam pro afflictions horum quam pro corona imperit accipienda paulo minus quem ad duos annos jurata est » (OttoFrising., 1. I) c. vit, R. I. S., t. Vi, 705).

* Moine de Weingart, Chronicon, c. xiii, dans Tirabeschi, Memorie storiche Modenesi, t. l., p. 152, Modène, 1795, 5 vol. in-4°.

Arnaldo de Brescia lin-mêmo no supprimoit pas l'empereur. Il se bornait à transferer du saint-nège à la République romaine le droit d'investiture (Voy. Clavel, Arnaldo de Brescia, Paris, 1869. — G. de Castro, Arnaldo da Brescia, Lavourne, 1875.)

^{*} Otto Morena (R. I. S., I. VI, 957-965) — Chronicon Medialani seu manipulus forum, auctore Gualvaneo de la Flamme, c. curun-curret (R. I. S., t. XI, 653-635)

aussitôt. Il voyait le vieux et prudent Welf refuser de partir avant lui, la Lombardie résister tant qu'il n'y promenait pas le fer et le feu, la Toscane, sans excepter Pise, s'armer à son approche, par crainte d'un sort pareil (1156). Crainte trop justifiée par les mœurs farouches des Allemands et la tolérance intéressée du saint-siège! « Rome, s'écriaient les hordes de Barberousse, en échange de l'or d'Arabie, reçois le fer teutonique. Voilà la monnaie dont ton prince paic sa couronne, vouà comment les Franks achètent l'empire". » Au lieu de fulminer contre eux l'excommunication, Adrien IV célebrant la messe les absolvait de leurs péchés, les appolait « non homicides, mais vengeurs". » Ne l'avaient-ils pas vengé, en effet, et délivré d'Arnaldo de Brescia, comme de son fantòme de république?

Les Toscans, s'ils avaient en plus de clarryoyance, se fussent associés à la fameuse ligue des Lombards (1167), pour compléter la victoire de Legnano et « arracher la massue des mains d'Hercule *. » Mais dans ce soulève-

mitto quod qui ibet possessor, possessionem suam ingraisurus, nullum con-

^{* &}quot; Pro tumore Friderici regis Romam vementis. " (Breviarium Pisana: historias, R. I.S., L. VI, 172)

^{*} Accipe nunc, Roma, pro auro arabico teutonicum ferrum. Hac est pecunia quam tibi princeps tius pro tua offert corona. Sic emutar a Francis impersum » (Otto Friang, L. II, c. xxxx, R. J. S., t. VI, 725.)

For Romanorum ibs pontificam, inter musarum solemnia, cunctos qui fortisse in conflicta cum Romanis habito, sanguinem fuderant, absolvisse; allegationibus usum eo quod miles proprio principi militans ejusque obedientim adstrictus, contra bostera imperio dimicans, singuinem fundens, jure tam poli quam foci, non homicada sed vindex aftirmetur » (Ott. Frising., I II, c xxiv. R. I S., I. VI, 725) — Au mêmo chapitre on ht un discours de Eurherousse, maintennat avec énergie toutes ses prétentions : « Prieter-

ditions prejudicum pati debest, etc. :

4 Empat que, si potest, chivam de manu Herculis, (Ott. Frising., 1. II, c. xxx, R. 1. 8., t. VI, 779.)

ment patriotique ils ne virent qu'une infranchissable barrière, élevée entre eux et l'empereur. La sécurité du jour les rendit insensibles aux dangers du lendemain. Barberousse ne donnait alors signe de vie, en Toscane. que par ses bienfaits. Il accordait à Sienne, pour prix de sa fidélité, que nul ne bătirait de château à douze milles autour de ses murailles 1, Il la laissait s'unir avec Pise et Arezzo pour marcher contre Chuisi; avec Gènes, Lucques et Pistoia pour faire à Pise une guerre acharnée. Il trouvait bon que Florence, peu zélée pour Alexandre III. pour un pape qui était natif de Sienne, cherchât ailleurs son point d'appui, et conclut avec Pise une ligue de quarante années (1171 en vue d'intérêts locaux : les l'isans s'obligeaient à protèger sur leur territoire les personnes et les marchandises des Florentins, à leur accorder une maison dans la ville et deux boutiques sur le pont, à leur donner accès et passage sur les navires, à leur fournir quatre cents hommes d'armes payés pour toutes leurs guerres de Toscane, sauf contre l'évêque de Volterre ou les comtes lidobrandino et Alberto, à leur porter assistance dans les huit jours, s'ils étaient assiégés, enfin à ne faire ni paix ni trève avec leurs ennemis. Ces promesses, faites sous la foi du serment, devaient, tous les dix ans, être renouvelées, sous réserve, il est vrai, de la fidélité due à l'empereur ; mais le traité déniait à l'empereur lui-même le droit d'affranchir Pise de si formels engagemenis¹.

2 4 juillet 1171 (Arch. di Stato, Capitoli, XXIX, 99 r. . Cl. Bernardi

MINT. DE PLOBERCE.

10

[•] Quantit omnibus qui imperaturis libertatis fila esse dinoscuntur, tutele imperalis jure debesmus presidium, quadam tamen speciali prerogativa delectionis illi a nebis sunt amplectandi, quorum et devotio in argumentum finei mague est cognita a 7 novembre 1158. (Arch. de Sienue, Caleffo seccino, p. 8)

De tels pactes, le plus souvent, restaient à l'état de lettre morte : celui-ci, symptôme significatif du progrès des villes, devint une loi vivante ; on allait voir Florence et Pise, pour leur commun profit, s'y montrer énergiquement fidèles. L'empereur était représenté en Toscane moins par son oncle Welf, quoique Welf fût, dit Ammirato, « maître de la maison de Mathilde', » que par Christian, archichancelier de l'Empire et archevêque nommé de Mayence. Ce prélat fermait les yeux sur les excès des Allemands, brûlant partout les maisons, dépouillant les voyageurs, buvant le vin et brisant les vases*: mais il les ouvrait sur les révoltes des Toscans indignés. Pour les réduire à l'obéissance, sous couleur de les ramener à la concorde, il avait convoqué une diète à San Genesio, humble bourgade couchée au pied de la colline où s'élevaient menaçantes les tours de San Miniato al Tedesco, sa résidences. Là, entouré des seigneurs campagnards et des consuls urbains, il crut faire un coupde maître en enjoignant aux Pisans de restituer sans compensation leurs prisonniers des précédents combats. Il compant sur une obéissance qui entraînerait, pensaitil, celle des autres cités. Courrouce d'un formel refus, il mit imprademment au ban de l'Empire les plus fidèles sujets de l'empercur. Il déclara les Pisans déclius du droit

Merangonis retus chronicon Puanum dans l'Arch. stor., 1º série, t. VI., part. II disp. 1, p. 60. — Ammurato, l. I accr., p. 55, ann. 1171. — Cantini, I, 88.

⁴ Ammirato, I. I acer. p. 35, ann. 1169

Radevic, R. I. S., t. VI, 762-764.

En plane, à vingt-quatre milles ouest de Florence et vingt-cinq est de Pise. Berceau de San Nimuto, Borgo San Genesio fut le Rouciglia de la Toicane Repetti, art. Borgo San Genesio. Hémimère les différentes assemblees qui s'y tinrent. Cf. Villani, VI, 31. — Muratori, Ann. d'Ital., 1172.

de battre monnaie, comme de leur souveraineté en Sardaigne, et chassa leurs députés de sa présence *.

En les voyant s'éloigner, les députés florentins se levèrent brusquement et partirent avec eux³. Enveloppées dans la même proscription, les deux villes s'unirent pour attaquer le camp des Impériaux. Christian riait de leurs préparatifs et de leurs menaces. « Ce trop colérique pacificateur, » comme l'appelle Muratori, faisait sonner bien haut les noms de ceux qui les rendraient vaines, le préfet de Rome, les marquis d'Ancône et de Montferrat, les comtes Guido et Aldobrandino, « un très-grand nombre d'autres comtes, capitaines, vavasseurs, consuls des villes de la Toscane, de la Marche, de la Romagne, de Spolète, et une infinie multitude de peuples*. » Mais sa confiance s'évanou.t quand les ennemis approchèrent : it se hâta de lever le ban dont il les avait frappés *. Il les suivit hypocritement à Pise, et là, dans l'assemblée descitoyens, où se trouvaient les consuls de Florence, de Gènes, de Lucques, avec d'autres sages, il fit conclure à ces villes une paix fondée sur l'engagement mutuel de réparer, dans les quarante jours, les offenses commises, de faire jurer le maintien de ces stipulations par mille de leurs habitants, et d'en élire chacune deux pour régler les questions en litige. Ces préliminaires arrêtés, il repartit avec ses consuls pour San Genesio, afin d'obtenir, ou, pour mieux dire, de surprendre l'assentiment de la diète, car il ajouta de son chef, et sans prévenir personne, des conditions exorbitantes. Les délégués de Florence et de

^{*} Marangoni, loc. cit., p. 65.

Muratori, Ann d'Hal. 1172.

⁵ Nurstori, ibid.

⁴ Marangons, loc. cit., p. 65, ann. 1175.

l'ise ayant refusé d'y acquiescer, il les fit brutalement charger de chaînes et conduire à Lucques, dans les prisons'.

Cet outrage criait vengeance : les deux villes alliées prirent les armes sur-le-champ. Elles envoyèrent leurs milices, Florence à Castelfiorentino, Pise à Ponte d'Era , pour attaquer San Miniato à la fois de deux côtés. Christian accepta le défi, et, soutenu par les Lucquois, marcha au-devant de ses ennemis. A peine entré sur le territoire de Florence, il y voyait accourir et s'opposer à sa marche deux cent vingt-eing chevaux, conduits par deux consuls de Pise, tandis qu'une habile diversion contre Lucques forçait les Lucquois à déserter son armée pour défendre leurs foyers". Convaincue d'impuissance en même temps que frappée de vertige, sa politique détachait de l'empereur comme de lui ses alliés les plus résolus lls se repentaient enfin de n'être pas entrés dans la ligue lombarde, et déjà germait en eux la pensée d'une lique toscane. Plusieurs villes, jusqu'alors impériales, se prononçaient ouvertement pour le pape. Les moins mécontentes attendaient, anxieuses, les événements*.

En vain Barberousse essaya-t-il de regagner le terrain

* Malavolti, port. I, I. III, P 32 w.

La chromque punne donne les nome de plusieurs de ces victures le la mauvaise foi allemande. Les nome cités paraissent être tous pisans. Ceux des Florenties sent désignés en bloc, comme il est naturel de la part d'un chromqueur de Pise : « Florentmorain consules cum quatuor sapientibus » (Marangom, loc. cit., p. 65-64). — Cf. Roncieni, latorie pisane (Arch. ster. 4° série, t. VI. part I, p. 579). Breviarium hist. pis. [R. f. 8., t. VI., 103, 187); Annal. genuens., l. II (R. I. 8., t. VI., 347,

Marangoni, loc. cit.
 Marangoni, loc. cit., p. (4, 65. — Breviarium hist. pm., R. [8., 1, YI, 188. — Ann. gen., L. II, R. I. S., t. YI, 347, sq.

perdu. Sur la terre toscane il était pourtant plus qu'empereur et roi d'Italie; beaucoup reconnaissaient en lui l'héritier des biens de Natholde. Mais on ne remonte pas le courant des siècles comme celui des fleuves. Christian peut être remplacé par des vicaires plus souples et plus adroits : leur autorité est partout méconnue. A Pavie peuvent comparaître devant l'empereur (1175) les plénipotentiaires de Gênes, de Pise, de Lucques, de Florence; l'empereur peut leur commander de le prendre pour arbitre de leurs différends : ces villes continuent de les vider par la guerre et de traiter entre elles sans son intervention. Il defend à Pise de battre monnaie au coin de Lucques, et Pise continue, Il la met de nouveau au hande l'Empire 1, et elle s'en rit comme des foudres spirituelles 1. La trêve de Venise (1177) le laisse jusqu'en 1192 possesseur des biens de la grande comtesse*, mais les nobles chargés de les administrer à titre de fiels, persistent à les vendre aux villes, qui arrondissent ainsi leur territoire, et invoquent, pour rendre leurs acquisitions inattaquables, les prétendus droits de souveraineté que Mathilde leur aurait transmis*. Que restait-il des basses

* Cianelli, t. I, diss. IV — Mazzarosa, t. I, p. 74. — Ammirato, I J. secr., p. 26, ap. 1175 — Inghirami, VI, 181.

* Barberousse écrivait à l'archevêque de Trèves : « Les gens qui entourent le pape se moquent enx-mêmes de l'excommunication » (Voy Lebret, Geschichte von Italien, : II, p. 446, et Leo I, IV, ch. vi, t. I, p. 348)

4 Le document par laquel le duc Welf abandonne à Lucques tous les directs de souvernmeté de Nathalde sur cette ville dans no rayon de cinque suilles, existe encore nux archives de Lucques. On en paut lire un extrait

Après ce laps de temps, la question de proprieté deva t être tranchée par un tribural arbitral — Concil Venet., dans Labbe, t. K. p. 1491. — Mu ratort, Antiq ital, diss 48, t. IV, p. 285 Annal d'Ital, 4177. — Leo, 1. IV, c. vi, t. l. p. 340 — Raumer, II, 253 — Cherrier I, 162 — Zeller, p. 472

flatteries de Roncaglia, où l'archevêque de Milan proclamait jadis que la volonté du prince fait, à elle seule, la règle de la justice, et les légistes de Bologne, qu'une puissance sans contre-poids est l'idéal du gouvernement? La paix de Constance (25 juin 1183) consacrait l'humiliation du césar en Lombardie : il y abandonnait aux villes la nomination de leurs magistrats, l'administration de la justice, le droit de confédération et de guerre, on un mot, l'entier gouvernement d'elles-mêmes bien plus, il s'obligeait à ne séjourner longtemps dans aucune, pour ne pas les accabler sous l'impôt prolongé du fodero. Il ne sauvait pas même les apparences, en déclarant, contre toute vérité, que, libre de punir, il préférait pardonner.

Non comprises dans la paix, puisqu'elles n'avaient point pris part à la guerre, les cités toscanes formèrent alors à leur tour une ligue où Pise refusa seule d'entrer. Les serments étaient à peine échangés, quand Barberousse reparut en Toscane (4185). S'il n'eût pas perdu

dans Leo, I. IV, e. vt., t. I, p. 358 — Lucques paya cette concession de mille deniers lucqueis.

* « Seins omne jus populi in condendis legibus tibi concessum. Tan volantas jus est, siculi dicitur : quod principi placuit legis habet vigorem. » (Radevic, l. II, c. iv, R. L. S., t. VI, 786)

*Pax Constantia (Perts, t. IV Legum, p. 175, et Murstori, Antiquial., t. IV, p. 295, 307 eq.). - Cf. Mignet, Journal des Savants, junier 1861, p. 55.

2 On désignant par ce met l'obligation unposée aux villes de fournir des rivres ou roi et h sa suite sur leur passage.

* Paz Constantia, loc. cit.

* Barberousse était à San Ministo le 20 juillet 1185 (Ughelli, Italia sacra, I, 848), le 9 soût à Poggibonzi (Mittarelli, Annal Camaldul IV, 151), le 8 à Montaleine (Ughelli, III, 549). Le 19 novembre il était de retour en Lombardie, à Pavis. Il en était parti nu plus tôt vers la fin de mai, car le 17 mai en le trouve à Crema (Voy Bobmer, Regetta, p. 145, 144). Yd-la ni Malavolt. Azunirato, disent donc à tort 1184, et une chronique citée

son ancienne énergie, les rebelles déconcertés se fussent soumis; mais ce dépositaire des prétentions impériales n'aspirait plus qu'à vivre en paix avec le saint siège ; ce souverain absolu, qu'à être le grand juge de ses sujets. Barons, comtes, seigneurs, portent à ses pieds leurs plaintes. Ils se disent opprimés par les petites gens, surtout par les Florentins, lis en montrent avec indignation les continuels empiétements. Ils les accusent d'avoir usurpé k bien d'autrui, sans l'aveu de l'empereur , et contraint le comte Alberto, sa femme Tabernaria, ses fils Guido et Rainardo, à détruire de leurs mains leurs propres châteaux. Ce que les seigneurs possèdent encore, ils doivent reconnaître qu'ils le tiennent de Florence, en lui payant le crédit annuel d'une livre d'argent pur. Les autres villes sont ses tributaires, ses sujettes, platôt que ses elliées. C'est peu d'être dépouillé, il faut coopérer à la spolation d'autrui, amener des barons, vassaux immédiats de l'Empire, à se déclarer vassaux d'un peuple de mapanis. Ils se targuent, ces manants, d'avoir battu l'empereur Henri, de l'avoir forcé à lever le siège de Florence. S à la finesse de l'esprit, trop réelle chez eux, on les laisse joindre la puissance des armes, bientôt les empereurs ne pourront plus mettre les pieds en Toscane .

L'oreille pleine de ces plaintes qui l'intéressaient adroitement i la répression, Barberousse se rendit de l'istoia à Florence (51 juillet 1185). Il ordonna la restitution

par Malavolti (part. 1, 1.17, f. 56 m) 1186. — Serait-ce par una faute typegraphique que M. Reumont dil 1188?

Piocavinti, c. xn, p. 497.

Ammirato, loc cit. - Villani, V. 11. - Paolino (R. 1 S., Suppl., II, 8).

des biens seigneuriaux incorporés au territoire storentin', qu'il réduisait ainsi à l'ancienne banlieue, avec trois milles de rayon. Le coup était rude, mais la blessure ne pouvait qu'être passagère : l'empereur n'avait pas le pouvoir de faire longtemps respecter ses décrets, Les nobles reprirent ce qu'ils purent dans la campagne; Florence, opposant la force d'inertie, ne restitua point les châteaux*. Frédéric dut le souffrir ; il dut même faire bon visage à ces demi-rebelles, pour obtenir leurs secours contre sa fidèle Sienne, qui, par crainte d'être dépouillée à son tour, arborait résolûment l'étendard de la révolte*. Sans démèler peut-être le mouf de hame qui poussait Florence à lui fournir des vivres et des hommes d'armes, il conduisit lui-même l'expédition, laissa aux portes, fermées devant lui, son fils Henri avec une partie de son armée, et s'achemina avec l'autre vers le midi, contre Guillaume le Bon, roi de Sicile. A peine arrivé à Viterbe, il apprenant une victoire des Siennois, et le départ précipité de Guillaume, qui, pour se mettre hors d'atteinte, venait de repasser le détroit. Dans son aveugle fureur, il dépouille de leur territoire et de leurs priviléges toutes les villes toscanes, excepté Pise (1186) : mais au lieu de reparaître.

¹ Stefant, I. I. Rab 52. — Vil ani, V. 12. — Borghini, Disc., L. IV.

fani (1-1, Rub. 52) donne la date de 1186 et Ammurato cella de 1185 qu i est prouvée par Béhmer. Voy. page 150, note 5.

o. 277.

^{*}Les chronqueurs desent même que ces trois milles furent ôtés à Florence; mais Paoline (R. I. S., Suppl., II, 8) contredit estie asserion penvraisemblable, que les Florenties restèrent quatre ans surs territoire (Villani, V. 13.)

^{* «} Non però renderono le costella. » (Stefani, l. 1, Rub. 52.)

⁴ Malayolti, part. 1, 1, IV, 6 36 rt.

[&]quot; « Tolse il contudo a tutte le terre di Toscana, dicento d'essere suo, che

de séjourner dans la province, où sa présence seule aurait pu rendre effective cette spoliation, il s'achemine vers la Romagne, il y écoute, avec une indulgence toute politique, les ambassadeurs siennois, alléguant l'obstination du peuple pour excuser leur patrie de n'avoir pas ouvert les portes à son suzerain'; il feint de croire sincères ces protestations de la peur', il restitue à Sienne ses franchises, son territoire; puis, triste, découragé, il quitte l'Italie, où il ne devait plus jamais mettre le pied'.

Les autres villes prirent patience. Deux ans plus tard, quand il fut parti pour la terre sainte (1188), elles rentrèrent en possession de leur sol confisqué. Comme on n'eût pu les empêcher de le reprendre, on le leur restitua gracieusement. Le pape Clément III s'y entremit'. Pouvait-il rien refuser à ces Toscans qu'il poussait malgré eux vers les lointains rivages de la Palestine? Les Florentins avaient pris la croix en si grand nombre qu'ils pu-

non lascò a neuna se non tre miglia, eccetto a Pisa. « (Paelino, R. 1. S., Suppl., II. S. — II. P. Villari (Il Politecnico, juillet 1856 p. 15) ne voit là qu'une fable. Barberousse, dit-il, n'etait pas alors en Toscane. — Il n'avait pas besoin d'y être pour rendre un décret dont l'effet principal était d'autoriser toutes les rébellions des nobles contre les communes. En tout cas, il n'etait pas loin. — Grégoire VIII, ajoute-t-il, était mort. Ceta est vrai, mais les chreniqueurs peuvent s'être trompés de nom.

* Malavolti, part l, L. IV, f 36 v.

* « Pra dall' interesse suo che dalla credentia ch'egli desse alle lor pa-

role. • (Malgrolti, loc. cd.)

* Nalivolti, loc. cit. Tomman, Storia di Siena, 1. III, p. 160, Venise, 1625, in-4*. — Paolino, loc. cit. — Inghirami, VI, 205 — Sismoudi (II, 53) et Leo (I, 560) veulent qu'il fût venu en pacificateur, avec une simple escorte, ce qui est nadmissible puisqu'il entreprenait une espédition contre le roi de Sicila. Leo ajoute qu'il avait reussi à pacifier l'Italie. La résistance de Sienne est-clie donc un succès?

* Malivoiti, part 1,1.1V. 1 57 v. - Graisi, p. 89. - G. Capponi, Stor.

di Fir., 1, 16.

rent former un corps indépendant. En récompense, le pontife leur obtint de l'empereur un territoire de dix milles autour de leurs murailles : amsi ils en avaient gagné sept à s'être croisés. Les caux glacées du Selef avant tué Barberousse (1190), Henri VI, son successeur, comme don de joyeux avénement, multiplie les priviléges*; mais ce prince « n'ouvrait sur les hommes, dit l'annaliste génois, que des mains pleines de vent . » Opiniâtre et cruel, il personnifiait aux yeux des Italiens cette race germanique qu'ils jugeaient alors « incapable de se gouverner par la raison ou de se laisser fléchir par la miséricorde, agitée d'une fureur native, excitée par la rapacité, entraînée aux crimes par les mauvaises passions*, vilaine et déplaisante, dont le parler ressemblait aux aboiements des chiens; méchante et grossière, qui massacrait les barons, livrait les femmes aux valets d'armée, et, quand elle s'essayait à être courtoise, faisait

 E furono si grande quantità di Fioren.ini, che fecere oste e squadre di loro medesimi oltra mare. » (Villani, V., 13.)

* V.liant, V., 15; Amanirato, I. I accr., t. I. p. 64, ann. 1488. — Suivant Stefani (l. I., Rub. 55), l'extension du territoire fut la recompense non du départ, ma side la vallance des Florentins à la croisade. Cet auteur s'accorde avec Villani à dire qu'ils furent les premiers ou des premiers à entrer dans l'amiette prise d'assaut. Nais Damiette ne fut prise qu'en 1210 et 1249. Cela suffit à montrer la faussete de cet expluit anonyme, trop semblable d'ailleurs à celui de l'azzo des l'azzo devant Jérusalem, pour qu'on y voie autre chose qu'une redita de l'imagination ou de la vante. Villant affirme pourtant qu'un étendard rouge, rapporté de cette expedition, était encore, de son temps, suspendu à la voûte de San Giovanni, Cela n'a rien d'impossible si de concluant.

5 25 mai 1187. Arch. di Stato, Capitoli, nº XXXV, 1º 21 rc.

* Ex civitatibus, oppidus, et casalibus largas et plenas vento hominibus.
 Janus porrigebat manus. * (Ann. gen., I. III, R. I. S., t. VI, 567.)

6 a Rec erron aut rationis ordine regi aut miseratione deflecti aut religione terreri Theutonica novit insania, quam et innatus furor exigitat et rapacitas atimu at et ibido praecipitat » (Hugonis Falcandi Historia Sicula, R. I. S., I. VII, 252.) — Cf. Jaeger, Hutorie de Henri VI.

mourir de dégoût et d'ennui!. » Le dégoût et la terreur. tel est, durant les onze années d'un règne sans humanité et sans foi, l'effet des fréquents voyages où il promêne avec lui dans toute l'Italie ses hordes teutones : souvent il est en Toscane, à San Miniato, à Pucecchio, à Prato, à Lucques, à Pise, à Sienne *. Quand il en sort, il rôde autour, comme le lion en quête d'une proie à dévorera. S'il ne fit pas tout le mal qu'on redoutait de lui, c'est qu'il mourut jeune encore, sans avoir pu accomplir ses néfastes projets. Tandis que les Allemands le plenraient, parce qu'il les enrichissait et leur promettait de rétablir l'Empire dans sa gloire primitive , les Italiens l'insultaient dans sa tombe, « Il est mort, s'écriait un chroniqueur poëte, ce loup ravisseur de brebis, ce détestable serpent, cause de tous nos maux. Il est mort, et les peuples qu'il avait comme ensevelis, l'Apulien,

Pierre Vidal, 1195. A vrai dire, Pierre Vidal est un troubedour; mais ayant vécu longtemps en Piermont et en Lombardie, il partagent les sentiments des Italiens. (Voy Fauriel, Dante, etc., I, 262).— Cf. Richard de San Germano — a Ipse sui furoris impatiens, cospit, more teutonico, in terram momenterii dessevira, a (R. I S., t. VII, 978)

* Le 1" septembre 1186 il cint à San Minualo (Lami, Delis, Erud., IV, 195; Monum, ecrl. flor., I, 341): du 29 avril su 15 août 1187 à Pucecchio, le 18 février 1191, à Prato (Lami, Del., IV, 198), le 22 à Lucques (Liphelli, I, 850), le 26 à Pise (Lami, Del., IV, 199), le 25 mai à Sienne (Murat., Ant. Ital. V, 969), le 19 juiliet 1194 à Pise (Margarin, Bullarium Cassinense, II, 222, Vense 1650). Voy. Bébrier Regesta, p. 146-151.

Dans Böhmer (loc. ett.), on le voit à Bologne, à Rame, à Faenza, à Spolète, souvent à Pavie et à Plaisance, en 4186, 1187, 4:91, 4194, 1195, 1196

4 « Quod alurum terrarum divitiis cos claros reddidit, terroremque comm omnibus in circuitu nationibus per virtutem bellicam mentest, cosque przestantiores alas gentibus nimium estendit futuros, ni morte praventus foret. »(Otto de San Blasio, e xxv. R. I. S. t. VI. 901.) On est tost surprio de trouver ce prince concédant des priviléges aux Florentins (mai 1187, Arch. di Stato, Capitali, nº XXXV, P 21 r°).

le Calabrais, le Ligure, le Toscan, se réjouissent'. » Ce n'était pas sans sujet. Son frère Philippe IV de Sonabe, qu'il avait nommé duc de Toscane et, sans respect pour les engagements de Barberousse, mis en possession des biens de Mathilde*, lachait sa proje pour alter en Allemagne soutenir sa candidature à la couronne impériale. L'héritier légitime, Frédéric II, n'était qu'un enfant en bas âge, devant qui se dressait Otton de Brunswick, fils d'Henri le Bon, et jusqu'à son tuteur Innocent III, pape de trente-sept ans, qui voyait, comme Grégoire VII, dans le successeur de l'apôtre, « le sel de la terre, le père et le maître de tous les fidèles ". » Subordonnant tout au triomphe de l'Église, Innocent abandonnait son impuissant pupille pour opposer au duc de Toscane, que son élection eût rendu trop fort contre Rome ', le compétiteur, homme fait, qui s'engageait par serment à restituer enfin l'héritage de la grande comtesse (1203). Il lui cherchait une armée dans les milices communales, et, sur le refus des Lombards', il

Mortuus est mitis leo, raptor vel lupus agni Mortuus est vera qui multos perdidit ære, etc. (Chronicon Fosso noves, R. I. S., t.VII, 879.)

On peut voir an même codroit plusieurs épigrammes contre Henri VI.

* Muratori, Ann. d'Ital., 1193. — Leo, I, 370. — Rignet, Journal des Savants, novembre 1862, p. 663.

2 « Nos debemus esse sal terræ. Quod si sal evanuent, in quo salietar?... Romanæ sedin quæ, disponente Domino, cunctorum fidelium mater est et mag.stra. » (Innocenta III epistoræ, l. l. ep. 15 Ed. Baluze, t. l. p. 9)

* Quod autem expediat opponere nos Philippo, liquet omnibus manifeste; quam enim persecutor sit et de genere persecutorum fuerit oriundus, si non apponeremus nos ci, videremur contra nos armars furentem et ei gladium in capita nostra dare. » (Ann. sccl., t. XX, p. 86. § 32).

Voj. le serment d'Otton dans Perts, t. IV, p. 203.

Registrion Innocentii III De negatio imperio, 92, 95. Ed. Baluze, L. I.
 p. 750 sq. — Huster, Histoire & Innocent III, trad. fr., t. II, p. 77.

promettait aux Toscans, pour les séduire, de se faire le patron de leur liberté. La mort de l'empereur les avait dégagés de toute obligation envers l'empire. Que ne profitaient-ils de l'interrègne pour empêcher un nouveau césar de les entraîner dans ses luttes contre l'Église, et d'opposer ainsi leurs devoirs envers les hommes à leurs devoirs envers Dieu?

Les cités de la Toscane répondirent à cet appel. Leurs délégués, réunis pour la seconde fois à San Genesio, renouèrent la ligue '. Toutes y adhérèrent, à la réserve de Pise. L'évêgue de Volterre, lui-même, quoique vicaire de Philippe, y prit sa place, comme seigneur temporel de ses diocésams. On en réserva une aux comtes Guidi, Alberti, et autres magnats. Chacun des alliés devait nommer un recteur, et l'assemblée de ces délégués, sous la présidence d'un d'entre eux, élu prieur pour quatre mois, décider souverainement des choses de la guerre et des obligations de la ligue, sans intervenir jamais dans les affaires intérieures des villes de la confédération. Celles-ci s'engageaient à ne reconnaître personne pour empereur, roi, prince, ou margrave, sans ordre exprès du souverain pontife. E.les promettaient d'aider l'Église par tous les moyens à recouvrer tout pays qu'elle réclamerait, sauf ceux qu'occupait quelqu'un des peuples ou des seigneurs ligués *. Le surlendemain, ces accords furent jurés à Flo-

Vita Innocentà III ex Bainzio, § 12 (R. I. S., t. III, part. I, p. 488).
 — Flaminio dal Borgo, Dissertazioni sopra Puteria pisana. Diss. IV, p. 157. — On ne peut prendre au serieux Hurter quand il voit l'origine de cette ligie dans les souvenirs étrasques.

² «Qualli però che non fossero tenuti da alcuno de' collagati. » (Pacte de la ligue toscane, dans Ammirato, l. I accr., t. I., p. 63.) Cf. Gesta Innocentir III. S M. éd. Bréquigny, t. I. p. 11, 12, et Vita Innocentir III., ex Baluxio (R. I. S., t. III, part. I, p. 468). — Sauf ce dermer autour, accun

rence, dans l'église de San Martino al Vescovo (13 novembre 1197) 4.

Doux cardinaux, légats du pape, les avaient approuvés; mais le pape lui-même leur refusa son approbation. C'est que la clause relative aux biens occupés lui ôtait, cette fois encore, tout espoir de recouvrer l'héritage de Mathilde. C'est que les villes n'étaient tenues que de ce qu'elles promettaient, et qu'il voulait être libre d'exiger davantage. Sujettes de l'Église, ne pouvaient-elles s'en rapporter à sa sainte autorité 1? Pourquoi, d'ailleurs, avaient-elles pris trop au pied de la lettre ses paroles d'affranchissement? Depuis qu'il espérait soumettre le futur empereur à ses desseins, il ne voulait plus rompre le faible lien qui rattachait la Toscane à l'Empire. Par deux lettres aux recteurs de la ligue, il disast en termes précis ou faisait entendre par images que « dans ce traité il y avait certaines choses qui ne convensient point à l'honneur ecclésiastique. Comme nous voulons, ajantaitil, que nos droits soient respectés, de même nous voulons respecter ceux des autres". Dieu créateur du monde

confemporain n'a parlé de cette ligue. On ne peut pourtant la révoquer en doute, puisqu'il en est souvent question dans la correspondance d'Innocent III.

* Pace e concordia fra le cuttà, vescovi e comuni di l'oscana, 11 novembre 1187. (Arch di Siste, Capitoti, XX(X, f 49 r*). A la suite on tronve les noms des consuls et conseillers qui jurérent dans l'eglise. Ammirato (loc. cut.) les a reproduits. Cf. Vita Inn. III ex Bautino, loc. cut.; Gesta Inn. III, S XI, loc. cit.

* « Non modica sumus admiratione common, cum forma colligationis hujus auch in plerisque capitibus nec unhitatem continent nec sapat honostatem formo cum Ducatus Thuscase ad jus et dominium Ecclesise Romanae pertinent, sicut in privilegiis Ecclesise Romanae occulata fide perspeximus continert, sullium inter se sub nomine societats colligationem facere debuissent, nisi salvo per omnis jure pariter et suctoritate sacrosanciae Romanae sedis, » (Innocentii III Epist.). 1, ep. 15. Baluze, t. 1, p. 9.)

* « Quod sicut jura nostra servara volumus allibata, sic alierum jura vo-

a mis au firmament de l'Église, comme à celui du cicl, deux astres : l'un grand, qui préside au jour des âmes, l'autre plus petit, qui préside à la nuit des corps : à savoir l'autorité pontificale et le pouvoir roya, celui-ci tirant de celle-là, comme la lune du soleil, sa splendeur et sa dignité '. »

Cette comparaison, alors en usage, et que Dante devait reprendre et développer à son tour dans son livre fameux sur la Monarchie, était plus propre à frapper les esprits que les meilleures raisons. Le pontife, au reste, faisant la part du fait accompli, réclamait, non pas que la ligue fût annulée, mais seulement qu'avec le concours des cardinaux légats elle reçût des modifications, pour que le saint-siège pût honorablement l'accepter et étendre sur les confédérés sa main protectrice, sans laquelle le vent de la tempête renverserait leur édifice bâti sur le sable."

Au fond, Innocent III sentait si bien que sa force en scrait accrue, qu'il menaçait Pise d'excommunication, parce qu'elle refusait son concours. Mais les Pisans, s'ils « caressaient » les légats, ne se laissaient pas détourner de leur guerre contre Gênes³, et leur abstention assurait aux Florentins le premier rang dans l'alliance. On le vit

lumus illibata servare. > {Inn. III epist., 16 avril 1198. Ep. 88, Balaze 1, 47.1

* Ins. III epist. 30 octobre 1198. Ep. 461. Baluze, I, 235.

* « S' detti cardinal, nella città di Pisa furon carezzati ... Ed in ultimo consignati, parendo a ciascino del Pisani essere al disopra della guerra. (Marangoni, R. J. S., Suppl. I, 479-480.)

^{*} c Si vero factum vestrum cupitis apostolica protections munimine roborari, sine quo validum esse non potest, si forte ventus tempestatas insargat, direct aedicium quod super arenam invenent fabricatum, cum essem cardinalibus tractatum ipsum ad honorem et profectum Ecclesias, commodum et defensionem vestram taliter moderemim, at eum honeste possimus et rationalister acceptare. » (Inn. III epist., t Gavril 1198 Ep. 88, Baluze I, 47, 48.)

bien par l'esprit indépendent qui y domina. Viterbe y était entrée contre la volonté du pape à qui elle appartenait'. Comme il s'apprétait à la réduire, les recteurs, aux termes de leur statut, marchèrent à son secours. Déjà ils étaient parvenus à Orvieto. Hors d'état de les combattre, Innocent leur représenta que, pour respecter le serment fait à la ligue, ils violaient le serment fait à l'Église N'était-ce pas pour la plus grande gloire de l'Église qu'ils s'étaient confédérés, et Viterbe n'était-elle pas rebelle 19 A la fin, ils cédèrent et reprirent le chemin de Florence, mais si mécontents qu'ils se répandaien, en plaintes contre le pape, ils l'accusaient d'être « léger, infidèle, » de vouloir s'emparer par la ruse de la citadelle d'Assise et d'autres châteaux. Le fier pontife, qui, prétendait dominer sur les rois comme sur les peuples, était réduit à protester devant ces petites gens de ses intentions pures, à répéter qu'il marchait dans la lumiere, non dans les ténebres, et qu'il ne voulait agrandir le domaine de l'Eglise que dans l'intérêt de l'Italie *.

Sa constance, son génie et la force des choses finirent

¹ Dans une de ses lettres. Innocent invite les magistrate de Viterbe à ne pas s'engager dans la ligne toscane saux sa permusion (l. l. ep. 1211). Balure, l. 16).

^{*} a Qu bus D. papa rescripsit quod cum apsi societatem ad honorem Ecciesias Romanis jurassent, apsus honorem procul dubio non servarent, si Viterbiensibus contemmentabus ad mandatum ejus facere rationem, et ob hoc justo judicio diffidatis et interdictis, auxilium exhiberent » (Vita Innocentii III ex Bahizio, c. carrie, R. l. S., t. III, part. I, p. 563.)

³ « Per quod non modicum murmur et scandalum contra Romanam ecclesiam inter societatem Thuscise suscitastis.... Et hoc nota nobia intidelitatis et levitatis ascribitur. Sane si puritatem intentionia et solicitud nia diligentiam quam in hoc facto gessimus rectus vehtis advertere liquido videlitis (cum non in tenebris sed in luce ambulamus) quod patrimonium Ecclesia non ad opus alterius, sed ad ejua dominium et profectum Italia: intendimus perpetuo revocare. a (Inn. III apust., l. I, ep. 88. Balane, I, 47, 48.)

cependant par lui assurer la direction de la ligue. Les recteurs n'étant point magistrats dans leurs villes respectives, n'y pouvaient faire exécuter les résolutions prises dans leur assemblée. Un chef étant nécessaire, et le pape seul en pouvait revendiquer le titre comme lès droits. C'est lui, à ce moment, qui met à la raison les nobles obstinés au métier de brigands et qui nomme, en Toscane, les administrateurs chargés de percevoir annuellement l'impôt d'habitation, la redevance foncière, la tailte sur les maisons. De lui dépend jusqu'à l'administration intérieure des villes de la ligue, car il y confirme ou renouvelle les priviléges et les franchises, et y fait régner la justice et la paix .

Mais, comme autrefois la grande comtesse, il restait impuissant à étendre cette paix bienfaisante aux relations des communes entre elles et à les detourner de leurs luttes en quelque sorte fraternelles, fatale cause d'épuisement pour ces forces qu'il aurait voulu tourner contre l'ennemi commun. Il y a là comme deux courants de l'existence des villes, l'un qui les rapproche par la similitude des intérêts provinciaux, l'autre qui les sépare par la divergence des intérêts municipaux; l'un qui les porte aux frontières de la Toscane, pour les défendre comme celles d'une seconde et plus grande patrie; l'autre qui les conduit aux limites du territoire des villes voisines, pour l'attaquer et le conquérir comme nécessaire à la légitime expansion, à la libre respiration de la première, de la vraie patrie. Courants d'ailleurs si inégaux en puissance que les plus minutieux chroniqueurs

.



HET. DE PLOBENCE.

Muratori, Antiq. etal., diss. 48, 1, 1, 269. — Malavolti, part, 1, 1 17,
 44. — Hurter, I, 144, 146; II, 343.

n'aperçoivent que le second. Sur les faits que nous venons de relater, sur les rapports de leur ville natale avec le pape et l'empereur, ils sont muets ou si laconiques que cette partie de l'histoire nous échapperait, si nous ne possedions la correspondance des souverans pontifes. Les chroniqueurs, les annalistes du temps, n'avaient point coutume de rechercher les négociations et les causes: ils se bornaient à rapporter les effets, les événements qui frappaient tous les yeux. Or, ce qui frappait les yeux, ce qui préoccupait les esprits, ce n'étaient pas les actes collectifs, si rares et si inutiles, d'une lique qui ne réunissait que par accident des éléments contraires et ennemis; c'étaient les actes quotidiens et particuliers de luttes où ces éléments contraires s'abandonnaient à leur antagonisme naturel en toute liberté.

Pour Florence, en effet, la question vitale n'était pas de savoir qui, de l'empereur ou du pape, commanderait en Alemagne, en Lombardie, à Rome, en Toscane même, où une expérience déjà longue les montrait également sans pouvoir : c'était de disputer le pays à Sienne et de loi arracher la prépondérance. De là, dans ce temps ennemi des batailles rangées, mille tentatives pour assujettir à Florence les châteaux qui faisaient à Sienne comme une ceinture de forts détachés. Le jour, sans qu'on sache comment, les Siennois se voyaient réduits à céder aux Florentins la moitié de toutes les maisons, places, terres et choses qu'ils possédaient dans le château de Poggibonzi et ses dépendances. Comme ils n'en posséda ent que la huitième partie, à eux cédée par le comte Guido Guerra, c'était donc la seizième qu'ils livraient à leurs ennemis. Ils promettaient en outre de fournir à Florence cinquante cavaliers par an, qu'elle payerait de ses deniers et pourrait employer dans un rayon de trentecinq milles (1175) 1. Mais, deux ans à peine écoulés, de ce traité il ne restait rien : les deux peuples se prenaient de querelle au sujet du château de Staggia, situé au pays de Chianti, limite commune et indécise des deux territoires (1177). La guerre rallumée ne s'éteignait plus. Ne fallait-il pas ravitailler les châteaux qui se donnaient à Florence, notamment celui de Montepulciano, situé sur une haute montagne du val de Chiana, et par où l'on pouvait prendre Sienne à revers? Naturellement, les Siennois s'opposaient à ce genre d'entreprise : de là des rencontres, d'où ils sortaient tantôt vaincus, tantôt victorieux, sans être plus forts ou plus faibles qu'auparavant. Les suites, les conséquences de l'action, étaient souvent plus graves que l'action même. Les chroniqueurs parlent d'une défaite des Siennois près d'Asciano, dans le val d'Ombrone'. En retournant chez eux, les Florentins passaient par le bourg de Marti : quelques-uns y insultent une jeune fille et en sont châtiés par les habitants. Ceux-ci, cra gnant des représailles, se réfugient dans la rocca de Poggibonzi, en augmentent la force par leur nombre et en déterminent les défenseurs à préférer la protection des Siennois à celle des Florentins. Perdre ainsi, pour une faule isolée, « l'ombilie » de la Toscane, c'était un échec grave, et il fallait aviser sans retard. Florence décidait

Villam, V. 6. — Simone della Tosa, p. 187. — Malarolti, pert. 1, l. III.
 32. — Villam rapporte à l'an 1174 l'affaire de Staggia et à 1177 celle

de Marti. Il y a là hien certamement une errour.

^{* 6} avril 1176. Archivio di Stato, Capitoli, XXIX, f. 5. — Gi une autre cession du même genra pour d'autres localites 11 décembre 1176 (ibid., f. 6) et l'acte de prise de possession, 8 avril 1177 (ibid., f. 7). Cf. Arch. de Sienne, Calefforecchio, p. 9, 12 Ce traité y est rapporte au 22 mars 1175 Rion n'était plus ordinaire, en ce temps-là, que de revenir sur les traits pour les modifier ou les completer.

d'opposer forteresse à forteresse et d'entourer de solides murailles la petite localité de Colle, dans le val d'Elsa, non loin de Poggibonzi. Les rivalités de voisinage plièrent les habitants de Colle à ce désir qui leur donnait une force réelle et leur assurait de puissants alliés. La première pierre de ses fortifications fut sceltée du sang pris aux bras des deux syndics envoyés de Florence, en signe d'une amitié qui fut jurée perpétuelle et qui, par haine de Poggibonzi comme de Sienne, le fut en effet.

Cinq ans plus tard, Colle étant déjà pourvue de ses murailles et de ses tours, il ne restait plus à Empeli, située entre cette place et Florence, qu'à mettre bas les armes, qu'à promettre d'offrir, chaque année, à l'église de San Giovanni, un cierge plus beau que celui de la voisine Pontormo (1182)*. A son tour tombait le château de Montegrossoli, qui appartenait aux l'iridolfi, et commandait, du côté de Sienne, l'entrée du pays de Chianti. Tel était le motif pour le prendre de vive force : le prétexte, que ses habitants eurent l'imprudence de fournir, ce fut le pillage d'un convoi de grains qui, d'Arezzo, allait à Florence*. Chose remarquable et nouvelle, ce château ne fut point rasé : Florence se sentait en état de le garder et de s'en faire contre sa rivale une sentinelle avancée. Toutefois, comme le nombre de ses acquisitions violentes abait croissant, comme il lui suscitait des enne-

5 février 1182. — Arch. d. Stato, Capitole, XXIX, r. 98 r. — Villani,
 V. 10. — Paolino, R. I. S., Suppl. II, 8. — Ammirato, I. I accr., p. 58.

Paolino, loc. cit. - Stefam, I. I. Rub 50.

^{*} r A perpetua memoria e segno d'amicizia e fratellanza da quelli di Colle al comune di Firenze. E cierto per isperienza poi sempre è stato quello comune come figliuolo di quello di Firenze. (Villani, V, 8). Vov. dans l'Arch. di Stato, Capitoli, XXVI, f° 24 v°, un engagement de Colle, à la date du 25 arri 1201, de ne pas prèter assistance à Semifonte.

mis qui tronvaient dans les cités voisines un refuge, un point d'appui, des secours pour soutenir leur droit et reprendre leur bien, en 1198, les magistrats florentins firent adopter une loi qui autorisait les seigneurs à vendre à la commune les châteaux qu'elle leur avait pris '. L'achat, dans ces conditions, ne pouvait être ruineux. Comment les anciens possesseurs se fussent-ils montrés exigeants, quand on leur offrait ce qu'ils n'auraient osé demander, ce qu'on restait libre de ne pas leur donner? Les Firidolti vendrent aussitôt Montegrossoli". Leur exemple, on peut le croire, trouva de nombreux imitateurs, et la securité de Florence en fut singulièrement augmentée.

Une autre expédition, dont l'objet était aussi d'affaiblir Sienne, a laissé dans l'histoire plus de traces que les précédentes. Entre cette ville et Empoli, les comtes Alberti de Vernio possédaient trois forteresses très-incommodes pour le trafic des Florentins, Pogna, Certaldo, Semifonte. Au plus fort de sa réaction féodale, Fréderic Barberousse les y avait rétablis. Pogna recommençait à rançonner les voyageurs *. Semifonte, qu'un traité déjà ancien interdisait de fortifier *, était entourée de redoutables remparts. Soutenue de San Gemignano, qui en était à deux milles, elle devenait un obstacle presque insurmontable

Nonostante che il comune per forza l'avense prose : (Stefani, 1, 1, Rub. 55.)

^{*} Stefani, ibid. — Quelques années plus tard, en 1107, les comtes Guidi vendrent Montenurlo, mais dans d'autres conditions, c'est-à-dire sans avoir été spoliés et parce qu'ils craignaient de l'être par l'istoia. Cet schat, d'après Stefani (l. 1, Rub. 59) coûta 5986 flores. On peut croire que les châteaux vendus après conquête coûtaient sens blement moins.

^{*} Stofani, L. I, Rub. 51.

⁴ Voy. plus bant, même chap., p. 119.

dans une marche sur Sienne. C'est pourquoi, par intimidation, en povembre 1184, Florence avait réduit le comte Alberto, sa femme Tabernaria, ses fils Guido et Mainardo, à promettre, sous la foi du serment, de détruire le château de Pogna, toutes les tours de Certaldo et toutes les maisons de Semifonte 1, d'abandonner enfin à Florence la moitié des droits que percevaient leurs rocche des vallées de l'Elsa et de l'Arno ". Mais autant en avait emporté le vent. Ces seigneurs savaient peu de gré à l'exigeante ville d'avoir permis que leur propre palais et leurs propres tours restassent debout parmi tant de ruines ; ils aimaient mieux, comme par le passé, tymnniser, terrifier des êtres vivants. Florence dut se faire justice par elle-même. Une brusque attaque lui livre Pogna, trop faible pour résister longtemps; le comte et un de ses fils sont amenés prisonniers (septembre 1198)*. Certaldo, dans son effroi, prête le serment de fidéli é et promet une offrande annuelle à l'église de San Giovanni *. Seule, Semifonte refuse de pactiser et attire fièrement sur elle toutes les forces des Florentins.

Située au cœur du val d'Elsa, au sommet d'un vaste plateau en forme de demi-lune, qu'entouraient de profondes vallées, cette place était couronnée d'une citadelle presque inaccessible. Elle comptait près de trois cents feux, et par conséquent près de trois cents hommes en état de porter les armes. Elle ne pouvait regretter ses

Arch. di Stato, Capitoli, XXIX, f. 77 c*. — Repet-i (V, 242) donne à tort la date du 12 férrier 1181.

 ²⁹ novembre 1†84. Arch. di Stato, Capitoli, XXIX, ₱ 78 v.

Paolino (R. I. S., Suppl., H. 10). — Villani, V. 11 — Simone della Tosa, p. 189 — Ces deux derivers discut 1199, mais le fait relatif à Certaldo, dont la date est fixée par l'Arch. di Stato, donne raison à Paolino.

 ¹¹ mm 1198, Arch. di Stato, Capitoli, XXIX, P 48 r*.

anciens maîtres, si apres à la rapine, si dédaigneux des netites gens. Depuis qu'ils étaient captifs, la contagion de l'indépendance l'ayant gagnee, elle s'était donné un gouvernement libre, dont elle avait partout le modèle sous les yeux. Dès ce moment, le comte Alberti n'était pas moins ennemi de ses anciens sujets que Florence ellemême. Astucieusement sommé de mettre un terme à . leurs agressions contre les marchands florentins, il ne pouvait que céder, moitié de gré, moitié de force, tous ses droits sur Semifonte, promettre son concours à la conquête, renouveler tous ses engagements de 1184. Ce traité faisait de lui un sujet de Florence; il l'obligeait à y habiter un mois par an, à marcher dans les vingt jours contre tous les ennemis de la ville, Sienne, Pistoia et Bologne exceptées (12 février 1200) 1. Ildebrando Pannochieschi, évêque de Volterre, jurait solennellement de ne pas faire la paix avec Semifonte^a. Des récompenses étaient promises et furent accordées à ceux qui se distingueraient durant le siége³. L'inexpérience de cet art difficile, la résolution des Sémifontains, prolongèrent singulièrement l'entreprise. La ville assiégée semblait grandir dans le danger Elle avait fait de si formidables préparatifs de

* Son serment, à la date du 15 février 1200, se trouve dans l'Arch. di

Stato, Capitoli, XXIX, P 41 F.

² Voy. co truite dans Delizie, etc., t. VIII. p. 123, Lami, Memorabilia ecclesia florentina, p. 389; Cantini, II, 51-59.

^{*} On lit dans les Detizie, etc., t. VII, p. 178-181, et dans Cantini, II, 85, une exemption de toutes charges accorace à quelques citopens de San Domato in Port, comme prix de leur coopération. — Acte du 20 fevrier 1202, renouvelé en 1289 et 1428 « Qui Gonnella com supradictis aus homondus mortus fuere in tutre de Bagnolo et in muris apad Summofontem ab illude Summofonte in servitio communa Florentie, quando intravit idem Gonnella com els castro de Summofonte a latere de Bagnuolo (x Kal. martil 1201). « Lisea 1202, s'année florentime commençant le 25 mars.

défense, que Florence en paraissait menacée. « Florence, arrière, disait-on aux alentours, Semifonte devient cité!. » Les péripéties de cette longue campagne, qui ne dura pas moins de deux ans, nous ont été rapportées, mais dans un ouvrage apocryphe où l'imagination et l'art d'un faussaire ont plus de part que la réalité!. Florence, quoiqu'on l'en accuse, ne rasa point la place prise; elle lui laissa, sous la foi du serment d'obéissance, une existence subordonnée et misérable. Mais quand a sonné l'heure du déclin, on ne s'arrête point sur la pente fatale. Peu à peu, à l'exemple des Fiésolains, les vaincus ou leurs fils vinrent habiter parmi les vainqueurs. Quelques-unes des grandes familles de Florence, les Pitti, les Barberini, les Del Turco, les Velluti, descendaient des émigrés de

Fiorenza fatti in là, Che Samfonte si là città.

Le P. Gamurrini (Famiglie toscane ed numbre, III, 541) prétend que les Sémifontains firent graver ces deux vers en lettres d'or sur une pierre de leur château, du côté qui regardait Florence. En ce cas, its auraient un autre sens.

* Cet ouvrage intitulé latoria de Somifonte, a été pablié à Florence, en 1752, par l'argiani-Tometti, dans la première édition de ses fletamoni d'alcuné viaggé fatti in diverse parti della Tomana, 1. V, p. 177, et en 1753, à part, avec les Gronichette de Neri des Strinati, sous le nom de Pace de Certaldo, qui fut jage et quatre fois prieur à Florence au XIV elècle On l'attribue à Antonio Doni ou à Cosmo della Rena, La lecture en est agréable, quoique Giordani (Monti e la Grucca, p. 17) et P. Fanfani, Dino Compagni vendicato dalla calunnia di scrittore della cronaca, p. 171, Muan, 1875) contestent à l'Istoria de Semijonte aut mérite même littéraire, même de langue.

* Yoy, Arch. de Stato, Capitole, XXIX, P. 24, le serment des Sémifontains, à la date du 7 avril 1202, et P. 75 r., l'acte de paix et concorda entre Florence, Semifonte et San Germgrano (3 avril 1202,. — La preuve que Semifonte ne fut pas détruite, c'est qu'en 1209 les fils du comte Alberto se parlageant leur héritage, réservaient leurs droits sur l'infortunée cité (Ropetti, Dizion, geogr., etc., V, 245), et qu'en 1260 Florence y entre-terait encore un vicaire (Libro de Montaperti, conservé ms. à Florence, Arch. de Stato. 25 avril 1250.

Arch. di Stato, 25 avril 1259, p. 1).

Semifonte. Où s'élevait jadis une ville, il n'y eut bientôt plus qu'un amas de ruines. Les ruines mêmes périrent à la longue, et le nom de Semifonte s'effaça de la mémo re des hommes Qui voudrait aujourd'hui revoir l'emplacement mélancolique de ce qui fut autrefois une forteresse redoutable, devrait demander aux contadini la colline de Petrognano.

Au fond, c'était Sienne qui, sans avoir pris les armes, était vaincue sous les murs de Semifonte. Prévenant la défaite par la soumission, elle avait conclu à temps avec Florence un traité de paix et d'amitié perpétuelle, à la condition de mettre sur pied, à ses frais, cent cavaliers et mille fantassins, pour triompher d'une poignée de braves gens . En retour, Florence s'était obligée à fournir le même nombre d'hommes pour réduire Montalcino, château situé à vingt milles de Sienne vers le sud. Deux commissaires devaient, dans les soixante jours, rég.er tous les différends au sujet des confins, deux cents Florentins, désignés par les Siennois, jurer au nom de

⁴ a Vellut, est genus antiquum a Semifonte profectum. » (Ugolino Vermo, De i lustrationibus arbis Florentia, I. III., p. 79. Fior. 1636) — Donato Vellut, qui a écrit une Cronica della sua famiglia (publiée par Dom. Manni, Pior., 1731) dit du moies que telle étuit la tradition. Voy. Introduzione all' atoria di Semifonte, p. 42, éd. de 1753

[&]quot; introduction à l'ist. di Semifonte, p. 9, 10. - Repett., IV, 15.

^{* «} Nostris mendia et expensis. » dat le tra té, 29 mars 1202. (Arch. de Sienne, Caleffo vecchio, p. 29 v.)

^{*} Voy. encore le doc. dans Cantini (II 88-102) d'après l'Arch delle Riformagioni, l. XXVI, p. 5. — On trouve à l'Arch, di State, Capitoli, XXIX, f° 7, 18 et 51, une série de documents déterminant les confins entre Sienne et Florence, nommant Ogeno, potestat de Poggréonzi, arbure pour régler tous les stiges, approuvant ses décisions, obligeant Florence contre Montalcine, etc., 1205, et une hulle d'Innocent III approuvant cette paix. Cf. Malavolti, part I, l. IV, C 40 v°. — Montalcine était sur le sommet inégal d'une vaste colline entre les vallées de l'Orcia, de l'Asso et de l'Ombrone Repetti, III, 288).

leurs compatriotes l'observation des arrangements pris, les magistrats, à leur entrée en charge, faire le même serment, et l'imposer, quand expireraient leurs pouvoirs, à leurs successeurs désignés. Mais ces engagements, on les violait, on les éludait tout au moins à la première occasion. N'ayant point, pour vaincre Semifonte, fait appel aux renforts de Sienne, Florence se croyait ou s'attribuait le droit de renouveler le pacte qui plaçait Montepulciano sous sa protection ', et Arezzo n'y mettant point obstacle*, elle bravait le naturel courroux des Siennois. Comme ceux-ci menacaient le château rebelle, empéchée par son récent traité de lui porter directement secours, elle soulevait une querelle de frontières, vieille de trente ans, et envoyait ses milices devant le château de Tornano. C'était une nouvelle violation de la foi jurée, puisque les arbitres devaient être chargés de régler cette sorte de différends. Mais Sienne sentit le piège et se garda bien d'y tomber. Elle accorda, du côté de Tornano, la rectification demandée, au risque d'en être gênée dans ses relations avec Poggibonzi*; puis elle deféra aux recteurs de la ligue, convoqués à San Quirico*, sur son propre territoire, l'épineuse question de Montepulciano.

^{**}Capitoli, XXIX, f* 26. C'est un serment de fidélité, en date du 24 octebre 1202 et renouvelé le 50 mai 1203 (bid., f* 80 v*) Les conditions étaient, comme toujourn, de ne pas frapper de gabelles les marchandises florentines, d'offrir tous les ans à l'église de 8. Giovanni un cierge de 50 livres, de payer 10 marcs d'argent à titre de tribut, de faire la guerre ou la paix selon le bon desir des Florentins, et de renouveler ce serment tous les dix ans. — Cf. Ammirato, 1. 1 accr., t. I, p. 66, ann. 1203.

^{* 1202.} Capitoli, XXIX, 7 89 r.

Era tanto il desiderio di quel popolo di far l'impresa di Montepulciano che... s'accordò a ceder loro quel che volsero, dichiarando i confini con molto disavantagio e danno de' Sanesi (Naiavolti, part. 1, 1, 17, f' 42)

Petite ville du territoire mennois, entre Pienia et Montalcino, dans le val d'Elsa.

L'évêque de Volterre, prieur de la Ligue, Ugo Vinciguerra, recteur pour Florence, les recteurs d'Arcizo, de Lucques, de Pérouse, et beaucoup de nobles toscans, se rendirent à cet appel. Après avoir entendu les témoins cités, l'assemblée reconnut que Montepulciano appartenait au territoire et au diocèse de Sienne, que les comtes impériaux y avaient perçu les taxes et quelquesois sixé leur résidence. Mais Florence ne se soumit point à la sentence rendue, et, saute de lui en pouvoir inspirer le respect, Sienne ne put rentrer dans ses droits '.

Les masques étaient tombés, la guerre devenait inévitable. Elle se fit attendre toutefois: Sienne en était détournée par les violences de ses grandes familles, les Salimbeni et les Tolomei; Florence avait à combattre d'autres ennemis. Elle contraignait ses génants voisins du Mugello, Fortebraccio et Ugolino des Ubaldini, à respecter leur serment de défendre les personnes et les marchandises des Florentins, à faire contracter le même engagement par leurs sujets, à donner leurs propres biens en garantie de leur foi. Elle poursuivait simultanément la guerre contre Guido Borgognone, noble et féodal possesseur des châteaux de Capraja et de Malborghetto, situés non loin d'Empoli, en face l'un de l'autre, sur les deux rives de l'Arno. La navigation du fleuve était ainsi à la discrétion de ce seigneur. Quiconque

Melavolti, part. I. J. 17, f* 43, 44.

^{*} Juro quod ab hac hora un antes toto tempore vite mee salvabo custodism atque defendam omnes bommes et personas civitates florentie, et burgorum et suburgorum ejus et corum bona in tota mea fortia et districtu et ubicumque potero. » (Capitoli, XXIX, 46. — Ce document a été publié per Cantini, II, 61-65, ann. 1200). — Cf. Ammurato, I. I acce., t. I. p. 65.

Separaja était sur la rive droite, Malborghette sur la rive gauche. Yoy. Repetti à ces deux articles.

s'aventurait en cette contrée n'évitait Charybde que pour tomber en Scylla. Malborghetto fut bientôt pris et rasé. Au pied de sa colline fut construit un autre château, de force peu ordinaire, pour avoir raison de Capraja. l'ar une sorte de déi, les Florentins l'appelèrent Montelupo, disant partout que le loup dévorerait bien la chèvre!. Pour la sauver, le hobereau abandonne ses juridictions à Pistoia, et lui envoie ses gens d'armes. Il obtient des Lucquois qu'ils procurent une trêve. Mais, la trêve expirée, il ne lui reste plus qu'à passer sous les fourches caudines, à contracter les mêmes engagements que les autres châtelains vaincus. Une humiliation pourtant lui est épargnée: Capraja ne sera pas détruite sans son consentement, signe certain que, pour la rendre, il n'avait pas attendu qu'elle fût prise d'assaut*.

C'était le seul nid de seigneurs qui fit encore résistance. Les comtes Guidi eux-mêmes avaient déjà plié. En baine de Pistoia, ils s'étaient rapprochés de Florence. Contre leur château de Montemurlo, Pistoia avait construit en face, et à deux milles à peine, le château de Montale. Par là elle les avait réduits à se défaire d'une forteresse qu'ils ne pouvaient défendre, et à la vendre aux Florentins à beaux desiers comptants. Si une branche de la famille, par son opposition à cette vente, en retarda

> Per distrugger questa capra Non vi vuoi altro che un lupo. (Repetti, 111, 412, art. Montelupo.)

* Ammirato, I. I., p. 67, ann. 1204. — Fioravanti, ann. 1202. — Inghirami, VI, 252. — Voy. dans I Arch. di Stato, Capitoli, XXIX, f. 55, le serment de Guido Borgognone, de ses fils et des hommes de Capraja (20 octobre 1204, et celui des Florentins à leur égard, f. 37.

Cen deux châteaux étajent nitués dans le val d'Ombrone Pistoiese, à 6 ou 5 milles à l'ouest de Prato et autant de Pistois, sur deux gracieuses collines couvertes de vignes et d'obviers.

les effets, Pístoia n'en était pas moins tenne à la réserve envers une place que protégeaient ses terribles voisins 1.

Tranquille de ce côté, Florence tourne de nouveau ses regards vers le sud. Elle envoie une armée détruire le château de Montalto, qui commandait, non loin de la route d'Arezzo à Sienne, les deux vallées de l'Ambra et de l'Ombrone, et qui, sur ce point, servait de boulevard au territoire siennois (1206)*. Elle force Sienne à lui céder Poggibonzi (1208)*. Le comte de Munaldo en 1208, Ildobrandino de Querceto en 1209, se lassent de la lutte et font leur soumission *, Tout plie donc autour de Sienne; mais Sienne est debout encore, n'abandoanant que pierre à pierre, en quelque sorte, les forteresses que Florence lui disputait. Les combats se renouvellent, se multiplient, Innocent III offre en vain sa médiation. Les Siennois l'avaient repoussée quand ils comptaient sur le triomphe; les Florentins la repoussent quand ils l'ont remporté. Pour la leur imposer, le cardinal-légat dut secouer la poussière de ses pieds, et brandir les foudres pontificales qu'il avait dans ses mains (1210)*. Aux vic-

^{*} En 1213, Piston dat subir la trève qu'en vue d'une crossale prochaine le saint-siège lui imposait. (Fiormanti, ann 1213. — Inghirami, VI, 275). — Les comtes Guidi de Porcinto a opposerent à cette vente. Le 24 avril 1219, les cinq Guidi, fils de Guido Guerra, promirent de tenir le château de Montemarlo à la disposition de Florence. Les habitants durent y faire, chaque année, l'offrande d'un cierge de 40 livres. Pour garantie, les comtes Guidi donnerent cinq de leurs châteaux du val d'Arno supérieur, dont Montevarchi (Caprioli, XXIX, P 101 r'). La vente définitive n'eut heu que quarante-cinq aux pius tard. (Paolino, R. L. S., Suppl., II, 12. — Ammirato, ann. 1219, L. L. — Detime, etc., t. VIII. — Repette, t. III, art. Montemarlo).

^{*} Stefani, I. I. Rub. 61. - Simone della Tosa, p. 190.

[▶] Capitoli, XXIX, f• 74 v*.

[·] Ibid, P 82, 44 1.

^{*} Stefani, 1. I. R. 62 -- Simone della Tosa, p. 190. -- Psolino (R. L. S., Suppl., E. 13). -- Hurter, II, 544.

toricux il laissa le fruit de la victoire, seul moyen de les désarmer. Sienne promettait de réparer les dommages faits à Montepulciano et à Montalcino, de ne plus prétendre à la domination sur ces deux châteaux, de n'attaquer ni molester aucun de ceux que Florence lui avait enlevés 1. Ces conditions léonines arrachèrent un cri de douleur à toutes les poitrines s'ennoises. La paix subie ne fut qu'une sombre préparation à la guerre. L'œuvre du cardinal-légat dura juste huit aus. L'éternelle amit é si récemment jurée n'était plus pour longtemps qu'inimitié.

Le malheur de Sienne était une leçon pour les autres villes: elles apprenaient à compter avec Florence. Par deux fois déjà, en 1199 et 1202, l'on avait vu Lucques demander pour préteur, c'est-à-dire pour principal magistrat, un Florentin, Guido des Überti . L'on allait voir bientôt Pise, Bologne, Pérouse, et plusieurs cités encore, signer des traités, conclure des alliances dont le principal avantage était pour les Florentins *. Mais ce qui marque mieux encore les progrès de leur domination, la solidité de leurs conquêtes, leur confiance dans le présent comme dans l'avenir, c'est que, voulant couvrir les frais de leurs

* • La qual cosa fu all' universale della città di Siena di smisurato trava-

glio. * (Malavolta, part. 1, 1, 17, f. 45 v.).

* Pisc en 1214, Bologne en 1216, Perouse en 1218 (Capitoli, XXIX, 🏲 83-85, 91 🕶, 07 🖦 Lucques s'était engagée pour vingt ans dès 1184

Ibid, # 86 m).

Ammirato, l. Iacer., p. 69 an. 1210. — Malavolti, part 1, 1, 17, ft 45 rt. Ge dermier emet quelques dontes sur cotte paix, parce qu'il ne l'a vue mentionnée dans aucun régistre public ; mais il la rapporte, parce que les auteurs en ont parié.

³ Co double appel à la même personne prouve que la première fois. Guido avait bien réussi; mais, la seconde, avant favorisé les nobles dans leur dessein du devomr les maitres, ou n'ayant su les en empecher, il dut absudonn er son poste, après avoir vu leur défaite (Maziarosa, I, S1).

guerres, ils osaient frapper de taxes spéciales les habitants du contado, clercs comme laïques. Les uns et les autres, dans des temps antérieurs, fussent morts en combattant plutôt que de payer.

Tout à coup, tandis que s'accomplissaient obscurément ces continuels progrès d'une humble mais ambitieuse commune, une nouvelle inattendue, franchissant les Alpes, se répand en Toscane et y porte l'espérance dans les cœurs. Philippe de Souabe, malade en son palais d'Altenbourg, venait de succomber sous le fer d'Otton de Wittelsbach, comte palatin de Bavière (1208)*, Volontaire ou accidentel, ce meurtre débarrassait le saintsiège d'un ennemi, les Toscans d'un maître. Otton de Brunswick se voyait aussitôt, sous le nom d'Octon IV, proclamé roi d'Allemagne, roi des Romains, par les vœux unanimes de la diète d'Halberstadt *, reconnu par Innocent III, par les Italiens, par les Toscans. Son délégué Wolfgar, patriarche d'Aquilée, ne recueillait partout que protestations de dévouement et de respect. Les Florentins se déclaraient prêts à rendre au roi foi et hommage, à le suivre à la guerre, à ne contester ou violer aucun droit de l'Empire, à renouveler ces engagements aux mains mêmes du prince, dès qu'il arriverait. Défiant

Document de la Badia de Passignano, 29 mai 1203 (Arch. dipl. flor., Jame Reporti, V. 943).

dans Repetti, V, 245).

^{*} Otto de S. Blatio (R. I. S., L. VI, 907). — Lamberti parvi Chronicon a Remero monacho continuatum Martène et Durand, Veterum scriptorum amplituma collectio, V, 53, Paris, 1729). — Chronica Stavorum. Arnoldi abbatis Lubecensis supplementum, I. VII, c. xiv, p. 207, Francfort, 1581. — Selon une autre version, Otton de Wittelsbach aurait tae Philippe par mogardo, en jouant, en s'escrimant contre lui (Voy. Bohiner, Fontes rer. germ., t. IV).

³ Otto de S Blasio, loc. cit. Conrad a Lichtenau, abbas Urspergensis, p. 312.

hors de propos, le patriarche voulait des actes : il exigeait que Florence restituât sur l'heure les régales perçues, les terres conquises ou confisquées. Plutôt que de défaire l'œuvre d'un siècle et de réparer l'irréparable, Florence aima mieux en référer à Otton lui-même et lui envoyer des ambassadeurs. Blessé de voir son autorité méconnue, Wolfgar n'attendit point la décision de son maître : il punit la désobéissance d'une amende de dix mille mares, payables avant même le retour de l'ambassade.

Cette impolitique rigueur mit brusquement sin à la joie publique. Partout la stupésaction sut extrême '. Florence indignée invoqua la médiation du souverain pontise, qu'Innocent n'eut garde de resuser. « Cette cité, écrivait-il à Otton, a toujours été dévouée à nos desseins, sidèle à ton pouvoir. Nous avons donc invité le patriarche à être plus modéré envers elle, à accepter ce qu'elle ossrait, ce que tu aurais accepté toi-même. L'arc, pour avoir de la sorce, ne doit pas toujours être tendu. Sans nos lettres aux Lombards et aux Toscans, qu'il a demandées et obtenues, peut-être sa légation n'eût-elle pas si bien réussi, comme lui-même l'a reconnu par ses actions de grâces . » Soit désérence pour te pape, soit sur l'ordre d'Otton, le patriarche d'Aquilée révoqua ensin sa sentence contre les Florentins.

La Toscane en devait bientôt marquer sa gratitude. Le roi des Romains l'allait traverser, se rendant à Rome, où l'attendait la couronne impériale; au retour, il devait

[•] Non sine admiratione multorum eos incontinenti milium marcarum binno subjecit, noicas ci inducias indulgere saltem usque ad reditum nuntiorum suorum quos ad tuam præsentiam destinarant. • (Inn. III epist. XII, 78. Baluse, I, 342.)

Quia vero civitas florentina semper ad nostrum consihum devotam se tibi exhibuit et fidelem.... » (Inn. III Epist. XII, 78. Baluse, II, 342.)

s'établir pour un temps assez long à San-Miniato al Tedesco⁴. Elle lui passa d'occuper diverses villes du domaine de l'Église et du legs de Mathilde, comme d'alléguer déloyalement, pour les retenir, un serment antérieur à son serment au pape", car elle sentait bien que de la compétition des deux pouvoirs sur cet éternel sujet de lutte naîtrait sa propre sécurité. Les foudres pontificales ayant détaché de lui ses sujets d'Allemagne, les Italiens seuls soutinrent encore sa cause. La ligue toscane. qui n'avait pas donné signe de vie en sa présence, ne ressuscita point après son départ. Cette tentative d'union n'était pas du goût des Toscans, et ils en avaient constaté les médiocres résultats. L'isolement municipal leur semblait seul propre à les affranchir du pape comme de l'empereur. Ils ne se sentaient assez menacés ni par l'un ni par l'autre pour ressaisir cet instrument de liberté devenu instrument de domination. Ils ne se prosternaient devant Innocent III que pour le désarmer. En ne lui résistant pas, ils lui échappaient. Ce pontife, qui réussissait dans les grandes choses, échouait dans les petites. Il se faisait reconnaître arbitre du droit et maître des couronnes, juge de la conduite des rois et dispensateur de la puissance souveraine, ma's il ne parvenait pas à tenir

^{*} Sismondi (II. 98) dit à tort qu'il n'y passa qu'en aliant. Voy. Sigomo, Opera omnia, II, 888, De Regno Italia. 1. XVI, ann. 1209, Malavolti, part. I, 1. IV, ? 45 v', et surtout Richardus de S. Germano (Chronicon), qui dit qu'après avoir été couronné, « in Marchiam secedens et in partes Thuscia, ibi per annum continuum moram fecit. » (R. L. S., t. VII. 983). Cette assertion n'est pas tout à fait exacte. Le 4 octobre 1209, Otton était encore à Rome; le 25 à l'oggibonsi; le 29 à S. Miniato; mais de la it rayonne. Il est le 3 décembre à Fiorence; le 2 mars 1210 à Ravenne, puis à Ferrare, Imola, Mian, Brescia, etc. (Voy. Behmer, Regenta etc., p. 181, 162)

² Ce serment était celui d'Aix-la Chapelle, — « Via jure regni et imperii bons quadem injuste dispersa conservare et recuperare? »

^{*} Voy. Mignet, Journat des Savants, novembre 1863, p. 665.

dans sa forte main les humbles Toscans, et pour compter au besoin sur leurs bras, il devait rigoureusement s'interdire d'entraver leur développement communal. Aucune de leurs villes ne se laisseit détourner, par les intérêts généraux de la chrétienté et de l'Italie, d'assurer le triomphe de leurs intérêts particuliers, l'extension de leur territoire, la liberté, la sécurité de leur trafic.

Florence surtout, comme jalouse de réparer le temps perdu, y apportait une pensée politique et un système arrêté. Elle combattait pour l'existence, non-seulement par instinct, à la manière des animaux, mais aussi par conviction de son droit, comme il sied à des êtres raisonnables et susceptibles de progrès, comme faisaient de leur côté toutes les villes du voisinage'. Villani ne l'a point senti, si clairvoyant qu'il soit d'ordinaire. « Florence. dit-il, commença à s'étendre par la force plus que par le droit'. » Où donc était le droit alors, et qui pouvait l'invoquer? Quand même, au point de vue féodal, les châtelains eussent été inviolables, pouvait-on ne pas les combattre le jour où le brigandage, devenu leur unique industrie, comme leur principale passion, ôtait aux marchands urbains la sécurité de leurs relations et de leur trafic, à tous les habitants de Florence la possibilité des approvisionnements? L'instinct de la conservation peut bien pro-

• E così cominciò il comune de Firenze a dilatarsi con forza più che con ragione. (Villari, IV, xxxv. Cf. l. IV, c. xxiv.)

La mouvement progressif de Sienne est absolument identique. De 1213 à 1217, on voit plusieurs seigneurs lui faire leur soumission, les Cacciacouti, les Valcartese, les Ardenghesche, et de même plusieurs communes, San Umrico, Asciano, Querciagnossa, qui lui vend pièce à pièce son territoire. L'eveque de Volterre, à son tour, vend plusieurs châteaux, Montieri, Montorsaio, Montarrenti. Montelatrone (Arch. de Sienne, Caleffo vecchio, p. 89-107).

voquer des actes sauvages; mais la raison excuse la violence chez des gens qu'on étouffe et qui veulent respirer. Or une ville qui ne commande qu'à une étroite banlieue. et dont la banlieue même est infestée de brigands; une ville qui ne peut ni ouvrir ses portes aux légumes de ses cultivateurs, ni aventurer à quelques milles sur les routes les produits de son industrie, ni se livrer avec les cités les plus proches au plus élémentaire trafic; une ville sommée de payer partout des taxes qu'elle ne doit point, et qui ne peut les refuser sans voir ses citoyens pillés, maltraités et tués, n'est-elle pas semblable à l'être humain qui protége sa vie en frappant qui l'attaque? La naïveté même des chroniqueurs est ici péremptoire, car elle est pleine d'involontaires sous-entendus. Florence fait la guerre parce qu'un château est trop près de ses murailles? Cela signific que ce château, pour sa part, l'affame et la ruine. Elle écrase un noble campagnard parce qu'il lui « désobéit? » Cela veut dire qu'après maint engagement de renoncer à ses exactions, il y revient sans cesse, et qu'il lui faut imposer le respect de ses serments. Elle détruit les forteresses qu'elle a prises? C'est qu'elle ne les saurait garder toutes, et qu'il serait insensé de laisser le vaincu recommencer ses méfaits. Elle dévaste le territoire de mainte cité voisine? C'est œu'elle y voit ses ennemis, ses exilés trouver un refuge; c'est qu'elle use de représailles dans un temps où est en faveur la loi du talion. Elle s'empare de quelques « terres " » fortifiées? C'est afin que les peuples rivaux n'y cherchent pas un

[•] Co mot s'entend de toute agglomération de demeures closes de mors, ville ou château. Il a fins par prembre, avec le temps, celus de localité. Voy. l'édition que M. Del Lungo publie de Dino Compagni, le livre, p. 7, note 21, Man. 1870.

point d'appui pour leurs incursions hostiles et leurs empiétements. Voilà ce qui explique mieux que l'influence de la planète Mars' ou la descendance des « belliqueux et cruels Fiésolains, » inutilement croisés de « nobles et vertueux Romains*, » les guerres continuelles, les agitations sans fin de Florence. En fait, elle n'attaque que pour se défendre. Aux villes qui la respectent, elle ne demande que des traités de commerce, ou, pour mieux dire, de libre transit. Déjà peut-être l'ambition illégitime est au fond des âmes; mais on ne voit encore aucun de ces actes iniques, injustifiables, qui rendent odieux les conquérants. Est-ce la faute de Florence s'il n'y a pas, en Italie, comme en France et en Angleterre, un pouvoir central toujours présent et déjà assez fort pour faire sentir aux communes qu'elles n'ont de droits que chez elles; aux seigneurs, qu'ils doivent ménager les plus humbles sujets du roi?

Sur tous ces points, Florence suit donc sa politique naturelle. Sur un seul elle s'en écarte, à son grand détriment. Ces seigneurs qu'elle a spoliés et ruinés, elle ne veut ni les mettre à mort, car elle ne fait pas la guerre aux personnes, ni leur permettre de se retirer chez d'autres châtelains ou dans d'autres villes de la Toscane, car ces villes, ces châtelains, s'en fussent trouvés plus forts. L'exil même ne suffisait pas : on en revient, et souvent plus hostile, plus irrité qu'on n'est parti. Restait d'obliger les seigneurs à habiter Florence même; et c'est à ce

Por ce n'est-il me merveille se li Florentin sont touz jors en guerre et en descort, car cele planete regne sur els. De ce doit maistre Brunez Letins esvoir la verité, car il en est nez, et si essoit en essil lorsqu'il compila ce livre, por l'achoison de la guerre as Florentine (Li Livres don Tresor, p. 46, dans les Documents suédits sur l'histoire de France, 1863.)
* Villani, I, 52.

dangereux expédient, on l'a vu, qu'elle s'était résolue. Comment put-elle se flatter de les réduire ainsi à l'impussance? Pour éviter leurs morsures, elle les réchauffait dans son sein. Là, sans doute, ils étaient sous les yeux des magistrats; mais ils arrivaient avec leurs rancunes, leurs colères, leurs convoitises, leurs projets de vengeance. C'est aux dangers qu'on en pouvait prévoir que Dante fait allusion, quand il regret e que Florence n'ait pas mieux aimé avoir sa frontière à deux milles de ses portes, que de les ouvrir à « ces gens-là, » comme il appelle les grands.

Mais avant d'aborder le récit de ces discordes intestines, il convient de se demander quels adversaires les nobles, devenus citoyens, allaient rencontrer devant eux, au sein de cette ville dont nous n'avons guère suivi jusqu'à présent que les entreprises extérieures; en d'autres termes, sur quelles bases s'était constituée la société florentine; comment, de simple bourgade, elle était devenue une ville libre et puissante; quelles étaient ses industries, ses institutions primordiales, et quels ses magistrats primitifs.

^{*} C'est ce qu'a très-bien vu Litta, Famiglie, etc. : Note della famiglia.

^{*} Quelle genti ch io dico. (Parad., XVI, 55.)

CHAPITRE IV

FORMATION DES INSTITUTIONS FLORENTINES

- 460-1116 -

Les Italiens d'après Otton de Freising. — Origines des matitutions de Fiorence.

— Perpétunté des institutions municipales de l'empire romain. — Les scholes ou amocustions. — Associations à Florence pour l'industric et le trafic. — Art de la taine. — Préparation des draps étrangers, ou art de calimala — Art de la soie. — Obstacles au trafic. — Art des changeurs — Les Florentins hanquiers du Saint-Siège. — Art des médecins. — Art des penussiers. — Art des juges et des notaires. — Les consuls chefs des arts. — Ils deviannent magistrate aumiespaux. — Ils sont élus parmi les nobles. — Importance des nobles. — Leur rôle militaire. — Leur rôle à l'interieur. — Leurs tours. — Le menn peuple. — Le prime et seconde popule. — Le service militaire. — Viciantales de la cavalerie et de l'infanterie. — Les guazir et les sièges. — Organisation militaire des quartiers. — Le potestat. — Son origine. — Son institution progressive. — Ses attributions. — Universaité de la révolution communale. — Constitution primitive de Sienne. — Constitution donnée au val d'Ambra per le comte Guide Guerra.

Vers l'année 1157, peu de temps après le premier voyage de Frédéric Barberousse en Italie, son oncle et son historiographe, Otton, évêque de Freising, qui avait passé les Alpes avec lui, traçait des Italiens un curieux et sincère portrait.

Les deux livres de l'histoire universelle d'Otton de Freising, qui recontent les premières années du règne de Barborousse, ont été écrits forcément entre 1156 et 1158, puisque cette dernière année est celle qui vit la mort de ce chroniqueur. (Voy l'introduction de Wilmans à la Chronique d'Otton de Freising, dans le tome XX de Perts, et celle de Muratori (R.1. S., I. VI).

« lla ont dépositlé la barbarie, écrivait-il; ils doivent aux propriétés du soi et de l'air quelque chose de la douceur et de la sagacité des Romains, l'élégance de leur langue, l'urbanité de leurs mœurs, leur habileté à conduire les affaires publiques Ils aiment la liberté, détestent l'insolence du pouvoir, veulent des magistrats qui les conseillent, non des maîtres qui leur commandent¹, et ils les changent tous les ans, pour prévenir l'esprit de demination. Il y a chez eux trois classes d'hommes : les capitames, les vavasseurs, le peuple. Dans ce pays partagé entre les vules, on trouverait à peine un noble ou un magnat qui n'obéisse à la sienne. Pour être toujours en état de comprimer leurs voisins, elles ne dédaignent pas d'investir des dignités et du ceinturon de la chevalerie des jeunes gens de condition inférieure, les premiers venus parmi les ouvriers des arts manuels les plus méprisables!, que les autres peuples écartent comme la peste des fonctions élevées et libérales. C'est ainsi qu'elles l'emportent en richesse et en puissance sur toutes les villes du monde Ce qui augmente encore leur force, c'est l'absence des rois, qui ont coutume de résider au nord des Alpes. Sur ce point seulement elles conservent quelques traces de l'ancienne barbarie, que fières de vivre sous des lois, elles n'en ont pas le respect⁵. Le prince qui a droit à leur obéissance ne l'obtient que s'il teur fait sentir, au moyen d'une armée, le poids de son autorité Quand il se présente pour réclainer ce qui lui est dû, elles l'accueillent en ennemi*, 1

Tels étaient, d'après un témoin oculaire, peu porté à les flatter, les Italiens dans la seconde monié du douzième siècle. Que tont ce qu'il en dit pût s'appliquer aux Flo-

Libertatem tantopero afferiant ut potestatus insolentiam fugiendo, consulura potras quam imperantum regantur arbitrio. (Otto Friung., 1. II, c., xiv., Pertz. XX, 396.) — Nous croyons avoir traduit plus exactement le sens de ce dermer membro de phrase qu'en employant le mot de consulo.

Inferiores conditiones juvenes vel quosities contemptabilium etiam mochanicarum arbum opifices. (Ibid.)

In hoc tamen antique nobilitatu immemores, harbarica: fecis retinent vestigis, quod cum legibus se vivere glorientur, legibus non obsequentur (lbid)

[.] Otto Frising., ibid.

rentins, on n'oserait l'assurer, puisque les Florentins étaient en retard sur les peuples de Lombardie au moins de cinquante années. Mais ce portrait est le leur, sans qu'il y faille changer un mot, si on le rapporte aux premières années du tremème siècle. Alors commencent à se dissiper les épaisses ténèbres qui enveloppaient la vie intérieure de Florence. Les documents précis manquent encore; mais on n'en saurait conclure que la société manquât d'institutions. Celles qu'on fait dater du temps, moins éloigné de nous, où elles furent fixées sur le parchemin, sont de beaucoup antérieures. Les peuples, au moyen age, ne se donnaient une constitution écrite qu'après l'avoir pratiquée. Ils ne rendaient définitif que ce qui avait fait ses preuves; jamais il ne leur fût venu à l'esprit qu'on pût imposer à tous les conceptions abstraites de quelques-uns. La lecture des statuts florentins prouve jusqu'à l'évidence qu'ils ne sont que la consécration d'usages déjà anciens; et celle des chroniqueurs, si insuffisante qu'elle soit pour bien connaître ce genre de saits, nous apprend du moins à quelle date il faut les rapporter.

Ce serait donc s'exposer à ne les point comprendre que de n'en pas chercher dans des temps antérieurs les obscures origines; mais il suffira de peu de mots pour montrer le lien qui rattache la société et les institutions florentines du moyen âge aux siècles barbares et à l'antiquité romaine. C'est ici surtout que l'obscurite est profonde; toutefois, à force d'y accoutumer ses yeux, on y distingue quelques faits avec certitude, et c'est à quoi, sur un tel sujet, doit se borner notre ambition.

La période des invasions avait pu bouleverser toutes choses; elle n'en avait, pour ainsi dire, supprimé au-

cane. De même que tant d'édifices grandioses, détruits par les barbares, couvraient le sol de leurs ruines, et devaient, en des temps plus heureux, suffire à l'éducation de ceux que leur goût porterait aux arts, de même subsistaient la plupart des institutions romaines, quoique le lien qui en formait un faisceau et un tout eut entièrement disparu⁴. Ni les Goths ni les Langobards n'avaient assez d'ordre, de discipline, de civilisation pour les remplacer. Ils en trouvaient le mécanisme commode pour les dispenser de frais d'imagination, et la désorganisation assez grande pour n'en pas être gênés dans leurs plus arbitraires fantaisies*. L'horreur qu'ils éprouvaient pour les villes, dont ils se tenaient à l'écart comme d'une prison, dont ils détruisment les murailles, comme s'ils craignaient d'y être quelque jour enfermés," y laissait aux habitants la liberté de s'administrer eux-mêmes, dans l'infime et précaire condition que leur faisait la tyrannie des envahisseurs. Ceux-ci, d'ailleurs, ne s'établirent jamais ni dans les provinces méridionales de l'Italie, ni à Rome, et ils ne dominerent qu'assez tard sur l'Exarchat. Il y avait donc des contrées où rien n'était venu briser les cadres de la vie municipale, telle qu'on l'avait vue sous l'empire romain. Dans les écoles, quand se fut apaisé le flot de l'invasion, les livres antiques remettaient dans les mémotres les noms républicains, et sous les yeux comme

Voy. Pagnoncelli, Dell' antichissima origine e successione de' governi municipali nelle città italiane, Bergame, 2 vol. 8°, 1823.

^{*} Les papiers dipiomatiques recueilles par l'abbé Marini font bien voir que telle fut la conduite des barbares. L'Aliemand Leo le reconnuit, quorqu'il en soit géné dans sa thèse favorite des bienfaits de toute sorte apportée à l'Italie par l'invasion germanique. (Voy. I papiri diplomatici raccolti ed illustrate dail' abate Gaetano Marini, Itoine, 1805, et Leo, t. I. p. 29.)

l'ombre de la grande Rome. Les moines professeurs en célébraient le glorieux passé dans leurs conversations non moins que dans leur enseignement; its en inspiraient à leurs disciples et, par eux, en répandaient au debors la curiosité, le regret et l'amour.

Ces mots et ces institutions dont les esprits étaient pleins, il devint possible de les remettre en honneur quand les ducs langobards entrèrent en rébellion contre leur roi et les comtes franks contre leur empereur, puis quand les évêques firent échec aux comtes, car dans ces rivalités sans fin et sans mesure il fallait s'appuyer aux populations urbaines pour tenir tête au suzerain dont on voulait s'affranchir, au compétiteur qu'on voulait supplanter. En relevant contre les Normands et les Sarrasins leurs murailles que remplaçait jadis un misérable buisson d'épines", les populations urbaines fortifiaient en elles le sentiment de la personnalité civile³, en se soumettant à la juridiction du comte ou de ses juges, elles y retrouvaient ce bienfait de la justice, qui est un des plus nécessaires éléments de toute societé: en concourant à l'élection de l'évêque, souvent issu du peuple et toujours viager, elles reprenaient l'idée et le goût de nommer leurs magistrats, de les choisir parmi les simples mortels, de fixer des limites à la durée de leur pouvoir.

Déjà, en effet, elles se sentaient quelque force et quelque volonté; elles étaient quelque chose indépendamment de leurs chefs. C'est encore aux souvenirs de l'empire ro-

Giesebrecht, De litterarum studiu apud Italos primis medii avi seculia, p. 12, 24, Berlin, 1845, in-4.

Erat dicta civitas de spinis clausa, (Chronica Astensia, R. I. S., t. XI, 147.)

Muratori, Antiq. ital. Biss. 26, II, 460-469.

main qu'elles en étaient redevables. Après les premiers jours d'effroi où on les avait vues se disperser, s'effacer devant les barbares, elles s'étaient rapprochées, selon l'irrésistible loi de la nature humaine; elles avaient formé de nouveaux groupes sur le modèle des precédents. Jadis, pour l'enrôlement des soldats et la perception des tributs, les empereurs avaient institué des scholæ, c'està-dire des compagnies ou associations. Sous le coup de l'invasion, elles étaient toutes devenues militaires et obligatoires; on les appelait alors scholæ militum; mais quand l'apaisement des passions et des appétits eut rendu aux Italiens quelque tranquillité, reparurent les associations civiles et volontaires. Les hommes de même métier se réunirent; à côté des scholæ mulitum, on vit naître et grandir des scholæ artium, ou corporations d'artisans et de marchands1.

Cette renaissance primitive remonte au temps des Laugobards: le jour où ces barbares renonçaient à la vie nomade, ils avaient eu besoin de constructeurs et d'artisans plus habiles qu'ils n'étaient eux-mêmes. Les institutions féodales purent diminuer l'importance de ces compagnies; elles ne les supprimèrent point. Au douzième siècle, on voyait encore, à Rome, les scholæ des Saxons, des Franks, des Frisons, celles des portefaix, des portetorches, des défenseurs, des candidats, celles du Lion, de l'Aigle, du Dragon*, c'est-à-dire quatre espèces d'associations, selon la nation, le métier, la fonction, le vêtement

⁴ Namni, I papure diplomatice, etc. Amédée Thierry, Le roi Odoaces, etc. (Rev. des Deux Mondes, 15 juin 1859, p. 969.) — Leo, 1, 25-30.

^{*} Bambos, stereostatarios, stancoferos, aquinferos, leoniferos, lupiferos, draconarios, candidatos, defensores, stratores (Petri Diacent Chronicon, I. IV, c. xxxvu, Pertz, VII, 779.) Cf. De leudibus Berengaris carmen, 1. IV, p. 36, R. I. S., t. II, part. I, p. 407.

ou les insignes.' A Venise, à Ancône, à Ravenne, à Gènes, on trouve aussi des scholæ solidement organisées.' A Milan, dès l'année 1066, les métiers étaient divisés par contrade ou quartiers. Ou peut conclure que bientôt il en fut de même à Florence, car l'associa ion était partout, hors d'Italie comme en Italie, dans la gilde ou hanse germanique comme dans les communes. Quand Otton de Freising signalait parmi les Italiens trois classes, les capitaines, les vavasseurs et le peuple, c'étaient autant de groupes, sinon de compagnies, qu'il avait observés. Son tort était de confondre sous le nom de peuple deux classes distinctes, deux groupes très-différents, les hommes libres, arimans ou buoné uomini, et le vul-

Ricotti, Storia delle compagnie di ventura in Italia, t. 1, p. 300,
 Turin, 1845, 4 vol. in-12.

A. Dandult Chronicon, I. X (R. I. S., t. XII, 378). — Annal. genuens.
 R. I. S., VI, 451). — Facture, Mem. Revenuet., t. III, nº 157, p. 401, dans Ricotti, I, 500.

² Gruhni, Memorie spettanti alla storia di Milano, 1. XXIV, 1. IV, p. 98, in-4.

⁴ Voy. plus haut, p. 185.

Tel est le sens primitif de buoni nomini. Il rappelle les dyafei d'Athènes et le gentleman des Anglais. Plus tard on lit dans les lois et les chroniques: Boni homines, juris el morumperiti, sapientes, consiliatores; mans alors ils ent des functions judiciaires ou administratives. La fonction de conseiller (en allemand Rath) est celle qui prévaut, et tel est le sens qu'on attache plus tard au mot dont il s'agit. Nais il reste genérique ; nons verrons les buoni nommi former diverses sortes de conseils, de commissions, de magistratures, et jusqu'à des comités de bienfaisance. Voy. notre Jérome Savonarole, 1 416, Paris, 1853.) Feuriel (1, 107-110) se trompe donc à moitie, quand il dit qu'ils constitusient » la minorité aristocratique, les personnages consideres par la naissance, le rang ou la fortune, a car cela ne fut vras que plus tard. - Quant à Leo (Entwickelung, etc., p. 175) et lidlebrand (p. 13), ils se trompent tout à fait en disant que ce mot deagne les nobles. M. G. Capponi (Stor. du Fir., I, 20) tombe dans la même erreur quand i) dit : « da principio significava gli comini per nascita ragguardevoli. » — Il est à peine croyable que Guerrazzi ait pu écrire que les buoni gomini étaient ainsi nommés parce qu'ils étaient élus

gaire, les serfs, vulque, komines servilis conditionis !. Générales ou particulières, ces associations vovaient leur existence reconnue, fortifiée même par les chartes nombreuses que leur octroyaient les empereurs'. Obtenues sans peine quand elles étaient sans importance, arrachées une à une quand elles étaient un sacrifice du souverain intéressé à se concilier les villes, ces chartes établissaient une sorte de tradition, ou pour mieux dire étaient reçues non comme une nouveauté et une faveur gratuite, mais comme une restitution et un relour à de vieilles coutumes, dont l'ancienneté fut plus tard invoquée, quand on voulut les supprimer sous prétexte d'abus. Il y avait des priviléges qu'on arrachait aux autorités subalternes ou qu'on s'attribuait à soi-même, toujours sans bruit, pour ne pas donner d'ombrage au maître, et pour que le voisin ne conçût pas l'idée d'obtenir ou de prendre l'équivalent. On vivait ainsi assez librement, non d'après une loi fixe, mais d'après une tolérance intéressée qui en tenait lieu. A la faveur des luttes du suzerain avec ses vassaux, des vassaux entre eux, du pape contre l'empereur, les petites gens, les métiers, usurpèrent la liberté comme les seigneurs avaient usurpé la tyrannie*, et, à la longue, s'aperçurent qu'à la condition de ne pas contester.

parmi ceux qui avaient une grande reputation de bonté (Assedio de Firenze, c. vii, p. 181, Paris, 1846).

² Savigny, t. III, p. 80. — Leo Entwickelung, etc., p. 122, sq. — Bethmann-Hollweg, p. 13. — harl Hegel, t. II, p. 145. — Stenzel, Geschichte Deutschlands unter den Frankrichen Kauern, t. I. p. 97. Lespaig, 1827. — Cibrario, Della schiarità e del servagio, e specialmente dei serm agricoltori, Ndan, 1868.

^{*} On en peut voir dans Muratori, Antiq ital Diss., 45, 17, 49, et dans Haulleville, p. 213, note 9.

^{*} C'est une juste remarque de Sismondi (I. 265). E. Quinet a suest d'excellentes reflexions sur ce sujet. (Yoy. Révolutions d'Italie, I., I.)

le droit du suzerain ou de son vicaire, ils avaient la bride sur le cou⁴.

Comme les autres villes, mais après elles, Florence traversa ces phases obscures. Tandis qu'au Nord et an Sud on ne voyait partout que scholæ, consorterie, fratrie', Florence ne savait encore comment organiser son collége des fabbri tignari ou charpentiers. On fait remonter à tort au temps de Charlemagne les premiers développements de ses industries et de son trafic" : le grand empereur n'y contribua qu'en faisant respecter par l'envahissante Venise les droits des autres cités trafiquantes*, et il n'est pas prouvé que Florence fût déjà du nombre; mais elle en était probablement sous Lothaire, autre carolingien, car une loi de ce prince déclarait nulles certaines écritures faites in finibus Tuscia, parce qu'elles ne portaient point la date du jour et du mois*. Quoi qu'il en soit, n'étant située ni sur un grand fleuve navigable, ni sur un lac, ni sur la mer, ne pouvant pas plus que les autres villes compter sur les routes de terre, aussi peu-

Murutori, Intig ital., Diss. 45, t. IV, col. 3.

Pagnini, Della Decima, III, 8. Lisbonne et Lucques, 1765, 4 vol. in-4°.
 Epistola Hadriani papa, ep. 45, cans Doni Bouquet, V, 588. —

^{*} En 943, il y avait à Ravenne une association de pècheurs. Yoy. Muratori, Antiq. ital., Diss. 75, t. VI, col. 455. Gf. Lzini, Lesioni, et Famutzi. Confrérie traduit bien fratrie; quant à consorterie, il est à peu près intraduisible. Colerie est le mot français le plus proche, mais il se prend en mauvaise part; communauté dit trop et association pas assez. Le latin consorte, en re nontant à l'étymologie, rend assez bien l'idée. De non jours, la politique a pris en mauvaise part consorteria, qui devient ainsi tout à fait l'équivalent de colerze.

Parlessus, Collection des los maretones, lutred. 1, 65, Paris, 1828, in-1.

1 Audita comperimus in limbus Tuscim tales scripta esse prolata que sunt abeque mense et die mensis, de quibus volumus ut si deinceps prolata fuerint millium habeant vigorein. (Lotham I leges, n° 79, R. I. S., t. I, part. E, p. 147).

sûres que mal entretenues. Florence devait être tributaire, pour écouler ses produits, du port maritime le plus vossim. C'est donc au temps des plus grands progrès de l'ise, après la première croisade⁴, qu'il faut rapporter le tardif essor du trafic et par conséquent du travail florentin. C'est après avoir donné, par la prise de Fiesole, la preuve de son ferme dessein de conquérir la liberté de ses mouvements, que Florence cessa de se restreindre à la fabrication des objets d'utilité commune qu'employaient ses habitants, et que n'auraient pas achetés ses voisins, aussi habites qu'elle à les fabriquer. Tardivement entrée dans la carrière, elle y dépassa presque aussitôt ses rivales et parut y marcher à pas de géant.

La première industrie que fit prospèrer Florence, ce fut la préparation de la laine. On a sujet d'en être surpris, car la nature et l'exignité de son territoire, comme les conditions générales du moyen âge, étaient peu favorables aux progrès de l'agriculture, qui donne seule des pâturages et des bestiaux. L'herbe pousse mal sur un sol que les eaux du ciel, celles des montagnes ou la main des hommes n'arrosent pas suffisamment. On ne cultive la terre avec zèle que si les guerres publiques ou privées, les violences sans motif, les bos prix fixés aux denrées dans les temps de disette, l'interdiction de rien exporter dans

ţ

¹ En 1099, Pise n'avait pas assez de navires pour transporter les croises en terre sunte : elle se bornait à leur fournir des vivres et des munitions (navium suarum que proficescentem subsequebantur exercitum. — Willerma Tyremia Historia belli sacri, l. Mil, c. xxi, èd. Bongars, Gesta Dei per Frances, t. 1, p. 741, Hanovro, 1611). — La peu plus tard, les navires pisans couvraient les mers (Erant in ea cives nobiles et pecuniosi valde, quippe qui continuis navigationibus universas pene modiferranco mari adjacentes provincias gratia commerciorum peregrinis mercibus et multiplicibus divitus urbem repleverant — Ibid., i. XIII, c. v., t. 1, p. 856).

tous les temps, n'empêchent pas le colon de recucillir les fruits qu'il a semés et de retirer de son labeur une juste rémunération. Des serfs, qui n'étaient pas libres du choix de leurs cultures, ne s'y adonnaient qu'avec l'apathic propre d'ailleurs à la servitude. Des métayers en possession d'un bail héréditaire se contentaient de vivre et ne cherchaient point à amétiorer leur sort. Quand, aux dernières années du douzième siècle, on leur eut substitué des fermiers à bail temporaire, qu'on pouvait remplacer s'ils étaient inhabiles ou négligents, on n'obtint pas du premier coup les naturels résultats de cette révolution importante; on ne vit point baisser le prix de l'argent, ni s'élever celui de la terre, car les dévastations ne furent pas moins rares, les prairies mieux arrosées, les pâturages plus gras et plus abondants^t.

Florence sit donc violence à la nature, en travaillant de prédilection la laine, sans en avoir la matière première. Pour expliquer ce sait singulier, l'économiste Pagnini prétend que les Florentins croyaient leur ville sondee sous le signe du Béher, et par là destinée à l'industrie de la laine. Il ne voit pas que l'origine de cet art doit être cherchée dans les rapports que les croisades établirent et multiplièrent entre l'Italie et l'Orient. C'est l'Orient que rappellent les noms des premiers tissus italiens'; c'est l'enfance de l'art qu'attestent ceux que leur

Pagnini, Della Decima, II, 8.

Yoy, pour plus de développements sur ces matières, Leo, I. II, c. II,
 I. I, p. 55, note, et Cibrano, Della economia politica del medio evo,
 p. 366-369, Turia, 1839.

^{*} Ainsi font sujourd'hui pour la soie l'Angleterre et la Suisse, où l'on ne voit point de muriers.

⁴ Yelum holosericum, fundathum, alithinum, vela tiria, bizantina, etc. Yoy. Muratori, Antiq. etal., Dec. 25, t. 11, p. 400 eq.

donna F.orence : les tissus grossiers qu'elle appelait villaneschi, schiarini, n'étaient visiblement employés que pour les villains et les serfs. Quand les progrès du temps eurent rendu les communications plus faciles et les frais de transport moins onéreux, on se pourvut de laines propres à fabriquer les draps fins, en Barbarie, en Sardaigne, aux îles Baléares, en Espagne, en Portugal, en France, en Angleterre. Avec leur goût natif, les Florentins furent choqués des produits imparfaits de cette industrie aux pays où elle était le plus anciennement, le plus solidement établie, dans les Flandres et le Brabant. Se flattant de faire mieux. ils eurent l'ingénieuse idée de transporter à Florence ces draps mal fabriqués, et là, tout à loisir, de les remettre sur le métier. Leur tâche fut alors de les carder, de les tondre, de les lisser, de les tailler, et par-dessus tout de leur donner une nouvelle teinture, car c'était la plus défectueuse partie de la fabrication. Quand ils avaient pris une couleur à la fois solide et agréable, perdu ce duvet qui les rendait rudes au toucher, obtenu de plus justes et plus commodes dimensions, quand on les avait détirés et passés au rouleau, ils acquéraient une valeur toute nouvelle, qui les faisait rechercher dans tous les pays. Ils se répandaient en Italie; ils allaient en Orient, où on les échangeait contre les drogues et les couleurs employées pour les teindre; ils reparaissaient en France et en Angleterre, où le prix de la vente servait à acheter en plus grand nombre les draps destinés à une nouvelle préparation.

Ainsi non-seulement on suppléait au manque de la matière première, mais encore le travail des étrangers contribuait aux profits des Florentins. Pour perfectionner ces étoffes trop grossières et pour en faire bientôt un tra-

MNT. DE PLORENCE. -- 1.

sic étendu, il suffisait, en effet, d'un très-petit nombre de bras. Ce fut une branche spéciale de l'art de la laine, qui s'en distinguait en ne faisant pas la fabrication tout entière, en ne produisant que des draps fins à l'aide de draps communs achetés en pays étranger. Le souvenir de leur origine faisait appeler panni oltramontani, ou franceschi, ces produits estimés de l'industrie des Florentins; mais on savait bien reconnaître quand leur main y avait passé. A Florence même, il parut nécessaire de donner un nom spécial à cette importante branche de l'art; elle recut celui de la rue où se trouvaient les principales boutiques de draps français. Cette rue débouchait dans le Mercato vecchio. On l'appelait quelquefois Strada francesca, mais plus souvent Calimala, parce qu'elle conduisait à un mauvais lieut, et pour la rue comme pour l'art c'est le nom qui prévalut",

L'origine première de cette industrie raffinée remonte probablement au onzième siècle, et ses développements au douzième. Les marchands fforentins fréquentaient dès lors les foires de Champagne et faisaient un commerce actif avec la France⁴. En 1199, l'art de calimala, l'art des marchands, comme on disait volontiers, c'est-à-dire

Voy., sur tout co qu. précède, Pagnini, II, 92, 98 - Follini, t. VI,
 xxi, p 206, 219. -- P Villari (Il Politecnico, juin 1867, p. 577).

^{*} Callie malon. Cette étymologie est d'autant plus incoatestable que dans le viert italien, comme en espagnol, culle agnifie rue. (Voy. Arch. stor. 1865, 5° scrie, t. II, part. I, p. 72, note 1.) — Un Alemand, Neumann, (Introduction à l'ouvrage de L. Bruni Arctino πιρέ τῶν Φλωριντίνων πολιττίας, Prancfort, 1823) donne pour étymologie καλη et μάλα pour μήλα, pluriet de l'inusité μᾶνον, mouton, brehis, qui donne la laine. Mus c'est trop savant pour le peuple qui cree les noms, et trop peu pour les hellemites, car pour quoi καλή ευ εισημίες féminin et μάλα au pluriet nontre?

Pagnini, III, 237. — Pardessus, t. II, Introd., p. 74. Dès le tressième siècle, on possède à cet égard des documents positifs. Voy. Arch. stor., nuova serie, t. YI, part. I, p. 163, et part. II, p. 247.

des marchands par excellence, était constitué, avait ses magistrats particuliers', qui, en 1204, apposaient leur signature avec d'autres au traité conclu entre Sienne et Florence'. On ne saurait donc nier que dès la seconde moitié du douzième siècle les marchands de drap français étaient en pleine prospérité, et se séparaient entièrement de l'art de la laine, qui ne marchait plus qu'après eux".

Inférieur par le rang et postérieur par la date, venait ensuite l'art de la soie. Comme les deux précédents, il était déjà constitué en 1204: ses chefs figurent comme les leurs au bas de ce fameux traité entre Sienne et Florence (1204), assez explicite dans son laconisme pour montrer la civilisation des Florentins bien plus ancienne qu'on ne le croit communément. En 1225, en 1247, d'autres documents positifs montrent l'art de la soie acclimaté parmi

* Ammirato, I. I accresc., p. 67. — Pagnini, II, 83. — M. G. Capponi (Stor. di Fir., I, 20) déclare qu'i. n'ose ajouter embèrement foi à ce document.

¹ a Presente Stoldo Muscati tertio consule mercatorum. » (Document public per Cantini, R, 65) Qua ces deux dermers mots doivent s'entendre de l'art de Calimala, c'est ce qui résulte d'un document de 1235 : « Consulum suprascriptorum cum consulibus mercatorum, cum prioribus artium atque decem bonis viris cujuscumque sexus. » (Doc. dans Cantini, I, 155)

² D'après ce qui précède, en ne s'étonners pas que l'art de Calimala fût constitué avec des consuls particuliers dès l'an 1193; mais en voici la preuve péremptoire dans un document des archives florentines : — « Cencio di Giambone de Ceffuli e Diode suo figlio, col consonso delle lore rispettive moglie, donano irrevocabilmente fra i vivi a Giovanni di Boninsegna e a Ugone di Angiolotti, consoli dei mercanti vecchi di Calimala, etc... » 21 octobre 1195 (Arch. di Stato, Cartapecore Strossiane Uquecioni).

^{*} Veier, une fois pour toutes, ce que dit Ammirate, au sujet des arts dont les chefs signérent ce traité : « Onde vi erano quei de giudici e notai, de rambiatori, di Caumala, de mercanti del comune, dell'artedella laua e di Porta S. Maria (1. L'accrese., p. 67) Or on sait que l'arte di Porta S. Maria est synonyme d'arte della seta, les marchands et fabricants de soie ayant leurs boutiques dans ce quartier.

cux¹, et ne permettent d'en reculer l'établissement ni jusqu'en 1265, quoique Ammirato n'en parle qu'à cette date³, ni moins encore jusqu'en 1315, où l'on prétend qu'il fut importé par des Lucquois. Dès le temps de Justinien, deux moines revenant de l'Inde l'avaient introduit à Constantinople, et dès 1148 Roger de Sicile, après avoir conquis Thèbes, Athènes et Corinthe, avait amené dans son royaume des artisans qui furent les maîtres des Italiens³. Cinquante ans pour propager cet art de Palerme à Florence, c'est assurément plus qu'il ne fallait, avec la fréquence des relations maritimes, entre deux pays si rapprochés.

Les Florentins ne prirent que tard, dans la fabrication de la soie, le premier rang , qu'ils tenaient déjà dans la préparation de la laine. Peut-être n'étaient-ils ni assez nombreux pour suffire simultanément aux industries latérales que supposent et qu'entretiennent ces deux arts, ni assez sûrs de leurs débouchés pour travailler une matière dont la main d'œuvre quadruple la valeur. Tout, en effet, était obstacle au trafic d'un peuple non maître de la mer : la longueur des chemins mal entretenus et les risques de toute sorte qu'on y courait; la multiplicité, l'énormité des taxes qu'on payant pour y passer, pour traverser un pont ou un territoire, pour décharger des mar-

* Ammirato, II, 131, ann. 1265.

* Richa, IV, 257; Pagnini, II, 85.

Voy. ces documents dans Pagnini, II, 108-109.

Otto Frising., 1. I. c. xxxii (R. 1. S., 1. VI, 668). Muratori, Maliquital., Diss. xxv, t. II, p. 405.

^{*} Pagnini (II, 111) det qu'une livre de laine d'Espagne qui vaut 5 paoli (2 fr. 50), transformée en drap auperfin, en vaut 40, tandis qu'une livre de soie grége, devenant étoffe, vaut non plus 30 paoli, mais 120, et même bien devantage, si l'on a mête au tissu des fils d'or ou d'argent.

chandises et les déposer, fût-ce sur une place publique '; l'ignorance de l'écr ture, qui rendait impossible par lettres une correspondance suivie avec les pays étrangers, et nécessaires de continuels voyages pour accompagner soi-même ou faire accompagner ses marchandises, ce qui mettait en mouvement un nombre de personnes hors de toute proportion avec l'importance des affaires; enfin, quand on pouvait employer les vaisseaux d'une ville voisine, les risques ordinaires de la mer, ceux de la piraterie, et l'otieux usage de confisquer les navires naufragés avec les marchandises qu'ils contenaient '.

Depuis longtemps les Florentins luttaient avec un grand courage contre ces obstacles Quand ils montraient tant d'empressement à défendre, en 1115, le territoire des Pisans partis pour conquérir les Baléares, ils cherchaient à se concilier le peuple qui leur pouvait ouvrir les voies de mer. Quand ils forçaient, en 1201, les Ubaldini à protéger les marchandises florentines de passage dans le Mugello, ils voulaient s'assurer un libre passage vers la Lombardie. Quand ils concluaient, en 1205, avec Bologne un traité qui mettait fin aux représailles entre ces deux villes *, ils poursuivaient visiblement le même but. Mais le plus sûr moyen qu'ils trouvèrent de l'attein dre et d'imprimer à leur trafic, comme à leur industrie,

^{*} Voy. le glossaire de Bucange, art. « avaria, anchoragium, curratura, exclusaticum, foratsonm, gabella, geranium, hansa, hacella, mensuraticum, modiaticum, nautaticum, passagium, pedagium, plateaticum, palticum, ponderagium, pontaticum, portaticum, portalicum, pulveraticum, ripaticum, rotaticum, teloneum, transitura, viaticum ». Cf. Muratori, Antiq. ital., II, 4 aq

Pagnini, III, 301. — Pardessus, II, 107, 118.

Muratori, Antiq. ital., Diss. 49, t. 111. Pagnini, II. 20. — Nous dirons plus loin ce qu'etnient ces représailles qui jouent un si grand rôle dans l'histoire des communes naliennes su moyen ago.

un prodigieux essor, ce fut la création d'un art vraiment nouveau dans la forme qu'ils lui donnèrent, celui des changeurs ou hanquiers.

Depuis de longues années ils connaissaient le prix de l'argent et l'usage qu'en peuvent faire des hommes économes et sobres qui savent le gagner et ne le dépensent pas. Ils le prêtaient à gros intérêts. L'Église, ils ne l'ignoraient pas, poursuivait de ses censures ce genre de trafic, en invoquant le texte du Deutéronome; mais ils discutaient le Deutéronome avec l'Église', et n'admettaient pas, comme Dante le soutint plus tard, que l'argent, de sa nature, n'est pas productif ". Avec leur esprit droit et pratique, ils ne comprenaient pas qu'il fût illicite de donner de l'argent à loyer, quand c'était licite pour une maison, pour une voiture, pour un cheval *. Ils sentaient bien que l'argent est une marchandise comme une autre, que le prêt d'argent est un service rendu à autrui et une privation pour soi-même, que la transformation du capital en un chiffon de papier en diminue la valeur in-

E perchè l'asuriere altra via tiene, Per se natura e per la sun seguace Dispregia poschè in altre pen la spene, (Inferne, XI, 109-11.)

Cette explication est fort abscure; mais les commentateurs sont d'accord :

• Perchè vuol rendere fruttifero il denaroche per se non è tale, » (Costa el Bianchi.) — « L'usurier pretend traiter les écus qu'il prête comme s'ils produssient d'autres écus qu'il exige de son emprunteur. » (Ortolan, Les pénalités de l'Enfer de Dante, p. 74 sq., Paris, 1873.)

• Ortolan, ibid.

I son femerable frairi tuo ad usurum pecuniam, nec fruges, nec quantibet alum rem — sedahono. Frairi autem tuo absque usura id quo indiget commodable (Deutéronome, c. xxm, v. 19, 20.) — Mais disaient les Florentine, le livre sacré n'interdit l'usura qu'envers un frère, non envers des étrangers. — Sous la loi chrétienne, répondant l'Église, tous les hommes sont frères.

trinsèque, qu'on court risque de ne point recouvrer la somme prêtee, et que ce risque, comme ce dommage, exigent une rémunération.

Leur tort était de ne pas distinguer l'usage de l'abus, et de proportionner le taux de l'argent au bénéfice présumé que ferait l'emprun eur '. Sous Justinien, l'intérêt variait, suivant la qualité des personnes, de quatre à deuze pour cent"; au treizième siècle, il fut porté à quatre deniers par livre et par mois, c'est-à-dire à vingt pour cent par an. La loi même fixait ce taux*. On ne prétait que pour six mois. L'emprunteur payait immédiatement l'intérêt ou en faisait ajouter la somme au capital, et s'engageait, s'il ne pouvait restituer au jour fixé, ce qui était tacitement prévu et accepté de part et d'autre, à payer pro damno et interesse, quatre deniers par livre, pour chaque mois de retard '. Bientôt cet intérêt exorbitant passa pour modéré; on alla jusqu'à trente et quarante pour cent. Ce sont de tels abus que pretendait châtier Dante, quand il plaçait les usuriers sous une

Pardessus, II, 123.

^{*4} p. 100 pour les personnes illustres, 8 p. 100 pour les marchands, 12 p. 100 pour les personnes d'autre condition qui avaient prété du grain, ou du blé, 6 p. 100 pour le reste des sujets. (Loi 26, cod. *de asseris.*)

A verone, en 1928, la los fixast le taux de l'intérêt à 12 p. 100; à Modène, en 1970, à 20 p. 100. — Voy. Muratori, Antique del., Des. 16, t. I., et Hallam, Vieu of the state of Europe, c. ix, part. II, t. III, p. 402, Londres, 1819.

^{*}Muratori, Antiq. ital., Diss. 16, t. I, p. 888 sq. — Cantini, III, 161. — Le 15 juin 1216, blivieri, file de Tignoto, était condamné à payer à Buonotino de Bologne quatre livres pisanes pour une créance cédée à Buono par son frère Giuseppe, et en outre à quatre livres pour interêts de cinq ans, à raison de 4 demers par livre et par mois. (Arch. dipl. Pergamene delle Riformagioni de Firense). — Le 6 septembre 1292, Ubaldano, tils de Giovanni, emprentait à Matteu Scali cent livres pour six mois aux mêmes conditions.
• pro omni danno et panni interesse quatror denarios pro qualibet libra magnite mestaibut. » (Cantini, III, 161.)

pluie de feu, au milieu de sables ardents!. Mais à Florence un système financier plutôt qu'un sordide amour du lucre dictait ce genre d'operations. On voulait empécher la concurrence commerciale de s'établir. On comprenait que des capitaux empruntés à si haut prix ne pourraient être employés dans le commerce, où ils n'eussent jamais rapporté un intérêt supérieur ni même égal. D'autre part, les spéculateurs n'ignoraient pas quel avantage il y avait à emprunter des fonds dont les capitalistes ne trouvaient pas l'emploi dans le travail industriel. Tele est, d'ailleurs, la nature des choses. A mesure que les risques augmentent, s'élève l'intérêt de l'argent ". Ce qui le fixe, ce n'est pas l'avidité du prêteur, c'est la solidité de l'emprunteur. Or, tout était risque au moyen âge, dans ces temps où la violence privée déplaçait, renversait l'assiette des fortunes, et la violence publique celle des gouvernements. C'est ainsi que le taux élevé des espèces, qui en des pays moins civilisés prouve le manque de numéraire et de crédit, ne prouvait, en Toscane, que l'aptitude précoce des habitants aux questions financières et leurs saines doctrines en matière d'argent.

La papauté, qui, malgré ses censures obligées, jugeait les Florentins d'un œil pénétrant, avait eu recours de bonne heure, dans l'intérêt de l'Église, à leur habileté rare et à leurs relations déjà nombreuses. Elles les avait chargés de percevoir les revenus du saint-siège dans les divers pays de la chrétienté; elle leur payait une commission qui fut pour beaucoup dans le rapide progrès de l'industrie des banquiers.



¹ Informo, ch. st.

^{*}On prête à l'Anglaterre à 5 p. 100 et à la Turquie à 12 p. 100.

³ a Hisce autem et curis romana utebatur ut reditus aucs a variis

Rome, en effet, était, au moyen âge, le véritable centre des intérêts matériels comme des intérêts moranx. A Rome affluaient les trésors du monde entier, revenus du pape et des prélats, obole de Saint-Pierre, offrandes de toute sorte. Etre chargé de percevoir ces deniers, de les faire parvenir au destinataire, c'était avoir le maniement de la plus grande partie des capitaux en circulation 1. Dans les mains par où ils passaient, il en devait toujours rester quelque chose. Or, au douzième siècle, les Florentins portaient déjà le nom de changeurs du pape, campsores papæ, et les profits qu'ils tiraient de cette charge ne furent pas la moindre cause de leur invariable dévouement au saint-siège. Au douzième siècle, ils étaient sans doute insuffisants, ou Rome avait voulu répartir les bénéfices dont elle était l'occasion, car les Siennois recurent le même titre et en retirèrent les mêmes avantages, nouveau sujet d'inimitié entre eux et leurs ambitieux voisins 3.

La signature des chefs de l'art du change florentin au bas du traité de 1204 montre bien que cet art avait dès lors une sorte d'organisation, peut-être même de statut. L'extrême complication des mounaies, qui faisait de la connaissance de l'argent une véritable science, rendait l'intermédiaire des changeurs indispensable au plus grand nombre. La livre n'était plus qu'une unité de monnaie imaginaire. Elle avait beau, comme au temps de

regnis colligeret. » (Muratori, Antiq. ital., Diss. 16, t. 1, 888, 890).

* Yoy. M. P. Vilbri, Il Politecuico, decembre 1866, p. 586, 587.

^{*}En 1935, Grégoire IX donne quittance «ad Angelerium Solaticum quemdam campaorem nostrum et ejus socios mercatores Senenses de omnibus rationibus quas in Anglia, Francia et curia Bomana vel etiam alibi nostro vel ecclesia Romana nomine receperunt.» (Muratori, Antiq. ital., Diss. 16, t. I, p. 889.)

l'empire romain et de l'empire grec, être composée de vingt sous, ces sous, quant au poids, n'en faisaient pas le tiers; ils n'avaient plus eux-mêmes qu'une valeur nominale, représentant douze deniers, et il y eut autant de livres différentes qu'on frappa de sous divers. Chaque pays, chaque ville avait ses monnaies, multiples, compliquées, et par surcroît fort lourdes, car l'or ayant disparu sous les Carolingiens, on n'avait guère plus que de la monnaie d'argent. Tout payement de quelque importance devenait un embarras et un danger. Les transactions commerciales s'en trouvaient réduites dans leur nombre et leur étendue. Elles n'eussent jamais peut-être triomphé de ces complications et de ces difficultés de tout genre, si les changeurs de Florence n'avaient introduit l'usage de la lettre de change.

Que les Juifs, comme on le prétend, l'eussent jadis inventée, et les Vénttiens employée plus tard, à l'occasion des croisades, dans leur pratique commerciale', il importe peu. Ce sont les Florentins qui ont généralisé cet ingénieux expédient de remplacer la monnaie encombrante ou les pesants lingots par de légères feuilles de papier, rétabli d'un pays à l'autre l'équilibre entre la valeur réelle de l'argent et sa valeur légale, c'est-à-dire arbitraire, servi d'intermédiaire à ceux qui n'avaient pas partout, comme eux, des marchands et des comptoirs, donné, en un mot, l'impulsion au commerce, en supprimant les chances probables de pillage, les causes cer-

Cibrario, Dell' economis, etc., p. 456. — Peruzzi, Storia del commercio di Firenze, p. 105.

^{*} Dès 1171. Voy. Arch. stor., 1865, 3' sèrie, t. II, part. I, (Dell' orig. di Fir) Weber, Bicerche sull' origine e sulla nature del contratto del cambio, Venise, 1810 — Pardessus, II 111. — Cilirano, Dell' economia, etc., p. 472, 475.

taines de pertes devant lesquelles il reculait'. Ainsi ils firent de brillantes fortunes, les uns en exerçant à la fois leur industrie et le métier du change on de la banque, les autres en concentrant tous leurs efforts sur ce dernier, qui devint le premier des arts', sinon par le rang, du moins par l'importance, et qui leur fit donner à eux seuls le nom de changeurs'. On a bien pu les flétrir sous celui d'usuriers, et de chiens lombards', mais on ne saurait oublier qu'en s'enrichissant ils enrichirent leurs concitoyens et leur patrie. C'est grâce aux trésors qu'ils y firent affluer, que Florence put acheter aux seigneurs leurs châteaux, pourvoir à l'équipement, à l'approvisionnement de ses milices toujours sur pied, asservir les villes voisines, s'agrandir, se fortifier elle-même, et construire dans son sein de somptueux palais.

Le statut inédit d'Avignon de 1245 contient un paragraphe « De litteris cambit. » (Bibl. nat. de Paris, ins. anc fonds, nº 4656), ce qui prouve que l'usage des lettres de change etait déjà assez général. La 1246, lanocent l'y dépossit à la banque de Veruse une somme considérable, pour la faire parvenir à un banquier de Francfort (Mencken, Scriptores rerum germanicarium, II, 1755). En 1255, autre exemple en Angleterre (Rymer, t. 1, part II, p. 16). Cf. pour Veruse, Marin, Storia etc. V, 296, Indications de Pardessus, II, 111, 112. Cf. Libri Hist des seiences mathématiques, t. II, p. 59, 268.

^{* *} Idque sensim primum ac pracipuum eorum negotium evasit. * (Mura-tori, Antiq. ital., Diss. 16, 1. I, p. 888.)

² Ibid., p. 877.

^{*} Cam Lombardi ». (Boccace, Decameron, giorn. I. nov. 1, t. 1, p. 45. Milan, 1816.) On sort qu'h Paris et à Londres il y avait une rue des Lombards ou préteurs sur gages. Les changeurs étaient encore appelée, selon les lieux, banchieri, tavelieri, usurai, et s'appelaient sux-mêmes cambintori ou feneratori. On sort qu'aux usuriers de Lahors on donnait le nom de caoreus Parmi les vrais Lombards on remarquait surtout des Milanais, des Piacentina, des Astérens : « Anno 1226 civas Asteries comparant prestare et facere usuras in Francia et ultramontains partibus, ubi multam pecanism locrati sunt. » (Ogerius Alferius, Chron. Asterise, R. 1. S., t. XI). (Muratori, loc. cit. p. 890).

A ces quatre arts, il en faut ajouter trois autres, déjà constitués en 11934 : les médecins et les apothicaires, dont dépendaient les chirurgiens et les accoucheuses, et qui tiraient leur importance non des soins qu'ils donnaient à la vie et à la santé de leurs semblables, mais des drogues et des épices de l'Orient, alors si recherchées, dont les speziali ou apothicaires avaient le dépôt et le débit*. Venaient ensuite les peaussiers, très-florissants aussi, car, depuis les temps langobards et carolingians, la mode s'était maintenue, chez les grands et même chez les petits, d'employer peaux et fourrures, pour se vêtir et pour orner ses vêtements 5. Si ces deux arts ne sont pas au niveau des premiers, c'est qu'ils n'avaient pour objet que de répondre, dans le pays même, aux exigences usuelles de la vie, et que la règle, chez les Florentins, fut toujours de donner le pas à ceux qui leur ouvraient de vastes débouchés, qui leur assuraient des relations étendues au dehors. Plus tard, quand Florence ent des galères, quand elle eut obtenu dans l'Orient, sur les hords de la mer Noire, à Constantinople, en Égypte, des franchises égales à celles des Vénitiens, des Pisans et des Génois, le trafic des épices cessa d'être local et connut les grandes affaires; mais il ne put jamais s'élever au premier rang, soit qu'il puisit aux apothicaires devenus marchands

^{*} Un document de 1193 parle de sept recteurs des aris : « septem recteurs qui sunt super capitibus artium » (Arch. delle Riform. lib. xxvi des Capitoli.) Voy. Cantini, I, 124, 125

Cantini, III, 173-174.

^{*} En 772, Ansprandus, roi des Langobards, « vilibus vestibus, sive pellicus, utebatur, » (Paul Ducre, ... VI. c. xxx, R. I. S., t. I. part. I. p. 502.)

— Charlemagne portait en hiver des peaux de loutre, « Ex pellibus latrinus thorace confecto. » Vita Karoli Magni per Eginhardum scripta, c. xxiii, dans D. Bouquet, V, 98), et en été, à la chasse, des peaux de mouton, « pellicium berbicinum. » (Mon. S. Gall. I. II, c. xxvii, dans D. Bouquet, V, 135.)

d'avoir dans leurs rangs les médecins et les chirurgiens, empiriques et opérateurs qui ne vendaient pas, soit que l'avance prise par les arts précédents fût trop considérable pour qu'ils pussent être rejoints.

Un dernier art, toutefois, qui date aussi de ces temps reculés, fut l'objet d'une exception flatteuse : c'est celui des juges et des notaires. Eux non plus ils ne vendaient point; mais ils rendaient la justice, cet impérieux besoin du faible dans des temps de violence. On les tenait donc en haute estime; on leur donnait, comme aux chevaliers, le titre honorifique de messere; on leur accordait, ce qui était un honneur dans une ville de marchands, l'autorisation de se constituer en corps de métier. On fit plus encore : à la longue, l'art des juges et des notaire obtint le premier rang⁴. Jadis, au temps des comtes, il n'y avait qu'un tribunal, il y en eut plusieurs quand Florence se fut agrandie; probablement un par quartier. Si le quartier manquait d'un local convenable, le tribunal tenuit ses séances dans la vieille église de San Michele in Orto, où se trouvaient aussi les gren ers pour les grains .

La pramère mention d'un tribenal florentin est de 1197 · « Restaurat damnum judex et compagnua Arriqueci existentes consules in cuma S. Michaelis in orto super facto justicia. Judica vero Spinellus Spade, provvisoribus Cavalcante de Ultrarno et Guarenti Bertoldi, notarius Albertus. » (Archino de' monaci de Passignano, dans Cantini, III, 62) — La preimère mention de l'art des juges se trouve dans un traité conclu entre Florence et Orvieto, en 1299 (Voy. Cantini, I, 153 note), mais ces documents, les plus anciens qui nous aient éte conservés, ne sont évidemment pas les premiers, il tombe sous le sem qu'il y avait des tribunaux avant l'année 1197. Co serait manquer de critique que de dire qu'une institution date seulement de l'année où il en est parle dans les documents.

³ Milgré les conclusions contraires de Cautini, cela nous partit résulter des tertes qu'il cite (III, 57, 58). Stavant lui, tous les tribunaux auraient siège à San Michele, mans ce n'étaient pas ceux des quartiers ou seste, qui n'étaient pas encore créés. C'est jouer sur les mots. Que Florence ne fût pas divisée dejà en six quartiers, c'est probable, mans elle avait des quartiers.

Le désir d'assurer la libre impartialité des juges, en les affranchissant des influences du voisinage, fut sans doute

pour beaucoup dans cette translation.

Durant la première moitié du treizième siècle, la plupart des tribunaux, et peut-être tous, émigrèrent ainsi à San Michele in Orto'. Ils ne trouvèrent pas tous place dans l'église même; ils s'établirent dans le jardin où elle était située, dans des constructions antérieures ou faites exprès pour eux, et qu'on désignait, aux actes publics, en indiquant les propriétés particulières auxquelles elles étaient contiguës '. Sur la porte était une enseigne, comme aux boutiques des marchands : ici un chevalier, là un tion, ailleurs une rose, et c'est par ces signes qu'on distinguait officiellement les divers tribunaux'. Un consul, un juge, deux provéditeurs, deux notaires, c'est ainsi, généralement, qu'ils étaient alors composés.

Qu'il y cût encore d'autres métiers, c'est ce que prouvent jusqu'à l'évidence les besoins primordiaux de toute agglomération d'hommes. Pas plus alors que plus tard, Florence ne pouvait se passer de boulangers et de bouchers, de tailleurs et de cordonniers; mais ces industries, et d'autres encore, réputées viles, ne comptaient pour rien dans l'État. Le nombre était peu considérable

correspondant à ses quatre portes. D'adleurs, sur les cirq documents que cie Cantini, il y en a su mours deux où il n'est pas dit que les tribunaux dont on parle soient etablis à San Mehele; ce sont ceux de l'orta San Piero et de San Piero Scheraugio

a In curia porte S. Panerata posita in orto S. Michaelis (1245). In curia sertus Burgi sita in Orto S. Michaelis » (1249.) — a Curio sextus Ultrarni sita in Orto S. Michaelis. » (1260.) — (Documents dans Cantini, III, 59-61.)

* a Juxta domum filiorum olim Adacti existentibus ; — ad pedem domus Romaklettorum; — ad pedem turris fil. (cic.) » (Cantum, loc cit.)

* « Ubi est signum equita ; — ubi est signum leonis ; — ubi est signum rese. » (Cantini, III, p. 58-65.)

des habitants qui y comptaient pour quelque chose : aux dernières années du xur siècle, ils pouvaient encore tenir leurs assemblées dans des églises ou des palais. et à la fin du xv', le peuple se composait à peine de trois mille deux cents personnes, quoique la ville se fût beaucoup agrandie, quoiqu'on eût fait des révolutions et des lois pour étendre le droit de cité. Un auteur moderne suppose que dans les premiers temps de la vie communale, il n'y avait pas, à Florence, plus de quinze cents citoyens, dont mille seulement étaient éligibles aux emplois . On n'en saurait être surpris. Le contadino, toujours attaché à la glèbe, n'avait ni les droits du citoyen ni même ceux de l'homme libre. Dans la ville, il y avait beaucoup d'habitants de condition servile , et plus encore qui étaient libres sans prendre aucune part à la vie publique. C'est qu'il ne suffisait point de ne pas devoir la naissance à des serfs ou à des fils de serfs; il fallait en outre payer des impôts, qu'on ne demandait qu'aux nobles résidant à Florence et à l'aristocratie marchande des sept arts ou métiers.

A la tête de ces métiers étaient placés des chess qui portaient en 1195 le nom de recteurs , qui reçurent en 1204 celui de prieurs et un peu plus tard celui de consuls des arts, auquel succéda ensin le nom générique de capitudini. Ils avaient déjà porté celui de consuls, dans

¹ Yoy. Archivia di Stato, novembre 1287. Provensioni della Repubblica, t. f.

^{*} M. P. Villari, dans le Politecnico de Milan, juillet 1866, p. 7, 8.

^{*} Au AV* siècle, on parle encore d'esclaves ou de serfs misses en héritage, et, même alors, les condudent n'avaient pas le droit de cité. (Voy. P. Vilari, loc. cit.)

⁴ Yoy, la note 1 de la page 204.

^{* «} Qui sunt super capitalius artium. » (Doc. dans Cantini, 1, 124-125.)

les siècles antérieurs, où on le donnait indistinctement à tous les magistrats, aux évêques même et jusqu'aux empereurs. Ils le pardirent le jour où on voulut l'employer pour désigner les magistrats municipaux, c'est-à-dire où l'on distingua entre les chefs de la ville et ceux des métiers.

Cette distinction ne fut nécessaire qu'assez tard. Elle ne l'était point tandis que Florence vivait sous le joug de son comte ou de son évêque. Il n'y avait alors d'autres magistrats que ceux qui veillaient aux intérêts des corporations, et qu'à l'origine on confondait avec les scabini ou échevins installés dans les tribunaux. A mesure que les métiers, plus considerables par le nombre de leurs membres et par la richesse que produisant leur travail, se groupèrent par quartiers, leurs chefs y tinrent une grande place. Sans y avoir d'autorité officielle, ils y faisaient la police et presque la loi. Rien n'était changé dans leurs attributions ; mais ils avaient plus de crédit et aussi plus d'exigences : ils parlaient haut et se faisaient écouter. Quand il fallait prendre quelque mesure d'intérêt général, quand quelque danger menaçait la ville, il était naturel qu'ils se reunissent pour aviser, car, réunis,

¹ Dans un document de 998, Otton III se donne à lui-mème le nom d'imperator consul. Au IX siècle, la chromque des comtes d'Amou était intituire Gesta consulum Andequiensment. Le comte Bernard de Foix est consul de Fuxo, et Bernard, vicamte de Nemours, proconsul. Un document de 1227 nomme le comte de Flandres alternativement comes et consul. Henri II. s'airessant à des évêques, leur écrit : O egrega consules 'Ce nom, enfin, est donné par les families à leurs chefs. (Voy. Bethmann-Hollweg, Lesprang etc., p. 151, notes 15, 16, 17 et Haulleville, t. 1, p. 429). C'était un souvement du vocabulaire romain.

⁴ Yoy. Ad. Pawinski, Zur Entstehungsgeschichte des Consulats in den comunen Nord und Mittel Italiens, Berlin, 1867. Let auteur complète harl Hegel par Wüstenfeld. Il commet d'asses graves erreurs, mais il a bien stuio-sa matière.

on pouvait sans exagération dire qu'us représenta ent la communauté, tous ses membres appartenant à une au moins des associations dont elle se composait. De même, quand l'autorité centrale des vicaires impériaux commença de s'effacer par impuissance, les consuls des métiers étaient seuls en mesure de recueillir son héritage, et c'est ainsi, sans institution formelle, qu'ils devinrent des magistrats communaux.

Ge que l'histoire appelle improprement « la révolution des consuls, » n'est donc autre chose que le lent, l'insensible progrès de leur pouvoir, et l'on ne saurait assigner aucune date précise à cette transformation². Des consuls ayant d'autres attributions que de gouverner leurs métiers, il y en avait à Fano, à Osimo, à Ancône en 885, à Rome en 901, à Orvieto en 975, à Ravenne en 990, à Ferrare en 1015, à Pise et à Gênes en 1100². Il y en eut à Florence tout au moins en 1101. A cette date, deux magistrats portant ce titre promettent au nom de Florence de rendre la justice aux habitants de Pogna, qui ont fait leur soumission. Dans cet acte, si heureusement arraché aux injures du temps comme à l'incurie et aux violences des hommes⁴, il est parlé, chose plus digne encore d'at-

Ammirato a hien vu que telle était la vérité, « Essendo i consoli delle arti, du-il, gli stessi che quei del comune » (L. I accr., t. I, p. 67.)

On ne peut non plus dire quand le prévôt des marchands de Paris, sans cesser d'être le chef d'une corporation, devint le chef de la municipalité.

Flammio da. Borgo, Diplomi piani, p. 85. — Ann. genueze., R. I. S.,
 VI, 247. — Leo, I IV, c. iv, t. I, p. 278. — Haulleville, t. I, p. 432.

BUT. DE PLORENCE, -- t.

^{*} Derant un fait si positif, il serait oiseux de l'arrêter aux conjectures et aux contradictions des auteurs, même presque contemporains. Paolino dit (R. I. S., Suppl. II. 16) en 1117. Viliant en parle pour la première fois à la date de 1177 (M. Hilebrand dit à tort 1170). Ammirato (I. 56) en 1176. D'après un document cité par Raumer (Wiener Jahrbücher der Litteratur, L. VIII, p. 69), ce serait en 1171. Neumans (loc, cit.) dit raguement de 1080 à 1150, ce qui est une manière sure de ne pas se tromper. — Le P.

tention, d'élections nouvelles et même d'assemblées'. Cos assemblées étaient encore rudimentaires, telles que les peut avoir une ville sans importance : tous les clercs et laïques y étaient convoqués'. La comtesse Mathilde, qui se trouvait à l'Iorence en juillet 1101's, admettait donc ces stipulations particulières des villes de ses États entre elles, et ces consuls municipaux qui méritaient sa bienveillance en professant le mêma respect pour son autorité que pour celle de l'empereur'. Il y avait dès lors une sorte non pas de constitution, mais de coutume communale, permettant la réunion des citoyens dans certaines circonstances, et l'élection de leurs magistrats.

A Florence et dans les autres villes, les consuls, en général, étaient élus pour un an. On ne leur donnait pas de plus longs pouvoirs par crainte qu'ils ne prissent le goût de la domination. Leur nombre varia de un à

Eldefonso de S. Luigi a public une liste des consuls de 1138 à 1210 (Deli-

me degli eruditi Toscani, VII, 138-144).

* Item pro hoc facto factomus areingum et percipiemus populo sub juramento ut hec omnia firma teneaut et els non excomandabiques. Item, quando eligemus arbitros, faciemus eos jurare ut iniciant in constituto ut consoles sequentes, civitatis vel rectores ita teneantar firmum tenere. Et sic gradatum de consulato in consulato observari debeat in perpetuum. * (Arch. di Stato, Doc. dans Cantini, I, 75.)

n In presencia omnium clericorum et la corum civitatis Florencie..
 majores et minores convocati more solito. » (Doc. cité par A. Desjurdins, Négociations diplomatiques de la France avec la Toicane, t. 1, Introd.,

p. 42, 45, Paris, 1859.)

* Voy Fiorentina à cette année.

* Cantan (1, 79, 82) suppose que Mothido donna la liberté à Florence pour la recompenser d'avoir soutents un siège contre henri IV en 1081. Il est bien plus probable qu'elle la lui laissa prendre. Peut-être capendant lui fit elle, comme à Pise, à Mantque, à Crémone, à Guastalla, etc., de ces concessions de détail qu'elle accordant le plus souvent aux églises, mais quelquefois aussi aux hommes, homanibus. — Le savant Lain, se trompe donc quand il dit que les Florentins ne commencèrent à se mettre en aberté qu'après la mort de Mathilde.

Consules eliguntur, neve ad deminandi libidinem prorumpant, sm-

vingt; le plus souvent il se tenait entre les deux, et il en dut être ainsi tant que la distinction ne fut pas nettement établie entre les consuls des métiers et ceux de la commune', entre les consuls qui rendaient la justice et ceux qui avaient la charge du gouvernement. « Sur ce point comme sur tant d'autres, Florence paraît singulièrement en retard : en 1127 à Rome, en 1153 à Gênes, en 1158 à Milan, on distinguait déjà les consuls de placitis, des consuls de communi*. A Florence, on ne trouve guère mentionnés qu'en 1204 les consules civitatis et les consules justitiz. Mais depuis longtemps déjà ces charges sont remplies par des citoyens dont les noms faisaient alors ou ont fait depuis grande figure dans les annales de leur ville : au consulat se succèdent les Albizzi, les Alberti, les Amidei, les Cavalcanti, les Giandonati, les Tornaquinci, les Infangati, les Caponsacchi, les Guidi, les Uberti, les Fifanti, les Abati, et d'autres encore '. A la lin,

gulis pene unnis variantur. » (Otto Frising , II, 15 R. I. S., I. VI, 708).

¹ En 1174, huit consus sont chargés de recevoir un acte de donation ; es 1176, neuf signent un instrument de paix entre Sienne et Fiorence ; en 1201, ouze sont mentionnés dans un acte de récompense (Documents dans Cantíni, I, 91-95 ; II, 85). — Voici un tableau d'après la liste des Delisse ; mais il ne faut pas oublier que cette liste, dressée d'après des documents particuliers, doit être incomplète :

consule.	amée	consule.	anade.	consuls	mande.	comeuls.	mode.	consuls.
8	1181	3	1187	8	1194	2	1200	2
9	1182	2	1188	3	1105	9	1201	13
9	4183	9	1189	3	1196	4	1202	5
8	1184	8	1190	- 2	1197	20	1203	9
9	4185	2	1191	3	1198	8	1204	\$0
9	1186	3	1192	3	1199	4	.1210	2
	9 9 9 9	9 1182 9 1183 8 1184 9 1185	9 1181 3 9 1182 2 9 1183 9 8 1184 9 9 1185 2	3 1181 3 1187 2 1182 2 1188 2 1183 2 1189 8 1184 3 1100 9 1185 2 1191	3 1181 3 1187 2 2 1182 2 1188 3 2 1183 2 1189 5 8 1184 3 1100 2 9 1185 2 1191 3	3 1181 3 1187 2 1194 2 1182 2 1188 3 1195 2 1183 2 1189 3 1196 3 1184 3 1190 2 1197 9 1185 2 1191 3 1198	3 1181 3 1187 2 1194 2 2 1182 2 1186 3 1105 2 2 1183 2 1189 5 1496 4 8 1184 2 1190 2 1197 20 9 1185 2 1191 3 1198 8	3 1181 3 1187 2 1194 2 1200 2 1182 2 1188 3 1105 2 1201 2 1183 2 1189 3 1106 4 1202 8 1184 2 1100 2 1197 20 1203 9 1185 2 1191 3 1198 8 1204

^{*} Ann. genuens., I. I. (R. I. S., I. YI, 255) — Cunelli, I. I., p. 185. — Leo, I. IV, c. vi, I. I., p. 526).

Cantini, I, 91-95.

² Voy. la liste des Detezie, etc., VII, 136-144. — Villani (V, 32) ne voit pas cette distinction et, par consèquent, ce progrès.

l'usage prévalut de fixer le nombre des consuls communaux ou politiques d'après celui des portes ou des quartiers, en donnant à chacun de ces quartiers tantôt un, tantôt deux consuls' ou prieurs'. C'est alors seulement que Florence commença à avoir un gouvernement digne de ce nom, gouvernement communal et oligarchique, où un sénat de cent buont uomini paraît avoir eu mission d'élire comme de contrôler les consuls', et qu'on appelle, dans le langage du temps, commune civitatus. Le chroniqueur Paolino de Pieri' en fixe la date à l'année 1195, « Auparavant, dit-il, Florence se gouvernant à la manière des villages, sans ordre, bon usage ou statut".

Si dès lors elle se gouverna mieux, si elle connut l'ordre, si elle eut comme les villes voisines un statut,

Ailieurs comme à Florence: Viterbe a 4 quartiers, et 4, puis 8 consuls; Crema, 27 quartiers et 27 consuls; Perouse, 5 portes et 10 consuls; Lucques, 5 arrondussements et 12 consuls Voy Ferrari, II, 14, et Sismondi, I, 270.

[•] Un document au 1º mars 1202 parle des « Priori di ciascun sestiere di Firenze. » Arch di Stato, Cartapecore Strozzanne Uguccioni).

S Voy. une etude de M. P. Vitlari dans Il Politecnico de Milan, juillet 1866, p. 5, 8.

^{*} L'est-b-dire fils de Pieri Cela soit dit une fois pour toutes. La particuie di n'a pas d'autre sens en italien dans les noms propres. Elle n'indique ui noblesse, ni grande famille, tout au contraire. Pour les grandes familles, on disait des (de' devant les consonnes, pour des, et degla devant les royelles): par exemple, Cosmo des Modici.

^{*} Comició Firenze ad avere consoli che in prima si reggeano a modo di ville, sanza ordine o statuto o buona usonza. » (Paolino R. I. S., Suppl. II, B). A partir de culte annee 1195, Paolino denne une liste de consuls asser semblable à celles des autres auteurs, si l'on tient compte des fortes variantes sous lesquelles sont souvent presentés les mêmes noms. Il ne donne guère, d'astieurs, que celui du principal consul de chaque aunée, en ajoutant e suoi compagné. Tel était l'usage primitif.

^{*} Lucques, par exemple, avait un statut dès 1198. Voy à cet égard des détails tres-precis dans Memorie e documents per service alla storia di

c'est-à-dire des constitutions écrites, elle le dut, on vient de le voir, à ses métiers, auxquels elle empruntait leur organisation en l'élargissant. Mais les gens des métiers n'habitaient point seuls Florence. Auprès d'eux vivait une classe d'hommes nobles qui les méprisait, parce qu'ils travaillaient de leurs mains, et qui les haïssait parce qu'ils acquéraient ainsi des richesses qui les rendaient puissanta. Cette classe se composait des familles allemandes qui, suivant l'exemple des Uberti et des Lamberti, avaient déserté la cour de l'empereur pour venir chercher, sur les bords de l'Arno, une résidence de leur choix; puis de celles qui étaient volontairement descendues de leurs castels campagnards pour demander à la vie urbaine des avantages, des jouissances dont elles étaient privées, et qui, pour ravoir leurs priviléges, confisqués par l'évêque ou par la ville, rentraient dans le droit commun, assurant ainsi à l'égalité civile un progrès d'autant plus remarquable qu'il v nt d'une aspiration des anciens maîtres, au lieu d'être une conquête sur eux. Enfin, à ces familles il faut joindre celles qui, vaincues et par contrainte, avaient suivi le même chemia.

Ces citoyens malgré eux subissaient les mêmes obligations et n'avaient pas le droit de les trouver trop dures, puisque d'autres de leur race s'y étaient volontairement soumis. Si certaines conditions, dont nous avons parlé en rapportant leur défaite, leur étaient particulières, ils ne pouvaient s'en prendre qu'à eux-mêmes, puisqu'elles n'étaient qu'une garantie contre leur esprit de rébellion. Bien des privilèges, au surplus, les rendaient suppor-

Lucca, t. III., part. III., p. 40. Préf., volume publié en 1867 par l'Académie de Lucques, pour faire suite à Cianelli.

tables. Ces seigneurs qu'on appelait alors capitaines et qu'on appela bientôt grands ou magnats, étaient déclarés non justiciables des tribunaux consulaires. On tolérait qu'ils vécussent au sem d'une opulence dont nul ne recherchait plus la coupable origine, entourés d'une chentèle nombreuse d'hommes habitués à porter des armes et à en faire usage sans scrupule. On approuvait qu'ils cherchassent les occasions de montrer leur capacité militaire; on ne lear marchandait, au retour, ni les honneurs, ni les récompenses. C'est parmi eux qu'une population de bourgeois et d'artisans prenaît de préférence ses consuls. Elle n'avait garde de leur enlever les châteaux qu'ils possédaient encore. Elle trouvait bon qu'ils y résidassent durant la belle saison, où l'on faisait la guerre ', comme en des postes avancés qui formaient une ligne de défense autour de la ville; elle faisait d'eux, en quelque sorte, des feudataires communaux. Jadis elle avait exploité contre eux le mécontentement des campagnards; maintenant, c'est contre les campagnards qu'elle tournait leurs bras. Ne pouvant admettre les prétentions des bourgs à l'indépendance sans se créer de nouveaux ennemis, ni les absorber, comme elle avait fait les seigneurs, sans introduire dans ses murailles un élément plus nombreux que n'étaient ses citoyens, elle voyait dans les capitaines de précieux instruments contre les localités voisines; elle s'applaudissait de leur concours autant que de leur soumission*. Ce concours, chose étrange, ils ne le refusaient pas même contre les hobereaux encore récalcitrants, et

On ne famit la guerre que de mai à octobre. Voy. Ricotti, I, 64.
 Partout il en était de même. Ne pouvat-on, comme à Florence, l'ob-

temr par la force, on l'achetait, comme à Géner, à beaux demers comptants. Voy. Ann. genuens., l. II, R. L. S., t. VI, 349.

→ Google

c'était fort heureux, car leur inaction ent rendu impossibles ces nouvelles campagnes : on eût pu craindre qu'ils n'abusassent, à l'intérieur, de l'éloignement des milices pour se rendre les maîtres. Un auteur moderne ne les compare pas sans raison au renard de la fable, qui, ayant perdu sa queue, la voulait couper à tons ceux de son espèce '. Quant aux seigneurs qui regimbaient devant l'humiliation d'un traité, on leur rendait l'existence si dure, qu'ils ne pouvaient éviter de résider à Florence qu'en cherchant un refuge dans quelque autre cité. Chacune ayant ainsi ses émigrés, Florence n'y perdait rien : la renommée de son beau site et la vie agréable qu'on y menait, y faisaient accourir de toutes les villes de l'Italie centrale infiniment plus de nobles habitants que son voisinage immédiat ne leur en envoyait. La rébellion, d'ail eurs, devenait de jour en jour plus rare. « Dans la seconde moitié du xu' siècle, écrit Otton de Freising, on n'eût pas trouvé un personnage de marque qui ne fût soumis à sa ville 1. »

Mais cette soumission, volontaire ou forcée, ne changeant pas le naturel d'hommes belliqueux qui avaient toujours vécu de la guerre, et que le peuple florentin, dans son propre intérêt, poussait à en vivre comme par le passé. Ceux qui n'habitaient Florence qu'à leur corps défendant, se tenaient en garde contre les attaques des citoyens, auxquels ils prétaient leurs propres sentiments. D'autres, établis dans le même quartier, dans la même rue que d'anciens rivaux, se croyaient tenus à prendre

Trollope, 1, 68.

^{*} e Vixque acquis nobiles vet vir magnus tam magno ambetu inveniri quest, qui civitate sue non acquatur imperum. * (Otto Frising , I II, c. xiii, R. 1. S., t. VI, 708-709.)

contre eux l'offensive ou à se tenir du moins sur une défensive armée. Tous ils avaient des querelles sans cesse renaissantes avec des gens de toute condition dont ils repouvaient plus éviter le contact, avec qui ils vidaient par les armes leurs moindres différends. Ne se croyant nullement en sûreté, ils marchaient la dague au poing, regardant derrière eux et au détour des rues: ils transfermajent en forteresses leurs masons, ils y élevaient de hautes tours, comme dans leurs châteaux de la campagne ', à l'imitation de celles qui, dans la ville même. avaient été, au xº siècle, en des temps de détresse eftroyable, le dernier et souvent l'inexpugnable refuge des malheureuses populations contre les Normands, les Sarrasins, les Awares et les Hongrois! Peu nombreuses alors, ces tours le devinrent tant, grâce aux capitaines, que l'exagération de chroniqueurs sans critique en donne dix mille à Pise*. Villani, plus soucieux du vraisemblable, n'en attribue, dans le principe, que cent cinquante à Florence . Il y en eut plus tard bien davantage. puisque chaque grande famille, chaque famille riche, cut la sienne, puisque aujourd'hui même, après tant de siècles écoulés et de ruines accumulées, on en voit debout un si grand nombre encore, qui donnent à la

^{*} M. Trollope (I, 61) croit à tort que l'on commença à bâtir des tours à la suite des troubles suscités par les Uberti, en 1177. C'est un fait beau-coup plus général et commun à toutes les villes. On bâtissait en prevision de cen faits de guerre qui étaient alors le principal de la vie.

^{*} Muratori, Anteq. ital., Diss. 26. t. U. p. 493.

^{*} Credat qui velit que de Pisana civitate scripsit Benjamin Tudelensis Judeus in limerario, in hece verba loquens. Ingena urbs la cujus domibus fere decem mille turres numerantur ad pugnandum aptar et instructe. » (Nuratori, ibid., p. 495.) Marangone va jusqu'à 15,000. (R. I. S., Suppl. I, 338).

^{*} Villam, III, S.

ville des fleurs un aspect si sévère et si singulier'.

Ces tours, de forme carrée ou rectangulaire, n'avaient pas plus de sept ou buit mètres de côté, mais elles n'en avaient guère moins de deux d'épaisseur. Les matériaux dont elles se composaient, pierres, moellons, gros cailloux arrachés au lit de l'Arno, étaient unis par un ciment si solide que la mine et l'acier auraient eu peine à les disjoindre, à les renverser. Celles qui ont disparu du soln'ont point succombé à la vétusté; c'est la main des hommes qui les a détruites. On y entrait par une porte le plus souvent étroite et basse; on y montait par un escalier plus étroit encore. A chaque étage, une seule fenêtre; aux angles, parfois un soupirail, pour donner passage à la lumière, surveiller l'ennemi, lancer des flèches. Au sommet, une terrasse crénelée d'où l'on pouvait frapper sans être atteint. La forme des créneaux indiquait la faction qui en faisait un de ses réduits 1. De toutes les ouvertures pleuvait, à l'occasion, une grêle de pierres, de flèches, de traits. Sur la terrasse on établissait des machines, comme celles de l'antiquité, pour atteindre plus loin. La porte avait-elle été enfoncée ou brûlée, les assaillants ne pouvaient qu'un à un, pour ainsi dire, gravir les degrés; on les tunit presque sans péril, on se faisait un rempart de leurs corps. La défense avait tous les avantages dans l'asile presque inexpugnable de ces tours. Aussi

Pour se rendre compte de ce qu'il y a ancore de tours à Florence, il faut monter sur une d'elles ou sur une des collines du midi, qui sont plus rapprochées que celles du nord, les jardins de Boboli, par exemple, ou la nouvelle et admirable promenade des Colli, œuvre de M. le syndic Ubaldino Peruiri.

^{*} Les créneaux guelles étaient rectangulaires : les créneaux gibelins, évasés par le haut en forme de V. (Voy. un dessin curieux dans un intéresant memoire de M. Gargusi, Della casa de Dante, entre les pages 10 et 11. Florence, 1865.)

servaient-elles de point de ralliement. On s'y donnait rendez-vous pour aller à l'attaque d'une maison, d'une tour ennentie; on y revenait, en cas de défaite, pour s'y retrancher au besoin. Quelquefois elles étaient si rapprochées qu'on pouvait se frapper de l'une à l'autre '. Spectacle étrange que celui d'une ville si petite encore et où tant de formidables forteresses attestaient que l'état de guerre domestique était l'état normal de ses habitants!

Les nobles, en effet, n'étaient pas les seuls fauteurs de division et de discorde. Les marchands et les artisans, séparés entre eux par les intérêts rivaux de leur industrie ou de leur trafic, ne regardaient au-dessus d'eux qu'avec jalousie, et au-dessous qu'avec mépris. Comme ils n'osaient encere s'attaquer ouvertement à ces rudes seigneurs, ils les voyaient avec joie s'appauvrir par leur vie improductive et par leur luxe, s'épuiser par leurs querelles et par leurs sanglantes altercations. Ils ne leur contestaient point le funeste privilége que revendiquait fièrement leur folie, de vider entre enx leurs différends, sauf à les traiter sans égards, quand, de guerre lasse, ou dans l'impuissance de se détruire les uns les autres, quelques-uns des magnats s'adressaient aux tribunaux !, Ils vivaient en défiance d'une troisième classe, de beaucoup la plus nombreuse, mais qui, n'étant pas composée d'hommes anciennement libres, ne comptait pour rien dans l'État. Confuse agglomération de serfs, d'affranchis

1 Voy. Leo, l. l, c. vi, t. l, p. 315.

Par exemple à Por S. Maria, où l'on en voit encore sept dans un étroit espace. Au Mercato vecchio, qui etait alors le centre de la ville, il y en avait davantage. Une ancienne église située en cet endroit portait le nom de S. Moria tra le terri (Voy. eur tout ce qui concerne les tours, une excellente étude de M. Simonia dans la Revue des Deux Mondes, in février 1875, p. 651-652.)

qui naissaient à la liberté, de gens sans avoir, sans feu ni lieu, cette classe avait beau être exclue de toutes les charges, de tous les conseils, de toutes les elections, on savait trop de quel poids pesait, dans les jours d'émeute, son robuste bras, pour ne pas redouter ses lents, mais continuels progrès. En les redoutant, chose étrange, on était réduit à les favoriser. La condition du serf, si supérieure à celle de l'esclave, dans un temps où il y avait encore des esclaves', tendait à s'élever davantage, nonseulement parce que la richesse et les lumières croissantes pousseit irrésistiblement les hommes à la liberté, mais encore parce que les idées chrétiennes introduisaient alors l'usage d'affranchir des serfs pour fêter les événe-, ments heureux?, et l'intérêt social celui de faire, pour encourager l'immigration, de tout serf immigrant un homme libre dans la ville où il s'établissait *.

Ces humbles avaient bien des étapes à parcourir avant de pénétrer dans cette classe intermédiaire de marchands qui les dédaignait à cause de leur origine et aussi de leur pauvreté; mais le temps faisait oublier l'une et diminuait l'autre. L'assiduité, l'habileté au travail enrichissait quelquefois les plus pauvres, et devant leurs richesses s'ouvraient à la longue les rangs de la bourgeoisie qui s'infusait ainsi un sang nouveau. Le sang des nobles

^{&#}x27; Ne fût-ce que chez les Sarrasins. Pardessus (t. IV., p. 457) montre même qu'il y en eut en Italia, à Gênes, à Florence, jusqu'au reixième sie-cle; mais il pense que c'etaient des infidèles. En somme, après le treixième, l'esclavage n'est plus qu'une exception sans importance et saus interêt.

Les documents à cet égard sont très-nombreux dans le tremième siècle. Nous surons l'occasion den cater. Voy d'ailleurs Cibrario, Suil economia politica, etc., p 22. — Remaud, Invasions des Sarrasins en France, p. 165, Paris, 1856.

⁵ Fauriel, I, 56, 57, 107. — Hillebrand, p. 13, 14.

y vint lui-même apporter son tribut. Certains d'entre eux, dépourvus de morgue ou réduits à merci par la misère, prenaient l'héroique parti de travailler de leurs mains. Ils ne faisaient pas toujours des guerres lucratives, ou bien ils dépensaient en peu de temps ce qu'ils avaient gagné. Ils se faisaient alors pelletiers, tisserands, charpentiers. Si c'était déroger, ceux de la caste qui ne dérogeaient pas se montraient peu sévères, dans une ville où les marchands tendaient de plus en plus à tenir le haut du pavé.

Ainsi, en même temps qu'il élevait les uns, le travail abaissait les autres. Il accomplissait cette œuvre lente de nivellement progressif qui préparait la démocratie. Il formait peu à peu cette classe mi-partie de nobles et de roturiers plus ou moins anciennement libres, que les chroniqueurs on, appelée primo popolo, le premier peuple, et qui constituait la cité, il comune, comme disaient les contemporains, sans prévoir le singulier changement de sens que les progrès populaires et les discordes civiles feraient, moins d'un siècle plus tard, subir à ce mot. C'étaient les membres de cette aristocratie composite, magnats et riches marchands, qui nommaient seuls aux emplois. Aucune incapacité légale re les empêchait d'y être nommés. Si les roturiers portaient de préférence leur choix sur des nobles, et se contentaient d'être électeurs, c'était par une sorte de respect traditionnel et de convention tacite. S'il est vrai que l'histoire de Florence se confonde souvent avec celle des grandes familles, c'est qu'elles avaient souvent la conduite des affaires, privilége non exclusif, toujours révocable et de plus en plus contesté. Il n'en faut pas conclure, comme on l'a fait, que ce furent les nobles qui instituèrent la

commune'; il ne fant pas oublier surtout qu'à Florence les magistratures avaient une très-courte durée; que, dans ces conditions, le veritable souverain c'étaient les électeurs, et que la classe des électeurs, nous venons de le voir, se composait d'un petit nombre de nobles et d'un nombre chaque jour plus grand de bourgeois.

Mais sauf sur ce terrain qui par moments les réunissait tous, ils vivaient séparés partout, dans la vie militaire comme dans la vie civile. Les expéditions armées, qui étaient pour les uns la seule forme honorable et fructueuse du travail, répugnaient profondément aux antres qui n'y voyaient que l'interruption de leur industrie et de leur trafic, la perte de leurs biens et de leur existence même. Cette répulsion datait de loin. Dans un temps où les Carolingiens tentaient d'établir le service obligatoire, et où l'on voyait des abbés, des évêques, des hommes de loi exercer des commandements^a, les humbles, qui ne pouvaient prétendre à cet honneur, imaginaient mille moyens pour échapper au service militaire : ils vendaient leurs biens ou en faisaient une donation fictive ; ils se réduisaient à la condition de serfs d'Église. Charlemagne avait dù défendre que personne sans sa volonté se consacrat à Dieu, et Lothaire déclarer libres les enfants nés d'une femme libre et d'un homme volontairement esclave. Les comtes étaient tenus de forcer les récalcitrants à marcher sous leurs ordres*, mais jamais ils n'avaient pu que contrarier cette irrésistible tendance au repos. Loin d'en triompher, ils voyaient ceux-là même

¹ Haulleville, I, 427, 436.

¹ Ricotti, I, 18.

² Carol. Magn. Leg langoh, c. exxu; Lothur. Leg langob., c. xxx, xxxx, vxx, xx, dans Ricotti, I, 4-52.

qu'on avait cru s'assurer par l'appât d'un salaire, se croire, dès qu'ils y renonçaient, affranchis de toute obligation '.

Ainsi avait disparu l'infanterie, cette force principale des armées antiques et de toutes les solides armées. Le goût des Langobards pour les chevaux, le mépris des seigneurs tudesques pour les petites gens, avaient favorisé cette fâcheuse révolution. Le mot miles, l'opposé d'eques chez les Latins antiques, avait fini par signitier vassal, cavalier, chevalier; cavalcare commençait à devenir synonyme d'aller en guerre, et les Florentins devaient bientôt donner le nom de cavalcate à certaines expéditions.

Toutesois, par le seul sait qu'elles devenaient des communes, qu'elles s'enrichissaient, qu'elles avaient des intérêts nouveaux à désendre, des voisins à combattre, des territoires à conquérir ou à rendre libres pour assurer leur subsistance ou leur trasse, les villes, avant même d'être complétement indépendantes, s'étaient vues dans la nécessité de s'armer pour leur propre compte, et cet armement primitif préparait, sous les sormes les plus modestes, la résurrection de l'infanterio. Une population d'artisans et de marchands ne pouvait que combattre à pied. Occupés du matin au soir, ils n'avaient pas le loisir de s'exercer au maniement du cheval. Comme il fallait

I Ricotti, I., 45.

Machierel l'a non sans raison proclamé après avoir vu à l'œuvre les armées exclusivement composees de cavalerie (Discorsi sopra la prima deca

di Tito Livio, I. II, c. avm., p. 251 A.)

^{* «} Statumus ut unusquisque armannus quando cum judice suo caballicaverit, ut unusquisque per semetipium debeat portare scutum et lanceam, et sie post illum caballicet.... ubi oportet fieri caballicago. » (Edicia regum langobardorum. Rachia, leg. A. 746, c. xi, éd. Baude de Vesme, dans hicotti, I, 11.)

toujours être prêt, ils organisèrent militairement les quartiers, circonscription commode, déjà adoptée pour l'administration judiciaire et civile. Chaque quartier avait sa bannière, autour de laquelle se rallièrent les compagnies de milice qu'il était tenu de fournir. Quand Florence en eut six, ce qui ne tarda guère, on les reconnut à leurs couleurs : le gonfalon d'Oltrarno était blanc; celui de Porta San Piero jaune; celui de Porta del Duomo vermeil. Les trois autres quartiers mariaient leurs couleurs : le Borgo le blanc et l'azur, San Pancrazio le rouge et le blanc; San Pier Scheraggio se distinguait par des bandes alternatives, jaunes et noires '.

Uniquement destinées, dans le principe, au maintien de l'ordre public à l'intérieur, ces milices, peu à peu, se laissèrent entraîner à quelqu « expéditions extérieures, Mais alors elles voulaient que la nécessité en fût évidente et la durée de peu de jours. Ce ne fut pas leur faute si l'occasion s'en renouvela fréquemment. Avec leur esprit calculateur, ces marchands armés supportaient les chances de succès et de revers dans une entreprise belliqueuse comme dans une entreprise commerciale. Doués de plus de bon sens que de fol héroïsme, ils ressemblaient moins à ces chevaliers du Nord qui ne reculaient pas, même devant une armée, qu'à ces héros grecs, tels qu'on les voit dans Homère, qui savaient si bien lâcher pied, quand ils étaient les plus faibles ou les moins nombreux. Ce n'est pas cux qui auraient dit : Tout est perdu, fors l'honneur. L'honneur, c'était de réussir, et il n'y avait pas de honte à échouer. Avec de telles idées et de

Stefani, I. II, Rub. 91. A cet égard, il faut le dire, l'accord n'est pas parfait entre les anciens auteurs. Voy. Villam et Borgham (Discorso dell' armé delle famiglie florentine).

tels goûts, on comprend que les Florentins aient vu dans les seigneurs qu'ils réduisaient à habiter leur ville, de précieux auxiliaires qui les dispenseraient, le plus souvent, de prendre eux-mêmes les armes, des mercenaires, si l'on peut dire, dont ils n'avaient pas à payer la solde, puisque la spoliation des vaincus était le salaire des vainqueurs, et le donnait bien autrement large que n'eussent fait d'économes artisans.

Leur intérêt les retint pourtant sur cette pente dangereuse. Si doux qu'il leur parût de poser les armes, après les avoir reprises, et d'en laisser le poids à d'autres, ils s'apercurent que c'était donner aux cavaliers, aux militer, comme on continuait de dire, une prépondé ance assurée, et limiter tout ensemble singulierement la portée des entreprises militaires que l'ambition urbaine méditait. Assez nombreuses pour mener à bonne fin ces expéditions dévastatrices qu'on appelait des guastit, et qui consistaient à récolter pour l'adversaire, à ne rien laisser sur pied, la noblesse l'était trop peu pour occuper le pays ennemi dans des campagnes de quelque durée, comme pour escalader de hautes murailles ou d'abrupts rochers, que protégeaient des fossés ou des cours d'eau. L'inexpérience de l'art militaire faisant du moindre siège une opération qui durait de longs mois, quelquefois des années*. En face de la place ennemie on établissant

Le mot n'est pas exclusivement italien. Dons notre vieux langage, degest signific guerre aux moissons (Voy. Lattre, Dictionn de la langue franpaus). — On disart : « Faire la degât d'une province. » (Yaugelas, q. c. clavet.)

^{*} En 1062, 1077, 1078, 1155, on avait vu dos sièges duror des sonées dans le mult de la péninsule ceux de Mileto, San Severina, Tauromeno (Gaujrudi Malaterra Hutoria sicula, II, 23; III, 5, 15 R. I. S., t. V., 564, 577, 580) et de Naples (Alexandri Abbatu Theleumi Hutoria, III, 11-22,

comme une ville volante de tentes et de baraques, où l'on reprenait les fonctions et même les plaisirs de la vie. La cavalerie y servait pour aller aux fourrages et aux vivres, pour annoncer ou repousser les diversions des alliés de l'ennemi; mais ce n'est pas elle qui pouvait tenir tête aux sorties, approcher et mettre en jeu des machines roulantes, tenter l'assaut, amener la famine et la reddition par un blocus effectif. L'infanterie seule était propre à cette partie de la guerre qui demande la force de résister plutôt que la force d'impulsion, et la solidité plutôt que la vitesse, de même qu'elle pouvait seule défendre les anciens priviléges, ce fondement des libertés publiques que menaçaient les magnats. Le mot latin pedes reparut alors, quelquefois synonyme de celui de popolani, terme intraduisible qui désigne tous les hommes non nobles, sans distinguer entre la bourgeoisie ou popolo grasso, et la multitude, ou popolo minuto, comme on les appela bientôt. L'infanterie et la cavalerie formèrent désormais deux courants, qui suivirent la même route sans jamais se confondre, si ce n'est dans ces luttes intestines où magnats et popolani se livraient de furieux combats. Bien des années devaient s'écouler encore avant qu'on vit les gens des métiers devenir les égaux, puis les maîtres des seigneurs, posséder assez de richesses pour être cavaliers eux-mêmes, pour ne laisser que les petites gens dans les milices à pied, pour former ainsi une seconde aristocratie, non mouns exclusive que la première, et dont le signe caractéristique fut, non plus d'être de vicille souche, mais de ne combattre qu'à cheval.

R. I. S., t. V. 656-638) On a vu, au chapitre precédent, le temps qu'il fallut aux Florentins pour se rendre maîtres de Semifonte.

KIST. DR PLOSERCE. - L.

45



Au début du treizième siècle, l'organisation militaire était d'une simplicité extrême. Chaque quartier choisissait parmi les nobles deux compagnies de cavaliers qui s'armaient de pied en cap, à la manière bien connue du temps, puis parmi les popolani deux corps de fantassins, les arbalétriers pourvus de leur redoutable arme de jet, et l'infanterie pesante, qui portait le pavois ou bouclier, la cervelière ou coiffe de fer, et la lance '. C'étaient deux corps d'élite. Quant aux autres citoyens, également répartis en compagnies, ils n'étaient armés que de l'épée. Dès que sonnait la cloche, ils devaient se réunir sur la place d'armes de leur quartier. De dix-huit à soivantedix ans aucun homme n'en était dispensé. I s obéissaient aux capitaines de leurs compagnies, aux porte-bannières ou gonfaloniers de leurs quartiers, et ceux-ci aux consuls qui se donnaient ordinairement pour chef suprême un d'entre eux ou même plusieurs. Le commandement, au surplus, était discret autant que rare. Dans ces rapides expéditions ou dans ces siéges interminables qui étaient alors toute la guerre, chacun recevait seulement l'ordre de combattre et de ne pas s'écarter trop du gonfalon*. Il fallait bien laisser aux gens le moyen de tirer quelque profit de la campagne entreprise, car on ne voit pas qu'il y eût alors de paye militaire; les Florentins se bornaient, selon toute apparence, à des rémunérations spéciales pour les services exceptionnels ou les actions d'éclat '. De batailles rangées, il n'y en avait point. Les engagements

^{*} Si l'on en croit Vallani (III, 2), le quartier de Porta San Piero aurait été dès lors et fut toujours celui qui fournit la meilleure cavalerie et les meilleure gens d'armos.

Murators, Antiq. ital Diss. 26, t. II, 444-445. — Sismendi, I, 270.
 Voy. Cesure Pools, Le cavallate fiorentuse nes secols XIII a XIV Arch. stor., 3º sène, t. I, part II, p. 54).

n'étaient qu'un pèle-mêle confus, sons plan ni tactique. On ne voyait guère, comme aux temps homériques, que des combats singuliers. La bravoure était tout et le sort décidait. Aux combattants se mélaient écuyers et valets qui tendaient les armes à leur maître, qui le relevaient quand il était renversé, qui le remettaient en selle ou lui amenaient le cheval de rechange '. L'infanterie se tenait soigneusement à l'écart de ces chors violents entre cavaliers bardés de fer, ou si les circonstances la contraignaient d'y prendre part, elle y faisait mauvaise figure el, en toute hâte, prenait la fuite. Elle n'avait d'assurance que derrière ses murailles, parce qu'elle savait que tout l'avantage était pour la défense, ou devant celles d'autrui. parce que la défense consistait à se garder de l'assaillant bien plus qu'à le repousser. Un peuple qui n'est pas belliqueux de nature ne retrouve toute son énergie que dans les batailles des rues, où il combat derrière des barricades, sous les yeux des siens et en quelque sorte à l'ombre de sa demeure, pour ses intérêts les plus chers et les plus personnels.

Telle était la condition de Florence au temps où nous sommes parvenus; voilà du moins ce qu'on peut dire avec certitude. De vieux documents permettent bien de croire que l'organisation des pouvoirs publics était dès lors ce que nous la voyons plus tard, puisque nous trouvons des conseils et des magistrats portant déjà les noms et les titres qu'a rendus célèbres l'histoire de temps ultérieurs. Mais l'affirmation nous entraînerait dans le

Rocquancourt, Cours élémentaire d'art et d'histoire militaires, t. 1
 p. 279, Paris, 1831, 4 vol. in-8° --- Ricotti, I, 65.

^{*} Par exemple ceux de conseil général, de prieurs des arts. — « Nos consules Florentine civitatis cum consilio generali constili constilum mercate-

domaine de la conjecture. La seule chose certaine, c'est que les Florentins étaient gouvernés par des consuls qu'assistaient des conseillers, auxquels, en souvenir de Rome⁴, ils donnaient le nom de sénateurs⁵. L'heure était pourtant venue où, par mobilité de caractère, par esprit d'imitation, et tout ensemble par un légitime désir d'éviter les inconvénients de ces magistratures, ils en introduisirent une nouvelle qui, sans supprimer les consuls, prit le pas sur eux, et acquit rapidement trop d'importance pour qu'il ne convienne pas d'y insister ici.

Pour en trouver l'origine, on remonte d'ordinaire à la diète de Roncaglia. En y faisant prévaloir le droit romain, les légistes avaient reconnu et restitué aux princes le droit de nommer dans les villes le principal magistrat. La diète avait eu beau spécifier qu'ils ne le nommeraient pas sans l'assentiment du peuple*, elle ne les en avait pas moins transformés de suzorains en souverains. Frédéric Barberousse, profitant sans retard de l'autorité qui

rum et militum et cambiatorum et priorum oumium artium Florentine civitatis. » (Docum, dans Cantini, II, 85, mm. 1201.) — Les mêmes termes se retrouvent dans un autre document de 1255. Voy. Cantini, I. 150-153)

⁴ Villam dit bien que si Florence avait des consuls, c'était a secondo l'usanza data das Romani as Fiorentins. » — C'est aussi pour ce motif peut-être que les chromquours, le plus souvent, na nomment que les deux premiers consuls.

* Ammirato (l. l'accr., t. l, p. 67) voit déjà en 1204 un conseil général, un conseil spécial et dix buons uomins; il a probablement raison, mais l'existence de cas conseils n'est bien constatée qu'en 1248, dans une lettre d'Andrea Jacola, potestat de Florence (Voy. Bibliotheca pistoriensis a Fr. Ant. Zaiharia descripta, t. l, p. 75. Turin 1752, in-4°) On en trouve une autre mention dans les Delizie, etc. (VII, 186) pour 1255. M. Abel Desjardins (Introd., p. 44) dit à tort qu'elle est de 1201.

* Præteres et boc sibt ab omnibus adjudicatum alque recognitum est in singulis civitalibus potestates, consules, celeros magnitratus assensa populi per spaum creare debere. • (Radesici Chronicon, I. II, c. vi, R. I. S.,

i. VI, 788.)

leur était concédée, avait nommé dans chacune des villes où il était maître un commissaire impérial, chargé d'exercer pour lui la souveraineté, de donner ou maintepir à des hommes dévoués les droits régaliens. Ces commissaires, appelés d'abord rectores civitatum et locorum, puis potestates ou puissances, nom général qu'on donnait en divers lieux, comme celui de consuls, à divers magistrats', étaient tous ou presque tous Allemands. Ils arrivaient dans les villes avec leurs préjugés et leurs haines de race; ils accablaient les malheureux habitants de railleries. de violences non moins que d'impôts*; ils rendaient impossible ou illusoire tout recours à l'empereur. Aussi étaient-ils mal accueillis, conspués, expulsés, assassinés même; on voyait dans leur présence la négation de toute liberté. Mais on ne tarda pas à reconnaître que leur qualité d'étranger était une garantie de meilleure justice, un recours suprême et protecteur dans les conflits des autres magistrats, dans les différends qui se vidaient à main armée.

Déjà en 1155, les docteurs de Bologne avaient déterminé leurs concitoyens à investir un Faentin du pouvoir qu'exerçaient auparavant les consuls, ainsi que de la présidence dans les tribunaux*. Plus tard on approuvait Barberousse, lorsqu'il décidait, à Roncaglia, que les

Dès le neuvième ou le dixième siècle, on trouve dans les auteurs ce nom de potestates, potestas. Au onzième, il est encore fémmin, mais le masculm ne tarde pas à prévaloir. « Ideoque pracipimes et quibus-cumque in terminationibus volumes jubere, decernimes ut milies anquem potestas, minister vel missis.... » (Doc. dans Guilini, II, 177, éd. de 18...).
— Guilini ajoute « il nome di podestà è stato da me caservato anche in altre carte più antiche, usato per indicare generalmente chiunque avea giuradizione, ma l'ho sempre vedato fin era adoperato nel suo proprio gonare feminino. » (Ibid.) Quand prévalut la langue italianne, on ecrivit successivement potestà, podestà.

^{*} Sire Raul, R. L. S., t. VI, 1188.

^{* .} D. Guidogem Ramerii de Sasso dei gratia Bonomienzium rectorem at

juges seraient toujours étrangers '. Quand il renonça, en 1185, à nommer lui-même les potestats, quand il accorda aux Milanais le privilége d'élire le leur et de lui conférer par les suffrages du peuple le titre et les prérogatives du comte¹, l'institution du potestat cessa d'être odieuse; on n'en vit plus que les bienfaits. Deux ans plus tard, les autres villes suivaient l'exemple de Milan, sans attendre la permission impériale. Partout on élisait, on appelait un magistrat étranger. Le plus souvent on lui conservait le nom déjà consacré de potestat ; quelquefois on y substituait celui de capitaine du peuple. A Lucques, on préférait même celui de préteur, emprunté non sans à-propos à l'histoire de Rome antique, où le préteur rendait la justice. C'était indirectement rappeler au magistrat nouveau quelles devaient être, dans la pensée commune, ses principales attributions. Avertissement et précaution bien inutiles, qui n'empêchèrent ni le préteur d'empiéter, comme les potestats, ni ses administrés d'approuver ses empiétements*,

A Florence, dès 1146, nous voyons un officier désigné

potestatem » (Dall' archivio de' canonici di S. Giov. in monte, 1. V, nº 9, dans Savioli, t. 1, part. 11, p. 225, Dipl. 146.) — « Ilic denotatur qualiter D. Guido Rainerii de Sasso Potestas atque Rector. » (1153. Dall' archivio pubblico di Bologna, Reg. nuovo, t. 1, p. 33, dans Savioli, t. 1, part. 11, p. 228, Dipl. 148.)

 Singula direcesauis singulos judices presposuit, non tamen de sua cintate, sed vel de curis, vel de alus civitatibus, » (Radevic, I. II, c. v. R. L.

8., t. VI, 787)

* Anno D. 1185.... concessit imperator civitati Rediolani ut singulis annis Rectorem eligeret forensem qui dicerctur Potestas, qui ipao facto estet comes. • (Gualvaneo de la Flamma, Kampulus florum, c. ccav, R. I.

S , t. XI, 655)

* Pacta et conventiones inter D. Gerardum Caponsaceum Potestatem Florentie et ejus consiliarios. » (Arch. delle Riform. Capitoli, I. λλ VI. dans Cantini, I, 124) Parme avait un potestat dès 1175 (Affò, Storia di Parma, II, 259); Crémone dès 1180 (Ghron. Gremon., R. I. S., t. VII, 65ο), Ivenia,

sous le nom de potestat, conduire l'armée contre les Guidi de Montecroce 1. En 4184, Ammirato signale un nouveau potestat, qui passe pour le premier*. En 1195, le potestat n'est point prisau dehors : il porte le nom florentin de Caponsacchi*. En 1200, lorsque les citoyens se décident à appeler un étranger, ils s'affranchissent aussi de l'usage qui s'était établi de ne conférer cette chargo que pour une année. Paganello des Porcari, de Lucques, objet de leur choix, est maintenu par eux une seconde année et reste en charge de février 1200 à janvier 1202*. Florence s'était donc bien trouvée de la magistrature et du magistrat. Comme il était noble, les nobles saluaient en lui le défenseur naturel de leurs intérêts non moins qu'un fonctionnaire d'origine primiitivement impériale*. Comme il était étranger, les popolani espéraient qu'il n'aurait pas les passions de parti, les intérêts personnels qui rendaient si injuste la justice des consuls. Comme il était unique, ils se flat-

des 1184 (Tolosani Chron. ap. Rev. favent. script., c. 13331, p. 708); Génes, en 1191 (Ann. gen., i. III, R. I. S., t. YI, 364. — Ricotti, I, 173).

⁴ « Moverunt in manu potentatis florentini. » Doc. publié par M. Passerini (Una monaca del xuº secolo, ap. Arch. stor. 3º sec. t. XXIII, p. 10, ann. 1876).

* Cantini a examiné le document dont s'appure Ammirato, et il croit que le mot potestatur n'y a que le sens de puissance Selon Sozomène, qui appelle consul le potestat, cette magnitrature n'aurait éle créée qu'en 1194.

« Florentini consulem elegerant qui jus dicerct et cum publica potestate reimpublicam gubernaret, quod per singulos annes usque ad friderici li mortem absorvatum est. « (Excerpta ex historia Sozomeni Pistoriensus B. I. S., Suppl., I, 76).

Noy. la liste des consuls dans les Delizie, etc., VII, 136, sq.

 « Dom. Paganellus ave Paganus de Porcaria sive de Porcari de Luca potestas erat in officio pridie idus Februarii 1199 Indict. III et finem habiut Kalendis Januarii 1201 Indict. V. » (Doc. dans Cantini, H., 59.)

* C'est sans doute ce qui a fait dire, non sans exageration, à M. P. Villari que le potestat avait été institué pour que les nobles cussent une garantie. Tel n'était certainement pas le but des populans.

taient de ne plus voir dans les conseils du gouvernement la discorde qui rendait si difficile et si lente l'expédition des affaires. Ils sentaient bien que les consuls ne pouvaient être volontiers acceptés pour juges par les châtelains qu'ils avaient soumis. Les questions à vider étaient, en effet, aussi abstraites que délicates : elles supposaient la connaissance du droit féodal et du droit romain. Il s'agissait de savoir jusqu'où devait aller l'influence de la caste guerrière, dans quelle mesure étaient légitimes les défiances du peuple, les accusations d'insolence ou de rapacité, les motifs que, de part et d'autre, on avait pu avoir de tuer. Assurés de mécontenter quelqu'un par leurs sentences, restant dans la ville après l'expiration de leur charge, les juges-consuls étaient exposés aux vengeances des mécontents, et par cette crainte arrètés souvent dans l'accomplissement rigoureux de leur austère devoir 1. Il fallait un magistrat tout ensemble civique et féodal ", qui ne vînt à Florence qu'au moment d'y remplir sa charge, qui en repartît aussitôt après l'avoir remplie, et qui, durant son séjour, ne frayat point avec les habitants qu'il serait chargé d'administrer et de juger.

Nous verrons plus tard avec quelle sage précision la législation florentine pourvut à ces divers intérêts. Pour le moment, tout n'était encore que tâtonnements et incertitudes. Ce potestat, qui avait assez bien réussi pour être maintenu une seconde année, ne recevait pas de successeur : en 1203, il était remplacé par des consuls *.

^{• »} I consoli non sapeano stare coll'animoforte alla giustizia corporale, ma a preghiera o a misericordia s'arrendevano; di che la giustizia mancava. » (Stefani, l. I., Rub. 60)

^{*}Tout cela a été fort bien vu et analysé par M. G. Ferrari, II, 302, 503. *Ce fait permet de croire que M. P. Villari rapporte à tert à l'année

Si, en 1205, on voyait un nouveau potestat, le comte Ridolfo de Capraja, l'année suivante, des consuls encore ont seuls la charge du gouvernement. En 1207, Gualfredotto Grasselli, de Milan, est à son tour potestat, et comme il est réélu en 1208, comme il a un successeur 1, Villani date de lui l'institution?. En réalité, cependant, les hésitations continuent : il n'y a que des consuls en 1210 et en 1211. C'est seulement en 1212 que, avec le comte Ridolfo de Capraja, élu potestat pour la seconde fois, cette magistrature semble prendre racine: on n'y voit plus d'interruption'. Sur la durée, sur les attributions, on n'est pas fixé encore : en 1214, Jacopo Giangrassi, de Rome, ne reste en charge que six mois, limite qui ne prévaut définitivement qu'en 1290*. Le potestat est un juge, et tout ensemble l'exécuteur de ses propres arrêts, comme des ordres de la commune de Florence'; mais on tend à faire de lui un chef de gouvernement. Gherardo Caponsacchi est flanqué de six conseillers et de six recteurs des arts; Paganello des Porcari, de onze consenllers et quatre consuls la première année, de deux conseillers et douze consuls la seconde. Ainsi maintenus

¹²⁰⁷ l'innovation de faire étire le potestat, jusqu'alors, suivant lui, nommé par l'empereur.

^{*}Le Romain Judici des Papi (Voy. le ms. de l'Arch. di state à Florence, intitulé : Officiales forenses civitatsa Florentee.)

^{*} Volant, V, 32

⁵ Yoy, les astes de Prolimo (B. I. S., Suppl., H. 9) et des Delime, etc., VII, 136 eq. — Manni, Osservasions sui discorsi di Barghini, t. IV, p. 585., Milan, 1809.

Villani, VII, 139. — Paoline, loc. cit., p. 9-12. — Simone della Tom,
 p. 183.

Il a été créé, salon Villani (V, 32) pour que « son mancesse la grustizia ... rendesse la ragioni civili co' suoi collaterali e giudici, e facesse le secusioni delle condanzagioni, »

[·] Voy. les listes des Delizie, VII, 156 aq.

en regard et à côté du potestat, les consuls ont encore quelquefois la prééminence. Ils interviennent seuls dans l'accord conclu en 1205 entre Florence et Sienne.

Mais un magistrat unique a pour naturel privilége d'attirer sur soi l'attention. C'est à lui, de préférence, qu'adressent leurs lettres papes, empereurs, seigneurs du dehors. Le vent ensle sa voile et il s'y abandonne; il cède aux exhortations dont on le poursuit, non moins qu'à son penchant de noble, en acceptant ou prenant le ceinturon mi itaire du commandement. A ses assesseurs civils, à ses juges, il délègue, en pareil cas, ses pouvoirs judiciaires 1; il commande la cavalerie ou même toute l'armée ; il est réélu pour ses victoires '. Son origine impériale est oubliée. Magistrat exclusivement communal, il est cependant bien vo de l'empereur, parce qu'il en respecte l'autorité ; des nobles, parce qu'il en défend les droits; des marchands, parce qu'il les ménage, parce qu'il n'est animé contre cux d'aucune rivalité de voisinage, d'aucune passion de parti. Il tient le premier rang ; il fait souvent l'office des consuls, qui, à la vérité, font, alors encore, quelquefois le sien. Rien, en effet, n'est plus rare au moyen âge, et même plus tard, que l'idée

* Yoy, is document dans Centim, II, 88-102.

*C'est le cas de Gualfredotte Grasselli de Rilan, en 1208. (Officiales forenses civitatis Florenties. — Ammirato, I. I accr., t. 1, ann. 1208.)

^{*} e E però non rimase la signoria de' consoli, ritenende a toro la ministrazione d'egui altra cesa del comune. » Volani, Y, 52) Cf. Simone della Tosa, p. 190 sq. --- « Ed il gorerno della città rimanesse s' consoli e senatori come a questo di faccano. » (Stefani, I. I., Rub. 60.)

³ a Libbe il potestà un giudice e tre notai, e un compagno e sei fanti. a (Psohno, R. J. S., Suppl., U, 10.)

^{*} C'est ce qu'entend Villani, quand il dit (V. 32) que l'année 1206 fut la dernière du gouvernement des consuls, et aussi qu'à partir de ce moment il n'y eut pius d'interruption dans la serie des potesiats.

toute moderne de la séparation des pouvoirs '. Machiavel, Guicciardin, Giannotti, les plus grands écrivains politiques de l'Italie, n'en ont aucune idée. Les Italiens ne comprirent jamais combien de difficultés elle évite, et ils ne sentirent qu'à la longue à quels dangers exposait les communes un dictateur juge, et un juge homme de guerre. Ce fut un grand pas fait vers la domination d'un seul, qui prévalut de si bonne heure en Lombardie, par les usurpations du potestat.

Florence se retint plus longtemps sur la pente, parce qu'elle sut ramener à temps ce magistrat à ses attributions principales, et l'honorer comme juge suprême en le dépossédant de l'autorité politique. Mais il y fallut bien des années. Au début, l'immixtion du potestat en toutes choses n'est pas seulement une pratique; elle est aussi une théorie. Le premier livre de politique italienne, l'Oculus pastoralis, enseigne au potestat comment il doit entrer en fonctions, rendre la justice, parler pour la guerre et pour la paix, faire l'éloge de celui qu'il remplace, transmettre ses pouvoirs à son successeur. Partout on témoignait de cette innovation un vif contentement. Le chroniqueur contemporain Paolino, qui a vu dans la charge des consuls la première ébauche d'un

Leo (I. IV, c. vi, vii, t. I, p. 346, 373) et Pauriel (I, 107-114) commettent une grave erreur en domant la justice soule au potestat et le reste aux consuls. Les consuls jugent et le potestat administre ou gouverne. Il faut renoncer, au moires pour ces anciens temps, à dire dans quels cas. Fauriel dit ailleurs (Histoire littéraire de la France, t. XX, p. 505) que, au temps de Brunette Latini, sur le potestat roulait tout le gouvernement. L'une de ces deux assertions n'est pas plus exacte que l'autre.

Ce ne fut pas, à proprement parler, la séparation des pouvoirs, car les magistrats politiques continuèrent à avoir des attributions judiciaires.

^{*} Voy. ce curieux écrit dans Muratori, Antiq. etal. Diss. 46, 1. IV., p. 96 eq.

gouvernement', date de celle du potestat l'institution d'un gouvernement régulier *. Brunetto Latini, le maître de Dante, y louait une ingénieuse inspiration de la sagesse italienne. Quand, à l'imitation d'Aristote, il fit à son tour sa Politique, il y donna pour règles aux magistrats électifs celles qui fixaient dans les cités d'Italie les droits et les devoirs du potestat*. C'est qu'outre l'avantage d'une justice plus équitable et d'un pas fait vers cette unité de commandement dont les plus jalouses républiques sentent le besoin, les marchands étaient heureux que leur réconciliation avec les nobles fût pour ceux-ci un encouragement à se donner corps et âme à la guerre, dans un temps où la guerre devenait de plus en plus sérieuse, puisqu'il s'agissait, non plus de prendre de petits châteaux, mais de lutter pour la prépondérance avec les autres cités de la Toscane*.

Qui voudrait suivre d'un lieu à l'autre cette révolution universelle s'exposerait à d'inévitables redites et ne pourrait signaler, avec quelques différences de détail, que plus ou moins de précocité dans les réformes. Mais il importe de montrer que Florence, entraînée dans le mouvement commun, ne se distingua t des autres villes que

^{*} Voy. même chapitre, p. 212.

^{*} a Firenze un prima era retta per consoli o per vicari de' Romani a (c'est-à-dire des rois des Romanis). « Già incominciava in terra a venir migliorando. » Voy la liste des potestats dans Paolino, après l'année 1199, R. I. S., Suppl., II, 9-12.)

L'autre (manière de gouvernement) est en Italie, que li citoien et li borjois et les communes des villes esliment lor poeste (potentat) et lor senguer, tel comme il cuident qu'il soit profitables au commun profit de la vile et de tous ses subjés. « Li livre dou Trésor, texte original français, l. III., part. II. c. 1, Collection des documents médits sur l'histoire de France, p. 577). — Une traduction italienne a été publiée à Venise en 1553. Voy. ce passage, p. 230.

^{*} C'est ce qu'a bien vu M. P. Villari (Il Politecnico, juillet 1866, p. 19).

par ces détails qui, dans la plus frappante ressemblance, marquent l'existence et le caractère personnels. A Milan, l'évêque était encore une sorte de souverain nominal au nom de qui les magistrats prononçaient leurs sentences, frappaient les monnaies, fixaient et altéraient la valeur des espèces, percevaient les péages 1. Ils étaient élus dans l'ordre de la noblesse par cent électeurs que désignait parmi les artisans le conseil général. Telle était l'unique part faite au populaire dans le gouvernement. Les douze consuls et le potestat, à la fois capitaine, juge, chef de police, avaien: seuls la charge de l'administration". Il en était de même à Bologne, sauf que trois conseils y sanctionnaient les mesures dont ces magistrats avaient l'initiative. On votait sur leurs propositions sans les discuter. Quarante électeurs tirés au sort parmi les artisans d'ordre moyen, dix par tribu ou par quartier, élisaient les membres de ces conseils. Gênes, qui est, comme Florence, une compagnie de marchands devenant peu à peu un État, après avoir transformé ses consuls « mercantiles » en consuls de la commune *, soulevé ses marchands pour détruire les maisons et les tours de quiconque les opprimait ", exclu des honneurs municipaux les nobles qui venaient de la campagne, au profit des « communautés et compagnies , » ou, pour mieux dire,

² Sismondi, II, 44-46.

6 Ibed., p. 450.

^{*} Gualvaneo de la Plamma, c. coxxim (R. 1. S., t. Ki, 657).

Sigonio, Opera omnia, I. III. p. 106, 236. Hist Bonomens. L. II et Y.
 Ghirardacci, Della sustoria di Bologna, part. I, I. n. t. I, p. 63.

^{*}De 1100 à 1121 (Ann. gen.l. I. R. I. S., t. VI. — Vincens, Histoire de la République de Génes, t. 1, c. v. p. 35 sq., Paris, 1845. — Nignet, Journal des Savants, novembre 1845, p. 645.

Ann. gen., l. 1, R. I. S., t. VI, 276.

de l'aristocratie marchande qui se formait dans leur sein, Gênes, en 1191, remplaçait par un potestat ses consuls de communi 1. L'année précédente. Pise avait aussi appelé un capitaine ou potestat, substitué à ses consuls des anziani ou seniori, et adjoint à ceux-ci, bientôt suspects, un conseil qui avait la charge d'élire le capitaine . Les autres villes de la Toscane suivent le mouvement, chacune selon son génie. En 1207, Volterre a une constitution où il semble que la liberté tint peu de place. Si les citoyens élisaient librement le potestat et les consuls, ceux-ci administraient sans être assistés d'aucun consoil'. A Lucques, au contraire, le préteur, placé au-dessus des consuls, était soutenu par un sénat qui s'assemblait sous sa présidence, mais surveillé par un conseil du peuple, pris dans les diverses sociétés des quartiers, à chacune desquelles commandait un prieur des armes *. San Gemignano, si petite qu'on ne lui avait point donné de place dans la ligue toscane, avait pourtant, en 1181, trois ou quatre rettori ou consuls annuels que nommait l'évêque, ct en 1199 un potestat assisté de deux conseils, l'un spécial et composé de cinquante membres, l'autre, général et plus nombreux, qui se réunissait au son de la cloche

^{*}Ann. gen., I. II, R. I. S., t. VI, ann. 1191. — Gudici, Storia politica dei municipi italiani, I, 528.

[&]quot;Yoy. Bonaini, Statuti mediti della città di Pisa, Flor., 1854, 3 vol. in-4". Breve consulum Pisanes civitatia, 1254 et 1262. 1.1, p. 4, 25. — Marangone, R. L. S., Suppl., I, 358. — Arck. Stor., 1869. 5" sér., t. IX, part. 1, p. 251. — Giudici, 1, 526.

³ Cecina, Aotizie storiche delia città di Volterra, p. 24. Pise 1758, 1 vol. in 4°.

^{*} Memorie e documents per servire alla storia di Lucca, t. III, part. III, Prél. p. 10 — Mazzarosa, I, 78, 82. Voy, dans Leo (I. VII, c. t, t. il, p. 32) d'intéressants détaits sur la constitution de Lucques, notamment sur les diverses cours de justice.

dans la principale église '. Pistoia, plus considérable sans l'être beaucoup encore, partagent, comme Florence, le pouvoir entre des consuls et un potestat qui n'étant pas toujours étranger', qui avait pour conseillers quatorze citoyens choisis par deux sages élus, et qui devait suivre leur avis ou le soumettre au grand conseil, assemblé au moins quatre fois l'an', davantage même, à la volonté des consuls'.

Sienne, ensin, donnait un spectacle de sagesse dont Florence aurait dù profiter. Primitivement gouvernée par ses nobles, elle en avait, dès 1147, à moitié secoué le joug. Leurs divisions inspirant au peuple le sentiment de sa force, ils avaient dù partager le pouvoir avec lui. Les partis s'étaient formés selon le plus ou moins grand nombre de places qu'il convenait d'accorder aux non nobles dans le conseil. Le parti des neuf, ou popolo del minor numero, leur en voulait donner neuf sur vingtsept; le parti des douze, ou popolo del numero mediocre, douze sur vingt-quatre. Un troisième parti, popolo del maggior numero, ou ordre des réformateurs, contenait, avec quelques anciennes maisons, tout le menu peuple. Aucun Siennois ne pouvant prétendre à la charge de potestat, celle des consuls appartint pour deux tiers aux gentilshommes, pour un tiers aux artisans et marchands. Il

⁴ L. Pecori, Storia della terra di San Gemignano, p. 37-64. Florence, 1855, in 8^a. — Excellent livre, simple, clair, précis, savant, plein de choses. À la page 662 on trouve les statuts de San Gemignano.

^{*} Et niss Potestas sit forinseca. » (Status cirilates Pretorieneus § 56, dans Muritori, Antiq. ital. V. 547. — C'est un ramassis de constitutions appartenant à des temps divers et dans lesquelles il faut savoir se débrouiller.) Cf. Giudici, I. 548.

^{* «}Faciant pulsars ad arringum ... plenum populum. » (Status civ. Put. S 74, loc. cit. p. 551.)

^{*} Status ew. put., § 15, loc. cit., p. 558. Cf. § 29, p. 540.

y avait eu d'abord deux consuls annuels, il y en cut trois et quelquefois six. De même le conseil des cent nobles s'augmenta de cinquante membres qui furent pris parmi les non nobles. Il se réunissait tous les mois et était renouvelé tous les ans ou tous les deux ans '. Ces prudentes concessions de l'aristocratie donnèrent au gouvernement de Sienne une stabilité rare en Italie, parce que le peuple et les grands ne formèrent pas, comme ailleurs, deux États à côté l'un de l'autre.

On ne saurait donc le nier, le mouvement vers des institutions libres était général, irrésistible. Ce qui le prouve mieux encore, c'est que ce ne sont pas sculement des cités affranchies qui se constituent d'après les mêmes errements. Des seigneurs encore maîtres sur leurs terres, et jaloux de le rester malgré le voisin qui les menace, n'imaginent d'autre moyen de balancer l'influence des villes que d'en imiter les institutions. On les voit détourner leurs sujets de chercher de nouveaux maîtres, en leur donnant la liberté. Ainsi font ces comtes Guidi de Modigliana, qui étaient encore, malgré la perte de Monte Croce, les plus puissants seigneurs de l'Italie centrale. Dans la vallée de l'Ambra', à quelques milles au sud-est de Florence, ils possédaient un petit comté de cinq ou six villages, privés de routes, et par là de presque tout commerce avec les hommes. Ces villageois pourtant furent atteints de la contagion qui gagnait de proche en proche, et bientôt le mal parut si grave, qu'en 1208

⁴ Malavolti, part. I, I. III. P 20-28. — Marcantonio Bellarmati, Belle storie di Siena, p. 57. — Leo, I. VII., c. 1, t. H., p. 30.

^{*} Petite rivière qui sort des collines de Lhianti et va se jeter au sud dans l'Arno, non loin de Montevarchi, à moitié chemin entre Florence et Arenso.

le comte Guido Guerra, troisième du nom et gendre du Florentin Bellincione Berti, ordonna, pour y remédier, que douze habitants des villages, élus par leurs concitoyens, donneraient des statuts à la vicomté du val d'Ambra, comme disent les chroniqueurs de Florence '.

Ces statuts sont une curieuse tentalive pour concilier les droits du souverain et ceux des sujets. Le principal magistrat fut un vicomte ou un potestat, nommé par le comte, et dont la juridiction s'étendit sur tous les villages. Il devait les parcourir douze jours par mois, pour y rendre la justice. En certains cas, il ne pouvait prononcer de jugement sans l'assistance d'un conseil que nommaient les justiciables. Tous les habitants mâles, de dixhuit à soixante-dix ans, juraient obéissance et fidélité au potestat et à la commune, sous peine d'amende et d'exil. De dix-huit à quarante ils devaient, aussitôt convoqués, se rendre à l'assemblée du peuple. Leur assentiment était nécessaire pour la moindre modification au statut, et leur vote pour la formation du conseil consultatif qui assistait le potestat. Le comte n'intervenait dans l'administration de la justice que pour choisir entre deux peines différentes édictées par la loi contre un même délit; mais il faisait respecter en lui la majesté souveraine : toute offense envers un de ses envoyés ou délégués était châtiée comme si elle l'eût atteint lui-même, et c'était lui, en pareil cas, qui fixait le châtiment. L'amende était, comme chez les barbares, la peine ordinaire; mais elle avait pour sanction, quand on ne payait pas, outre la

#6

🚛 🛭 Google

⁴ Ce document a été publié par M. Bonaini. Voyes ce qu'en dit M. Guedici, 1, 553.

confiscation des biens, le bannissement et les peines corporelles, le fouet, l'amputation du pied ou de la main. Or, le délai pour payer était d'un mois quand le vicomte avait rendu la sentence, de dix jours seulement quand c'est du comte qu'elle émanait *.

L'exemple du puissant Guido Guerra devait trouver des imitateurs. D'autres comtes ou châtelains, des seigneurs ecclésiastiques, non moins pénetrés que lui du danger, tentérent comme lui de le conjurer, non plus par ces faveurs insignifiantes et dédaigneuses qu'accorde un maître absolu, mais par un sérieux effort pour rendre la condition des sujets supportable. S'ils ponsèrent les détourner ainsi d'en chercher une meilleure, d'émigrer chez des voisins ou de se prêter avec complaisance à leurs projets d'envahissement, ils furent déçus dans leur attente. Florence, comme il était naturel, leur fut préférée, parce qu'en donnant la liberté elle suivait son penchant, tandis que, même pour accorder moins, ils faisaient au leur une visible violence. Par répugnance instinctive non moins que par nécessité de ne pas trop s'amoindrir, ils faisaient trop attendre et limitaient trop étroitement leurs concessions.

Ce moment est une époque dans l'histoire des communes italiennes comme dans l'histoire générale du temps. Sur la scène politique, les principaux acteurs disparaissent presque à la fois, Innocent III meurt en 1216, précédé ou suivi de près par le landgrave de Thuringe,

^{*}Gudici, I, 558, Trollope, I, 80. — M. Gudici compare cos institutions aux privileges qu'obtinnent les habitants de Suze, d'Amédée III de Savoie, puis de son petit-fils Thomas en 1168, et y voit la preuve d'une civilisation aupérieure en Toscane, et les peuples étaient moins mélés aux barbares, moins gouvernés per eux.

par Alphonse de Castille, Éric de Suède, Henri, empereur de Byzance, Jean, roi d'Angleterre, Otton IV, Philippe Auguste, Waldemar de Danemarck 1. Plus libres de leurs mouvements dans ce désarroi général de l'autorité princière, les villes achèvent d'assurer leur indépendance et déjà la compromettent par leurs rivalités entre elles, par leurs discordes intestines, par l'instabilité de leurs ingénieuses constitutions. Florence apparaît alors au milieu d'elles, non pas, comme l'a dit un auteur allemand , semblalle à un bomme d'un âge plus mur et d'une plus grande vigueur, mais, au contraire, telle qu'un jeune homme d'un génie exceptionnel et d'une maturité précoce, qui l'emporte par les heureux dons de la nature sur l'expérience de ses contemporains plus avancés que lui dans la vie. Elle a dès lors, quorqu'en disent Dante et les chroniqueurs, des travers et des vices qui chassent bien loin l'idée de l'age d'or ; mais ses vices, comme ses passions, sont coux de la jeunesse, dont aucune agglomération humaine n'est exempte, alors mème qu'elle est en progrès. A cet égard il n'y a pas heu de distinguer les Florentins des autres peuples d'Italie. Ce qui les en distingue, c'est que déjà ils marchent à leur tête, mettant de l'ordre dans le désordre, de la grâce dans l'énergie, et même quelquesois de l'humanité dans la fureur; c'est qu'ils prennent intérêt à tout et se montrent aptes à tout, aux lettres comme au trafic, aux arts comme à l'industrie; c'est qu'ils sont prêts à tenir fermement en leurs mains et à ranimer le flambeau vacillant, presque éteint, de la civilisation. Le temps n'est pas loin où l'on pourra

4 Leo, t. I, p. 41,



^{&#}x27; Yoy. Hurter, Ш, 479.

ÉPANOUISSEMENT DE FLORENCE.

244

dire d'eux que rien n'est difficile à leur génie ', et qu'ils sont le cinquième élément de l'univers '.

* Florentinus ingentis nil ardui est. » (Bernardo Cennusi, pentre du quanzième siècle. Son traité sur la peintare, écrit en 1437, a été publié à Rome en 1821. — Voy. Arch. stor., 5' série, 1871, p. 551.)

" « Et ideo cum Florentini regant et subernent tolum mondum, videtur mihi quad ipsi sint quintum elementum. » ¡Paroles attribuées à Bonifaco VIII. Bini. Laurenziana, Plut., XXIV, num. 8, in-4°, ap. Ossero. Sor. VI. 3° éd.)

LIVRE II

CHAPITRE PREMIER

DU COMMENCEMENT DES DISCORDES CIVILES JUSQJ'A LA PAIX AVEC SIENNE

1177-1235

Incomites et discordes civiles (1177). — Accord entre les Uberti et le peuple (1184) — Querelle des Buondelmonts et des Amides (1215). — Luttes civiles (1215-1248). — Les principales fami les — Guerre contre Pisto (1220-1222). Prépondérance des Florentins en Tosane. — Guerre contre Pistois (1220) — La Martinella et le Carroccio. — Médiation du cardinal Guilfredo. — Guerre contre Sienne (1228). — Frédéric II en Palestina. — Son retour — Nouvelir compagne contre Sienne (1224-1230) — Les Florentins pénètrent fans Sienne. — Its en sont chassés. — Prise de Montepulciano par les Siennois 1232 — Diete de Ravenne (1232). — Condimination des Florentins. — Modification dans les institutions forentines : les Anziani 1232-1234). — Recensement du contado. — Florence heritière du comta Überto de Maremme — Réforme du gouvernement à Sienne (1233). — Attaque contre Sienne (1234). Traité entre les deux villes (30 juin 1235).

Des premières années du treizième siècle les anteurs florentins font dater les premières discordes civiles à Florence. Poggi et Machiavel croient même faire preuve de critique en ne tenant presque aucun compte de tout ce qui précède. Si obstinés d'ordinaire à suivre les traces de Villani, ils s'en écartent quand ils y voient que le mal,

les partis, les violences remontent bien au delàs. C'est qu'au treizième siècle seulement l'histoire apporte ces détails précieux où l'on voit palpiter la vie; mais combien de fois Florence ne fut-elle pas troublée avant ce tempslà! Nous l'avons vue, durant les guerres du sacerdoce et de l'Empire, en 1068, se diviser sur la grande querelle de la simonie et verser de ses mains son propre sang; en 1081, n'imposer silence qu'avec peine aux citoyens qui demandaient qu'on ouvrit les portes à Henri IV; plus tard, agiter bruyamment la question de savoir quelle place occuperaient dans la commune les seigneurs vaincus et réduits à l'habiter. Il n'est pas bien sûr que ces incendies fréquents qui dévoraient en quelques heures un quart, un tiers, une moitié de la ville, fussent toujours l'œuvre de l'imprudence ou du hasard. Le vent les propageait sans doute avec une rapidité extrême parmi des constructions en bois, resserrées dans un étroit espace et que séparaient à peine des rues qu'on nommerait aujourd'hui des ruelles; mais quand on voit, deux années de suite, en 1177 et 1178, deux terribles incendies dévaster Florence, du Ponte vecchio au Mercato vecchio et de Santa Reparata à San Pier Scheraggio*, il est impossible de ne pas remarquer que c'est juste le moment des plus grandes dis-

2 S'il fallait en croire Paolino (R. L. S., Suppl., II, 7, 8), il ne serait resté qu'une maison debout dans ce quartier, celle d'Alberto Leoni de San Girolamo.

Con tutto che dinanzi assai erano le sette tra' nobili cittadini e le dette parti per cagione delle brighe e questioni della chiesa e dell' impero (Villam, Y, 38).

³ Cette église, depuis longtemps détruite, s'élevait sur l'emplacement des Offices actuels, du côte du nord. — Le Scheragges était un égout situé par dernère et qui recueillait presque toutes les eaux de la ville. Il n'existe plus. L'eglise était vaste, d'architecture romaine des temps barbares, à trois nefs. Sur le côté se trouvait un grand cimetière, Les ruines ont disparu au dix-huitième siècle (Voy. Osserv. fior, V. 205-211, 5° ed.)

cordes qui eussent encore éclaté, ou du moins dont l'histoire ait gardé le souvenir.

Ces discordes n'avaient point eu pour cause, comme l'écrit Villani, « trop de richesse, de repos, d'orgueil, d'ingratitude'; » elles étaient l'inévitable effet de la présence des seigneurs humiliés, mais puissants encore, résignés à leur sort, mais jaloux de l'améliorer, Les principaux d'entre eux se prononcèrent les premiers contre le gouvernement des consuls. Chaque année, au mois de mai, on donnait des successeurs à ces magistrats. En 1177, les Uberti, soutenus par leurs clients et par les mécontents que suscite tout gouvernement établi, refusèrent de reconnaître les nouveaux élus². Florence fut dès lors partagée en deux factions, et, dit Ammirato, « comme en deux peuples*, » qui refusaient de subir, l'un la loi de quelques consuls, l'autre les caprices de quelques particuliers. a Partout, dit le même auteur, on n'entendit plus que le bruit des armes. On se guettait, on se tendait des embûches, L'épieu à la main, on chassait l'homme comme on chasse le sanglier. Nul ne traversait les rues barricadées qu'avec circonspection, en portant ses regards de droite et de gauche, car des portes, des fenêtres, des terrasses, tombait comme une pluie de

tudine (Yıllani, Y., 9).

⁵ E quair si cresrono due popoli. (Ammreto, 1, 1 scer., p. 59, aun.

11771

¹ E ciò fu troppa grassezza e riposo mischiato con la superha ingrati-

² Ce motif ou ce proteste passé sons ellence par Villani, est allégué par Stefari, i. 1, Rub. 49. Canteni (i. 98) conteste cette affeire, parce qu'il n'en reste pas truce dans les papiers publics, et que les Florentins ne se laissèrent pas détourner de leurs entreprises extérieures. Mais les papiers publics constatent des actes officiels, non des troubles; et quant sux entreprises extérieures, comme les Florentins en firent tonjours, il faudrait donc conclure qu'ils n'eurent jamais de troubles intérieurs.

pierres et de flèches. D'une maison, d'une tour, d'un toit à l'autre, dès qu'apparaissait une tête, partaient les projectiles; pour qu'ils eussent plus de portée, on dressait des machines, à l'imitation des anciens. Pour être moins exposé, on tentait de sortir la nuit; mais c'était l'heure des guet-apens. Toute sécurité avait disparu au sein même de la famille. Sans scrupule, le beau-père faisait sa fille veuve, le gendre sa femme orpheline. Le père, quand son fils rentrait le soir, ne savait pas s'il devait voir en lui un ami ou un ennemi. Derrière les rideaux, sous les couvertures du lit conjugal, on redoulait encore la trahison et la mort', » Mais, par un étonnant contraste, ces gens qui avaient combatto, la veille, avec un acharnement proche du délire, on les voyait, le lendemain, manger et boire ensemble, raconter leurs prouesses, applaudir à celles d'autrui^a. C'est que les partis n'étazent pas constitués encore, et que l'on défendait d'instinct des intérêts qui n'avaient pas trouvé leur drapeau.

Deux années durant, les Florentins supportèrent allègrement cette existence troublée, que les modernes conçoivent à peine et dont ils fuient jusqu'à l'apparence, quelquefois au prix de leur honneur comme de leur liberté*. Les partisans des consuls paraissent avoir eu

* Ma unto venne in uso quello guerreggiare tra' cittadini che l'uno di ni combatteano e l' altro di mangiavano e bevevano insieme, novellando

delle virtà e prodezze l'uno dell' altro (Villani, V, V).

⁴ Quani dubitassero d'haver a trovar il numico dietro le cortine o sotto le coltraci del letto geniale (Ammirato, I. I accr., 1. I, p. 57-58). On peut croire qu'Ammirato arrange le tableau, mais il n'est pas sans intérêt de voir comment le meilleur historien de Florence envisagemit l'histoire de sa patrie.

^{*} Pour ne neu exagérer, il faut dire qu'il y est, durant ces deux années, des intervalles de répit. C'est ce qui résulte du fait des combattants attablée ensemble, et de l'assertion de Stefam : Vennero all'arme e quivi si diode, e tolse per più di e per più volte (!. 1, Rub. 49).

l'avantage : ceux qu'ils avaient nommés furent maintenus'. Mais comme on prévoyait qu'à chaque élection nouvelle les Uberti recommenceraient la lutte', il parut sage de leur faire une part, ainsi qu'aux autres nobles, dans le gouvernement. Dès l'année 1180, on voit figurer au nombre des consuls un Uberto des Uberti et un Lamberto des Lamberti*. Les nobles ne cessent plus d'être appelés au consulat, et, par leur importance personnelle comme par leurs richesses, ils y prennent le premier rang. C'est alors seulement que la paix parut faite. Les gens des métiers se l'étaient assurée au prix d'un sacrifice volontaire, et les magnats n'avaient plus de motifs pour la troubler. En 1182, les consuls Bongianni des Amidei et Uberto des Infangati rapprochaient les deux partis et procuraient leur réconciliation'.

Trente années et plus de paix sociale en furent l'heureux effet. Florence n'entendit plus le bruit des armes que pour ses expéditions extérieures. On voudrait croire que Dante parle de ce temps quand il fait célébrer par son ancêtre Cacciaguida l'âge fortuné où sa ville natale dans le repos n'avait aucun sujet de larmes, où son peuple était juste et glorieux; mais il faut bien reconnaître qu'il tombe dans l'erreur commune, puisqu'il ajoute que ja-

^{*} Eltimamente s'ottenne quel consolato, e gli Eberti pensarono avere a questa volta la pugna perduta... I consola stattero nel modo usato e unova legge non sa fece per gli Eberti e ristettero (Stefano, 1 I, Rub. 49).

Gh altri penarrono che costoro moverebbero ogni volta lile (Stefani, ibid.)

^{*} Annu s'explique que les nuteurs aient donné à cette guerre une durée de deux, trois et même quatre ans. Il en fallat deux pour dompter les Uberti, un on deux pour les apasser en leux cédant.

^{*} Villani, V. 10. —Ammirato, I. I accr., p. 58, ann. 1180 Reumont dit 1182, et c'est, en effet, en 1183 seulement que recommencent les guerres extérieures.

mais le lis n'avait été renversé par le fer d'une lance,

ni rougi par la guerre civile1.

Quand la guerre civile le rougit de nouveau, ce ne fut point un réveil de l'ancienne querelle. Le peuple florentin avait pris son parti de n'être rien ou presque rien dans l'État, en attendant qu'il y pût être tout. C'est cotre les nobles qu'éclata la discorde, tant ils avaient de confiance dans la durée de leur victoire et dans l'appui de l'em-

pereur.

Héritier de princes ennemis de l'Église, Frédéric II n'avait plié le genou devant l'Église que pour la détacher d'Otton IV, qu'elle protégeait. Ce rival mort, il avait cessé aussitôt d'appeler Innocent III son cher seigneur, de lui marquer en toute occasion sa reconvaissance et son dévouement. Il ne renonçait plus, pour obtenir la couronne impériale, à son trône de Sicile*, auquel il tenait, ce sont ses propres paroles, comme à la prunelle de ses yeux*. Il ne promettait plus de restituer les biens ecclésiastiques *. Il ajournait indéfiniment son départ pour cette croisade sainte qu'il avait fait serment d'entreprendre. Il se montrait favorable aux revanches, aux revendications des seigneurs féodaux. Pour s'appuyer au besoin sur leurs forces, il etait prêt à leur communiquer les siennes. Il prétendait être un souverain spirituel, un pape laïque et

Parad. xvi, 148.

Ita quod ex tunc nec habebinus nec nominabinus nas regem Sicilia. (Lunig, Codex diplom. Hakæ, t. II, p. 865. Dipl de Fréd., nº 16, Francf. 1726, in-P).

In hered tario regno Sicilia velut in pupillam oculorum nostrorum Petri de Vinca Epist , l. II, ep. x, Ed. d'Amberg, p. 262; de Bôle, 273, Léd. d'Amberg est la plus correcte.)

^{*} II. Brebolles, Ristoria diplomatica Friderici II Rom. Imp. Paris, 1855-59, 5 vol. in-4°, II, 152. — Rignet, Journal des Savants, decembre 1862, p. 728.

militaire¹; prétention étrange qui devait attirer eur sa tête les foudres pontificales, ne les cût-il pas méritées par sa notoire impiété.

Les nobles avaient donc enfin un chef digne de ce nom, Italien comme eux de naissance, de goûts et de mœurs, presque aussi étranger qu'eux à l'Allemagne, dont il n'aimait ni le ciel nébuleux, ni les longs hivers, ni les villes bouenses, ni les habitants grossiers; capable de duplicité comme de hardiesse, cachant l'ambition sous l'astuce*, et l'astuce sous les séductions d'un esprit aimable autant que cultivé. Si les magnats refusaient parfois de le suivre dans ces expéditions lointaines dont ils avaient les fatigues et lui les profits, il leur inspirait une sécurité qui leur fit perdre toute prudence et oublier l'ennomi commun, les petites gens, pour se quereller entre eux'.

Qu'à Florence ils sussent déjà divisés par des rivalités sourdes, on n'en saurait douter. C'est l'ordinaire effet des rapports de voisinage, des similitudes de fortune et de prétentions d'inspirer aux bommes, pour des causes frivoles, les àpres dissentiments que des causes sérieuses les convient à oublier. Un incident survient alors, qui met, comme on dit, le seu aux poudres, et qu'on accuse de tout le mal, parce qu'il a provoqué l'explosion. L'incident, ici, a pris sous la plume des chroniqueurs une importance extrême : ils en ont fait le commencement des annales de Florence, c'est-à-dire des luttes intestines qui devaient si longtemps la déchirer. Il faut suivre leur ré-

4 H. Breholles, Hist. dipl., Introd., p. 471, 495.

Mignet, Journal des Savants, décembre 1862, p. 727.

Esc de loco non recessuros abquatenus juraverunt, mai prins inter predictos principes diotante sententia juxta posse apsorum vel compositione amicabili tractaretur. Et nos enam nostris interis firmavimos illud idem (Ep Frid II Honorio III, 1920 H. Bréholles. Hist dipl., 1, 805).

cit, puisque la tradition ornée nous cache la vérité nue, mais ne voir dans tant de détails, souvent contradictoires, que les caprices d'imaginations vives, sans respect pour ce qui est l'honneur de l'histoire, pour la stricte vérité.

En 1215, Gherardo Orlandi étant potestat, un certain Mazzingo Tegrini, des Mazzinghi, tout fier d'avoir reçu le ceinturon des chevaliers, avait appelé à de somptueuses fêtes, dans un village voisin, toutes les a bonnes gens » de la ville, c'est-à-dire toutes les personnes de distinction. A table, une facétie de jongleur, les railleries d'Oddo Arringhi des l'ifanti, piquent au vif un des invités, Uberto des Infangati. A sa mordante réplique, le railleur riposte en lui jetant un plat à la tête. Le festin continue, mais le sang s'échauffe, les fumées du vin troublent les cervelles, et, aussitôt les tables retirées, un jeune ami de l'offensé, Buondelmonte des Buondelmonti, se précipitant sur l'offenseur, l'étend à terre d'un coup de poignard.

Pour le venger, sa famille, ses amis se réunissent. Uberti et Lamberti, Amidei et Gangalandi en délibèrent. Mais la réflexion avait porté conseil : une lueur de sens politique leur fit comprendre les dangers de la division entre magnats. Ils décidèrent que la paix serait maintenue, à la charge, pour Buondelmonte, d'épouser la nièce du blessé, fille de Lambertuccio des Amidei^a.

Il l'était depuis 1214; mais la liste des Officiales forenzes nous le montre encore en charge su mois de septembre 1215. La chromque que nous suivons l'appelle Currado Orlandi; il n'y a pas de potestat de ce prénom.

La famille des Pfants etait dejà en décadence. Elle joue un faible rôle dans la vie publique de ces temps. A la date de 1258, on trouve dans les documents mamiscrits un acte de la vie privée qui les concerne. (Arch. di Stato, Cartapecore Strozzaans Uguccions, 18 septembre 1258).

³ Chromque de la fin du tressième siècle ou du commencement du quatorzième, attribuée tantôt à Brunetto Latini, tantôt à un membre de la

Épouser une laideron ne pouvait sourire au brillant cavalier que convoitaient toutes les mères. Plus entreprenante que les autres, parce qu'elle avait deux filles à marier, la femme d'un des puissants Donati exploita hardiment ces dispositions présumées. Un jour, c'était le dimanche des Rameaux, voyant Buondelmonte chevaucher sousses fenètres, elle l'appela, le prit à part, lui fit houte de l'alliance projetée. « Je t'avais réservé, dit-elle, ma fille que voici. » Belle à souhait, riche et de grande maison, la jeune patricienne séduisit, du premier coup d'œil, l'inflammable cavalier, et sans qu'il fût besoin de « l'intervention du drable', » lui fit oublier ses engagements. Incontinent il la prit pour fiancée, sans regarder aux conséquences.

Ce second outrage, aggravant le premier, ramenait les Amidei à leurs projets de vengeance. Réunis à leurs alliés dans l'église de Santa Maria sopra l'orta², ils demandèrent conseil en versant d'abondantes farmes. Traîner le coupable dans la boue, le rouer de coups de bâton, le blesser au visage à coups de couteau, telles étaient les propositions soumises à l'assemblée. Mais Mosca Lamberti, quand vint son tour d'opiner, dit sentencieusement: Cosa fatta, capo ha, c'est-à-dire: « Ce qui est fait est fait *. » L'arrêt homicide était rendu, toute l'assistance

famille Buondelmonts, et publiée par Gors (La Toscana ithustrata nella ena storia, in-4. Livourne, 1755), puis par Fraticelli (Storia della vita di Danie, p. 100. Flor. 1861). Razu et Lastri en ont donne des fragments — Voy Otto Hartwig, Die Angebliche Chronik Brunetta Latini's, ap. Bestage zur Allgemeinen Zeitung. 10 et 11 décembre 1872, et une note de M. Ceure Paols sur ce travail, ap. Arch. stor., 5° série, t. XVII, 1875.

1 Per sussidio diabolico preso di lei (Villani, Y, 58).

* Cette église n'existe plus.

* Le sens n'est pas douteux. Capo ha, c'est capul habers, venir à chef, comme dissit notre vieux français. On let dans Frédégaire : « Non

y souscrivit. Pour en avoir suggéré l'idée, le froid et cruel Mosca nous est montré dans l'enfer vengeur du poëte, levant vers le ciel ses moignons mutilés, d'où le

sang tombe goutte à goutte sur sa figure '.

On résolut d'agir dès que Buondelmonte aurait contracté son insultant mariage. On croyait, semble-t-il, qu'il pût hésiter encore et venir à résipiscence. Mais il n'y pensait point. Il ne soupçonnait pas le danger. La loi permettant de renoncer à une alliance quelconque, moyennant dommages-intérêts, il n'imaginait pas qu'on pût contester l'exercice de son droit; il oubliait à quel prix était mis le pardon de sa violence. C'est du mal qu'on leur fait, non de celui qu'ils font eux-mêmes, que les hommes gardent le souvenir.

Le jour de Pâques, dans la matinée, alors que la foule remplissant les rues, les conjurés se réunirent dans la maison des Amidei, située près de l'église de San Stefano, et y attendirent au passage leur ennemi. Le voyant venir d'Oltrarno, vêtu d'un habit blanc tout neuf et monté sur

• Inf., XXVIII, 103.

potent ad caput venure, * il ne put y parvenir. Sozomene traduit : * Rein factam caput habere (Historia Pistorienus, R. L. S., Suppl., I., 96). * Quant h la traduction enacte, elle a toujours embarrassé les Italieus. Ammurato (I I accr., an. 1215 fait un contre-sens formet que reproduit M. Gino Capponi (Stor. di Fir., I., 24) : * 1 ecidiamolo, e casi al fatto sarà dato principio. * Nannucci (II, 18) vit. * Cioe ha fine da riparare. alla fine ogni cosa si aggiusta. * Costa et Bianchi. * Cioe ha fine. * Mais its ajoutent que chez les modernes, ces mota significat : * poi qual cosa sarà. * (Comment all' Inferno de Dante, XXVIII, 107, note.) M. G. Ferrar II, 264), qui sant également bien l'italien et le français, traduit par un non-sens : * Quand c'est fai, c'est dit. * Leo ne traduit pas, il invente : * Une chose accomplie a toujours raisor (I IV, c. vii, t. I., p. 5.15). * M. Trollope comprend mieux. * A thing done outright is done, finished and completed (I, 102). *

^{*} Etn error fuerat de deserendis mophis, pæna legibus constituta erat pecuniarum promissarum. (Sosomène, loc. cit.)

un palefroi blanc, ils s'avancèrent à sa rencontre, le rejoignirent au débouché du Ponte vecchio, au pied de la statue de Mars: aussitôt Schiatta des Uberti l'arrête et le renverse; Mosca des Lamberti et Lambertuccio des Amidei le frappent, le couvrent de blessures; Oderigo des Fifanti lui coupe la gorge; puis ils se retirent tous dans la tour des Amidei, prêts à se défendre, s'ils étaient attaqués, lls ne le furent point pour le moment: on promena par les rues, avec force gémissements, le cadavre de la victime, pendant que les Buondelmonti et les Donati couraient aux armes, imités bientôt par les familles amies, par les Nerli et les Bardi, les Mozri et les Frescobaidi'.

Ce ne fut pas, nous l'avons vu, le commencement des discordes civiles à Florence . Déjà la division régnait

* Paolmo l'affirme pourtant, comme Villan : « E fu bene il cape e' l

^{&#}x27; Yoy, on recit, avec toutes an unumer, dans Villani (V, 58), Stefant (I. II, Rub. 64), Sozomene (Hist Past., R. L. S., Suppl. I, 96) et la chronique attribuée à Brunetto Latin. Il y faudrait ajouter Dino Compagni, qui n'est pas le moins interessant ; mais, comme pour Malespini, des doutes m sérieux ont été élevés sur l'authenticité de cette fameuse chronique, qu'il est desormais impossible d'en fa re état. M Grion, directeur du livere du Vérene, a le premier soulevé la question ; M. Scheffer-Boichorst l'a reprise avec de plus solides arguments, empruntes surtout à l'histoire (Florentimer Studien Leipzig, 1874, 8°). Tous ne sont pas bons, et M. Pauli, avec une extrême réserve, a fast toucher du doigt les vices et les excès de la méthode de l'auteur allemand (Arch. ator., 3º serie, t. XX, 1874), de même qu'il avant cajà relevé les erreurs de M. Grion et les indications inexactes de M. Hillebrand (Arch. stor., 3º série, t. XIX, disp., p. 9-15). Nom M. P. Fanfani, bibliothecure de la Maracelliana et membre de a Crusca, a démontré à son tour, par des preuves de toute sorte, surtout par des preuves tirées de la langue, qui n'est pas, dans la prétendue chronique de Dino, collo du temps, qu'on serait désormais inexemisble de prendre cet écrit, si longtemps classique, pour une autorite historique et mês e littéraire (voy. Dino Compagni vendicato dalla calunnia di scrittore della Crosses, Milan, 1875). On accuse Antonio Doni d'être le faussaire qui a écrit la Cronica fiorentina attribuee à Dine Compagni, comme l'Istoria di Semijonte attribuec à Pace de Certaido. M. Paoir a recemment résumé l'état de la question dans la Revue Historique, avril 1876, p. 540-541.

entre les nobles et les marchands, entre les freions et les abeilles; mais c'est alors seulement qu'elle déchira le sein de la noblesse. Or la noblesse tenait trop de place dans la ville pour que le peuple, spectateur de ses querelles, y demeurât étranger. Les plus faibles devaient fouler aux pieds leur orgueil pour rechercher son appui. Mais pour l'obtenir, il fallait plus ou moins penser à sa guise, et, puisqu'il soutenait le pape, ne plus soutenir l'empereur. Les Buondelmonti s'y résignèrent. De la cause d'un tel allié ils firent leur cause propre, surtout quand ils durent se défendre pour l'avoir défendu.

A ce prix ils devinrent les chefs du parti de l'Église', qui ne se recrutait guère que de modestes familles, que d'humbles artisans. Bien des magnats, quand ils les virent forts, se rapprochèrent d'eux, les plus nouveaux surtout, qui étaient « de petit commencement', » et devaient leur prospérité au trafic : Cerchi, récemment venus du val de Sieve', Pulci, Rossi, Tornaquinci, Cavalcanti, Pazzi même, encanaillés dans le trafic, mais enorgueillis de leur opulence; Adimari, descendos, au

commeiamente delle brighe di Firenze, che ne sente tutta Toscana (f. I. S., Suppl. II, 12) » Dante de même, Voy. Parad , XVI, 140 II semble, à l'entendre, que si les Buondelmonts n'avaient jamais passé l'Ema (petite rinère qui séparait de Florence leur château de Montebuoni), jamnis Florence n'aurait connu les tristesses de la guerre civile. Machiavel (les for., II 18) et N. G. Capponi (Stor de Fir., I, 14) suivent la tradition.

^{*} B dove i Buondelmonti erano di parte d'imperio, tornarono allors alla parte di chiesa, e dove crano ghibellini e con gli ghibellini, tornarono guelfi... I Buondelmonti che prima erano in concordia con gli Lberti a fatti della città e a parte ghibellina, per la morte di M. Buondelmonte furono guelfi (Stefam, I. II, Rub. 66, 82). — C'est à dessem que nous évitons d'employer les noms de guelfes et de gibelina. A ce memant-là, ils sont encore un anachronisme. On le verra plus loin

^{*} Villani, V. Su.

Dente, Parad., XVI, 65; Villani, V. 39.

onzième siècle, des hauteurs du Mugello, race que les hautains Donati jugeaient trop récente pour s'allier à elle, et que le terrible Dante montre se dressant comme une vipère quand on la fuit, devenant douce comme un agneau quand on lui montre les dents ou la bourse'. Trente-huit famitles considérables, selon Villani, marchaient derrière les Buondelmonti, et trente-deux seulement derrière les l'herti. Mais inférieur en nombre, le parti de l'Empire était supérieur en puissance : on y voyait, avec les vieux Caponsacchi, descendus de Fiesole au Mercato vecchio*, avec les redoutables Guidi, possesseurs de tant de châteaux au dehors, les comtes Gangalandi, les Pigli, les Brunelleschi, fort anciens, mais si riches qu'on les soupçonnait d'avoir secrètement trafiqué; les Abati, marchands averes, qu'on dedaignait, mais que, par désir de vaincre, on ne repoussait pas.

Ces familles et bien d'autres avaient en commun la distinction d'un nom propre, sobriquet souvent injurieux à l'origine, mais vite devenu titre d'honneur, dans un temps où les gens de petit état n'étaient désignés que par leur nom de baptême et leur nom patronymique '. Elles

ogitized by Google

³ Dante, Parad., XVI, 115, 118 On a longtemps appelé Corno degla Adiman la rue qu'on appelle aujourd'hun era de calzacels. — ils habitaient, comme les Donati, le quartier de Porta San Piero.

M. Ferrari dit 39 et 54. Je ne sais comment il fait son compte. Cet auteur, du reste, est si absolu dans ses affirmations, qu'il ne peut echapper à l'erreur. Avec les Buondelmonts, dit-il, pas un comte ; avec les Uberts, pas un marchand (II, 265). Rien n'est moins exact.

^{*} Dante, Parad., XVI, 121.

^{*} Les noms de famille ne deviennent d'un usage géneral en Italie qu'au treixième siècle. Dans les temps barbares, on ne por sit qu'un nom personnel Maternus, Berimbertus) ; on y ajouta plus tard le nom paternel pour mieux distinguer (Petrus Joannis, Pietro di Giovanni), et l'on fit ainsi des noms de famille (Figiovanni ou figli di Giovanni, Firidolfi, Fifiati). Enfin le peuple y ajouta ses appreciations caractéristiques, et l'on eut les Pazz

vivaient pêle-mêle dans les quartiers où leur résidence était anterieure à leurs dissensions. Le hasard seul y déterminait la prépondérance des uns ou des autres. Aux deux sesti de San Pancrazio ou Brancazio et de Porta del Duomo dominait la faction des Uberti; quant aux Uberti eux-mêmes, ils habitaient le sesto de San Pier Scheraggio, au milieu de leurs ennemis . Les Buondelmonti, au contraire, vivaient entourés d'amis dans le Borgo Sant' Apostolo , et avaient presque partout l'avantage du nombre. Où ils n'étaient pas, des chefs subordonnés transmettaient, faisaient exécuter leurs ordres, impr.mant ainsi une certaine unité à l'action .

Florence donnait donc l'étonnant spectacle de six places de guerre, de six camps retranchés, où l'adversaire avait non-seulement ses intelligences, mais aussi ses demeures, dont les masses carrées, dont les épaisses murailles, dont les portes élevées fort au-dessus du sol pouvaient soute-

(fous), les Librischi (ivrognes), les Infangati (embourbés), les Important, etc. On fit même des noms avec des mots composés. Foraboschi (perce-bois), Caponiacchi (capo in sacchi, tête es sacs), Fortinguerra, etc., on même avec des phrases: Diotisitri (Dieu te sauve), Bentiroglio (Je te veux du bien), Pelavicini pête voisins), Vivachivince (Vive le vainqueur), etc. Voy. Fauriel, II, 402-403. — Ainsi chez nous les noms de Bioutegard, Mangemain, Piquemai, Aimelafille, et tant d'autres.

Les Florentins employment de preference cette seconde forme. Ils ai-

maient à defigurer les noms, comuse à les abrèger.

* Dans le quartier San Brancazio il y avait 8 familles pour les Uberti et 5 contre ; dans celui de Porta del Duomo, 5 pour et 4 contre ; 5 San Pier

Scheroggio, 6 pour et 12 contre (Voy, la liste de Villani, V. 50)

* He y pouvaient compter 6 familles pour eux, et seulement 4 contre (Villam, V, 39). Cf. Il perorone du Ser Gueranné forenteno (Guera, II, nov. 2, 6 16 v., Venuse, 1565). En face des Buondelmont, habitèrent, smon alors, au moins un peu plus tard, les Acciajuoli. — On trouvera à l'Appendice la lute dressée par Villam, et d'autres qui ont aussi leur intérêt, empruntées à un manuscrit de la Bibl, nat à Paris (ms. italiens, n° 743).

* « E 10 egus secto era clu capo d'ana parte e chi d'un' altra. » (Stefani,

1. II, Rub. 82.)

nir un siège et n'étaient prises que d'assaut, sous une grêle de traits 1. On vivait ainsi chez soi constamment sur le qui-vive, derrière des fortifications mobiles ou serragli, barricades, palissades, chevaux de frise, qu'on fermait, ainsi que les boutiques, à la moindre injure, à la moindre menace. On ne posait les armes qu'à la nuit; on relevait alors les morts et les blessés. Le jour suivant avaient lieu les funérailles, et c'est seulement en cas de défaite que la tristesse y présidait.

Tout entière à ses discordes intestines, Florence ne prétait qu'une oreille distraite aux bruits du dehors. Le pape Honorius III, dont elle se disait la fille dévote, n'obtenait point qu'elle apaisât ses haines pour prendre part à la croisade (1219). Crémone et Parme, Milan et Plaisance, se laissaient imposer la paix; Gênes et Pise ellesmêmes, une longue trêve : Florence restait seule en armes entre les Alpes et le Tibre 1. Mais cette ruche belliqueuse ne neggigeait point son fructueux travail. Avec une parfaite aisance, elle prenait, elle maniait tour à tour l'arc, la dague et les outils de ses métiers. L'habitude une fois prise des perpétuelles alertes, elle savait être calme en même temps qu'énergique. Exempte de cette organisation nerveuse qui fait la faiblesse et souvent la ruine des peuples modernes, elle dominait ses émotions, s'inquiétait peu de l'incertitude, s'enrichissait en multipliant ses produits, en les répandant de plus en plus au dehors.

Aucune de ces maisone ne subsiste aujourd'hui; mais on peut s'en faire une idée en regardant le Palazzo Venchio, les panis Strozzo, Burcardo, Spini ou Ferroni, du Bargello et du Proconsolo, car ces édifices furent construits au qualorzième et surtout au quanzième siècle, à l'amitation de ceux du trespièce.

^{*} Rich, de San Germano, R. I. S., t. VII. - Cherrier, H, 3, 4.

Cette vie étrange, dont nous pouvons à peine concevoir l'idée, dura, s'il faut en croire les chroniqueurs, trente trois ans consécutifs. Les conditions n'en furent changées qu'au temps de la crise suprême où succemba Frédéric II. Mais ce qui porte au comble notre surprise, c'est que durant cette longue période, malgré tant de travail et de combats domestiques, malgré la fréquente immixtion de Frédéric aux affaires de la Toscane¹, les Florentins poursuivent le cours de leurs entreprises extérieures. Aguerris par la lutte des rues, ils marchaient contre leurs anciens ennemis, ils ne craignaient pas de s'en créer de nouveaux, Jusqu'alors plus faibles que Pise, ils en avaient recherché l'alliance. Se croyant désormais aussi forts, ils cessaient de respecter en elle la protégée de l'Empire, prodigue à son égard de priviléges autant qu'avare envers Florence et Gênes, trop suspectes d'incliner vers la papauté *. Les circonstances étaient favorables. Que pouvait, malgré son mauvais vouloir, un prince sommé de partir pour la terre sainte, tout occupé d'obtenir un sursis et de leurrer Honorius III par des promesses dérisoires sur l'impossible restitution des biens de Mathilde ?

¹ En décembre 1220, Fredéric II déclarait Lamberto, Duodo, Visdomini, Orlandino, Tancredo, Marxucho, Normanno, Ibaldo, Sesmondino, Gattanollo, Riccomanno, Duodo, Federigo, Rainerio, Enrico, et leurs legitimes heritiers, comtes du Sacré Palais à perpetinté, avec tous les honneurs, toute la puissance des comtes et des enroyés de l'empereur, et en outre avec la faculté de creer des juges, d'emanciper des serfs, de déclarer legalement et conduire la guerre, etc., dans les comtés de Lucques et de Piae. (Arch. di Stato, Cartapecore Strozzanne Uguecioni, décembre 1220)

Inprome du 1º decembre 1220, dans Fiamanio del Borgo, Raccolta di diplomi pisana, p. 42.

⁵ a Viz pertem de eo quod ad imperium pertinebat voluit confirmere. • (Ann. gen., 1. V, R. I. S., i. VI, 421.) — Cf. Leo, I. IV, c. vii, t. I, p. 400 • Confirmatio Terres Mathildis Romanie coclesie. — Copum, Januar.

An mois de novembre 1220, il était à Rome pour la cérémonie de son couronnement. Les villes toscanes y avaient, selon l'usage, envoyé leurs ambassadeurs. Une querelle puérile entre eux fut, paraît-il, pour les deux cités, l'occasion de la rupture. Assis à la table d'un cardinal, un des ambassadeurs de Florence, ayant loué la beauté d'un « petit chien de chambre, » l'avait aussitôt recuen présent de sou hôte". Le lendemain, dans les mêmes circonstances, et avec l'impertinent oubli d'un grand seigneur, ce prince de l'Église en faisait don à un des ambassadeurs pisans; puis il le laissait prendre au premier des deux qui le venat retirer. C'était le Florentin. Là-dessus, grande colère des Pisans, paroles injurieuses, rixe dans les rues à la première rencontre, retraite de leurs adversaires, moins bien escortés. Mais cenx-ciavaient à Rome de nombreux compatriotes, marchands qu'appelaient les affaires de leur négoce, magnats attires par les fêtes du couronnement. Les uns et les autres ressentirent patriotiquement l'offense. Un jeune chevalier d'illustre famille, Oderigo Fifanti, se mit aux aguels avec ceux de son âge, et maltraita si fort les Pisans, qu'il en prit, disent les chroniqueurs, une rude revanche'.

La stupéfaction fut profonde à Pise. Il semblait aux Pisans que des inférieurs les eussent outragés. Ils résolu-

^{1227. —} Voj. Cherrier, t. II; Raumer, tII, 346; Lee, L. IV, r. vn. t. I. p. 400.

Ce couronnement eut lieu le 22 novembre 1220.

² Ce prince de l'Église, dit assez singulièrement Ammicuto, estimait dans sa courloisie qu'un tel soimal convenait motes à un prêtre qu'à un homme qui a diez lui des farames. (L. 1 secr., t. 1, p. 74, ann. 1220.) — C'est une réflexion que ce cardinal aurent pu, ce semble, faire plus tôt

² a Pero che con gli ambasciadori pisam havea all'hora 50 soldati di Pisa, a (Villani, VI, 2)

Con espra vondetta. » (Villani, VI, S.)

rent de les punir en saisissant les marchandises florentines, fort nombreuses aux magasins et entrepôts de leur port '. Florence, tout d'abord, ne pensa point à combattre: elle négocia. Elle envoya plusieurs ambassades réclamer la levée de l'embargo, prier ses voisins de se souvenir quels avaient été, dans les scandales de Rome, les vrais provocateurs. Elle punissait sévèrement, on pouvait s'en souvenir à Pise, ceux de ses citoyens qui manquaient à leur devoir . Mais oublieux du passé, tout entiers au présent, les magistrats de Pisc répondirent sèchement que des marchandises déjà vendues ne pouvaient plus être restituées. Ceux de Florence redoutant les dangers et la responsabilité d'une rupture, demandèrent alors qu'au moins on leur renvoyât un nombre équivalent de ballots, contenant de l'étoupe, de la bourre ou autres choses sans valeur, pour donner une apparente satisfaction au peuple ; la commune de Florence se chargerait d'indemniser ses marchands. Faute de cet expédient, l'amitié ne pouvait plus subsister entre les deux villes, et bientôt commenceraient les hostilités '.

Par malheur, les orgueilleux Pisans « se croyaient maîtres du ciel et de la terre. — Si l'on marche contre nous, dirent-ils, nous ferons la moitié du chemin . » Quoique étonnés du défi, ils étaient charmés de la que-relle; ils y voyaient une occasion d'arrêter les Florentins en leurs progrès. Chez ceux-ci l'ardeur belliqueuse

e Più ambascerie. » (Villem, VI, 2.)

* Villant, VI, 2.4

· Ibid.

Villani, VI, 2; Ammirato, I. I accr., 1. I, p. 74.

C'étart une allusion discrète à l'homme d'armes pendu en 1113 sous es murs de Pue, pour en avoir noié le terratoire. Voy. Villani, IV, 50, et plus haut, I. I, c. m., p. 124.

n'était point unanime: si les nobles voulaient la guerre, les marchands regretaient la paix : ils récriminaient contre la témérité des Fifanti, les ambitions des Uberti, les passions des Buondelmonti; ils préféraient la richesse à la dignité. Certains d'entre eux, pourtant, en se rangeant à l'avis des nobles, firent pencher la balance. La guerre fut déclarée. La justice évidente de la cause en fit espérer le auccèa '.

Les préparatifs, comme les négociations, prirent du temps : c'est le 21 juillet 1222 seulement que les milices florentines se mirent en marche. A Castello del Bosco elles rencontrèrent l'ennemi : selon sa menaçante promesse, il leur avait épargné la moitié du chemin. La mélée fut générale, la lutte longue autant qu'acharnée. Le concours des Lucquois donna la victoire aux Florentins. L'armée pisane, outre ses morts, laissa treize cents prisonniers, fleur de la noblesse, dont la plupart, dit-on, périrent avant d'arriver à Florence. « Et voilà, s'écrie Villani, comment la misérable beauté d'un petit chien, en qui le diable s'était incarné, fut cause de tant de mal.". »

Villani, Vi, 2 Ammirate, I. I scer. 8. I, p. 74, 75.

* Amsi disent Villani et Simone della Tosa (p. 191). Paolino (R. I. S., II. 14) dit le 20 juillet 1224; mais il est peu exact pour les dates. Selon lui, d'aibeurs, cette bataille ent lieu Gherardo Orlandini étant potents pour la seconde fois. Or il le fut en 1225, et non en 1224. — Ammirato parnit hésiter, car il donne la date du mois, nen celle du jour.

* Tronci, Annali pisani, 1222, p. 185. — Paolino (R. I. S., Suppl., II, 14). — Villam, VI, 3. — Ammeraio, I. I accr., t. I, p. 75. — Plusieura chroniques de Pise passent cei échec sous silence, par exemple : le Brevia-rium pisanion (R. I. S., t. VI, 192) et la Cronica di Pisa (R. I. S., t. XV, 977). Nais de telles réticences ne sont pes rares dans ces temps-là.

• « E commerces: per così ul cosa come per la bellezza d'un cagnolino, il quale si può dire che fosse il diavolo in ispetie di cagnuolo, perchè tanto mate na seguiò. » (VI, 3.) — Trouci (p. 183) troure si heuraise l'idéa de l'incornation du diable, qu'il se l'approprie sans citer son auteur.

Le mal était grand, eneffet, même pour les vainqueurs. Ils rentraient chez eux pour se refaire, laissaient Lucques exposée aux vengeances de Pise, et ne lui venaient en aide qu'en voyant Pise et Pistoia prêtes à l'écraser de concert. En 1224, le potestat de Florence fassait des deux parts déposer les armes par son habile médiation.

Ce rôle de médiateur plaisait aux Florentins, et souvent déjà ils y étaient appelés. Leur importance croissante est attestée par les lettres de Clément IV, et par les précautions quo prenaient contre eux leurs ennemis. Sienne gagnait Poggibonzi en lui cédant le château de Staggia, Orvieto et Arezzo par une offre d'alliance, sous réserve d'attendre, pour en recueiller les fruits, qu'expirât le traité qui liait Arezzo à Florence, et que les Arétins promettaient de ne pas renouveler. Ils ne voyaient pas sans crainte et sans ombrage cette alliée du présent, cette ennemie de l'avenir, tenir en échec dans le val d'Arno les Pazzi, qui y défendaient jalousement leur indépendance, élever le fort de l'Incisa sur le mont alle Croci pour commander la riche vallée où dominaît le château de Figline « révolté (1225), » réduire les comtes fuidi à

Fioravanti, Memorie di Putora, c. xm. ap. Inghirami, YI, 296.

27 octobre 1221, Ibid., p. 126 v.

Google

¹ a Là abbe uogo un fatto d'arms glorioso per gh Lucchesi, nel quale i Fiorentin fecer la parte di buom e valenti allesti. » (Mezzorosa, J, 87, 88.) Les chroriqueurs florentins ne desant mot à ce sujet, on peut croire que cre bostilités farent de peu d'importance.

Eleur avêgue, en 1220, avait réglé les différends de l'avêgue de Volterre nrec son diocèse. Yoy. Cecma, Notes, di Volt., p. 31.

Voyez-les dans Nartène et Darand, Thesaurus anecdotorum, t. II.
 10 juillet 1221. Arch. de Sienne. Caleffo vecchio, p. 110-113.

 ³ septembre 1232. « Aresio jure studium et operam cum effectu, non temen bedcosis factu inter nos. » — Les clauses relatives à Florence sont contenues aux articles 4 et 5. (Arch. de Sienne, Caleffo vecchio, p. 142.)
 Villani, VI. 4; Susone della Tom, p. 193; Ammirato, l. lacor., p. 76.

lui vendre leur châteaux de Galica, de Monte Rotondo, de Monte Croce, comme ils lui avaient déjà vendu celui de Montemurlo⁴.

Qu'une misérable ville opprimât ainsi les protégés de l'Empire, c'était une offense à l'empereur. C'en fut une plus grande encore de n'envoyer aucun délégué à Crémone, où il avait convoqué une diète (1226). Le sentiment progressif de leur force augmentait chez les Florentins le goût dangereux de l'isolement. Ils restaient à l'écart de la ligue lombarde, renouvelée contre un second Fréderic; ils n'e lui faisaient la guerre qu'en combattant les villes voisines qui avaient embrassé sa cause; ils marquaient leur haine de l'étranger comme leur dévouement au saint-siège par les mêmes coups qui les déliveaient d'importunes rivalités.

La plus importune de toutes était celle de Pistoia, située aux portes mêmes de Florence, sur la route de l'Apennin. Comme Florence, Pistoia avait ses luttes intestines, mais si violentes et si cruelles, qu'elle n'est, aux yeux de Dante, qu'une tanière de bêtes féroces!. Six assassinats y avaient, en 1177, inauguré la guerre civile. Tandis que les Uberti luttaient pour la domination à Florence, les Pauciatichi, à Pistoia, chassaient les Cancellieri, amis des Florentins. Les Fabroni, citoyens malgré eux, expulsés en 1215, soufflaient dans les âmes leur animosité passionnée contre ces marchands des bords de l'Arno, leurs premiers persécuteurs. Une étincelle suffisait à tout embraser. Elle partit de ce château

⁴ Ammerato, loc. cit., p. 77.

^{...} See Varmi Fucci Bestu, e Putous ma fit degras tens. {Inf., 2009, 125.}

de Montemurlo, si menacant pour Pistoia, et que Florence n'avait pas sans motif acheté aux comtes Guidi. Florence n'y commandait pas encore, parce qu'une branche de cette puissante famille lui en contestait la jouissance; mais elle en avait la nue propriété, et elle en protégeait les habitants, sans cesse inquiétés par ceux de Pistoia. A ces derniers elle avait plus d'une fois interdit toute agression, même indirecte; mais eux, loin d'obéir, ils avaient marqué leur mépris en plaçant sur la haute tour de Carmignano deux bras de marbre tournés vers Florence, le pouce de chaque main entre l'index et le médium, disposition qui passait pour injurieuse et prevocatrice '. L'affront voulait du sang : Florence appela ses milices aux armes ; elle fit les préparatifs d'une grande et régulière expédition. Pour la première fois alors, si l'on en croit ses historiens, elle fit usage de sa cloche communale et de son fameux carroccio*, fait plus important que l'expédition même, et caractéristique des institutions militaires chez les Florentins.

A l'instant où ils déclaraient la guerre, ils mettaient en branke une cloche qui sonnait jour et nuit durant un mois, pour appeler les citoyens aux armes et tout ensemble pour avertir l'ennemi de préparer sa défense *, libre et singulière imitation des mœurs chevaleresques

* « Questo è il primo unno nel quale si fa menzione di esser i l'iorentini andati a hoste col caroccio e colla campana. « (Ammirato, 1228. l. I accr., t. 1, p. 77.)

* Villani VI, 76. — Ammerate, loc. cit. — « Acciochè il nemico avesse tempo alle difese, » (Nachiavel, II, 18-19.)

^{*} Jannotti Mannetti, Historia Pustoriensis (R. I. S., t. XIX, 1007). — Villam, VI, 5. — C'état ce qu'on appelant far le fiche, terme honnétement introdusable, mais qui équivant, dans son sens figuré, à cehu-ci : faire le nique

par un peuple de marchands. On appelant cette cloche la Martinella, quelquesois même la cloche des ânes 1. Elle était établie au cœur de la ville, dans l'arc de la porte d'une petite éguse, Santa Maria du Mercato vecchio. Qui ne répondait pas à son appel était déshonoré, puni de fortes amendes comme traître à la patrie. Le mois expiré, l'on entrait en campagne. On transportait la Martinella sur une sorte de « château » en bois, consistant en quatre poutres réunies par des traverses; on la suspendait à la traverse de devant, et tout cet appareil, dressé sur un char, s'avançait en tête de l'expédition, la cloche lançant ses belliqueuses volées, pour diriger l'armée en marche, au besoin pour la rallier 1.

Devant le char de la Martinella, on concuisait le carroccio, autre char qui était comme l'image ambulante de la cité. Florence l'avait emprunté aux coutumes des Lombards. De temps immémorial, en Lombardie, les moines se faisaient suivre dans les champs, à l'houre de la récolte, d'un char surmonté d'une perche où était suspendue une cloche dont les tintements invitaient les vassaux à apporter leur tribut. Dès l'année 1059, Héribert, archevêque de Milan, avait fait adopter cette cloche et ce char par ses milices pédestres, comme signal et point de ralliement dans leurs luttes contre la cavalerie. L'innovation florentine consista à disjoindre ce qui était réuni

* Villani, Ammurato, Machievet, loc. est.

^a Ricetti, I, 119-120

[•] e E chi la chiamava la empana desi asini. • (Yillam, Vl. 76.)

^{* «} E in questo mode le città di Lombardia mandavano fuori i lor popoli alla guerra..., e del loro esempio mossi poi i Toscani servarono il medesimo ordine. » (Malavoiti, part. I, I, I, P 25.)

^{*} Chronici monasterii Novaliciennii fragmenta, I. II. c. x. R. J. S., t. II., part. II., p. 706

chez les Lombards. Le corroccio, porté sur quatre roues, était formé de poutres de chène, réunies par des barres de fer et peintes en rouge. Une paire de bœufs, reconverts de drap rouge, le trainaient à pas lents. On ne leur pouvait imposer aucun autre travail. On les nourrissait, comme bêtes secrées, dans l'hôpital des Pinti. Leurs conducteurs étaient francs de toute sorte d'impôts '. Sur la plate-forme du char, assez grande pour qu'on y pût célébrer la messe et même combattre, se dressaient deux antennes, rouges comme tout le reste, du haut desquelles flottait au vent la bannière rouge et blanche, aux couleurs de Florence et de Fiesole '.

Au jour fixé pour l'entrée en campagne, le carroccio, tiré de San Pier Scheraggio ou de San Giovanni, qui eurent successivement le privilége de lui donner abri , était conduit en grande pompe au Mercato nuovo. Là on confiait ce dépôt sacré, ce palladium prosaïque, à la garde de forts et valeureux jeunes gens, sous la conduite d'un citoyen entendu aux choses de la guerre et qu'on appelait le capitaine du carroccio. En marche, ils étaient accompagnés de trompettes et d'un prêtre pour donner aux blessés les secours de l'âme et tout ensemble ceux du corps. Où s'arrêtait le carroccio, là était le poste du

 Villani VI, 76. Breotti, I, 141-149, d'après un ms (Libro di Montaperti) dont il cera amplement questron plus bus.

[&]quot; Le plupart des autres carrocce n'avaient qu'un mât ou autenne. Alors, pour empécher que le peids du gonfaion ou la force du vent se le fit incliner, de chaque côté du char marchait un homme tenant à la main une corde attachée au sommet du mit, pour le forcer à rester droit Malavolti, part. I, i. I, & Sō₁. Les Florentess avaient ingénieusement remôdié à cet inconvénient et reimplacé ce correctif par le système de la doable autenne.

Deservat. flor. V, 208-211, 5° Ad.

Neque vero escerdos aberst cum divinæ rei causa, tum ut esset qui lethilero vulnere laborantibus sacra, si opus esset, situ diristumo submima-

capitaine et son quartier général. De là partait l'ordre du combat; là était le point de railiement; là se portaient tous les efforts de l'attaque et de la défense, car le signe de la victoire c'était la prise de ce char. L'ennemi vainqueur le promenait en triomphe, les antennes renversées, les ornements dans la boue, puis le livrait aux insultes de la populace qui souvent le couvrait d'ordures. Au contraire, il ramenait en grande pompe le sien, objet d'autant de respects que l'autre de mépris.

Quand les habitants de Pistoia virent s'avancer le carroccio et la Martinella, ils comprirent que Florence marchait contre eux a oste, c'est-à-dire avec une nombreuse
armée. Ils n'osèrent envoyer la leur à sa rencontre ; ils
se retranchèrent, selon l'usage, derrière leurs murailles,
et la réduisirent ainsi à ne faire qu'un guasto, qui ne
demandait point de si dispendieux préparatifs. Mais l'incendie des faubourgs, la dévastation du territoire, la destruction des tours qui en faisaient la défense, notam-

traret. * (Sigomo, Hist. Bonon. I. III. ann. 1169, Op. omnia, t. III., col. 151.) — Villani, Ammirato, Hachiavel, Ricotti, loc. cit.

Etabi super carrocum excaverunt Chron. Palavenson, R. I. S., t. IV. 1124, ann. 1198). Voy, un curieux dessu des deux chars dans L'Inferno di Dante disposto da G Warren Lord Vernon, t. II, p. 36, Londres, 1862, ua-f. Il est fâcheux que ce bei ouvrage, pour lequel l'auteur a en recours à foute l'éradition speciale des hibrentins, n'aut « il ustré » que ses sept premiers chants de l'Enfer. Notre descripaon a inspire à la fois des autours el de ces deux dessus, fort differents de ceux qu'on peut voir en tête du Chronicon Parmonie (R. I. S., I. IX) et dans les Annales Cremonenses de Covitelli, ap. Gravine, Thesauries antiquitation et historiarum Italia, t. III, part. II, p. 1289, Leyde, 1704. Il ne s'agit point là du carroccio florentin. Chaque ville apportant quelque innovation caractéristique, un gloue doré, en haut du màt, l'image de quelque saint sur le devant, deux voiles blauches portant au malieu un christ un cront, les bras étendus, des tentures roses et non rouges. - Voy. Arnulphi Hist. Mediol., 1 II, c. xv., R. J. S., t. IV. 18. - Burchardi epustola, 1162. R. I. S., t. VI, 917. - Sigonio, Malavolti, loc. cit.

ment de celle qui tendait vers Florence ses deux bras injurieux, ruinèrent Pistoia et la réduisirent à merci. Pour obtenir la fin des hostilités, elle dut implorer la médiation du cardinal de Castiglione 'et s'obliger à la guerre comme à la paix, selon la volonté des Florentins, sous peine de payer mille livres d'or. Les Florentins, en retour, promettaent de défendre Pistoia et ses biens, et même de restituer le château de Carmignano ". C'était la teneur ordinaire de ces sortes de traités, aussi promptement violés que facilement conclus : Florence ne défendit rien, ne restitua point Carmignano, et Pistoia dut guetter l'occasion de s'en emparer ".

Cette occasion ne se fit point attendre. Alliée à Pise et à Poggibonzi , à Arezzo et à Pistoia, Sienne avait recommencé la guerre contre l'Iorence, que soutenaient Lucques, Pérouse, Orvieto. Orvieto surveillait de près Montepulciano, que Florence protégeait de foin, et qui préférant cette protection, efficace sans pouvoir devenir oppressive, à celle de Sienne trop voisine pour ne pas l'imposer comme un joug. Les bannis avaient seuls d'autres sentiments. Ils conjuraient pour rentrer de force dans leur patrie, s'y emparer du pouvoir et acheter la tyrannie de Sienne au prix de plusieurs juridictions . Entre deux

t Ce cardinal fut pape pour quelques jours, après la mort de Grégoire IX, sous le nom de Celestin IV.

^{*} a Patti e capitoli nguardo al castello di Carmignano ». 25 juin 1228. (Arch. di Stato, Capitoli, n' xxix, f' 110 v'). — Aminirato (l. Iacci., t. I. p. 77). — Villani, VI, 5 Paolino (R. I. S., Suppl. II, 15). — Fioravanti, c. xiv, p. 117. — Inglarami, VI, 514.

Fioravanti, loc. cst.

^{*} Le traité de cette illiance est du 7 juin 1228. Ce sont les clauses ordimires. (Arch. de Sienne, Caleffo vecchio, p. 175-178.)

^{*} Paoline, (K. I. S., auppt. 11, 15). Simone della Tesa, p. 192. Mala-volts, part. 1, l. V, f 51 v., 52 r.

ligues de force égale, le résultat de la lutte, toujours incertain, dépendait de Frédéric II. Ses succès encourageaient Sienne, et ses revers Florence. Pour le moment, il n'était point dans une passe heureuse. A son ancien précepteur, l'indulgent Honorius III, avait succédé (18 mars 1227) le sévère Grégoire IX, jeune, à quatre-vingtsix ans, par la vigueur de son esprit et la sûreté de sa mémoire, renommé pour son savoir et pour « le fleuve d'éloquence cicéronienne qui coulait en lui », aussi remarquable par sa connaissance des affaires que par sa perseverance en ses desseins. L'heure n'était plus des vains pretextes pour rester en Italie au lieu d'aller en terre sainte, « Par esprit de douceur, Grégoire IX avait tiré le glaive médicinal de Pierre * » et guéri Frédéric II d'une maladie réelle ou simulée . Il avait fallu partir enfin, tandis que Jean de Brienne, l'ancien roi de Jérusalem, levait, avec l'argent de l'Église, des forces considérables en Lombarde et en Toscane, suspect de les diriger vers la Pouille plutôt que vers le royaume perdu dont la conquête n'éta t plus dans ses espérances, si elle était encore dans ses voux ...

 Tedicinalem Petri gladium in eum exseruious in «piritu lenitatis, ». (Regesta Gregorii IX, 1. I, nº 180, ap. Chermer, II, 57-58.)

Infirmus fide sed sanus corpore, at securius Deo menticulur et Eccle-

. Conradi a Lichtenau Chron., Michaed, toc. est.

^{* «} Pluvius eloquentus tulluna». » (Vita Gregorn IX ex card. Aragomo. R. I. S., t. III, part 1, p. 575. Cf. Conrads a Lichtenau abbatis Ursperg. Chron. p 325. - Michaud, Hist. des crossades, J. XII, p. 510 - G. crrier, H, 45.

mam falleret omisso promisso passigio, in lecto agritudinis dichus aliquot simulatus decubuit. » (Ep. Greg. IX, ap. Math. Paris, p. 342, éd. de l'aris) Il parent pourtant que la maladre était réelle. Plusieurs courtisans de Frederic en étaient alleints, « înier quos.... Lantgravius (de Thuringe) procurata morte apinione publica creditur interusse (Vita Greg. IX R. I. S., III., part. 1, p. 576) . Voy. d'autres textes dans therrier, II, 57-58.

Cette armée, toute pontificale, était la sauvegarde des Florentins, Elle obligeait les Stennois à la circonspection dans leurs entreprises, comme à la résignation devant celles de leurs ennemis. Par trop d'ardeur et d'apreté, Grégoire IX compromettait ses avantages. Il ne pouvait pardonner à l'empereur de vivre en bon accord avec les musulmans, d'appeler « frère et ami » le soudan du Caire ', d'inviter à sa table des émirs avec des évêques ', et, pour tout dire d'un mot, de songer plus aux relations commerciales de ses sujets qu'à la conquête des lieux saints. En lui refusant l'absolution*, en défendant à tous de siéger dans ses conseils, de lui porter secours ', il lui rendait intolérable le séjour de la Palestine et le ramenait en ennemi. A peine Frédéric a-t-il posé le pied sur le rivage d'Italie, Jean de Brienne cesse d'affirmer en Sicile qu'il est seul empereur ; les claverignati déshonorent, en se dispersant, les deux clefs en sautoir qu'ils portaient sur leurs habits et qui annonçaient en eux la milice du saint-siège . Conrad, fils de l'empereur, dé-

• • Sire, nostre seigneur li empereres vous salue comme celui qu'il veut tenir a frere et a ami. » (Relation de la crossade de Frédéric II, Bibl. nat. mss. 8516, f° 592, et fonds Colhert, 8514°). — M. Huillard Breholles a reproduit ce texte dans les additaments à son tome III, p. 480

* c Accedente Paschi Sarracenorum in die Mario Magdalenie, imperator nantion soldam et vetuh de Nontanis ad convivium vocat, et eis mukis episcopia asudentibus et multis noltabus Teutomeis, feativas epidas parat a (Godefredi Colonensis Annales, cité par Bohmer, Fontes, II, 564, et Avend, Journal des Savants, 2021 1854, p. 519)

* L'apostole dist qu'il ne l'ausoudroit mie, qu'il ne le tenoit mie por crestien, suis estoit passe comme faux et traisfres. » (Gaudelini Tyrn continuata historia, sp. Nariène. Amplissima collectio, V, 698)

 Après manda au patriarche, su temple et à l'ospital qu'ils ne fusient à son conseil n's son accort. » (lbid.)

* a Afternat non esse alium imperatorem præter se ipsum. » (Math. Paris,

• r Glave signati. .. papalis exercitus qui clavium signa gerebant. • (Richardus de San Germano, R. F. S., t. VII., 1007.)

bouche des Alpes, et rend la confiance aux amis de l'Empire. Sienne, aussitôt, reprend l'offensive. Elle force les Orviétans et les Pérugins à lever le siège de Chiusi; elle vole à l'assaut de Montepulciano, que devaient rendre facile les intelligences qu'elle entretenoit dans cette place. A sa grande surprise, personne ne lui tend la main, personne ne lui ouvre les portes, tous sont debout pour les défendre, et il ne lui reste qu'à dresser ses tentes sous les murailles, pour obtenir le succès par la famine, ou grâce à des renforts que l'empereur lui pourrait envoyer (juillet 1229).

Mais l'empereur avait sur les bras trop d'affaires dans son royaume pour répondre à l'appel de ses alliés toscans. Florence le voit, et, en septembre, lance son potestat, Giovanni de Boccaccio', à la tête d'une armée. Prompt comme la foudre, ce juge transformé en général paraît à trois milles de Sienne, détruit le petit château de Monte Liscaio, puis se retire sur le territoire de Florence, pour porter ailleurs ses attaques le lendemain. Son plan était de les multiplier, pour contraindre les Siennois à éparpiller leurs forces, à tenir garnison dans tous les postes stratégiques qu'ils occupaient contre le gré des habitants, à lever le siège de Montepulciano. Ainsi soutenus, les ennemis de Sienne reprennent courage, refusent tout tribut et secouent le joug. Les châtier, les soumettre, est plus urgent que de poursuivre une conquête, Celle de Montepulciano est abandonnée. Le but de Florence était atteint .

Paolino (R. I. S., Suppl. II, 15) — Malavolti, part. I, 1, V, P 53 rt.

La liste des Officiales forenses dit : Joannes Bottacci, ou Boccacci ou Bocca.

Villani, VI, 6. — Paolino, p. 15. — Sunone della Tosa, p. 192. — EIST. DE PLORERCE. — I.

Mais alors toutes les combinaisons de la politique étaient comme des édifices bâtis sur le sable mouvant. Sans motif connu. Pérouse, si dévouée à Florence, se prononce en faveur des Siennois. Spontanée ou résultat de pratiques corruptrices, cette révolution arrêtait court une expédition florentine dont la présence du carroccio et de la Martine la atteste assez l'importance (mai 1230). Il faut se détourner de la route de Sienne, s'avancer résolûment vers le sud, par San Quirico et Radicofani, franchir la Chiana enfin, pour ravager le lointain territoire de Pérouse, Cette pointe hardie ne pouvait aboutir qu'à cette stérile vengeance. Les milices florentines reculaient bientôt devant celles de Rome, que Pérouse avait appelées à la rescousse, et risquaient d'être prises de flanc, au retour, par les Siennois, Heureusement la retraite était conduite par un homme de ressources autant que d'audace, le potestat milanais Otto de Mandello, qui exerçait cette charge pour la seconde fois. La première fois, c'était en 1219 : à la faveur de l'anarchie, conséquence de la mort d'Otton IV, il avait bien mérité de Florence en lui soumettant tout le contado. Sur son refus d'une réélection immédiate, on l'avait remplacé par un membre de sa famille, Alberto de Mandello, et onze années plus tard, triomphant de sa résistance, on lui conférait de nouveau la dignité de potestat, qu'il devait conserver deux ans '. C'est un fait digne de remarque, quoiqu'il ne paraisse pas avoir été remarqué, que la plupar, des grandes entreprises florentines, dans ces temps là, ont eu lieu sous des potestats élus pour la seconde fois . Ce peuple pru-

Ammirato, 1229, 1-1 accr., t. I. p. 78. - Malaveite, part. I, l. V. P 54.

1 Voy in tiete des Officiales forenses et Probino, p. 13, 15.

² On peut citer, outre Otto de Mandello, Gherarde Orlazdini de Lodi.

dent ne s'engageait à fond que sous des chefs en possession de sa confiance, parce qu'il les avait éprouvés.

Ramené au pays de Sienne et contraint de le traverser en entier, Otto de Mandello y sut faire face à tous les périls. Il partagea son armée en deux corps. L'un se porta sur Caposelvole, dans le val d'Ambra, dont les habitants, aidés de leurs voisins d'Arezzo, infestaient le vald'Arno florentin. L'autre, le plus considérable, puisqu'il avoit gardé le carroccio, pareourait le val d'Orcia et le val de Chiana, saccageait et brûlait vingt châteaux et forteresses. Sienne et Pérouse auraient pu s'y opposer; mais les nobles et le peuple, avec un aveuglement tropcommun dans l'histoire, s'y disputaient le pouvoir les armes à la main'. Avide d'un succès, le potestat s'avance jusqu'à un mille de Sienne. Là, sur une hauteur appelée le Poggio de Vico, le fast retentir aux oreilles ennemies les sons de la Martinella, et déploie aux yeux les bannières du carroccio; il fait dévaster par sa cavalerie les anvirons de la ville, espérant provoquer une sortie, ramener ses adversaires sous leurs murailles l'épée dans les reins, et les serrer d'assez près pour entrer dans la ville péle-mêle avec eux. Ses prévisions ne furent point trompées. Au plus fort d'une escarmouche entre deux partis de cavalerie, des Florentins en embuscade prennent les Siennois de flanc, les écrasent sous le nombre, les

potestat en 1215, et qui, réclu en 1224, défait les Pisans; Giovanni Judici des Papi, potestat en 1210, et qui, réclu en 1255, conduit contre Sienne une brillante expédition. De même Andrea Jacopi de Pérouse même à bonne fiin, en 1229, la guerre contre Pistoia, et soutient avec succès en 1235, la guerre contre Sienne (Voy. Paslino, p. 12-16, et la liste des Officiales foresses, dont les indications différent quelquefois d'une année.)

⁴ Villant, VI, 6, 7. — Simone della Toss, p. 199. — Assurato, 1930.

I accr., t. I. p. 78, 79. — Malavolti, pert. I, I. V. P 54 et.

les portes ouvertes, et sont déjà aux portes de Sienne, quand les habitants oublient enfin, pour les chasser, leurs funestes des sensions. De toutes parts s'élèvent alors des serragli ou barricades. Pour les défendre, les femmes versent leur sang; plusieurs y sont faites prisonnières '. Mais trop de Florentins gisaient morts ou blessés sur les dalles des rues : les survivants durent battre en retraite. Poursuivis à leur tour jusque dans la campagne, jusqu'au couvent de Monte Celless, ils y trouvèrent un point d'appui, firent volte-face, contraignment l'ennemi à rebrousser chemin, et rentrèrent au camp, avec leur butin et leurs prisonnièrs '.

Il le fallut bientôt lever : la fermeté imprévue de la résistance et des motifs politiques en imposaient la nécessité. Pour la dissimuler, comme pour marquer l'impuissance des Siennois à rien tenter hors de leurs murailles, Otto de Mandello leur voulut infliger quelques-unes de ces humiliations dont son temps avait le goût. A leur porte ils possédaient un pin d'une grandeur peu ordinaire, qui projetait au loin ses superbes rameaux. Ils en étaient fiers comme d'un emblème de leur puissance séculaire. Ce pin fut abattu. Des cavaliers allèrent clouer à la porte de Camul ia un écu portant le lis de Florence. Puis fièrement les milices florentines regagnèrent leurs foyers. Nul ne les inquiéta; mais quand

* « E menarono in Firenze delle donne che presero dentro a serragli. » (Paolino, p. 45.)

^{* «} Con molti prigioni fatti in quel viaggio, che secondo alcani scrittori di quel tempo, furono intorne a 3200 » (Malavolti, part. I, I, V, P 34 v*, 55 r*). — C'est l'histomenda Sionne, qui donne ce chiffre, sans le révoquer en doute; on peut donc le croire peu exageré. Toutefois, Paoline, im Florentin, ne parle que de 1225 (p. 16).

elles se furent séparées de leurs alliés d'Orvieto, ceux-ci, attaqués à Sarteano, et déjà trop loin pour appeler au secours, essuyèrent une défaite qui vengeait à moitié les Siennois.

Les motifs politiques qui avaient commandé la prudence et la retraite, c'était sans doute les nouvelles du midi. Frédéric venait de recouvrer tout le royaume de Naples, d'occuper une grande partie des domaines de l'Église, et, nonobstant, d'obtenir du pape, avec une paix éphémère, la levée de l'excommunication. De tels succès donnaient un grand poids à la défense qu'il avait faite aux Florentins, sous peine de cent mille marcs d'argent, d'entreprendre aucune guerre contre Sienne . S'il continuait d'avancer vers le nord, les communes y pouvaient craindre le sort de ses sujets. Partout il avait remplacé potestats et consuls par des justiciers royaux, des camériers, des baillis. Pour la moindre désobéissance, il menaçait du gibet les magistrals municipaux auxquels il dédaignait d'ôter leur charge. Il imposait aux bourgeois mille taxes arbitraires, supprimait leurs franchises, saccageait leurs villes à la moindre marque de mécontentement*. La crainte d'un tel maître resserrait les liens de Florence avec le saint-siège, mais la contraignait à les dissimuler et à s'effacer. Au contraire, les nobles féodaux de Sienne, enhardis par son alliance, mettaient sous leurs pieds les bourgeois avec le peuple dans leur patrie, et reprenaient aussitôt la politique envahissante que Florence abandonnait.

Paelmo, p. 16. — Simone della Tosa, p. 192. — Malavelti, part. I,
 I. V, f. 54 vr., 55 vr.

Arch, de Sienne, Caleffo vecchio, p. 219. Doc. du 7 decembre 1233.
 Novæ constitutiones regni Sienhæ, . 1, ht. 50, p. 75, et Regention
 Friderici II, p. 361, Garcam, 1786 in P. ap. Cherrier, II, 109, 117.

L'éternel objet des convoitises de Sienne, c'était cette solide forteresse de Montepulciano dont la possession l'eût protégée dans le sud contre tout mouvement tournant des Floren ins. Ceux-ci, de leur côté, voulaient que Sienne, en querelle avec toutes les places voisines, sût comme un arbre dont on coupe tout autour les racines, pour l'abattre ensuite plus aisément 1. Montepulciano s'y prétait volontiers : elle cherchait au loin ses alliés contre une tyrannie qui était à ses portes. Elle avait des traités avec Florence, avec Orvieto. De là, l'obligation pour les Siennois de combattre Orvieto, d'attaquer Chiusi, que défendait Pérouse, et, pour les Florentins, de rentrer bon gré mal gré en cumpagne, s'ils ne voulaient voir succom ber un à un leurs amis. Mais les circonstances n'étant pas favorables, ils se bornent à d'éphémères entreprises. S'ils s'avancent jusqu'aux portes de Sienne, s'ils y détruisent les châteaux de Selvoli et de Querciagrossa qui en étaient à quatre ou cinq milles, ils rentrent presque aussitôt chez eux sans avoir pu détourner la commune rivale de son entreprise sur Montepulciano.

En détruire les grains et surtout les vignes, qui produisaient dès lors un vin très-renommé, telle fut, pour attirer leurs adversaires au dehors, la tactique des Siennois. Elle avai, réassi contre eux aux Florentins; elle échoua contre les défenseurs de ce château. Impassibles devant leur ruine, plus jaloux de leur indépendance que de leurs récoltes, ils attendaient avec patience le secours de leurs alliés ou le retour de la mauvaise saison. Les as-

[•] M. Trollope (I, 115) ne voit pas quel intérêt les Florentine pouvaient avoir à ces expéditions au sud de Sienne. Il ne se les explique que par l'esprit d'aventure. Il est bien cleir pourtant que l'arbre auque on laisse la mottré de ses racines dans le sol n'est pas déraciné.

saillants qui la voyaient venir, y trouvèrent le stimulant d'un vigoureux effort. Il fallait se hâter. Après avoir traité avec Chiusi, pour assurer leurs derrières, ils appliquent les échelles aux murailles de Montepulciano, et d'un fougueux élan les couronnent sur plusieurs points à la fois (28 octobre 1252). Ils auraient dû les raser, pour n'avoir plus à les craindre : ils se contentèrent d'en jeter à bas quelques pans et de détruire la citadelle , laissant ainsi à des ennemis irréconciliables le moyen de se relever.

Leur apparente mansuétude n'était, au fond, que calcul. Ils ne voulaient pas ruiner une importante forte-resse dont ils espéraient, grâce à Frédéric, être bientôt maîtres absolus. Ce prince s'acheminait vers Ravenne. Il y avait convoqué une diète pour a mettre fin aux discordes intestines qui portaient la guerre et la désolation parmi les villes et les peuples*. » Tandis que les Lombards, dont il était loin encore, renouvelaient contre lui leur vieille ligue*, les Toscans, qui le voyaient à leurs portes, redoutaient ses armes, et Grégoire IX, que les Impériaux accusaient de fomenter des troubles*, était

Villani, VI, 9. Paolmo, p. 16. Sumone della Tosa, p. 193. Malivolti, part. I, l. V, P 56 r.

² Ut tot incumbentibus dissensionum malia que passim et publice civitates et populos in desolationem impellant, ques intesana et plus quam civilia bella movent, finis debitus imponatur (Lettres de convocation à la diète, ap. Ann. gen., l. VI, R. I. S. L. VI, 464.

² Voy mir cette nouvelle lique lembarde, kuratori, Antiq. ital., IV, 325. Diss. 48: De Societale Lombardorum Ferrariennum et Mantuanorum pacta per que societati Lombardue, Marchiæ et Romanue adherent, nono 1231), et Corio, Storia di Milano, part. II, I. II, I. I, p. 595-597, Milan, 1855, in-8. Cet ouvrage, quoque écrit en italien, a été publié originairement sous ce tière: Bernardim Corii sin clarissimi mediolanensu patria historia.

• Utut perfide Gregorius IX papa secum agerst imperatorius terras

trop désireux d'une nouvelle croisade, pour ne pas sou-

haiter le rétablissement de la paix1.

C'est donc entouré d'hommages, adulé à l'envi par la faiblesse et la bassesse des hommes, que Frédéric s'assit à son tribunal de Ravenne. Les Siennois y comparurent par ambassadeurs, pour porter plainte contre les Florentins. En présence des seigneurs de la cour, parmi le-quels Gebhard d'Arnstein, « lieutenant de toute l'Italie . » et Pierre de la Vigne, juge de la curie impériale, s'avança Guidotto de Lucques, syndic et agent de Stenne. Il fit reconnaître ses pouvoirs et exposa que les Florentins avaient fait la guerre aux Siennois « avec leur armée et leur peuple", » tué des citoyens, emmené des prisonniers, causé par la destruction de Selvoli et de Querciagrossa un dommage de deux cent mille livres, par la dévastation des champs un autre de quatre cent mille. La violation de son territoire était, à elle seule, une injure que Sienne eut volontiers rachetée au prix de quarante

invadendo.. imperatores litteres respuendo, innocentes Alemannos Fraderico adhærentes crudeliter interúciendo (Paralipomeno rerum memorabilism... Historia: ablatis Urspergensis per studiosum quemdam Historiarum anneza, p. 321).

4 Voy. Charmer, II, 41-44.

^{*} Totens Italiar ligatus. • Il avant donc juridiction sur la Totenne. Mais avant lui plusieurs officiers impériaux avaient reçu une delégation speciale pour cette province. En 1220, Eberhard de Kaiserlautern était nuncius specialis imperatoris în Tuscia et nicarius legati în Tuscia; en 1222, le dapifer Gonzelin de Wolfenbuttel parlait le titre de totius Tuscia; legatus, qui passe ensuite à Raymid, duc de Spoléte et à plusieurs autres. Yoy. Il. Breholtes, Hut. dipl., Introd., p. 484, 490, et t. Il, p. 248 et note 1.) — La plupart des historiens ont confondu les capitaines généraux avec les vicaires particuliers, et ceux - ci avec les capitaines des villes.

^{*} Cum exercitu, gente et manu armata (7 décembre 1232. Condamnation de Florence par la cour impériale, ap. Arch. de Sienne, Caleffo secolar, p. 219).

mille livres'. Florence lui devait donc rendre justice de toutes ces choses, salvo jure addendi et minuendi!.

Après avoir oui ces doléances et ces requêtes, la cour eut donné la parole aux délégués sorentins, s'il s'en était présenté; mais, seule debout parmi tant de peuples à genoux, et quoique sommée de comparaître en la personne de son potestat, Andrea de Jacopo Pérugin, Florence faisait résolument defaut. A l'expiration du délai, Pierre de Saint-Germain, avocat du fisc, réclama donc la condamnation des défaillants à une double amende de dix mille marcs ad opus curiæ, pour n'avoir point comparu, et de cent mille ad opus imperatoris, pour avoir, malgré les plus formelles défenses, fait la guerre aux Siennois*. Gebhard d'Arnstein et Pierre de la Vigne, ayant alors consulté la curie impériale des comtes, barons et jurisprudents, prononcèrent les sentences requises et mirent Sienne en possession des biens de Florence, jusqu'à concurrence de six cent mille livres de deniers siennois*.

Les orgueilleux Florentins courbèrent sans doute la tête, car la paix régna deux ans dans ces contrées, tant que Frédéric y séjourna. Rebelles, ils eussent vu se tourner contre eux les armes de Sienne et de l'Empire. Quoique avides d'argent, ils savaient les plaies d'argent guérissables; ils calculaient trop bien pour préférer la guerre à un sacrifice de six cent mille livres, qu'ils regagneraient aisément par la prospérité de leur trafic. Au

¹ Quan injurism nollet sustinuisse dictum comune, melius vellet dedisse de suis 40 m. Labrarum quadem manete. (Ibid.)

Galeffo vecchio. Ibid
 Voy. plus haut, p. 276.

⁴ Arch. de Sienne, Caleffo vecchio loc. cit. — lls ajoutèrent cette clause que les biens de Florence seraient adnotanda secundum ordinem juris.

tumulte interrompu des combats succéda celui des récriminations. Florence accusait Sienne d'avoir rompu la paix '. Sienne déclara t Florence coupable, puisqu'elle avait refusé de comparaître à Ravenne'. Preuve nullement péremptoire, car on récuse d'ordinaire le juge dont la robe couvre un ennemi En fait, Montepulciano n'était point comprise dans les accords entre les deux villes rivales. On ne pouvait donc reprocher à l'une de l'avoir attaquée, à l'autre de l'avoir défendue's. Florence surtout, si elle avait un traité avec Sienne, en avait un aussi avec Montepulciano. Ce dermer, plus ancien, devait avoir la préférence, le jour où les convoitises de Sienne forçaient à choisir entre les deux.

Ce temps de trêve obligée ne fut point perdu pour les villes. Elles se recueilhrent, portèrent leurs regards sur elles-mêmes, modifièrent en quelques points leurs constitutions. Ainsi faisaient Milan, Bologne et Gênes'. Florence suivit leur exemple, mois se paya de mots. Ses consuls étaient élus parmi les nobles et par une classe de citoyens où dominait la noblesse. A ce vieux nom romain qui éveillait l'idée déjà odieuse d'aristocratie, elle substitua celui d'anziani ou anciens, dans l'espoir un peu naïf que les mêmes magistrats, sons un nom nouveau, se montreraient, plus que par le passé, favorables au peuple. En même temps, avec ce goût de l'ordre qui fait prospérer le commerce, Florence cherchait, par un re-

* Malavolti, part. I, l. V, P56 vt.

C'est ce qu'a très-bien vu Malavolti. loc. cit,

I Sanesi ruppero la pace (Villani, VI, 6). — Ammirato, plus circuspect, se borne à dire : « Si ruppe la pace. » (L. l'accr., t. I, p. 78.)

Vey. Guslv. de la Flamma, Manip. florum, c. 245 (R. I. S., t. II, 668).
 — Gussai, MI, 420.
 — Sugono, Bust. Bonon., I. IV. Op. omn., III, 236,
 Eq. — Chirardacci, Dell' historia di Bologna, I. v. t. I, p. 150.

consement du contado, à bien connaître sa puissance hors de ses murs. Son potestat, le Pavésan Torello de Strada, mandait, en 1235, à tous les habitants du territoire, de se présenter, durant le mois de mai, par devant les notaires des sesti, pour déclarer s'ils étaient nobles, chevaliers, détenteurs d'alleux (alodiers), soldats (masnadieri), artisans, métayers, manœuvres, ne dépendant que d'eux-mêmes ou dépendant d'autrui, faute de quoi ils seraient bannis jusqu'à ce qu'ils comparussent, sans préjudice de cent sous d'amende pour tout cavalier, de quarante pour tout homme de pied, quelle que fût sa condition'. Combien n'est-il pas regrettable que les chiffres de cette enquête ne nous soient pas parvenus! Mais on ne conservait alors avec quelque soin que les actes des gouvernements. Ces chiffres de la statistique, dont les magistrats florentins sentaient le prix pour l'instant et pour la vie courante, ils les jugeaient sans intérêt pour l'histoire et la postérité. L'opération, d'ailleurs, avait été mal combinée. Contre les récalcitrants, il eût failu le recensement à domicile. C'était donc là, tout d'abord, ce qu'il fallait ordonner.

A Sienne, la réforme du gouvernement était plus profonde et mieux entendue. En 1255, une commission de quinze nobles et quinze bourgeois, chargée de reviser les statuts, instituait un collège unique de vingt-quatre membres, mi-parti, comme la commission même, de nobles et de bourgeois, renouvelable tous les ans, et dont le contrôle s'exercerait sur tous les magistrats. Véritable dépositaire de la puissance publique, ce collège modifiait et complétait un gouvernement qui cevait suf-

⁴ Ammirato, 1235. L. Lacer., t. I., p. 80

fire à la prospérite de Sienne pendant une période glorieuse de son existence .

L'empereur, cependant, s'était éloigné de la Toscane, et la paix était partie avec lui. Dans cette perfide mer des passions humaines, les bouillonnements du fond reparaissaient à la surface. Sûre qu'il ne pourrait de sitôt revenir . Florence regagnait le temps perdu. Le comte Uberto de Marcmme, pour acheter sa protection contre Sienne, s'était déclaré son tributaire : chaque année, à la fête patronale de San Giovanni, il envoyait une Liche recouverte d'écarlate. Il avait même, sur son testament, institué la ville protectrice héritière de teus ses biens 3. Sous prétexte de les préserver d'une occupation ennemie, Florence les occupa par ses propres milices*. Dans le nombre était Porto Ercole, qui devait, croyait-elle, affranchir de Pise ses communications avec la mer. Mais elle reconnut bientôt son erreur. Voulait-on atteindre cu port, il fallait traverser un pays exposé aux incursions siennoises et de nulle sécurité pour le trafic. L'usurpation était en pure perte. Sienne s'en vengea sur le comte, qui en était la cause première; quelques années plus tard, elle le mit à mort .

Ammirato, 1232. L. I accr., t. J, p. 79-80.

* Conoscendo che Federigo se bene era ritornato in Italia non poteva fino a tempo movo venire in Toscana. (Nalavelti, part. l. l. V, f. 58 v...)

· Ivi a non molti anni (Ammirate, loc. cit.,

Il quale rannovandon ogn' anno tenne lungamente il governo della città (Malavolti, part. I, I. Y, f' 59) M. Ferrari (Il, 281) n'est pas d'accordavec cet auteur sur la composition de ce gouvernement; mais Malavolti n'indique et n'a va aucun texte qui autorise les écrivains sur lesquels se fonde M. Ferrari — Cf. Leo, I. VII, c. 1, t. II, p. 50, et le duc de Dino, Introd. à sa traduction des Chroniques siennoises, p. 8, Paris, 1846.

^{*} In fin da quel tempo incommede esso (il comune di Firenze) ad haver regione in Portercole e in molte altre castella di quel signore (Ammirato, accr., t. I, p. 80).

Il vivait encore, en butte à d'implacables haines, quand Florence rouvrit les hostilités contre les Siennois. Giovanni del Judice des Papi, potestat pour la seconde fois ', conduit les Florentins sur le territoire ennemi, détruit la récolte de grains, ravitaille Montaleino, puis, par un brusque retour vers Sienne, fait dresser les tentes devant les trois portes ouvertes aux trois pointes de l'étoile que figure cette étrange ville. Comme il n'y peut pénétrer, comme il n'a ni la pa ience, ni peut-être les moyens d'en faire le siège, il y jette, au moyen de catapultes, d'énormes pierres, des ordures, et, marque souveraine de mépris, un âne mort * L'imagination ou les circonstances variaient les détails dans la songlante injure de l'âne. On le coiffait d'une mitre d'évêque, ou on lus attachait des fers d'argent". Quand manquaient les machines de guerre pour le lancer dans l'enceinte ennemie, on en pendait trois en vue des mura lles, portant au col le nom de trois considérables citoyens. Quelquefois les assiégés, regimbantsous l'outrage, oubliaient la disproportion des forces et venaient se faire battre dans une imprudente sortie. S'ils restaient impassibles pour être inexpugnables, c'était l'ironique adieu des assiégeants dépités, et comme le présage de nouvelles luttes. Sans retard, des deux côtés on s'y préparait. « Et voilà, s'écrie le troisième Villani, rapportant cette bizarre coutame encore en vigueur de son temps, et voilà à quoi la sage commune de Florence dépense des millions de florins *! »

Villani, VI, 10, note de Muratori.

Shirardacci, I. VI, t. 1, p. 176. Paolino, p. 16.

Il l'avait été déjà en 1210. Voy. la liste des Officiales forenses.

^{*} Ecco in che i savi comuni di l'irenie e di l'ist spendono i millom di florini, rinovellando spesso quelle villanie. (Filippo Villani, I. XI, c. LXIII, R. I. S., 4. XIV, 729.)

L'âne jeté, l'armée florentine quittait le territoire siennois, mais pour y rentrer bientôt, y recommencer les guaste, y détruire maisons et châteaux¹, tandis que les magistrats florentins priaient le pape de les remettre en paix avec leur éternel ennemi. Ce n'est pas qu'ils lui eussent pardonné, c'est que l'empereur, maître de la mer et allié de Pisc, pouvait en peu de jours envoyer, de ses ports napolitains vers Grosseto, des vivres, de l'argent, des hommes d'armes. Mais ce motif même fermait l'oreille de Sienne aux propositions du cardinal de Préneste, envoyé comme légat. Sienne bravait une sentence de Rome, comme Florence avait bravé la sentence de Ravenne.

Tout à coup elle devient plus malléable : elle venait d'apprendre que Frédéric partait pour l'Allemagne, où son fils Henri levait l'étendard de la révolte. C'est le tour des Florentins de montrer pour la paix moins d'ardeur. On les voit, en effet, respirer plus librement, masser leurs milices à Poggibonzi. Mais, trop engagés envers le pape ou trop peu sûrs d'une longue absence de l'empereur, ils consentent au traité. Ils le signent le 50 juin 1235, dans leur camp, près de la rivière Staggia, sur les hauteurs boisées où s'élevait Poggibonzi. La présence de nombreux évêques marquait le prix que mettaient les Toscans à un solide accord entre les deux grandes rivales. Les injures étaient réciproquement remises, et chacun reprenaitson bien, sans pouvoir molester qui l'avait pris. On jurait sur les Évangiles une concorde véritable, une paix perpétuelle. Dans le délai de

Ammirato, 1234, I. Cocer., t. I, p. 80-81.

[•] Na prù che dat legato furon persunsi i Sinesi a farlo della resolution subita che fece l'ederigo d'andar in Gorinania. (Malavolta, part. I, I. Y, f' 80 r'.)

douze jours, les Siennois devaient paver huit mille livres pour relever les murs de Montepulciano, détruits par cux, et laisser, jusqu'à ce que la restauration en fût achevée, cent de leurs prisonniers, détenus par les Florentins, à Città di Castello, aux mains de l'Église romaine. Ils promettaient de ne plus inquiéter Montalcino. Ils dissolvaient leur ligue avec Poggibonzi, cédaient ce château à Florence, s'engageaient, sous peine de mille marcs d'argent, à ne donner, en cas de révolte, aucun secours aux révoltés . Quand tout fut réglé, l'on vit le Mantouan Compagnone des Poltroni, potestat de Florence, le Florentin Gaëtano de Salvi, potestat d'Orvieto, Ubertino del Gesso et Enrico Benencasa, syndics, l'un de Florence, l'autre d'Orvieto, embrasser et baiser le syndic Buonagratia et le potestat Bernardino des Pii de Modène, qui avaient stipulé au nom des Siennois.

Deux ans plus tard, selon l'usage, et après des infractions partielles au traité", Florence et Sienne le confirmaient par de nouveaux protocoles". Accolades et serments ne lient guère des peuples dont les intérêts sont contraires et les passions ardentes; mais liés à la fortune, l'un du saint-siège, l'autre de l'Empire, ils ne savaient encore comment se terminerait l'implacable lutte qui, depuis tant d'années, troublait la chrétienté. Les yeux

 ¹⁴ soût 1:455 Arch, de Sionne, Galiffo vecchio, p. 205 r* r*.

^{*} On rapporte qu'à peine la paix concine, le cointe Gughelme Aldebrandini, après avoir donné ordre de detruire les murs de Grossete, accussit Sienne de l'avoir fut, e. obtessit qu'on la condamnit à les relever. (Malavolti, part. 1, 2, 7, 60, 61. Ammirate, 1235, 1, 1 secr., t. 1, p. 81.)

³ Arch. de Sienne, Caleffo vecchio, p. 219. Ces renouvellements des traités sont très-fréquents, comme on pout le voir aux archives de Florence et de Sienne

tournés vers Rome et vers l'Allemagne, ils attendaient, pleins de doute et d'anxiété, sans se détourner un instant de leurs propres affaires, des événements prochains et décisifs.

CHAPITRE II

DE LA PAIX AVEC SIENNE JUSQU'A LA MORT DE FRÉDÉRIC II

1238 1260 ~

Traveuz intérieurs som le potestit Rubaconte (1257-1258). - Pacification de Piatoia - Les Florentins devant Brescie, dans l'armée impériale. - Florence sons l'interdit. - Fri d'inc en Toscana (1259). - bueifes et Gibeitas à blorence. — Origine de cer dénominations. — Nort de Grégoire IX 1941). — Innocent IV. - Déposition de Fréderic (1245) - Son nouveau séjour en Toscane. - Le prince d'Antinche, son vicaire à Florence. - Soulèvement des Cabelins (1247). — Défaite et Songnement des Guelles (janvier 1248). — Fisnérailles de Rustico Marignolli — Démolitions accomplies par les Gibeling, — La tour du Guardamorte. — Campagnes extérieures des Gibelius contre les tiuelles. — Leur deinte a Gangaereta. — leur victoire à Capraja. — Trabison du cordonnier. — Crusuté de Frédéric envers les captals. — Impuissance crossento de Frédéric en Tomme (1249). Nouvelle campagne des Gibehns. - Ils sont surpris a Figline. - Dureté de teur gouvernement. - Soulevement des Guelles (1250). — Los Gibelins cèdent sons combat. — Réforme des institutions par les Guelfes. - Réorgamisation des milices. - Le capitaine du peuple. - Maintien du potentat - Attributions de ces deux magistrate, - Leurs conseils. - Mort de l'rédéric II (13 détembre 1250). - Ses conséquences. - Rappel des exilés guelfes. - Supplice du cordonner. - Prépondérance des Guelles en Toscano.

Vivre en paix avec Sienne, c'était pour Florence être de loisir. Avec les autres voisins, moins acharnés parce qu'ils étaient moins redoutables, la guerre semblait en quelque sorte un passe-temps et une promenade : elle attirait les Florentins au dehors sans les y retenir ; elle leur donnait la gloire à peu de frais, avantage fort apprécié d'un peuple de marchands. Si ces temps de trève

Mist. DE PLORENCE, - 1.

19

étaient courts et précaires, on ne l'ignorait pas, et on les consacrait avec ardeur aux améliorations intérieures, impérieux besoin d'une ville encore dans l'enfance, mais qui marchait à grands pas vers la puberté. Tout y était à faire ou à refaire. Les maisons, les édifices en bois de ses rues étroi es devenaient incessamment la proie des flammes, et l'incendie d'un d'entre eux causait en quelques heures a ruine, l'anéantissement de tout un quartier. On rebâtissait aussitôt, ou, pour mieux dire, on rebâtissait sans cesse, véritable œuvre de Pénélope, jusqu'à l'heure où la pierre, se substituant au bois, rendit les accidents moins nombreux et la méchanceté moins facile. Les rues et les places n'étaient point pavées; on ne les pouvait traverser sans être aveuglé par des tourbillons de poussière ténue, ou souillé par des flaques d'une bore immonde. Primitivement, un seul pont reliait les deux rives du fleuve ; il ne suffisait plus aux communications de la ville avec son faubourg d'Oltrarno, devenu le plus populeux de ses sestieri. En 1218, le fameux potestat Otto de Mandello avait commencé, en aval du Ponte vecchio, les piles du pont dit alla Carraja. En 1237, un autre potestat de cette noble mais trèspopulaire famille, marchant sur les traces de son parent et de son devancier, fit infiniment plus que lui pour la prospérité intéricure de Florence. Il se nommait Rubaconte. Ne pouvant s'illustrer dans les arts de la guerre, il voulut honorer sa charge par les travaux de la paix. Il poussa aux reconstructions ceux des Florentins que le

Villani, Y. 41.

^{*} Entre les deux, et ammédiatement oprès Otto, en 1210, un autre membre de la même famille, Alberto en Uberto de Mandelle, avant été appelé à la dignité de potestat. (Voy. la lista des Off. forenses.)

feu avait rainés et que la ruine ou le découragement retenait de réparer leurs désastres. Il pava les rues de ces dalles irrégulières qui s'ajustaient avec une industrie étrange, et par l'irrégularité même des joints acquéraient une grande force d'adhérence, imitation manifeste du procédé des Étrusques dans leurs solides constructions?. Il employa simultanément plus de mille ouvriers à ce travail. Il construisit un pont nouveau en amont du Ponte vecchio, et, pour inaugurer cette entreprise, prit, dit-on, sur ses épaules plusieurs charges de pierre et de chaux, exemple que suivent encore, avec moins de réalité entraînante, les magistrats des nations modernes, quand ils déposent sur la première pierre d'un édifice public la première truelle de ciment.

Avec l'année, finissait la charge de Rubaconte, mais non les travaux qu'il dirigeait. Il fut maintenu pour six mois, soit qu'on le crû, plus capable qu'un autre de les mener à bonne fin, soit que, par courtoisie et reconnaissance, on lui en voulût laisser tout l'honneur. Ce court délai y suffit. En juillet 1238 les rues étaient pavées, le

On voit encore à Florence un certain nombre de rues où subsiste cet ancien système de pavage; mais la municipalité actuelle le remplace, au for et à meiure que des réparations deviennent nécessaires, par des dailes carréce qui s'ajustent regulièrement, à angles droits, selon le goût moderne.

— Voy. Trollope, I, 118.

Paolino, p. 17.

^{*} e Più ceste ancora poi vi porto di calcina e di pietre sul colto suo per

ricordanza. a (Paolino, p. 17.)

^{*} On prétend que le Ponte vecchio existait déjà dès le IV ou V° siècle, et que les Florentins le passaient pour ensevelur leurs morts dans le came-tière de Santa Felicita. Il fut emperté par la crue de 1117, et refait. En 1218, en avant commencé, en avait du Ponte vecchio, le Ponte alla Carraja, d'abord appele Ponte nuevo, et qui fut achevé en deux ens. Le Ponte alla Tranta, qui faisait le quatrième, fut construit en 1252. Voy. Illustratore forentine, de 1837, et Vannucci, p. 201, 202.

nouveau pont s'ouvrait aux communications des deux rives, et recevait le nom de Rubaconte, qu'il a porté très-longtemps. Si, plus tard, la dévotion des Florentins envers la Madone y substitua celui de Ponte alle Gruzie, à cause d'une chapelle, consacrée près de là à sainte Marie des Gràces', le nom de l'actif potestat resta du moins gravé en lettres d'or dans leurs annales : c'est une gloire que les peuples ne marchandent guère aux grands bâtisseurs'.

Peut-être la méritait-il encore par ses efforts intelligents pour ramener la concorde dans les villes voisines de Florence. Déjà en 1255, un de ses prédécesseurs, Torello de Strada, mettait d'accord Volterre et San Gemignano, surveillai. l'exécution de sa sentence, menaçait ceux qui faisaien, mine de s'y soustraire d'une amende de mille marcs d'argent'. En 1257, Rubaconte accomplissait sans menaces une tâche plus ardue; il réconciliait temporairement à Pistoia deux partis rivaux qui, depuis

[•] Du côle de l'est, en venant du Canto agli Alberti. Cette chapelle fot ériges par lacope des Alberti, après 1374, par devotion à une image de la Midone pentie sur le mur d'une petite maison qu'il y avait en cet endroit. Un l'appelait delle grazie, a cause des nombreux miracles qu'ou lus attribuant. C'est dans la seconde moitié du XV^a siècle que le pont Rubacoute en prit le noin.

^{*} A celte date se rasporte une tradition relative à la fondation de la compagnie de la Misericoide, et qui se trouve relatée, d'après un manuscrit copié en 1605 par Lorenzo Fier, dans l'Istoria dell' oratorio e della venerabile ari hiconfraternità della Misericoidia, scritta da Placido Landani, nouvelle edition, par l'abbé l'illori, Flori, 1845. M. Trollope (l. 119-120) a rapporte cette tradition comme réritable. Elle brouille pourtant des faits de divers temps, que il. Passorim, dans son ouvrage Degli stabiliments di peneficenza, a retabla d'après les documens. Nous en parlerons en leur lieu, c'est-à-dire en 1526.

² Pocori, Storia di San Gemignano, ann. 1233. — Coppi, Annali e memorie d'uomini iliustri di San Gemignano, 1. II, p. 92. — Inghirami, VI, 324.

six longues années, y formaient comme deux villes en une seule, ayant chacune son potestat, ses magistrats, ses corporations de métiers, sans autres rapports que de mêler leur sang aux affreuses tueries de la place publique. Maîtresse absolue de son territoire, tandis que ses voisins avaient encore à conquérir ou à défendre le leur, Florence devenait l'arbitre écouté de leurs différends, surtout quand un sage potestat en savait trouver la solution équitable, dans une heureuse période de paix.

Mais la paix convenit mal à l'humeur batailleuse d'une noblesse qui n'était dans son élément, qui ne faisait ses profits qu'au milieu des combats. Ne la pouvant troubler ni à Florence ni en Toscanc, elle la fuyait pour rejoindre Frédéric II sous les murs de Brescia. On y vit des partisans du pape comme des partisans de l'empereur. Ils n'y étaient point envoyés par leur patrie¹; toutefois elle tolérait, peut-être même approuvait-elle leur départ et leur coopération à cette guerre impériale, fait trop nouveau et trop étrange pour se passer d'explication.

Deux causes rapprochaient alors Florence de Frédéric II : un intérêt manifeste à ménager ce prince en progrès, et les impolitiques rigueurs de Grégoire IX. L'idée fixe d'une croisade grandiose possédait ce pontife : il en voulait faire l'honneur de son règne. Ses dominicains et

Pacification de courte durée! En 1242 et 1248 le parti populaire était encore vaince deux fois et voyat set chefs expulsés. (Fioravanti, c. xiv, ang. 1257. — Inghrami, VI, 522. — Ferrari, II, 266.)

^{*} E assed à Brescu e furouvi i guelfi e i glubellum di Firenza a gara al servigio dello imperadore » (Viliani, VI, 40) — « Molti fiorentimi così guelfi come glubellum in trovarono in quella gue ru più per privato siudio che in nome della lor repubblica. » (Amindato, 1257, I, I accr., I, I, p. 82.) — Cf. Malavolti, part. I, I, V, P 81 r.

ses franciscains, lancés par lui, prêchaient partout la réconciliation et la concorde, obtenaient autant de crédit
qu'ils avaient de serveur. Seule ou presque seule, la mercantile Florence restait froide à leurs accents passionnés.
Giovanni de Schiò', le plus éloquent des frères prêcheurs,
y prêchait au désert, grande humiliation d'amour-propre
pour l'apôtre qui avait soulevé Vicence' et Bologne, et que
l'enthousiasme de ses auditeurs disait chargé d'une mission céleste, marqué au front d'une croix'. Plus humilié
encore de ne pouvoir transformer en croisés des marchands, Grégoire IX oublia, dans sa pieuse celère, que
plus qu'aucune cité d'Italie, Florence soutenait sa prétention exorbitante d'être l'unique pouvoir réel, celui
qui déléguait tous les autres': il excommunia les magistrats et mit la ville en interdit'.

C'était mal choisir son moment. Florence, nous le verrons plus loin, commençait à être fortement travaillée par l'hérésie. L'empereur rouvrait les hostilités, faisait des préparatifs formidables, en vue de conquérir cette riche péninsule qui, « au su du monde entier, était son héritage ', » et d'en ramener toutes les provinces à l'unité de l'Empire'. Au-dessous d'un lieutenant impérial pour toute l'Italie, il instituait emq vicaires généraux, commandants d'armée, qui recevraient directement ses

Bourg 1 26 kil. nord-ouest de Vicence.

Bononierese historia mucella, R. I. S., t. XVIII, 258.

* Regesta Gregorii IX, t. IV, 1, VII, & 104, ap. Cherrier, II, 124.

1 H. Breholles, Hist. dipl., IV, 849. Lignet, loc. cit., p. 740.

^{*} B est surtout connu dans l'histoire sous le nom de Jean de Vicence; ses succès dans cette ville ent fait croire qu'il y était né.

II Breholies, Hist. dipl., V. 777. Mignet, Journal des Savants, decembre 1863, p. 759

taha hereditas mea est, et hoc notum est toti orbi. a (fi. Brenollei, Biot. dipl., t. 11, part. 11, p. 881, unn. 1256.)

ordres, communiqueraient, au besoin, sans intermédiaires avec lui, réuniraient dans leurs mains tous les pouvoirs, administratifs comme judiciaires, et nommeraient des juges, leurs agents immédiats. Enfin, dans les villes il institua des capitaines, et il se réservait le droit exclusif de les révoquer. La Toscane était une des cinq grandes provinces : elle avait son vicaire général.

Que cette hiérarchie fût mal combinée, qu'avec sa prétention de tout voir, de tout faire par lui-même, Frédérie désit d'une main ce qu'il faisait de l'autre et se condamnat à l'impuissance, on ne saurait le contester : mais alors ce colosse aux pieds d'argile paraissait formidable. L'organisation nouvelle donnée à son empire semblait y assurer partout son pouvoir. Les plus obstinés partisans du pape, Mantoue, la Marche de Trévise, le comte de San Bonifazio, le marquis d'Este, se soumettaient humblement à l'empereur . Comment Florence, frappée des foudres pontificales, n'eût-elle pas porté vers lui ses regards? Elle y mit pourtant quelque réserve, comme par honte d'une telle volte-face, et peut-être pour ne pas s'interdire tout retour à ses anciens errements. Elle ne fit aucun acte formel de soumission; mais en permettant à ses citoyens de se rendre au camp impérial devant Brescia, elle était à Frédéric tout prétexto de la traiter en ennemie. Si elle n'obtint pas de lui des faveurs signalées, c'est qu'au fond, entre elle et lui persistait l'antipathie. De mœurs douces, sauf en leurs rares moments de fureur, les Florentins ne voyaient pas sans répulsion une guerre où les belligérants rivalisaient

Malvecii Chronicon Brixionum, c. xxiv, R 1 8., t. XIV, 909.

H. Breholles, Hist. dipl., introd., p. 471, 484, 490; t. 11, p. 248.
 Voy. plus haut, chap. précéd., p. 280, note 2.

de cruautés. Ce n'est pas eux qui eussent imaginé, comme le prince en qui reparaissait le Teuton sous le vernis italien, de protéger leurs machines en y faisant attacher des prisonniers vivants, on, comme les Brescians assiégés, d'opposer aux béliers qui ébranlaient leurs murs des captifs impériaux suspendus à de longues cordes '. Si le succès encore avait fait oublier ces barbaries impériales Mais non, le siége échouait honteusement. Les nobles florentins s'éloignaient donc en toute hâte. Ils rougissaient d'autant plus d'un chef sans entroilles, que sa fortune semblait sur le déclin. Ils ne se doutaient guère qu'il les allait suivre en Toscane, pour y appesantir sa main de fer.

Une seconde fois, le 20 mars 1259, l'excommunication châtiait sou impiété, acs mœurs dépravées et surtout sa prétention de rattacher la Sardaigne à l'Empire. Pour braver son adversaire de plus près, il ne tarda pas à s'acheminer vers Pise. Il avait résolu d'y passer l'hiver. Il s'y sentait, grâce à la flotte pisane, moins éloigné du midi, vrai fondement de sa puissance, et assez près du nord pour surveiller les papalins saus être à leur merci. Il n'avait qu'à monter sur ces précieuses gulères pour s'assurer la Sardaigne, pour tenir Gênes et Venise en échec. Il se flattait, en outre, d'apaiser les discordes pisanes, qui ne permettaient pas de donner à cet instrument de règne une plus grande extension. Déjà, dans

* Matth. Paris, p. 321, éd. de Paris, 1644.

Flamme dal Borgo, Duss. IV, p. 178-185. — Stamondt, II, 225-228.

^{*} Malvecii Chron. Brix., 1238, R. I. S., t. XIV, 911. — Chronicon Estense, R. I. S., t. XV, 508. — Monachi patawni Chron., R. I. S. t. VIII, 677.

⁵ Il y était le 25 décembre 1239. Il en repartit en avril pour le midi. (Voy. Bohmer, Regesta, p. 191.)

ce dessein, il s'était fait précéder de Gebhard d'Arnstein, son lieutenant pour toute l'Italie (mai 1258). Gebhard avait rencontré frères mineurs et frères prêcheurs le crucifix aux mains, le mot de liberté à la bouche, parcourant la Toscane pour y donner à l'excommunication la plus grande publicité¹, entrant dans les cabanes comme dans les palais, poussant à la révolte le riche comme le pauvre, promettant aux nobles les terres des Impériaux, et aux villes des subsides en argent². Mais en apparaissant avec une poignée d'hommes d'armes, il avait ramené ou maintenu dans l'obéissance tout le pays.

Le séjour prolongé qu'y fit l'empereur lui-même confirma les Toscans dans leur prudente soumission. Nulle part, durant cette période, on ne les trouve rebelles. Florence n'élit que des potestats dévoués à Frédéric Tel était Rubaconte en 1257°; tels sont Guglielmo Usimbardi et Angelo Malabranca en 1258, Guido Rossi de Sesso en 1259, Castellano des Cafferi en 1240°. Sous ce dernier, trois citoyens sont désignés pour contracter un emprunt. Il s'agit de solder les troupes impériales°. En 1241, Ugo

^{* «} Solematter publicare as nuntuare curetis et faciatis simili modo per vestras civitates et dioceses publicare et etiam nuntiare, » (Ann. ecct., 1259, § 16, XXI, 214.)

^{*} Cherrier, II, 193.

Interes Florentias obederunt cometi Gaboardo qui erat in Tuscia pro imperatore, dantes codegium Robacometi de Mandello sorum potestati. Kunde tota Tuscia subdita fust imperatori, » (Ghron. de rebus in Italia gestia ab anno 1154 ad ann. 1384, p. 173, ins. de la Bibl. du musée Britannique, édité par H. H. Breholles, Para, 1856, in-4°, et pubble de nouvesu par l'erta (t. XVIII) sous ce trire: Annales placentins gibellini. L'editeur allemand dit que son texte est plus pur. Je n'as pas trouvé de difference sensible dans tous les passages dont j'as eu 2 me servir.) Cf. H. Bréholles, Hist. dipl., Introd., p. 484.

Officiales forenses, etc.

^{*} Ammirato les nomine Guidalotto, Volto dall'Orco, Ubaldino di Guicciardo. (Ann. 1240, I. I accr., t. I, p. 83.)

Ugolini Latini de Castello, en 1242, Gottifredo des Conti', gouvernent encore Florence au nom du maître, «lequel, dit Ammirato, ne changeait pas de manière de vivre et de penser, suivant les saisons'. » S'éloigne-t-il, il se fait remplacer par son bâtard Enzio, roi de Sardaigne (1240-1246)', par Pancolfo de Fasanella, capitaine ou vicaire général (1240-1245), par Frédéric d'Antioche, fruit, comme Enzio, de ses trop libres et trop nombreuses amours (1246)'.

Ce joug, nouveau pour elle, Florence le supportait impatiemment. Ne sachant ni flatter ni servir un ancien adversaire, elle voyait ses rivales obtenir de lui mille avantages, mille priviléges dont elle souffrait dans ses industries et son trafic. Elle se rapprochait du saint-siège, qui, sans donte, l'avait frappée, mais qui ne la frappait plus. Elle relevait dans son sein le parti de l'Église, en face du parti de l'empereur". Il ne s'agissait point encore, comme à Pérouse, de ressaisir le pouvoir'. Par l'éloignement, l'érouse était presque hors d'atteinte, tandis qu'en deux journées de marche on pouvait fondre de l'ise sur Florence. Mais la faction pontificale se préparait à la lutte par ces manifestations, puériles en apparence, sérieuses

Ammirato met ce dernier en 1241 ; il est en contradiction avec la liste des Officiales forenses.

^{* «} Il quile dall'usam modo di vivere non variando perchè si variassero le stagioni, fu ne' modestini pensieri trovato dell'anno 1241 » (Ammurato, 1240, I. I acc., t. I, p. 83.)

^{*} Enzio, Bensins ou Heinz avait pour mère Bianca Lauxa, une Lombarde. Yoy Münch, König Enzius, Ludwisburg, 1828, et Reumont, Tao. cron., storia letteraria, ann. 1225.

H. Bréholles, Hust, dipl. Introd., p. 491.

[•] all nome delle loro sette in Firenze nen era nominato se non parte di chiesa e parte d'imperio. » (Stefani, l. II, Rub. 82.)

au fond, qui sont la ressource des faibles, et qui leur permettent de se rallier comme de se compter. Tout différait entre elle et la faction impériale : les habitudes, les gestes, les actes, la couleur des vêtements, la forme des creneaux et des tours, les lieux de réunion et de promenade, la façon de couper l'ail et de faire claquer les doigts. L'une se réunit à San Pier Scheraggio, l'autre à San Giovanni. Ceux-là ont trois fenêtres de front à leurs demeures, ceux-ci deux seulement. On prête serment d'une part en levant l'index, de l'autre en levant le pouce, lci on coupe les pommes de travers, là perpendiculairement. Aux vases simples on oppose des vases ciselés, aux roses blanches des roses rouges. On est pour l'empereur ou pour le pape, selon qu'on porte à gauche ou à droite les plumes du chaperon'. La guerre des chansons parcourt les rues : « Le parti papal s'est écroulé, le parti impérial l'emporte¹! » chantent les victorieux. La raillerie aux apostats est la revanche des vaincus. Le frère Élie, général des Mineurs, ayant passé de l'Église à l'Empire, un franciscain ne peut sortir de son couvent et se montrer dans la ville, sans que les fidèles du pape, paysans, femmes, enfants, le poursuivent de ce refrain, au grand déplaisir de l'ordre : « Va faire escorte à frère Élie, qui a pris la mauvaise voie*. »

Stefani, I. II, R. 82. — Malavolti, part. I, I. V, P 61 v. — Osio, ap.
 Ferrari, II, 407. — Raumer, VI, 604, note. — Burter, II, 469.

(Fra Salambane, Chron , p 111, sp. d'Ancons, loc est , ann. 1240.)

^{* «} Vulgi dicacitate irritatus (le légat) scurrile carmen per compite cantillantis : Ruit pars papalis, pravaluit imperialis, etc. » (Holler, Albert von Beham, p. x, sp. Alemandro d'Ancons, La politica nella poesia del secolo XIII° e XIV°, Nuova Antologia, t. 17, p. 12, jany. 1867.)

Or attorns frate Elia Che pres' ha la mala via.

C'est alors seulement qu'apparaissent, ou du moins que s'acclimatent à Florence les noms fameux de guelfes et de gibelins. Déjà ils étaient connus en Toscane; mais on n'y savait point voir ce cri de guerre de deux nations ennemics, qu'on entendit pour la première fois, assoreton, à la bataille de Weinsberg, où les soldats des Welfs de Bavière et d'Henri le Superbe criaient : Hye Welf! ceux de Conrad II. et des Hohenstaufen : Hye Weiblingen!! Sur l'origine et le sens de ces noms tudesques on émettait les plus diverses, les plus étranges conjectures. L'un supposait deux démons, Gibel et Gualef, adorés dans deux temples, sur deux montagnes de Sicile, s'emparant de deux glaives tombés des mains de l'empereur et du pape, pour pousser les mortels aux guerres implacables'; l'autre, deux femmes qu'on avait vues combattre dans les

* Weibling était un château saue dans les montagnes de llarizfeld, au pave de Wurtemberg (Cherrier, I, 56, note) — Selon Gualvazeo de la Flamma, ces deux noms aurment eté entendus dès 1134 en Sicile : « Qui postea vadens in Apuliam (Conrad, roi d'Alamagne), quemdam ducein Guelphum nomine decapitavit... Ex tune nomen partia Guelphorum et Gibelinoi um în Sicilia (notevit » (Manipulus florum, e casis, R 1 8., t XI, 652.)

* a l't magni pungerent, a duobin demonibus contrarns in cursi nomen acceperunt, quorum unus vocatur Gibel et alter Guslef. Ex quibus quando unus est in sere ab orientali plaga, alter est ab occidentali, et sic faciunt buelfi et Gibellini in Lombordia (Fetri Asoria novariennia Chronicon, R. I. B., t. XVI, 299.)

^{**}Sur l'origine des Welfs, on a dit mille folies. L'auteur du Liquerraus, se fondant sur ce que welf agnétie loup ou chien, fait descendre les Welfs des Catulus de Rome (Gunthere Legarinus seu opus de rebus gestis Imp. Friderics I, libre X Voy. ho. IX, p. 201). L'abbé d'Ursperg les fait vouir de Scythio en Germanie, au temps de Valentanion. — Les Allemands les signalent dès le temps d'Attila (Mullee, Histoire de la Suuse, I, 204, note 2). — Hurter, I, 154, note 2), ou tout au moins mentionnent un Welf qui aurait donné si fille en mariage à Louis le Debonnaire (Eginhardis vita Aar. mayns, l'erts, II, 443 sq. Theyam vita Histoire (Eginhardis vita Aar. mayns, l'erts, II, 443 sq. Theyam vita Histoire (Eginhardis vita Aar. mayns, l'erts, II, 443 sq. Theyam vita Histoire, le p. 2) les fuit comtes d'Attorf, seigneurs de Ravensberg on Souzha.

nuages, le jour où venast au monde le roi Manfred'; un troisième, deux chefs, commandant les deux armées de ce même Manfred et de saint-siège!. A Florence, on y voyait les noms de deux chiens qui se déchiraient à belles dents sur la place publique, et dont la lutte acharnée passionnait les pères après avoir passionné les enfants*. Sous ces inventions puériles, comme sous les plus bizarres étymologies*, paraît le désit d'approprier des noms nouveaux à d'anciennes querelles, d'introduire quelque ordre dans l'infini chaos des conflits privés, des aspirations contradictoires, des rivalités de famille et de caste, des intérêts matériels. Intérêts et rivalités, aspirations et conflits se dissimulaient sous l'antagonisme séculaire de l'Église et de l'Empire, déjà connu de l'Italie au temps de l'exarchat et des empereurs (conoclastes", ravivé au moyen agopar les prétent ons théogratiques de Grégoire VII et les ambitions terrestres des princes allemands. Le double cri

* a Forme gemine mulierum super Tusciam in aera nubigero comparuerunt.... alteram.... vocare posse Geheilum, alteram vero Guelpham. Ezs, ut anunt, junct a brachus envicem colluctantes.... » (Sabar Malespinae Hust. . I, c. t, R. I. S., t. VIII, 787.)

* Malrecu Chron Ibst VIII, cap 3, R. I. S., 1 XIV, 919. — Antonio d'Asti suppose un ancètre de Frederic Barberousse appele Gibellus (Carmen, c. n. R. I. S., t. XIV, 1041); Villani (V, 58), deux Allemanda possé-

dant deux châteaux appeles l'un Guelfe, l'autre Gibelia,

* Una sera quando la tente lassa l'opera, appresso a lo centre, nella cittate di Fiorenza, se apprecare doi cami L'una habe nome guelfo, l'altro ghibellino. Forte se strascinavano. A questo romore de doi cani, la morta compaglia transe. Parte favorava a lo guelfo, e parte a lo ghibellino. • (Historice romance fragmenta, ap. Marateri, Antiq. ital., III, 267.)

4 Selon Matteo V liant, guelle vient de guarda fe, et g belin de guida

belli

¹ G. Capponi, Lettera quarta em Longovardi (Arch. etc., Append., t. X., Il^a part., p. 27). Cf. sur l'origine et les progrès des guelfes et des gibelins, Moratori, Antiquital., t. IV. Des De regimine ac diminione nabilium et plebis. — Vinemain, Hist de Grégoire VII. I, 346. — Ozmam, Dante et la philosophie catholique, Œurres, t. VI. p. 340-345, Paris, 1859.

de guerre dont avaient retenti les champs de bataille en Germanie passa les Alpes avec les Welfs de Bavière et les Hohenstaufen. Il fit fortune en Italie. Les noms de guelfes et de gibelins y désignèrent les partis : d'abord les alliés de ces deux maisons tudesques; puis, quiconque attendait de Italien ou de l'Allemagne le salut public; enfin, quand la guerre des investitures fut terminée, ceux qui défendaient soit contre la noblesse le peuple, soit contre les communes le système féodal.

C'est assez tard, et comme par aventure, que ces deux noms étrangers surent adoptés par les Florentins!. Au nombre des partisans de l'empereur se trouvaient d'excellents catholiques, qu'on réputait nonobstant ennemis de l'Église. Leur serveur religieuse s'en offensait. En 1240, dans une de leurs réunions à San Pier Scheraggio, ils proposèrent et sirent décider que leur cri de ralliement sût désormais non plus : « Vive le parti de l'Empire! » mais : « Vive le parti gibelin! » Le sens était le même, et pourtant les plus inquiètes consciences se rassurèrent. Telle est sur la frivolité humaine la puissance

Leur introduction à Florence date, selon le supplément à Nic de Jamsilla (R. I. S., t. VIII, 584), de 1258 à 1265; selon Saba Malespina (I. 1. c. 1. R. I. S., t. VIII, 587), de quelques unnées auparavant Ventura (Chron. Aslense, e. xvii. R. I. S., t. XI, 176, dit : post obstem Friderici secundi. Malvern (Chron. Brix., R. I. S., t. XIV) dit que sous Frédéric commencèrent ces factions que rostra guelfi et gibellimi nomina habuere, et il ajoute que ces deux noms s'étendirent en 1250 à l'Italie entière. Mis ce dernier mot nous montre l'erreur. On confond l'amploi géneral avec l'origine. Sur ce dernier point, le texte de Stefam que nous citons à la nota suivante est péremptoire, car il est placé dans cet auteur, à l'année 1259 ou 1240 après la fondation du pont Rabaconte. L'autorité de Stefam est corroborée par celle de Ramerio de Pise (De prælius Tuscie, ... V., R. I. S., t. XV, 533), qui il : Sous le règne de Frédéric II. — Inutile d'ajouter que les chroniqueurs florentina emploient besucoup plus tôt qu'il ne faudrait les noms de guelfer et de gibelius.

des mots. En entendant ce cri retentir pour la première fois dans leurs rues, les pontificaux y répondirent naturellement : « Vive le parti guelfe'! » et en voilà pour des siècles. Déjà le sens a changé; il changera encore, Qu'importe? Sous ces noms d'emprunt chacun saura toujours reconnaître les siens. Ce qu'ils masquent ou, si l'on veut, ce qu'ils désignent, c'est l'interminable duel de l'aristocratte défendant les positions conquises, contre la démocratie ardente à les conquérir. Ces gibelins qui soutiennent l'Empire sont des nobles trop effrayés des progrès populaires qui s'accomplissent sous leurs yeux, pour ne pas préférer la tyrannie lointaine, intermittente, d'un empereur dont ils ont peu à redouter. Ces guelfes qui soutiennent l'Église sont des popolani, irrités de l'insolence des nobles, jaloux de s'émanciper, et qui comptent bien, en se donnant au pape, suivre un chef docile, non un maître rebelle à leurs vœux*.

La balance, en 1240, était loin d'être égale entre les deux factions. Frédéric II, dans la vigueur de l'âge, avait le vent en poupe. Grégo re IX pliait, aux approches de la centième année, sous le poids des chagrins*. Il voyait, impuissant, deux cardinaux, trois légats, cent ecclésiastiques*, que des galères génoises portaient à l'embouchure du Tibre, pris par des galères pisanes aux ordres de l'em-

¹ Stefani, 1. II, Rub. 82.

^{* «} Con l'ajuto della chiesa speravano preservare la loro libertà e notto l'imperatore temevano perderla. » (Machiavel, Ist. fior., II, 19). Machiavel est motos judicieux quand il vost l'origine des guelfes et des gibelius dans la querelle des Buondelmonti (p. 18). Il suit alors l'autorité, douteuse sur ce point, de G. Villani (V. 58).

^{* «} Proxime annos centam attigisse Parisius se Wesmonasteriensis testantar... Coris gravioribus fessus ac senectate. » (Ann. eccl., 1241, § 82, XXI, 276.)

^{*} e Qui ultra centum astimentur. = (\$fatth. Parie, p. 581.)

pereur, empêchés de se rendre au concile dont Saint-Jean de Latran allait être le siége, dirigés vers Naples les mains liées comme de vulgaires prisonniers, à fond de cale, par une chaleur étousante, en proie à des myriades de mouches « qui les piquaient comme des scorpions, » jetés malades ou épuisés dans des cachots, « sortant entin des misères de ce monde pour aller au Seigneur avec la palme du martyre¹. » La douleur, l'humiliation, frappèrent à mort le vieux pontise (21 août 1241). Deux ans d'interrègne augmentèrentencore la faiblesse de l'Église¹, et quand les sept cardinaux dont se composait le conclave purent se me tre d'accord, ce sut pour élire un partisan avéré de Frédéric II (1245).

Mais leur choix, qui semblait assurer le triomphe de ce prince, fut le commencement de sa ruine. Finibaldo des Fieschi, connu dans l'histoire sous le grand nom d'Innocent IV, sorta t d'une famille implantée à Gênes depuis le dixième siècle, et qui devait sa fortune aux empereurs. Frédéric, toutefois, avait trop d'expérience pour se bercer d'illusions. A ses courtisans, qu'emportait une joie irréfléchie*, il répondait tristement : « J'ai perdu un bonomi ; aucun pape ne peut être gibelin*, » S'il chercha un moment à éviter l'inévitable, s'il demanda pour Con-

Omnes jam vel morbus vel lethalis invaserat imbecillitus... etc. (Natth. Paris, p. 381.) Cf. Ann. gen., R. I. S., t. VI, 485. — Rich. de S. Germano, R. I. S., t. VI, 1046. — Ann. secl., 1241. §§ 54-71. XXI, 268-275. — Harangoni, R. I. S., Suppl., I, 591. — Tronci, p. 190.

^{*} Ann. acel., 1941, § 85, XXI, 976. — Le successeur unmédiat de Grégoire IX ne régna que dix-sept jours. C'était le cardinal Guffredo de Castigione, exalte sous la non de Célesun IV.

^{* -} De ejus crestione in curis Frideric, exsultatio magna fuit. - (Andrew Bandari Chron., R. I. S., t. MI, 354.)

^{*} a Perdidi bonum amicum qua nullus papa potest esse ghibellinus » (Gualv. de la Flamma, Manip. flor., c. ccuxvi, R. I. S., t X., 680.)

rad, son fils et son héritter, la main d'une nièce du nouveau pontife, dont les desseins étaient encore un mystère, il se flattait peu de réussir; il ne pensait pas même à acheter le succès. Il continuait à détenir le patrimoine de saint P.erre; il persistait dans l'insubordination, l'impiété, les mauvaises mœurs; il n'attendait pas que la guerre lui fût déclarée: il faisait le siège de Viterbe, résidence favorite des papes, qui s'y trouvaient plus en sûreté qu'à Rome; il tentait, avec trois cents chevaux toscans, d'enlever Innocent IV.

Ce guet-apens, s'il eût fait du pape le prisonnier de l'empereur, eût déconcerté les guelfes et rendu vains tous leurs efforts. Mais quand ils voient leur chef à l'abri sur les galères génoises, ils se rattachent à l'espérance. Libre et indépendant, innocent IV ne ménage plus son perfide ennemi. Il ne peut le combattre par les armes? ses légats parcourent l'empire et provoquent la rébellion contre un rebelle. Lui-même, sur son passage, il soulève les villes guelfes, il frappe l'empereur d'une troisième excommunication, et il convoque à Lyon le concile œcuménique qui doit le déposer.

Ce coup terrible ramena Frédéric en Toscane (1245). Abandonné de ses sujets au nord des Alpes, il ne trouvait qu'en Italie des esprits assez libres pour lui rester fidèles. Plus que jamais il avait besoin de la flotte pisane pour assurer ses communications rapides avec Naples et la Sicile, pour protéger les côtes de son royaume contre les

20

[•] e Ut idem papa posten asserebat. » (Maith Faris, p. 431.)

Petri de Vinca Épistore, I. II, c. x, p. 260 (éd. d'Amberg). — Ann. evel., 1245 § 1 XXI 317 — Ann. gen., R. 1, 8, t. VI, 505. — Curbio, Vita Inn. IV, § 13, 14, R. I. S. t. III, part. I. — Matth. Paris, p. 431 — Ammirato, I. I accr., 1, I, p. 84.

agressions des Génois. Mais ce despote, jadis si fier, se fait humble aujourd'hui. Obsédé de superstitions, il évite Florence⁴, parce qu'un des astrologues qu'il trainait à sa suite lui prédisait la mort en un lieu dont le nométait formé du mot fleur⁴. Il erre de ville en ville, va de Pise⁴ à Grosseto⁴, de Grosseto à Sienne; il demande aux Siennois des milices pour la Lombardie, et il ne les obtient que pour la Toscane, où il n'en avait nul besoin. Il accepte pourtant, faute de mieux, et il envoic ces renforts contre Pérouse, sous les ordres de Frédéric d'Antioche, son vicaire général⁴. Ce bâtard, il essaye vainement de le rendre respectable. Il le recommande par lettres spéciales aux Florentins, « dont il lui a confié le gouvernement, car il n'y a pas, dit-il, de ville en Italic à laquelle nous portions plus d'intérêt⁴. Celui qui vous est envoyé, c'est la chair

1 e Non volle estrure in Firenze. » (Villan., VI, 35.) L'auteur de la chronique attribuée à Ric Malespini (c. catat) dit même chose.

* Lung, Reichsarchiv, XIII, 53, Leipzig, 1713, ap. Bohmer, Regesta, p. 193.

* Schöpfim, Alsatic diplomatica, Naturbeim, 1772, ap. Böhmer, p. 194.

• Com cordi nobie sit sic semper unpern nostri providere negotus, ut quantum necessitas rerum patitur, cum commoditate nostrum fidelium precuretur, cum dictus noster exercitus, concurrentibus in cum nostris Lombardie fidelibus ad confusionem rebeilium satis laudabiliter sit instructus... » 26 mai 1246, Arch. de Sienne, Caleffo vecchio, p. 250.)

 « Ad civitatis vestras regimen cuisas inter omnes civitates Ital as attenta nos cura sollicitat. » (Finderica epistola Florentinia, ap. Petri de Vinea

Lput., J. Ili, ep. 9, p. 599, ed. d'Amberg.)

^{*} Compererat Fridericus ab astrologis se moriturum ad Portas ferreas, quum pervenisset ad oppidum nomen habens a flore. * {Fr. Pipint Chron., c. 11, R. 1 S. 1 IX 660.) — 1 Trovando per suoi aguri... come dorera morire in Firenza... (Villam, VI, 55.) — On suit qu'il mourut à Castel Ferentino ou Fiorentino (les deux formes se trouvent, la dermère dans Pipino. c. 21, p. 660, et dans l'appendice à Gaufrido Malaterra, R. I. S., t. V, 605), à six milles de la forteresse de Lucera. — Four donner pleinement raison à la prédiction, en ajoute que dans la chambre où il mourut on trouva une porte de fer.

de notre chair, les os de nos os. Il vous arrive muni de pleins pouvoirs pour maintenir la tranquillité, faire fleurir la justice, châtier les coupables et les rebelles, rendre la force aux fidèles de l'Empire dans la dévouée Florence'. Il n'a pas seulement l'autorité d'un gouverneur ordinaire. Représentez-vous donc le père dans le fils, dépositaire de la juissance impériale dans toute sa plénitude. Si quelqu'un, ce que nous ne croyons pas, osait lancer contre lui le caillou de la malveillance, nous le poursuivrions d'un jugement plus sévère que si, dans sa témérité, il s'attaquait à notre personne."

Ces protestations d'amitié cachaient mat la défiance qu'inspiraient à Frédéric et que méritaient les Florentins. S'ils n'allaient pas jusqu'à la révolte, c'est qu'ils savaient l'empereur inexorable en ses colères. Le bruit courait, en effet, de femmes et d'enfants morts de faim dans leurs prisons, de prisonniers à qui les bourreaux crevaient les yeux, coupaient le nez, le p.ed, la main, avant de les jeter dans les flammes ou dans la mer'. Ils feignaient donc de donner librement leurs suffrages à des maîtres imposés; ils conféraient deux fois à Frédéric d'Antioche la charge de potestat, ils obéissaient à ses vicaires comme

* • Fideles nostri devota Florentia ium grati rectoria oculia refloreant novitate... Ut facmoresos et insigniter seu contumaciter se gerentes liberius anumatvertere valeat, sibi concedimus noes nostras. » (lbid.)

* a Et a forte, quod omamo non credimas, contra eum quagnam inderotionis calcinoum elevaret, trangressores hujusmodi acerbiori judicio prosequemur quam si etiam in personam nostram hæc alicujus vel aliquorum temeritas attentaret. a (Ibid.)

* Lettre de Gauthier d'Ocra au roi d'Angleterre, sept. 1246 (fl. Bré-holles, Hist. dipl., t. VI, part. I, p. 458) — Fazello, De rebus sicuis, poeter dec., l. VIII, p. 444, ap. Hist. dipl., Introd., p. 98. — Appendix ad milimum capitulum Gaufridi Malaterræ (R. L. S., t. V, 603).

 En 1246, Emanurie Dorsa, en 1247, Rogerso de Bagnolo, sont vicaires de Fredéric d'Antioche à Florence. Un peut voir dans la liste des Officiales à lui-même, ou du moins ils ne protestaient pas ouvertement, même contre les abus de pouvoir. Mais sous ces actes, dictés par la prudence, perçaient les véritables sentiments. Entre les deux élections du bâtard, Florence élisait, pour faire montre d'indépendance, Ugo Ugolini de Castello¹. Loin de ceder, comme Volterre, Chiusi, Pise, Sienne et Pistoia, à la fascination impériale, elle se renfermait dans une réserve glaciale et y maintenait à son exemple les communes qui gravitaient dans son orbite, Lucques, Poggibonzi, Montalcino, Montepulciano, Orvieto¹.

L'empereur le sentait, mais, n'exerçant plus qu'une autorité précaire, il évitait de heurter de front des sujets jaloux d'être des citoyens. Il en était réduit à conspirer contre eux. Il entretenait parmi eux de secrètes intelligences : les relations nouées sous les murs de Brescia portaient leurs détestables fruits. Il s'étudiait à inspirer confiance aux gibelins et aux hérétiques. Ayant exigé que chaque parti, dans chaque ville, lui remit des otages, il les internait à San Miniato al Tedesco; mais aussitôt il rendait aux gibelins la liberté et retenait les guelfes, réduits à vivre d'aumônes dans cet inexpugnable château a. Il « détruisait les fidèles de la sainte Église dans toute cité soumise à son pouvoir ' », et par là s'atachait de corps et d'âme tous les hommes d'orthodoxie suspecte que le saint-siège poursuivait par le fer et le feu. Il faisait exhorter les Überti à soulever leurs partisans gibelins

forenses que Fréderic, arrivé en decembre 1246, n'attendit pas longtemps in nemination. — Cf. Paol no. p. 19, 20.

Officiales forenses. — Paolino, 19, 20.

5 Vidam, VI, 55.

* Ibid.

Fiorazanti, c. xiv ann 1245. — Inghirami, VI, 352. — Cecina, p. 44.
 Cor. Storia di Chiusi, R. I. S., Suppl., I, 920.

et à jeter les guelfes dans l'exil. Il leur promettait l'énergique concours de ses gens d'armes ¹. Si Villani l'accuse à tort d'avo r « fait commencer à Florence les dissensions et les batailles entre citoyens ² », il est vrai, du moins, qu'il en suscita de plus terribles et plus funestes que les précédentes. On vit le sang couler à flots, et la lutte prit fin, non par un accord avec les combattants, mais par la mort on le bannissement des vaincus.

Des deux parts, au début, les forces semblent égales. Du côte des gibelins et sous la conduite des Überti s'étaient rangées les puissantes familles des Tedaldini, des Caponsacchi, des Elisei, des Abati, des Cattani de Castiglione, des Brunelleschi, des Lamberti, des Amieri, des Scolari, des Soldanieri, des Guidi. Du côté des guelfes étaient les Donati, les Visdomini, les Adimari, les Pazzi, les Del Bagno, les Palci, les Guidalotti, les Tosinghi, les Agli, les Tornaquinci, les Vecchietti, les Buondelmonti, les Giandonati, les Gianfigliazzi, les Rossi, les Nerlis. S'il y a parmi ces familles des noms nouveaux, inconnus en 1215, c'est que plusieurs avaient grandi, tandis que d'autres s'étaient amoindries; mais on ne voit pas qu'aucune, parmi les plus anciennes, eût changé de parti. Déjà les guelses avaient l'avantage du nombre, et ils s'appuyaient, en outre, sur cette puissante, quoique obscure réserve des classes populaires, dont l'appoint devait un jour assurer le triomphe à la faction qu'elle soutiendrait. Pour le moment, les gibelins rétablissaient l'équilibre

Reumont, Tax. cron , ann. 1947,

Ibid. — Cl. Leon. Bruns Arctins Historiurum florentinarum 1 I,
 p. 19, Strasbourg, 1610.

^{* «} Per la qual cosa fece commeiare dissensione e battaglia estadina in Firenze. » (Vilani, VI, 33.)

par leur supériorité au métier des armes, le seul qu'enssent jamais exercé la plupart d'entre eux, et surtout par l'unité du commandement, qui manquait à leurs adversaires. Les Buondelmonti, en effet, mis en vue par la tragique fin d'un brillant cavalier de leur nom, n'étaient point parvenus, cependant, à établir leur suprématie sur les guelfes. Les Bonati y prétendaient également et semblaient plus près d'y rénssir; mais leur orgueil nuisait à leur autorité, et le temps n'était pas venu encore où ils parviendraient à l'imposer.

Durant toute l'année 1247, les deux partis vécurent en armes derrière leurs barricades, se livrant par occasion à des escarmouches partielles et dans l'attente d'une générale collision. Des deux parts on sentant la pacification impossible, tan, que les combats n'auraient pas décidé. Entre adversaires qui se supposent des forces égales, toute paix n'est qu'une trêve, tout prétexte est hon pour la rompre : il n'est rien que les peuples, en cela moins différents des particuliers qu'on ne pense, supportent moins aisément que l'égalité. Pour les guelfes, d'ailleurs, il s'agissait de vivre ou de ne vivre plus dans leur patrie, car les gibelins, confiants dans l'appui de l'empereur, menaçaient hautement de les en expulser.

Le nœud de la question était au quartier de San Pier Scheraggio. Les guelfes, on l'a vu, y vivaient en nombre; ils y génaient par leur présence les réunions gibelines autour des forteresses qu'habitaient les Überti. Déloger ces témoins incommodes fut tout d'abord le but du parti qui osa prendre l'offensive. Mais pour l'atteindre plus sûrement, il résolut d'attaquer dans les six quartiers à la fois. A chacun d'eux commandait une famille qui réunissait

ses adhérents au pied de sa tour ', et qui, sur divers points, trouvait en face d'elle d'anciens amis, des alliés, des parents. Ainsi les liens du sang unissaient les Scolari et les Buondelmonti, opposés les uns aux autres dans le Borgo Sant' Apostolo. Multe part la lutte ne fut plus acharnée, plus implacable qu'aux lieux où s'entre-tuaient ces frères ennemis. Mais elle n'y était, en quelque sorte, qu'une babile diversion. Peu à peu les Uperti en rappe-

 Les chroniqueurs nous donnent le détail des familles de chaque partidans chaque quartier ;

san run scunnance (emplecement des U/Kai).

Gibeline: Thert, Pifanti, Infanguii, Amulei, Malespini, Vologiumo.

Guelfes : Bagness, Pulci, Guidalotti, Gherardisi, Fornboschi, Sacchetti, Manieri, Lucardest, Chiermontesi, Comprobbest, Cavalcanti, Ba Quona,

PORTA PAR MERO (canto del Pazza).

Gibeline: Tedaldini, Lisei, Caponsacchi, Ginochi, Abiti, Galigari,

Guelfes : Budomini, Donnti, Pazzi Ardinghi, Totaldi, Cerchi, pietre des Giugni.

roura aux atomo (canto alla paglia, en face du Borgo S. Lorenza).

Gibelens. Lancus de Castiglione, Birrucci, Agelanti, une partie des Branclleschi et beaucoup de populani, bérétiques ou saires.

Guelfee : Tosinghi, Agli, Sixi, Arrigueca

225 BRANCACCIO MUJ. S. PADERGRIO, VIR della Spada)

Cabelana : Lamborti, Caprana, Toschi, Ameria Palermana, Rigliocella, une portre des Pigli,

Guelfes . L'autre partie des Pigli, Tornaquinei, Verchietti, Bostichi.

sonce sevr' arosteto près de Ponte vecchio).

Giberies : Scoleri, Soldenieri, Galli, Cappiardi, une partie des Guidi-

Guelfes: Buondelmonta, Scala, Bosturia, Guandonata Guanlightezzi, Gualterotti, Importum.

GLIBARNO,

Gibelina : Gangalandi, Ubbriachi, Kannel t.

Gualfea : North, Rosai, Frescobaschi Barch, Mozzi.

Dans ce classement empranté à Villant, or peut remarquer qu'il est question d'une partie des Guidi et des Brunelleschi parmi les gibelius, et non de l'autre parmi les gue fes, C'est sins doute que cette autre partie des deux familles habitait la compagne. (Voy. Villani, VI, 33.)

laient sans bruit leurs partisans pour les grouper autour d'eux, et, au risque d'être battus ailleurs, pour frapper là le coup décisif. Déjà, par cette tactique, ils avaient pris l'avantage, quand les guelfes d'Oltrarno, l'ayant devince, essayèrent de la déjouer. Abandonnant leurs foyers et leurs serragli, trop excentriques pour que la possession en influât beaucoup sur le résultat général, ils se portèrent brusquement sur San Pier Scheraggio, Les ponts étant défendus, ils passèrent par les digues ou écluses de l'Arno ', avant qu'on eût l'idée de leur couper ce chemin aventureux. Leurs amis des autres sestiers suivirent aussitôt leur exemple, mais avec moins d'opportunité, car il n'était pas indifférent, sur la rive droite. d'abandonner quatre quartiers sur cinq aux gibelins. Ceux-ci, d'ailleurs, à travers mille obstacles, enlevaient l'une après l'autre les barricades des guelfes, et arrivaient à celles des Guidalotti et des Bagnesi, en face de la porte qui, de ce côté-là, donnait sur la campagne.

Tout à coup, le 30 janvier 1248, on apprend que cette porte et les autres dont les gibelins étaient maîtres venaient de s'ouvrir devant le prince d'Antioche, suivi de quinze cents cavaliers et cinq cents pedoni allemands. Ce fut pour les guelfes le coup de la mort. De personne ils n'attendaient aucun secours : le pape était à Lyon, et dans toute la Toscane dominait leur ennemi. Ne doutant plus de la défaite, ils s'achamèrent néanmoins au combat. Pendant trois jours encore, du dimanche au mer credi, ils disputérent pied à pied le terrain avec le cou-

¹ Ces digues portaient des lors et portent encors aujourd'hui le nom de pescais.

^{*} Stefani, I. II, Rub. 84. Villani (VI, 53 dit . « Sedici centinaia di caralieri tedeschi a cavallo di sua gente. » M. Reumont (Tau. cron.), 1800.

rage du désespoir '. Mais décimés, couverts de blessures, ils durent, à la fin, sortir de Forence '. Ils le firent avec lenteur et dignité, non sans avoir accompli, sur le point où ils dominaient encore, une triste cérémonie, où parurent au grand jour leurs virils sentiments.

Dans une des précedentes batailles avait péri un de leurs compagnons, chevalier de grande renommée, qu'on appelait Rustico Marignolli, Jusqu'au dernier moment, et malgré ses souffrances, il avait tenu dans ses vaillantes mains l'étendard de son parti. Laisser son cadavre sans sépulture, c'était le livrer, pour être mis en pièces, aux vindicatifs gibelins. On résolut donc de l'ensevelir à San Lorenzo. Le cercueil y fut porté sur les épaules de chevaliers bardés de fer, tenant, en guise de cierges, leurs lances et leurs arbalètes. Au soleil reloisaient les cuirasses, les épieux et les faux, tandis que les bannières renversées trainaient à terre en signe de deuil. Tous les visages exprimaient la douleur, mais plus encore la colère et la soif de la vengeance. Lui, du moins, disait-on de toutes parts, il ne rougirait pas d'une fuite honteuse, d'un misérable exil ou l'on verrait mourir de faim les femmes et les enfants. Exaltés par leurs tristes pensées, comme par cet émouvant spectacle, les jeunes gens redemandaient à grands cris le combat, la mort dans la ville natale, une sépulture noncrable dans le tombeau de leurs pères. Pour les rappeler à la résignation et à la prudence, il fallut les conseils, les ordres mêmes des hommes mûrs 4,

Ces trois jours doivent être entendus en comptant celui de l'arrivée des Allemande.

^{*} Villani, VI, 33-35. — Leon Bruni Aret., 1. 1, p. 19. — Ammirato, 1247-1249, I. I accr., t. I, p. 85-86.

^{*} Ammirato, 1248, I. I accr., t. I. p. 86.

témoins déjà de trop de vicissitudes pour désespérer jamais de l'avenir.

Dans la nuit du 2 février 1248, ils accomplirent enfinleur triste exode. Les petites gens se dispersèrent dans la compagne ; les grands se concentrèrent dans les châteaux de Montevarchi, de Capraja, de Pelago, de Ristonchio, de Magnale, de Cascia. Ainsi ils entouraient Florence et son territoire, resolus à y déchainer la guerre, puisque leurs ennemis y faisaient la loi ". C'était leur manière d'aimer la patrie que d'y vouloir dominer à tout prix, réel et déplorable travers, mais dont ne sauraient leur faire no crime des peuples qui ont vu marcher contre eux, dans les rangs d'armées étrangères, leurs propres émigrés. La faute des Guelfes fut, alors, de partir volontairement pour échapper aux conséquences de la défaite. Redoutables encore, ils pouvaient, en posant les armes, imposer leurs conditions. Ils donnèrent, en s'éloignant, un exemple doublement funeste : ils apprirent aux vain-

Un ma., œuvre relativement récente de quelque éradit, nous donne comme suit le nom des familles guélles qui quitièrent Florence : Buondelmonts, Bards, Ragnesi, Pulci, Namers, Comprobbem, Scals, Importuns, Veccinetti, Nerls, Frescolath, Gherardins, Suidalotts, Lucardess, Lavalents, Ginnighazzi, Bostichi, Tosinghi, Agu, Bisdomini, Della Bella, Giandonati, Tornaquines, Arrigueci, Adimars, Donati, Tedaldins, Gerchi, Sixis, Pazzi, Ardinghi, Rossi, Mozzi, Foraboschi, Sacchetti, Chiaramon esi, Gualterotti. (Bibl. nat., mis. statiens, n° 745.) — Quant h la date, Villani (V. 55) dit 1248; Americato (100. cn.) et M. G. Capponi (I. 29), pensant nu vieux style, corrigent en 1249. Naisce chiffre est inadmissible. Il fautrait suppuser que les Florentinis restèrent deux ans sous les armes. Une erreur de Villani ou de ses copistes est plus probable. M. Reumont, M. Bonaini, disent commo nous 1248. Villani met à cette année, en avril, les évenements subsémients.

^{* •} E in quelle castella dimorando, facesno gran guerra alla cattà e al contado a (Villani, VI 35) Cf. Stefani, I II, Rub. 83. — Voy aumi Boraini, Della parte guelfa in Firenze, ap. Giornale sterico degli archivi toscani, t. II, p. 174, pullei-septembre 1858.

queurs à faire place nette par l'exil, et aux vaincus à chercher leur revanche dans la dévastation et la ruine du sol natal.

Cependant les gibelins, maîtres du gouvernement comme de la ville, prenaient leurs mesures pour que leur victoire fût de durée. Ils crurent qu'en détruisant les demeures et les tours de leurs ennemis, ils leur ôteraient tout moyen de recouvrer jamais leur puissance perdue. Ils en ruinèrent selon les uns vingt-quatre, selon les autres environ trente-six. Dans le nombre était le « noble » palais des Tosinghi, si supérieur à tous les autres qu'en l'appelait par excellence il Palazzo. Il s'élevait sur le Mercato vecchio, à une hauteur de quatre-vingt-dix brasses, orné de colonnettes de marbre et flanqué d'une tour superbe qui avait quarante brasses de plus. De ce chef-d'œuvre de l'art primitif, qui en pouvait inspirer d'autres, il ne resta plus qu'un souvenir.

L'église cathédrale de San Giovanni n'avait pas, ellemême, trouvé grâce devant ces nouveaux vandales. Ils la voulaient renverser parce qu'elle servait aux réunions des guelfes, mais ils n'osaient le faire directement, par crainte du sacrilège, ou, pour mieux dire, des maux dont le saint patron de Florence pourrait, dans son courroux, les accabler. Ils imaginèrent un expédient naîf et tout ensemble raffiné. Sur la place, à l'entrée du Corso de-

* Vittani, VI, 33. - Stefani, I. II, Rub. 83.

⁴ Questa fu la prima volta cho neuno nomo usel di Pirense, per arte della qual cosa molto male è seguntato poi. (Paolino, 1248, p. 19.)

Quella de' Tesinghi in su Mercato vecchio, chiamato il palazzo (Villani, Vi 33)

⁴ Nous dennous les chiffres de Villani. Les auteurs modernes les modifient, mais sans citer d'autoriés.

ali Adimari', et à l'endroit où l'on voit encore aujourd'hui un petit mais élégant oratoire , s'élevait une tour haute de cent vingt brasses*, On l'appelait Torre al guardomorto, parce que, pendant un nombre d'heures déterminé, on y gardait les cadavres des magnats qui devaient être ensevelis dans l'église même de San Giovanni, Niccola Pisano, si célèbre depuis comme sculpteur et comme architecte, suggéra aux gibelins l'idée de saper cette tour par la base, de manière qu'elle tombât d'elle-même de tout son poids sur la sainte rotonde et n'en laissât rien subsister que d'énormes debris . Le quardamorto, étayé de grosses poutres, fut attaqué à la base par la scie, et quand on l'eut ainsi comme suspendu en l'air, on mit le feu aux étais. Mais le hasard, de mauvais calculs ou l'interrention de saint Jean, lequel, dit le bon Stefani, « sait faire quand il veut" », furent cause que la tour tomba d'un autre côté, au milieu de la place, sans endommager la moindre pierre de la vieille cathédrale. Tous les Florentins en furent émerveillés, et le peuple, guelfe au fond de l'âme, en parut tout joyeux".

Gelus de l'ancien b
 p
 p
 ini del Bigallo.

* C'est Vasari qui attribue cette invention à Niccola Pisano (voy. l'édition

excellente de Lemonnier, t. I. p. 265-266, Flor. 1841).

Il popolo ne fu molto allegro ch' ella non vi cadde (Villant, VI, 33).

Disons ici, pour ceux qui ne sont pas familiers avec la langue italienne, que degli a le meme sens que dei ou de', et n'en diffère que parce qu'on l'emploie demnt les voyelles.

Le praccio ou pras ou brasse de l'horence équivalant environ, dit Sismondi (.11, 455), à 22 peuces. It ne faut pas confondre la brasse florentine avec la brasse maritume qui est de 5 pieds.

³ S. Jeanni sa fare quando vuole. Quando la torre cadde, purve che la spingesse con quella sua insegna per modo che si stese sulla piazza, e solo una pietra non ne tocci (Stefani, l. II, Rub. 85). Cette croyance à l'intervention de saint Jean est parlagée par Villani (Come piacque a Die per reverenza e miracolo del besto Giovanni).

Ces sentiments avoués d'une multitude méprisée faisaient la faiblesse du parti qui triomphait par la violence et dans le sang. Lui aussi, comme la tour du quardumorto, il était en l'air. Pour se préserver de la chute, il dut s'étayor des forces allemandes, garder à sa solde huit cents des hommes d'armes que le prince d'Antioche avait amenés, les laisser sous les ordres du comte Giordano Lancia, un des capitaines impériaux. L'appui de l'étranger n'était point alors une honte; mais il attestait l'impuissance, ou, tout au moins, l'infériorité. Rassurés par ce renfort contre les dangers du dedans, les gibelins devaient conjurer coux du dehors. Dans l'année même de leur triomphe ', ils partirent en guerre contre les exilés qui s'élançaient incessamment des châteaux où ils avaient trouvé asile, pour détruire ou s'approprier, sur le territoire de Florence et jusque dans sa banlieue, les récoltes et les denrées nécessa res aux approvisionnements.

La première attaque fut dirigée contre Montevarchi. De Ganghereta, château des comtes Guidi dans le val d'Arno supérieur *, une partie des Allemands surveillaient les guelfes de cette place incommode et cherchaient l'occasion de fondre sur eux. Les ayant rencontrés, ils leur livrérent « une âpre bataille jusque dans le fleuve : » mais vaincus à la fin ils durent se retirer derrière leurs hautes murailles, laissant aux vainqueurs beaucoup de

morts et de prisonniers (26 avril 1248).

Avvenae che infra l'anno medesimo che i Guelfi furono cacciati "V.I-lani, VI, 33).

[&]quot; Il avan appartenu d'aberd aux comtes l'hertini de Soffena, et il élait devenu par mariage propriété des comtes Guids, à eux confirmée par Henri VI et Fredéric II. Il fut détruit, en 1271, par les habitants, sur l'ordre de Florence.

Fue aspra bettaglia infino nell' Arno (Villani, VI, 33). — Paolino, 1240.

Nullement découragés, les gibelins cherchèrent vers l'ouest leur revanche. Le terrain en semblait mieux choisi. Au château de Capraja, les plus sages, les plus considérables des guelfes se trouvaient loin de tous leurs amis, et près de Frédéric II, qui rongeait son frein à Fucecchio 1, furioux d'avoir vu devant Parme, après deux ans de siège, sa couronne capturée, son trésor pillé, son armée mise en fuite par les défenseurs de cette ville, qu'il croyait tenir à sa merci". En Toscane, lui présent, personne n'osait bouger encore, si las qu'on y fût d'une guerre ruineuse et de la privation des saints offices; personne ne se fût risqué à maudire tout haut l'ennemi de Dieu et des saints . Il y aurait eu péril pour les guelfes à s'aventurer hors de leurs retraites; il y avait impossibilité pour ceux de Capraja de se ravitailler, d'obtenir des secours. Des Allemands requrent la mission facile d'assiéger ce château. Trois mois ils restèrent devant ses murailles*, sans avoir à repousser de sorties, mais aussi sans savoir à quelles extrémités étaient réduits les défenseurs, Incapables d'endurer la famine, et même de comprendre qu'on la puisse endurer, ils les croyaient bien pourvus de vivres,

· Sismondi (II, 268) dit deux mois seulement.

p. 20. — Stefani, i. II, Rub. 85. — Ammirato, I. I accr., t. V. p. 86.

* Fucecchio, alora place forte, est situe à sept milles d'Empol., dixhuit de Lucques, vingt-deux de Pise, vingt-six de Florence (voy. Repetti).

* Voy. Chron. Parmense, R. I. S., t. IX, 770. Rolandini Patavini Chron., I. V. c. IXI, R. I. S., t. VIII, 248. — Chron. Veronense, R. I. S., t. VIII, 634. — Monachi Patavini Chron., R. I. S., t. VIII, 683. — Chron. placentinum, R. I. S., t. XVI, 464. — Memoriale potentium Regionsium, R. E. S., t. VIII, 1415. — Curbio, Vita Inn. IV. § 26, R. I. S., t. III, part. i. — Epistola Parmensium ad Measolanguese (Ann. eccl., 1248, § 17, XXI, 401).

^{*} Malavolti (part. 1, 1, 1, 1, 65 v*) montre les Siennois soumis, et Cocina (p. 46) les Volterrans. On voit dans Fioravanti (c. xiv, p. 224) les habitants de l'istoia faire une muvelle révolution gibeline.

et semblaient disposés à leur accorder de bonnes conditions, quand un des guelles, cordonnier au Mercato vecchio, ne craignit pas de venger une injure privée par la ruine commune. Il se nommait Giovanne del Tosco et avait été anziano . Les chefs militaires ayant négligé de l'appeler dans leurs conseils, il • courut aux portes et cria » aux Allemands que Capraja ne pouvait tenir plus d'un jour encore. Aussitôt les négociations furent rompues, et les guelfes durent se rendre à discrétion .

On les conduisit à Frédéric. Comme ce prince partait pour son royaume, il les emmena avec lui au fond de la Pouille. Sur la demande des gibelins, il sit crever les yeux à tous les nobles prisonniers et ordonna qu'ainsi mutilés on les jetât à la mer'. Un seul, Ranieri Buondelmonti, chevalier, capitaine, et qu'on surnommait il Zingano, le diseur de bonne aventure, trouva tardivement grâce devant lui. L'ayant jugé a sage et magnanime', il lui permit de se retirer avengle dans l'île de Monte Christo, où l'infortuné guelfe prit l'habit religieux et consacra le reste de sa vie aux pratiques de la dévotion, a trouvant ainsi, dit Ammirato, une large compensation à ce qu'il avait

* Villani, VI, 35. Un document montre Fredéric à Pise en mai 1249.

(Affo, III, 584. Bohmer, Regesta, p. 195.)

Villani, VI, 35. — Paolizo, p. 20, 21. — Simone della Tota, p. 194.—

Ammirato, 1249, L. II, t. I, p. 88.

^{*} Uno calzolaio uscito di Firenze, chera stato uno grande anziano, non essendo richiesto al detto consiglio sdegnato si fece alla porta (Villam VI, 35). — C'est Stefani (l. II, Rub. 86) qui donne son nom. Selon lui la prise de Capraja cut licu en septembre, selon Villani, en mai 1249

^{*} E por per lettere e ambasciadori a lui mandati da' Ghibellini di Firenze, a tutt, quelli delle grandi case nobili di Firenze fece trarre gli occhi e guttarli in mare (Villani, VI, 35). Sismondi (II, 268) énost un doute timide : « On l'accuse, » dit-il. A ven dire, Villani est guoife; mais Frédéric est si riche en cruautés qu'on peut tout croire. L'initiative des Gibelius semble confirmee par les paroles enveloppées et amères de Stefani. Yoy. p. suiv.

perdu'. » — « Et voilà, écrit de son côté Stefani, les dots et les joyaux des partis. Quiconque est résolument guelfe ou gibelin ne peut, je pense, faire son salut. Dieu me pardonne si je me trompe, et qu'en ce cas mes paroles soient comme si je ne les avais pas écrites ou prononcées *. » Curieux langage, où la révolte d'un sens droit et l'indignation d'un cœur honnête ne triomphent pas sans combat des traditions invétérées et des prejugés funestes de l'esprit de parti.

Avant même de quitter la Toscane, l'empereur y avait senti s'évanouir son pouvoir . A ses ordres, qu'on n'exécutait plus, il devait déjà substituer des prières, qu'on écoutait avec dédain. De Sienne il lui fallait réclamer un nouveau serment, tant était précaire l'obéissance d'une ville où, dès 1240, Aldobrandino, surnommé Cacciaconti, chassait les comtes et les nobles que couvrait pourtant la protection impériale. Si les Siennois lui accordaient comme par grâce, et le conseil consulté, quarante cavaliers sans archers ni infanterie, ils lui refusaient d'attaquer Arezzo et Pérouse, de tenir garnison dans Castel della P.eve plus longtemps qu'ils ne s'y étaient d'abord engagés. C'était bien pis à Bologne, que les exi-

¹ Stefani, L. II., Rub. 86.

¹ Per la partita che lo Imperadore fece di Toscano, e per la sconfitta che lo Re Euzo hebbe da' Bologness, la forma dello Imperio cominciò alquanto a calace in Toscano (Villini, VI, 38).

^{1 2} mai 1249. Arch. di Sienne, Consiglio della Campana, t. I, p. 33 v.

⁴ Voy. Bedarmati, Storia di Siena, p. 62, ap. Muscellanea Sanese. — Gigli, Diario Sanese, t. XI, p. 568, ap. Chroniques Siennoises, trad. du duc de Dino, p. 140.

^{1 25} et 26 mai 1949 Cons. della Campana, ibid., p.38, 39

^{* 28} juin 1249. Ibd., p. 48 v*. — Le 26 juillet survant, Frédéric demandait encore des soldats à Sienne qui lui en accordant dédaigneusement rangt-canq (Ibid., p. 53-55).

lés florentins acqueillis dans ses murs ramenaient à la cause guelfe et remettaient en possession des villes d'alentour. Enzio, « l'Ach.lle de son temps " », le propre fils de l'empereur, fait prisonvier par les Bolonais (26 mai 1249), n'obtenait sa dé ivrance ni des supplications de son père, ni de l'offre de le racheter à prix d'or, que faisait Frédéric dans une lettre tour à tour pathétique et menaçante, où se mèla taux considérations philosophiques sur l'inconstance de la fortune l'annonce d'une prochaine expédition de son innombrable et triomphante armée". Quelques mois plus tard, en septembre 1249, il reparaissait dans la Toscane, mais relevant d'une grave maladie , et avec une poignée d'hommes hors d'état d'accomplir ses menaces. On ne lui refusait point les honneurs dus à sa dignité : le potestat de Sienne et sa curie, les consuls de l'une et l'autre mercanzia, les prieurs des vingt-quatre. l'allaient complimenter à son arrivée, lui accordaient cinquante cavaliers et cinquante archers comme garde d'honneur *; mais, en décembre, s'il les voulait conserver à son service, il en devait, de sa personne, faire la demande au sein même du conseil général*. Telle fut l'mutilité, comme l'obscurité, de ce voyage et de ce séjour, que les chroniqueurs n'en ont point conservé le souvenir. Nous n'en aurions pas même connaissance, si les docu-

¹ Len, I. IV, c. 8, t. I. 445.

[•] Voy sa lettro dans Petri de Vinea Epistolæ, t. II., c. 34. edit. d'Amberg, p. 502. — On sait qu'Enzio mourut dans sa prison après y avoir vécu vingt-doux ans. Voy. Naith. Paris, 1249, p. 513, et les sources indiquées per Sismondi (II, 268-172).

Percussus est morbi qui dicitur lugdus vel ignis secer (Matth. Paris, 1249, p. 513).

^{4 27} septembre 1249. Arch. de Sienne, Connglio della Campana. p. 71-79.

^{5 91} décembre 1249 Ibid., p. 19 v°

ments conservés aux archives de Sienne n'en faisaient foi '.

Quoique réduits à leurs propres forces, les gibelins ne perdaient point courage. Leur tâche était d'isoler entre eux les châteaux où s'abritaient les guelfes, mais leur embarras fort grand d'y suffire. Il aurait fallu multiplier les sièges, qu'on ne faisait qu'avec le concours de l'infanterie, et par conséquent des petites gens. Or les petites gens, peu portés à la guerre, ne la faisaient qu'à contrecœur à des compatriotes dont, en secret, ils partageaient les sentiments. Le moindre échec, en de telles circonstances, ne pouvait qu'être funeste aux dominateurs du jour. Ils avaient résolu d'isoler Montevarchi, Ostina et Figline, qui formaient comme un triangle dans le vald'Arno supérieur, et triplaient leur force par leurs constantes communications. Nullement inquiétés d'abord, ils se relâchèrent bientôt de leur surveillance, et par là donnèrent prise à leurs ennemis. Ceux-ci, à la faveur d'une nuit noire, s'acheminent sans bruit vers Fighne, pénètrent dans les faubourgs, surprennent les gibelins endormis, les tuent ou les font prisonniers. Quelques fuyards apportent au camp, devant Ostina, la nouvelle inattendue de cet heureux coup de main. Leurs récits effrayés en grossissent l'importance, et les assiégeants, pliant aussitôt leurs tentes, retournent dans la ville na-

Les historiens qui n'écrivent que d'après les chroniqueurs sont tombés autsi dans l'erreur grave de croire que Frédéric avait alors « soumis les guelfes de Florence et affermi son autorité dans toute la Toscane (Sismondi, II, 280) » M. de Cherrier (II, 386-387) dit de son côté que Fréderic bornait alors son ambition au décun à maintenir son royaume de Sicile en paix et à en expulser les agents pontificaux. On voit ce qu'il en faut penser, « L'abandon dans loquel il laissa les Gibelins (II, 587) » fut donc son malbeur et non sa faute.

² Ostina appartenant aux Parxi, Montevarchi à la branche guelfe des fonds. — (Voy. Repetié, III, 538, 705.)

tale, le seul endroit où, désormais, ils se crussent en sûreté (21 septembre 1250) 4.

La prudence, autant que la peur, commandait cette retraite. Très-suspecte était la fidélité de l'armée gibeline, dès que les guelfes remportaient un succès. A Florence même l'effet en était moindre; mais on n'échappait à ce danger que pour tomber dans un autre, aussi redoutable et plus certain. C'était la fatalité de sa condition qu'ayant contre lui la multitude et une portion même de la noblesse, le parti gibelin ne les pût maintenir dans l'obéissance qu'à force de dureté dans le commandement. Cette durcté, d'ailleurs naturelle à leur orgueil, leur aliénait jusqu'aux indifférents, à qui semblait préférable le joug de la faction vaincue, pour cette seule raison qu'ils n'en supportaient pas alors le fardeau*. Les taxes exorbitantes de la guerre, qu'ils payaient sans être admis à en discuter, à en voter le chiffre, paraissaient intolérables, comme l'était la suspension du trafic avec les villes voisines. Ni les marchands ni les artisans ne trouvaient, au même degré que les nobles, dans

Villam, VI, 38. Stefam II, Rub. 87. Ammurato, I. II, t. I, p. 89.

^{*} Quegli della cam delli libert, e tatti fi altri nobili ghibellim tranneggiavano il popolo di gravi storzioni, forze e ingiurie (viliani, VI, 30). Cl. Ammarato, I. II, p. 89. — Ce sont, il est vrai, des guelles qui parlent anna; mais si Florence a été résolument guelfe, une des raisons en est certainement la hauteur, la dureté des gibelius. M. de Cherrier (II, 351, 383), en bame de la démocratie, est trop indutgent pour eux comme pour Frédéric. La démocratie, à proprement parler, n'existant alors nulle parl, quoiqu on surprit parlout des tendances démocratiques. Quand Bologue, pour rathier au scrutin le traté conclu en 1249 avec limota, appelant autour du conseil de la commune les consuls des orfévres et des marchands, ses anciens du peuple, les professeurs et maîtres det écoles, che ne faisait pas un acte démocratique à l'excès. En tout cas, les Italiem ne souffraient pas submit que M de Cherrier paraît le croire des conditions d'existence dont il parle avec tant d'horreur.

les rapines de la guerre une compensation à leurs pertes, et l'intérêt lésé, plus encore que la dignité froissée, augmentait chaque jour leur mécontentement.

Il éclata quand rentrèrent à Florence les gibelins fugitifs. Toutefois, comme ils occupaient les magistratures, comme ils avaient le maniement de la finance et le commandement des hommes d'armes, on résolut d'agir avec carconspection. Une première réunion des opposants eut heu sur la place de San Firenze, au cri de « Vive le peuple !! » La proposition y fut faite de délibérer touchant une nouvelle forme de gouvernement. To is en tombèrent d'accord, mais quoique armés, ils se sentaient, en cet endroit, trop près des Uberti. Craignant d'être châtiés comme perturbateurs du repos public, ils se retirèrent à San a Croce, dans le couvent des Frères-Mineurs, où le respect des ordres religieux rendait toute poursuite difficile et assurait aux délibérations quelque liberté 1. Aux alentours, d'ailleurs, un certain nombre de populani faisavent bonne garde. Sous leur protection, il fut dit ouvertement que la seigneurie des Uberti ne pouvait être plus longtemps tolérée, et que mieux valait se faire tailler en pièces que d'être ainsi malmené. A ces propos, sur-le-champ connus des gibelins, répondirent d'impétueuses menaces : il fal ait mettre à mort les mécontents dans le cloître, au besoin dans l'église même de Santa Croce. Des deux parts on avait eu le tort de parler haut avant d'agir, et de donner ainsi l'éveil à l'ennemi qu'il fallait surprendre. Les boutiquiers, les

Stefam, 1 II, Rub. 89.

^{*} Sismondi [II, 317] raconte les choses un peu antrement, je us sais trop sur quelle autorité, car il s'écarte à la fin de Viliani (71, 39) et d'Ammarto (1250, l. II, t. I, p. 89). Leon. Brum est muet.

marchands guelfes compromis sentirent qu'il était urgent de réparer leur faute, et que dans l'audace seule ils trouveraient le salit. Le lendemain, après les vives alarmes de la nuit!, ils transportèrent leurs conciliabules aux fortes maisons des Anchioni, près de San Lorenzo; puis, très-politiquement, ils ameutèrent ceux de leur classe et la multitude, non contre tous les gibelins, mais contre l'unique famille des Uberti. L'ennemi à vaincre semblait ainsi moins redoutable, car la simplicité populaire ne voit que ce qu'on lui montre, et ne réfléchit pas que, derrière les chefs, se trouvent leurs partisans.

Par leur tiédeur, toutefois, ces partisans inspiraient à leurs chefs des inquiétudes, car ceux-ci, loin d'exécuter leurs menaces, n'osèrent même soutenir le combat. Les conjurés purent marcher librement sur la maison du potestat, déposer ce magistrat avec tous les autres, et reconstituer à leur guise le gouvernement. N'éprouvant nulle part de résistance, ils n'avaient nul pretexte d'être cruels ou injurieux. Personnellement, ni les Uberti ni les autres nobles n'essuyèrent aucun outrage'; mais c'est leur caste qui paya les frais de cette prise d'armes. Les réformes qui furent alors accomplies n'avaient qu'un objet et qu'un but, protéger contre eux le primo populo, le popola vecchio, dont les raugs, où se pressaient les marchands enrichis, s'ouvraient pour les moins siers des

³ Après avoir exposé les prodromes de la basille, aucun chroniquese ne parte de la bataille même. Il faut donc croire que les Lberts n'osèrent pas l'engager. Le judicieux Ammirato l'a bien compris. Yoy, la note suivante.

Ebbono la notte grande paura • (Stefam, II, Rub, 89.)
 Stefam, II, 89. — Ammurato, 1250, I. II, t. I, p. 89.

[&]quot;a Non facendo oltraggio agli liberti no ad alcun altro dei mobili, potchè questi accortisi di non potere stare a petto col popolo, rolontariamente cruno stati i primi a posare le armi: « (Ammirato, 1250, l. il, t. l, p. 91.) Cf. Villani, VI, 40, et Stefani, Si, 89

grands, quand ils ne dédaignaient pas d'y entrer'. Il ne s'agissait point, comme on l'a cru et dit longtemps, de donner une constitution à Florence. Florence en avait une tout au moins depuis l'année 1195"; il en est fait mention plus d'une sois dans des documents authentiques de la première moitié du treizième siècle". Il s'agissait de mesures suggérées par les circonstances, et, si l'on peut dire, d'expédients de combat.

Le 20 octobre 1250, les anziani, dont la magistrature, vers 1254, avait remplacé celle des consuls*, rendirent une première ordonnance qui rédusait la hauteur des tours possédées par les grands. De cent vingt brasses elles furent ramenées à cinquante. On aurait pu les raser, on se contenta de diminuer leur pouvoir de nuire. Elles étaient si nombreuses que cette démolition partielle donna assez de pierres pour entourer d'une muraille le faubourg d'Oltrarno*. Les six sestiers ou quartiers dont se composant déjà Florence surent officiellement délimités. Les deux plus grands, Oltrarno et

^{1 •} Con tutte queste provvisioni nen si era riguardato ad altro che a bisogni di dentre. • (Ammirato, 1250, l. II. t. l. p. 91) • Multitudinen urbanam per casdem regiones aub rexillia descripsat, ut esset domi simul præsidium, si quid contra nobilitas moliretur. • (Leon. Bruni Aret., Hist., Ror., II, 20.)

Voy. I. I, ch. 1v, p. 219.

^{*} on document de 28 decembre 1212 mentionne le potestat et les consuls (Arch. generale, Pergamene). Un du 5 mai 1251 contient ces mots : Et per constituium Florentie defensionem non exhibierimus. Un du 13 juin 1252 : Notarius ex officio quarentique, mihi per capitalium constituis Florentie concessum. (Arch. diplom., Pergamene delle Riformagions.) Un du 11 octobre 1247 mentionne le conseil genéral et le conseil special du potestat (Ibid.). La plui ancienne redaction conservée et connue est poetérieure, comme nous le verrous, mus il n'en est que plus nécessaire de constater l'existence anténeure du satut florentiq.

^{*} Yoy, plus bout I. II, ch. 1, p. 282.

Villani, VJ, 39.

San Pier Scheraggio, eurent chacun quatre chefs ou caporali; les quatre autres, chacun trois. Ces vingt caporali commandaient à autant de compagnies, formées dans leurs quartiers respectifs. Chaque année, ils étaient élus. Le jour de la Pentecôte, au Mercato nuovo, ils recevaient en grande pompe les bannières ou gonfalons qu'ils devaient porter eux-mêmes, comme signe de leur commandement. On les distinguant les uns des autres à leurs devises non moins qu'à leurs couleurs.

Outre ces vingt compagnies, qui formaient le gros de l'armée communale, il y en avait d'autres, qu'on appellerait aujourd'hui les armes spéciales : six de cavalerie. une par sestiere ; puis la garde du carroccio, les archers (arcadori), les arbilétriers (balestrieri), une troupe armée du bouclier ou pavois (paverari), le train des équipages (salmeria), et les irréguliers, aventuriers ou ribands (ribaldi), tous corps qu'on recrutait indifféremment partout, et qui, comme les précédents, ayant chacun sa bannière', devaient, aux premiers sons de la cloche, se rassembler autour de leur caporale ou gonfalonier. Il était donc bien difficile qu'un citoyen en âge de porter les armes échappat à cette conser ption civique'. Même en quittant la ville pour la campagne, ils tombaient sous le coup de la loi, car les quatre-vingt-seize paroisses (pivieri) dont se composait le contado* devaient

Ammirato, loc. cit. — Bbl. nat., mes. ital., nº 743, p. 39.

^{*} Villani, VI, 40.— Ammrato, loc. cit. — Machavel (Ist. fior., II, 18).

^{*}Sismonds (II, 518) dit que tous les citoyens valules ctatent inscrits dans les compagnies. Machievel (II, 18) dit seulement « tutta a gierentà » Mais ce dermer mot est bien élustique et bien compréhensif.

[•] Vulani, VI, 39 Ammrate comme Vulant La chronique attribuée à Maespini (c. caxavi) dit 86, et Machiavei [1, 18] 76, mais sam indiquer sur quoi se fonde cette correction. N. P. Villari (Il Politecnico, decembre)

chacune fournir une compagnie, et la diriger sur Florence au premier appel.

A ces forces nouvelles il fallait un chef suprème. Là est la grande, l'originale innovation de cette réforme introduite dans le gouvernement. Pour défendre les intérêts du peuple et le conduire à l'attaque de ses ennemis, on lui donna un capitaine pris, comme le potestat, parmi les étrangers, et même parmi les nobles, soit par un reste de préjugé sur la supériorité native de la noblesse, soit par cette conviction méprisante, mais fondée, qu'un magnat honoré de cette magistrature et payé grassement serait pour les intérêts populaires un protecteur dévoué. L'obligation de le choisir parmi les guelfes corrigeait celle de n'elire qu'un noble, car déjà les mots de guelfe et de populaire tendaient à devenir synonymes '.

Très-puissant parce qu'il commandait aux milices, le capitaine du peuple n'était pourtant pas un dictateur. A ses côtés restaient les anziani, ses surveillants plus encore que ses conseillers. Dépositaires jusqu'alors du pouvoir exécutif, tout au moins en partie, et représentant le peuple dans le gouvernement, en face du potestat qui représentait souvent les nobles, ils se sentaient amoindris par l'institution d'un officier chargé des mêmes intérêts, et plus fort, à lui seul, qu'ils n'étaient tous ensemble. Ils devaient donc l'observer sans relâche, s'ef-

^{1866,} p. 671) s'en tient comme nous au chiffre de Villani et d'Ammirato II est regrettable que dans leur dédais commun pour la campagne, les premiers auteurs ne soient pes plus explicites sur l'organisation inditaire du contado.

[•] M. P. Villan (loc. cit.) voit bien que la capitaine fut créé dans l'intérêt du peuple; mais i se laisse entraîner jusqu'à dure que la potestat l'avait été dans l'intérêt exclusif des nobles. C'est aller trop loin; la magistrature du potestat fut une sorte de compromis où tout le monde trouve son compte.

forcer de le prendre en faute, et de cette rivalité naissait pour la cause populaire une garantie de plus. Si formel était le dessein de ne pas trop effacer les anziani devant le capitaine, que leur nombre, d'abord variable et généralement faible, fut porté à douze, deux par quartier ou sestiere, et qu'on les flanqua de trente-six conseillers, à raison de six par quartier.

Mais ce qui montre mieux encore le dessein de ne livrer à personne la dictature, c'est qu'en face du capitaine du peuple on maintint le potestat. Sans doute, le potestat perdit de son importance : s'il continua d'avoir dans ses attributions les causes civiles et criminelles, du capitaine relevèrent désormais toutes celles qui avaient pour principe la plainte d'un popolano sur l'estimo ou répartition des taxes', pour objet des extorsions, des faux, des violences qu'on refusait de porter au tribunal du potestat, pour mot f l'insubordination ou les soulèvements de la noblesse, contre laquelle le nouveau magistrat pouvait prononcer toutes les peines, sans en excepter la peine capitale". Mais le potestat demeurait, pour les expéditions au dehors, le chef quelquefois de toute l'armée, toujours de la cavalerie et des corps spéciaux, sauf quand ils étaient convoqués pour quelque service à l'intérieur, notamment contre les magnats. En diminuant son pouvoir, on lui laissait les honneurs : c'est lui qui

^{*} Voy. plus baut, l. II, ch. r, p. 285. L'estimo était, à proprement parler, l'évaluation de la fortune des gens pour les taxer. Il s'entendit plus tard de l'imposition même. Comme il y avait dans ces évaluations beaucoup d'arbitraire, on imagina pour y remédier le calasto, mais il ne porta que sur la propriété immobilière, tandis que l'estimo portait aussi sur la proprieté mobilière.

Statuta populi et communis Florentiar, Fribourg, Contini. 1. III, c. Evi. Delisse, t. IX, p. 255 eq. P. Villari, li Politecnico, décembre 1866, p. 672.

remet les bannières aux divers corps de l'armée; c'est à lui que sont adressees, comme jades, les lettres des papes et des princes aux l'iorentins .

Destinés par la force des choses à être rivaux, ces deux magistrats étaient assistés chacun de deux conseils. l'un spécial, l'autre général, celui-là peu nombreux, celui-cidavantage. Probab ement, la composition en était la même qu'aux temps ultérieurs; mais, faute de certitude, il convient d'ajourner encore, pour en parler plus au long. Ce qui est certain, c'est que de l'année 1250 date la distinction officielle entre la commune et le peuple. Il comune, c'était jusqu'alors l'ensemble des habitants qui jouissaient des droits civiques; maintenant, ce mot s'entend volontiers du potestat et de ses deux conseils, qui représentent les pretentions comme les droits de l'ancienne aristocratie. On lui oppose il popolo, c'est-à-dire le capitaine, ses conseils et le gros de la population, qui marche derrière lu . En d'autres termes, commun finissait, à Florence, par signifier particulier, sans perdre son acception ordinaire. La commune, dans les documents et les auteurs, c'est toujours l'État, la République, soit que les nobles y tiennent le haut du pavé, soit qu'ils y vivent, comme on le verra plus tard, au niveau et même au-dessous des autres citoyens 1.

Cette séparation des deux principales classes de la société florentine, cette création de deux États dans l'État, funeste conséquence de l'introduction des nobles dans la

Cantini (II, 66) fuit cette remarque pour les lettres de Grégoire IX et de Frédéric II.

^{*} On peut voir cette différence dans une foule de documents des archives de Florence et dans plusieurs que public Cantini, notamment t. II, p. 115, où il est question, à la vérité, de l'an 1311.

ville, de leur ambition et de leur orgueil, était grosse d'orages et de tempêtes. Néanmoins, elle fot durable. Il y a des plantes vivaces qui n'ent pas besoin d'une atmosphère paisible pour prospérer. Combien le chêne altier n'a-t-il pas bravé d'ouragans avant de rompre et de se voir arraché jusqu'en ses racines du sol qui les nourrissait? Eux aussi, au moyen âge, les Italiens avaient la force et l'habitude de vivre dans une atmosphère troublée. Ils ne la voyaient sereine que dans leurs rêves d'avenir. Ils y aspiraient comme l'esprit humain à l'idéal, sans trop d'espoir de l'atteindre. Ils la reléguatent presque au rang des chimères, parce que nulle part dans leur horizon elle n'était une réalité.

La réforme décidée fut aussitôt accomplie. Über o de Lucques reçut, le premier, la dignité de capitaine du peuple, avec le gonfalon blanc et rouge aux couleurs et aux armes de Florence. On le conduisit solennellement à la Badia, en face de laquelle devait s'élever bientôt le palais du Bargello, et on l'y établit avec les anziani, sans l'obliger encore, comme on le fit plus tard, à y prendre ses repas, à y passer la nuit. Sur la tour dite

V.Ibni, VI, 59.

Les massons de la Badia étant dans la suite devenues la proie des flammes, le capitame et les unzeant qui s'y reunissaient passeront dans les maisons des Cerchi, qu'on voit encore la où est le theâtre national et l'imprimerie royale, dans l'ancienne sia del Garbo, sujourd'hai della Condotta. Quand les ansians devenus prieurs allèrent habiter le Palasso vecchio, le capitame habite, par nerrière, une mason qui fut détrute par Cosimo I, pour agrandir ce palais devenu su demeure. (Yoy. A. Yannucci, 105, 107.)

² Verci les noms des douxe anziani qui veraient d'être élus : Bonafedo Carri, Barone Baroni, Buonaccorso del Lunoso, Chiero birolami, Chiero de Guido Arlotta, Jacopo de Carreto, Guido Lotteri, Naccio Jacopa, Ridolfo di Puglia, Rinuccio Monadi, Silvi Manieri, Barone Baroni Giuballi (Delizio, etc., VII, note au l. II, Rub. 90, de Stafani)

^{• «} Tornavanni slie loro case a mangiare e a dormire. » (Villeni, VI, 39)

du Lion, l'on installa une cloche destinée à convoquer le peuple au gré du capitaine, pour défendre les intérêts populaires dans les conseils par le vote, ou dans les rues, les armes à la main. En somme, les anciennes constitutions subsistaient dans leur entier, mais élargies et complétées, au profit du peuple en progrès.

Il importe de bien comprendre comment fonctionnait ce gouvernement compliqué. Auparavant, les anziani, successeurs des consuls, étaient le pouvoir central. Ils avaient l'initiative des mesures à prendre. Auprès d'eux et au-dessous, le conseil des cent, dont ils prenaient l'avis : puis le parlement, composé de tous les habitants qui jouissaient des droits civiques ; on ne l'assemblait que dans les cas graves, quand les anziani le jugeaient à propos. A côté, le potestat, chargé d'exécuter leurs ordres et d'administrer la justice, assisté de deux conseils, auxquols l'usage s'était introduit de soumettre les lois nouvelles, en commençant par le moins nombreux 1. Quand le capitaine fut institué, on ne lui donna pas, comme au potestat, deux conseils, mais il les eut tout naturellement, car il demandait leurs lumières d'abord aux anziani, puis aux trente-six conseillers qu'on venait d'instituer en même temps que lui. Il était libre, comme le potestat pour les siens, de leur en adjoindre d'autres, en nombre illimité, d'introduire ainsi dans leur sein des

^{*}M. P. Villari (loc. cn., p. 673) dit que ce fut la troisième constitution de Florence, la première ayant éte celle des consuls, la seconde celle du potestat. Nous croyons qu'on ne peut, sans donner une idee fausse des choses, appeler constitution neuvelle ce qui n'est que l'addition d'un rouage à la constitution établie. Le rocueil des statuts florentins n'est en effet que la collection de tous ces rouages qui appartiement à des temps trèndurers.

^{*} Yoy, à cet égard beaucoup de fints et de documents au tome II de Cantine.

capacités nouvelles, d'y déplacer, au besoin, la pluralité des voix. Cet expédient eût intronisé l'arbitraire, s'il n'y avait eu qu'un conseil; mais comme il y en avait quatre, dépendant de magistrats divers, les stratagèmes de l'ambition ou de la brigue eussent été immédiatement déjoués.

Irreguliers et mobiles, ces conseils deviennent, après quelquestâtonnements, fixes et réguliers. Le capitaine out, lui aussi, son conseil spécial et son conseil général, progrès nécessaire, si l'on ne voulait qu'il fût inférieur au potestat, Hiérarchiquement il l'était, et il devait l'ètre, car ses conseils, ne se composant que de popolani, représentaient moins l'ensemble de la communauté que ne faisaient les conseils du potestat, où les nobles avaient entrée à côté des marchands. C'est ce qui explique comment les conseils du potestat purent conserver le nom de conseils de la commune, alors même qu'ils n'eurent plus à eux seuls le droit de decider. Mais le jour où, par l'institution régulière de ces deux conseils, le capitaine ent obtenu l'égalité, il se trouva jouir de la suprématie, parce qu'il n'y avait parmi ses conseillers que des hommes de même classe, ayant mêmes intérêts, parce que derrière ces popolani marchaît à rangs pressés le gros de la population. Nous verrons plus tard, quand les documents seront moins rares, dans quelle mesure il est possible de déterminer la part de ces quatre conseils au gouvernement1.

Frédéric II, alors, n'était plus en Toscane : c'est grâce à son absence que put s'accomplir une réforme si favorable au parti qu'il combattait. Mais il y pouvait

Le seul auteur qui nous aut paru voir clair dans ces choses su obscures est N. P. Villari. Voy. su remarquable étude dans il Politecnico de Milan, numero de décembre 1866.

revenir; avec la mer libre et les galères pisanes, ses hommes d'armes, partis de Naples pour Pise, y débarquaient à sa volonté, avant qu'on regût, par les voies de terre, avis de leur départ : de là cette modération peu ordinaire dont usaient les guelfes vainqueurs envers les gibelins!. Tout à coup, le 20 décembre 1250, un des Uberti, qu'ils avaient envoyé dans le sud pour solliciter instamment des secours", reparait à Florence la tête basse, et par lui la nouvelle se répand que « l'ennemi de Dieu et des saints est descendu aux enfers, n'emportant avec lui que le misérable sac de ses péchés . » Ce grave événement donnait aux choses une face nouvelle. Frédéric avait pu échouer dans sa double et téméraire entreprise d'arracher au pape son pouvoir temporel, et de substituer à l'Allemagne, comme centre de gravité de l'Empire, cette Italie divisée où il n'était maître sur un point qu'en cessant de l'être sur les autres*; mais les

1 Voy. Ammirato, 1250, I. B, t. I, p. 91.

^{* «} Descendit ad inferce, mial secum deferens nisi sacculum peccatorum (Monache patarme Chron. R. I. S., t. VIII, 685). La date de cette mort est définitivement fixée par un document de la bibliothèque de l'alerme, publié par M. de Cherrier (II, 462). Les auteurs avaient besacoup varié à ce sujet, mois le date exacte se trouvet dejà dans queiques—une, notamment dans Stefani (I. II, Rub. 92).

^{*}Comment M de Cherner (II, 598) pent-il reprocher aux Italiens de m'avoir pus accept : le despotisme « passager » de Fredéric, pour ac constituer sous ses auspices en un seul peuple? Un peuple na s'arrache pas par un acte de volonté à la loi de son développement séculaire; et qui peut dire qu'un despotisme qui se fonde sera passager? Voy, sur Frédéric II, Heller : Kauser Friedrich II. Em Beitrag sur Berichtigung der Anuichten über den Sturs der Hohenstaufen, Munich, 1844, m-8.

^{*} Stefant, L. II., Rub. 92. Les autres auteurs disent le 7 janvier 1251. — L'autorité de Stefant nous paraît preferable, d'abord parce que nous avons pu vérifier qu'il est géneralement exact sur les dates, ensuite parce qu'il est très-probable que l'ambassadeur des Uberts dut revenir en toute bâte pour avertir les siens de se tenir sur leurs gardes. Sept jours pour venir de Castel Ferentino à l'inrence pouvaient suffire à un cavalier.

ressources de son esprit comme celles de son royaume tenaient constamment ses ennemis sur le qui-vive, et ne permettaient à aucun d'eux de compter sur le lendemain. S'ils ne désespéraient pas de leur cause, ils la soutenaient avec réserve, sans négliger les marques de déférence propres à désarmer le courroux impérial. Même après la réforme florentine, messer Rinieri de Montemerlo, vicaire de l'empereur, et porté comme potestat sur les listes officielles de cette magistrature, n'avait pas cessé de résider à Florence, dans la maison toute gibeline des Abati'. S'il n'y fût mort, la même nuit, dit-on, que son maître", et sous le poids d'une pierre de la soûte de sa chambre, qui l'écrasa dans son lit, on l'eût sans retard expulsé. De toutes parts, en effet, on secouait le joug. Les otages, les exilés guelfes recouvraient leur liberté, rentraient dans leur patrie. La prudente Florence exigea, copendant, qu'ils fissent leur paix avec les gibelins. Pouvait-on savoir de quelle humeur serait, quelle puissance aurait l'héritier de Frédéric (2 janvier 1251)? Le sang d'un seul lava les offenses réciproques. Jusqu'alors le parti impérial avait protégé contre de naturelles vengeances le traitre cordonnier de Capraja. Fort du pacte conclu, il osa, comme les autres exilés, reparaître à Florence. Il y fut reconnu par le peuple, lapidé par les enfants. Une multitude furieuse

Voy. la liste des Officiales forenses. Cetta liste ne mentionne qu'us potestat en 1249 et un en 1250, celui dont il est question ici. Il semble donc on qua les guelfes n'en ont pas expulse, on qu'ils ont appelé, pour éviter les querelles, un nouveau potestat du parti impérial, on qu'il y a en une lacane. — De même Paoliso, sauf qu'il met en janvier 1250, c'est-à-dire 1251, Rimeri de Montemerio; mais on sait qu'il ent un garde pou sur pour les dates.

E ciò fa bene segnale che nella cattà di Firenza dovon morire la sua signoria. » (Vallani, VI, 42.)

traina son cadavre par les rues, puis le jeta dans les fossés. S'il fallait une victime expiatoire, les Florentins, assurément, avaient frappé qui le mératait.

Le mouvement se propagea dans toute la Toscane, ce suprême fover des gibelins. Pise et Sienne, les Guidi et les Ubaldini purent bien continuer de les soutenir, et, au besoin, de leur donner asile; mais Lucques, fidèle satellite, commençait à suivre Florence dans toutes ses évolutions politiques. Volterre adoptait la distinction florentine entre la commune, qui comprensit la noblesse avec les petites gens, et le peuple, puissance nouvelle". Sienne elle-même ménageait ses guelfes!. On sentait vaguement partout que la mort de Frédéric inaugurait une ère, et qu'avec lui disparaissait la puissance, la dignité d'empereur. Ses fils, ses successeurs, en peuvent prendre le titre ; mais il ne leur est reconnu ni par le saint-siège, ni par les princes allemands. Vingt-trois ans s'écouleront avant qu'en leur diète querelleuse its se mettent d'accord sur un roi des Romains, Puis, durant soixante années, leurs élus attardés viendront tour à tour en Italie pour y ceindre la couronne impériale et rétablir leur autorité méconnue; mais de honteux échecs les attendent en ce pays dont l'histoire, jusqu'alors si étroitement liée à celle de l'Allemagne, s'en sépare à jamais.

Privés de leur plus ferme appui, les gibelins tentèrent

* « Senza fare alcora dimostratione in preguditio de' cittadusi di parte

guelfa di Siena. » (Manvolta, part. I. l. V. P 65 v*.)

Villani, VI, 35. — Ammirate, I. II, p. 93.

^{*} Ed in quel tempo eltre il some del comune che significava la Republica presso gli Ottimati, si principiò ad usare quello del popolo, perchè in tel modo e l'antica e la nuova forma del governo significata ne venisse. » (Cocios, p. 51.)

de se soutenir par eux-mêmes et ne rendirent pas les armes sans combat. Nous verrons bientôt se dérouler ces nouvelles péripeties d'une ancienne lutte entre le passé et l'avenir; mais il faut auparavant retourner sur nos pas, suivre à l'intérieur de Florence les troubles graves et d'un ordre tout particulier qu'y avait introduits et que, durant un siècle, y propagea l'hérésie. L'histoire les a jusqu'à ce jour passés sous silence, soit qu'elle les connât mal, frute de recourir aux viei les archives et aux ouvrages spéciaux, soit qu'elle répugnât, par une piété mal entendue, à leur faire l'honneur d'une mention. Il faut pourtant voir les agitations de la vie relig euse compliquer celles de la vie politique, pour se faire une juste idée de la société florentine et de sa vitalité puissante sous le règne de Fréderic II.

M. G. Capponi, pourtant, leur a consieré près d'une page (f. 28) L'est peut-être assex pour le plan de son livre, mais non assurement pour captiver l'intérêt.

CHAPITRE III

L'HÉRÉSIE A FLORENCE

- ii 17-1309 -

Origine et progres de l'indépendance religieuse. - Le cathansme en Italic. (1055). - Les puterms à Florence (1117) et dans l'Itane centrale (1125). -Les apôtres florentins. — Doctrines des dualistes absolus et mat ges. — Les four freres - Jugement des ort odoxes sur les paterins. - La secte d'Emcure à Plorence. --- Premières persécutions contre l'hérésie dans l'Italia centrale — Filippo Paternon evêque des patarins (1212. — Persécutions posthunes. - Emprisonmement, abjuration at finite de Paternon. - Persecution dirigée par l'évêque Ardingo des horaboschi. — Les femmes protortrices des patirins. — Toiérance des magistrats. — Frédéric II protecteur de l'hérésie. - Fra Buggiero des Lafeigni inquisiteur à l'orener 1340 . - Joutamnés délivrés par les Baron -- Pra Pietro de Vérone prédicateur à Florence con-Succès de sa prédication. — Les chevaliers de Sainte-Marie. Pace de Pesannola potestat gibeim. — Attaques contre les hérétiques. — Les Baroni cités au Saint-Office, 12 noût, 12-5). — L'inquissieur cate au tribunal du potestat. - Sermons contre le potestat. - Les orthodoxes attaqués dans les églises 21 noût 1245: — Condamnation des Barons — Combits du posso a san Siste et de la plice des hosse. - Défacte terreur et abjuration des painruss. — Mort de Fra fietro de Vérono. — Honneurs rendus à sa mémoire. — Les Franciscuins inquisiteurs à Fiorence - Attent siement de l'hérème par les confiscitions — Stratagèmes des herstiers. — Indolgence des magnificati. - Pia nies du Saint-Office. -- Transformation de l'esprit d'indépendance religieuse à Florence. — L'incrédulité parmi les gibel.ns.,

Dans la détresse de ses dernières années, Frédéric II, on l'a vu, s'était flatté, en favorisant l'hérésie, de commander à Florence. Si invariablement dévouée au saint-siège qu'elle s'épuisait à en combattre les ennemis, et si passionnément orthodoxe qu'elle montrait, en matière de dogme, plus de rigueur que le saint-siège lui-même,

cette ville d'esprit vif et de tempérament impétueux semblait à la veille de devenir hérétique et de s'attacher à l'empereur. Dominée un moment par les amis d'un prince qui ne l'avait jamais armée, elle s'était laissé naïvement séduire, dans une partie notable de sa population, aux doctrines religieuses qu'ils suivaient par politique. Son passé, ses traditions, ses tendances res plus marquées étaient un sûr garant qu'il n'y avait là qu'une fièvre passagère; mais on put s'y tromper et croire que la pieuse Florence accompagnerait dans ses voies orageuses l'impie Frédéric. Épisode singulier, unique de cette histoire, qu'ont dissimulé les chroniqueurs florentins pour l'honneur de leur patrie, comme les fils de Noc voilaient, par respect filial, les nudités de leur père. Le savant Borghini va même jusqu'à nier que l'hérésie ait jamais infecté Florence; mais la dénégation intéressée d'un prélat ne saurait prevaloir contre des documents positifs,

Longtemps la l'arbarie et l'ignorance avaient retenu les âmes dans les hens étroits de la foi '. Plus de richesse et de culture provoquèrent l'esprit d'indépendance. Ne pas se gêner en sa vie et racheter ses pechés à prix d'argent, sans préjudice des plus dévotes pratiques, tel fut le compromis qu'imaginèrent d'opulents seigneurs et qu'accepta l'Église. Le margrave Boniface, père de la grande comtesse Mathilde, enrichissait de ses présents églises et monastères, en fondait de nouveaux sur divers points de ses États, assistait dans sa chapelle à d'inter-

⁴ On sera t tenté d'ajouter la terreur religieuse qu'inspirait la fin prochaine du monde, mais ce n'est là qu'une legende, ou, tout au moins, faut-il redure de beaucoup l'importance de ce fait. Voy, un article de D. Planie, dans la Revue des questions historiques, 1873.

minables offices, psalmodinit lui-même avec les cleres, se dépouillait le los pourqu'on le flagellât, en châtiment de ses simonies, devant l'autel de la Madone". Mais la mortification subie, il renouvelait le péché. C'était peude couper le nez et les orcilles à ses ennemis vaincus*; il mettar, à l'oncan les églises, prenait aux évêques leurs terres et leurs el âteaux, promettait en retour des tributs et ne les payait amais s. La promesse, ici, valait mieux que l'argent même, car elle était de bon exemple: Rome prenait conc patience; bien plus, elle donnait au margrave le nom de pieux. Le clergé, d'ailleurs, avait tropbesein d'indulgence pour n'être pas indulgent. Ses mœurs dissolues et simoniaques, son ambition déréglée et violente, son goût pour les armes et la vie profanc sont un lieu commun de l'histoire. Les lettes héroïques de Grégoire VII, es lettres éloquentes de Pierre Damien, cent autres écrits mains célèbres, mais non moins expressifs, qui attestent ces écarts, ne provenaient pas, apparemment, de l'esprit rréligieux. L'Église en était venue à remplacer les pénitences canoniques, d'abord si sévères et si humiliantes, par la lecture du psautier, par

> Ante dei matris altare flagethi amare Verbribus mudum qui delicus erat usus. (Donno, l. I. e. xiv, xv, R. I. S., 4. Y, 3.7.

Incelle terribilis conctis abscindere dixit Auriculus, naios, al stent cum lumine plano. Incisse nurse ac auros supo necatas.

(bomizo, l. f. c. tt, R. L. S., t. 7, 555. — Cf. Anonymi vita cometigace Mathildus, abid., p. 392.)

3 Doniso, I. I, c. 14 ibid.

^{*} Vov. entre autres Ratherii episcopi Veronensis opera. De contemptu canonum, p. 161 sq. Verone, 1765, et asus le Spicilegium d'Acheri. 1 II. 5, 161, éd. de 1657. — Liber tertius dialogorum Victoris papæ III. quid est de miraculis olibi gestis, ap. Bibliotheca mazima patrim, XVIII, 855.

des pèlermages, par a flagellation volontaire et sans témoins, tandis que l'ingénieux système des indulgences dispensant de renouveler l'expiation ceux qui renouvelaient le péché.

A ces erreurs de la conduite le goût renaissant de la lecture et de l'étude commençait à ajouter les erreurs de l'intelligence. Il ouvrait aux esprits des horizons nouveaux, sans donner encore au jugement un juste équilibre. Au onzième siècle, un certain Vilgard, maître d'école à Ravenne, vivait la vérité dans les poêtes anciens, non dans les mystères du christianisme¹. Les extravagances des doctes provoquaient celles des ignorants. Tels cleres qui ne savaient pas même le symbole des apôtres", trouvaient aux livres saints sujet d'affirmer que Dieu est un homme, Jésus un ver ou un scarabée⁸. L'abbé d'Ursperg, Conrad de Lichtenau, crovait que la désolation annoncée par l'Évangile était proche; il poussait l'évêque de Florence Raniers à proclamer du haut de la chaire que l'antechrist allast paraître, qu'il était né C'est l'éclat de cette doc rine peu orthodoxe qui poussait Pascal II ému à réunir dans Florence un concile

^{*} Cepit mulis inrgide decere fider sacre contraria, dictaque poctirum per omnia credenda esse asserebat. Ad illimum viro hecclicus est repertus (Globri Hadniphi Gluniacenus Historiarum, lib. II, c. 12, ap. Hist. de la France, X, 25).

^{*} lavent plurimos il orum sacerdotum neque ipsum sapere symbolum qui faisir creditur aportolorum (katheris Romain cuntis ilmerarium, apspicilegium d'Achery, II, 271).

^{*} Modo videtur volts quod nibi ominno at Deus, «i caput non habiat oculos non habet, aures non habet, manus non labet, peres non habet. (Rathern zermo I de quadrogenima, ap. Spiedegium d'Achery, II, 295) — Jésus ayant dit dans l'Écriture : Sum vermis et non homo, et «e prophète : Scarabæus de ligno clamabit, on avait pris ces paroles au pied de la lettre « Quie audeat soluminodo cogitare quod per naturam Christos fuent vermis aut scarabæus, » s'écrie le même auteur (toid).

pour la condamner sous les yeux mêmes de ceux qu'elle avait séduits. Mais si nombreux en étaient les partisans, en sein du clergé comme de la population laïque, que les délibérations turnultueuses du Concile et l'agitation plus turnultueuse encore des rues empêchaient le souverain pontife de prononcer une condamnation (1105).

Cette impuissance de l'Église, non moins que ses accommodements arec le ciel, portait un trouble profond dans les àmes religieuses. Les phenomènes de la nature, tempêtes, tremblements de terre, chute d'étoiles, apparition de comètes, leur semblaient être une menace divine, et les mulhe irs causés par la folie humaine, ruines de la guerre, famines, pestes, epidémies, un premier châtiment. Par découragement ou par terreur les uns revêtaient tristement la lure, se retiraient aux montagnes solitaires, et y attiraient de nombreux compagnons le D'autres inclinaient à sortir de l'Église, à suivre une doctrine qui faisa t grand bruit alors, et qui voyait dans le mal une loi foadamentale de l'univers.

Cette doctrine, c'était celle des cathares. Mélange monstrueux d'éléments gnostiques et manichéens, de prétentions et de cérémonies chrétiennes, de métaphysique puérile et de mythologie absurde, de vieillerles et de nouveautés *, elle avait passé, des pays slaves où elle

 Murator, Ann d'Ital., 1105. — Borghan, Discorse, 1 1V. Trattato della chiesa e vescovi forentini. — Osservatore fiorentino, 1, 71-74.

² Yoy, les jugements de M. Schmidt, Himoire et doctrine de la secte des Cathares ou Albigeois, Paris, 1828, 2 vol. m-8°, et de M. Reville (les Albigeois, Revie des Deux Mondes, 1° mai 1874).

o gittzed by Google

NIVE

^{*} For exemple, pour ne parter que de la Toscane, soint Romand de Ravenne, qui fonda à Canal fol, dans l'Apennin d'Arezzo, l'ordre des Canaldules (956-1027), et soint Jean Cambert, fondateur de l'ordre de Vallom-breuse dans l'Apennin de Fies le (99 > 1075 — Voy. Acta sanctorum, t. Il de fevrier, p. 101-145, et t. III de juillet, p. 511 14.

régrait depuis le dixième siècle, dans cette Lombardie jadis arienne⁴, qui entretenait avec la Bulgarie de fréquents rapports ⁵. Dès la première moitié du onzième siècle, le catharisme comptait assez de prosélytes parmi les Italiens pour que son chef en ce pays, un certain Girard, occupât, près de Turin, le château de Monteforte (1050-1055) L'archevêque de Milan, Héribert, l'y assiégent et le condamnait au bûcher aussi que ses adhérents. Il les accusait d'adorer des idoles comme les païens, et de faire des sacrifices ridicules avec les Juifs ⁵. Grande fut l'émigration en Languedoc et en Provence; mais nombreux encore étaient « ces nouveaux monstres, ces serviteurs de la perfidie, qu'engendrait chaque jour la pourriture, l'argent, l'impunite ⁵. » Ils faisaient des prosélytes,

'M. Réville a fait cette remarque que les pays où le catharisme a surtoutfleuri sont ceux où avait fleuri l'arismeme, qui etait pourtant bien oublié Espagne du nord, France du mid., Itans septentrionale (loc cit, p. 5%.

* Ces rapports sont prouvés. Divers heux et bon nombre de personnes portaient dans la peninsule un nom qui indiquait des origines bulgares.

Voy. le détail dans Schmidt, t. II, p. 286, n. 8.

⁵ Laidulphus senior, R. I. S., t. IV, 88, 89. — Glabri Radulphi hutoriarien, I. IV, c. 2, sp. Historiens de la France, t. X, p. 45.

> Quidam episcopi sponto facti miseri, ffeu ! relictislabacis, adheiserunt Pataris. Nova monstra Patarini, famuli perfidia, Sicut vermes de fetors abscuntur colidie.

(Bensonia episcopi Albansia ad Hemricum IV imp. Lib. IV, np. Pertz, Script., XI, 611, 612.

Selon co panégyristo de l'ompereur, la faute en était à ses adversaires, Asexandre II, qu'il appelle Asmander, Asmandrellus, Asmelmus, et Gregoire VII qui reçoit de lus les noms de Prandellus et même Merdiprandus (ibid., p. 648, et i Indes de Pertz à ces mots). Que errore plurima involvitur populi multitado, partim simplici oculo, partim seducto pretio, partim impunitate quis paraverat scelerum (Arnulfi Gesta episcoporum Mediolavensium, l. IV, pp. Pertz, 111, 27). — Cf. Cesar d'Heusterbach, Illustrum miraculorum et historiarum memorabilium, l. V, c. 24, p. 358.

jusque dans les rangs des évêques. Trop isolée pour les noyer dans le sang, la persécution de Monteforte aveit été trop terrible pour ne pas redoubler leur ferveur et leur zèle (1061-1075).

De Lombardic, en effet, ils passèrent bientôt er Toscane. En 1117, douze ans après le concile qui l'avait pu censurer l'évêque Ranieri, le chroniqueur Simone della Tosa les signale d'un mot sec à Florence '. On voit dans Villani qu'ils y defendarent leurs croyances les armes à la main . En 1125, ils sont les maîtres à Orvieto. Les ecclésiastiques et les orthodoxes leur livrent bataille dans les rues, les massacrent ou les chassent le la ville 1. Ils y rentrent peu après, suivis de deux Flormtins qui, bannis de leur patrie, viennent, sur un aure théâtre, reprendre l'œuvre interrompue de la prédication (1150). Ces deux apôtres se nommaient Diotesaly, et Gherardo de Marsano. Diotesalvi, écrit l'hagiograple, a était un des chefs de la secte, homme d'extérieur lonnête, d'aspect vénérable, pur measonge comme celui de Satan se transformant en ange de lumière*, » Expulsés

Cologne, 1599. — Arnold Lubec, I, 5, c. 10. — Ann. eccl., 1185, t. XIX, p. 551. — Binaidi, Ann. eccl. tratti da quelli dei Baronio, p. 864. Rome, 1785.

[·] Simone della Tosa, p. 186.

^{*} Era dició si divisa e parista la gente della città che con armata mino difendeano la della cresia contro a' buoni a cattolici cristiani (Villam, IV. 29). — Villam parte ini de ce qui l'appelle la secte d'Épicure, et selon Lami (Lex., II. 492), il ne s'agit pas du catharisme. Sais à cette date, en 1115, en 1125, il n'y avait pas encore beaucoup de vari tés d'héresie. Voy. Diet des hérésies, par Pluquet, Disc. prélim., t. I., col 171-185, ap Encyclopédie théologique de l'abbé Migne, t. XI, Paris, 1847.

b Gori, Storia da Chiusi, R. L. S., Supp. I, 898.

Tanquam Sotanas in lucis angelum se transformans, se aspectu venerabilem, honestum incessu et exteriori habitu mentiendo (4cta sanctorum, Vita S. Petri Parentii, t. V de insi, p. 86). Arch. stor.. 3º série.

à leur tour, ils sont remplacés par deux Florentines, Milita et Julitta, « brebis au dehors, louves au dedans, qui affectaient une pieté profonde et fréquentaient les églises, pour micux attirer les femmes et les hommes dans le labyrinthe de l'hérésie '. » En 1165, leur secrète propagande est déconverte, beaucoup de leurs disciples sont brûlés ou pendus, d'autres exilés *. Elles-mêmes disparaissent obscurément; ma's presque aussitét un cinquième apôtre les remplace, Pietro, dit le Lombard, qui résidait depuis longtemps à Florence. Il venait de convertir Viterbe à la doctrine. A Orvieto il rassemble les débris de la persécution et forme de nouveau, parmi les nobles et le peuple, une puissante communauté. Le nombre leur donne l'audace. Ils s'enhardissent à prêcher en public. Ils disent tout haut que si la guerre leur est facte, ils contraindront leurs adversaires à s'exiler misérablement *.

t. XXII, 1875. Disp. 4. p. 55, un article de M. Fumi sur les paterins à Ormeto.

* Acta sanctarum, ibid., p. 87. - Gori, loc. cit., p. 903.

Præferentes externis religionis ecclessistica qualitatem, ecclesiarum limina frequentindo,... in vesabus ambulantes ovum, interios laporum rimilitudinem obtinebant. Illa vero multos et viros et incheres attraxerunt in labyrinthum hærenu. (Acta sanctorum, Johl.)

Nous n'hesitons pas à le croire Florentia, c'est-à-dire à penser que c'est le même dont il va etre question plus bas. Deux heréstarques du même nom, dans la même province et le meme temps, ce servit bien entraordiname. On l'appelant le Lombard, peut être parce qu'il étant ne en Lombardie ou qu'il en ctait originaire. Mais on sait que Lombard est sourcit synonyme d'Italien, surtout au debers. En tou, cas, Pietro le Lombard devant resider à Florence.

^{*} Ad quorum prædicationis vocem conveniens nobilium e populi multitudo,... in lantum hæreticorum excrescit numerus, quod contra catholicos publice prædicasant, dicentes quod si helli contra illos ammineret necessitas, em extra civilatem cogoront muserabiliter esculare (Acia sonctorum, ibid.).

Derrière les murs de Florence, quand souffiait la tempête, les hérétiques de Toscane trouvaient un refuge assuré. En 1194 y venaient les cathares de Prato, frappés par l'évèque de Worms, légat d'Henri VI, des peines ordinaires, l'emprisonnement, la confiscation des biens, la démolition des maisons le grand nombre de Florentins partageaient leurs croyances, non toutefois sans les avoir comme passées au crible, pour les rendre moins contraires à la raison, car ils y voyaient un excès d'absurdité que devait repousser, alors même qu'il courait les aventures, leur esprit fin et judicieux. Ces cathares ou purs, qu'on nommait patarins en Italie, parce que, à Milan, leur quartier géneral, ils habitaient la rue des Pates, c'est-à-dire du vieux linge ou des fripiers*,

 Lam, Lezione, etc., II, 484, 496. Le document, tiré des archives de Prato, es, public par cet auteur à la p. 525.

Que Cathare et Priarin soient une même chose, c'est ce que prouvent divers textes : - Præsertim ab impus Manichæis qui se Cathoros vei Paterenos appellant (Innocentro III Epint , l. X, ep. 54. Baluze, II, 26). -Quos alu Catharos, ali Patrinos, alii Publicanos... vocant Concilium Loterunenae III, nº 27, ap Mansi, Concil , t. XXII, col. 252). — On a donné du mot patarin les étymologies les plus singulières (voy. Schmidt, II., 278), et ce n'est pas etomant, pursque les patarias eux-mêmes n'etwent pas bien fixés à cet egard . In exemplana martyrana qui pro fide cattolica martyria subjerunt Paterenos se nominant velu, expositos passioni (Loi de Frédéric II, 1224, ap. Pierre de la Vigne, L. I, ep. 26, et Mausi, Concil., XXIII. 588). — L'etymologie la plus prohable est le mot pates qui signifie vieux. inge el qui appartient au patois du Dauphine, du Lyonnais et fout enremble à celui de la Lombardie. La rue des Pates, à Milin, était la principale de cel es galhabitaient les cathares. Cest ce qu'a bien vu Muratori : Yokem petatra sive patarra whil ahud agnificasse primo quam vilum personaritm congeriem of deinde seditionem abjectorum artificium ac gentis indoctae rudisque... fortassis aut plures ad mehoandum haze motum fuere propolas quos Mediolanensibus appellate mos est Pate, atque indeadiaventum Paturiae et Patermorum vocabulum irrisonis et contemptus causa (Antiq. stol., Dos., 60 t V, 84). (f. Ducange, art. Pateria, Giuhor, IV, 98, et Arch. stor., 5º série, t. VI part. I, 1867, p. 6, un article sur la Polaria de Milan.

s'étaient divisés en deux sectes, les dualistes absolus, qu'on nommait Albanenses, et les dualistes mitigés, connus sous le nom tantêt de Concorezenses, tantêt de Bagno-lenses. Les patarins de Florence étaient au premier rang des mitigés.

On connaît leurs dogmes communs. Ils admettaient la coexistence de deux principes, l'un bon, l'autre mauvais. Ils voyaient le péché dans l'amour des choses et des créatures matérielles. L'amour des femmes était donc coupable comme l'amour des biens, le mariage condamné à l'égal du concubinage et de l'inceste!. Point d'autre sacrement que le baptême, d'autre pénitence que l'adhésion à l'Église cathare, d'autre confession que la confession publique, comme chez les premiers chrétiens. Croire et le déclarer suffisa t pour monter au ciel. Le pain et le vin consacrés ne devenaient pas le corps et le sang du Christ. La croix, instrument de supplice, était un objet d'horreur. Les sectaires n'invoquaient ni la Vierge, ni les anges, ni les saints. Sans pitié pour

¹ On seperd en conjectures sur le sens de ces trois noms. On suppose que le premier et le troisième pourraient venir de certaines localités : mais on ne connaît par de localité appeade Concorezo (vov. Lain, Lez., II, 482, 494; Schmidt, I. II, p. 285, noie 7). Selon Lami, c'etaient les Bagnolesi qui dominaient en Toscane comme en Lombardie II, 494). Schmidt croit du c'e sont plutot les Concoresenses ou Loncoregiers. Entre eux il n'y a qu'une nuance.

5 Sunquam etiam implorant patrocinium angelommi vel sanctorum, sen

^{*} Matrimonomia damnant dicentes hoc esse meritoriam formicationem, sed incestion materalem cum matre propita vel sorore dicunt esse mundain formicationem (Reinerit Liber contra Valdenses, ed. Gretser, p. 19), dans un recueil d'ecrits contre les Vaudois · Seruptorea antiqui contra Valdenses (ce titre n'est que sur la rehure). A la suite d'un cerit intitulé Luca Tudensis episcopi de adera vita, on trouve le recuel du jesuite Gretser : Lucas Tudensis acriptores aliquot succedance contra sectam Waldensium. Ingoistadt, 1515. Dans le nombre, à la p. 65, est l'écrit de Rameri Sacconi. — Qui dicebant non est templum, non est sacridotium, nuptarum improbant stabile negotium (Benzo ad Henricum II, loc. cit.).

leur corps, ils multipliaient les jeunes; ils se privaient de viande, d'œufs, de fromage. Sans égard pour la société, ils déclaraient tous les serments idicites, ils déniaient aux magistrats toute autorité pour punir les malfaiteurs. Sans respect pour l'Écriture, ils ne voyaient qu'un dieu mauvais dans celui de l'Ancien Testament, Sans ménagements pour l'Église, ils lui refusaient le droit de posséder, si ce n'est en commun*; ils se moquaient de ses rites et du culte des images. Ils supprimaient les splendeurs, les ornements, les cloches, les chaires sculptées. Pour autel, ils se contentaient d'une table, où reposait, sur une nappe blanche, le Nouveau Testament, C'est là que, matin et soir, se réunissaient les fidèles, pour écouter la lecture du livre saint, réciter le Pater, seule prière permise, recevoir la bénédiction du ministre et des parfaits.

Deux modifications intelligentes, deux concessions au spiritualisme, caractérisaient la doctrine des mitigés. Audessus des deux principes, qu'ls appelaient Satanaël et Jésus, ils plaçaient un seul Gréateur des choses, des êtres matériels comme des spirituels. Ils ne lui attribuaient pas le dessein de sauver toutes les âmes qu'il avait jetées dans le monde; s'ils persistaient à repousser le pargatoire et les prières pour les morts, ils relevaient la morale

2. Marie Virginis, neque se municut signo crucis Remerii Liber contra Foldenses, p. 87).

[•] Frequenter orant, jejunant, abstincitque omni tempore a carnibus, evis, esseque (Remern Lib. contra Vaidenses p. 68). Voy sur lout ce qui précète Summa fratris Reneru de catharis et Leonislu seu pauperibus de Lugduno, ap Martène et l'urand Thesaurus anecdotorum.

 V, p. 1759-1776, Schmidt, tout le second volume, et l'art, dejà cita de M. Réville.

^{*} Predicavano che a chiesa non poteva posseder nulla se non in comune (Lami, Lez., 11, 488)

avec le libre arbitre, en proclamant la nécessité du consolamentum pour être sauvé. C'était comme un sacrement, qu'on méritait par la prière et par le joune, qu'on
recevait par l'imposition des mains, en présence des
fidèles, à la lueur des flambeaux. Le consolé voyait son
mariage dissous; il jurait de ne plus s'approcher d'aucune femme, de ne plus vivre que de nourriture végétale
(ce qui permet de croire que les patarins modérés toléraient parmi les non-consolés la nourriture animale
comme l'alliance de la femme), puis, après l'acco.ade générale, il se retirait dans une solitude, au pain et à l'eau
pour quarante jours 1.

C'est ainsi, en conservant quelque chose des doctrines et des cerémonies de l'Église, que les patarins prétendaient rester chretiens, quand its détru saient le christianisme dans son essence. Ce dualisme qu'on leur reprochait, ils prétendaient le voir chez les catholiques, qui mettaient le diable en lutte avec Dieu. C'est aux catholiques et non à nous, disaient-ils, qu'on peut imputer le crime de simonie et le scandaleux abandon de tous res devoirs religieux. Mais le mystère de leurs rites permettait de leur attribuer « mille erreurs ou plutôt mille horreurs contre la foi apostolique, » Ainsi écrivait à l'archevêque de Bordeaux Yvon, prêtre de Narbonne, un de ces faux frères qui s'insinuaient parmi les hérétiques,

² Diving sperumt cam ministris officia, asserentes omno symon.aca (Arnulfi Gesta archiep. Mediol., I. 17, ap. Pertz, vIII, 20).

Dont, XXIV, f* 269*, ap Schmidt, II, 119-120, 98, 112 — Lami, Lex., II. 482.

Multos quotadie errores, amo potats horrores ques contra fidem apostoticam asserchant, audiens subticebain. (Lettre d Yvon de Narborne à Giraul, arch. do Bordeaux, ap. Mathieu Paris, Historia major, ann. 1245, p. 415, Paris, 1644).

tantôt pour connaître leurs dogmes et leurs mœurs, tantôt, si l'on en croit César d'Heisterbach, « par amour des filles ', » et qui racontaient souvent, même sans être Gascons, beaucoup plus qu'ils n'avaient vu. Ayant feint d'embrasser leur crovance, I von avait pu vivre trois mois au milieu d'eux. « A leur table, disait-il, j'ai bu les plus nobles vins, mange les mets les plus délicats*. De la Toscane et de la Lombardie partaient pour l'aris divers suppôts des écoles, et pour les foires des villes françaises de nombreux marchands, avec la commune mission de convertir les riches laïques, leurs correspondants, leurs commensaux ou leurs hô es*, » Un autre, Rameri Sacconi, patarin dix-sept ans, et parvenu parmi ses frères à la haute dignité de l'épiscopat, abjurait tardivement leurs erreurs pour revêtir le frec de Saint Dominique , et partait de leurs réunions secrètes comme jalis les païens de celles des chretiens primitifs', « Je n'ai pas vu, disait-il, un

 Sciatis frater me non frequentare conventions hæreticerum propter hæreses, sed propter puellas (tesar a lleusterbach, loc. cu., p. 357).

* Yoy. Minucius Felix, Octavius, c. 9, p. 90. Ed. de Leyde, 1709.

Apud eos tribus mensibus splendide ac voluptuose procurabar... Nobilissima patermorum bib vina, rabiolas et ceratia et alia idecebrosa comedens, deceptores decipiens, paterminiquo mo profitens (Yvon, did.). Il faut croire que par rabiolas et ceratia, Yvon entendant des mets recherchés; mais comme ces mots ne se trouvent que dans sa leitre avec ce sens, on ne sait ce qu'in signifient. S'il fallint en juger par ce qu'en dit flucange, ce seraient des ravets, des railoris, quelque piante comme le ceieri il n'y aurait flucien de pien raffiné.

[•] Mihi sua ceperunt scereta detegere, perlibentes quod ex comibus foro civitatibus Lombardise et quibusdam Tuscase Parisies docules transmissant acholares quosdam logicis cavi lationi ius, atos etium theologicis dissertation bus insudantes, ad astruendos ipsorum errores et professionem apostolicie indei confutandam. Multos etiam mercalores hae intentione mittunt ad nunditias, ut pervertant divites laicos commensales en bespi es (Yvon, ibid.)

^{*} Ego frater Rinherius olun harcemecha, nune Dei gratin sacordos in ordine fratrum prædicatorum. . dieo quod in 17 annis quibus hou! conversatus sum cum eis. (Reinera Liber contra Valdenses, p. 67.)

seul d'entre eux prier en particulier, pleurer sur ses péchès, se frapper la poitrine, faire un acte de contrition¹. »

Toutes ces accusations, au demeurant, reviennent au reproche d'hypocrisie. On ne voit rien de criminel, mais on suppose tout, car on n'admet pas une vie honnête avec une religion fausse. C'est le langage partial de la passion et de la foi, que démentent les plus sérieux témoignages. Saint Bernard, si sévère aux croyances, disrulpe les mœurs dans la sincérité de sou âme « Rieu de moins répréhensible, écrit-il, que leurs conversations. Quant à leurs actes, ils sont conformes à leurs paroles. »— « Malgré toutes mes recherches dans les procès faits par nos frères, écrit de son côté Sancrini, dominicain de Florence, je n'ai pas trouvé que les hérétiques consolés en Toscane commissent des actes énormes, notamment dans les rapports d'homme à femme. Leurs erreurs venaientdone de l'intelligence, plutôt que de la sensualité.»

⁴ Non v di aliquem ex eis orare secreto, seorsim ab ali s, aut ostendere se tristem de peccalis suis, seu lacrymare, vel percutere pectus suum, siva aliqued hujus modi quod esset signum contritionis (Remerii Lib. contra Valdenses, p. 67)

* Mondos se coram populo et justitus præditos esse simulant (Joachim in Apocalyps., f. 131*). — Nitida vida apparentia (Guil. de Podio Laurentu, 672). — Dum speciem præferent pietatu, dom evangelica paramoniae et susteritatis menticipus exempla "Acid sanctorum, vida S. Domouci, t. 1 d'août, 547). Ces citations sont empruntées à l'ouvrage de Schmidt, II, 455. — Gento finta ed spocrita (Lami, Lex., II, 488).

Si conversationem interroges, mini irreprehensibilius, et quod loquitur factis probat... Jam quod ad vilam moresque spectit, meminem concust, neminem circumvent, neminem supergreditur (5. Bernardi sermo 65,

[, 4495).

⁴ Per quanto no abbia cercaro ne' processi fatti da' nostri frati non ho trovito che gli eretici consolati in Toscana passasseri ad atti enormi, e che si commettesse mai da loro, massimo tra nomini e donne, eccesso alcuno di senso... Onde... i toro errori più che di sensualità, d'intelletto. (Tirè

Enfin, d'après le savant Lami, si prévenu pour lant contre les patarins, « les méchants ne pouvaient, chez eux, ni exercer le ministère ecclésiastique, ni parvenur à l'épiscopat. Prêtres et diacres devaient être honnêtes dans l'Église de Dieu¹. »

Ainsi vont les choses dans les sociétés religieuses. Souvent elles rachèten, l'infériorité du nombre par la supériorité du caractère et de la vie : elles se font respectables parce qu'on les epie, et pour ôter une arme à leurs ennemis; elles travaillent avec ardeur, pour accroître leur force par la richesse. Dans l'active Florence nul n'était plus actif, plus industrieux que les patarins. L'abstinence amaigrissait leur corps, pàlissait leur visage, exténuait leur voix, ce dont on leur faisait un crime, quoiqu'on en fit un mérite aux moines i; ils n'en étaient pas moins infatigables, réprouvant l'aumone à, soit comme excitation funeste à la paresse, soit par cet amour de l'or dont se défendent mal ceux qui le gagnent à la sueur de leur front, « Chez eux, dit saint Bernard, on ne mange pas son pain dans l'oisiveté; on travaille de ses mains pour sub-

d'une Vie de Fra Ruggiero des Calcagni, por le P. Sandrini, qui a laissé mainjacrit un volume de Vies de dominicains illustres de S. Maria Novella. Lami la rapporte in extenso à partir de la p. 540 au t. Il de ses Lexions.

Per loro di più a cattivi preti non potevano amministrare, niuno malvagio peteva essere rescovo, la chiesa di bio non poteva aver sacordoti e diaconi se non buoni (Lami, Les., I., 448).

* Pallent insuper ora jejun is (S. Bernard: serms 65, I, 1495). — Tristes sunt omni tempore.. et facies corum pallore perpetuo deprimuntur (Jonchim, im Apocal., 2° 131°).

Est Putheristis Visjo tristis Vox facturiosa, diernardus Moriscensis, citat, de Schriedt, II, 155.

Elemosynas nulias aut paucas facuent, nulias extrancis (Summa patris Renerii, ap. Martône, Theo. ansect., V, 1765).

venir à son existence . » — « Entrait-on dans leur secte pauvre et mendiant, après quelque séjour on en sortait riche, parce que, occupés du matin au soir aux œuvres mondaines des marchands, ils ne permettaient pas à leurs mains de rester en repos . » « Vit-on jamais au Nouveau Testament que les apôtres allassent aux foires pour des affaires terrestres, et qu'ils eussent la soif de l'or comme les patarins ? »

C'étaient doi c des gens de labeur qui faisaient la force et comme l'armée du patarisme à l'forence. Mais à leur tête marchaient des nobles, ennemis du saint-siège et amis de l'Empire, partisans, dans la société religieuse, de ce dualisme qu'ils voulaient établir dans la société civile, favorables à l'organisation hiérarch que de l'épisco-pat cathare, parce qu'il ressemblait à celle de la société féodale ; adonnés enfin à une vie de plaisir, de débauche même, où les chroniqueurs florentins voient la renaissance de la secte d'Épicure. Pour eux comme pour

⁴ Panem con comedit ociosus, operatur manibus, unde vitam sustentet (S. Bernards sermo 66, 1, 1495). — Se quast de suo labore viventes (Josephin, in Apocal., P. 152^a). Citations de Schmidt, II, 156.

* Si pauper enim fueris et mendicus, moram cum illis facias, statum extes opulentus, quippe a diluculo ad crepusculum in mundants operesi mercaturus, manus non permittuat otiari. (Ebrardus, 170, ap. Schmidt, II, 156).

³ Nunquam invenitur in Novo Testamento quod apostoli casent negotiatores et quod pergerent ad nundinas causa negotiationis terrenze, et quod anhelurent pecuniam cumulandam sicut vos facitis (Noneta, in Palarinos,

ар. Schmidt, П. 156).

Acopiento, Nil tribusado Sunt opulantes.

Bernard. Moriac. ap. Schmidt, II, 456.)

* Histoire des Albigeois. Les Albigeois et l'Inquisition, per Nap. Peyrat, Paris, 1872, ap. Réville, loc. cit., p. 59.

La città era in que' tempi mello corrotta di eresa; e intra le altre era della setta delli Epicarei per vizio di lussima e di gola (Villani, IV 20).

HIST. DE FLORENCE. -- I.

Dante, l'épicurisme est une hérésie qui mène, comme les autres, aux monstruosités de Sardanapale', et qui tue l'âme avec le corps*. On confondait alors et même plus tard ceux qui repoussent toute doctrine religieuse avec ceux qui s'écartent de la doctrine orthodoxe". Les hommes que le grand justicier du temps précipite dans le cimetière d'Épicure, au mépris de ses affections, de ses admirations personnelles, ce sont, pêle-mêle, les incrédules, les hérétiques, les vicieux*.

C'est qu'en effet les uns et les autres, avec une commune audace, étalaient au grand jour leurs aberrations ou lears vices. Par le conseil ou l'exemple, ils y gagnaient les faibles et les simples d'esprit*. Le scandale était grand aux premières années du treizième siècle. Les corrompus faisaient école d'immoralité. Les hérétiques ne méritaient plus le singulier reproche d'aimer les conciliabules secrets. Ils célébraient publiquement leur culte, préchaient au milieu des champs, sur les places des villes, comme dans les églises, provoquaient les prêtres à des disputes solennelles en présence du peuple, faisaient exposer la théologie cathare par d'éloquents docteurs formés à la dialectique dans l'université de Paris. Le clergé

Dante, Inf., ch. ix et z, ch. zv, 106.

Erano nomini amanti le conventicole e i nascondigli a guisa di quei che.

tuale operano (Lami, II, 483).

Dante, Parad., XV, 166 * Dante, Inf., X, 14, 15.

On ne peut comprendre antrement que Lamm alt pur dire des patarins, malgré tant de témoignages, et contrairement su sien propre . « Osceni ed incestuosi all' eccesso, empi e barbaramente cruden (Lex., II, 485). »

It jam non in occulto, sicul aliqui, nequitiam summ exerceant, sed suum errorem publice manifesteut, et ed suum consensum simplices attrahant et infirmos (Concil. Lateran., II, nº 27. Mansi, Concil., AXII.

n'osait les attaquer à cause du nombre et de la puissance de leurs protecteurs.

Innocent III l'osa le premier. Sa jeunesse et son génie le poussaient à l'action. Il était temps, s'il voulait conserver au saint-siège la direction des âmes chrétiennes. Les plus ardentes commençaient à ne plus voir dans le successeur de l'apôtre un médiateur nécessaire, et à croire qu'elles pouvaient par les austérités et la souffrance s'élever au-dessus des puissances hiérarchiques, racheter leurs péchés et ceux mêmes des autres hommes. De moins absolues, ne voulant pas désespérer encore, réclamaient impérieusement la création d'une milice destinée à combattre les ennemis de l'Église et du ciel. Ce grand pape leur en donna deux : les dominicains et les franciscains. En attendant que ces ordres nouveaux pussent s'imposer aux diverses classes de la société chrétienne et y exercer leur énergique action*, il exerçait vigoureusement la sienne, non sans rencontrer une résistance qui l'indignait et l'irritait,

Que Milan lui résistât, il ne pouvait s'en étonner. Milan était loin de Rome, et au jong de Rome préférait le joug de l'Empire. Plus que jamais elle était à la tête des défenseurs de l'hérésie. « Les hérétiques y accouraient comme à la sentine de l'erreur. Tout ce qui s'écarte du dogme catholique y était tenu pour point de foi . » Mais

⁴ Non erat qui cos impedire auderet, propter multitudinem et potentiam fauterum ipsorum (Remerius, sp. Schmidt, I, 144).

Hutlard-Bréholtes, Hist. diplom. de Frédéric II, introd., t. l. p. 195.
 Ceta ne tarda guère, s'il faut en croire Viliam : « Durò questa inaledittione e heresia infino al tempo di S. Francesco e di S. Domenico (Villam, IV, 29).

Vos sparitibus attendentes erroris, facti estis heretico pravitatis praccipui defensores... Ad civitatem ventram quan quandam erroris sentiman

qu'il en fût de même dans l'Italie centrale et jusque dans le patrimoine de saint l'ierre, c'était une offense au protecteur temporel comme au père spirituel. Laissant donc de côté les stériles plaintes et ses foudres méprisées, il faisait flamboyer le glaire et allumait les bûchers. Par là seulement il devenait redoutable. Viterbe osait bien nommer consuls des patarins (1207), mais ces consuls, il les mettait en fuite, puis il faisait instruire leur procès . Aux habitants il prescrivait de dénoncer leurs concitoyens hérétiques; au dénonc ateur il livrait en partie les biens confisqués. Toute maison ayant donné asile à ces grands coupables était détruite, sans qu'il fût permis jamais de la réédifier; tout ami qui leur ouvrait sa porte, partait, en cas de récidive, pour un exil perpétuel. L'accusé avait l'obligation de répondre aux interrogatoires, et les témoins à décharge le droit de ne point parler. Juges, avocats, notaires étaient tenus de lui refuser tout bon effice, sous peine de perdre leur emploi. Le condamné ne pouvait appeler de la sentence. Point d'aumône pour lui ni les siens après la condamnation, point de sépulture chrétienne après le bûcher*.

Sous ces terribles rigueurs, Viterbe courbait la tête; mais aux portes mêmes de Viterbe on la relevait obstinément. Il fallait la présence, l'action personnelle du pape, pour stimuler le zête des bourreaux et décourager la constance des victimes. A Orvieto, commandait pour le saint-siège Pietro Parentio, un noble romain, jeune, sensé,

confugiunt, ub: pro religione suscipitur quidquid discordare a fide catholica demonstratur (Innoc. III Epist., I. V. ep. 189, 21 octobre 1212. — Balaze, II, 693).

Gesta Inn. III, Baluzo, 1, 79.

^{*} Inn. III Epist., i. X, ep. 150. V.terbe, 15 septembre 1207. Baluze, II., 74.

éloquent. En 1199, il y avait soutenu un rude combat contre les patarins, armés de pierres, de lances, d'épées, barricades dans leurs rues et retranchés dans leurs tours. Après avoir démoli tours et palais, enchaîné, flagellé, exilé, accablé d'amendes les plus criminels des agresseurs, il se flattait de faire régner l'ordre par la crainte, quand il voit ces vaineus le troubler avec audace, exiger qu'il rende les sommes confisquées, qu'il renonce au gouvernement de la ville. Ce « doux agneau, » comme l'appelle l'hagiographe, abandonne l'argent sans trop de résistance, mais il se cramponne à son siège avec une énergie qui cause sa mort. Attaqué dans son palais, il y succombe sous le conteau des patarins.

Si le sang ne coulait pas à Sienne, c'est que Sienne réservait ses forces contre ses implacables ennemis, les Florentins; mais, en 1218, les hérétiques y étaient assez forts pour arracher aux magistrats des engagements contraires à leurs devoirs, à la justice et au droit. D'accord avec l'évêque de Sienne, avec ses chapoines et tous les gens pieux, l'évêque d'Ostie et de Velletri, légat du pape, déclarait nuls ces serments, « ou pour mieux dire ces par-

^{**} Etate juvenis, sensus canthe senex, sermone facundus (Acta sanctorum. Vita P. Parentii, t. V de mai, p. 87). N. Gregorovus, Grachichte Stadt. Rom., II, 31, dit que ce nom est celui d'une des familles patriciennes de Rome. Il paraît pour la première fois en 1148 parmi les sénateurs. Dans les Fragm. Fulgisatis historiæ (Antiq. Ital., IV, 137), un rencantre beauroup d'hommes de ce nom prant elerré la pouvoir à Orvieto. — Voy. Arch. etar., 5° série, t. XXII, ann. 1875, disp. 4, p. 52.

^{*} Circumdans agnum mansuetum synagoga luporum (ibid., p. 89).

^{*} L'hagrographe ajoute qui its voulurent jeter le cadavre dans un puits, mais qu'ils ne purent ni lever le cadavre ni ouvrir le puits. (Acte sancto-rum, ibid., p. 89.) Cf. Hurter, II, 265 sq., et la trivail de N. Fumi, dejà caté, qui donne des détails un peu différents.

Magistratus officium, justifiam et juris effectum impediunt (Arch. de Sienne, 50 mai 1218. Caleffo vecchio, p. 72)

déjà la professaient.

558

Leur chef spirituel, leur évêque, résidait à Florence. C'était, depuis l'an 1212, un certain Filippo Paternon, d'origine inconnue, mais qui étendait sa juridiction sur presque toute la Toscane, d'Aretzo jusqu'à Pise*. Prato, le val d'Arno, le val d'Elsa dépendajent de lui. A Poggibonzi, il avait une école florissante. Ses ministres parcouraient le pays : on écoutait avidement les prédications d'un Farnese, d'un Torsello, d'un Brunetto, d'un Jacopo de Montefiascone. De redoutés seigneurs suivaient avec leurs familles les services religieux de la secte, lui ouvraient, en cas de danger, leurs châteaux et leurs tours. Le plus sûr, le plus inexpugnable de ces asiles, c'était la forte tour de San Gaggio, située sur la route de Rome, au penchant d'une de ces ravissantes collines qui verdoient au sud de Florence, à un mille à peine de la porte San-Pier-Gattolini*. Elle commandait au lom la campagne

* Que sunt potius perjuria nominanda (bid.).

* Arch. de Sienne, Caleffo vecchio, ibid

Son nom semble venir de Patarin. Ce n'était peut-être qu'un surnom,

 Aujourd'hui porta Romana. Les Langubards, dit-on, appelment gaggro un bois avec pâturages.

Colligationem etiam impietalis et omnes societates iniquas sive de acarpetts, sive Albigenourn, quocumque unmine conseantir (this).

et protégeait les domaines de Barone, fils de Barone, un de ces magnats presque inviolables, parce qu'ils dépendaient de Frédéric II, pleins de mépris pour les magistrats et les petites gens, comme pour les foudres de l'Église. Pulce, fils de Pulce, d'une famille calabraise', Chiaro, fils de Manetto, Cante, fils de Lingraccio, Uguccione, fils de Cavalcante, rivalisaient avec les Baroni de zèle hérétique et de collectes pour soutenir leur culte avec leurs pasteurs. Au nord de la ville, sur les bords du Mugnone, et dans la ville même, les Cipriani ouvraient leurs maisons aux cérémonies religieuses, quand la persécution ralentie ne commandait plus le mystère des épaisses murailles ou des profonds souterrains'.

C'était l'ordinaire à F.orence. Les patarins s'y ressentaient à peine du coup funeste dont l'unocent III, en 1215, venait de frapper le catharisme dans la ville de Milan et la province de Languedoc, en faisant un seul canon obligatoire pour l'Église entière, de toutes les mesures prises par lui et avant lui contre l'hérésie. Contiants moins dans leur nombre que dans l'humaine et philosophique tolérance de leurs concitoyens orthodoxes, ils ne s'épouvantaient guère de l'extermination lointaine des Albigeois. Le canon du concile restait contre eux lettre morte : on ne l'exécutait que sur leurs cadavres et sur leur postérité. Un des plus opulents, nommé Gherardo, qu'on saluait du titre de messere ou messire, et qui, par conséquent, était docteur ou chevalier, s'étant converti, en 1218, aux doctrines cathares, les pratiquait libre-

lami, Les., II, 541, 583.

^{*} Ibid., 497, 562.

^{*} Concil. Lateran. Canon III de hæreticis. Mansi, Concil., XXII, 987 sq. Schmidt, I, 151.

ment, et allait même, einq ans plus tard (1223), reposer en terre ecclésiastique du sommeil éternel. C'est alors sculement que, pris d'un beau zèle, Fra Grimoaldo de Prato, mineur franciscain et inquisiteur de Florence, instruisait le procès et condamnait le défunt. La famille de Gherardo tombait sous le coup de ces rigueurs posthumes. Son fils ainé Ugolino et sa sœur Avvegnente, pour sauver leur vie, abjuraient leur foi. Plus fermes, ses trois autres fils et sa femme Adelina étaient enveloppés dans la sentence qui le poursuivait au tombeau⁴. Si elle fut exécutée contre eux ou s'ils y échappèrent par la fuite, c'est ce qu'on ne saurait dire; mais le scandale de cette inhumation chrétienne porta ses fruits. De simples soupçons suffirent désormais pour qu'elle fût refusée : Gherardo Cipriani dut ensevelir secrètement sa mère dont on n'avait pas poursuivi la personne, dont on ne poursuivait pas la mémoire, mais qui avait porté dars son sein un fila devenu rebelle à son Dieu.

Tels étaient, à Florence, les timides débuts de la persécution. Pourtant saint François d'Assise y était venu, puis saint Dominique. Un compagnon de ce dernier, Fra Giovanni de Salerne, y avait établi les Dominicains au couvent de Santa-Maria-Novella, lont il était prieur. Mais il fallait du temps à la semence divine pour germer dans un sol ingrat. En 1227, on osa davantage. Un prêtre, jadis patarin, s'était rendu à Rome, pour représenter au nouveau pape, Grégoire IX, le deplorable état de l'Église florentine. Aussitôt, Giovanni de Salerne reçoit l'ordre de procéder judiciairement contre Paternon l'hérésiarque, et de le tenir en prison, avec ses acolytes, jusqu'à ce qu'ils

¹ Lami, Lex., 11, 536. Raumer, Gesch., der Rohenst., III, 512

fassent, devant tout le peuple, une solennelle abjuration. S'ils persévèrent dans leurs erreurs, il devra être procédé contre eux selon la rigueur des décrets'. L'évêque cathelique Giovanni de Velletri", stimulé sans doute par de semblables commandements, et plus actif ou plus autorisé que l'inquisiteur, requiert les magistrats de lui prèter assistance, et fait appréhender au corps l'évêque patarin, son rival exécré. Ce misérable apôtre n'avait en lui l'étoffe ni d'un martyr ni d'un héros. Il paya sa liberté au prix d'une feinte apostas e. On le relâcha imprudemment, » dit Lami*, et i. recommença ses concihabules, il fut pire que jamais*. Toutefois sa faiblesse lui ôtait tout crédit dans son diocèse, et la peur aussi le reprenant, il disparut sans brut de Florence, où lui succédèrent tour à tour, dans ses fonctions épiscopales, ses lientenants de prédication, Torsello, Branctto, et enfin Jacopo de Montefiascone".

Plus formes et plus fidèles, ces nouveaux pasteurs rencontraient devant eux un ennemi plus redoutable, parce qu'il était plus resolt. Un nouvel évêque venait d'être donné aux orthodoxes, incident toujours fâcheux pour les hérétiques, car ils payaient d'une recrudescence de persécution la ferveur des premiers jours. Ardingo des Foraboschi, nommé à ce poste de combat, était chanoine de Pavie. Issu d'une grande famille florentine, it connaissait à merveille le terrain brûlant où il posait le

Bulle de Grégoire IX, aux archives de S. Maria Novella.

Moneta, ap. Lami, ibid.

Il resta à la lête de ce diccèse de 1205 à 1230. Voy. Ughelli, Italia cacra, t. III.

d Incautamente. > (Lami, Lez., II, 499.)

Laun, ibid.

^{*} Ughelli, Italia sacra, III, 141.

pied. L'Église concevait tant d'espoir de son zèic, que le décret pontifical qui, en Languedoc, était l'office de l'Inquisition aux évêques pour le donner aux frères prêcheurs (1252), ne paraît pas, à Florence, avoir reçu son exécution. L'évêque conserva la haute main, sauf, pour le jugement, à demander aux inquisiteurs dominicains leurs lumières, et, pour l'exécution, à faire appel au bras séculier.

A peine installé dans son diocèse, il donnait une première marque de son énergie, en faisant saisir et en envoyant à Rome, loin des coreligionaires dont l'appui était leur force, deux patarins, Pietro et Andrea, qui, dans leur isolement et par crainte de la torture, venaient sans trop de peine à résipiscence. Puis il provoqua chez les orthodoxes un redoublement de dévotion envers la Vierge Marie, dédaignée des hérétiques; il créa des confréries où l'on chantait des hymnes à la Reine des Anges. et qui, pour ce motif, furent appecées compagnies des Laudesi¹. Par ces moyens, il empêcha le mal de s'étendre, en attendant qu'il pût le guérir. Les malades ne cherchaient plus qu'à se garder de médecins qui ne connaissaient d'autre remède que le fer et le feu. Ils n'osaient plus propager la contagion et faire des prosélytes. Ils recommençaient à chercher de secrets et sûrs asiles. Aux anciens, trop connus, ils en préféraient de nouveaux, tantôt ches un certain Amato dans la ville, tantôt chez Albizo des Caponsacchi, aux environs, à Ripoli (1235).

⁴ Ripoli, où il y svait une importante abbaye, élait à deux milles de Flo-

On lisat à Santa Reparate une inscription sur une de ces compagnice fondées plus tard, en 1281 : S. Societatis Laudensium B. M. V. qui congregantur in ecclesia S. Reparata. Ann. 1316 de mense november. » (Lami, II, 514-515.)

Dans cette périlleuse vie de mystère, les femmes jouaient le rôle de Providence : par la ruse, mieux que les hommes par la force, elles protégeaient les frères compromis. Margherita, l'infatigable épouse de Pulce, Theodora, sa parente, étaient alors au premier rang. Elles servaient d'intermédiaire entre les chess de la secte et les plus humbles sectaires, donnaient à ceux-ci de l'argent, du blé, des vivres, du vin, leur procuraient la joie suprême du consolamentum. D'autres, il est vrai, n'accomplissaient ces œuvres de charité fraternelle, ne suivaient les cérémonies du culte qu'à contre-cœur et par soumission à leurs maris. Alors, soit faiblesse de caractère, soit révolte de la conscience, elles dénonçaient ou se laissalent arracher l'obscure vérité. C'est ainsi que plus tard Lamandina, femme de Rinaldo et belle-fille de Pulce, voyait son témoignage invoqué par l'Inquisition, et, sans haine pour les patarins, prononçait leur arrêt de mort.

Mais cette heure souhaitée de la vengeance céleste tardait trop au gré du saint-siége. Grégoire IX se multipliait pourtant et réveillait de son mieux le zèle endormi de ses collaborateurs. Il sommait l'évêque Ardingo de requérir le bras séculier, et si le bras séculier refusait, de le contraindre par les censures ecclésiastiques prononcées sans appel (1254). Il ne laissait au potestat que huit jours pour punir les hérétiques dénoncés, si

rence, dernère San Ministo al Monte. En 1188 elle dépenduit déjà de l'ordre de Vallambreuse (Repetti, I, 24, art. Abazia de Repole).

Decis potestas et successores sui... al denunciacionem suam, prout es per te denunciatum fuerit, processure quos se predicts potestas et consilium monitis tens acquiescere forte contemserent, lu eos ad præmissa per censaras ecclesiasticas appellatione remota compellas. (Bref publié par lighelle, Italia sacra, t. III., à l'évêque Ardingo. — Lami qui reproduit ce bref en a longuement étable la date. Yoy Lez., II, 520-531.)

dans l'intervalle ils n'avaient fait amende honorable. Ce magistrat devait, ainsi que ses successeurs, prêter serment de poursuivre l'hérésie, et, avec l'aide de son conseil, insérer aux statuts de la ville celui que venait de publier l'ordinaire, de hæreticis difidandis et baniendis. Le premier et le second dimanche de l'Avent, à la messe solennelle de Santa Reparata, l'evêque en personne avait ordre de rappeler au potestat son devoir et d'en réclamer l'accomplissement.

Enrichir d'un chapitre nouveau les constitutions de Florence, c'était chose facile; il le fut moins d'exterminer l'hérésie. On put bien jeter en prison quelques marchands considérés*; mais contre le mauvais vouloir des citoyens et même des officiers subalternes se vinrent briser lous les efforts des magistrats principaux. Les ordres reçus n'étaient exécutés qu'en apparence : on suspendait les jugements; on restituait en secret l'argent des amendes; on fermant les yeux sur le retour des exilés . les maisons s'ouvraient pour leur donner asile, pour les cacher au besoin. Ces complices étaient tropnombreux pour qu'on les pût châtier de peines corporelles, et quant à l'excommunication pontificale, suivant le mot d'un chroniqueur, ils la buvaient comme de l'eau *. Rien de moins surprenant dans la catholique Italie. On y avait bien d'autres audaces. N'est-ce pas à Sienne qu'un

^{*} Ipsi rectores eum capi facere teneantur et captum infra octo dies postquam esset ab ipso opiscopo condomnatus pumire... mai redire, ad mandatum Ecclesse (sbid).

^{*} Pro quibus amnibus liberius essequendis tam prafatam potestalem quam successores suos præstare volumus similo juramentum (ibid.).

Il devint la chap* 40 du livre III.

Lami, Les., II, 519 sq.

Raumer, Gesch, der Hohenst., t. III, p. 342. Leo, t. I, p. 413.

Maledictionem bibenter at aquam (sp. Forrari, II, 232).

potestat faisait couper la tête à des cleres', et à Parme qu'on enterrait dans le fumier ceux qui, en mourant, se repentaient de leur opposition au clergé??

Gibelins et patarins avaient d'ailleurs un point de contact : ils étaient également dévoués à Frédéric II, parce qu'ils comptaient également sur lui. Or Frédéric. en butte à la haine des guelfes, était pour les orthodoxes un objet d'horreur. Les hardiesses de sa pensée dépassaient de beaucoup celles des hérétiques. Indifférent ou incrédule aux dogmes comme aux pratiques de la foi, par ses habitudes, par son langage, il scandalisait les âmes pieuses. Avait-il un ami dans le sacré collége, c'était ce matérialiste Ubaldini, son compagnon dans l'enfer de Dante³, qui disait effrontément : « Si j'ai une âme, je l'ai perdue pour les gibelins*, » C'est parmi les femmes arabes qu'il prenait ses maîtresses : c'est sur l'emplacement des églises qu'il leur construisait des palais*. Comme il entretenait à sa cour des astrologues de Bagdad, étranges avec leurs longues barbes et sous leurs robes flottantes, on lui attribuait des relations avec Astaroth et Belzébuth'. Il appelait jouglerie le viatique

- Andrea Dei, Cronica Sanese, 1289, R. I. S., L XV, 40.
- Alfo, Storia di Parma, t. III, p. 101. Leo, t. I, p. 413.
- Inferno, X, 120.
- Se anima è, 10 l'ito perduta pe' Ghibellimi (Benvennio d'Imola, Comment, ad Inf., X, 120, ap. Muratori, Antig Ital., I.)
 - 5 Cherner, Hut de la lutte des papes, etc., Il, 34.
- In pluribus terres regni Apulius aba fuerunt ecclesim Dec dicatas, sunrum meretricularum loca construcit (N.c. de Curbio, *Vita Innocentis IV*, § 29, R. 1, S., t. III, part. 1, p. 592 sq.).

Amuit astrologos et magos et vites Beelzebuth et Astaroth, proprios penato, Tenebrarum consulens per quos potentites, Spreverat Ecclesum et mundi magnates.

(Vers cités par le légat Albert de Bebam, dans son carnet autographe, Re-

porté à un mourant ; il niait que Dieu puisse tout faire et naître d'une vierge ; il simait à s'entendre nommer précurseur de l'Antechrist. Moïse, Jésus, Mahomet étaient pour lui trois imposteurs, et on l'accusait d'avoir écrit un livre pour le prouver. Aux justes griefs s'en ajoutaient d'incohérents et de r dicules. On voyait dans son habitude de se baigner le dimanche le mépris des divins préceptes sur le repos dominical, dans sa présence à la messe l'impie bravade d'un excommunié, dans son absence aux offices le cynque aveu de son impiété. Quoi qu'il fit, il était damnable; mais son moindre crime n'était pas de prêter ouvertement appui aux patarins.

Le temps n'était donc plus des ménagements et des lenteurs. Sans retard il fallait écraser ces rebelles que grandissait l'impunité. Un évêque énergique n'y suffit pas? On lui donnera pour l'assister, au lieu d'Aldobrandino Cavalcanti, tiède inquisiteur, Fra Ruggiero des

guirum eput., p. 128. Voy. Hoffer, Bibliothek des liter Versins. Stutt-gart, 1847, et Renan, Averrois, p. 230.)

4 Heus ne, inquit, quam das durabit truffa ista I (Chron. Alberici, an.

1239, p. 568, ap. Cherrier, loc. cit., II, 160)

⁴ Insuper diducida voce affirmare vel petius mentri presumpsit quod omnes fatui sunt qui credunt nasci de virgine Deum qui creavit naturam et omnes potause (Lettre de Grégoire IX, 21 juin 1239 ap. Math. Paris, p. 546).

Gaudet se nominari præambulum antichristi (ibid.).

*Ge livre De tribus baratoribus (Math. Paris, ibid.) a été attribué à bien des personnages. Voy. Renan, Averroès, p. 235 M. Renan affirme qu'il n'a jamais existé. Du moins personne n'et a-t-il vu l'edition de 1598. Celle de 1753 (Y.enne) n'est probablement qu'une imposture, use spéculation de libraire (Dict. hist., art. Pietre des Vignes, Cherner, II, 169.

Fertur quod frequenter balness usus fuerat dichus dominicii. Per hoc patel quod præcepta Dei et festa et sacramenta ecclesias tenta causuit et ma-

nia (Vetodurani Chronicon, ap. Eckard, t. l. p. 1739).

Cherner, loc. cit., II, 271.

⁷ Hic fidem catholicam non tenebet; hæreticos publice fovebat (Nic. de Garbio, Vita Inn. IV, § 29, loc. cit.).

Calcagni, Florentin aussi, et de qui l'on espère mieux (1240)4. La nomination émanait jadis de l'ordinaire; elle émane désormais du saint-siège, et le juge ecclésiastique en reçoit plus d'autorité dans l'instruction des procès*. L'évêque restait bien chargé de lui transmettre les ordres de Rome, et libre, quand il le jugeait opportun, de les exécuter lui-même'; mais le plus souvent c'est l'inquisiteur qui prononce sur la cu pabilité; c'est lui qui, mettant les coupables hors de l'Église, les livre de droit au bras séculier. Prétendre, comme l'ont fait d'imprudents apologistes, que le potestat seul frappait, et nullement l'Inquisition, ce serait donc imputer le crime au bras, non à la tête, rendre le bourreau et non le juge responsable du châtiment. Mais il est strictement vrai qu'à Florence des lois jalouses ne permettaient pas plus au Saint-Office de citer directement à son tribunal les suspects d'hérésie que de les condamner au bûcher. A la manière de Rome antique, où était inconnu le ministère public des modernes, l'inquisiteur suscitait quelque homme de loi pour dénoncer les faits et les démontrer devant lui, faisant appel ainsi aux passions les plus basses, et provoquant au sein des familles la hideuse délation. S'il diminuait par là l'odieux de sa tâche, il en augmentait assurément les difficultés.

Fra Ruggiero des Calcagni le comprenait, Doué de

Lami, Les., II, 540-543.

^{*} On peut voir dans lami II, 582 un texte tire des archives de S. Marin Novella qui prouve que la procédure ordinaire c'était une delégation des pouvoirs de l'érêque à l'inquisiteur : « Ego Fr. Bogerins... Episcopi Flor judicis ordinarii vicarius constitutus in hunc modum... Volus superfacto hæreticorum committimus vices nostras in examinando et sententiando...»

^{*} fami, Les., II, 560.

clairvoyance, plus peut-être que d'énergie, il se mit à l'œuvre sans ardeur. Il craignit de soulever une faction qui embrassait, s'il en faut croire Lami, le tiers des citoyens'. D'audacieuses menaces d'incendie contre Santa Maria Novella et de mort contre les dominicains lui commandaient la prudence . Trois ans s'éconlèrent avant qu'il ouvrit son tribunal. It y parut enfin (1245), n'osant différer davantage. Il s'y fit assister de quelques notaires et de deux ou trois des plus considérables frères de son ordre. Après s'être assuré le concours des magistrats, il jeta dans les prisons plusieurs patarins, instruisit leur procès et les condamna comme hérétiques, ce qui entrainait pour eux le supplice du bûcher. Mais avant qu'on en eût terminé les sinistres préparatifs, les Baroni, avec des hommes à leur solde, délivraient les prisonniers et les emmenaient dans le val d'Arno, où Guido Cacciaconti leur ouvrait les portes de sa « terre » de Cascia. En sûreté dans cet asile, et sans penser à la mort qu'ils avaient vue de si près, ces intrépides sectaires relevaient aussitôt la tête et catéchisaient ouvertement tout le pays. La vindicte publique les y poursuivit. Cacciaconti fut sommé de les en expulser, sous peine d'y être contraint par les armes. Il cédait en apparence, n'étant pas le plus fort; mais usant d'une charitable équivoque, de nuit il conduisait ses hôtes à l'ontassieve, qui lui appartenait également et dont le curé n'avait pour les patarins que des sympathies. De là, ils passèrent sur les

[•] Tanti signori e signore che componevano una terza parte della città (Lami, Lei., II, 563). Cf. Raumer. Gesch der Hohenstaufen, 1. 17, p. 187, Leo, l. IV, c. 8, t. I, p. 155.

Lami, Lex., II, 563.
 Ibid., p. 544-547.

domaines de la puissante famille des Pazzi, où ils furent

longtemps à l'abri '.

(Au. 1243).

Humilié d'un tel échec, Fra Ruggiero implorait partout assistance. Il invoquait les magistrals, l'évêque, le souverain pontife. C'est le souverain pontife qui l'entendit et le tira d'affaire, en le reléguant au second plan-Après deux aus d'interrègne, Innocent IV venait d'être exalté par les sept cardinaux dont se composait le conclave. D'un caractère résolu et avec ce coup d'œil sûr qui sait juger les hommes, il envoya l'ordre à Fra Pietro de Vérone de partir pour Florence (1243). Ce dominicain, plus connu sous le nom de saint Pierre Martyr, était, depuis quatorze années, inquisiteur à Milan. L'éloquente vigueur de sa prédication avait soulevé contre les hérétiques la Lombardie entière. C'était un homme jeune encore, de haute stature, à la tête énergique, à la voix tonnante. Dès les premiers mois de 1244°, il embrasait déjà les Florentins de sa parole cuflammée. « On le suivait, dit un écrivain de son ordre, comme un prodige vivant*. » On lui attribuait le don des miracles. On rapportait qu'un jour, comme il avait convoqué le peuple au Mercato nuovo, quartier des changeurs*, un

Lami, Les., II, 564.

Depuis 1232, Vey, Lami, Les., Il, 513.

Plusicure disect qu'il vint suparavent, most la démonstration de Laint (Lez., II, 537-538) est péremptoire. M Passerins, Storia degli siabiliments de beneficenza e d'istruzione gratuita della città de Firenze, p. 2. Flor., 1853, 1 vol. in-8°], det qu'il fut appelé en 1243 par l'inquisiteur. Sur la date il n'y a pas de difficulté, car un peut e être appelé a à la fin de 1243 et n'arriver qu'au commencement de 1244. L'instative de l'inquisiteur n'est pas impossible non plus, si l'on suppose qu'il prin le pape de donner l'ordre à Fra Pietro de venir à Florence; mani il est pou vraisemblable, on ne se suscite pas à soi-même un rival.

⁴ Le P. Sandrini, ap. Lami, Lex., II, 565.

⁵ Vocato populo civitatis in piatea que mercatum novam dicitur (Acla mist, og Pronunci. — 1.

cheval échappé y porta le trouble dans l'auditoire. Tous à la fais voulaient s'enfuir et se pressaient au débouché trop étroit des rues. Lui, alors, étendant le bras et faisant le signe de la croix sur la foule, s'écria d'une voix forte: — Que personne na bouge! On obeit. L'animal furieux s'élance, pour traverser la place, sur la tête, les épaules, les reins, les genour des hommes et des femmes que meurtrit son dur sabot, et cependant, quand il eut passé, l'on constata que nul n'avait de mal. Quel moyen de révoquer le fait en doute, puisque, à quelques jours de là, il se renouvelait sur le Mercato necchio? « L'ennemi du genre humain, sous la forme d'un cheval noir, fait irruption par la rue où étaient les boutiques des forgerons. » Même panique, même signe de croix, même fuite épouvantée et inoffensive de Satan". L'imagination populaire, grâce à une confusion de lieu, avait doublé le miracle. Le pinceau de Tad leo Gaddi le ramena plus tard à l'unité, en le retraçant sur le mur extérieur de l'oratoire dit del Bigalto".

Trop étroite pour ces merve lleuses prédications était la place de Santa Maria Novella, leur théâtre ordinaire. En vue de l'agrandir, Fra Pietro sollicita l'autorisation

sanctorum, Vita S Petri martyris, 29 avril, t. III d'avril, p. 692).

Acta sanctorum, ibid

^{*} Pradicante l'etro so foro reteri, humani genera hostis in forma equi nigerrimi apparens, movens se ex strata fabrurum ferrariorum, etc. (Acta sanctorum, ibid.) Les mirieles ont éte repportés à la suite de la Vie du saint, œuvre de son contemporain Tommiso de Lenlino, par le dominicain Ambrogio Taegio.

^{*} Ou de S. Maria, puis de la Misericordia Verchia. On peut voir dans l'Opservatore fiorentmo (t. 1, à la suite de la p. 96, 5° éd., Flor. 1821), la reproduction au trait de cette fresque assez bien conservée. Le peintre a representé le Frère préchinit et le cheval galopant sur les têtes, en auvant une ligne au bout de laquelle ou aperçoit le diable et deux animaux minitres, corona comme lui.

d'acheter des terrains tout à l'entour'. Cette question fut agitée comme une affaire d'État. Au son de la cloche et par crieurs publics le potestat convoqua son conseil spécial, puis son conseil général. Les capitudini ou prieurs des arts prirent part, selon l'usage, aux delibérations'. La vente des terrains fut consentie, et la sonore éloquence de l'apôtre put bientôt, sur un emplacement plus vaste, exalter plus d'auditeurs à la fois.

Il en sentait le besoin, car, pour le moment, il restait seul sur la brèche. Aux patarins ses adversaires venaient du dehors les plus sérieux motifs de s'enhardir. Tandis qu'en France le Saint-Office livrait aux flammes Toulouse et Béziers, en Italie, les cathares de Bimini, de l'aenza, de Viterbe, tenaient librement leurs assemblées. Ceux de Lombardie ouvraient des écoles publiques; à Plaisance, ils chassaient l'évêque; à Milan, ils tuaient le grand inquisiteurs. Fra Ruggiero en était tout effrayé, car, selon la vive expression d'un moderne, il « craignait sa peau autant qu'un autres, » Il ne demandait qu'à négliger, qu'à oublier ses devoirs périlleux de juge ecclésiastique. S'ils lui étaient rappelés par l'incessant aiguillon de Pietro de Vérone, s'il faisait quelques procès, quand on lui avait dénoncé des patarins qui ne pouvaient ou ne vou-

⁴ Anno 1244, Ind. 3, die 12 exemte decembris, ad instantiam et postulationem karissimi fratris Petri professionis ordinis pradicatorum (Doc. tiré des archives de S. Maria Novella, ap. Lemi, II, 560, et Cantini, II, 111).

Per alterrique constitum civitatis Florentie generale schicet et speciale in pilatio solidan ad sonam campane, et per vocem precoram, ex precepto D. Bernardini Rollandi Rubei Potestatis Flor more solito congregatum ut per capitudines et priores artium civitatis predicte ad dictum consilium convocatos... (Doc. de S. Marii Novella, ap. Lumi, II, 566.)

Corio, ann. 1252. Hurter, J. XIV. Ricotte, L. 285-288.

⁴ Sully, OEconomies royales, t. 1, p. 95 Ed. Michaud et Ponjoulat.

laient nier qu'ils fussent de la secte, alors il les sollicitait « humblement » de renoncer à leur foi; il ne les condamnait que sur un formel refus¹. Cette suprême ressource de l'apostasie, on la laissait toujours aux inculpes; mais ils savaient bien distinguer une poursuite molle d'une poursuite ferme, et dans le nombre comme dans la résolution de leurs frères ils trouvaient un encouragement à persévèrer. De là des condamnations inévitables; si rares qu'elles fussent, elles excitaient le courroux de la secte, elles provoquaient ses menaces. Des cris de mort étaient partout proféres contre les frères prêcheurs.

Inquiet à bon droit, et désireux de leur donner une garde, Pietro de Vérone invita les nobles catholiques, qui avaient tous l'habitude des armes, à se reunir dans le couvent de Santa Maria Novelta pour en assurer la sécurité. L'affluence fut telle de ceux qui répondirent à son appel, qu'il conçut aussitôt le dessein de transformer cette garde défensive en une milice offensive, en un ordre militaire, prêt à courir sus aux hérétiques pour l'honneur de la religion. L'acce, dans cette nature de feu, suivait de près la pensée, peu de jours suffirent pour faire de cette conception hardie une vivante réalité. Les nobles enrôlés furent revêtus d'un habit blanc avec

Voice la texte d'une de ses sentences (51 janvier 1245): — Quiz constat mite, suditis et étellectes haredibus floure thomas flicevoit de Popuo haroticae consolatae, ipsam esse hareticam consolatam manifestam a sancta fide catholica deviare; et quod montte et rogate humiliter, nobut de suis haresibus discedere : habito consilio nostrorum fratrum et Dei omnipoientis nomine invocato, per sententium judico eam hareticam esse, et tanquam hareticam et pro haretica condemno esimilem reiniqueus ipsam judicio seculari (Doc. op. Lami, H, 559).

Lame, Lex. II, 568. — Cantini, II, 111, 113. — Passerine, Storia deglialabilmente, etc., p. 3.

une croix rouge sur la poitrine et sur le bouclier. Douze des principaux reçurent des gonfalons blancs, aussi à croix rouge, avec une étoile au coin supérieur, près de la hampe. C'était désigner les capitaines, car à eux seuls, dans les usages du temps, il appartenait de porter les bannières. Autour d'eux accoururent en foule les fidèles; on admit jusqu'à des femmes dans leurs rangs!.

Les patarins apprirent bientôt à leurs dépens ce qu'était cette société des capitaines de Sainte-Marie, ou, comme on disait dans les premiers jours, des inquisiteurs de la foi*. « Ils firent dans la ville, écrit le savant et orthodoxe Lami, tout ce que voulut le saint, et qui n'est que trop connu par l'histoire de sa vie*. » Arrêter les hérétiques, les remettre aux mains de l'inquisiteur, telle fut surtout leur mission. Fra Ruggiero, revenu de ses atarmes, n'hesita plus à multiplier les sentences qui vouaient les condamnés à la mort, unique châtiment insert aux statuts pour le crime d'hérésie. De Florence la persécution s'étendit aux villes voisines : à Poppi, à Prato, on appréhenda des femmes, et, qui pis est, des

¹ « Molto considerabile .. E si arrollarono poi nomini e donne. » (Lami, II, 568-569.)

^{*} On appelait d'abord les donze a quasitorum fides capitani a (voy. le doc. dans Lami, F. 582), puis s'é dodici d'S, Maria a (Posserius, p. 3. — On ne connaît les noms que de quaire d'entre eux : Guittomanno d'Aldobrandino, Guidalotto de Volto dell'Orco. Amico de Valore des Rostichelá, et un des flosa (Passeriui, p. 3). Cf. L. del Mighore, Fir allustr., p. 75. — Le peintre Tadleo Galdi représents sur la muraille de l'hospice del Bigallo, dans une seconde fresque, Pietro de Vérone remetant l'étendard aux donze capitaines. On peut voir encore la reproduction au trait de ce qui reste de ce trarait, bien plus détérioré que le précédent. dans l'Osserv for , t. 1, à la suite de la page 96.

^{* «} E furono quegli che allora e dopo in ossequio della fede cattol ca fecero tutto quello cte il santo volle nella cutta, e che è pur troppo noto nell'istoria della sun vila. » (Lami, II, 569.)

seigneurs, des châtelains qui périrent par le feu '.

C'en était trop. Les nobles fauteurs de la secte maudite s'indignèrent qu'en osat toucher à leur caste. Les Baroni réunirent leurs partisans. Ils enflammèrent leur courage et leur haine; ils convinrent avec eux de recourir à la protection de l'empereur. Toujours, à l'heure du danger, se tournaient vers lui leurs regards. Ils savan nt bien que partout où se trouvait Frédéric florissait l'hérésie, que son apparition aux plames lombardes y avait été le signal des dermères violences contre les catholiques et leurs chefs. Ils l'avaient vu de près, en 1257, sous les murs de Brescia, où, par conformité d'idées et de ten-Jances, comme par amour de la guerre et des aventures, ils étaient venus grossir son armée. De sa bouche ils y avaient recueilli d'impies encouragements. Si notoire et si efficace était la protection qu'il accordait aux palarios, qu'à sa mort, en 1251, Innocent IV écrivait à Pietro de Vérone ces paroles significatives : « Enfin on peut penser à détruire l'hérésie*. »

Quand les Baroni s'adressèrent à l'empereur, la rupture était complète entre lui et l'Église. Frappé d'anathème, menacé de déposition, repoussé avec horreur par ses sujets allemands, il ne trouvait de sympathies, il n'avait de pouvoir qu'en Italie et sur out en Toscane. Envoyé ou agréé par lui, le potestat de Forence, Pace de Pesannola, Bergamasque', était un gibelin resolu, qui, par con-

A Poppi Bota, femine de Ricevulo; à frato Regliorata, Albano Nartinelli, Andrea, fiu d'Ugolino, châtelain de Cintella (Lann, II, 570, 582).

^{*} Lann, II, 490, * 1245. La liste des Officiales forenses de Pace Pesanigola, et Schmidt (I, 180), Pandolfo de Pasaneira. On sait combien rare était au moyen âgo l'exactitude à l'egard des noms propres. Nous suivoss Lami et les documents contemporaits.

viction ou par politique, se prononçait, dès son entrée en charge, pour les patarins. De concert avec les Baroni, il arme bon nombre d'hommes sûrs, afin de les opposer aux chevaliers de Sainte-Marie, et il attend les événements. L'attente ne pouvait être longue : les rudes Florentins n'eussent guère compris qu'on leur mit la dague au poing pour n'en pas faire usage. Dans les rues, les catholiques militants furent attaqués, surtout les frères prêcheurs. Plus qu'aucun d'eux Fra Ruggiero se sentait menacé : n'était-il pas le bouc émissaire, responsable, aux yeur des patarins, de toutes les sévéntés, de toutes les persécutions? Exaspéré de ces attentats, ui jusqu'alors si timide, il met de côté sa prudence, et cite à comparaître les chefs de la rébellion. Sur leur refus, il s'acharne, il s'entend avec l'évêque pour obtenir une sommation du saint-siège. Chose étrange! Ces mécréants, qui résistaient à l'inquisiteur, c'dent au pape. Ils ne croyaient pas que, même en son nom, personne osât les condamner. Ils comptaient sur une manifestation prochaine de la puissance impériale. Interessés à gagner du temps, ils se présentent donc au tribunal du Saint-Office ils se soumettent d'avance à ce que les juges ecclésiastiques exigeront d'eux; ils prennent cet engagement par écrit et déposent mille livres de caution.

Fra Ruggiero, fort sagement, avait réclamé cette garantie; l'attitude du potestat la rendit vame. Le 12 août, la sentence à poine prononcée, les Baroni courent auprès de lui et invoquent son assistance. Plus que jamais dévoué à leur cause, Pace de Pesannola envoie sur-le-champ deux massiers de la commune, avec d'autres officiers revêtus de leurs insignes, au couvent de Santa Maria Novella. Il fait sommer l'inquisiteur de révoquer et casser la condamnation de Barone et de Pace, tous deux fils de Barone, comme contraire aux ordres impériaux. Il lui enjoint de restituer les sommes par eux versées en gage de soumission, lui intimant, s'il n'obéissait, de se présenter, le lundi suivant, sous peine de mille marcs d'amende, au palais public, devant le tribunal du potestat.

Intimidé, l'inquisiteur cût faibli peut-être; mais l'énergique Fra Pietro était derrière lui. Dès le lendemain, il répliquait donc par un monitoire, requérant le potestat lui-même de comparaître avant la fin du jour devant le Saint-Office, séant à Santa Maria Novella 1. Le silence du mépris répondit seul à cette sommation. L'on ne pouvait, dès lors, tarder d'en venir aux mains. Les forces semblaient égales. Si les patarins étaient moins nombreux que les catholiques, ils pouvaient jeter dans la balance l'épée du potestat. Ils étaient sontenus de tous les hommes d'armes que sa charge l'obligeait à entretenir. Ils pouvaient compter sur l'appui des citoyens aux convictions flottantes, défenseurs-nes de tout pouvoir établi, et sur l'inertie des croyants tièdes, qui toléraient toutes pratiques religieuses, tant qu'elles ne causaient point de troubles dans l'État Mais déjà l'on en fomentait de redoutables : en rejeter la responsabilité sur les hérétiques, et par là tourner contre eux quiconque jusqu'alors

Frater Rogerius deputatus contra ser Pacem Passannolam potestatem florentenum de hærem publice infamatum, tanquam fautorem næret corum et publicum defensorem pro eo quod in negociu fidei pro hæreticis defendendis contra mandatum apostolicum se appoint mandando capitania fidei et nolurus S. Dom. papæ quod de officio aso nutlatenus intromittent, aboquia ponet eos in bannum 100 librarum et notarios similiter in 100 libras condomiavit, et quoa sibi priecepit quod sententium latam contra Pacem de Barone et Baronem fratres filius olim Baronis revocet et casset, quia dicebat esm latam contra mandatum imperatoria. • (Monitoire de Fra Ruggiero ap. Lami, 11, 573.)

était resté neutre, telle fut l'habile politique des orthodoxes : elle obtint un entier succès. Les patarins, disaient-ils, peuploient la ville des scélérats de la campagne'; ils épouvantaient ainsi les fidèles, « tous hommes de bonne conscience, loin d'être, comme le parti contraire, terribles et cruels."

On chercherait en vain un récit de ces faits favorable aux cathares. Les dominicains seuls ont la parole. Faut-ils'étonner dès lors qu'ils mettent l'agression à la charge de leurs ennemis? Mais les actes officiels font mieux connaître la vérité. Le 24 août, en l'honneur de saint Barthelemy, dont on célebrait la fête*, les bons catholiques étaient convoqués dans les églises de Santa Reparata et de Santa Maria Novella. Leurs prédicateurs favoris y devaient prêcher contre le potestat. Cet appel pour un pareil dessein était un acte de révolte, que le principal magistrat de la ville ne pouvait tolérer. Par son ordre, la cloche communale répandit dans les airs ses bruyantes volées, signal habituel des réunions populaires. En un instant, les patarins et leurs amis pararent sur la place : à l'avance ils avaient en des Baroni avis de se tenir prêts. Sur leurs chevaux caparagonnés comme pour une expé-

Le P. Sandrini sp. Lami, II, 574. Schmidt supprime ce détail.

Che per esser tutti uomini di buona coscienza, non avevano tanto del terribile e del crudo come quelli della truppa contraria. » (Lum., II, 574.)

Les auteurs disent un jour de fête. Ils ne semblent pas croire que tous les événements qui vont être rapportés s'accompliment dans la même journée. Cois résulte pourtant de la sentence rendue contre les Baroni, laquelle se termine ainsi : « Acta sint bec in dis B. Bartolomes in plates S. M. Novelle, es die qua per l'accin et Baronem et l'otestaiem excommunication in favorem bereticorum contra fideles est publice dimication » (Doc. ap. Lami, II, 577)

^{* «} Eos qui vocati a nobis ad predicationem venerant audituri que contra potestatem dicenda erant. » (*ibid.*) Comment ceux qui ont lu cette phrase peuvent-ils dire que l'agression vint des hérétiques?

dition militaire, arcs et flèches aux mains, gonfalons déployés, ils se dirigèrent vers les deux églises. La foule, en rangs pressés au pied de la chaire, écoutait religieusement le sermon séditieux. Brutalement ils se précipitent sur elle, ils la dispersent, la dépouillent, la frappent, blessent plusieurs personnes, en poursuivent d'autres dans le cimetière de Santa Reparata, et là, sans le moindre souci du sacrilége, leur donnent la mort. Ce fut dans Florence un scandale effroyable. Les gens froids taxaient d'exagérations ces clameurs; mais à leurs doutes on opposant une éloquente réponse : on leur montrait les cadavres, on leur faisait toucher du doigt les blessures profondes. Le sentiment public, jusqu'alors indécis, se prononçait avec énergie peur les victimes contre les bourreaux.

Sans tarder, les meneurs catholiques profitèrent de leurs avantages. Dans l'après-midi du même jour, Fra Pietro de Vérone, d'accord avec l'évêque et l'inquisiteur, assemblait le peuple sur la place agrandie de Santa Maria Novella. Là, devant un innombrable auditoire, fut promulgué le jugement qui vouait à la mort les Baroni, promoteurs du criminel et sanglant conflit, fauteurs d'hérétiques, hôtes impénitents des évêques patarins Brunetto et Torsello, de beaucoup d'autres de la secle¹, et notamment d'un certain Giovann, condanné par le Saint-

* s De quibes pene tots vivius sitestatur, et civirires fidefium vulueratorum hot ideta indefenditer attestatur. s (fbid)

. Quod in domibut ipportun epistopi heretichram Barnetiis et Tot-

^{* «} Dum artinta mana, implorate auxilio Petestatis Florentie fautoria librelicorum, vocatis exbanatis, pulsata campana communis, extenso vexulo, equis phaleratis, cum basistia, sagritis et arcubus, nobia se publice oppoauerunt pugnando contra nos et societatem fidei.... et violaverunt cemeterium majoria ecclesia vulnorando et occidendo fideles, intratido coclositata cum armis, fugando, spoliando, vulnerando.... » (Ibid.)

Office, délivré de vive force, par leurs propres mains '. En conséquence, la justice ecclésiastique les déclarait infâmes, ainsi que leurs complices, et les soumettait à toutes les peines édictées par les sacrés canons. Leurs maisons, « repaires de perfides, » devaient être renversées de fond en comble et tous leurs biens confisqués'. Quant aux autres héretiques, les juges, « voulant accomplir leur tâche avec douceur, » promettaient miséricorde à quiconque, déposant les armes, viendrait, avant la fin du jour, s'humilier au pied de leur trabanal et exprimer sincèrement le vœu de rentrer sans retard dans le giron de l'Église'.

« Une si grande bonté, » comme d't le dominicain Sandrini, ne toucha point le cœur endurci des hérétiques. Plus agités, plus entreprenants que jamais, ils poursuivaient d'insultes leurs principaux adversaires, dans les rues et jusque dans les églises. Ils ne reculaient ni devant le meurtre ni devant l'incendie, moyens de guerre familiers alors à tous les partis, et qu'avec l'indignation qui sied aux consciences pures, ils se reprochaient réciproquement. Les orthodoxes n'etaient pas en reste avec eux ; mais ils voulaient s'assurer l'avantage; ils

sellus et alii quamplures berelici sunt receptati. » (Ibid.) Tous ces textes font partie de la sentence renduc.

* « Quod idem Baro et Pax coram nobis confessi sunt (Ibid.). »

a Et alus pœnis sacris canombus infligendis addicimus pumendos; domus corum que fuerant latibula perfiderum, pronuntantes fuedatas durandas; bona serum cama pronuntantes et dicentes omnino confiscinda. »
 (Ibid.)

³ « Volence in mananetudine perficare opera nonra.... quod ai hodie, depotitia armia, humiliantes se, volentes redire ad gremnom 8. M. Eccl., abjurantes omnem hieresim, muericordiam implorabent; recipiemus cos. »

Ibid.)

4 . Tanta bontà, a det la P. Sandrine, ap. tami, B. 677.

Passorini, Ioc. est., p. 4, 5,

n'avaient d'autre but que de les anéantir. Les plus fervents et les plus considérables des catholiques furent réunis en conseil. Beaucoup de nobles offrirent leur vie pour la défense de leur sainte religion. Il fut résolu, après en avoir référé à Rome, qu'on rendrait aux patarins attaques pour attaques, et qu'on les débusquerait des points strategiques dont ils s'étaient emparés'.

Le chef de cette croisade fut l'éloquent prédicateur que le médiocre effet de sa parole remplissait de confusion et de dépit. Il se mit à la tête des chevaliers de la foi. Grand et fort comme il l'était, tenant dans ses robustes mains la bannière blanche à croix rouge, il attirait tous les regards, il inspirait à tous la confiance et l'enthousiasme. Parti de Santa Maria Novella, il marcha au-devent de l'ennemi. Il le rencontra non lois du couvent, en un lieu alors appelé Pozzo a San Sisto, étroit carrefour qui porte aujourd'hui le nom de Croce al Trebbio*. Refoulés plutôt que vaincus, les hérétiques battirent en retraite vers le quartier d'Oltrarno et la place dite des Rossi*, où se trouvaient, sur la rive gauche, au bout du Ponte vecchio, les maisons de cette noble et riche famille de leur parti. En cet asile ils pouvaient être

Aujourd'hm de Santa Felicita.

⁴ de la andare colle armi scoperte a combattere contro le parti ereliche, che coll'armi pure alla mano s'erano avvintaggiate ne prum posti della città, a (Lami, II, 578.)

^{*}Ce carrefour est au bout de la ma delle Belle Donne, qui conduit d'une part à la ma Tornabuoni, de l'autre à la place de S. Marie Novelia. On y voit encore une croix commémorative. — On ne sait pas trop ce que signifie Trebbio. Peut-être tromm, irripuduam, trebbiare ou trebbiature, met qui s'emplore en parlant de ce que foute le sabet d'un cheval. — Trebo, dit-on encore, veut dire tribus. Voy. Ossere. fior, III, 193, 3° éd. — Il y avait dans les environs de Florence une petre locaité appelée Trebio (voy. Arch. di Stato, Capitoli, 1193, p. xxm, f 96 c°).

inexpugnables, s'ils y parvenaient à temps pour occuper les têtes de pont qui, seules, y donnaient accès. Mais serrés de trop près dans cette poursuite ardente, ils virent leur échapper ce moyen de salut. Quand Pietro de Vérone comprit vers quel point ils se dirigeaient, par un raffinement propre aux guerres civiles et religieuses, il remit le gonfalon du commandement au chef d'une branche restée orthodoxe de la famille des Rossi. Il savait bien que les haines fraternelles sont de toutes les plus implacables.

Cependant, de sa voix vibrante, il continuait d'enflammer les courages, qu'avait échauffés le premier succès. Les chevaliers de Sainte-Marie ayant passé les ponts à la suite de leurs ennemis, parvinrent presque aussitôt qu'eux sur la place, et y massacrèrent quiconque, les chefs tués, ne se dérobait pas par une fuite rapide à des vainqueurs qu'enivraient les fumées du sang!.

Le texte des bollandistes est formel . • Quibusdam de Rubeorum familia nobilibus et alus catholicis vexitum exhibeas cruce insignitum, ut ipse verbis et ille giadis contra hareticos Domini pradium exerceret • (Acta sanctorum, loc. cit., p. 693.) — D'autre part, on ut dans l'Ossere, fior. (VII, 147, 3° éd.) • Quanto ai Paterini di cui fur cipo i Rossi dice abhatanza la colonna colla statua di S. Pier martire sulla piazza già de' Rossi, ora di S. Februa. • — li y avait donc des Rossi dans les deux camps, et la chiox de Fra Pietro s'explique, car il n'y a pas d'acharnement comparable à celui des frères ennemis.

^{*} La papart des suteurs mettent le combat de la place des fiessi avant celui du Pozzo a San Sisto, à en juger du moins par l'ordre qu'ils indiquent. Soint Antonia dit que la bataille eut heu « ultra Arm flumen et citra Armim. » (Cronicke, part. Ill., tit. xxiit.) Les Bollandistes de même : mais cela ne fait pas deux autorites, car Ambrogio Taegio, dominicain du quinzieus siecle, autour de la Vie de Pierre martyr, ne fait que reproduire ce qu'en avait écrit avant lui — Il semble clair qu'assaillants ou assailles, les chevaliers de Sainte-Marie durent partir de S. Maria Novella, leur tieu ordinaire de ralliement, dégager les abords du couvent, et, à moitié vainqueurs, poursuivre l'ennems au delà des ponts. L'ordre inverse ne s'expliquerant pas. Or deux textes indiqués ou cités par Lami (p. 580 et 584) donnent l'ordre

Alors même qu'elles furent dissipées, ils ne renoncèrent qu'avec peine et contre des gages certains aux plus inexorables rigueurs. C'était peu, pour trouver grâce, d'établir clairement qu'on n'avait pris à la lutte aucune part. Tont patarin supposé dut, pour sauver ses jours, faire profession d'orthodoxie à Santa Maria Novella, et porter publiquement sur l'épaule droite une croix de drap rouge, en signe de réconciliation avec l'Église. Ceux qui persistèrent dans l'impénitence furent conduits au bûcher, et la terr.ble Inquisition ne pardonna même pas aux os de ses victimes.

L'allégresse régnait parmi les âmes pieuses. Elles sentaient l'hérésie frappée à mort Débordant de gratitude envers les frères prêcheurs, elles léguaient à l'envi des immeubles au couvent desormais fameux qu'ils habitaient à Florence, forture inespérée pour des moines qui jusqu'alors, ne possédant rien, vivaient au jour le jour des dons de la charité Le saint-siège, de son côté, récompensa Fra Ruggiero des Calcagni : ce piètre inquisiteur fut nommé évêque de Gastro dans la Maremme, et figura, à ce titre, parmi les Pères du concile de Lyon'. Le vrai vainqueur des hérétiques, Fra Pietro de Vérone, n'obtint que de le remplacer dans ses épineuses fonctions. C'était sans doute une haute marque de confiance, car en cette ville d'indépendante et capricieuse humeur, il fallait

que je suis. Leur autoraté confirmant le raisonnement, vaut bien l'autorité unique de saint Antonia. Iin de ces deux textes parle de deux journées, par confusion probable avec les deux combate. Il Passerini (p. 5) det « ell y a un ou deux engagements près de S. Febreta et de la plazzetta del Trebbio. C'est obscur. » il ne ma pas semblé impossible de penétrer cette obscurité. La statue de Pierre martyr établic sur la colonne de la place des Rossi semble bien indéquer que là eut hen le combat décisif.

Lami, II, 579-583.

Passarmi, loc. cit., p. 5.

affermir le triomphe; mais soit qu'il jugeat la récompense trop inférieure à ses services, soit plutôt qu'il souhaitât uniquement d'être au plus fort des combats, le fougueux apôtre ne fit pas un long séjour à Florence. Son infatigable zèle y paraissant désormais superflu, un ordre de Rome le renvoya en Lombardie, où la faction impériale, toujours prépondérante, favorisait les patarins et donnait asile aux faidits de Languedoc '. Une fin tragique l'y attendait. En 1252, alors qu'il revenait de Côme, où l'avait appelé son devoir, il tomba dans une forêt sous le poignard de la secte qu'il frappait à coups redoublés. Une tradition, que rapporte Savonarole, veut que ses meurtriers fussent de ceux qu'il avait vaincus à Florence et chassés de leur patrie'.

Les admirateurs qu'il y avait conservés, et dont chaque jour croissait le nombre, voulurent du moins homorer sa mémoire. Ils n'attendirent pas que l'Église, après l'avoir déclaré martyr, le mit au nombre de ses saints, et que l'Espagne sit de lui le patron de son inquisition redoutable. Sur les deux étroites places qui avaient servi de champ de bateille et vu couler le sang des patarins, deux colonnes furent érigées qui reçurent à leur sommet, celle du carresour al Trebbio, une croix sculptée dans la pierre; celle de la place des Rossi, la statue du martyr. Un tableau qu'on vit longtemps à la porte des capitaines d'Or San Michele, le représenta tenant dans ses saintes mains son glorieux étendard. Le 29 avril, jour où l'on célébrait sa sête, les hommes de sa compagnie, car l'institution qu'il avait sondée lui survi-

Réville, loc. cat., p. 11.

Acta sanctorene, loc. cst., p. 698, — Laux, H. p. 588.

vait, promenèrent dès lors par la ville cette bannière vénérée, en faisant à Santa Maria Novella l'offrande sacramentelle de cierges allumés'. Avec le temps la procession fut supprimée, et le gonfalon blanc à croix rouge ne sortit plus du couvent; mais on le déployait du moins, on le suspendait dans l'église, le jour anniversaire du saint. Aujourd'hui, on ne !'y suspend même plus. Il reste confiné dans la sacristie, au fond d'une sombre armoire. Il ne voit la lumière que par aventure et pour un instant, à la demande bien rare d'un voyageur curieux. Ce témoin encore palpable d'un fait important et d'une grande renommée ne dit plus rien à l'imagination du peuple dont il a guidé les pas dans une lutte sans merci. Il n'est pas jusqu'au nom jadis retentissant de Fra Pietro qui ne soit désormais enveloppé d'obscurité. Mélancolique exemple de la vanité des gloires humaines, alors même qu'un rayon d'en haut semble les éclairer!

Mais la gloire qu'ambitionnai. l'intrépide apôtre ne lui fit point défaut : il avait fait œuvre durable. « Le parti gibelin, écrit le P. Sandrini, ne put plus faire son nid dans nos murs, et la foi, qui souffrait beaucoup par son fait, fut désormais inébranlable, n'eut plus à supporter parmi nous de semblables secousses. » La mort prématurée de Frédéric II ôta aux patarins tout espoir de rentrer dans Florence. Contre ces « ouvriers de l'iniquité, » Innocent IV appela partout aux armes les ouvriers de le justice. Il promit rémission de toute péni-

¹ S. Antonin, loc. cit — Acta sanctorum, loc. cit., p. 693. — Lami, II, 579 sq.

^{* «} Di modo che il partito gi bellino non potè più annidare tra queste mura, e la fede che molto pativa per quello, restò indelebile e incapace di più mai tollerare in Firenze simili accesse. » (Le P. Sandraci, ap. Lami, II, 585-584.)

tence à quiconque avait incendié des églises ou maltraité des prêtres, pour peu qu'il combattit sous les bannières de la croix. Il répartit les charges d'inquisiteur entre les franciscains et les dominicains, dont la rivalité jalouse redoubla les rigueurs de la persécu ion. Aux dominicains il assigna la Lombardie, la Romagne, les marches de Trévise et de Gènes; aux franciscains, Rome et sa campagne, le patrimoine de saint Pierre, le duché de Spolète, la Toscane.

Cette substitution ent à Florence d'houreux effets. Un passé récent, des plaies mal cicatrisées encore avaient fait aux frères prècheurs de nombreux ennemis; les frères mineurs n'en avaient point. La pacification intérieure en devint plus rapide. Cinq ans à peine s'étaient écoulés que, dans le gouvernement des gurlfes, portés au pouvoir par les troubles de la rue, parmi les douze anziani créés à cette occasion, l'on voit figurer deux membres de la famille maudite des Baroni⁵. Ils avaient donc abjuré leur foi religiouse et, tout ensemble, leur foi politique, on tenait donc leur conversion pour sincère, puisqu'on les appelait à la plus haute des magistratures que Florence ne confiât pas à des étrangers. Bientôt, les croisés de Pietro le martyr, ne trouvant plus dans la lutte contre l'hérésie l'emploi de leur zèle, le consacrèrent aux œuvres charitables, spécialement à l'hospitalité. Divers hôpitaux pour les voyageurs furent confiés à leurs soins, dans la ville et au dehors, véritable bienfait en des

MIST. DE PLONENCE. - L.

[•] Et quod Josnnes hereticus condemnatus quem per viotentam de carcere communis extraxerunt receptatus est ibidem, quod idem Baro et Pas coram nobia confessi sunt. • (lbid.)

^{*} Monst, Concel , XXIII, 584 sq - Schmidt, 1, 167.

^{*} Schmidt, 1, 168.

temps où manquaient partout les auberges. C'est ainsi que, changeant de titre comme de fonction, les chevaliers de Sainte-Marie devinrent les capitaines de la Miséricorde. Ces belliqueux athlètes de la veille étaient les pacifiques infirmiers du leademain.

Contre ce qui restait du catharisme, il suffisait désormais de la vigilance pontificale, à condition, pourtant, de ne se point relâcher. Or les papes, durant cette période, n'ont pas de plus constante pensée que d'en finir avec l'ennemi terrassé dont le fantôme hante leurs nuits sans sommeil. Alexandre IV ordonne aux potestats et recteurs des communes, sous pe ne de deux cents marcs d'argent, de livrer à l'évêque et aux inquisiteurs du lieu les hérétiques réclamés . Martin IV, résolu d'en confisquer les biens, écrit à ce sujet aux inquisiteurs de Florence. Le mineur Salomon de Luca, qui exerçait alors cette charge, intente, pour se conformer aux ordres recus, un procès posthume à une certaine Ruvinosa, morte veuve du Florentin Reniero del Bagno (1282)*. L'année suivante, le potestat Aldegherio de Senazza rend la sentence nécessaire pour vendre et partager, conformément

Certum est saculo XIII^a, unmo longe antes in nullo ferme ex italicia. urbibus denderata finase itmerantum diversoria.... In suburbio cavitatum bespitales ades condere majores nostri in more habverant. Ita consultum peregrinis quibus si quando nocte intercepti ita finesent clausia jaza urbium pertis. • (Nuratori, Antiq. Ital., Das. xxxvii, t. III, 583, 585.) — Le premier de ces hôpitaux fut celui del Bigallo, à cinq milles de Florence, du côté de l'est. On en douna aussi le nom à ces chevahers. Nul ue sait au juste le sens de ce mot de Bigallo.

Buile d'Alexandre IV, Ann. eccl., 1255, nº 50, t. XXI, p. 529.

Arch. di Stato, Capitoli, nº xiiv, fº 14 rº

^{📤 «} Dominam Ruvinosam.... que jam decessit.... quod bona dicte.... mobuta et immobilia, jura et actiones.... debeant in constito, ut assolet, de condemnata alus, de verbo et facto publica publicara per sententiaza dividenda, ment in consulutionabas papalibus dignoscitur contineri. » (1282. Doc. sp. Lami, II, 588.)

aux constitutions pontificales, les « meubles, immeubles, droits et actions » de la défunte ! Mais il fallait trouver acquéreur dans des conditions favorables. Ce ne fut pas l'affaire d'un jour. Vente et partage n'eurent lieu que trois ans plus tard, le à novembre 1287, dans le couvent même des franciscains, par les soins de Fra Bartolommeo de Sienne, alors « inquisiteur de la perversité hérétique!. » Encore avait il dù donner à l'acquéreur des garanties contre l'éviction, et contre les sentences ultérieures du Saint-Office!.

C'étaient les rôles renversés : le juge ecclésiastique faisait fonction de magistrat civil. Un tel empiétement fut sans doute peu goûté, car, dans la suite, on voit des syndics ou procureurs spéciaux chargés de ces sortes d'opérations, et prenant possession des biens a de tout patarin ou hérétique vivant ou mort, confisqués ou mis en vente par ordre ou du consentement du potestat, pour les louer ou les vendre, et en remettre à la commune la part qui lui en revenait '. » La procedure entre ces mains la que des devenait plus apre, comme plus rapide. Des syndics, hommes de loi ou d'affaires, s'entendaient aux détails infiniment mieux que des moines, et ils ne pouvaient qu'accomplir avec zèle une tâche qui n'était pas sans pro-

⁴ Lami, ibid.

^{*} Actum in loco fratrum minorum de Florentia, presentibus testibus Pacino Perura, Ughetto Bencivenni, populi S. Simonis, et Bughetto Boninsengne populi S. Nicolai ad boc vocatis. Frater Bartholomzus senensis ord. Minorum auctoritate apostolica inquisitor heretice pravitatis per se successores pro inquisitoria officio ex ciusa venditiona dedit. Maio D. Rogerim Minerbetti, ... contra bona et rea olim D. Rayoeru del Bagno de Florentia. » (Doc. ap. Lami, II, 300 aq.)

Lami, II, p. 595.

^{*} Archivio diplomatico, Pergamene delle Riformagioni, 18 entr febr. 1305. Cf Arch. di Stato, Prosmisioni, nº 1, p. 55 vº. 4 jany. 1986, et nº z, p. 160, 5 fevrier 1300.

fit. L'intérêt privé, à vrai dire, luttait plus librement avec eux d'expédients et de ruse. Attentif à se défendre, et moins retenu par le respect, il élargissait, pour en retirer une part de l'héritage, les mailles du filet que resserrait l'officier public, pour y retenir tout ce qu'avait donné la confiscation. Amsi, en 1309, Gherardo Lupicini étant mort, on procédait à la saisse de ses biens, pour des actes qui sentaient l'hérésie, mais déjà vieux de trente-huit ans'. L'effet rétroactif habilement donné à la loi permettait de rementer, saus prescription possible. au temps même du délit. Toutes les mesures étant prises d'avance, l'exécution s'accomplit sans encombre, avec une foudrovante rapidité. Le 5 jui let, avait paru le décret; le 19, non-sculement les syndics étaient nommés, mais déjà ils avaient accompli leur besegne d'oiseaux de proie*. Plus prompte encore était pourtant la victime désignée, l'héritier de Gherardo. C'était Lippo, fils de Rodulfo Lupienn. Avant la saiste, il avait lestement vidé la cassette. et remis à son oncle, Meghorato Domenici, tout l'argent monnayé. Megliorato payait aussitôt les dettes du défunt, rachetait an prix de mille livres les biens confisqués, et en remettant scrupuleusement à Lippo les revenus. Un acte authentique servant de décharge reconnaissait, en 1514, la parfaite fidélité de cette longue gestion .

Les magistrats civils fermaient donc les yeux, au début, sur ces échappatoires de l'intérêt privé; plus tard, ils prétaient ouvertement les mains à tout acte suscep-

¹ Arch. diplom., Pergamene delle Riformagioni, 5 juillet 1308.

^{*} Ibid. Doc. du 19 juillet 1309. On y détaille les biens dont il s'agit, on y nomme l'acheteur.

³ Ibid. Boc. du 2 mars 1514.

ment par l'oubli. Tandis que le Saint Office poursuivait les descendants des hérétiques jusqu'à la troisième et quatrième génération ', ils ne considéraient pas les fautes des pères comme une cause d'indignité pour les fils. Ils ne craignaient même pas, en des pièces officielles, de rappeler, sans intention hostile, ces compromettantes filiations. En 1299, par exemple, ils instituaient syndic pour une banqueroule un certain Guido. Ils auraient pu l'appeler, selon l'usage d'un temps où les noms de famille étaient rares encore, Guido di Giovanni, c'est-à-dire fils de Giovanni : ils l'appelaient, dans l'acte même de sa nomination, Guido del Patarino, Guido fils du Patarin'.

Cette tolérance exaspérait le Saint-Office, car, si l'hérésie était morte, les tronçons épars en remuaient encore. Il tenait peu de compte aux magistrats de leur em pressement à édicter toutes les constitutions répressives qu'il réclamait. Il leur reprochait d'en édicter d'autres, génantes pour les libertés ecclésiastiques, et de ne lui prêter qu'à contre-cœur le concours du bras séculier. Il

¹ Lami, II, 497, 536. Schmidt, 1, 181.

^{*}Arch. di Stato, Provinioni, a' ix, p. 251. 9 janver 1299. — En 1508, à Lucques un citover, ma famé, il est vra, comme l'ultre et assassin, était appele Patarino. (Statuto de Lucca, L. III Rub. 60, publie dans la continuation de Cianelli, Memorie e Documente per servire alla storia de Lucca, t. III, part. III, p. 177 — Lucques, 1867, in-4°.) lo statut de Lucques, dans la redaction de quatorzième siècle, contient encore l'obligation de per séculer les l'atarins. « Et purgabo civilatem lucanam, districtum et episocopatum hereticus et l'atarinis et Sodomitis. » (L. III, Rub. 155, publié dans les Mem. e Doc., etc., L. III, p. 250)

^{3 «} Maxime circa fidei sancte cultum et adversariorum heretecorum paterenorum vel suorum fautorum exterinium et gravamen constitutiones contra cos editas. » (5 octobre 1300. Arch. di State, *Propussioni*, nº 1, p. 288.)

 [«] Composita per commune l'inventie et conscripta et posita inter capitula et ordinamenta dicti communis et populi quedam statuta sive constin-

se laissait entraîner « par ses flatteurs » à les poursuivre de menaces et même de procès où il enveloppait « les membres des conseils publics et certains autres marchands'. » Il obtenait ainsi l'annulation des statuts incrimines °, mais il n'en tonnait pas moins contre « quelques fils d'iniquité, fauteurs du mensonge, destructeurs de leur patrie, qui voulaient semer la zizanie entre notre sainte-mère l'Égrise et ses fils dévôts, les citoyens de Florence °. »

Cette persécution attardée n'était plus assez violente pour raviver le culte proscrit dans le sang et les flammes; mais comme elle continuait sans relâche, à la fin elle lassa la patience des moins impatients Leur voix isolée n'osait plus se faire entendre. L'eût-elle osé, elle eût expiré sans écho. Manquant de catéchumènes, ayant renoncé à tout culte public ou même en commun, n'étant plus réconfortés par leurs évêques, les plus délicats scrupules de la conscience pouvaient seuls les retenir de chanter la palinodie, car à rester impénitents ils ne gagnaient que de

tiones que videntur obstare ecclesiastice libertati ac etiam contra inquisitionis officiam ne sibi per regimna florentina dari et exiberi debeat ai petatur auxilium brachi secularis. » (3 octobre 1500. Arch. di Stato, Provisioni, nº z., p. 280)

• Prefetus reverendus pater (frater Matheus Portuensis et S. Rufine episcopus) forem ultra debitum rationis, assentatoribus aures suas probens.... certos processus fecerit et communatus fuerit contra dominos Potestatem, Capitaneum Priores artium et Vexilliferum justitie, consiliarios et vertos alios mercatores... = (Ibid.)

* « Quod si qua statuta.... viderentur sei essent in derogationem auctoritatis apostolice sedis et ecclesiastice libertatis sen officii Inquisitionis...., que scisma, heresum vel favorem hereticorum seu credentium continerent.

vel supercont directe vel indirects, sint cause et irrita. » (Ibid.)

* « Per aliquos iniquitatis filios, falsitate subgestores, honorie et status sue patrie detractores, volentes seminare aganiam inter sanctismmani matrem et llom. Romanam Ecclasiam et devotissimos filios cives florentinos.... » (Ibid.)

multiplier les obstacles sur leur route, d'exposer à mille vexations leurs biens et leurs personnes, d'avoir en perspective la spoliation, la ruine, l'exil. La plupart achetèrent la sécurité en déshonorant eux et leurs pères, lls n'eurent pas honte de dire que leurs pères étaient en démence quand ils avaient recherché et reçu le consolamentum le Eux-mêmes ils feignirent d'être catholiques, et ils le feignirent si bien que l'Église faillit canoniser un d'entre eux.

Une doctrine qui s'avilit et se dissimule est perdue à jamais. Du patarisme il ne resta bientôt plus que le nom. Ce nom servit, au quatorzième siècle, à désigner quiconque s'écartait de l'orthodoxie . L'esprit immortel d'indépendance religieuse chercha d'autres dérivatifs. Il en trouva dans le mysticisme de Jean d'Oliva et de Joachim de Flore, dans la secte des Fratricelles, issue des franciscains*, mais surtout dans ce vague épicurisme que les chroniqueurs florentins confondent avec l'hérésie, et qui n'est que l'indifférence religieuse ou l'incrédulité, « Ces épicuriens, écrit Benvenuto Rambaldi d'Imo a, contemporain et commentateur de Dante, sont innombrables. On les compte non par centaines de mille, mais par milliers de mille*. » Farinata des Uberti, chef des gibelins, pensait, comme Épicure, que le bonheur suprême, que le paradis ne doit être cherché qu'en ce

⁴ Schmidt, I, 168-169

Lami, II, 487.

^{*} Le règne de l'Esprit annoncé par l'Évangile éternel comme devant mettre un terme é celui du Fils et de l'Égliss papale ressemblait beaucoup à l'ideal des docteurs cathares. (Réville, loc. cit., p. 72.)

^{• •} Illi Epicurei sunt mumerabiles, unde poterat ita dicere cum pluribus centum millibus, immo mille millibus » (Benvensto da Imola, Comment. ad. Inf., X, 115. — Muratori, Antiq. Ital., 1, 1046.)

monde. Cavalcante Cavalcanti « croyait et persuadait aux autres que l'âme meurt avec le corps. Il avait toujours à la bouche le mot de Salomon : L'homme raeurt comme la bête; leur condition est la même'. » Son fils, ce Guido Cavalcanti, poēte et philosophe, « second œil de Florence' » dans ces temps là, et ami du premier, c'està-dire du grand Alighieri, professait les mêmes doctrines. qu'il avait sucées avec le lait. « Quand les bonnes gens. dit Boccace, le voyaient abstrait et réveur dans les rues. ils le disaient en quête d'arguments pour prouver qu'il n'y a pas de Dieu*, » Incrédules à l'égal des Cavalcanti étaient la plapart des grands gibelins. C'est à titre d'incrédule que Farinata des Uberti lui-même, le héros, le politique, le patriote du parti que sontenait avec passion le plus croyant des poëtes, nous apparaît au fond de cet impérissable enfer dont la poésie a doté le christianisme, en compagnie de Frédéric II, du cardinal Ubaldini et de « mille autres *, » claquemuré vivant dans son cercueil.

C'était le sentiment public dont Dante se faisait l'organe pour l'éternité. Reconquise au catholicisme, Florence n'entendait plus s'en détourner. Guelfe obstinée par dévouement intéressé au saint-siège, laboricuse par habitude et par goût, elle haïssat ces gibeuns oisifs qui

s lile fuit pater Guidonia Cavalcantis qui fuit alter oculus Florentia tem-

pore Danue. a (lbid.)

• o Qui con pon di mille giaccio. s (Inf., X, 118.)

[•] Semper credent et suadens thus quod anum sumit moreretur cum corpore. Unde semper habebat in ore dictum Salomonia : linus est interitus hominis et jumentorum, et æqua utriusque conditio, a (Benven, d'Imela, ad. Inf., X, 52, loc. cd., p. 1045.)

^{*} h perció che egli alquanto tenea della opinione degli Epicuri, si diceva tra la gento volgare che queste sue apeculazioni eran solo in cercare se trovar si potesse che iddio non fosse. » (Boccace, Decameron, Giorn., VI. nov. 9, t. II, p. 52, 55.)

dissipaient leur riche patrimoine dans une vie de plaisirs ; elle ne croyait pas leur pouvoir faire de plus cruelle injure que de les taxer d'impiété. Mais aucun peuple ne sut, en restant fidèle, se montrer plus large et plus libre dans l'interprétation de sa foi. Il ne suffit pas aux Florentins de condamner, de railler, comme on faisait en France, les abus et les vices ecclésiastiques : on les vit porter sur les principes mêmes un regard sinon investigateur, au moins sceptique et presque indifférent. Leur religion très portée aux craintes auperstitieuses, trèssincère aux heures de danger ou de crise, fut, en général, chez le plus grand nombre, affaire de convenance, de politique, de tradition. En se conformant aux usages consacrés, en ne protestant point contre ce que pensait le commun des hommes, ils se sentaient plus maîtres de penser à leur guise. Il y a parfois plus de véritable esprit religieux chez ceux qui s'insurgent que chez ceux qui se soumettent, et l'on a dit souvent qu'entre Luther et Léon X, le plus chrétien des deux n'était peut-être pas le chef de la chrétienté. Les Florentins furent dès lors tels que nous voyons aujourd'hui les peuples d'Italie, également attachés aux pratiques de leur culte et détachés des dogmes de leur religion, L'hérésie n'était pas morte tout entière. Il en restoit cet indomptable esprit d'inuépendance religieuse dont elle s'inspire, qui souvent se substitue à ses folles ou creuses théories, et qu'on ne comprime pas impunément. C'est pour lui avoir laissé une intelligente et sage liberté que Florence n'en connut plus les licencieux écarts, et qu'elle traversa les temps orageux de la Réforme, sans en être agitée et troublée, comme le furent, en Italie même, tant d'autres cités.

LIVRE III

CHAPITRE PREMIER

LE PREMIER GOUVERNEMENT DES GUELFES

- 1251-1260 -

Intrigues des gibelins avec Pistois, — Traité entre eux 31 juin 1951). — Leur défaite à Monte-Robolino. — Chris gibelins exités de Florence. — Immuté déclarée des deux factions. — Prospérité de Florence. — Ses mœurs primét ves. — Le florin d'op. — Les constructions. — Achst de châteiux. — Négo-ciation auprès du saint-siège (1004-1251). — Campagne contre Sienne et les gibelins (septembre-décembre 1251). — Campagne contre les Ubaldins du Mugello. — Défaites des grbelins à Monto-Accianice et à Montain (décembre 1251-janvier 1252). - Siège de Tizzano. - Allianca entre Sienne, Piec et Patoia (12 juin 1252). - Defutu des Lucques à Mentopole - Reddition de Titzano (34 juin 1252). — Défaite des Pisans et des Sienness à Pontedera. -Compagne dans le val d'Arno. — Reddition de Figline. — Les Siennois forcés à lever le siège de Montaleino. — Campagne contre l'istoir. — Soumission de cette vule (1253) - Atlaques des Siennois repaissées. - Politique florentine. L'année des victoires 1254₆. — Trusté avec Sienne (11 juin 1254). — Sonmusion des villes gibelmes. — Priso de Volterre (10 soût 1254 — Domination des Florentins sur Volterre. - Tratté avec Pise, avec Arieso et Sienne (nott 1254-judiet 1255). — Libelius d'Aremo, chasés par Guido Guerra. — Désaveu des Florentins (noût 1255) — Institutions de Sienne, rapprochées de celles de Fiorence. — Campagae contre Pase 1250) — Prase de Notrone. — Traité avec Pise (5 septembre 1256). — Vertu d'Aldohrandino Ottobuoni. — Bangers des guerfes. - Les tyrans de Lombardie. - Le ros Manfred. - Faute politique des guelles et du sunt-siège. - Conjuration des Uberti à Florence (juille: 1258). — Expulsion des chefs sibelins — Supplice de l'abbé de Vallombreuse (4 septembre 1258). — Interdit jeté sur Florence.

C'était la condition malheureuse de Florence, qu'aucune révolution accomplie dans ses murs n'y avait un lendemain assuré. Les vaincus pouvaient toujours se réfugier à ses portes, et trouver dans les châteaux, comme dans les villes du voisinage, un refuge menaçant. Ceux-là mêmes que ne jetait pas hors de leur patrie le dépit de la défaite ou une sentence d'exil reprenaient courage en voyant des alliés à portée de la voix. Loin de dévorer leurs ressentiments et de se résigner à leurs mécomptes, ils hondissaient sous l'oppression comme sous l'injure, et ils appelaient injure le partage des priviléges dont jusqu'alors ils jouissaient seuls, oppression les plus simples aûretés prises contre aux. C'est ainsi qu'au lendemain d'un désastre qu'eût prévenu peut-être l'énergique emploi de leurs armes, ils s'indignaient de voir rentrer leurs adversaires bannis, et un gouvernement guelfe traiter, des guelfes avec faveur.

Impuissants à s'y opposer dans Florence, ils exhortaient les cités gibelines, et notamment Pistoia, à ne pas rouvrir leur sein à leurs proscrits. S'il en résultait une guerre, ils promettaient de ne se point rendre sous leurs gonfalons quand sonnerait la Martinella, d'envoyer des hommes d'armes à leurs alliés, de saisir l'occasion pour terrasser les guelles florentins et pour les expulser à jamais.

Pistoia suivit leur conseil, et, comme ils l'avaient prévu. Florence fit l'oste contre l'insolente voisine qui, en la

⁴ e Per cagione che alla maggiore parte delle case de' ghibellini di l'irenze, non places loro la signoria, perché favoreggiava i guelfi più che non harebbono voluto. » (Villani, VI, 43.)

^{• •} Quando : guelti furono in Firenze, i ghibellini segretamente fecero che i Pistolesi non volessero che i guelti loro tornassero • (Stefan, I. II., Rub. 95.)

^{* «} Che se 'l comune uscisse fuon, non v' anderebbono, ma rimarrebbono e ordinerebbono che i Pistolesi averebbono genta; che vincerebbono et eglino caccarebbono i guelfi di Firenze per modo non tornerebbono più mai. » (Stefani, l. II, Rub. 95.)

bravant de si près, compromettait sa sécurité. Ce ne fut point, à vrai dire, sans d'orageux débats. Les gibelins, dont nul ne soupçonnait la trame secrète, combattaient sous les beaux delors de la justice l'espédition projetée, et ralliaient les âmes candides au scrupule qu'ils affectaient. Avoir rouvert les portes de Florence, disaient-ils, c'était bien, c'était conforme à l'esprit de la paix conclue entre les partis; mais on dépassait le but en contrariant les libres desseins de Pistoia; on laissait paraître la hame des gibelins, non la haine des factions. Écrasés à Pistoia, ils le seraient bientôt à Florence même : par un chemin détourné l'on revenant aux proscriptions.

Pure calomnie, répondaient les guelfes; mais comme catholiques, comme fils soumis de la sainte Église, pouvons nous permettre que des gens qui l'ont bien servie vivent bannis comme des voleurs? Puisque leur relour est juste, que Pistoia l'ordonne, et elle supprime par là toute cause de guerre. Ce raisonnement, s'il ramena les indécis, n'entama point des gens résolus, qui ne faisaient sonner si haut la justice que pour mieux masquer des vues intéressées, de secrètes négociat ons'. Ils en nouaient avec Sienne comme avec Pistoia. Le 22 juin 1251, les principaux d'entre eux, Eberti et Lamberti, Guidalotti et Rustichelli, Caponsacchi et Brunelleschi, Amidei et Ubbriachi, Scolari, Soldan eri, Alberti de Mangona, s'engageaient envers cette ville, pour « l'université » de tous leurs compatriotes gibelins*, à se concerter avec les Ubal-

^{*} Ammirato (i. ii, t. i. p. 94) commente très-judiciensement le texte un peu sec de Villam (VI, 43) à ce sujet.

^{* &}quot;Pro se et cannibus hominibus et corum domus, et pro tota parte ghibellmerum civitatis Forentie. * (Caleffo vecchio, p. 313 v* 314 v*, 22 juin 1251.) — Lamiveration était une commune dans la commune, un Ést dans l'État.

dini du Mugello, avec ceux des comtes Guidi qui étaient de la faction, avec tous les amis du contado et de Prato, sans autre obligation, d'ailleurs, que de servir la cause commune et d'y consacrer tous leurs efforts. Le 24 juillet, il était stipulé entre Pise, Pistoia et Sienne, que les gibelins, tant qu'ils resteraient à Florence, seraient pourvus, à la volonté des capitaines élus, de toutes les choses nécessaires à la guerre, soldats, armes, machines*; que s'ils en étaient chassés ou s'ils en sortaient de plein gré, ils recevraient la solde de cavaliers et seraient indemnisés de leurs pertes par les communes confédérées, Pise payant cinq neuvièmes et Sienne quatre, jusqu'à concurrence de quinze mille livres de deniers pisans, selon l'évaluation des capitaines"; qu'en outre ces deux villes déposeraient quatre mille livres pour être distribuées aux hommes de la ville et du district de Florence, « pour l'honneur et le bon état desdites communes et de leur ligue '; que les gibelins, tant qu'ils resteraient en ville, devraient par leurs paroles et leurs actes, dans les conseils et ailleurs, au dedans et au dehors, procurer les intérêts de la ligue, faire en sorte que Florence ne les lésât point, et, s'ils ne s'y peuvaient opposer efficacement, commencer d'eux-mêmes la guerre econtre leurs concitoyens à l'intérieur et à l'extérieur, ne faire ni paix ni trêve qui ne fât d'abord consentie par lesdites communes.

1 Caleffo vecchio, ibel

• « Guerrem propriem. » (Ibid.)

^{* «} Tam in soldaneriis, sergentibus, arius et balistes et hedificiis quam aliis, secuadum qualitatem factorum. » (24 juillet 1251. Galeffo veccaso, p. 515 v.)

^{4 •} Pro honore et bono statu dictorum comunium et corum societatis. • (Rid.)

celles-ci contractant de leur côté l'obligation de ne mettre fin aux hostilités qu'avec le consentement des capitaines du parti gibelin. Ce pacte, « exempt de toute fraude, sophisme ou supercherie », et juré sur les saints Évangiles, avait pour sanction une amende de deux mille marcs d'argent, et devait être renouvelé tous les cinq ans l'autre et que subit la défaite, parce qu'il était librement conclu et conforme aux intérêts de tous les contractants. Sienne put bien, quatre ans plus tard, recevoir la loi de Florence; mais c.le ne s'en crut pas moins tenue à remplir ses engagements secrets avec les gibelins et à leur donner un sûr asile quand, en 1258, ils furent chassés de leur patrie, poursuivis et triqués jusque dans l'exil.

L'ignorance de ces pratiques et le désir de châtier Pistoia protégèrent alors les gibelins contre des vengeances qu'eût justifiées leur tentative de semer la discorde, leur indirect appel à la sédition. Aux derniers jours de juillet, se mirent en marche la cavalerie noble et les bannières du peuple. A leur tête était Oberto de Mandello, quatrième potestat de cette famille milanaise dont le nom semblait un présage de triomphes. L'ennemi, battu à Monte-Robolino, reconduit l'épée dans les reins jusque sous les murs de Pistoia, s'y renferma en toute bâte, certain de lasser ainsi la constance des assaillants. Rien, en effet, n'était prêt pour un siège. Il failut rentrer à Florence, avec

* Caleffo secchie, p. 315 r, 316 r.

Ad purum et samum intendimentum, omni fraude et sephysmate et cavillatione remotia. » (Ibid.)

^{8 «} Riserbando a mighor tampo la vendetta della mobbedienza e sodizione da loro commossa. » (Ammirato, 1251, i. II, t. I., p. 94.)

l'orgueil de la victoire, mais avec la mortification de n'en pas recueillir le fruit, de ne pas rendre aux guelfes de

Pistoia leur patrie et le pouvoir.

À la mauvaise humeur que dissimulaient mal les démonstrations joyeuses, l'indiscrétion des prisonniers donna fort à propos un dérivatif. On sut par eux qu'aux gibelins de Florence était due la résistance de Pistoia '. La colère nublique aussitôt déchainée, leurs caporali durent partir pour l'exil, se réfugier dans leurs châteaux ou dans les villes voisines, il est vrai, avec le désir et l'espoir d'un prompt retour. Aucun ne cherchait au loin, comme les Grecs antiques, un établissement définitif et de plus paisibles destinées. Ils aimaient la tempête, même durable et désastreuse, sous le ciel de la patrie. Proscrits et prosern teurs tour à tour, ils ne voyaient dans la paix jurée qu'une trêve pour aiguiser ou fourbir leurs armes et se préparer à de nouveaux combats.

C'est ainsi, par la force des choses, qu'à un gouvernement conciliateur succédait, après bien peu de jours, le gouvernement d'une faction. Cess nt de se contraindre, les guelfes au dedans soutenaient de leurs deniers on de leurs hommes d'armes les guelfes du dehors. Ils rompaient avec l'empire, « qui, depuis longtemps, ne leur faisait que du mal a, » et aux bannières qu'ils avaient reques de lui changeaient le lis blanc sur champ rouge en un lis rouge sur champ blanc. Resta scule immuable a l'antique, noble et triomphale enseigne de la com-

³ « E dag!' imperadori da gran tempo in qua altro che mula non avegno.

avuto. . (Stefam, L. H. Rub. 95.)

Stefani, I. II, Rub. 95.

^{*} En decembre 1251, le parts guelfe d'Aresse recevuit d'eux, à titre d'emprunt, 650 livres de monnaie pisane, qui devaient être rendues le 1" fevrier suivant. (Capitoli n' XXIX, f- 99 v'.)

mune », moitié blanche, moitié rouge, qui se déployait aux antennes du carroccio et qu'on appelait par excellence lo stendale, l'étendard.

Tel fut le nécessaire et décisif épilogne de la révolution accomplie. Trop d'éléments divers se heurtaient dans Florence, on y voyait trop de vainqueurs et de vaincus. d'Allemands et d'Italiens, de grands et de petits, de nobles et de bourgeois, de citoyens oisifs et d'habitants laborieux, pour que la première condition de l'existence. comme de l'ordre public et de la prospérité, n'y fût pas la domination d'un de ces éléments sur les autres. Cette division en guelfes et gibelins était même, si l'on ose dire, un moyen de réunion, puisqu'elle réduisait les factions au moindre nombre qu'on en puisse vouloir dans un État où le despotisme et la terreur ne font pas régner une trompeuse unité. Autour des nobles gibelins se groupèrent des gens de toute origine, de toute classe, de toute condition, comme dans les rangs des guelfes on vit aux gens des métiers se mêler des gentilshommes et des Allemands. Dans ces conditions, l'expulsion des violents, fût-ce au mépris de la foi jurée, assurait pour un temps la paix aux pacifiques. Sous l'empire d'une constitution remaniée pour protéger contre les brutalités des grands la faiblesse des petits, Florence vécut donc heureuse durant dix années, presque le grande mortalis ævi spatium de Tacite, longue durée, à coup sûr, pour un peuple si contumier des changements. Alors, dit catégoriquement Machiavel, Florence devint, non-seulement la première ville de la Toscane, mais encore une des premières de l'Italie. Il n'y aurait pas eu, ajoute-t-il, de limite à sa gran-

Villans, VI, 43. — Stefani, II, 95. — Paolino, R. I. S., Suppl., II, 21,
 22. — Simone della Tosa, p. 195. — Ammirato, I. II, t. I, p. 93, 94.
 MIST. DE PLORENGE, — 1.

deur, si de trop nomt reuses dissensions ne l'avaient de neuveau déchirée⁴. Chimérique réflexion d'un si positif génie, qui poursuit ce rêve de la concorde absolue, dont le silence de la tyrannie peut seul donner l'illusion.

Sans doute ces malheurs, auxquels échappait momentanément Florence, étaient moins terribles qu'ils ne nous semblent, parce que les populations en avaient l'habitude, et surtout parce que la distance où nous en sommes sujprime les intervalles des crises qui laissaient à des esprits mobiles le temps d'oublier. Mais les éloges que Villani prodigue à cette période font assez voir qu'en savourait le rare plaisir de ne pas vivre à la lucur des incendies dans le sang et le carnage, dans l'éternelle appréhension de périr sous les ruines de la maison où l'on sommeille, et de prendre du jour au lendemain la triste route de l'exil. Chez ces marchands, simples, sobres, d'humeur altière, le trafic prospérait par une probité ailleurs sans pareille. et dont la vie publique même se ressentait. Quelques années plus tard*, un des douze anziani, Giovanni Sodici, ayant ramassé dans la boue, pour se l'approprier, un vieux verrou de la loge du lion qu'entretenait à ses frais la commune*, payait de mille livres d'amende, à l'expiration de sa charge, ce dommage fait à l'État*.

Ces mœurs sévères et presque étroites s'unissaient à une largeur de vues qui portait Florence, si longtemps

Machavel, Ist. flor., II, 19.

Molto erano superbi ed altieri, e non aveano quel freso bisognava; ma di lealtà passavano ogni altro (Stefani, I. II, Rub. 117).

En 1258 selon Villani (VI, 65), en 1260 seton Stofani (I. II, Rub. 117).

[•] Nous parlerons plus ioin de ce hon avec plus de détails. Voy. 1 VII, c. m.

Si come frocatore delle cose del comune (Vill., VI, 65). Cf Stefani, foc. cit., et Ammirato, i. II, t. I, p. 110.

retardataire, en avant des autres villes dans les voies de la civilisation. Loin de borner son horizon à l'enceinte resserrée de ses murailles, ou même aux frontières de la Toscane, elle multipliait ses relations au dehors, autant pour s'initier aux connaissances des peuples que pour développer son commerce et sa richesse. Elle envoyait ses enfants s'asseoir sur les banes de l'université de Bologne ou sur la paille de la rue du Fouarre, auner des étoffes dans les boutiques de l'aris, fréquenter les foires de Champagne, parcourir les Flandres, le Brabant, l'Angleterre même Les intérêts commerciaux élargissaient le champ du savoir comme celui des relations, et le commerce ne pouvait que gagner à être conduit par des hommes éclairés.

Il acquérait, en ce temps-là (1252, des facilités nouvelles par la création d'une monnaie d'or, plus portative et plus recherchée que la monnaie d'argent. Décomposée en douze deniers*, celle que Florence frappait alors était d'une faible valeur*. Le titre des espèces d'or fut fixé, comme pour le sequin de Verise, à vingt-quatre carats, et le poids à trois deniers ou un huitième d'once*.

¹ Voyez Muratori, Antiq Ital., Disc. XVI, t. I p. 884 sq. — Selon Leo (I. IV, c. 7, t. I, p. 414), is motif de ces éducations louitaines, c'est que l'intérêt matériel l'emportait sur toute autre considération. Florence corrompait son esprit et son cœur dans un commerce labre avec les peuples étrangers. C'est là un point de vue faux antent qu'étroit.

Animirato, 1252, l. II. t. I. p. 97. — On se sust ni quand Florence commença à battre mounair, ni quelle était cette monnue La plus ancienne qui soit connue est un demer d'argent portent le nom de Charlemagne rai, frappé en 771 et 800. Le p. Pellegrino Tonins l'a « illustré, » comme un dit en Italie. La première dont on sache à peu près la qualité est de 1150 environ (Bibl. nat , mes. italiens, n' 743, p. 165).

³ No altra moneta se non piccola e d'amento che vales l'uno danari 19 (Paolino, R. I. S., Suppl. II, 25). A part ce fait, on n'en mat men de

récus.

4 De' quali fiorini etto pesavano ence una (Villani, VI, 53). Cette mon-

E.les portèrent au revers l'empreinte de la fleur du lis, et en reçurent le nom de florin, qui rappelle également celui de Florence. De l'autre côté l'on voyait gravée l'image de saint Jean-Baptiste, patron des Florentins¹. Avec toute la gaucherie d'un art primitif, le Précurseur était en pied, la tunique attachée à la ceinture, nouée sur la poitrine, descendant jusqu'au genou. De son cou pendait une peau de bête, de sa tête, couronnée d'un nimbe, les cheveux tombaient sur les épaules; de sa main gauche, il tenait une verge terminée en croix, de sa main droite, il semblait bénir¹.

Au début, le florin, suspect comme nouveauté, rencontra des résistances. « Personne, dit Paolino, n'en voulait*. » Mais il était si honnêtement fait, si supérieur

note était, suivant Cibrario Sull'econ. pol, etc., p. 472-473), de 68 grams; suivant M. Sunomn (Les anciens banquers de Florence, Retue des Deux Mondes 1st février 1873, p. 648), de 72 grains, soit 5 grammes 557 milligrammes d'or pur.

Villani, VI, 53. Paohno, II, 25.

 Vov. Ignacio Orsini, Storia delle monete della Repubblica forentina. p. M-Xil, Flor., 1760, in-4". Francesco Vettori, Il fiorino d'oro illustrato, et Passeriai, Storia degli Alberti, II, 59 - La valour du floria est de 11 1, 70 cent. d'Italie. Les évaluations out beautoup varié à cet égard. Peruszi (Storia del commercio fiorentino, p. 359), s'est fait l'echo de l'opinion qui le portant à 40 l.; mais Sismondi (II, 320) dit 11 fr. 40, monnaie de France; Susonin, loc. cit.), 12 fr. 17 de notre monssie actuelle ; Cibrario, (p. 487), l. 12, 36 ∢ delle nostre. » Le chiffre de 11 l. 70, adopté aujourd'hat, résulte, d'une part, du prix comparatif des grains qui est l'amité de mesure et que Cibrario a très-bien étable, de l'autre d'un arbitrage récent auquel a pris part le savant M. Passerini, ainii qu'il me l'a declaré. — Le Corna se divisant en 26 nous, mais ce mot se signific rien, car la livre d'argent, momunie de convention, se divisat aussi en 20 aous. 29 sous du florin d'argent valaient un florin d'or d'après un document de l'arch. di Stato (Arch. dipl., Pergamene, 10 novembre 1295). Voy. à l'appendice une note explicative de la livre du florin, des monmies de Florence.

* E non era quesi chi 'I volesse (Paolino, II, 25). La vigilance des Fiorentins ne se relactivit point pour assurer la honne qualité de leur monnaie. En avril 1294, on trouve le document survaix : « Stabilitum et ordinatum aux autres monnaies qui avaient cours, que bientôt on l'accepta partout, on le préféra même, comme plus pur. au vieux et célèbre seguin de Venise¹. Ammirato rapporte à ce sujet un fait significatif. Aux premières années du quatorzième siècle, le roi musulman de Tunis ayant demandé à des marchands de Pise quel était donc ce peuple qui battait de si belles pièces d'or? — Ce sont nos Arabes de terre, répondirent avec mépris les Pisans. -Ce n'est pas là une monnaic d'Arabe, répliqua sèchement le roi Et il demanda à voir celle de ses interlocuteurs, Surpris d'apprendre qu'elle éta t d'argent, il fit venir un marchand florentin, nommé Pela Gualduccii, dont il connaissait la présence dans sa capitale, et voulut savoir de lui si, en effet, les Florentins étaient les Arabes des Pisans, L'avisé marchand décrivit d'abord les magnificences de sa ville natale, puis il a outa que si faire des incursions c'était être Arabe, les Florentins l'étalent assurément, car ils n'avaient pu, pauvres montagnards, battre une monnaie d'or qu'à force de victoires sur les gens de mer. A ce langage, indice d'une prospérité singulière, Florence gagna d'utiles franchises pour son commerce, le droit d'habiter à Tunis, d'y avoir une église, d'y jouir de tous les priviléges concédés aux Pisans *.

es, quod quilibet florenus aurens qui inveniretur ponderis octavi uncie minus uno grano et dimidio, at levior sive adjuvatus vel davellatus, aut aliter victatus vel contrafactus in continenti incidatur per offitiales infra se iptos *Provinciani*, filiza 5, ap. 6aye, Carleggio inedito d'artisti, t. 1, p. 424 Flor., 1859, 2 vol. in-8°).

Librario, loc cit. Arch stor , 1865, 3° série, t. I. part. I. p. 84.
 Ce Pela Gual lacci fut prisur avec 6 Villans es octobre 1516. Voy les listes de Stefani (Delizie, XI, 46). — Ammirato (I V, t. I. p. 273) l'appelle Balducri; mais i autre forme se trouve dans les doc. de l'Arch, di Stato. Voy. Arch. stor , miova serie, t. I. part. I. p. 85.

Ammerato, 1250. L. II, 1. I, p. 97-98.

Aussi prodigue de ses trésors que ménagère de son sang, elle ne marchandait point à l'intérêt public les sacrifices. Elle construisait un quatrième pont, appelé bientot Ponte-alla-Trinita, et qui conduisait de la maison des Spini, sur la rive droite de l'Arno, à la maison des Frescobaldi, sur la rive gauchet. Elle achetait, sur la place Saint-Apollinaire et aux alentours, en face de la vieille Badia, de nombrenses masons, pour ériger, sur leur emplacement, cet imposant palais du Bargello, c'est-à-dire du chef des gens de justice, dont les hautes murailles et la tour, plus haute encore, frappent aujourd'hui même l'étranger d'étonnement, presque d'effroil. Comme elle le destinait au potestat et à ses assesseurs, logés jusqu'alor, dans des habitations particulières, de vastes et solides prisons y furent rattachées, pour que ce grand juge, exécuteur de ses propres arrêts, eût sous la main les compables dont le sort dépendait entièrement de

Stefans, I. II. Rub. 100, ann. 1252 Arch. stor., 1865, 5° sério, I. II., part. I, p. 84.

^{*} Ammurato rapportes l'année 1250 l'érection de ce palms; mais on possède les contrats d'achat des marons sur l'emplacement desquelles it fut bati, et les premiers de ces contrats sont de 1255. Voy. Arch. di Scato, Capitoli, in XXIX, 2° 203 m. 205 m. 207 m. 210 m. 212 m. 216 m. 218 m. 220 m. 225 m. 225 m. 225 m. des contrats conclus de junier à mai 1255. — Pour d'autres de juillet 1255, ibid., 2° 197 m et 198 m. Pour juin 1279, c 308 m. — C.f. Villam, VI, 59. — M. Hilebrand (p. 35) confond ce palais avec le Paintezo Vecchio qui ne fat commence qu'en 1282, et il en attribue la construction à Arnolfo di Lapo out, en 1250, n'avait que dixhuit ans. Malespiai qu'il cite ne dit men qui puisse excuser ou expliquer cette erreur. Tous les faits de cette periode sont, au reste, alteres ou brouilles dans le récit qu'en fait l'auteur allemand.

^{*} Le potestat paraît avoir habite le palais de San Giovanni où demeurait l'évêque et ou les margraves tenaient leurs plaids. En 1241, il residuit dans le vieux palais des Armidei, près de San Stefano (Voy le doc. dans Cantini, III, 52). En octobre 1955, il occupait encore une manion loués. « Actum Fiorentie, in domo filiorum Albaca, also Dom. Alamannus della Turre Potestas morabatur » (sbid.).

lui. Dans le dessein patiemment poursuivi de se transformer de commune en Etat, et d'avoir un territoire qui fût plus qu'une banlieue, elle fassait sans bruit des acquisitions en apparence sans portée. De droite et de gauche. elle acquérait des quarts de châteaux dont la possession était indivise et collective. Un pied dans ces places, elle attendait d'y pouvoir mettre l'autre. Elle l'y mettait à la longue, en achetant tour à tour, les trois autres quarts, que vendaient sans regrets des hobereaux dégoûtés : la possession en commun était sans plaisir comme sans quiétude avec de si envahissants voisins. La portion de territoire afférente à ces lots en suivait la destinée. On attendait vingt ans, quelquefois, pour acquérir la dernière, qui donnait enfin à l'acquisition tout son prix; mais ce n'était pas sans avantage : la politique renversant les conditions ordinaires de l'offre et de la demande. un quart de château, en 1254, valait 5000 livres; en 1275, pour 8000, on avait des localités nombreuses, avec leurs habitants et leurs maisons. Les peuples peu-

¹ Dona la seule année 1254 on voit le cemte Guido, fils de Markwald de Guido Guerra, comte palatin de Toscane, vendre le quart du château et du district de Montemarlo et autres biens (6 avril 1254. Capitoli, XXIX, P 465), le comte Cuido de Homera, fils du conte Aglusolfo de Guidone. Guerra, cèder le quart du château et du district de Montevarchi pour 5000 livres de monnaie pisane (ibid., f. 173. Suit l'adhésion de la femme du venteur). Pour le même prix , Guido de Modigliana , comte palatin , vend un suire quart du même châleau au nom de son père, Tegrino de Guido Guerca (51 mars 1254. Ibra., P 181 Suit l'acte de ratification, P 184. Trois quarts du château et du palais d'Empou sont vendus de même un premier par Guido Guerra et Ruggiero (19 août 1254. Ibid., XXX, f. 132), un second par Guido de Romena (10 septembre 1254. Ibid., 🗗 156 v.), un troutème par Guido Novello, fils da comte palatin Guidone (6 mar 1255, Ibid., XXIX, P 245). Pour le quatrième, c'est seulement en 1273 que Guido Stivatico, comte palatin en Toscine, consentant à se dessaust de la part d'Empeli, de Montemurlo, de Montevareni, de Monte Rappost, de la s terre » de Greto, composée des localités de Vinci, Cerreto.

vent seuls user de cette patience lucrative : le temps ne leur est pas, ainsi qu'aux hommes, mesuré avec parcimonie. Des agrandissements auxquels aspirait leur patrie, les magistrats florentins, marchands avant tout, faisaient une commerciale, une excellente opération.

La guerre même, une guerre incessante, ne les en détournait pas. A peine avaient-ils goûté quelques jours de repos. Si secrète que fût la ligne gibeline dont Farinata des Uberti était le promoteur et l'âme, ils en avaient eu bientét connaissance. Its savaient que, le 24 juillet 1251, de menaçants accords venaient d'être conclus contre leur patrie. Dès les premiers jours d'août, ils les dénonçaient à Rome comme illicites, tandis que Sienne soutenait par procureur qu'elle était dans son droit!. Que le pape le crût ou qu'il n'osat intervenir, Sienne continuait de rétrécir le cercle où elle comptait enfermer Florence. A la ligue avaient adhéré, le 25 juillet, les l'boldini du Mugello*, et, le 30, les deux comtes Guidi, Guido Novello et son frère Simone*. Le 5, le 6, le 13 août, des soldats, des armes, des objets d'equipement militaire

Collegonzoli, Musignano, Culle di Pietra, avec les habitants et leurs massons, pour 8000 livres de petits florins (18 octobre 1273. *Ibid.*, C 157).

5 sont 1251. Arch. de Sienne. Consiglio della Campana, p. 24.

* Caleffo Vecchio, p 316 ve, 317.

^{*} Ibid., p. 318. Ce surnom de Novello, qui paraît déjà peur la seconde fois, était frequentment employé pour designer le plut joune de deux hommes du même nom. Le perc de Guido Vovello : appelait comme lui (Comes Guido Novellus, potestas Florentis til oum b. m. Gemitis Guidonis Novelli, Dei gratia Tuscie palatini. — Doc. Ju 22 novembro 1200, publie par Camici, De' vicare rege della Toscana, p. 88, doc. 7, et par Sain. Priest, Hist. de la conquête de Naples par Charles d'Anjou, 1, 379, Paris 1847). Dans un document de l'Arch di Stato (Consulte, t. 1, quaderno G. p. 105 v') Charles II d'Anjou est appele Karolus Novellus. On donnait aussi ce nom à Guido de Poienta, chez qui mourut Dante (Voy. Nannucci, 1, 339). Guido Novello était des cour ex Guidi de Casentino et Nodighana, II avait été guelle tout d'abord (Voy. Villani, VI, 79, 81).

étaient envoyés à la comtesse Giovanna de Romena, dont le mari, après avoir reçu, à Mon.evarchi, trois cents hommes de renfort, pour résister à l'ennemi', se voyait appelé, avec Guido Novello et d'autres capitaines, à grossir l'armée gibeline, qui se formait à Montorio et dans le val d'Arno*. En même temps, pour isoler les Florentins au sein de la Toscane, permission était donnée aux marchands de Figline et au.rcs lieux de venir à Sienne pour leur trafic, mais à condition de n'aller point à Florence, non plus qu'à Montepulciano et à Montalcino, invariables satellites de cet adversaire qu'il s'agissait d'éclipser .

Mais l'œil au guet et ne comptant plus que sur cllemême, Florence était déjà en campagne. Dès le 10 septembre, elle envoyait trois testi, c'est-à-dire les milices de trois de ses quartiers, vers le Val d'Arno, vers Arezzo, où les guelfes tenaient les gibelins en échec sans pouvoir ni les subjuguer ni les expulser. Qu'ils devinssent les maîtres, et donnant la main d'un côté à Florence, de l'autre à Montepulciano, à Orvieto, à Montalcino, ils eussent noué autour de Sienne une ceinture de villes ennomies, pour l'étousser dans cette étreinte, comme elle révait elle-même d'étouffer les Florentins. La comtesse Giovanna déjoua ce calcul. Du haut de son observatoire de Montevarchi, elle surprit la marche des milices florentines et en avertit Sienne sans retard. Sans retard aussi les milices siennoises occupaient Trebbio dans le Val d'Arb a*, pour fermer la route, au risque d'un combat.

* Ibid., p. 25, 26, 34, 35, 53.

* 7 septembre 1251. Consiglio della Camp., p. 38 v.

^{1 91} juin 1251. Connylio della Camp., p. 11.

⁴ Il n'y 2 pas moins de kuit Trebbie (Trivium en Toscane, Celui dont il

Plutôt que de l'accepter avec un corps de troupes levé à la hâte, pour agir par surprise, le capitaine florentin, se détournant d'Arezzo, fondit sur les terres des comtes de Romena, de Guido Novello et d'autres chefs ennemis. Mais partout, devant lui ou sur ses derrières, il rencontrait les Siennois. Ilsse montraient en force à Val Cortese, à Orgiale qui, dans le Val d'Arbia, défendaient le passage de la Malena; on les voyait à Montalto, sur la frontière du territoire florentin! Ils demandaient des secours à Pise, et ils en escomptaient la prochaîne arrivée pour ajouter à la confiance de leurs hommes d'armes, avant d'ajouter à leurs forces!.

Des deux parts c'etait toujours Arezzo, dans sa condition mal définie ou trop bien équilibrée, qu'il s'agissait de faire pencher vers les guelfes ou les gibelins. Assurer ses communications avec elle, intercepter celles de l'adversaire, tel était le but invariable de tant d'efforts opposes. Cette guerre ne nous étant connue que par les archives de Sienne, co sont les actes de Sienne qu'on y constate; mais ils n'ont d'autre but que de faire échec aux Florentins. En octobre 1251, on trouve ses miliees dans le Val Cortese's: c'était pour détourner Guido Guerra du Val d'Arma, où il enlevait les châteaux siennois. Aux cent cavaliers d'Allemagne qu'elle avoit envoyés au secours de Monticello, si elle ajoute six cents hommes d'armes, si elle met sur pied ses arbalétriers, le peuple de ses terzi, les gens de la Bellardenga,

s'agit ici est aux lumites du territoire de Sienne dans le pays de Chianti (Voy Reports, V, 584).

¹ Yoy. Repetti, V, 625; III, 688; 255, 315.

^{* 17-18} septembre 1251. Consiglio della Compana, p. 45

⁸ cetobre 1251. Ibid., p. 55 v.

territoire plus particulièrement menacé⁴, c'est que Monticello défendait la route d'Arezzo, non loin de Montevarchi . Si elle fait face à Montepulciano, c'est que Montepulciano secondait Florence par une démonstrat, on contre San Quirico 1. Dans le palais communal d'Arezzo, elle resserrait les liens de la ligue gibeline avec les délégués des villes et d'autres « universités. » Tous s'engageaient par serment à défendre Arezzo, à entretenir pour son service deux cents cavaliers bien équipés, à traiter ses gibelins, s'ils étaient expulsés, « quod Deus avertat'! » sur le même pied que ceux de Florence, à ne rien négliger, enfin, pour les rendre seigneurs de leur patrie ". Leurs milices, à cheval sur la route d'Arezzo vers Montevarchi, privaient Montalcino, comme Montepulciano, de tout espoir de secours, et les réduisaient à la soumission *, conquête si précaire et qui inspirait si peu de confiance, que ces deux places, quoique ausssitôt agrégées à la ligue, recevaient dispense d'envoyer leur contingent".

Que la puissante Pise envoyât le sien, et Florence re-

^{* 31} octobre 1251 Consiglio della Campana, p. 74. — La Bellardenga ou Berardenga est la portion du territoire siennois comprise entre les sources du Bozzone et de l'Ambra, entre le haut Chianti et la Biena jusqu'aux Tavernes d'Arbis L'Ombrone y prend sa source. C'est le théâtre des puis grandes guerres entre Sienne et Fiorence. Le nom de Berardenga vient, dit—on, de Berardo, fils de Vuingi, petit—fils de Raniori, Frank venu en Italie comme delegue de l'empereur Louis en 365 (Reputit, I, 297)

^{*} Repetti, III, 387.

^{* 5} novembre 1251. Goranglio della Campana, p. 75 v.

^{* 7} novembre 1251. Caleffo Vecchio, p. 321.

^{* 1251.} La date du mois manque, mais le document est placé, dans le Caleffo Vecchio (p. 525 v°), à la suite de celu. du 7 novembre que nous venons de citer. — Quant à la reddition de Montepulciane, le document fait défaut, mais elle resulte de celui anquel nons renvoyous à la note subvanie.

^{• 10} novembre 1951. Consiglio della Campana, p. 80.

^{7 10} sovembre 1251 Arch. di State, Capitoli XXIX f. (22 v.

cevait peut-être le coup de grâce. L'alliance de Gênes et de Lucques l'en préserva. Un traité concluà propos fit redouter aux Pisans une double attaque, par terre et par mer'. L'armée florentine put dès lors plus librement continuer sa pénible campagne. Mais partout où elle paraissait, des secours de Sienne l'avaient devancée', en même temps que l'ordre formel de se mettre en défense et de se fort fier'. Amsi continua longtemps cette guerre sans issue, toute d'escarmouches e. de surprises, sans autre effet que de tenir les belligérants en haleine et de les aguerrir, en attendant le jour et l'heure où des circonstances imprévues détruiraient l'équilibre, où l'excès de la présomption chez les uns, où le hasard du talent chez les autres, feraient pencher la balance du côté des habiles, au détriment des présomptueux'.

Si les Florentins restaient impuissants dans le Val d'Arno, c'est qu'ils n'y pouvaient, comme Sienne, concentrer toutes leurs forces : sur l'âpre et montagneux sol du Mugello ils combattaient de non moins redoutables ennemis. Depuis le septième siècle, les orgueilleux Ilbal-

* A Castello de Rondina, par exemple. — 28 novembre 1251 Consiglio

della Campana, p. 90.

[&]quot;Ordres donnés à Montereggioni et Cerrete (3 décembre 1251. Consiglio della Campana, p. 92 v°). — Montereggioni, dans le Val d'Elsa, est à 6 milles de Sienne et autant de Celle (Repetti, III, 500). Quant à Cerreto, il y a plusicurs local tés de ce nom, dont une dans le Val d'Arbia, au pays de Chianti; mais celui dont il s'agit, le plus uni ortant et le plus ancien de tous, est dans le diocese de San Mimato, Val d'Arbo inférieur (Repetti, I, 662).

^{*} Une facheuse lacune aux deux principaux registres des archives de Sienne, qui passent brusquement de l'année 1251 à l'année 1254, ne permet pas de dire quelle fut l'issue de celte campagne, ni même si elle eut une issue, car ils sont les seuls où il en sort fait mention. Il est probable qu'elle n'eut, pour la moment, rien de décisif, sans quoi les chroniqueurs n'eussent pas manqué d'en parler.

dini y avaient poussé des racines profondes. Charlemagne les faisait chevaliers, maîtres absolus de l'Apennin, Alpes Ubaldinorum, comme on disait en ce tempslà". En 972, sous Otton II, ils étaient si puissants, qu'ils pouvaient, dit-on, préserver la Toscane de toute attaque venant de la Gaule Cisalpine*. En 1160, sous Frédéric Barberousse, il figuraient au premier rang des nobles dans le parti impérial. Mais étouffant dès lors dans l'étroit horizon de leurs montagnes, ils cherchaient au loin une existence plus à leur gré. L'un se faisait nommer potestat à Borgo San Lorenzo*, et, plus niveleur que les bourgeois, défendait d'élever des tours à plus de quinze brasses (1258)*. Un autre recherchait les dignités d'Église; cardinal matérialiste et gibelin, relégué aux enfers par le poëte du parti *, assez désintéressé, nonobstant, pour refuser la tiare, et assez digne de la ceindre pour que Alexandre IV lui dit ces belles paroles : « Je ne serai pape que de nom, c'est toi qui le seras de fait *, » ce fa-

¹ La preuve su est dans une inscription retroevée au château de Pita in Rugello, sur la croupe du Ronte Senario (Voy. Delizie, etc., X, 153).

* Delivie, etc., X, 160-162 - Sacceta, Historia Septimamæ, an. 989,

sp. Ugbelli, Italia sacra, fil, 357.

* C'est celm que Bante met dans son Purgatore, avec les gloulons qui y mâchent éternellement à vide. (Purgat., XXIV, 28.)

6 infern., I, 119.

^{*} Suivant un vieux diplôme, Charlemagne vojait dans les Ubaldini une heanche de l'antique famille dont il était le representant direct. Il les appelait descendants des anciens Sicambres, défenseurs de la sainte Église. (Inplome de 80f. Yoy. Delizie t. X et XIII, d'après les archives de la famille, ouvertes par Pietro Ubaldin.) Mais on peut concevoir des doutes sur l'authentieité de ce diplôme. La échappé à Sicket. Charlemagne était un Frank Ripuaire, il n'a jamais eté considéré comme un Sicambre.

^{*} La plus considérable et la plus commerçante localité du Mugedo, au contro d'une planie, à droite de la Sieve et à 15 milles de Plurence, appartenant primitivement aux érêques florentins (Resetts, I. 145)

Istoria gencalogica della famiglia toscana, descritta dal P. don Eugenio Gamurrini, asbata Cassinesa, ouvraga didic à Louis XIV.

menx Ottaviano, ce sidèle ami de Frédéric II était à ce point hors de pair, qu'on l'appelant tout court « le Cardinal, » ou même « le Florentin. » Les Ubaldini envahissent tout alors, évêchés, chapitres, bénésices, sans déserter leur formulable redoute du Mugello, si voisine de Florence et si menaçante pour sa liberté.

Comme ils y donnaient asile aux banuis gibelins, comme ils recevaient des Romagnois d'importants secours, la campagne contre eux devait être rude. Cependant les chroniqueurs en taisent et sans doute en ignorent les péripéties. Ils disent des Florentins ce qu'on a dit de César, qu'ils vinrent, qu'ils virent et qu'ils vainquirent. Vers la 60 de 1251, un corps de cavalerie, pour dégager Monte-Accianico ', battit les Uhaldini et les força à décamper , mais sans enlever un scul de leurs châteaux. Il y eût fallu cette infanterie, ces milices d'hommes laborieux qu'on laissait le plus possible à leur fructueux travail, en hiver surtout, dans ce rigoureux hiver de 1251, où la neige, si rare et si redoutée en Italie, convrait de toutes parts la plaine comme les monts escarpés. La cavalerie seule faisait donc une démonstration contre le château de Mon-

Voy. sur tous ces fants relatifs aux Uhaldini, Delisie, X, 162-217, et Gamurrini, loc. crf.

^{*} Sur une colline isolée dans le Val de Sieve à moins de deux milles de Scarperia. Le card. Ottaviane y fit claver dans le cours du treixième mècle une rocca avec double enceinte de mura (Ropetti, I, 35).

³ V Haoi, VI, 47. Stefari, I. II, Rub. 96. Ammurato, 1251, I. II, t. I, p. 94 — M. Bonatni (La parte guelfa, etc., Georn, degli arch. tosc., 1858, juniet-sept., II, 177) dit avant la fin de 1252. Il est en contradiction avec tous les chroniqueurs et rend impossible à établir la chronologie de ce qui suit.

<sup>Per 10 forte tempo, per grandssmue nevi ch' crano all' era. (Villani, VI,
Stefani, I. Il. Bab. 97.)</sup>

taia¹, qu'avaient soulevé, qu'occupaient les Ubaldini avec les gibelins de Sienne et de Pise et quelques Allemands. Mais propre à un coup de main, elle ne l'était pas a un siège. Entourée, battue dans une vigoureuse sortie, elle prenaît honteusement la fuite *. Heureux échec peut-è re, car il permettait d'appeler aux armes les milices, et de les mettre en campagne dès le mois de janvier 1252, au plus fort des frimats, avec le contingent d'Orvieto et de Lucques, sous la conduite du potestat brescian l'ilippe des l'goni.

Aussitôt P se et Sienne r'ont plus qu'une pensée : sontenir les gibelins. Leurs milices occupent Montaia, et à deux milles environ Coltibuono, une abbaye des solitaires de Vallombreuse, située au sommet des monts du Chianti, non loin de la route de Montevarchi. En s'élançant à l'improviste de cette aire, elles so flattaient de prendre à revers les Florentins. Elles ne prévoyaient pas un soudain changement de tactique. Laissant, en effet, une partie des siens à la garde des palissades et retranchements élevés devant Montaia, le potestat Filippo conrut avec le reste vers Coltibuono, pour en déloger les Pisans et les Siennois, Geux-ci, le vovant gravir avec une calme résolution les pentes glacées où hommes et chevaux glissaient sur la neige, furent pris de terreur et cherchèrent leur salut dans la fuite. Inquiétés sur leurs dermères, poursuivis au loin, ils laissaient Montaia à la discrétion de l'ennemi. Ce château abattu et rasé, ses défenseurs emmenés à Florence', les traîtres qui l'avaient

¹ Unitera de Val d'Arno supérieur, sur la roue du Chianti. En 1950, il appartenant à Guido Novello (Repetti, III, 277).

^{*} Villans, VI, 48.

^{*} Repetti, I, 788.

Yıllanı VI, 48. Stefanı I. II, Rub. 97. Ammırate, 1252, I. II. t. I.,
 p. 95. — Malavoltı, part. I, I. V, P 64.

livré aux Allemands furent tous scies entre deux planches,

par le milieu du corps 1,

La tentation était grande de châtier aussi Pise et Sienne, pour leur apprendre à ne plus se mêler des affaires d'autrui. Mais politiques jusqu'en leurs colères, les Florentius coururent au plus pressé. Le plus pressé, c'était de mettre fin aux intolérables agressions de la voisine Pistoia. Comme on la sentait résolue à persister dans son système d'éviter les imprudentes sorties et d'abandonner plutôt son territoire aux ravages de l'ennemi ', on assiégea le château de Tizzano, sa sentinelle avancée, son principal point d'appui '. L'oste entrait en campagne le 1e mai : line partie protégeait les opérations du siége, en occupant et ravageant les alentours de Pistoia*. Pour tenir tête à l'orage, Pistoia négociait. Le 19 juin, ses syndics signaient à Pontedera un traité d'union perpétuelle contre Florence. Pise et Sienne. s'y interdisaient ainsi qu'elle, soit en particulier, soit en commun*, tous rapports commerciaux avec l'odieuse rivale, et s'engageaient réciproquement à se fournir, dans leurs besoins, des cavaliers ou l'argent nécessaire à les payer . Sans retard, Pisans et

Non conseguirono più di quel che s'haresser fatto l'anno passato, »

(Ammirato, loc. cit., p. 95.)

* « Guastarono il contado di Pistora infino alle porti.... Stando l'osie

forma a Pasteia. » (Stofani, I. H. R. 98.)

· Ibid.

Salvo obo o' traditore che l'avenno tradito e dato a quella massada tedescafurono seguti per mezzo tra due asu. a (Paolino, R. I. S. Suppl. II., 22.)

^{*} Paolino (II, 23 dit Tizzano fout court ; Villam (VI, 48) : « ch'era de' Pratesi, » et Ammurato (p. 95) a Castel o del Fratesi, non si sa se per haver gli nomini di quel castello preso l'arme in favore del Pistolesi. » C'esi Mirratori qui, annotant Yillam, dit : a ch'era de' Patolesi la Malavolti (f. 64 v.) dit aussi , e in quel di Pistoia - Ce château était situé dans le vol d'Ornbrone pistoiese, à deux milles au nord de Carmignano, (Ropetti, Y, 527.)

Communitor vol division. • (Galeffo secobio, p. 311-313.)

Siennois attaquaient la milice de Lucques: il leur semblait probable que, pour la défendre, les Florentins, sidèles eux aussi à leurs engagements, s'éloigneraient de Pistoia et de Tizzano. Vain espoir que décut l'habile coup d'œil du potestat. Persuadé que les Lucquois pouvaient un temps soutenir le choc, il ne se pressait point. L'heure venue, quand il les sut défaits à Montopoli ', il profita de l'ignorance des événements qu'entreterait dans Tizzano un étroit blocus, pour offrir aux assiégés des conditions que l'approche de ses machines de guerre leur sit juger avantageuses. Le 24 juin, ils se rendaient, abandonnant tout à la discrétion du vainqueur '.

Le vainqueur ne leur demanda rien. Laissant une forte garnison dans Tizzano, il courait, avec le gros de son armée, venger les Lucquois. Il rencontrait l'ennemi sur l'autre rive de l'Arno, près de Pontedera, au pied même de la colline de Montopoli, théâtre d'un trop facile triomphe. Après un long et acharné combat, les Pisans et les Siennois, poursuivis l'épée dans les reins jusqu'à l'abbaye de San Sovino, à trois milles de Pise, semaient la route de leurs cadavres et donnaient aux Lucquois l'occasion de représailles bien douces à leur cœur vindicatif. Ces prisonniers qui, quelques heures auparavant, marchaient les mains liées et poursuivis d'impitoyables railleries, chargeaient maintenant des mêmes liens, accablaient des mêmes insultes un adversaire sans pitié.

^{*} Dans le val d'Arno inférieur, sur une collune su sud-ouest de l'Arno, entre l'Evols à l'est, les torrents Chiec na et Cecinella à l'euest. Boccacs appel e ce château « castello insigne. » (Repetti, III, 593.)

^{*} verti tamen assiduis quibusdom machinerum ictibus expagnaretur, sesse cum omnibus suis in Florentinorum manibus dedidere. * (Januotti Mannetti Hist. Pist., R. 1. S., t. XIX, 1007. — Yllani, Yl, 49.)

Stefani, I. II. R. 99.

^{*} Jannotti Mannetti, loc. cit., p. 1008. Villam, VI, 49. Stefan., I II, R. 99.

Avec sa décision accoutumée, Filippo des Ugoni sut profiter de sa victoire. Le retentissement qu'elle avait eu en rendait d'autres probables. Du val d'Era il conduisit son armée dans le val d'Arno supérieur. Grâce au comte Guido Novello, « qui était grand dans le pays , » les gibelins chassés de Montaia avaient .rouvé à Figline un autre repaire, d'où ils infestaient la contrée. Fermes contre mille efforts pour tenter l'assaut ou pour ouvrir la brèche 1. ils cédèrent après un mois et demi de siège (juillet-août). à la crainte de la trahison. Au milieu d'eux vivaient des guelfes dont ils venaient d'asurper le pouvoir. On disait que la riche famille des Franzesi complotait de livrer Figline, leur patrie, par dépit de n'y plus voir qu'un nid de gibelins*. Le potestat se montra coulant sur les conditions. Heureux de réassir sans pertes d'hommes ni de temps, il accorda la vie sauve aux assiégés; ils leur promit qu'ils seraient bien reçus à Florence. Les promesses d'ailleurs lui coûtaient peu; il avait dessein de ne les point tenir. Aux guelses ardents qui les lui reprochaient : -« La commune ne promet rien, » répondait-il sentencieusement. Chacun comprit à demi-mot et laissa faire '. Il

^{4 «} Che era nel paese grande. » (Stefani, l. II, R. 101.)

^{* •} Quivi dirizzarono difici e diedonyi aspre battaglie. • (Villani, VI, 51.)

^{*} Villan. (VI, 51) rapporte qu'on accusait les Frances de s'être laissé gaguer à prix d'argent. C'eût été de l'argent perdu, puisqu'us étaient guelfes.— M. Bonaim (toc. ot., p. 178) conteste leurs pratiques, parce que, dit-il ils n'eussent pas consent au sac, à l'incendie, à la destruction de leure demeures. Il tombe song le sens qu'ils n'avaient pas fait de telles supulations. He sast-on pas d'adleurs que le sac est lieu contrairement aux conclusions. stipulées? On ne voit par une boune raison pour mer les pratiques de guelles irratés de vou leur patris deveaue gibelino, ôtefani (l. II, R. 101) semble pourtant douter da fait - « Pare che il Podesti facesse co' Franzesi questo da se. Se fu vero, rimanga nel suo inogo, perocchò le cose vogieno essere molto vere pruma si scrivano, »

 [«] Uno messer Filippo da Brescia che era podestà disse. Lasciatemi fare

défendit de maltraiter les personnes, mais autorisa le pillage des biens, ordonna l'incendie des maisons et la destruction des murailles ', fidèle ainsi à la politique florentine, qui rasait les châteaux qu'elle ne pouvait conserver, mais coupable d'avoir préféré un succès plus rapide à son renom de loyauté.

Continuant aussitôt cette évolution demi-circulaire qu'il faisait si hardiment autour de Sienne, il porta au loin, vers Montalcino, son armée aguerrie, sière de ses victoires comme de son chef. Il voulait ravitailler cette place, sans cesse exposée en son isolement aux attaques des Siennois. Les trouvant campés devant les murailles, il les attaque à l'improviste par derrière, tandis que, par une prompte sortie, l'assiégé complète leur déroute. Deux sanglantes leçons en si peu de jours, c'était assez pour les ramener confus dans leur patrie. Montalcino ravitaillé, le potestat put enfin ramener les Florentins à Florence*. Il y fut reçu avec des transports d'allégresso. Quel éclat n'avait-il pas jeté en quelques mois sur le nom. sur le gouvernement des guelfes! Ainsi les guelfes avaient remporté, en moins de trois années, plus de succès que les gibelins dans le temps bien plus long de leur impérieuse et dure domination". Le contentement général assura la tranquillité publique, et la tranquillité accrut la richesse comme le pouvoir de cet État en progrès. a La vérité est, écrit Villani, que les Florentins étaient, en ce temps-là, unis pour le bon peuple et la loyauté. Ils

che 10 so ch'10 mi fo. Il comune non promette nulla. Pu contento ogni uomo e con feca e promisse. » (Stefant, I. II., R. 101.)

Villam, VI, 51. Stefam, L. II, R. 101. Ammirato, I. II, t. I, p. 96
 Villam, VI, 52. Simone della Tosa, p. 196. Halavolti, part. I, I. V, p. 64 v.

^{*} Aznmirato, 1252, I. II, t. I, p. 97

allaient de leur personne à piet ou à cheval selon leur fortune, de bon cœur et hardi, si bien que fort heureusement en cette année ils apportèrent honneur et triomphe par la victoire à notre noble cité de Florence¹. »

Un souvenir, cependant, troublait leur joie : ils se rappelaient leur échec devant Pistoia. Pour le réparer, ils ne réélurent point le glorieux potestat qui l'avait essuyé et que discréditait peut-être son manque de foi devant Figline. Paolo de Soriano, son successeur, trouva fort avancés les préparatifs de l'expédition. A peine entré en charge, il put prendre le commandement de l'armée, dresser des tentes au pied des murailles ennemies, et, tout en dévastant la campagne selon l'usage, les soumettre à un étroit blocus. Les vivres manquaient, car on n'avait point prévu cette soudaine attaque, et l'assaut eut-iléchoué, la famine devait mettre fin à la résistance, Par une opportune diversion, les Siennois tentaient bien de faire lever le siège; mais, sans communications avec le dehors, les assiégés l'.gnoraient : ils cédèrent donc aux propositions de paix et d'alliance que se hâtait de faire le potestat".

Ce traité, conforme en sa teneur à tous ceux de ce genre, stipulait une amitié perpétuelle entre les deux cités voisines, ainsi qu'avec Lucques et Prato, conviées comme Pistoia à entrer dans la ligue guelfe. Pistoia s'obligeait à rappeler ses exilés, à restituer leurs biens, à traiter en ennemis tous les ennemis de Florence, les Siennois exceptés. Deux ans plus tard, en 1255, les guelfes maîtres de

Villani, VI, 59.

^{*} J. Mannette Hist. Pist., R. 1. S., t. X.X, 1008.

^{*} Arch. di Stato, Capitoli, XXIA, f. 348 r. — Stefani I. II, R. 104. — J. Mannetti Hut. Pist., loc. cit.

Pistoia, mais alarmés des événements du sud, qui rendaient possible, sinon probable encore, une revanche gibeline, livraient en quelque sorte leur patrie aux Florentins. Ayant déposé leur potestat, ils transféraient son autorité avec le titre de capitaine genéral à leur évêque Guidaloste '; ils approvisionnaient Pistoia; ils y construisaient près de la porte dite Romana ou Caldatica, qui s'ouvrait au midi, sur la route de Florence, une forteresse dont ils confièrent la garde à leurs alliés les guelfes florentins s'. Ceux-ci la détinient tant que dura, comme dit Villani, « le bon peuple vieux, » c'est-à-dire jusqu'au désastre de Montaperti, qui, en 1260, permit aux gibelins de la démolir.

Il était temps de tourner les armes florentines contre les agresseurs siennois. Dans leur empressement à secourir Pistoia, ils s'étaient avancés jusqu'à Galluzzo, vi lage situé à deux milles de Florence vers le sud, et ils ravageaient le territoire impunément, mais sans atteindre leur but. Une brusque attaque contre Montaleino ne

^{*} Ce nom a tout l'air d'un surnom, rendu assez vraisemblable par cette fonction de capitaine general donnée à un évêque. Lébelli l'appelle « bui-dalastes Vergesenus nobilis Pistoriensis. » Élu en 1252, il fut envoyé en 1257, par le pape vica se general à davenne, où il mourut en 1283, après avoir donné à cetto ville « saluberramas leges. » (Voy. Italia sacra, III, 371.)

^{*} Selon Mannetti (loc. cit.), la construction de celte forteresse éta i une clause du traite. Mais on ne la voit point dans le manuscrit des Capitoli, et Ammirato, Froravanti, Salvi, la passent sous silence. Le fait de la construction et celui de la garde commise aux Florentina etant incontestables, il est permis de croire avec Fioravanti (an. 1156) que la responsabilité en est aux guelfes de l'istoia. Voy. Inghirami, VI, 398-399.

^{*} Villani, VI, 55. Paoline, II, 26.

^{*} Les auteurs disent qui ils étatent conduits par le Bolonais Ugiero de Bagnuolo, capitaine du peuple; mais on voit dans les registres du Consiglio de la Compana (t. VI, p. 31 v°) que la création de cette magistrature fut décidée seulement le 35 juin 1256.

réussissait pas mieux à détourner le potestat du siège de Pistoia. Tout au plus le poussait-elle à nouer et conclure ces négociations d'effet non moins heureux qu'une victoire, et, libre de ce côté, à marcher contre Sienne sans même passer par Florence. Divisant son armée en deux corps, il s'établissait avec l'un sous les murs de la ville ennemie, tandis que l'autre allait au loin ravitailler Montalcino, s'emparer de Rapolano' et de divers châteaux!.

Cela fait, les deux tronçons de l'oste se rejoignirent, et, aux premiers jours de décembre, firent à Florence une entrée triomphale. Les Florentins étaient fiers, dit Ammirato, d'avoir, cette année-là, conduit deux entre-prises dent le but était, non de conquérir du territoire ou d'autres avantages, mais de défendre des amis*. Il oublie ou ne voit pas leur intérêt manifeste à compter sur l'alhance de Pistoia et de Montaleino, pour n'être pas inquiets de leur voisinage quand ils entreraient en campagne, et ne laisser à Sienne, sur ses derrières, aucune sécurité.

Leur plan politique semble lettre close pour leurs vieux historiens. Les détails ont caché l'ensemble; mais on le retrouve sans peine, si l'on y porte son attention. Dans leur dessein d'agrandir leur territoire et de trans-

Rapolano, dans le val d'Ombrone sanese, juridiction d'Asciano. Il appartenant aux Cacciacomb et Cacciaguerra, connes de la Berardenga. (Repetti, IV. 725.)

Stefani, I. II, R. 105. Simone della Tosa p. 197. Villani, VI, 54, 56. Selon Stefani, ce fut en décembre 1253. Si la seumission de Pistoia ent heu, comme on le dit, le 1^{er} fevrier de la même année, ou a quelque peine à comprendre que l'expedition contre Sienne ait dure si longtemps.

 Solo per beneficio e utile degl. anuca, a Pistoia per rimettervi i guelfi, e a Montalano per custodirio dalle mam de' Sanesa, » (Ammurato, 1253, L. II, t. 1, p. 99.)

former en un État la commune de F.orence, ils procedaient prudemment, sans jamais se lasser ni désespérer. Contre des villes en droit de se gouverner elles-mêmes, ils attendaient, pour prendre les armes, de pouvoir alléguer quelque sérieux grief. Le plus souvent ils les amenaient à rechercher ou à subir leur amitié, qu'ils savaient, par leurs forces supérieures, transformer en sujétion. Au besoin, ils se faisaient redresseurs de torts. rôle profitable entre tous, dans un temps où toujours et partout on trouvait des torts à redresser, où la gratitude envers le protecteur se marquait par l'obéissance du protégé. Il n'était rien alors qui ne favorisat ces immixtions de Florence. Sa position centrale multipliait ses rapports avec les autres villes, et, en diminuant les distances. permettait d'étendre sur elles ou contre elles son bras puissant. La vacance de l'empire rendait licites toutes les alliances, toutes les agressions. La mort imprévue de Conrad, qui eût obtenu sans doute le titre de Frédéric son père ', la rivalité de son fils Conradin et de son oncle le bâtard Manfred, le prix que mettait Manfred à se réconcilier avec le saint-siége¹, donnaient au parti guelfe un nouvel essor. La mort même d'Innocent IV n'y apportait qu'an ralentissement passager, car les successeurs de ce rude pontife allaient continuer sa politique, « moins digne de Pierre, dit le contemporain Matthieu Paris, que de Constantin . »

^{*} Lo re Currado mor) per un cristeo che gli fii fatto, e messovi entro veleno, e dissen che fu opera di Manfredi suo nipote. » (Paolino, R. I. S., Suppl. II, 25.)

² « Se obtulit idem princeps eurodem sanctissimum Petrum in regnum recipere sine præjudicio regis et suo, et tam ipsius regis quam suo in omnibus juri salvo. » (Nicosai de Jamailla Hist. Sicul., R. I. S., t. VIII, 512.)

^{* «} Et da papa noster, qui potius Constantini quam Petri vestigis sequebatur, mundo multas serumnas suscitavit. » (Matth. Paris, p. 562.)

Après le nécessaire et habituel repos de l'hiver, au printemps de 1254, se rouvrirent les hostilités. Plus haureuse encore que la précédente, cette année fut pour les Florentins « l'année des victoires. » C'est ainsi qu'eaxmêmes la nommèrent. Les incidents y sont, comme par le passé, d'une singulière monotonie. Il s'agit toujours de prendre des garanties contre Pistoia, en exigeant l'expulsion des gibelins'; de ravitailler Montalcine, importante mission que le potestat milanais Guiscardo de Pietrasanta remplit halilement; de molester Sienne, faute de la pouvoir réduire, comme on avait fait tant d'autres cités. Toute entreprise contre Sienne paraissait grave, à cause des difficultés de l'attaque et des dangers qu'on y courait. Mettre le siège à six milles de ses murailles, devant Montereggioni, sa principale défense, dévaster ainsi son territoire en prenant Colle pour point d'appui, négocier en même temps avec la garnison allemande la reddition de la place assiégée, tel fut le plan du potestat. Il ne pouvait frapper plus juste. Si entreprenants que fussent les Florentins, ils faisaient la guerre à coups d'argent, bien mieux qu'à coups d'épée. Les Allemands, de leur côté, n'exposaient leur vie que pour remplir leur bourse et satisfaire leurs appétits. Ils étaient les premiers de cette funeste race de mercenaires qui servit plus tard les tyranneaux et ruina l'Italie. Pour cinquante mille livres, ils allaient rendre Montereggioni, quand Sienne prit sagement le parti de plier. Elle voyait le saint-siège maître de Naples, les villes de Toscane, sauf Pise, assujetties aux guelfes, les comtes gibelins eux-mêmes, Gughelmo Aldobrandeschi, Pepo des Visconti de Campiglia, feignant

Fioramote, ann. 1254. Inghirame, VI, 387-388.

In fi

19

l'accord avec une faction détestée. Elle demanda la paix que lui voulait imposer Florence '. Dès le 20 avril, Florence avait élu syndics, pour en préparer les bases', Ugo Spini, procurateur, et Brunetto Latini, notaire'. Ce dernier, fameux en ce temps-là pour son éloquence et son savoir', unissait aux connaissances du docte et du poête les manières, les vices mêmes du « mondain » que Dante châtie, malgré son admiration de disciple, des tourments éternels de l'enfer.

La négociation traîna en longueur. Les conditions léonines des Florentins furent repoussées; mais ils les adoucirent, tant ils tenaient à un arrangement. Le 11 juin, sur le seuil de l'église de Stemmenano, qui dominait la colline de Querceto, au comté de Sienne, fut conclue

5 Malavolti, loc. cut.

Che sarche rium tenuti Un po' mondaneta.

(Il Teneretto de Ser Brunetto Latine, c. 222. Rome, 1642, in-4°. Publié avec quelques vers de l'étrarque et le Traité des verius morales de Robert de Jerusalem Brbl. not., Y, 5913.) — Tirabeschi penne que ca mot est un allusion discrète au rice contre nature, dont Dante accuse son maître. On s'est étonné que Dante n'ait pas éte plus indulgent. L'est-il davantage pour Farmata des Liberts, le héros de son parti ; pour Cavalcante, le père de son ami ; pour Francesca de Rumini, quoiqu'il vécut à la cour de Ravenne?

Ammirato, J. II, t. I, p. 112.

Malavolti, loc. cil.

Viliani, VI, 56 — Ammirato I II, t I, p 99 — Malavolti, part I, I, Y, P 65 r^a v^a. — Ce dermor prétend même que Florence avait pris l'initiative des propositions de paix. Cela n'est guére probable. Cet auteur est peu exact sur cette affaire. Il prétend que la mort du pape lut un des motif des Siennois pour ceder : or la paix est du 11 juin, et la mort d'Innocen du 7 décembre.

[·] Caleffo vecchio, p. 330.

Villant (VIII, 10) l'appelle « mondano nomo. » Brunette Latini (ne à Florence en 1220) dit de lui-même ;

 ^{*} In podre Querceto et prope acclesism de Stemmanano, comitatus senensus.
 * (Cateffo vecchio, p. 529.)

a une paix solide, perpétuelle, îrrévocable, pour tous dommages, injures, incendies, homicides, captures et autres offenses¹, » invariable et irritant protocole de traités qui duraient ce que durent les feuilles, et que subissait le faible, uniquement pour réparer ses forces ou attendre des temps meilleurs². Sienne renonçait à toutes a ses raisons » ou prétentions sur Montepulciano et Montalcino, à toute ligue, à tout engagement avec les exilés gibelius. Elle remettait Rocca di Campiglia et Castiglioncello del Trinoro² aux Florentins pour être, l'une rendue à Pepo Visconti, l'autre donnée à qui ils voudraient. Elle laissait des otages jusqu'à ce que Montepulciano et Montalcino eussent été librement ravitaillés². A ce prix, elle évitait l'humiliation, qui lui était d'abord imposée, de changer son gouvernement³.

Ce qui est remarquable dans ce traité, c'est surtout ce qu'il ne dit point. Aucune stipulation n'y protégeait les places gibelines contre les entreprises de Florence. Sienne payait sa liberté intérieure de l'abandon de ses alliés. Ils ne lui en surent pas mauvais gré, parce qu'ils l'y voyaient forcée; mais ils frémissaient au spectacle des châteaux qui faisaient leur force, tombant l'un après l'autre aux

 I Sanesi maliziosamente fecero la paca e l'accordo » (Stefani, L. II, R. 106.)

 Caleffo vecchio, p. 529. Ce traité a été publié par Flaminio dal Borgo, Diss. vi, p. 349.

Firmam, perpetum et irrevocabilem pacem de ompibus injuriis, dampnis, incendiis, homicidus, capturis et ilius offensionibus. » (Caleffo secchio, p. 529.)

^{*} Rocca di Campiglia, à 18 milles au sud de Montalcino ; Castiglioncello dei Trinoro dans le val d'Orcia (voy. Repetti).

^{• «} Concordandosi che il governo della cettà non si alterasse in parte alcuna, contro a quel che domandaron da principio » (Malavolti, part. 1, 1. V, 2 65 m v.)

mains des Florentins. Poggibonzi, de tous le plus important et le plus peuplé, puisqu'il pouvait se gouverner en commune, donnait l'exemple d'une soumission sans résistance. Mortennana, qui appartenait aux Squarcialupis, ayant essayé de résister, fut prise, moitic par ruse, moitié par force. Une perpétuelle franchise d'impôt récompensa les premiers qui en avaient escaladé les remparts.

A peu de distance s'élevaient ceux de la gibeline Volterre. Restes puissants ou imitation habile des murs étrusques, ils n'étaient qu'énormes quartiers de roche, solides par leur masse, sans que nul ciment en bouchât les interstices et les reliât entre eux. Four atteindre au sommet de la montagne qu'ils couronnaient, dominés eux-mêmes par des tours altières, il fallait gravir, entre deux précipices, une chaussée unique, au risque d'être pris de flanc par une grêle de projectiles, ou de front par d'impétueuses sorties qui ne laissaient aux assaillants, s'ils pliaient, d'autre refuge que l'abîme. Incapables d'héroïques folies, les Florentins bornaient à un guasto leur attaque contre Volterre '. Par le fer et le feu, ils détruisaient les récoltes sur ces riants coteaux où fleurissait la vigne. Les habitants ne purent voir de sang-froid la

[■] L'ebbero per patti. » (Stefani, I. II, R., 107.)

Stefam (I. II, R. 107) dit : « Che l'aveano fatta rubellare gl Squarcialisti. » — Mortennana, Mortennano ou Montennano était situé dans le val d'Elsa, diocèse de Colle (Repetti, III. 447.)

^{* •} Per forza e per ingegno. » (Villani, VI, 57. — Cf. Ammirato, 1254, I. II, t. I, p. 99.)

^{* «} Furono fatti franchi in perpetuo delle fattioni del comune di Pirenze. » (Villani, VI, 57. — Gf. Ammurato, loc. cit.)

^{* «} Tormindo l'oste de' Fiorentini da Poggibonzi, fecero la via di Volterra, ed ultimamente non isperando se no del guarto » (Stefani, l. II, R. 108.)

ruine de leurs plus chères espérances. Vivant fort éloignés de l'ordinaire chemin des armées, ils n'avaient pas, comme Sienne et Pistoia, l'habitude résignée de ces dévastations barbares. Le 10 août, pour sauver l'accessoire, ils compromirent le principal. Sans chefs, sans plan déterminé, ils se ruèrent hors de leur ville, et, répandus sur les hauteurs, accablèrent de leurs traits l'infanterie florentine, qui seule avait osé s'avancer sur les pentes rapides. Comme ils la forçaient à se replier en désordre. la cavalerie, pour éviter un désastre, s'y risqua à son tour. Fraîche, elle surprit les Volterrans satigués et confiants dans la victoire. Elle les mit en déroute et les poursuivit dans leur fuite, reprenant, avec son rôle naturel, ses principaux avantages. Elle atteignit les fuyards aux portes mêmes de la ville, et, avant qu'on les pût fermer, elle y entra pêle-mêle avec eux.

Mais elle s'arrêta aussitôt. C'était la supériorite des Florentins de rester circonspects dans l'entraînement du succès. Ils attendirent des renforts pour occuper les points stratégiques, couper les quartiers de leurs communications, déconcerter ainsi toute tentative de résistance. On vit alors, s'il faut en croire les vieux auteurs, cette invariable scène qu'ils décrivent si volontiers en racontant la prise des villes : les femmes et les enfants réfugiés dans la cathédrale, l'évêque s'avançant vers les vainqueurs, revêtu de ses habits sacerdotaux, portant le crucifix dans ses mains, suivi de son clergé et d'une foule échevelée qui criait, dans les larmes : « Seigneurs Florentins, paix et miséricorde le » La clémence fut facile,

Villani, VI, 58. Ammirato, 1254, I. II, t. I. p. 100. Ce dernier s'abandonne à tous les débordements dramatiques de sa rhétorque ; mais

충

car, les hommes ayant posé les armes, aucun danger n'était à craindre. Il fut défendu de toucher aux biens comme aux personnes. Seulement, les principaux gibelins durent partir pour l'exil, et les autres fournir bon nombre d'hommes pour soumettre aux guelfes les villes qui en repoussaient encore la domination'. Volterre étant trop éloignée pour qu'on la pût incorporer au territoire de Florence, le 14 août, Guillino de Rangone, capitaine du peuple, et les anziani, décréterent que les vaincus éliraient des citoyens de haute et basse condition, en nombre égal, pour corriger le statut de leur patrie, d'après les principes qui leur seraient indiqués. Ces principes montraient assez qu'un maître dictait la loi. Le potestat, imposé ou agréé par lui, devait connaître des crimes commis de jour et de nuit dans Volterre, condamner les coupables proportionnellement à leur condition et à celle de leurs familles*, n'admettre aucun appel contre ses sentences criminelles, convoquer et licencier à sa volonté les conseils et les assemblées populaires, Des otages furent envoyés à Florence et y restèrent deux mois et six jours, jusqu'à ce que ces réformes fussent accomplies*,

D'autres moyens encore furent employés pour prendre pied dans la ville conquise. On entreprit d'y bâtir une

peut-être dans une certaine mesure cette scène le renouvelait-elle souvent en parcille occasion.

Les mêmes, Stefani, L. I., R. 109. — Cecurs, p. 57.

* « Che il potestà qualunque volta gli fosse mancato della dovuta obedienza, potesse condannare a proporzione della casa e delle persone. » (Cecina, p. 53-54.)

* Gecina , p. 55-54. — Villant, Ammiruto, se bornent à une ligne assignifiante sur ces conditions imposées à Velterre ; mais Cecina mérite confiance, car il cite ou indique ses sources manuscrites et engineles.

tour, dont la garde devait être laissée aux Florentins'. On y fit l'acquisition de nombreux immeubles. Les documents constatent jusqu'à sept achits de cu genre dans les premiers mois de 1255°, et il y en eut bien d'autres sans doute, dont les titres sont perdus. Le trafic et la politique y trouvaient également leur compte. Les marchands acquéreurs avaient dès lors intérêt à la bonne administration de Volterre, et donnaient qualité à leurs concitoyens pour y intervenir, dans le dessein ou sous le prétexte de les protéger. Avec des hommes d'armes dans la tour et un potestat de leur choix, muni d'exorbitants pouvoirs, la convocation des assemblées n'était plus qu'une pure comédie, et la liberté des gibelins qu'une vaine illusion.

Après ce triomphe inespéré, dont le retentissement égalait les avantages, Florence croyait pouvoir tout oser, tout entreprendre. Pise la bravait encore, et en voyait, d'ordinaire, expirer au pied de ses murailles toutes les tentatives. Pourvu qu'elle se résignât à l'isolement continental, elle restait libre de fermer ses portes et son port au trafic florentin, de tourner ses regards vers Constantinople, Jérusalem et Tunis, de guerroyer avec Gênes, de conquérir sur les côtes de Sardaigne et de Corse'. Mais en revenant de Volterre, en passant au pied de la montagne où s'élevait San Miniato, l'armée victorieuse se

* Arch. di Stato, Capitoli, XXIX, P. 266, 277, 304 r., 302 r., 303 v.

XXXV, 🕾 9 🕶, 11 🕾.

^{*} a E ordinarono di farvi entre una torre per Firenze in sul poggio, a incommenzaronia. » (Paelmo, R. I. S., Suppl., II, 23.) On no voit pulle part ni ces travaux entrepris furent achevés.

² l'ise donnait à ses sujets de Corse et de Sardaigne des institutions augliogues aux siennes, mais elle les gouvernait avec une sévérité soupçonneuse, leur défendait de se joindre à aucune armée, de se faire sujets ou vissaux d'aucun seigneur de teur îte. (Arch de Pise, Pergamene, atts publics, 10, 12 janvier 1256.)

trouvait à moitié chemin de Pise. Ses chefs y savaient la population déconcertée par leurs glorieux succès, soulevée contre les nobles et par conséquent moins éloignée des guelfes. Le moment était donc favorable pour déployer à ses yeux des bannières qui semblaient porter dans leurs plis la victoire. Apprenant en effet que les Lucquois s'allaient joindre aux Florentins, ne pouvant compter sur le concours d'une noblesse mécontente, se voyant en présence de forces très-supérieures aux leurs, les maîtres populaires de Pise prirent, sans trop hésiter, l'impopulaire parti d'offrir à l'ennemi les cless de leur ville et de lui demander la paix. L'ennemi, dit l'annaliste Tronci, « pour ne pas s'exposer à quelque sinistre, adhéra à la volonté des Pisans; mais comme il avait la balle en main, il fit ses conditions . » Il affranchit leurs marchandises de tous droits de douane et leurs personnes de tout impôt. Il obligea les Pisans à employer les poids et mesures en usage à Florence pour les denrées, les étoffes et les draps, à frapper des monnaies conformes aux monnaies florentines, à ne rien faire ni directement ni indirectement contre Florence et son territoire, à donner cinquante otages", et à livrer, en garantie de leur foi, la place de Piombino ou celle de Ripafratta.

Comment les Florentins n'avaient-ilspas fixé leur choix d'avance? Ripafratta était dans l'intérieur, trop loin d'eux pour leur être utile 4; Piombino, port de mer, les

Ibid — Cf Villani, VI, 59; Stefani, I. II, Rub 109.

Tronci, 1254, p. 199.

² Stefaui, Tronci, *loc. cit.* Villani, Ammurato, desent 150 otages; mais Tronci maintient 50 sur l'autorité de saint Antonin Celle de Stefaui confirme son chiffre, qui est plus traitemblable

⁴ Dans le val de Serchio, à 4 milles nord-ouest des bains de San-Giuliane, sur le dervier controfort du monte Pisano, qui descend par une pente abrupte vers la rive gauche du Serchio (Repetti, IV, 767).

ent dispensés de passer par Pise pour leur trafic, et d'y payer un tribut. Mieux inspirés, les Pisans sentirent la faute et surent en profiter. Un d'eux' conseilla, dit-on, aux magistrats desa République, de seindre qu'ils ternaient beaucoup à conserver Ripasratta. Dès lors ceux de Florence l'exigèrent et l'obtinrent, saus à la livrer bientôt aux Lucquois, mieux situés pour la garder et la désendre. Cette surprenante bévue n'apparut que plus tard aux yeux plus éclairés, au sens plus rassis des chroniqueurs. Quant aux contemporains, ils ne virent que la gloire de leurs bannières. Au mois de septembre, ils reçurent l'armée à Florence avec d'unanimes acclamations.

A tout prendre, elle les méritait. Ses victoires arrachaient partout aux gibelins leurs armes et leurs espérances. Le 31 juillet 1255, dans l'église de San Donato in Poggio, Sienne renouvelait le traité qui la liait à Florence, en des termes dont la chaleur factice dissimule mal le manque de foi et peut-être de bonne foi. « Le pacte d'amour continuel dure sans être jamais violé, était-il dit, et de même que l'aigle renouvelle sincèrement l'ardeur de ses affections, dont l'éclat fait toujours briller ses amis, de même, au nom de Jésus-Christ, une alliance a été conclue qui doit durer perpétuellement. Les deux villes

* Villeni, VI, 59. Paolino, p. 25. Simone della Tosa, p. 197. Ammirato,

1254, L. II, t. I, p. 101. Tronce p. 200.

Les chroniqueurs florentins le nomment Vernagallo : mais ce nom est doutoux. Tronce (p. 199) det, en effet, que cette famille fut de celles que étaient alors restées en ex.l, au heu de rentrer à Pise en faisant leur sou-mission.

^{*} c E a ciò ebbono i Fiorentini male provvedimento, che avendo i Fiorentini preso il porto di Piombine, molto era loro grande utilità. « (Villeni, VI, 50.) — Tronci (p. 200) supprime cette histoire et admet que les Fisans ne voulurent pas donner Piombino; mais les Florentins, avouant une bévue des leurs, sembleut mériter créance.

^{· «} Perhennus fedus amorts perpetuo durat inlexum, et quan aquila re-

se faisaient la promesse réciproque de ne pas recevoir ceux que l'autre aurait chassés pour cause de vol, de brigandage sur les routes, de blessures ayant causé effusion de sang, d'homicide, de tromperie, de trahison, de sédition, de conspiration '. Ce traité, qui frappait les adversaires politiques des mêmes rigueurs que les plus vulgaires scélérats, avait pour sanction deux mille marcs d'amende. Il ne préjudicia t à aucun de ceux qui liaient Florence comme Sienne aux communes et aux seigneurs du pays. Au nombre des syndies qui échangèrent les serments se trouvait Provenzano Salvani, un des plus illustres Siennois, dont le nom reparaîtra dans cette histoire'.

Trois semaines plus tard, le 25 août, les guelfes d'Arezzo faisaient « société, union compagnie, conjonction avec le puissant et victorieux peuple florentin ». Le traité, renouvelé l'année suivante, après que Florence eut rétabli la concorde entre les deux factions d'Arezzo'.

novet sincere dilectionis ardorem, per quem coruscare semper contigit aimcos, et ideo in nomine l'hesu thristi inità est sotietas et pacia firmata sunt perpetuo duratum. » (Caleffo secchio, p. 355)

1 a Pro furto, vel produtione, vel homendio, vel falsitate, vel feritis unde sanguis exiret, vel robbaria straturum seu seditione vel conspiratione facia contra comune Senerum vel pro aliquo maleficio enormi. » (Caleffo vecchio,

n. 335.1

* Son rollègue était Berlinghieri de Gianta. Messer Oddone Altoviti et Messer Jacopa de Cerreto représentaient Fiorence. — Caleffo vecchio, p. 335. A la page 336 v° se trouve la ratification de ce traite. — Cf. Lon-argino della Campana, V. 12. — Arch. di Stato, Capitoli, XXIX, P. 316 r°. M. Cesaro Paoli a publié quelques passages de ce traité à l'appendice de son excellent travail intitue. La battaglia di Montaperti, Memoria storica, Sienne, 1869, in-8°, p. 75.

" Arch di Stato, *Capitoli*, XXIX, f' 139 r*. — a Sotietatem, unionem compagniam, comunchonem et posturam ... cum potenti el victorioso populo florentino a (ibid., f' 254. Doc. da 21 mars 1256, resouvelant la

précédent.)

4 Doc des 9, 10, 11 mars 1256 Un coc. de 10 mentionne cette para comme « hodie presentabliter factam ». (Capitoli, xxix, for 252, 255.)

28

fut juré par deux cents Arétins, sous peine de mille marcs d'argent. Il y était stipulé, outre les clauses ordinaires, commerciales et autres, que les deux peuples s'opposeraient toto posse suo à toute tentative de discorde ou de troubles, et que, durant trois années, à partir du 1^{er} janvier suivant, Arezzo recevrait de Florence un potestat florentin qu'elle paierait de ses deniers, mais obligerait à jurer l'observation de ses statuts. Jusqu'au 1^{er} janvier, un capitaine gouvernerait, envoyé aussi par Florence.

Arezzo, en effet, paraissait hors d'état de se gouverner elle-même. Ses guelfes et ses gibelins en nombre presque égal se faisaient équilibre, et, tour à tour maîtres du pouvoir, ne pouvaient compter sur le lendeman. Dans l'intervalle qui sépara ce traité de sa ratification, une aventure singulière justifiait presque et faisait désirer le protectorat de Florence. Au secours d'Orvieto, sa fidèle alliée, alors en guerre avec V.terbe et autres cités de son voisinage, Florence avait envoyé le comite Guido Guerra avec cinq conts cavaliers. Ce chef, issu d'une des plus grandes familles gibelines, mais d'une tranche qui s'était donnée aux guelfes, mettait une habileté réelle au service d'un tempérament fougueux. Dante, qui hait en lui le transfuge, confesse pourtant qu'il « fit beaucoup par le talent et l'épée ', » Comme il passait par Arezzo, il fut requis par les guelfes d'en expulser leurs adversaires. Il

^{*} Arch. di Stato, Capitoli, XXIX, P. 189 r. Cf. Villeni, VI, 62, ot Ameniisto, I. II, t. I, p. 102.

^{*} Capitoli, XXIX, f* 189 ;*, 254 v*. Les engagements contractes en 1255 sont renouvelés en 1256.

^{*} M. Alf. Reumont (Tav. cren.) d.t en 1254, mais sa chronologie n'est pas toujours sère. Il est su en contradiction avec les chroniqueurs comme avec ce qu'on peut inférer des manuscrits. Voy Stefani, assex exact our les dates (l. II, R. 110).

^{• «} Fece col senne assai e con la spada. » (Inf., XVI, 39.)

le fit avec ardeur': il avait, selon Paolino, des griefs personnels contre les Arétins*. La pensée ne lui vint pas qu'il put mécontenter, en occupant l'importante forteresse d'Arezzo, le gouvernement de Florence. Ce succès, acheté plus d'une fois à beaux deniers comptants, il le lui assurait sans bourse délier. Mais il déchirait un traité récent et ameutait tous les gibelins de Toscane⁴. La prudence commandait donc de désavouer l'aventureux capitaine. Comme il regimbait sous l'outrage et refusait d'évacuer les positions prises, on l'y contraignit par un grand déploiement de forces. Le 22 août, Sienne, avec empressement, envoyait pour sa part au potestat florentin quatre cents chevaux et bon nombre d'arbalétriers*. Les guelfes d'Arezz ne pouvaient, cependant, renvoyer leur rude champion sans indemnité ou récompense : le trésor florentin leur avança les sommes nécessaires, que jamais il ne recouvra".

* • Prese la terra per certe cose che gli Aretini gli baveano fatte. • (Pao-

Imo, B. I. S. Suppl, II p. 25.)

^{* «} Ed entrando sa Areszo, i guelfi richiezero che esecuazzero i ghibellini d'Areszo. Egli il fecs. » (Stefani, l. II, R. 110.)

[&]quot;Un mouf politique put seul, mous le pensons, déterminer Florence à désavouer Guido Guerra. Si elle eût agi uniquement par loyauté, nous en rencontrerions d'autres exemples. Isi la loyauté était habite, puisque les gibelins, quoique égaux en force aux guelles dans Aresso, n'y dominaient pas et avaient subi l'alliance des Florentms. Ammirato (1256, l. II, t. I, p. 104) et Malavolti (part. I, l. V, l' 67 r') ne s'y trompent point et voient un calcul dans cette prétendue magnanimité. Sismonia (II, 525) rappelle à ce sujet les Lacédemeniens deposant Phabidas, mais gardant la Cadimes qu'il avait prine (voy. Piutarque, Vis de Pélopidas, éd. Indot, I, 334). Florence en eût fait autant si elle l'avait pu. Elle n'aurait pas même désavoué Guido Guerra.

^{*} Consiglio della Campana, t. V, p. 20 v. - Malavolti, part. I, 1. V, P 87 v.

^{4 «} Non si ribebbon mai » (Villani , VI , 62.) Le chiffre varie, dans les chroniqueurs, de 5,000 à 42,000 florius.— « Cusque m.la lire de precioli per l'ammenda di quello che gla Arctuni gla havevano fatto. » (Paolino, p. 24.)

Restant à réconcilier dans Arezzo les partis exaspérés Le 9 mars 1256, sous les auspices de Florence, la paix fut conclue entre eux , et peu de jours après ils renouvelaient le traité qui à cette puissante commune unissait leur patrie . Le potestat florentin qu'ils élurent était ce Tegghiaio d'Aldobrando des Adimari , en grand renom parmi ses concitoyens, que Dante, pour un vice immonde, nous montre dans son enfer, entre Guido Guerra et Jacopo Rusticucci, foulant une arène embrasée sous une pluie de feu , « Par l'union de tant de forces, écrit Malavolti, on voit quelle puissance avait alors en Toscane le partiguelfe et par conséquent Florence, qui marchait à sa tête, surtout après s'être assurée, au moyen de paix et de ligues, des Pisans et des Siennois, qui tenaient seuls vivant le nom du parti gibelin . »

All ée malgré elle aux guelfes et n'étant plus entourée que de guelfes, Sienne mettait enfin ses institutions en harmonie avec celles des Florentins. Le 25 juin 1256, elle leur empruntait la magistrature du capitaine du peuple, non toutefois sans la modifier avec cette intelligente précision qu'elle apportait en toutes ses réformes politiques. En même temps qu'elle ramenait le pocestat à ses primitives fonctions de juge, elle faisait du capitaine tout ensemble un commandant d'armée et le chef des vingt-quatre. Si elle ne fit pas de lui, comme Florence, un

* Arch. di Stato, Capitoli, XXX, 6 252 v.

* Le 31 mars Arezzo nominan ses syndics et le 4 avril Florence les siens. La ratification ent heu le 26 avril (Ibid., f. 254 r., 255 r.).

* Inf., XVI, 13-18, 46-48, 58-60 Voy. Stefani, I. II, R. 110.

Mulavolti, part. I, I, v, f 66 v.

Dante (Inf., XVI, 44) l'appelle Tenghiajo Aldobrandi : c'est une preuve de plus que la forme primitive ces noms s'altérnit, et que celui du père commençait à devenir celui de la famille.

[&]quot; Consiglio della Campana, t. VI, p. 51 v. - Malavelti (part. I, I. v.

chef populaire, c'est que les nobles gibelins, par leur prépondérance constante, ôtaient au peuple tout désir de conflit. Assez sages d'ailleurs pour ne point s'opposer à la marée montante, ils donnaient à la bourgeoisie, dans le gouvernement, plus de place qu'elle n'en eût demandé. Ils décidaient, le 6 septembre, que le conseil de la Campana se composerait par moitié de popolani.

A Pise sculement les guelles rencontraient encore quelque résistance. Quoique lée par un traité, comme les autres villes, Pise n'en remplissait point les obligations. Elle était par ses galères en communication avec l'habile Manfred, bâtard de Frédéric, intrépide champion des droits héréditaires de la maison de Souabe. Elle tressaillait d'allégresse au spectacle de succès remportés, dans l'Italie méridionale, avec des ressources insuffisantes pour la grandeur de l'entreprise. Elle recevait par mer des secours que ne pouvaient espérer de sitôt les gibelins de l'intérieur. Elle ne craignant qu'à moitié les Génois, trop occupés ailleurs pour entretenir une croisière sur a côte occidentale de la péninsule. L'année précédente, elle avait conclu avec Alphonse X, roi de Castille, empereur élu par une faction de seigneurs allemands, un traité qui

f° 64 v°) rapporte cette réforme à l'année 1254; mais les manuscrits foit foi. Elle est d'adleurs bien plus naturelle sprès la paix avec Florence qu'un-paravant.

[•] Connglio della Campana, t. VI, p. 119 🕶

^{*} Voy. Cherrier, III, 63; Saint-Priest, L III, t. I. p. 291 sq.

Le métropolitan de Trèves faissit proclamer Alphonse roi des Romains, le 1^{er} avril 1256. Les dissidents reconnaissment ce titre à Richard de Cornoualles, frère d'Henry III d'Angleterre. Alphonse avait sur son rival l'avantage de descendre de Prédéric Barberousse par les femines. Son père Ferdinand III, du le Saint, avait éponsé la plus jeune des filles du roi Philippe le Grand, oncle de Conrad IV. Il pouvait donc, si l'on écariait Conradin, à cause de son âge, être considere comme representant sinon direct, au moins paturei des droits des Hobenstaufen (Voy. Cherrier, III, 75).

obligeait ce prince, non-seulement à lui accorder franchise entière pour son négoce, mais encore à faire avec elle une « vive guerre » contre les Lucquois, les Génois, les Florentins . Que Manfred, en 1256, l'ait stimulée à prendre les armes, Villani et Ammirato l'affirment', et on peut les croire, car i avait intérêt à susciter dans le nord des embarras au saint-siége; mais Pise, avant de recevoir ces conseils, so préparait à la lutte. Pour principal stimulant elle avait sa jalousie.

C'est aux Lucquois qu'elle s'attaqua tout d'abord. En se hâtant, elle pouvait devancer tout secours. Ses forces passèrent le Serchio et prirent pour point d'appui le château de Motrone, situé à la frontière commune, près de Pietrasanta et non loin de la mer³. Elles attendirent alors qu'on essayât de les en déloger. Après l'avoir tenté vainement, les Lucquois résolurent de n'agir que de concert avec les Florentins. Engageant un nouveau combat, ils simulèrent une débandade, provoquèrent l'ennemi à les poursuivre et l'amenèrent ainsi sur un point où les

^{*} Quod si oportuerat, et pacem vel treguem cum honore et statu Comunis Pisarum, cum Lucensibus, Florentinis et Januansibus et corum fautorabus et a retoribus et complicibus facere non possent, facient vivam guerram cum dictis militibus et balistarius et tota suo posse, et dictis dominus rex fieri facere vivam guerram una cum comuni Pisarum predictis adversarius (Arch. di Stato, Reformagioni, cl. XI, dist. 3 Cartapecore, nº 22. Public per Saint-Priest, I, 354).

Per caldo a sodducimento del Ra Manfredi (Villam, VI, 63). Fu incomunicata del Pisani, nel quali pote tanto l'autorità del Ra Manfredi, che non riguardando al muovi patti ferman col Fiorentim... (Ammirato, I. II, t. I., p. 105). — Ammirato set una sutorità différente de Villami, cur il a en sona les yeux beaucoup de documents que Villami n'a pas connus.

³ Ces deux châteaux, également aimes our des contre-forts de l'Apennin, sont l'un dans le val de Sercise, l'autre entre le val de Castelle el le val de Seravezza, à 5 milles au sud de cette dermère ville et à 18 h l'ouest de Pise (Repetti, III, 623, IV, 216).

milices florentines, inopinément arrivées, le pouvaient prendre de flanc. Les Pisans cherchèrent alors à regugner leurs tranchées; mais, coupés de leurs communications avec Pise, massacrés ou noyés dans le Serchio, ils n'échappèrent qu'en petit nombre, laissant aux mains du vainqueur beaucoup de prisonniers.

Le difficile, c'était, comme toujours, de compléter ce succès. Ni Motrone ni Pise ne fa saient mine de se rendre, et l'on n'osait, on ne pouvait les atlaquer. Parviendraiton du moins, par les provocations habituelles, à engager les vaincus dans de nouveaux combats? A San Jacopo du val de Serchio, Lucquois et Florentins conpèrent un da ces pins superbes que les villes toscanes s'enorgueillissaient de voir, dans leur baulieue, projeter de vigoureux rameaux. Sur la partie du tronc qui restait fixée au sol, ils frappèrent une monna e d'or, semblable à leur florin, sauf qu'aux pieds de saint Jean l'on figura un trèfle, représentation symbolique de l'arbre abattu'. Venger l'outrage était le vœu de tous les cœurs pisans; mais la froide raison commandait la patience. On vonait d'apprendre coup sur coup que les Génois s'étaient emparés de Lerici, dans le golfe de Luni, qu'ils avaient débarqué en Sardaigne, où le fort de Castro était tombé en leur pouvoir, et que Manfred, aux prises avec ses ennemis dans son royaume, n'en pouvait distraire, au profit de Pise, la moindre partie de ses defenseurs. Pour reprendre la guerre contre Gênes, il fallait donc conclure la paix avec Florence. Le 5 septembre 1256, elle fut

¹ Villani (YI, 65). Cet auteur dit que l'en voyait encore, de sen temps, cette monnaie.

^{*} L'ancien Castrum Erycia, au pied du mont Éryz, dans le goife actuellement dit de la Spezzia (Repetti, H. 684)

signée à d'onéreuses conditions. Pise dut céder aux Gérois Lerici, aux Lucquois Massa del Marchese¹, Motrono et d'autres châteaux, aux Florentins la part du lion, Montopoli, Pratiglione, Monte-Castello, Palaia¹, avec le convoité privilége du marché franc¹.

Cette forteresse de Motrone que recevaient les Lucquois. Florence restait libre de l'occuper ou de la détruire a son gré. Elle résolut de la détruire. Il parut à ses anziari que la conservation en serait précaire autant que disperdieuse. La décision, prise en conseil secret, devait êtra soumise, le lendemain, au peuple en parlement. Si les Pisans l'eussent connue, ils en auraient ressenti une joie profonde, car ils ne cra gnaient rien tant que la concurrence de Motrone, devenue florentine, à Porto-Pisano, Mais dans leur ignorance ils avaient chargé un secrétaire de gagner à prix d'argent les personnages publics au dessein qu'ils ne leur pouvaient supposer. La corruption s'attaqua d'abord à un des anziani dont on connaissai. la pauvreté, Aldobrandino Ottobuoni, « franc popolano de San Firenze*. » Sans apparente indignation Aldobrandino recut l'offre de quatre mille florins d'or, mais il y vit

^{*} Nommé aussi Massa ducale et Massa d. Carrara, dans le val du Frigido, à 6 milles à l'ouest de l'intrasanta, dans une situation ravissante qu'a celébrée Pétrarque (Repetti, III 115).

^{*} Pratigione, dans le val d'Era, avait eté douné aux Lucquois par Henri VI, et pris par les Pisans. — Bontecastelli, dans le Vai de Cecina, sur une colline au pied de l'aquelle coulent la Cecina et le torrent Pavone, profondément encassé. — Palam, dans le va d'Era, sur une col ne escarpée entre deux torrents, à 5 milles de Bontopoli et 10 milles de l'ontedera (Repetti, III 593, 340; IV, 27).

^{*} Villant, VI, 63. Paolino, p. 24. Stefani, I. II, R. 111. —Grassi, p. 105.
Inghirama, VI, 401.

A Grande cittadino antiano, possen e in popolo, franco popolano da San Firenze (San Firenze est une église situee près de la Badia et du Bargello)... Mon casendo troppo ricco d'avere (Villani, 71, 63.

ŧ

un indice certain de ce que commandait l'intérêt public. Quoiqu'il eût voté la démolition, il s'excusa, dans le conseil de ses collègues, d'avoir du jour au lendemain changé d'avis, et sans dire ses motifs, « par de belles et utiles raisons, » il conseilla de conserver Motrone¹. Sa motion ne prévalut qu'avec peine, seit par pudeur de chanter la palinodie, soit faute de s'entendre aux choses de la mer!. A la fin pourtant les conseils la votèrent, et l'assemblée du peuple la ratifia. Par les Pisans seuls on connut ce modeste désintéressement. La renommée de ce bon citoyen s'en accrut Dans l'église de Santa Reparata lui fet accordee, à sa mort, une sépulture de marbre, « plus élevée que les autres, » et que devaient indignement violer, quelques années plus tard, les gibelins victorieux*. Villani, narrateur de cette aventure, en accable le héros de compromettants éloges : on na'dmire tant une probité si naturelle que dans un pays qui n'en donne pas souvent l'exemple. Mais cet enthousiasme maladroit n'engage que l'enthousiaste. De ses paroles mêmes il résulte, au surplus, que toute une vie de loyaux services et non un service unique valut au cadavre d'Aldobrandino les suprèmes honneurs*. Sans croire avec Dante que ce temps

Villani, VI, 63 Amourate, 1. II, 1. 1. p. 108.

Fore est supremus Aldobrandines amendes Ottoboni natus ad bona concin datus.

(Note de Murator: au texte de Villani.) — M. Trollope (I. \$15) déclare ces vers incomprehensibles. C'est un peu sa aute, puisque au lieu de ad bona cuncia il écrit ou laisse imprimer a bona civita, meiange inexplicable de latin et distalien.

4 Morio in tanta buona fama per le sue vertuose opere fatte per lo comune (Vilani, VI, 65).

⁴ il di dinanz, era preso consiglio per lui o per li altri antiani di disfare il Mutrone (Viliani, VI, 63).

Nillara, Vi. 65 Sur la tombe on inscrivit ces deux vers, qui laissent à desirer pour la poesie comme pour la prosodie et le seus.

fût un âge d'or, on n'y saurait méconnaître un patriotisme sincère. Fiorence n'était pas à vendre. Si elle faisait grand ons de l'argent, elle savait, à l'occasion, le mépriser.

Illustres par la gloire au dehors et par la paix au dedans, comment ces guelfes marchaient-ils à une catas rophe? C'est hors de la Toscane, où ils régnaient en maîtres, qu'il faut porter ses regards, pour trouver les causes de leur secrète faiblesse. Du nord et du sud, pour les gibelins vaincus, mais frémissants, soufflait le vent de l'espérance. En Lombardie, plus de traditions, de suite dans les idées, de puissance acquise, avait établi la noblesse gibeline et son pouvoir sur de solides fondements. Les fonctions de potestat et de capitaine du peuple, données aux grands, faisaient d'eax des signori, dont la tyrannie et la cruauté inspiraient aux gibelins la confiance, en répandant parmi les guelfes la terreur. Si les bannis florentins ce eussent souffert comme en souffraient les Lombards. ils auraient comme cux « béni dans tous les siècles des siècles et au delà Dieu qui livrait au diable les àmes de cesinsatiables homicides, de ces dragons vénéneux, de ces lions rugissants par désir de la proie, de ces buveurs de sang humain 1. » Mais Eccelino de Romano, son frère Albéric, Oberto Pelavicino, Buoso de Doara et tant d'autres tyrans n'étaient pour cux que des alliés. Ils ne savaient pas être sévères pour des atrocités qui trouvaient leur pendant et comme leur expiation dans les naturelles représailles d'une population effrénée, sur le cadavre, sur la famille

[•] Quasi Icones rugientes ad prædam (Monachs Patavins Chros., R. I. S., t. VIII, 692). Et disbolus habint animam ejus. . de cajus morte at nomem bomini benedictum per omnia secula seculorum et ultra (Accolar Smeragi Chron., R. I. S., t. VIII, 101). — Insatubus homicida, draco venenosus (Chron. Estense, R. I. S., t. XY, 348). Serunator discordiæ, átibunduæ.

même du maître mort!. Ce ne fut pas le moindre crime de ces scélérats titrés que d'avilir les hommes en les provoquantà la férocité sans péril, après les avoir poussés par la crainte à la servilité, à la délation ; de rendre indifférents au mal qu'on faisait autour d'eux ceux qui répugnaient à le faire eux-mêmes ; de sanctifier en quelque sorte les plus horribles saturnales de la vengeance. Mais la soumission des sujets attestait la force des maîtres, et cette force, les gibelins toscans n'en doutaient pas, devait être partout au service de leur parti.

Dans le sud, la domination brillante de Manfred leur donnait d'autres sujets d'espérance. Ce bâtard de Frédéric II et d'une belle Italienne' n'avait aucun droit au trône; mais depuis longtemps il régnait, comme s'il y fût monté. Objet constant des prédilections de son père, il avait gouverné presque enfant le « Royaume, » en l'absence

potator humani sangumis (Laurentii de Monacis, Ezerisus, III, R. I. S., t. VIII, 440).

ton pout voir sur ce sujet si tristement curioux, outre les auteurs cités dans la note precédente, Ricoboldi ferrarieusis Hiel. imperatorien, R. I. S., t. IX, 134 sq., Malvecu Chron., h. I. S., t. Xil, 935 sq., Ghron. Veronieuse, R. I. S., t. VIII, 638, etc.

1 Vay. Chron. Veronense, R. I. S., t. VIII, 638, Ricobaldi ferrarionais

Hat. imp., R. I.S., 1.4X, 134

* Le légat du pape ne s'opposait point aux plus affrences représables, ne les biàmait même pas Les chromqueurs qui rapportent les faits s'abstiennent de réflexions (Chron. Veron., R. I. S., t. VIII, 658), os n'y spoutent qu'un mot à la charge du tyran mort (Ricob. ferr., R. I. S., t. IX, 134), ou entonnent un chant de triumphe (Mon. patar., R. I. S., t. VIII, 712).

* Les chroniqueurs toscans disont que sa mère et it de la femilie lombarde ou piementaise des Lancia; mais il est dementre aujourd'hui qu'elle s'appelait Bianca d'Anglano (Voy. Gua. de Cesare. Storia di Manfredi. I. IV. n. 17. Napres, 1837). — Fréderic svait en quaire batarde. Le premier avait lenté de l'assassiner et s'etait enfui auprès du roi d'Espagne. Le second était Heinsius ou Enzio, fait capiti par les Bolonnis; le trossème, Fréderic d'Antioche, le quatrionne Manfred (Voy. Minoritas florentini gesta imperatorien, ap. Behmer, Fontes ver. Germ., IV, 652).

et au nom de Conrad, roi des Romains'. Conrad mort aux éclats de rire d'Innocent IV, qui avait déclaré s'en réjouir pleinement', il avait reçu la régence du margrave Bert hold de Hohembourg, Allemand cupide qui, sa fortune faite, ne se souciait plus du pouvoir, esprit cultivé, mais rusé, minnesænger ou troubadour plutôt qu'homme de guerre', et plus porté à chanter les exploits d'autrui qu'à en faire lui-même. Colosse redoutable en apparence, Manfred avait par son origine des pieds d'argile; les fautes politiques du saint-siège l'avaient seules affermi sur son piédestal.

Devenue chère aux Italiens par le long séjour d'Innocent IV à Lyon, comme par e despotisme des empereurs, la papauté, de retour au patrimoine de saint Pierre, n'avait à craindre beaucoup ni Manfred, malgré son importun voisinage, ni Conradin, l'gitime héritier de Conrad, qu'une prudente tutelle retenait pour longtemps au fond de la lointaine Germanie. Il fallait donc éviter de reconnaître les droits réels de l'un et encourager les pretentions toujours contestables de l'autre. En les tenant l'un par l'autre en échec, on eût assuré sans peine la suprématie du saint-siège, Innocent IV ne comprit et n'accomplit que la moitié de sa tâche. A ceux qui imploraient sa protection pour le jeune fils de Conrad il répondait sans détour qu'on serai, à temps de voir, quand cet enfant

Ich wache und nines Ritiers lip...

dans Bechstein, Deutsches Dichterbuch, Leipzig, p. 10, cité par Saint-Priest, I, 215, note.

Chermer, II, 599, Saint-Priest, I, 212.

Quo sudito, papa de morte ejus certificatus, com magno cordis jubilo, orie risu, et vocis exaultamone sit. Gaudeo plane (Matth. Paris, p. 600).

Voy. un lied de lui, qui commence par ce vors :

^{*} Super petenda regi pupillo sedis apostolicæ gratia (Nicola: de Jamalla Historia sicula, R. I. S., t. VIII, 507.

aurait l'âge viril, si ses droits au trône étaient valables, et s'il se montrait digne de les exercer. Mais envers Manfred, le fougueux pontife manquait de sens comme de mesure. Il n'aspirait plus qu'à dominer directement dans ce royaume de Naples et de Sicile dont jusqu'alors il se contentait de disposer. Avec un aveuglement incroyable, il repoussait les politiques avances de Manfred.

Ces avances dataient de loin. Du vivant même de Conrad, l'intelligent usurpateur en faisait d'indirectes. Pour ne pas rompre avec son frère, c'est à lui qu'il adressant les paroles à double entente dont il espérait que le saint-siège comprendrait le véritable sens. « L'empereur notre père, écrivait-il, ce sole l'de justice, cet astre de paix, ce zélateur de la foi orthodoxe, ayant reconnu dans son testament Rome pour sa mère, a ordonné qu'on réparât intégralement le tort involontaire qu'il a causé aux églises ". » Choqué d'assertions si peu véritables, ne pouvant croire à la piété d'un fils de Frédéric II, Innocent l'avait compris dans l'anathème dont i frappait toute la maison de Souabe. Il le voyait semblable à son père par l'ambition politique comme par le chorme personnel ", par sa vie épicarienne, par son indifférence pour Dieu et les

^{*} Respondit pricese se habere velle regni possessionem atque dominium, promittens regi pupillo, cum ad pubertatem veniret, de jure, si quod haberet in regno, gratiam esse fatiendam (Nic. de lamsilia, loc. cit.)

^{*} Baluxe, Miscell., t. I. Saint-Priest, I, 215.

³ Bello huomo del corpo come il padre, molio amato e graticso (Villani, IV, 46) Pulcherrimus corpore, prudentissimus mente, stremissimus opera, pius in aubveniendo afflictis, largus in dando eneritis, benigius el affabilio universis, ab omnibus amabetur (*Hinoritæ florentini gesta imperatorum*, sp. Böhmer, *Fontes rer. germ.*, IV 653.

saints', comme par ses complaisances envers les Musulmans, qu'il flattait en ne portant que des habits verts, de la couleur chère à Mahomet . Mais sous ces dehors un esprit plus perspicace l'ent reconnu aussi propre aux négociations qu'aux combats, plus porté aux transactions qu'aux luttes sanglantes, mettant sa gloire à vaincre avec prudence, non à s'exposer témérairement*. Sous le coup même de l'excommunication, il avait noué avec le saintsiège de secrètes pratiques , dans l'espoir ou d'être compris à la fin, ou de voir à un pape vieux et maladif un successeur moins irritable, plus disposé aux accommodements. Innocent ne comprenant point et s'obstinant à vivre, il avait posé les armes plutôt que de rompre, et remis au père des sidèles, protecteur des orphelins, la tutelle de son neveu et les rênes du gouvernement. A ce prix, le 27 septembre 1254, dix-neuf jours après avoir été exclu de l'Église, il y rentrait, appelé « cher fils » par l'intraitable pontife, et obtenait de lui la principauté de Tarente avec d'autres comtés, en vertu, il est vrai, des pouvoirs que le saint-siège tenait du bienheureux Pierre, « à qui le royaume de Sicile appartenait pleincment ", >

Des deux parts on ne pouvait qu'être sincère. En re-

La sua vita era epicarea, non credendo quasi in Dio ne santi (Villana, VI. 46).

 Majoris eise honoris et gloras reputaus ex priele itia vincere quam exaudaeia vinci (Nic. de Jamsilla, R. I. S., t. Vill., 512)

Voy. Saint-Priest, I, 223, 226.
Nic. de Jamailla, loc. cit

Com regno Sicil ad apost, sedem plene pertinet (27 sept. Regest , I. MI, nº 205, P 172, ap. Charder, III, 7).

Sempre si vesti di drappi verdi (Valant, VI, 46). — Et semper vestic-batur vestibus viriddus (Benvenuto d'Imola, Comment. ad Purg., III, 112, sp. Muraton, Antiq. dal., I).

connaissant la souveraincté nom nale de l'Église, Manfred s'assurait une autorité presque sans bornes sur ces États méridionaux dont les barons lui accordaient la succession éventuelle, si Conradin venait à mourir sans enfants'. En ne contestant plus cette autorité, Innocent IV se donnaît comme un vicaire agréé de tous dans des pays où il avait tenté en vain de commander directement'. Ce fut un malheur et non leur faute si l'impardonnable zèle da légat apostol.que, Guglielmo des Freschi, ralluma une guerre qui ne profitait à personne', si le nouveau pape, Alexandre IV, « sorte de chancine épais et jovial, dominé par ses familiers', » se laissa persuader de prendre Conradin sous sa protection, du maintenir ses droits et même de les augmenter (28 janvier 1255)*.

Plus avisés jadis, les guelfes toscans aggravèrent encore cette incroyable bévue. Les paysans de Toscane et ceux du patrimoine de saint Pierre étaient en nombre dans cette armée de soixante mille combattants dont menaçait la Pouille le cardinal Ottaviano des Ubaldini. La promesse des indulgences et aussi l'appât du butin leur avait fait prendre la croix ⁶. Pour les soutenir, ainsi que ce

Nie. de Jamailla, R. I. S., t. VIII, 508-510. Cherrier, III, 4-8.

³ M de Cherrier qualifie de tortacuse la politique du pape, il semble cro re, course toute vraisomblance, qu'Insocent ne cherchait qu'à perdre Bunfred (III, 7, 8).

Voy. Cherrier, III, 12 sq.

Saint-Priest, 1, 292

[•] Epusque pueri jura non solum integra et illera servare, immo potius adaugere formaye, Wiener Jahrbuch, t. XL, p. 151) Voy la note que Cherrier (IJ, 36) ajoute à ce texte

^{*} Jujus major et mel or para Thunci dicebantur, qui maxime obtentu cardinalis e usdem signo Criscia assumpto convenerant et supendis, etsamque nummis receptis, ut non propriis espendis in Ecclesias Romana servi tus militarent (Sabar Malaspinas Rerum sicularium Historia, lib. 1, cap. 5. R. I. S., t. Viii, 794).

chef d'aptitudes militaires et de dévouement douteux, il salsait, tombant de saute en saute, saire appel aux secours de l'Angleterre, et les mériter en donnaut l'investiture du « Royaume » au rachitique Edmond, sils d'Henry III. C'était payer cher trois cents lances complètes, envoyées et soldées par ce prince pour trois mois *.

Mais, en lutte avec ses barons, Henry III d'Angleterre n'avait pas les moyens de conquérir un trône. Il aurait en besoin plutôt qu'une main puissante raffermit le sien. Or son clergé même refusait de signer les lettres de change que réclamait de lui le souverain pontife, dans l'espoir de les faire escompter par des marchands florentins. Manfred ramené malgré lui aux gibelins, redevenu régent par la grâce de Louis de Bavière, au nom de leur commun neveu, pouvait braver l'excommunication nouvelle dont le frappait un pontife jaloux de restituer la régence à Berthold de Hohembourg. En moins de quatre aus il était parvenu à arracher des mains de deux papes le sceptre héréditaire de la maison de Souabe et à dompter chez lui les factions.

Bymer, I., part I, 316-318 (éd. de Londres, 1816). — Lünig, Cod. dipl., II, 918-927. Dumont, Corps diplomatique universel, t. 1, part. 1, p. 391. — Cherrier, III, 53-54.

^{*} Bajulum spaces regai nostri usque ad nostros puberes annos comunitamus (Arch. des Fran, à Venisc. Lib. pact., nu., t. II, f 61-62. Texte cub par Cherrier, III, 45).

³ Elle fut prononcée le 12 avril 1257 dans la grande églisa de Viterbe.

⁴ Cherrier, III, 60.

^{*} Super solutionibus facientis de quam pluribus pecuniarum summis, tam mercatoribus Romanis quim Florentiius et Senensibus... udem nuncu de voiuntate tua pecuniam collectam per ipsos... provide sequestratunt .. Seu jurami nto quod venerabilis frater noster episcopus Hereforden in tue et filiorum tuorum ammabus præst tisse dicitur, quod de decima hujus mods nemici satisfiat nisi prius de ipsa endem campsoribus pro quibusdam pecuniarum summis fuent integre satisfactum (Rjiner, t. I., part. I., p. 545)

Ses convoitises, toutefois, le devaient encore rapprocher de ces guelfes qui le poursuivaient de leurs atroces et impolitiques calomnies. Las de gouverner au nom d'un roi, il voulait être roi lui-même. Ses flatteurs l'y exhortaient. Le parti aristocratique des barons régnicoles ne s'y opposait point. Aussi hostiles à la domination du pape qu'à celle d'un enfant, trop divisés et trop jaloux pour porter au trône un de leurs pairs, résolus à repousser tout étranger, ils voyaient dans Manfred le fils d'une Italienne, Italien lui-même par l'éducation et les mœurs comme par la naissance, supériear à eux tous par le sang impérial qui coulait dans ses veines. Tout à coup le bruit erroné se répandit dans le royaume que Conradm était mort. On crut faci ement à cette nouvelle imprevue, on la propagea avec complaisance, on dit partout que la couronne revenait à Manfred. Sans tésiter, Manfred la posa sur sa tête; il parut céder au vœu public, quand il donnait satisfaction au plus ardent de ses désirs (10 ou 11 août 1258).

Le bruit mensonger démenti, l'usurpateur fut accusé de l'avoir répandu à dessein. Nol, en effet, ne put ni le déterminer à deposer le diadème, ni le lui arracher. Il donnait ainsi au saint-siège et aux guelfes le plus grand et le plus sûr des gages; mais ri les guelfes ni le saint-siège ne virent ce qui était plus clair que le jour, so rupture complète et definitive avec Conradin et l'Allemagne. Il ne pouvait elever de prétentions à l'empire : jamais les

* « Venit rumor in regnum quod nepos ejus, rez Conradus.... in Ala-

mannia obusset, a (Nic. de Jamsilia, R. I. S., t. VIII, 584.)

Me esse imporatores filium cognosceta. » (Nic. de Jamailla, R. I. S., YIII, \$00.)

S « Manicodus fecit caute et rex (sic) ingeniose divulgarizara per regnum.
Comradinum esse mortuum. » Chron. de Rebus in Italia gestis. p. 242.)

seigneurs allemands n'eussent fait de cet inconnu, de ce perfide, un roi des Romains. Pour se maintenir dans ir royaume, il avait tout interêt à empêcher que l'empereur. quel qu'il fût, ne prit pied au sud des Alpes. Les guelles, ses aveugles ennemis, ne sauraient, pensait-il, fermer plus longtemps les yeux a la lumière. Il renouvelait donc auprès d'eux les plus significatives avances. Il s'évertuait à déclarer que Conradin serait son héritier pour le royaume. maintenant séparé de l'empire. Il laissait Poggibonzi, qui s'était, sous l'influence de Sienne, declarée gibeline, surcomber sous les armes de Florence, et solliciter en vain. par ambassadeurs la corde au col, que ses murailles et ses tours ne fussent pas renversées. Il conclusit un traté avec Gênes et se faisait reconnaître roi par Venise'. Le 11 juin 1259, à Crémone, le marquis d'Este, le comte de San Bonifazio, les communes de Mantoue, de Padouc. de Ferrare, stipulaient en leur nom comme au nom des autres confédérés guelfes de Lombardie, de Romagne. de Toscane, « qu'ils auraient désormais pour ami l'escellentissime seigneur Manfred, roi de Sicile, qu'ils le soutiendraient et feraient tous leurs efforts pour le réconculier avec le siège apostolique 3, » Mais le siège apostolique, qui maintenait à la tête de ses troupes un cardinal athée, repeussa loin de la ligue guelfe l'habile ambilieut qui lui faisait la partie si belle, le châtia de son sacre.

² Campi, Cramona fedele, I. III, p. 48-51, ap. Cherrier, III, 80.

^{*} Paolino, p. 24, et Andrea Dei (R. I. S., t. XV. 28), rapportent cet erenement à l'année 1258, date que rend probable à nos veux l'attitude de l'anfred. — Villam (VI, 64), Stefam (II, 112) d'sent 1257. — Cf. Malavolla, part. I, l. V, P 68 v. — Canton, lettr. V. — Ingierann, VI, 404.

^{*} Le traté avec Gênes est du 22 mars 1250 (Manoscritto della regio concelleria de Palermo, ann. 1375, f* 285 v*). — La recongamento de les nase est de la même année, avant le mois de juillet (Arch. des Fran, Liber pactorum, t. II, f* 37-40). — Citation de Cherrier, III, 78, 79.

comme de son usurpation, par l'anathème, bientôt étendu aux prélats qui l'avaient consacré, le déclara adversaire de Dieu et de la sainte Église¹, déchu de ses possessions et de ses honneurs; il interdit à l'avance les églises, les lieux où sejournerait « l'ancien prince de Tarente¹. »

Dociles au saint-siège, même contre la raison et l'évidence , les guelfes applaudirent. Leur joie fut sans mélange, quand l'archevêque d'Embrun, légat pontifical en Lombardie, fut parvenu à fermer devant Manfred les bras que lui ouvraient communes et seigneurs lombards. Ils envoyèrent le Florentin Guglielmo Berardi en ambassade auprès du frère d'Henry III, ce Richard de Cornouailles que des princes allemands, dès 1257, avaient élu roi des Romains à trois voix de majorité. Une ambassade alla relancer Conradin en Bavière, pour l'armer, malgré son jeune âge, contre le détenteur d'une coulonne jus-

* « Principi quondim Terentino. » — C'est anni désormais que parlaient de Manfred le pape, le ciergé, les guelles. — Cf. Cherrier, III, 83.

c Ombus omnibus peractis tinquam regus violentus ereptor ab Ecclesia juda atus, tanquam hostus Ecclesia publicus anothematis mucrone percutatur. » (Minoritæ florentini gesta imperatorium, ap. Bohmer, Fontes rer. germ., IV, 654.)

^{*} Nos et populus florentinus sibi voluit fiedere societatis, et eum a nobis fuit repulsum, contra nos conspiravit. * (Epist. Guelf. Conrado II. IIs. du Vatican, n° 4957, f° 83 v°, ap. Cherrier, LJ, 72-74.) — Nous donnons ce texte barbare tel que nous le trouvens dans M. de Cherrier, n'ayant pas eu comme lui les moyens d'obtenir des communications aux archives du Vatican.

⁴ Ann. eccl., 1250, § 5, t. XXII, p. 35.

^{*} a l'er Guillemum Berardi de Florentia sindicum et ambassiorem nostrum... qui cum ad curiam Domini regis Ricardi tunc constitutam Guarmacia pervenisset. » (Lib. mali. epist., Para guelfi scribit Conrado se cundo contra Manfredum. Ma du Vatican publié par Cherrier. III, 509, Append.) Le fait important n'est mentionne na commi d'aucun chroniqueur. Il sera question au chapitre suivant, p. 475, d'une médecin nommé Berardi. Rien n'autoneo à croire que ce soit le même personnage. Voy., sur l'élection de Richard, Chermar, III, 72-74.

qu'alors contestée par l'Église au légitime béritier de la maison de Souabe '. C'en était trop. Manfred fit sans doute des réflexions amères sur la sottise humaine; mais il ne pouvait plus bésiter. It se donna sans retour aux gibelins. La faction partout vaincue en Toscane trouvait enfin un chef qui brûlait ses vaisseaux, non moins propre à conserver, à accroître son pouvoir, qu'il l'avait été à le

conquerir.

Relevant aussitôt la tête, les proserits florentins furent les premiers à lui envoyer en ambassade un des leurs, un des Überti*. Leurs amis qui vivaient dans Florence n'y anpportèrent plus un joug insupportable. Exclus des charges publiques, surveillés avec une vigilante jalousie, forcés à comprimer leurs plus naturels sentiments, ils éclatent enfin. Ils ourdissent une conspiration pour ressaisir le pouvoir, envoyer en exil les chefs de leurs ennemis, écraser le peuple qui les soutenait. Accusés aussitôt de voulo r détruire la commune, le potestat Jacopo Bernardi, de Lucques, les somme, aux derniers jours de juillet 1258, de comparaître devant lui pour rendre compte de leur condui e et se soumettre à son jugement. Loin d'obéir, ils maltraitent les envoyés, ou, comme on disait alors, la « fami.le » du potestat. Ils chassent les deux archers et mettent au cavalier la tête en sang *. A cet excès d'audace, la cloche du palais public sonne le tocsin; la plèbe, « énergique instrument pour conserver

Villam, VI, 65. Stefani, l. II, R. 113

Aliquem conductorem conductu cujus securius in Barariam venire posset, ubi dicebamini tunc alesse. a (Ibid., p. 509.)

^{*} Stefant, I. II, R. 113. - Selon Stefant, l'ambassadeur des gibeline de Plorence auprès de Manfred fut Giovanni des Überti. Les autres ne le nomment pas.

la liberté, » dit Ammirato¹, se précipite en foule vers les demeures des Uberti, chefs du complot, tue un d'eux, nommé Schiatuzzo, qui les défendait avec bon nombre de serviteurs et de masnadieri ou soldats d'aventure¹, fait prisonniers Uberto Caini des Uberti et Mangia des Infangati, puis les conduit à Or san Michele, devant le potestat. Déférés sans délai à l'assemblée du peuple, ils y confessent leur complot, ils ont la tête coupée, et leurs palais sont rasés.

La fuite et l'exil dérobèrent seuls les autres chefs des gibelins à de trop certaines vengeances. À leur tête partit Manente ou Farinata des Uberti, grand esprit, grand caractère, propre aux armes, mais plus encore aux conseils. Derrière lui, derrière ceux de sa tragique race s'acheminèrent tristement les Fifanti, les Amidei, les Lamberti, les Scolari, les Caponsacchi, les M gliorelli, les Soldanieri, les Infangati, les Ubbriachi, les Tedaldini, les Galigai. Dans les familles que déchirait la discorde,

^{* «} La pleba strumento gaghardisamo a conservare la liberta. » (Amunirato, l. II, t. I, p. 109.)

Le nom de masnedieri vient de masnada, et masnada de manto, petite proprieté qu'habitaient une ou prusieurs familles de conduon plus ou moins servile, et qui se composait d'une cabane avec un pen de terre autour. Quand on cultivait habituellement, on n'elait ni libre, m'esclave tout à fait. Au prix d'un tribut, on jouissant des revenus, mais l'épargne amassée appartenant au maitre. Les seris du manso, nomini di masnada, étaient affranchis par les petits propriétaires de liefa incapalies de se défendre par eux-mêmes, pour leur donner le desir de repousser les attaques. Masnada signifia troupes d'hommes armés : « Si configent eos exercitum vel masnadam facere » (Bulte de Gregoire IX, an. 1231.) — « Omnes milites cominants cum insentin de equo. » (Chron. Parm., R. 1. S., t. IX, 863.) Plus tard, la mauvaise conduite des masnadiers fut cause qu'on prit ce nom en mauvaise part. (Ricotti, I, 59-61.)

a Sistmondi (II, 351) seinbie pourtant exagerer, quand il voit en Farinata des Oberti « le plus grand homme d'État de son siècle. »

chez les Guidt, les Abati, les Bazzantt, les Giuocht, dans d'autres encore d'un nom plus obscur, parce qu'elles n'appartennient pas à la noblesse, on vit s'éloigner tous ceux qui s'étaient fait connaître pour gibelins. Les sergneurs campagnards eux-mêmes ne se crurent plus à l'abri dans leurs châteaux. La plupart de ces fugitifs de rigèrent vers Sienne leur exode; ils y demandèrent un asile qu'ils savaient inviolable. Leur départ ne désarma point le peuple guelfe : dans sa colère, il suivit le funeste exemple qu'en 1249 lui avaient donné les gibelins : se ruant sur leurs tours et leurs palais, il les détruisit juqu'aux fondements.

Non satisfait encore, et ne pouvant atteindre les coupables, il frappa les suspects; la robe ecclésiastique même n'arrêta point sa fureur L'abbé de Vatlombreuse. Tesauro Beccheria, était venu à Florence, sur l'ordre d'Alexandre IV, pour y apaiser les factions **. Issu d'une famille gibeline de Pavie, gibelin lui-même de cœur et d'âme *, il donnait aux guelfes de l'ombrage, il ne leur

Villant, VI, 65. Stefam, J. H., R. 115. Paolino, p. 24. Ammonia. 1258, I. H., t. I. p. 109. ~ En parlant de ces faits. M. Hi ebrand (p. 34. note 5) renvoire à l'ante qui dit-il « cite tous ceux qui avaient trabi la conspiration, » Doute cite, il est vrai, Gianni del Soldanier et Tribaldello; mus le crime de l'un est d'avoir livré aux Bolonnie Faenza dont il était potestal: ceini de l'autre, qui était fientin, d'avoir aidé Gianni dans sa trabison il ; a pien encore Ganellone « M. Hilebrand aurait-il pris le traftre Ganelos des romans de réevaiene pour un des conjurés gibelins de Florence ! Il est bien visible pourtant que Dante accumule des traitres de toute privénante entre autres Buosa de Dours, qui n'a rien à voir dans l'instoire de Florence, et Bocca des Abats, qui ne trabit que plus tard à la bataille de Bontapert (voy. Dante, Inf., XXXII, 22 sq., et les notes de l'edition Costa et Banch).

^{*} Osserv. fior., V, 136, 5° éd. — Villani (VI, 65) dit soulement ces mots qui manquent de clarté . « Non guardando a dignità chi havesse. » Le nom de Bercheria, par une légère transformation, est devenu le nom célèbre de Beccaria.

e la nezione e d'ammo ghibellino, a (Stefani, I, H, R. 155.)

inspirait que desiance. Accusé par eux d'abord d'être partial, puis d'avoir trempé dans la conjuration, ensin de préparer le retour des exilés, dans les trois premiers jours de septembre il sut appréhendé au corps et jeté en prison. Déjà le 4, la justice expéditive du temps l'avait mis à la torture, et, par les tourments, lui avait extorqué l'aveu d'un crime que peut-être il n'avait point commis . Sans égard à sa robe ni à sa mission, elle lui trancha la tête sur la place de San Pulinari ou Saint-Apollinaire, sous les senêtres du potestat, aux acclamations d'une multitude imprévoyante comme ses chess.

Le scandale fut immense; il retentit dans toute l'Europe. Contre les guelses storentins s'élevèrent des accusations dont l'historien de Mausred, Sabas Malaspina, se sit un peu plus tard l'écho. Ils étaient, disait-on, « pervertis par une existence de plaisirs et de vices, incapables de vivre en paix avec personne, soulevés par le vent de l'orgueil, rèvant d'étendre jusqu'à Rome les ailes de leur pouvoir, avec l'aide d'alhés qui es secondaient par sorce plus que par bonne volonté. Les représailles ne se sirent point attendre. A Pavie on incarcéra tous les résidents, tous les voyageurs storentins. Les portes de cette ville furent pour longtemps sermées à leur trasic. Le

t Et alus complicibus sum de Thuseia quos in confumaciam susm non minus conclos quam spontaneos attrahebent. » (Saba Malespina Historia, l. II. c. 17, R. I. S., t. VIII, 802.)

* « A Puvia..., li riteneano con gran danno e molestia. » (Villani, VI, 65.)

¹ Tillani (VI, 65) semble croire à son innocence, à moins que la « scélé-rateixe » de coux qui lui arrachèrent sa confession ne consiste qu'à l'avoir arrachée à un prêtre, car chex res deux auteurs le respect de l'ecclesiastique l'emporte sur la haine du gibelin; mais Dante, qui est de son parti, le mot aux enfers parmi les traitres (Inf., XXXII, 119).

^{*} Le 9 sont 1285 semement, le capitaine du peuple proposait aux conseils de dépenser 2000 forme d'or pour faire la paix et la concorde avec les

pape fulmina l'excommunication contre les auteurs et complices de ce meurtre juridique et sacrilége; conte leur patrie il lança l'interdit. Le 22 octobre, monté sur le campanile de Saint-Pierre-ès-liens, en présence de ciergé et du peuple de Rome, Federigo Visconti, archevèque de Pise, donna lecture du décret pontifical. Il jétait dit que les Florentins ne rentreraient pas en grâce, s'ils ne comparaissaient devant le seigneur pape, avant le 1^{es} novembre, en la personne de la moitié de leurs anziani. Le potestat et les autres officiers de la commune n'étaient autorisés que par spéciale faveur à se faire représenter par des syndics.

Une brouille de plus avec le saint-siège ne troubla le sommeil de personne à Florence. Mais dans le péril et les progrès et l'inimitié de Manfred mettaient le partiguelfe, il ne bravait pas sans témérité les foudres apstoliques. C'était trop déjà d'avoir fait tomber la tête d'un clerc; n'en pas faire amende honorable parut le comble de l'audace et de l'impiété. « Pour cette faute, écrit Villani, comme pour d'autres actes désordonnés et déshonnêtes, les sages hommes disaient que Dieu, dans sa divine justice, voulut châtier ce peuple aux champs de Montaperti." » Entre Siennois et Florentins, dans tous les

voisins et les amis de fou l'abbé de Val ousbreuse « qui fut tué à Florence » ainsi qu'avec la commune et les hommes de Pavie. Cette proposition ful approuvée (Arch. di Stato, Gousulte, p. 121 v°). Les écrivains ecclesiasuques ont uns Tesauro Beccheria ou Beccaria au nombre des martyra (voy. Mathrologio di Pama, sp. Ossero. fior , V, 156).

Lacte de l'interdit, retrouvé par II. Bonaim dans les archives de l'irchevêché de Pise, a été publié par la dans les Ordinaments pei fedels de vallombrosa degli abbats l'escaira de Beccaria e Pievano. Voy. Annals dell'immerentà Toscano, t. II. Pise, 1851.— Voy mussi dans l'Arch. stor.. Append. IX, 195-199, le travail de li Guasti sur les lettres (d'authenticité douteuse de Pavis à Florence, publiées par Lami.

V.Hami, VI, 65.

cas, ne pouvait tarder longtemps une rencontre décisive. De forces réputees égales, comment cussent-ils été d'humeur à s'épuiser indéfiniment lans un état raineux de paix armée, à ignorer encore laquelle des deux cités limitrophes et rivales devait commander, et laquelle obéir? Mais les fautes comme les violences des guelfes avancèrent l'heure de la catastrophe et en fournirent l'occasion. C'est par l'erreur de leur orgueil que surgirent les differends qui annulèrent le traité de paix conclu avec Sienne et firent éclater la grande querelle dont nous devons maintenant aborder le récit.

CHAPITRE IV

LA BATAILLE DE MONTAPERTI

- 1258-1260 --

Fortification du quartier d'Oltrarno (septembre 1258). — Sommations à Sienne (2 octobre 1958). — Ambassadodes Siennous a Manfred — Réponse des Siennom sux l'incenting. - Bosti ités sourdes. - Scumission de Sienne à Ranfred (noût 1259). — Guedano d'Anglano à Sienne décembre 1259 — Expédition des Siennois dans les Marcionies (anvier 1200). - Anihassade des Florentine nu roi de Créille — ils échouest à ravitailler Montaieme — Préparatés d'une grande expédition (février-avril 1260). — Constitution de l'armér. — Armement du territoire. — Earôlement des mercenaires, — Pénalités, — Départ de l'armée 19 avri.). - D monstration vers Montemassi, - Marche sur Sienne. - Combate devant Sienne (17, 18 mai). - Succès et retraite des Florentins. — Ils rentrent à Florence (juin). — Nuiveaux preparatils. — Atermotements des Florentins - Stratageme de l'artinité des berti. - Délibérations à Florence, - Forces de l'armée guelfe, - Départ de l'armée (fin sout Forces de l'armes gibeline — Ambassode des guelles d'Sienne (9 septembre) — Repoise des Sienrois, — Ils se préparent à la bataille, — Reggente des Barganti i Sienne. - L'armée gibebne sort de Sienne Bieptembre), Position des numées. — Bats lle de Montaperti. 4 septembre). — Embuscade du comto d'Arras, - Trabacon des Abati. - Les guelfes massacrés. -Purte ou soumission des survivants. — l'entrée des variqueurs à Sienne (5 septembre) -- Résultats de la victoire. -- Bachat des captifs.-- Soumission des chitesus, - Les guelfes évacuent Florence (13 septembre). - Ils se retirent à Lucques. - Rentrée des gibelins à l'orance 16 septembre - Diête gibeline d'Empoli (fin septembre - Farinaia des berti sauve Florence - Intervention d'Alexandro IV en Invent des guestes (novembre 1260-panyier 1261). -Tranté entre Signné et Florence 25 novembre 1260) - Chauts de triomphe des gibeline.

En ouvrant ses portes aux gibelins qui fuyaient Florence, Sienne violait sans vergogne le traité qui, depuis 1254, la liait à sa voisine. Déjà sur plusieurs infractions analogues, mais partielles et sans échat, Florence avait

fermé les yeux; cette fois, l'infraction était trop générale et trop criante pour qu'elle la pût tolérer. Dans sa confession, arrachée par la torture, le malheureux abbé de Valtombreuse avait déclaré que les gibelins retirés à Sienne s'y concertaient pour marcher sur leur patrie, l'attaquer du côté d'Oltrarno, dévaster et détruire les trois bourgs de ce quartier populeux, s'é ablir enfin dans les grandes maisons, dans les fortes tours qu'ils y possédarent.

Ce plan d'attaque était habile autant que vraisemblable. Récemment admise ou rang de sestiere, l'agglomération de la rive gauche comptait déjà au nombre des deux quartiers qui fournissaient le plus d'hommes d'armes*, et que représentaient aux offices publics, non pas seulement trois comme les autres, mais quatre de leurs citoyens. Jamais pourtant on n'avait songé à l'entourer de fartifications. Ses dernières maisons, les murs de leurs jardins lui servaient de remparts, et reliaient entre elles trois portes bran antes, vermoulues, qui ouvraient sur la campagne, et qu'on fermant parfois la nuit devant les maraudeurs *. Il semblant que la prise ou

* Selon l'Osserv. fior (VII, 38, 5° ed.), Olicarno ne fut un des sestieri qu'à partir de 1292. Nous avons vu que bien avant 1258 il fournissant des compagnies comme les autres quartiers, et nullement comme pivière ou paroisse du contado. En tout ess, le jour où il fut fortifié, i fit bien et dùment partie de la ville, à laquelle les pouts le relivient.

^{*} Stefani, I. II., R. 414, 416. Ces trois hourgs étaient ceux de Santa Felicità, San Jacopo et Borgo Pidighoso ou des pauvres, près de l'église setuelle de Santa Lucia de' Magnols. C'est l'endroit où la famille des Bardi derait élever hientôt ses somptueuses maisons (Voy. Villani, IV. 7).

⁵ La porte à l'est, près de S. Lucia de Magnoli, s'appelait Porta a Roma, parce qu'on se renda t par là à Rome, en passant par Figline et Aremo. La porte Sau Jacopo etait près du pont alla Trinità, sur l'emplacement du palais Frescobeldi. La porta a piazza correspondant au borgo S. Felicità.

le pillage de ce quartier pauvre dût être sans dommage. sérieux et sans danger réel pour l'ancienne Florence, protégée comme elle l'était par son large fossé de l'Arno et toujours libre de couper ses ponts.

Les desseins de l'ennemi furent un éclair de lumière. Oltrarno avait donc une valeur stratégique, puisqu'il s'y voulait établir. A tout prix on l'en devait empêcher. Cinq jours à peine après l'impolitique supplice de l'esauro Beccheria, le 9 septembre, commença la construction de murailles vraiment protectrices. On y employales pierres des maisons gibelines récemment démolies, excellente occasion d'en déblayer le sol. Elles étaient en si grand nombre qu'elles suffirent à cette vaste entreprise. Les bauteurs de San Giorgio, situées derrière la colline que couvrent aujourd'hui les jardins de Boboli, furent fortifiées dans le même temps, tout ensemble pour surveiller les approches de l'ennemi et l'empêcher de s'établir sur ce point culminant.

Ces précautions prises, deux ambassadeurs partirent pour Sienne, chargés d'y faire entendre les justes réclamations des Florentins. Le 20 octobre, en l'église de San Cristofano, Albizzo Trinciavelli et Jacopo Gherardi, docteurs ès lois, adjurérent les Siennois de ne pas permettre que leur ville fût plus longtemps un réceptacle de gibelins exilés, et surtout de ne pas donner d'encouragements à leurs projets*.

Mais qu'importait à Sienne un traité déjà ancien, conclu quand elle ne pouvait compter sur Manfred! Les pro-

Arch. de Stato, Capitole, XMN, & 318 r.

r - Google

qui tournait le dos à la riviere Villani, IV, 7. Cf. Horner, Waiks in Florence, t. l. lopogr.)

¹ Villam, VI, 65. Ammirato, I. II, t. I., p. 109. Bonaim, loc. cit., p. 182.

grès de ce prince avaient suffi à soulever les gibelins dans Florence même; comment pour les Siennois, plus libres de leurs mouvements, n'eussent-ils pas été une irresistible excitation'? Ils entretenaient avec lui d'actifs pourparlers. A ses avances, aux offres nombreuses que, n'espérant plus men du parti guelfe, il faisait à leur république". Sienne répondait par l'envoi d'une ambassade, à laquelle prenaient part quelques gibelins de Florence, notamment Farinata des Uberti, au nom de leur « université³ ». Les uns et les autres demandiient assistance; mais les Siennois n'avaient pas mission, ni les Florentins pouvoir, de rien promettre en échange. Or Manfred ne se payait ni de mois ni de fumée. Le plus courtoisement da monde, il ne donna aux solliciteurs que de vagues esperances *, lls eurent beau lui dire qu'un échec des gibelins en Toscane pourrait troubler son royaume", il s'y sentait bien affermi, il n'avait que mépris pour les lointains préparatifs du roi de Castille!. Il

I M. Paoli (La Battaglia de Montaperti, p. 9) voit dans les dispositions des Siennois une preuve de leur ferme devouement à l'empire. Manfred, pourtant, n'était pas le representant des droits imperioux. On ne pouvait le considérer comme tel que per interêt. La vraie raison, c'est qu'il était en nemi des guelfes, depuis la faute commiss par ceux-ci de ne point vouloir s'allier à lui. — Manfred avait ête courenne le 11 août précedent, à Palerme, comme roi de Sicule.

³ A far molte offerte a quella Repubblica (Malavolti, part. II, I, I, p. i v).

³ Les ambassadeurs de Sienne se nommaient Ruiseri de Matteo et Aldo-

brandino de Palazzo. Villam (VI, 76) et Stefini (II, 121) ne donnent que d'une manière vague la date de cette ambassade des gibelins de Florence (in questi temps). D'après les dates qui precèdent et suivent dans leur récit, on serait tente de croire que ce sut dans les premiers mois de 1260, muis Bellarmati est formel : « Farmata, nome asgace per muovere à duporre il lie alla impresa, era cei nostri oratori andate (p. 71). » M. Capponi (f. 38) a se tort de ne parter que de l'ambassade des exilés.

Con varie e incerte sperante (Sellarmati, p. 69).

Asamirato, I. II, t. I., p. 412.

Mostrando che si trattava del suo interesse e che ogni sinistro che sut-

n'eût dressé l'oreille qu'à l'offre d'un secours effectif contre le saint-siège, seul redoutable entre ses ennemis 1. Or sa prudence se défiait des promesses d'exilés, aux quelles, dit Ammirato, répondent rarement les actes", et sa finesse démêlait le secret motif des subterfuges siennois. Aux Florentins, qui demandaient quinze cents cavaliers, il en offrait cent, offre dérisoire que leur dépit eut repoussée, sans le conseil de l'avisé Farinata, « Acceptons, dit-il, mais tachons qu'il envoie, en outre, un capitaine, porteur de sa bannière : nous la conduirons en tel lieu et l'exposerons à de tels outrages qu'il nous donnera ensuite plus de cavaliers que nous n'en voudrons . » Aux Siennois ce que Manfred demandait avant tout, c'était le serment public de fidélité, qui les eût irrévocablement brouillés avec le pape, avec Conradin, avec Alphonse, avec Richard. Ne pouvant l'obtenir, il partit dédaigneux, et sans mot dire, de la ville où il avait reçu l'ambassade, la condamnant, si elle voulait négocier encore, à l'humiliation de suivre ses pas *.

Elle les survit avec un empressement sans dignité.

cedesse a Ghibellim in Toicana potrebbe a lui recar turbazione e travaglio ne' fatti del regno (Ammirato, loc. cit.).

Stefani, qui ne comprend rien à la polit que de Manfred, dit, au contraire, qu'il refusa les secours demandés, perce que « egli aven molta briga colla Chican. » (L. II. R. 120.)

* Generazione di huomini che rare volle corrisponde con la fedicità dei fatti alla smisurata ampiezza delle promesse (Aminirato,). II, t. 1,

[.[12].

I quali andata più tempo segmendo Manfredi per lo soccorso, il quale non gli spacciava, a non respondes per molte bisogne ch'haven da fare [Villani, VI, 75]. Cet noteur ne parte nei que des gabelina exités; mais il me fant pas oublier que, selon Bellarmata, leur ambassade etait connexe à celle des Siennois

Consiglio della Campana, VIII, 7 — Puoli, loc. cit., p. 11. — Malariolti, part. II, J. I, 6 1 **.

El e offrit au roi d'en référer au gouvernement qui l'avait envoyée. Elle demanda qu'avec un des deux délégués siennois partissent pour Sienne deux ambassadeurs royaux1. Après les avoir entendus, les magistrats de cette commune, une assemblée secrète de sages et le conseil public approuvèrent tour à tour la proposition de jurer au seigneur Manfred obéissance et fidélité, sous cette réserve que leur patrie ne serait obligée à rien contre l'Église, ni contre les communes ou châtelains avec qui elle avait des traités. Manfred / ut sourire à ces réserves qu'il avait le pouvoir, comme le dessein, de rendre vaines en compromettant ses alliés. Il n'y fit donc aucune opposition. En retour du serment, il promit de respecter et protéger les priviléges, les constitutions, les personnes des Siennois, afin, disait l'acte officiel, que, « l'avant choisi comme tour de leur courage, ils vécussent tranquilles sous son heureuse domination, et, couverts par le bouclier de sa puissance, n'eussent point à craindre les insultes de leurs rivaux * »

¹ Villaci, VI, 75. Stefani, I. II, R. 120. Ammirato, i. II, t. I, p. 111. — II. Paoli p. 13) conteste, après les Sieneois, ce récit des Florentins. Il est pourtant bien vraisemblable, ii, cemme le dit Bellarmati, les deux ambissades ferent simustances. L'offre dérisoire de Manfred était une mantere de se débarrasser des importune Ce qu'il accorda en 1259, dans des conditions differen es, ne marait être un argument pour établir qu'il le voulatt deja donner en 1258, quand il navait pas encore amené les Siennois à lui jurer fidelité.

^{*} It seut nos turnm une fortitudime elogerant, sie sub felica domini nostri tempore tranquella pace quiescant, et nuorum emulorum insultus miniti potentie nostre clipco non formident (Arch de Sienno, Prformagioni, min 1250. Pergamene, n° 705, doc. publié par lla avol.: part II, I I, P 2 r°, et par Saint-Priest, I, 560-561. Ce dernier public aussi (p. 361) un diplôme du 17 mai 1258, par lequel Manfred reçoit les Siennois sous su protection. Avec le privilège on trouve dans le Caleffo vecchio, 1° 350, une lettre du roi en date du 19 mai, publiée par Saint-Priest (I, 369). Voy. Paoli, p. 12.

Ainsi assurés de n'être pas seuls dans la lutte, les Siennois, néaumoins, ne s'y engagèrent pas sans prudence. Il leur plaisait de conserver, en se laissant déclarer la guerre, les apparences du droit. Aux réclamations des Florentins ils répondirent alors qu'ils voulaient observer les capitulations jurées, et que s'ils avaient donné asile à des gibelins de Florence, c'était faute de savoir pour quel motif ils quittaient leurs foyers. Qu'on démontrât que ce fût pour des méfaits prévus au traité, Sienne ne manquerait pas d'expulser des gens qui auraient surpris sa confiance en cherchant asile dans son sein!

C'était une échappatoire, et les Florenties n'en furent pas dupes. Un sincère respect de leurs engagements n'imposait-il pas aux Sieunois le devoir de s'enquérir tout d'abord du motif qui jetait hors de Florence tant de gibelins à la fois? Mais rien n'était prêt pour une de ces expéditions en règle qu'annonçaient un mois d'avance les sons belliqueux de la Martinella. Forcés d'attendre, les guelfes se tinrent du moins pour affranchis de toute obligation et libres d'attaquer isolément, à l'occasion, les alliés de Sienne, leurs naturels ennemis. C'est ainsi que dans l'hiver de 1258 a 1259 l'évêque d'Arezzo perdit Gressa*, qui fut remise à Cortone; les comtes Alberti de Mugello, Vernia et Mangona*, qui furent données, comme

Verma ou Vermo, dans le ral de Bisenzio, diocèse de Pistoro, à 14 mil-

^{*} Malavolti, part. I, l. V, f 68 r*. Tommasi, part. I, p. 292-294. Ces deux auteurs, en lons Siennois, s'attachent à montrer, par les discours qu'ils mettent dans la bouche des recteurs de leur patrie, qu'elle ne merite pas le reproche de mauraise foi et que la demande des Florentina n'était pas fondée; mais ils ne par wennett pas à nous le persuader L est là un des cas de cette casuastique éternetle à laquelle les modernes ont donné un nom

^a Gressa, dans le Cascutino, val d'Arno superiour. Au pied de la colline où elle s'elevant couls un petit cours d'esu, la Gressa, affluent de l'Archiano (Repetti, R, 507).

sandro des Uberti. Un Uberti gratifié par des guelfes, c'etait un fait sans exemple; man cet infidèle héritier du plus grand nom gibelin avait répudié toutes les traditions de sa famille, et il était si ferme en sa foi nouvelle que, bien des années plus tard, en 1273, il léguait par testament, si ses fils mouraient sans lignée, les deux terres qu'il tenait de Florence à ce qu'on appela bientôt la massa quelfa, c'est-à-dire aux biens communs de ce parti.

L'historien de Sienne mentionne quelques cavalcate, querques scorrerie ou incursions sur le territoire siennois*; mais les intempéries de l'hiver, et, le printemps venu, des nouvelles graves faisaient languir ces insignifiantes hostilités. Gênes, alliée des Florentins, venait de voir sa flotte brûlée par les Vénitiens à Ptolémaïs, et, tout entière à la vengeance*, n'avait plus d'yeux que pour l'Orient*. Venise, jusqu'alors favorable aux guelfes, se rapprochait de Pise et de Manfred, pour ne pas perdre le fruit de sa victoire sur les Génois*. Sans alliés au dehors quand Pise retrouvait le loisir de prendre part aux que-

les au nord de Prato, et 24 à l'ouest de Florence. — Mangom, dans le val de Sieve, sur l'éperon de Montepiano, qui népare la vallée supérieure de la Sieve de celle du Bisenzio (Repetti, Y, 697, III, 42).

Villani, VI, 68. — Stefani, II, 119
 Villani, VI, 69. — Stefani, II, 119.

* Malavoiti, part. II. I. F 1 v*. Les chroniqueurs florentins ne parlent pas de ces petites expéditions, mais M. Pauli (p. 10) montre très-bien que c'est à Malavolti qu'il faut ajouter foi.

Annal genuens., L VI, R. L S., t. VI, 525.

* Génes faisait alliance avec Miche. Palédogue pour reconquérir Constan-

timople sur les Latins, c'est-à-dire sur les Français (Bid., p. 528).

* Andrew Dandule Caron, c. vii, § 8, 9, R. 1, 8., t. XII, 505. Telies sont les causes de l'inertie des Florentins à ce moment. Les vent les voir (t. VII, c. t. t. II, p. 50), dans le desir d'épuiser les ressources pecuniaires de Sienne; mais Florence eut perdu à ce jeu autant que gagné, puisqu'elle devait aussi se tenir sous les armes.

50

relles continentales, Florence temporisait. Elle se préparait à la lutte, mais lentement, avec circonspection. Elle mettait en ordre les compagnies du peuple, leur distribuait les gonfalons, entamait des pratiques avec les guelfes siennois¹, mais Sienne en poursuivait de plus efficaces avec Manfred. Jusqu'alors elle n'avait obtenu de lui que de bonnes paroles. Les cent cavaliers promis à Farinata des Uberti n'avaient pas même pris encore le chemin de la Toscane. Par lettres³, par ambassadeurs, elle demandait instamment au roi un capitaine et des gens d'armes ³; pour le bien disposer, elle l'exhortait à prendre la couronne impériale, et elle refusait d'accepter des présents ¹.

Flatté dans son ambition, comme dans sa lésine, Manfred remerciait en termes chaleureux de si commodes alliés. Il déclarait (11 août 1259) aimer leur ville plus que toute autre d'Italie. Il annonçait « le prochain départ d'un capitaine de sa cour et même de son sang, avec des hommes d'armes en nombre suffisant pour changer en voies planes les voies escarpées et gouverner la province en paux'. » Cette fois l'effet suivit de près la promesse. Arrivèrent successivement à Sienne un capitaine du

4 Consiglio della Campana, VIII, 90, ap. Paoli, 10.

^{*} Arch. de Sienne, Biocheria, XXIII, p. 18, 22 Paiement de deux courriers qui portent des lettres de la commune à Manfred. Août 1259, sp. Paoli, p. 13.

^{* «} Potestatem pro vestro regimine enhibi vobis pro futuro anno a nostra celsitudino humiliter implorasos. » (Lettro de Manfred aux Siennois, 7 octobre 1259 Arch. de Sienne, *tettero al concistoro*, filza 1, ap. Paoli, p. 76.)

A Décision prisa dans un conseil enu, le 13 juillet 1259, sur la propo-

nition de Provenzana Salvani (roy. Paoli, p. 15, note 5/.

^{*} Ad partes ipses in brevi, de latere, immo de sanguine nostro, talem capitaneum et tantam copiam irmatorum cum so curabimus destinare, quod in vias pianas sapera commutabit, provinciam ipsem in pace reget. I (Arch. de Sienne, Letters at concistero, filza 1, publiée par Saint-Priest, I, 371-372, et un fragment par M. Paoli, p. 13.)

peuple, un potestat ', et, dans les derniers jours de décembre ', Giordano d'Anglano, comte de San Severino, vaillant chevalier, cousin germain de son maître '. On l'attendait avec impatience. De nouvelles lettres du gouvernement siennois l'avaient relancé, en novembre, jusqu'au fond de la Ponille '. Tout était prêt pour le recevoir : les hommes, les chevaux, le pain, la paille, le foin, les logements ', l'argent même, car, le 22 décembre, le conseil de la Campana lui avait voté cinq cents livres comptant, avec des honneurs que règleraient le capitaine du peuple et le potestat '. Au-devant de lui on envoya jusqu'à Montecchiello, dans le val d'Orcia, sux citoyens avec deux trompettes dont les tuniques, faites aux frais de la commune, en portaient les armes, unies à celles de ce Messie si ardemment désiré '.

Grande fut la déception à le voir suivi d'une poignée

⁴ Voy. Paoli, p. 15, note 5. Des lettres de Manfred, en date du 7 octobre 1259, annoncent l'envoi du potestat, Francesco de Troghisio (publiées par M. Paoli, p. 76).

² Les chroniqueurs florentins disent en join 1260. Mais Malavolti (part. II, 1.1, f. 3) et Tommasi (part. I, p. 301) s'accordent pour décembre 1259, et les documents des archives, qu'a vus M. Paoli, confirment lour assertion (voy Paoli, p. 14), ainsi qu'une lettre d'un marchand atennois, à la date du 5 juillet 1260. Voy Gargani, Della lingua volgare nel tecolo XIII^a in Siena, p. 25, Sienne, 1868.

Son pere, Bomísz o d'Anglano, était frère de Bianca d'Anglano, mère de Manired. Voy Gus de Cesare, Storia di Manfredi, I. [V nº 17. Les chromqueurs florentins, on l'a vu plus haut (p. 288), disent que la mère de

Manfred était de la famille piémontaise des Lancia.

Arch. de Sienne, Biccherna, XXIII, p. 35 v*, 39, ap. Paoli, p. 14.

Dès les premiers jours de decembre, on faisait rechercher dans le contado la padle et le foin « pro militibus ventures ad civitatem Senensem; » on faisait preparer des logements « militibus domini regis, et ad faciendum fieri panem venalem pro militibus domini comitis fordam. » (Biecherna, XXIII, p. 44 v°, 45.)

Gonaglio della Campana, IX, 13.

* Biccherna, XXIV, p. 38 vt.

d'hommes à peine '. Sa promessa que « les autres viendraient bientôt * » n'étai, que médiocrement rassurante. Aussi les deux ambassadeurs de Sienne, qui étaient depuis novembre à la cour de Manfred, y restèrent-ils jusqu'en février, le sollicitant de tenir sa parole. Lui, il n'en avait nul souci. Son désir était de voir gibelins et Siennois combattre seuls pour sa cause sous les ordres de Giordano, et ni les uns ni les autres ne s'y pouvaient refuser. Ils avaient intérêt à la suprême direction d'un chef expérimenté dans l'art de la guere, ce service fût-il le seul qu'ils recussent du roi, lls se livrèrent donc sans réserve, sinon sans regret. Le 28 novembre 1259, Bolgaro de Postierla s'intitulait encore « potestat de Sienne par la grace de Dieu : » le 11 février 1260, Francesco de Troghisio était « potestat de Sienne par la grâce de Dieu et du seigneur roi de Sicile*. » Jetant aussitôt le masque, Giordano cessait d'annoncer la prochaine venue de ses Allemands, et demandait à ses hôtes que « pour le service commun de son maître et de Sienne » on lui donnât en nombre suffisant des hommes d'armes, « le plus tôt et le plus secrètement qu'il serait possible *»,

^{*} Molavolti (part. II, I. I, (* 2 v*) dit bien qu'il amenait = 800 cavalieri di nation tedesce e con certo namero di fanti; » mais Tommasi (part. I, p. 501) dit « con pochi armati; » or 800 cavaliers étaient pour le temps un chiffre considerable. L'assertion du Siennois Tommasi confirme celle des chroniqueurs florentins sur le petit nombre d'hommes d'armei promis à Farinata.

lavendo ordinato che gli altri quanto più tosto lo seguitassero. [Tommasi, loc. cit.)

^{* «} Dei gratia poiestate seneusi. — Dei et domini regia Sicilie gratia seneusi potestate. » (Documenti per la storia dell' arte sanese, raccolti ad illustrati dal Datt. Gaetano Miianesi, t. I. p. 140, 142. Sienne, 1854.)

[•] e Per servizio comune del suo Re e della Repubblica loro... con quella maggior prestezza e più segretamento che ii potesse. » (Malavolii, part. 11, 1, 1, 2 3 vt.)

Ce qu'il voulait, c'était la guerre, quel que fût l'ememi. L'inaction lui pesait, et plus encore à son escorte tudesque, qui n'en retirait d'autres profits que sa paie. La guerre était aussi le vœu des Siennois, sinon encore contre Florence, du moins contre la vi le de Grosseto, contre les « terres » de Monteano et de Montemassi, trop voisines de Sienne pour n'en pas haïr, et, dans l'occasion, seconer le joug. Mais scrupuleux observateurs des formalités legales, ils frappèrent de stupéfaction le représentant d'un monarque absolu. Pour envoyer au dehors l'armee ou un simple corps de cavalerie, il fallait que la proposition en fit faite par le conseil de credenza, et que le conseil général fût consulté trois fois en trois jours différents¹. Si urgen e que fût une prompte er trée en campagne, les délibérations eurent lieu les 7, 8 et 9 janvier 1260. Puis on mit en mouvement les hommes du terzo de Camullia, c'est-à-dire les miliees d'un tiers de la ville, accrues de celles d'un tiers de la banlieue". D'ordinaire, la banlieue désignée était celle qui confinait au terzo envoye en expédition; cette fois on viola la règle, pour ne pas dégarnir de ses défenseurs naturels la région la plus rapprochée du territoire florentin*. L'épineuse question de la solde des Allemands ne fut pas soulevée : cette solde, Manfred la devait payer peut-être : ce fut Sienne qui la paya . Les registres de ses

⁴ Statuto II, Dist. I, p. 20, ap. Paoli, p. 16, note 3.

^{* 8} janvier 1261. Consiglio della Campana, IX, 21. Malavolti, part. D, 1-1, 25-3 25-55, 4-27

³ Consiglio della Compana, IX, 23. Delibération du 12 junier 1260. Ces lieux sont Val di Strove, La Badia a Isola, Montereggione, Quercargrossa, Selvoli, Cerreto. — Cf Paoli, p. 17

^{* «} E ogni tre mesi luron poi pagati, como si giustifica per il libro di Don Guidetto monaco di San Galgano, camarlingo di Biccheron... dal principio di gennaro dell' anno 1254 sino tutto giugno del 1260 ... dove son molto partite di denari prestati al conto Giordano al tempo del pagare il quartiere a Tedeschi e gli altri suoi soldati. » (Malavolti, part. II, 1. 1, P 3 r*.)

archives sont pleins de délibérations pour fournir l'argent, les vivres, les armes, les machines, pour remplacer, après les trente jours de service légal, les hommes du terzo de Camullia par ceux du terzo di città . Tant d'efforts furent enfin récompensés par le succès. Le 5 février, Grosseto prévint l'assaut en ouvrant ses portes, et le comte Giordano, s'y fortifiant aussitôt, entreprit la tâche singulière d'imposer aux vaincus un gouvernement de sa façon'.

Soumettre la Maremme était le prélude obligé de toute guerre contre Florence, car les habitants de ce pays empesté en étaient les alliés naturels. Une attaque de leur part sur les derrières de Sienne l'eût contrainte à diviser ses forces, à peine suffisantes, pensait-on, pour affronter sa redoutable ennemie. Or, les preparatifs belliqueux des Florentins, leurs hardis propos sur Manfred, inspiraient aux Siennois de vives inquiétudes. Le 17 mars, de concert avec Giordano, ils envoyaientau roi le plus habile et le plus autorisé d'entre eux, Provenzano Salvani, avec prière de pourvoir « bien et honorablement aux affaires de la Toscane*. » C'était à leur tour de ronger leur frein avec impatience. Le comte cur avait fait attendre un mois plein la désignation d'un de ses conseillers qu'on jugeait. expédient d'adjoindre aux ambassadeurs, et Manfred n'était pas plus empressé à répondre que le comte à supplier .

Il fallait se hâter cependant : les Florentins avaient

Malavolti, part. II, I. I, p. 5 v*.

* * Bene et honorifice. * , Conseglio della Campana, IX, 46-93 ** Dele-

beration du 26 janvier 1260, Yoy. Paoli, p. 19.)

⁴ Yoy. le détail et les indications dens Paoli, p. 16, 17.

^{*} Le projet de cette ambassade est du 26 janvier : la décision définitive du 26 février ; le départ de l'ambassade du 17 mars. (Consiglio della Campana, IX, 46 v°, 78, 79 v°. — Biccherna, XXIV, 51 v°. Malavolti, part. II, Î. I., ΰ 6 v°, 7 v°. Tommasi, I, 584. Paoli, p. 18, 19.)

secué la torpeur des premiers jours. En quête d'alliés, ils sollicitaient Alphonse X de Castille. Ce prince, qu'on surnommait le Sage, c'est-à-dire e savant ou l'astrologue. étrit gibelin de naissance par son aïeul, Philippe de Sotabe, et de pratique par son accord avec Pise, comme aves Eccelino de Romano. Toutefois, le saint-siége comptait sur son bras pour attaquer et abattre l'illégitime détenteur de Naples et de la Sicile. Brunetto Latini, le decte et renommé maître de Dante, chargé de cette ambassade, avait-il pour mission de faire briller aux yeur du Castillan cette couronne impériale que, depuis troit ans, il disputatt à Richard de Cornouailles, sans autre droit que le sang de ses veines? On serait tenté de le croire, car il marquait aux guelfes les plus bienveillantes dispositions. Mais il vivait dans les nuages ou dans les astres ; il dressait des tables astronomiques au lieu de gouverner ses peuples. La lenteur espagnole aidant, il prolongea si longtemps une négociation si simple, que l'ambassadeur, à son retour, trouva l'ambassade inutile, et, ne pouvant rentrer dans sa patrie, dut se condamner à l'exil.

D'autre part, en janvier 1260, alors que le comte

1 Villagi, VI, 73. Branctto Latini dit lui-même :

Essa commune suggio
Mi fece sue messaggio
Att'alto Re di Spegna,
Ch'era Re d'Alenagua...
Et io press campagas,
E andal m Ispagas,
E feca l'ambasciata
Che ma fu comandata.

(Il Tesoretto di ser Brunetto Latini, p. 13. Ct. Bonsini, loc. cit., p. 185.)

* Memarias de Alphonso et Sabio, cités par Fauriol. Hist. litt. de la France, IX, 280.

Giordano était encore retenu devant Grosseto, les Floratins renouvelaient leur éternelle entreprise de ravitai les Montaleino Pour y faire obstacle, il fallut dégarnir l'avmée de siége, envoyer des cavaliers à San Quirico, Asciano, Montecchiello, Corsignano, et barrer toutes les routes au convoi de ravitaillement. Un a sage » sennois, adjoint au capitaine, veillait à ce qu'il « n'armyat rien de dommageable à la commune de Sienne 1. » Jamais jusqu'à ce jour les deux rivales ne s'étaient à ce point observées, n'avaient mis à leurs preparatifs lelliqueux autant de prudence et de soins. Il existe au; archives florentines un précieux manuscrit où sont éunies toutes les mesures prises pour assembler et organiser l'armée, en vue de cette grande expédition . C'est la première fois que des documents positifs, se rapportant en nombre à un même ordre de faits, y répandent comme des flots de lumière. Entrer ici dans quelques céta ls, ce sera tout ensemble mettre au jour la vie militaire des Florentins et les actes préparatoires de la lutte décisive qu'ils allaient engagers.

Consiglio della Campana, IX, 47 v*. Psoli, p. 17, 18.

* L'instructif ouvrage de Ricotti sur les mercenaires, quoiqu'il rap-

^{*} Co manuscrit se compose de six registres : 1° Noms des officiers de l'armée et des déliberations du potestat et des capitaines (9 février-26 notit 1260), p. 1-39. — 2° Promesses faites par les Recteurs et les peuples pour approvisionner de grans Montaleino (7 juillet-22 soût), p. 40-75. — 3° Engagements des marchands d'apporter des rivres à l'armée et à Montaleino (7-31 noût), p. 76-117. — 4° Cavadate pour le sestiers de S. Pancrazio (25 noût-1° septembre), p. 118-125. — 5° Registre des pedons ou fintassins (26 noût-2 septembre), p. 126-147. — 6° Statuts de l'armée déliberés par le potestat et le capitaine (11 mars-6 mai), p. 148-154. Le titre est : Libro de la conducta et det campo del comune di Fiorenza, ai quale libro la fit tolto quando fumno sconfilte a Monteaperts. Arch. di Stato, class. xiii, Dist. II, n° 1. Ricoth (I, 154 sq.) a fait de ce précieux document une accellente analyse.

Le 1er janvier 1260, Jacopino Rangoni, de Modène, avait pris possession de la charge de potestat. Elu pour un an, on lui réservoit le commandement de l'expédition projetée. C'était en son nom et par sa volonté que s'envoyaient les lettres, que s'expédiaient les ordres de service, que se mettaient en marche les différents corps de l'armée. Le 9 février suivant, douze capitaines de guerre étaient nommés, deux par sestiere, pour entrer en fonctions le jour même. Ils appartenaient pour la plupart aux grandes familles de Florence, aux Ridolfi, aux Gherardini, aux Ristori, aux Cavalcanti, aux Spini, aux Tornaquinet, aux Tosinghi, aux Falconieri *. Ils ne devaient pas tous faire campagne: quelques-uns restaient en ville pour y maintenir le bon ordre et y pourvoir aux munitions de guerre, aux approvisionnements, aux levées nouvelles, si le potestat réclamait des renforts. Mais ils avoient tous mission, chacun dans son quartier, d'organiser les compagnies et d'en désigner les chefs. Chaque quartier fut tenu d'en fournir une d'arbalétriers, une de cavalerie, une d'infanterie et une d'archers. Chaque compagnie eut à sa tête un banderaio ou porte-bannière, un ou deux conseillers, un ou deux distringitori, chargés de ramener dans les rangs quiconque s'en écarterait*, un

porte à l'appendice pusieurs documents tirés du Libro di Montaperti, ne exercit, pour nom, en teur lieu, cir il embrasse toutes les institutions un itures des lialiens et ne disingue pas toujours les lemps. Il s'agit ici des l'Iorentius et de la première grande bataille qu'ils aient livrée.

Liste des Officiales forenses.

Leurs noms ont été publies par Ammirato et par Ricotti, t. I, append., doc. C, copié dans le Libro di Montaperti.

Ad distringendum de retro militar, ut vadant stricte ad achieras, a (Libro di Montap.)

banderato delle poste, pour préparer les logements, un officier préposé aux arbatètes, un aux guastit, un aux marchés.

Deux sestieri se réunissant pour former une compagnie de pavesari, il suffisait de trois délégués à la garde des pavois ou boucliers. Quatre avaient l'ordre de veiller aux flèches, deux aux mules et aux bêtes de somme, deux au transport des roues, marteaux et enclumes. Deux commandaient aux corps spéciaux d'ouvriers qui mamaient la pelle, la sape, la bêche, la scie, le pieu, le rabot, et qu'on appelait magistri, ou maestri di pietra e legname, maîtres de la pierre et du bois. Trois devaient acheter du pain et l'envoyer au camp, trois l'y recevoir, quatre pourvoir en ville aux approvisionnements, six présider à la construction des machines de guerre dans des localités peu éloignées de Sienne, deux enrôler les archers, arbalétriers et anciers qui accompagnaient la cavalerie, six faire élire les gonfaloniers dans le contado

· « Qui portore debent banderus mercati. » (Ibid.)

Qui debent portare insignus salmerie. » (Ibid.)

* « Duo offitiales super magnetris.... qui debent portare insigniss palarum

et marrarum, » (lbid.)

* a Super foro victualium in civitate. s (Ibid., p. 64.)

« Ad faciendum fieri hedifica in locis infrascriptis : Poggibonzi, San

Donato in poggio, Montevarchi, a ilbid., p. 64.)

 Super eligends et scribendis balistariis, arcatoribus, et homimbus cum lanceis in civitate, qui vadant cum multiblus quando equitant. » (*lbid.*., p. 67, 3 mars.)

^{1 «} Qui portare debent banderias guastorum et coadjutores sorum. » (Ibid., p. 59, 11 février.)

Oltrarno, 60, San Pier Scheraggie, 64, Porta di Duomo, 51; San Panerazio, 40; Borgo, 40; Porta San Piero, 50 (Ibid., p. 64.)

^{* «} Super pane communis in exercity. » (*Ibid.*, p. 5, 15 avril, et p. 69, 1° avril.) Ils devalent avoir des serviteurs à Florence, « pro insachando et gabernando pane, » à l'armée, « pro recipiendo et vandendo. » (*Ibid.*, p. 3, 15 avril, I, 3, 4.)

et exercer sur l'armée une active surveillance. Il y avait en outre deux camerlingues ou officiers payeurs, et trois charurgiens, dont un médecin, pour soigner « les blessures, les fièvres et autres maladies. » Le médecin, maestro Rogerio des Ubbriachire cevait une paie de trois livres par jour, les chirurgiens Berardi et Gianni de quarante sous seulement. Chacun de ces officiers avait ses solliciteurs, ses coadjuteurs, ses notaires, ses messagers, ses mulets, ses bêtes de somme, dont le nombre était fixé rigoureusement, sauf à le restremdre, quand, l'esprit d'économie ouvrant les yeux aux moins clairvoyants, on eut reconnu que deux hommes ou deux mulets pouvaient faire la besogne de quatre.

Dès le 10 février, le lendemain même du jour où avaient été élus les capitaines, on instituait la garde d'honneur à qui était confiée la désense du carroccio et de la bannière communale. Le porte-bannière ne devait marcher qu'escorté de cent lances, le carroccio qu'accompagné de quarante-huit cavaliers et cent cinquante-un pedoni, d'un notaire, de huit messagers, de huit

 Super faciendo eligi vexilliferos in comitatu et super faciendo fien custodiam in exercito. » (Ibid., p. 59.)

⁵ Lib. Wontap., p. 9, 10 mai.

• « Solicitatores, coadjutores, notarii illorum. » (lbid., p. 59.)

[·] La répartation fut faite asses inégalement antre les Serts :

					da valdeba,	PARTAMENT.
Oltrarmo			_	-	10	50
S. P Schernggio	÷	4	b		9	31

I Mag ster Regerita medicus fibus D. Berti de Ubriaco electus est dicto die per duss partes capitaneorum executus supradicti in medicum ad curandum et videndum infirmos qui febri vel alta ægritudine in exercitu gravarentur. Qui mag. Regerius deputatus erat etiam et electus in civitate Plorentio medicus com quibusdam alias ad cumundum illos qui in exercitu vulnorarentur. » (Ibid., p. 70, 8 avril, Voy. ausai Ricotti, I, 136.)

Lib. Mont., p. 3, 15 avril. Le doc. donne au porte-bannère le nom inconnu de Cavatorie.

maestri, dont quatre élus, de quatre paires de bœufs, avec les bêtes de somme nécessaires à transporter la grande tente du carroccio, le pavillon (trabacco) des chefs, et deux autres tentes de dimensions moindres pour les bouviers, les valets et les messagers . Les bouviers, au nombre de quatre, avaient le droit de requérir les plus beaux bœufs où ils les trouveraient. Ils conduisaient ces animaux, en quelque sorte sacrés. Ils en « tenaient les cordes, comme celles des chariots et du victorieux carroccio*. »

Les chefs désignés, l'armée se formait pour ansi dire d'elle-même, sous leur direction. Tout était prévu et réglé d'avance. Chacun, sons aucun salaire, s'équipait à ses frais, encourait une amende pour toute pièce de son équipement absente ou en mauvais état. Les cavaliers ou milites fournissaient en outre, selon leurs ressources, un ou plusieurs chevaux. C'était ce qu'en appelait avoir une ou plusieurs cavallate. Être prêts, au premier signal,

	ÇAYLITINA.	PANTASSIS.
Borgo	8	31
S. Pancrano	7	20
Porta Duseno.	7	25
Por San Piero	7	24

D'après un ms. de la Riccardian "n° 1878 Spogho degli ufficiali e soldati dell' esercito fiorentino), Cherrier (III, 103) donne seulement le chiffre des fantassins, qui est le même, et, à tort, il no rapporte cette organisation qu'à la seconde expedition de l'année 1260.

Lib. Mont., p. 3, 14 avril.

* Alles quatuor homombus qui dicenter grulli, qui ducunt et deputati sunt ad ducendum et tenendum funes hovum victoriosi carrocu et carretterum. * (Lib. Montap., p. 5. 25 avril.) Ils recevaient 18 deniers par jour et les maestri du carroccio 16 (lbid).

* « Et quicumque contra fecerit et ita non portarerst e, babuent in exercitu dicta arma ut dictum est, pamatur et condempuetur de seia in solidos 20 florin parvor., etc. » Lib Hontap , ap Sicoto, l, app , doc C) Cette curiouse piece enumere toutes les parties de l'armoment.

Vey. un article de M. Ces. Pauli sur les Capadate dans l'Arch, stor.,

à partir sur leur destrier, ne le prêter, ne l'envoyer jamais hers du territoire, était pour eux d'obligation si étroite, que, même nommés ambassadeurs, recteurs ou potestats, ils ne pouvaient sans une permission expresse emmener l'animai favori. Malades ou infirmes, ils le devaient remettre, après estimation, à un parentou à quelque antre personne apte aux armes par son âge, sa sauté, sa condition.

Tout citoyen de quinze à soixante-dix ans était appelé sous les pannières, sauf ceux qui étaient l'objet d'une dispense spéciale ou que retenait un autre service public. Dans le nombre des citoyens, comme par le passé, n'étaient pas compris les « pauvres », jugés indignes d'entrer dans les milices, bous tout au plus à être valets d'officiers des approvisionnements¹. Les services publics qui dispensaient du service mil taire, c'étaient la garde de la ville, des forteresses, des prisonniers?. Les dispenses, fort rares, n'étaient accordées qu'aux vieillards et aux malades, encore devaient-ils être employés aux moulins, où l'on faisait la farine pour le pain de l'armée. Y avait-il en un même lieu plus eurs meuniers, un seul, le plus âgé, restait à ses meules. On accordait plus volontiers des délais, mais de courte durée et pour des causes majeures : deux tailleurs en obtenaient un de huit jours,

³º séc., t. l. part. II. p. 60-61 — Il ne faut pas confondre ce met avec celui de *Cavalcats*, qui signifie expédition à cheval.

Les Superatues pans in civitate garduent suprès d'eux quatre serviteurs pro machando et gubernando pans, qui devront être pauvres, estil dit, et, pour ce motif, dispenses d'alter à l'armée (Lib. Montap., p. 3-15 avril).

^{* •} Exceptentur ab us qui essent positi id cus odiam captivorum et civitatis et castrorum et terrarum com Flor. • [bid., texto ap. Ricotti, doc. C.)

^{* •} Pro aptandis molendinu. » (Ibid., p. 70.)

afin d'exécuter et de livrer une commande militaire, des convertures pour les chevaux'. Des yeux d'Argus veillaient à ce que nul n'échappat à l'accomplissement de son devoir civique : un certain Guidingo, fils du juge ser Burnetti, revenant à peine d'un long voyage aux pays d'outre-mer, recevait l'injonction de se présenter au potestat et de rejoindre l'armée . Aux absents, à ceux-là mêmes qui étaient autorisés à rester en ville, on imposait une taxe pécuniaire. On pouvait bien, pour trente sous, s'exempter d'être arbalétrier, et pour quinze, d'être archer, mais on devait alors servir parmi les pedoni*. Quiconque, aux premiers sons de la cloche communale. ne rejoignait pas sa compagnie, était condamné, fantassin, à vingt-cinq livres d'amende, cavalier, à cinquante, gonfalonier, à deux cents, sans préjudice d'autres peines et incapacités '. La ville qui accueillait ou ne dénongait pas un réfractaire sugi if était rendue responsable, la maison qui l'avait reçu, rasee "; lui-même, il voyait son nom voué à l'infamie dans tous les conseils publics et à la messe solennelle du premier dimanche dechaque mois'.

Ad aplandum covertus equorum cum muitas, ut dixit, habeat ad complendum.
 (lbid., p. 5, 14 avril.)

Canestron, Deda milizia italiana. (Arch. stor., 12 série, XV, 21.)

4 Ricotti, I, 137-138.

" Ibid., ap. Ricotti, doc. C.

• « Domus in qua reportus esset miles, destruatur pasi solverit. » Com Flor., l. XXV (Ibid.). Cotte singulière compensation était réduite à 10 l. pour le perform

* Qualibet die dominica prima mensis post exercitum diet tales non facientes exercitum, per ecclesies civitatis et comutatus Florentie publice, dum missa canatur, debeant nominari, et potestas peos tales in consilio quolibet mense semel debeat legi facere nominatim. 1 (lbid.)

[•] De ultramarms partibus. Injunctum fuit sibi in dicta civitate Flor. per officiales communis quod ad presentem exercitam venure curaret, et ac dicte potestatis conspectui presentaret. • (Ibid., p. 9, 10 mai.)

De fortes amendes frappaient le citoyen qui donnait un faux nom, l'ami qui répondait pour un autre, le notaire qui usant de fraude dans les listes d'enrôlement. Nut ne pouvait être excusé ou absous de ces fautes, comme de tout manquement à ce genre de devoirs, que par le potestat, les anziani, le capitaine du peuple, les capitaines de l'armée, moyennant un acte légal.

Arrêté le 11 mars 1260 « dans la chambre du potestat, dans la maison des fils d'Abati" », ce règlement, dont nous supprimons bien des détails, ne devait être confirmé que le 5 avril suivant, dans un parlement public tenu sous les voûtes de Santa Reparata, en présence du capitaine et des anziani". Mais ce n'était là, en quelque sorte, qu'une formalité : les magistrats, autorisés par l'usage à préjuger le vote, poursuivaient dans l'intervalle leurs préparatifs. Avant même e 11 mars, l'ordre avait été donné d'armer le territoire, d'y faire la levée Dès le 25 février, les communes de Gangalandi, Pontormo, Montevarchi, étaient invitées à se pourvoir d'une bannière et d'une tente , à présenter chacune un capitaine à la désignation de la commune. Le 28, ces présentations étaient faites : elles portaient toutes sur des citoyens de Florence. Le même jour, l'assesseur du potestat et les capitaines de l'armée procédaient à l'élection de ces officiers pour ces

[•] Nec.... possit..., aliquis eorum excusari vel absolvi, nisi haberet lecentiam a potestate, capitaneo et autumis et capitaneis exercitus, ita quod beentia data appareat publicum instrumentum acriptum manu legalis netara. • (lbid.)

a e la caminata dicta potestatia, in domo filtorum Abatia, a (Ibid.)

^{*} Ibid

[•] Coum vezilla n et unun tentoriom pro servitis comunis in exercita mellus famendis. » (Ibid., p. 66.) — Gangalandi, dens le val d'Arno, sous Florence. C'est le heu appelé maintenant Lastra a Signa. Pontormo, à mons d'un mille à l'est d'Empola (Repetta, II, 386, IV, 541).

paroisses, et faisaient de même pour chacune des autres successivement.

Leurs obligations variaient selon leurs ressources, leur population, et peut-être aussi leur zèle. Ce zèle é ait généralement assez tiède, puisqu'une fois l'armée en marche, il fallut nommer cinquante-deux officiers « pour faire assigner et présenter les habitants du comitat*. » Montevarchi devait envoyer cent hommes vaillants et bien armés; Montemurlo deux cents, avec leurs marchands et leurs den rees 3; Montelungo, Sasso, Caposelve, la moitié de leurs habitants*. Des Florentins se rendaient dans ces « terres », pour désigner les gans tenus à prendre les armes, les sapeurs, les quastatori qui y formaient le gros du contingent, les cavaliers en petit nombre dont les principaux habitants étaient requis. A ceux qui restaient le soin de garder le pays, de pourvoir aux approvisionnements, de recueillir. de remettre en état les boucliers. Des absents on fit. comme à Florence, une liste à part, pour les frapper d'une taxe spéciale. Des recteurs qui gouvernaient les paroisses on exigea de formelles promesses, touchant les mesures de grains qu'el es devaient fournir. Aux potestats des pays par où devait passer l'armée on écrivit des lettres d'avis, pour qu'ils préparassent tout ce qui lui était nécessaire. On avança de l'argent aux voituriers

* Lab. Montap., thid. Canastrini, Arch. stor., 1" série, XV, 91.

Pour Certaldo et Passignano (Val di Pesa, juridiction de Paggibonai),
 Lelection avait lieu le 9 mars (Ibid.).

Ad faciendum assignari et presentari comitatinos. » (Ibid., p. 8.)
 Onines etiam mercatores cum mercato » (Ibid., p. 3, 14 avril.)

[•] Ibid 15 avril. Piusieurs localites en Toscane portent ces noms, et clies ne se trouvent souvent na sur les cartes na dans les dictionnaires géographiques. Il s'agit ici de localites du vai d'Arno supérieur. Il y avait un Caposelve à trois milles de Nontevarchi, une Badia dei Sasso dans le Casent no (Yoy, Repetti, I, 461, Y, 202).

chargés des transports¹. On incorpora dans l'armée le plus grand nombre possible d'habitants du Mugello, jugés moins dangereux au milieu des guelfes, sur les champs de bataille, qu'ils n'étaient dans leurs montagnes. Ceux qu'on n'en put arracher surent astreints à une résidence fixe durant toute la guerre. Aux plus sûrs fut confiée la garde des lieux où l'autorité du vicaire était mal reconnue.". Divers Florentins, propriétaires dans ces contrées, obtinrent d'y rester pour défendre leurs biens, et d'y accueillir au besoin des amis '. Ainsi, Bussa della Vigna, du quartier de san Pier Scheraggio, était autorisé, la quit, à garder dans sa villa six hommes exemptés du service des cavallate*, à condition de se mettre, le jour, à la disposition du vicaire. Les potestats des « terres » voisines recevaient ordre de lui prêter main forte, s'il les en requérait".

Aux milices de la ville et du contado devaient se joindre divers corps de mercenaires. Des a bons hommes, notaires légaux, » en enrôlaient partout, jusque dans la Remagne et la Lombardie. Ils les groupaient par compagnies de cinquante cavaliers, ayant chacune deux capitaines et un connétable, élus par le potestat et les capitaines de l'armée. Les mercenaires servaient à leurs risques et périls. Faisaient-ils des prisonniers, ils les pré-

* Lab. Mont., p. 76, 7 avril.

Voy. dans Ricotti, t. I, app., le doc. A.

^{*} a Que domus dicitur esse magna el apla ad defensionem et utilis a contrata ad obstandum exinde mimica et refugium etiam homanum et personarum. » (Ibid., p. 71, 14 avril.)

Qu: equos non habeut pro communi. » (!bid.)

bid.

c bous home to begals notarus, » (Ibid., p. 67)

⁷ Ricolti, L, 137.

^{*} a Ad corum risicuzz et fortunam in personis, equis, arms et rebus » Lib. Mont., p. 67.)

sentaient auxdits potestat et capitaine, chargés de les recevoir en payant dix livres pour chacun aux frais de la commune, ou de les refuser en laissant à qui les aurait pris le droit de les vendre, de les échanger, de les délivrer. Florence promettait des indemnités pour les chevaux morts, ble-sés ou estropiés à l'armée, d'après l'évaluation des maréchaux⁴.

Ces conditions, parussent-elles onéreuses, ne pouvaient être discutées : on n'en faisait point de plus favorables aux Florentins des cavallate. L'important, c'était la solde. L'opulente commune payait bien et régulièrement : elle vit donc affluer les mercenaires. Par un de ces contrats on peut juger des autres. Le 31 mars, le potestat, le capitaine du peuples et les anxiani acceptaient l'offre du Milanais Pietro de Bizacasse d'entrer avec cinquante cavaliers au service de Florence pour deux mois et même plus, à la volonté des magistrats, moyennant un salaire de huit livres de petits florins par cheval et un sauf-conduit pour lui et les siens, pourva qu'il ne se trouvit parmi eux aucun citoyen ou sujet de la commune banni ou condamné pour homicide, faux, vol, incendie, trahison ou rébellion . Plus tard, quand l'armée fut en marche, le territoire même de Sienne fournit des mercenaires isolés qu'on payait intégralement, selon leur importance sans doute, les uns sept livres dix

* Ricolti, I, 157

" Il se nommatt Filippo Vadomini, de Plaisance. Voy. la liste des Offi-

ciales foreness.

Lib. Mont., p. 68, 9 mars. M. Paoli a publié ce document dans son article sur les cavallate (Arct. stor., 3° sér., t. I., part. II).

^{*} Exceptis civibus et comitations florentinis qui pro homicidio vel (alsamente seu furto vel incendo aut tradimento vel rebellione exbannita vel condempnata reperirentur. » (Lab. Mont., p. 69.)

sous par mois, les antres cinquante sous seulement.

Pour maintenir la discipline parmi tant d'hommes d'origine diverse et de zèle douteux ou déréglé, il fallait des peines sévères et un soin vigilant à les appliquer. Tout était prévu dans ce code de circonstance, devenu bientôt un code définitif : l'emportement du gonfalonier qui devançait sur le champ de bataille la bannière de son sesto, comme celui de l'homme d'armes qui n'attendait pas son gonfalonier; trop d'empressement à plier les tentes, quand celle de la commune n'était pas pliée encore, comme trop de retard à les dresser, quand le chef de l'armée en avait donné l'exemple ; l'acte de sortir des rangs ou du camp sans la permission du potestat ou des capitaines, et jusqu'à la moindre querelle privée. La peine ordinaire était l'amende; mais on y joignait, pour les fautes graves, d'autres châtiments. Quiconque s'écartait, par curiosité de quelque rumeur ou pour autre cause, voyait ses armes et son cheval livrés aux flammes'; quiconque levait sa tente hors de propos la voyait brûlée, sans préjudice d'autres punitions laissées à la décision du potestat ; quiconque incendiait du foin ou de la paille était condamné à dix livres d'amende et même plus, une moitié au profit de la commune, l'autre au profit du dénonciateur. Ne pouvait-on payer, on était

* * Yel cucurrent ad aliquem romorem, ... comburantur ei arma et equas, et si fuent pedes, comburantur arma eus et insuper pumantur ad arbitraum potestate. * (Ibid., texte ap. Rucotti, doc. C.)

Domeniki de Armaiolo et Tribaldo Ubertini de Rugomagno, 7 livres 10 sous; Teste, Tebaldmi de Poggio Santa Gecilia, 50 sous (Leb. Mont., p. 10, 13 mai).

^{* «} Si quis destenderit padighonem rive trabaccham vel tendam aut aliud hospitium in exercita, antequam destendatur padighone com Flor Comburatur es padighone.... insuper pamiatur ad arbitrium potentatis. » (lbad.)

frappé de verges, fustigé nu en présence de l'armée¹. Il n'était pas jusqu'à la négligence des marchands à conduire au camp des provisions, qui ne fût punie d'une amende d'au moins cent sous de petits florins¹, pénalité presque superflue, l'intérêt privé répondant du respect de la loi.

Cependant approchait le jour fixé et connu de l'entrée en campagne. Le 19 mars, la Martinella avait été mise en branle sur l'église de Porta-Santa-Maria. C'était donc le 19 avril que l'armée devait marcher en avant. Le 1°, on chargeait Oddone Infrangipane d'Altomena, habitant de Florence, « de garder, disposer, sonner ou faire sonner la cloche victorieuse de la commune, qui devait être portée dans l'heureuse et glorieuse présente armée*. »Il recevait le meme salaire que Rinaldo Imbolafarina, garde ordinaire de ladite cloche*. Le 8, tous les Siennois étaient bannis da territoire florentio, quelques-uns même incarcérés*. Le 9, Colle, Castellano, San Do-

^{1 «} Si quis miserit ignem în aliquo lovio seu frascato, aut palea vel feno,.... teneatur potestas si toliere lib. X nomine pene et plus ad ipnus potestatis arbitrium; medicias cujus quantitatis sit accusantis, et alia medicias sit comunis. Et si mictens guem pauper esset, non solvendo verberetur et fustige ur nudus per exercitum, et plus puniatur personaliter arbitrio potestatis. » Lib. Mont., Ricoti, doc. C.

^{*} a Quod omnes et singuli mercatores exercitus undecomque unt venire de seant ad portandum forum victualium abandanter ad exercitum : et qui coatra fecerit, tenestur solvere com. Flor. solidos 100 flor. parvorum et plus an arbitram potestatis. » (.bid.) Cf. Canestrai, Archivis storico. 1º ser., XV, 21.

Ad custodiendam, gusernordam, aptaudam et pulsandam seu pulsari faciendam campanam victoriosam comunia Florentie, que portari debet in fe-licem et gloriosum presentem exercitum. • (Lib. Mont., p. 69.)
 Ibid.

^{*} Exhaunivit comune et homines avitats senensis, et jam ceperant Florentins espere de Senensibus. * (Conngleo della Campana, IX, 84 v*. Paols, p. 20, n. 3.) — Guido di Pedone, anvoyé à Florence par le gouver—

nato in Poggio et Poggibonzi, où était potestat Sinibaldo des Tornaquinci, recevaient l'ordre de se pourvoir largement de victuailles, attendu que la « glorieuse armée de Florence était sur le point de s'acheminer par le val d'Elsa, pour defendre cette commune et les communes alliées, ainsi que pour attaquer Sienne et leurs autres ennemist. » Un citoyen partait en avant, avec ordre de les observer et de donner avis de leurs mouvements, au moyen de feux et de signaux concertés. Un fanal devait indiquer que toute leur armée était au delà de la rivière d'Elsa, deux fanaux par deux fois abaissés et relevés qu'elle l'avait passée, mais seulement au nombre de deux cents hommes; trois, soumis par trois fois à la même manœuvre, que tout leur camp était transporté sur la rive droite; ma s en ce cas le délégué enverrait des messagers à cheval pour donner de plus précises indications. Durant le jour, la fumée remplaçait le feu, et l'on devait maintenir le signal jusqu'à ce qu'il y eût été répondu *. Enfin, symptôme d'un départ imminent, le potestat recevait de pleins pouvoirs pour ordonner, défendre et punir depuis la sortie de l'armée jusqu'à son retour, sous toutes réserves, d'ailleurs, de la liberté d'action du capitaine du peuple et des anzianis.

nement siennois pour explorer les démarches des Florentins, en rapporta l'estle alarmante nouvelle (ibid).

* Lib. Mont., p. 62, doc. publié par Ricotti, doc. B.

t a Quis prout scitis motio nostri gloriosi exercitus approprinquat, et expedit quod habeanter rictualis pro tanta multitudine gentinim illuentium... et alia victualis cionna que vidernis expedire ad vestram quidem et terre custodiam et Seneraium ot coterorum inimicorum apstri comunia offensionem, a Lib. Mont., page volante entre les p. 68 et 69. Ce doc. a été publié par Ricotti, 1, 349.)

^{5 «} Salvo etiam semper quod potestas possit panire omnem porsonam et focum suo arbitrio et voluntate..., a die motionis exercitus usque ad diem

Le 19 avril, toutes les cloches sonnant à pleines volées. les trombes et les cymbales remplissant l'air de leurs accents guerriers, le potestat sortit processionnellement de Florence, accompagné de six des anziani, qui devaient représenter au camp le gouvernement de la commune¹. et suivi de trente mille hommes en tête desquels marchaient le carroccio et la Martinella. Il ne laissait dans la ville, pour y faire bonne garde, que quelques compagnies de pied. Ayant levé les enseignes, plantées depuis huit jours, selon l'usage, dans le sol, en avant de la porte par où il devait s'éloigner, il prit la route du val d'Elsa". Déjà Sienne faisait campagne « pour le seigneur roi et pour la commune Siennoise, pour le confort des nôtres, disent les actes officiels, et pour la terreur des rebelles*, » Dirigeant un corps de troupes contre Montemassi, que défendait pour Florence, dans la Maremme de Grosseto, le comte Aldobrandino Rosso de Pitigliano*, elle priait Pise d'empêcher que les habitants de Scarlino, de Massa. de Piombino, ne portassent secours à ce château*. Contre

reversions ejus in exercitu, veloccasione exercitus aut quod in sliquo impediret exercitum. Salvo semper in pradictis omnibus et singula arbitrio et libertate domini capitanei et anianorum populi florentini. » (Ibid., dec. C.)

Ibid., p. 5, 25 avril. Paoli, p. 20, 21.

⁴ Trom anziani sculement semblent avoir survi l'armée jusqu'an bout, comme on le voit dans un document du 27 avril, où il n'est parlé que de trois (Lib. Mont., p. 1).

^{*} Canestroni, Arch. ster., 5° sér., XV, 29, Ricotti, I, 142. La date de ce départ est donnée par un document où l'on fixe à 12 deniers par jour le salaire des messagers et gardes du curroccio : « A die motions exercites de civitate Florentie que fant du lune XVIIII memis aprilis. » (Lib. Mont., p. 5.) Aminirato, qui a comm bien des documents, avait dejà donné cotte date.

Pro domino rege et pro comune senense, pro conforto nostrorum et pro terrore rebellium. » (Cons. della Camp., 1x, 48 vº, 72. Paoli, p. 18.)

Leb. Mont., p. 6 vt. Prob, p. 19.
 Biccherna, XXIV, p. 50. Probi, p. 19.

Monteano elle envoyait les hommes de Grosseto, conduits par quelques cavaliers allemands. D'autres, avec des exilés gibelius, pour empêcher le ravitaillement de Montepulciano, gardèrent le pays de Lucignana d'Arezzo. Des lettres étaient expédiées à Rome, à Viterbe et en d'autres lieux, contenant prière de ne passer aucun marché avec les Florentins.

Le mercredi 21 avril, Jacopino Rangoni, potestat de Florence, dressait à Colle, dans le vai d'Elsa, la tente du commandement. Les milices de chaque sestiere formèrent tout autour comme autant de camps à part, sous leurs gonfalons respectifs. On ménageait assez d'espace entre elles pour que cavaliers, fantassins, chevaux, bêtes de somme, train des équipages, pussent circuler librement. C'était la première étape vers Montemassi; il s'agissai, de forcer l'ennemi à en lever le siége*. Les débuts furent faciles. Ils semblaient présager une promenade triomphale. Après deux jours de repos, l'armée reprenait sa marche; elle campait, le 25 avril, devant Casole et Menzano, deux forteresses des bassins de l'Elsa et de la Gecina, à trois milles l'une de l'autre, non loin de Colle et de Volterre. Ni les exhortations des gibelins à tenir ferme, ni la promesse d'indemnités pour les maux qu'elles endu-

Maavolti, part. II, I. I, p. 7. Paol., p. 19.

² Consiglio della Campana, IX, 64 v., 97 v. 17 mars, 18 avril. — Paoli, p. 19, 20.

Biccherna, XXIV, 55 v. Paoli, p. 20.

[•] a Intendunt venire in contrata de Colle, silicet tota militia et balesturia, et deinde are ad exercitum apud Montemassi.... Plorentini cum mulitia ota et cum arcatoribus et balasturia vaduat et are debent hac nocto vel cris in nocto a Montemassi, et quod potestas est apud Podium bonia, et quod ipsi debent mittere carroccum in castrum de Colle, et indo movere ad eundum ad Montemassi, et populus similiter stabunt in Colle. a Consiglio della Campana, IX, 112 v., 74, ap. Paoli, p. 21, n. 5.)

reraient', ne leur persuadèrent de se sacrifier pour Sienne, qui les laissait sans secours ". Le 27, un syndic de Casole apportait au camp la soumission de ses concitoyens. Le 6 mai, un syndic de Menzano se présentait devant le « parlement » convoqué par le potestat. Là, devant lui et devant les anziani, il jurait sur l'Évangile, au nom des habitants de sa commune, qu'ils seraient ennemis de Sienne et de ses fauteurs, amis de Florence et dociles à ses ordres, enfin qu'ils ne recevraient que d'elle un potestat. Comme garantie ils engageaient leur avoir, et, en cas d'infraction au traité, s'obligeaient à payer mille marcs d'argent ou plus, à la volonté des Florenties ".

Laissant dix hommes à la garde de Casole, dont la sincérité dans la soumission lui inspirait toute confiance, Jacopino Rangoni ordonnait au vicaire de la voisine Semifonte de lui amener les gens d'armes de son vicariat, sauf deux cents, qui resteraient pour la garde des terres les plus rapprochées de la frontière ennemie. Aux instances de Sinibaldo Tornaquinci, potestat de Poggibonzi, il accordait au contraire que cette place importante ne serait dégarnie d'aucun de ses défenseurs. Des nécessités diverses dictaient ces mesures opposées, qu'il prenait dans la plénitude de son pouvoir, non toutefois sans avoir demandé l'avis des anziani et des capitaines de l'armée. Son projet était de dégager Montemassi par une démonstration contre Sienne, qui forcerait les Siennois à revenir

^{*} Connglio della Campana, II., v* 124, sp. Paoh, p. 32.

[.] Ibid., IX, 74, 116, 118 r. 20, 21, 22 avril 1260.

⁵ Lab. Montap , p 7 v Paeli, p. 22 Vilani, VI, 76 Stefani, II, 121.

^{*} Ils develent recesoir 20 sous par jour durant l'expédition et 40 après (Lib. Mont., p. 1, 27 avril).

[•] Bid., p. 11, 25 avril.

Ad sorum terram aptandam. s (Ibid., p. 5, 25 avril.)

vers lear patrie. Guido Novello, Farinata des Uberti, ne s'en doutaient point, car ils avaient offert et fait accepter pour la continuation du siège le concours de leurs exilés. Mais le comte Giordano, avec son comped'œit d'homme de guerre, refusait d'y envoyer, en dégarnissant Grosseto, un certain nombre de ses cavaliers, queiqu'on eût veté dix mille livres pour leur paie. Il se tenait comme en réserve, pour mieux faire obstacle au dessein qu'il devinait.

Ge dessein fut bientôt manifeste. L'armée florentine se détournait brusquement de la route jusqu'alors suivie, pour diriger vers Sienne la tente de la commune '. Il est probable que les circonstances ou des réflexions tardives déterminèrent seules ce changement de front. Marcher d'abord sur les Maremmes, si l'on voulait attaquer Sienne, c'était se condamner à un détour considérable par Verniano, la Badia a Isola, Stemmenano et Querciagrossa '; c'était par conséquent démasquer le but aux yeux des Siennois et leur donner le temps de se mettre en défense. Le 7 mai, à Verniano, l'ordre de marche était réglé par les capitaines. Au premier rang s'avançaient les archers, les arbalétriers de Florence et du contado. Au second,

Ibid., p. 122, 123, 25 et 24 avril 1960.

* Bid , p. 117 v.

4 Pour indiquer la direction que devait suivre l'armée, en dissit que la tente de la commune e tenterium commune Florentie e était transportée ici

on h (Lab. Mont., p. 6, 3 mai).

^{*} Connglio della Campana, IX, 112 r., 74 r., 115. Paoli, p. 22.

^{*} Le Libro de Montaperte donne en détail cet itinéraire. Le 5 mai, l'irmée part de la valia de San Regolo, près de Menzano; elle est le 6 à Verniano; le 8 à la Bacia a Isola, près de Montereggione, où elle resta jusqu'an 19; le même jour à Stemmenano; le 16 à la vella di San Stefano, cutre Querciagrossa et Sienne, le 17 sur les hauteurs de San Martino et de la Bedia di Vico. — Ainsi, dit M. Paoli (p. 24), Maiavolti dit à tort que l'armée perdit plusieum jours devant la porte de Camullia.

la cavalerie des trois sesti d'Oltrarno, du Borgo et de San Pancrazio, suivie de celle de Prato. Au troisième, le peuple de ces trois sesti, c'est-à-dire l'infanterie. Au quatrième, la cavalerie et au cinquième l'infanterie des trois autres sesti, qu'accompagnaient les Lucquois '. Au sixième la cavalerie et au septième le peuple des « amis » ou alliés*. Les routes étaient soigneusement gardées, pour que ceux qui venaient au camp, « surtout avec des denrées et marchandises*, » y pussent arriver, service bien nécessaire à mesure qu'en s'avançait davantage en pays ennemi, car les habitants y osaient attaquer les isolés et les traînards. Ce n'était plus qu'à ses risques et périls qu'on retournait vers Florence, tantôt pour y ramener des blessés, tantôt pour y prendre quelque objet nécessaire au service public ; encore fallait-il fournir des certificats de chirurgien, et promettre de rentrer au camp dans un délai de deux jours, de trois jours au plus*. Devant le danger croissant ne décroissaient point la discipline et ses salutaires rigueurs.

En apprenant le changement de front des Florentins, les Siennois s'étaient hâtés de rappeler toutes leurs forces, les milices qui assiégeaient Montemassi, les cavaliers du territoire qu'ils jugeaient nécessaires aux sorties, le comte

Voy., sur les Lucquois, Andres Dei, R. L. S., t. XV, 30.

Lib. Mont., page volunte entre les p. 19 et 20. Doc. publié par Ricotti,
 t. I. doc. E

^{* «} Precipue cum mercato. » Ranieri di Squarcialupi était préposé à ce service (14 mai. Leb. Mont., p. 11).

^{*} Baccio de Quarto, pour accompagner à Florence son frère blessé, devait apporter un certificat du chirurgion Berardo, et promettre de revenir dans les truis jours. — Un sedier qui allast chercher de la bourre s'engagesit à être de retour le surlendemain. « Causa reduci faciendi porram ad exercitum pro valles aptendis. » (9, 40 mm. Lib. Mont., p. 8, 9.

Giordano, « qui fut recu comme un dieu ». Les sujets autorisés à ne pas rentrer dans la ville avaient reçu ordre de causer du dommage à l'ennemi par des roberies et autres agressions. Le 17 mai, comme les tentes guelfes apparaissaient dressées à quelque distance, les gibelins entreprirent d'y porter le désordre et de contraindre le potestat à lever son camp. Mais, repoussés avec vigueur, ils ne purent l'empêcher de s avancer, dès le lendemain, jusque sous les murailles de Sienne, près du monastère de Santa Petronilla et de la porte de Camullia. Un plus grand effort devenant nécessaire, de cette porte on vits'élancer, avec un certain nombre de pedoni siennois, quelques compagnies d'Allemands, conduites par le maréchal du comte Giordano. Pour an mer au combat ces mercenaires, Farinata des Uberti, connaissant leur goût pour le vin*, les en avait gorgés sans mesure *. Avec plus d'ar-

Yey, plus haut, l. I, c. ur, p. 146.

^{* «} Recò singolare allegressa a quella città e a ghibellini da' quali in ricevuto a guita d'un toro addio. » (Ammirato, l. ll. t. l, p. 114.) Seton cet auteur, il n'arriva qu'après les combats des 17 et 18 mm, ce qui expliquerait l'accueil qui lui fut fait; mais M. Paok (p. 24) dit, d'après les documents mennon, qu'il avait eu le tomps de rentrer dans Sienne auparavant.

² Biccherna, XXIV, 57 v. Cons. della Camp., IX, 109. I'moii, p. 94.

^{*} Ce fait, rapporté par les Florentins (Villani, VI, 75, Stefani, II, R. 121), est contesté, mais il nous semble incontantable, souf le dessein machiavelique qu'on prôte à Farinata d'avoir voulu rendre les Allemanda impropres au combat pour provoquer leur défaite et le ressentiment de l'anfred. Sans doute, comme le dit Bellarmati (p. 73), Manfred n'eût pas esproyé de renforts s'il avait connu cette mae; mais fit-elle véritable, Farinata en suruit afors gardé pour lui le secret. Par cette simple raflemon, tombe l'argument de Bellarmati ; quant su fan lus-même, quoi de plus naturel que de riches gibelins dennaissent à boire à des gens qui allaient se faire tuer pour eux? Ce n'est pas leur faute, si ces gens burent trop R. Paoli (p. 26) dit qu'il ne résulte d'aucan document que les gibelins faisent les maitres à Sienns. It à raison ; mais en n'a pas besoin d'être le maître pour denner à botre à des soldats. Quel motif de supposer que les magistrate y fissent apposition? De quel intérêt peut-ul être de mer ici que l'armata sit pu faire

deur pour engager la lutteque de solidité pour la soutenir, ils se ruèrent sur les Florentins. Ceux-ci, surpris u premier choc, phèrent et s'enfuirent. Vainqueurs la veille, ils n'atlendaient pas sitôt une nouvelle agression. Ils croyaient voir, acharnées à leur poursuite, toute la cavalerie, toutes les milices des Siennois. Mais, revenus bientôt de leur méprise et de leur panique, ils firent volte-face et soutinrent le combat. Les Allemands, surpris à leur tour, mal solides sur leurs chevaux, s'obstinaient, dans les vapeurs de l'ivresse, à ne point battre en retraite. Ils furent très-maltraités. La bannière de Manfred tomba aux mains des vainqueurs, qui la traînèrent dans la boue en signe de mépris '. C'était ce qu'avait prévu et cherché le profond Farinata.

Sans importance comme sans gloire, cet engagement coûtait cher aux deux partis. Les Florentins s'en attribuaient tout l'honneur, e. c'est à eux pourtant qu'il fit

ce que firent quelques mois plus tard les chefs mêmes de l'armée, qui, de l'aven des chroniqueurs siennous, gorgèrent les Allemands au moment d'engager la batanile de Montapert: l'

Le fait est avoué per Beilermati : « Furono finalmente tutti ingliati a pezzi e la insegne regie da: Fiorentini in vilipendio atracciato per terra e sottosopra volte. » (p. 73.) — Ce qui sat excessal et invrassemblable, c'est que ce fût un dessem concerté d'avince pour « faire danser le roi Mazéred. »

comme da Stefani (l. II, R. 121).

Bellarmati (p. 75) avone 200 morts parmi les Siennois, sant compler les Allemands. Il se console en disant que les pertes des Florentins furent besucoup plus considérables : « Dalla parte des Seness, oltr's' Tedeschi furence 200 morti ; de Florentini, banché restaucere superiori, molte maggior numero morte, a Cette reconnaissance de la défaite ches un Siennois met à néant l'assertion contraire de Malivolti et de Tommasi, bien plus éloignés que lui des temps dont il s'agit. Ammurate confond ces deux engagements en un seul qu'il place au 17 mai. N. Paoli (p. 24) a très-bien montré par les dates des documents qu'il y faut voir deux actions séparées, l'une le 17, l'autre le 18, deux escarmouches, en un moi, au heu d'en grant combat.

perdre courage. Tandis qu'à Sienne le conseil de la Campana décidait à l'unanimité que les blessés allemands seraient soignés aux frais de la commune, indemnisés pour leurs armes et leurs chevaux, gratifiés de cinq cents livres', les chefs florentins s'apercevaient un peu tard qu'ils étaient comme en l'air sur ces collines de Vico et de San Martino où rien ne les protégeait contre un ennemi audacieux. Dans le premier moment de leur téméraire confiance, ils s'y étaient crus s bien en sûreté, qu'ils désignaient six officiers pour tracer des routes à travers le camp*, et promettaient pour tout cavalier pris dix livres de récompense, pour tout fantassin cent sous, s'il était de Sienne, trois livres, s'il était du contado . L'illusion perdue, ils sautèrent brusquement aux extrêmes, ne pensant plus qu'à retourner en arrière. Sur un tertre, en face de la ville, ils avaient éleve une tour pour y placer leurs cloches de combat. Ils retirèrent les cloches, remplirent la tour de terre, et en murèrent la porte, après avoir, au sommet, planté un olivier. Plus près, ils eussent jeté l'âne par-dessus les remparts; mais l'arbre de paix sur un édifice de guerre, c'était encore une insulte dont

* « Ad factondum fieri et amphari vias per campum cum uno ex familia potentatia. » (Leb. Mont., p. 11 v., 17 mai.)

⁴ On ne saurait donc sjouter foi aux vantures ni des chroniqueurs florentins qui prétendirent plus tard qu'aucun Allemand n'était rentré dans Sienne, ni des chroniqueurs siennois, qui voient les prauves d'un triomphe dans ces tous et ces recompenses, où il ne faut voir que des consolations pour le passé et des encouragements pour l'avenir.

^{*} Ibid., p. 12. Même recompense était accordes pour les prisonniers faits dans l'escarmouche du 17.

A Stefani, I. II, R. 121. — Ricotti (I, 45) dit qu'un siècle plus tard verdoysient encore sur cette tour les pâles femilles de cet olivier. On a peine à admettre qu'après la recraite des Florentins, ou tout au moint après la victoire de Montaperti, les Siennois n'aient pas arraché l'arbre et démoli la tour qui leur rappelment un souvenir blessant.

il fallait, faute de mieux, savoir se contenter. Le 20 mai, ils étaient de retour à la villa San Stefano, près de Querciagrossa, et le21, à San Donate in Poggio'. Ils tenaient l'expédition pour terminée. Leurs alliés d'Orvieto retournaient chez eux non sans mettre à sac le château de Montelatrone*, et eux-mêmes, prenant leur temps, ils faisaient à Florence, dans les premiers jours de juin, une entrée triomphale*. Ils triomphaient de peu de chose; mais leur orgueil dissimulait sa blessure et faisait parade de l'olivier planté, de quelques prisonniers chargés de chaînes, de la bannière royale traînée à terre et foulée aux pieds*. Les politiques sentaient bien pourtant que la campagne était manquée, que Sienne, après un mois d'émotions et de retard, redevenait libre d'assiéger Montemassi, et que pour un résultat plus sérieux il faudrait de plus grands efforts.

Cette fois encore, l'active Sienne prit les devants. Elle avait des ambassadeurs auprès de Manfred, elle lui en dépêcha d'autres qu'accompagnait un Allemand, chargé par les gibelins d'offrir vingt mille florins à ce prince et de lui représenter l'outrage fait à sa bannière! Ils par-

Lib. Mont., p. 12 v. Pack, p. 27.

* M. Paoli (p. 28) voit dans ce fait, qu'attentent les documents des archives de Sienne, une nouvelle preuve de l'erreur de Malavolti effirmant que les Florentins et leurs alliés se retirèrent en déroute. Montelatroue, voi d'Orem, diocèse de Montaleino, pays de Grosseto, à deux milles d'Armdono (Repetti, III, 407).

3 Stefani (II, 121) dit en jum, mais ce ne pent-être que dans les premiers jours. Il n'en aurant pas fallu dix pour revenir de San Donato à Florence Le potestat dut donc comper dans cette localite, sans doute pour épier l'occasion de quelque heureux coup de mais. Les renforts de hanfred étant arrivés à Sienne avant le 29 mai, il est à croire que tel fut le metif qui imposa le retour. Dès le 2 jum, on voit en effet les Sienness prendre leurs me-

sures pour entrer en campagne.

⁴Stefani, II, R. 121.

Aldobrands, La sconfitta di Montoperti, ap. Muccilan. San., 5, 7

taient à peine pour le sud que Provenzano Salvani rentrait à Sienne, amenant de sérieux renforts. Manfred lui avait donné un corps de cavaliers sarrasins, grecs, napolitains, allemands, tous désignés sous le nom d'Allemands'. Avec huit cents lances étrangères' on pouvait reprendre l'offensive. Après les avoir soigneusement séparées des Italiens', on envoya des secours à Montelatrone; on s'empara de Staggia, de Poggibonzi, de Montemassi; on dévasta la territoire de Colle, de Montalcino, de Montepulciano'. Pour échapper à la ruine, Montepulciano offre de prêter à Sienne le serment de fidélité, mais elle ne cherche, soupçonnent les Siennois, qu'à gagner du temps, et il lui faut se readre à discrétion'. De nouveaux ambassa-

Stefani, l. II., R. 192. Seion Villani (VI, 77) les vingt mille florins auraient été apportée par les ambassadeurs siennement et prêtés par la maison de binque des Salimbeni; mais il confond évidemment avec un empront fait à cette ma son et dont il sera question plus bas. — Quant à l'Adeinand, Stefani veut que ce fût un de ceux qu'on avait einmenés à Florence et depuis rendus à la liberté par voie d'ochange. C'est une trace de la version florentine selon laqualle tous les Allemands ausient eté tués ou faits prisonniers.

* Non modicam Saracenorum, Grecorum, Germanorum, et reguico-larum militum quantitatem. • (Ms. du Vatican, n° 4957, f° 85 v°. Liber multarum eputolarum, cité par Cherner, I.I. 509, append., n° 4.) — « De quali la maggior parte erano Tedeschi. • (Villani, VI, 71. Ammirato, I. II, 1. I, p. 113.) M de Cherner (III, 34) dit avec raison qu'on donnait le nom générique de Tedeschi à des corps de mercenaires très-mélés.

* Vilsni, VI, 77, 78. Une chronique récemment publiée, mais plans d'inexactitudes, dit 2000 (Chronicon de rebus en Italia gestis, p. 249).

* Le 29 mai, on avait assigné aux étrangers les deux tersi de San Martino et de Camullia, aux italians la terso di città (Consiglio della Campana, II, 134).

• D'après la place que M Paoli (p. 31) donne à plusieurs de ces faits de guerre, its seraient antérieurs à l'arrivee des renforts. Rien n'est moins probable, au lendemain d'an échec, alors que l'armée ennemie n'était pas encore rentrée dans Florence.

• 15 juin 1260, Consiglio della Campana, p. 153. — Voy. la lettre écrite le 5 juillet 1260 à Giacomo Caccisconti, marchand en France, par ses associés de Sienne, et publice par Fantani (Appendice alle letture di fami-

deurs s'acheminent vers la cour de Manfred : de nouvelles levées sont faites dans la ville et le contado 1. Un cordon de troupes s'établit en observation à la frontière florentine, à Montereggioni, à Montagutolo, à Vallistrove*. De fréquentes rencontres metient aux prises les corps qui battent la campagne, toujours au dés wantage des Florentins. « Ils avaient si grand' peur, disent des lettres authentiques de marchanda siennois, que, le plus souvent, ils n'attendaient pas l'ennemi et se laissaient chasser de colline en colline jusqu'à quatre milles de Florence', » Exagération, vanter e patriolique, que le parchemia portait dans ses plis aux régions les plus éloignées, pour glorifier Sienne aux yeux des étrangers. En fait, les magnats guelfes, qui, en temps de guerre surtout, étaient les oracles de la politique florentine, reculaient par calculplutôt que par peur. Pleins de mépris pour les milices marchandes, ayant presente à l'esprit la « mauvaise figure '» qu'elles avaient faite naguère au combat de Santa Petronilla, ils redoutaient pour elles la supériorité reconnue des cavalters allemands. Convaineus que ces mercenaires, payés pour trois mois à peine*, repren-

glia, 1857, et par Gargani (Della lingua volgare in Siena, p. 44). Nous nous servous de cette dernière édition. — Plusieurs documents de juin 1260 parlent des préparatifs des Siennois contre Montepulcione et Montalcine (Cons. della Camp., p. 141, 150, 154).

Conseglio della Campana, IX, 139, 154 v., 157. Proli, p. 31, 33.
 Strove, Valdistrove dans le val d'Elsa, château à trois mulles de Monte.

 Strove, Valdistrove dans le val d'Elsa, château à trois mulles de Montereggioni. — Montagutolo del Bosco ou de Valdistrove, même paça (Repetti,

V, 482; III, 266).

* c Âno si gran paura di noi e de' nostri chavaieri, ch'elino si schompisciano tutti e non aspetano in nama parte là ve eglino siano. — chaciando d'in pogio in pogio, come gativi e andaro ardendo e abrusciando in sino a presso a Firenze a quatro insglia. » (Lettre à Cacciacouti, loc. cut., p. 46.)

• a Mais vista. » Villani, VI, 78.

* Vulani, VI, 77

draient, ce temps expiré, le chemin de la Pouille, ils voulaient jusque là traîner en longueur. Ils y trouvaient d'ailleurs l'avantage d'attendre que Brunetto Latini revint de Castille et leur apportat l'alliance espérée du puissant Alphonse X4. Rien ne les put détourner de leur tactique, pas même le blocus de Montalcino, serrée pourtant de si près que les dix-huit buonuomini préposés avec le comte Giordano aux choses de la guerre", avaient reçu mission de détruire cette place dans les trois jours*. Ces fins politiques ne savaient pas, mais ils devinaient que les gibelins réfugies à Sienne étaient pressés d'en finir. Ne pas faire ce que souhaite l'ennemi leur paraissait non sans raison la ligne à suivre ; mais peut-être n'en voyaient ils pas assez les inconvénients, qui étaient de laisser croire Florence inférieure à sa rivale, et de décourager comme de fatiguer, en le gardant trop longtemps sous les armes, un peuple désireux de se remettre au travail. On n'ôte jamais impunément aux hommes la confiance, quand on médite de les conduire au combat.

Quoi qu'il en soit, la résolution des grands guelfes était prise, et l'événement se chargea de la justifier. Pour pousser Florence à l'action, Farinata des Uberti, Gherardo Ciccia des Lamberti et autres etilés florentins étaient convenus avec Provenzano Salvani d'un insidieux stratagème. Sans commander dans sa ville natale, Provenzano y exerçait une prépondérance que justifiaient ses talents comme ses services. En soutenant l'autorité des vingt-quatre, il

On a vu plus haut que Brunetto Latini ne devait revenir qu'après l'issue. de a lutte (Villon, VI. 74. — Ammirato, I. II, t. 1, p. 123).

¹ Ces buons nomini élus le 22 juin, à cason de six par terzo, devaient rester en charge jusqu'au 31 juillet Consiglio della Campana, IX, 154 v., 157. Paoli, p. 52).

** Ibid , p. 141 v*. Paoli, p. 33.

grandissait habilement la sienne. Ses propositions, presque toujours, étaient adoptées dans les conseils. De son aveu, deux frères mineurs partirent pour Florence, chargés de dire aux anziani que la seigneurie de Messer Provenzano paraissait intolérable aux Siennois comme aux exi és, et que, pour en secouer le joug, ils livreraient volontiers Sienne aux Florentins, si les Florentins leur remettaient dix mille florins d'or et poussaient en avant une forte armée, sous prétexte de ravitailler Montaleino. Quand on verrais sur les bords de l'Arbia flotter leurs bannières, on leur ouvrirait la porte Santo Vienes, par où l'on va de Sienne vers Arezzo, en traversant ce cours d'eaus.

Ayant présenté aux anziani leurs lettres scellées, les deux franciscains déclarèrent que la chose était de conséquence et qu'ils ne pouvaient s'en ouvrir qu'à un petit nombre, dans le plus grand secret. Deux de ces magistrats furent désignés pour les entendre : l'un se nommat Gianni Calcagni de Vacchereccia*, issu sans doute de la famille qui avait fourni jadis un inquisiteur contre les patarins; l'autre, de nom inconnu, était appelé Lo Spedito, l'expéditif*. Dans la sombre nef de Santa Reparata

[•] Bante l'appelle Seré et croit de sa part à une asurpation dent il le punt en l'envoyant au Purgatoire (X., 121). Il était si pen un despote qu'il s'en alleit un peu plus tard simple potestat à Montepulciano (voy. Malavelti, part. II. I. f. 14 v'). Ammirato a dit le mot juste : « Cittadino di tanta autorità in Siona, che quasi per lui tutte le cose pubbliche si governavano. » (L. II. t. l., p. 114.) II. de Cherrier (III., 103) l'appelle capitaine du peuple. Il ouble ou ne sait pas que cette charge, à Sienne comme à Florence, n'élait donnée qu'à des étrangers.

Aujourd'hui Porta Pispini.

³ Villani, VI, 77. Stofani, I. II, R. 123.

C'est-à-dire du quartier de Vacchereccia, dans le Sesto de San Pier Scheraggio.

V.ilani, VI, 78. Ammirate, I. II, t. 1, p. 120.

eut lieu l'entrevue. Les serments échangés devant l'autel et sur les saints évangiles, on ouvrit, on lut les lettres. que confirmèrent, que développèrent de vive voix les mineurs. Avec « plus de bonne volonté que de bon sens " ». les deux anziani tombèrent dans le piége, et leurs collègues après eux. De leur bourse ou de celle de leurs amis, ils tirèrent en peu d'heures les dix mille florins exigés', puis, convoquant le conseil des grands et du peuple, ils soumirentà ses délibérations, sans rien divulguer du secret, le dessein de ravitailler Montalcino, non par surprise, comme on faisait souvent, mais a oste, c'està-dire avec une grande armée, en expédition régulière. Stupéfaits de cette motion, les magnats guelfes crurent devoir la combattre. Ne savaient-ils pas la guerre mieux que les popolani, eux qui s'étaient mesurés avec les Allemands ?? En leur nom porta la parole ce « sage et vaillant » Tegghiaio des Admari * que Florence peu auparavant donnait pour potestat aux Arétins. La commune, dit-il, pouvait laisser à ses alliés d'Orvieto le soin du ravitaillement. Si l'on savait attendre, les mercenaires de Sienne retourneraient avant peu vers leur roi, qui les envoyait, mais ne les payait point. - Vous avez peur, interrompit grossièrement Lo Spedito; regardez dans votre haut de chausses*. -- Vienne la bataille, répliqua vivement l'orateur, vous n'oserez jamais me suivre où j'irai me placer. — Cece Gherardini se leva à son tour pour com-

Villani, VI, 78 Stefani, II, 123.

^{· 1} quali traportava più volontà che fermezza (Vilani, VI, 78).

<sup>Sapeano più di guerra ch' i popolan. (Villani, VI, 78).
Savio e prode (Villani, VI, 78).</sup>

Che si cercame le brache, se avesse paura (Villani, VI, 78). — Stefani (II, 123) développe le mot et par la l'explique : « Messere, chi vi cercasse le brache, si vedrebbeno piene di paura ; cercalevele, che già sono piene »

battre la proposition des anziani. Mais impatients d'en sinir et de lui imposer silence, les anziani usèrent de la loi qui entourait les discussions de mille freins'. Cece offritde payer les cent livres dont était puni quiconque parlait malgré les magistrats, pourvu qu'à ce prix, ils lui permissent quelques mots. L'amende doublée pour toute réponse, il se déclare prêt à en verser le montant, à compter sur le champ quatre cents livres, et tout ce qu'on voudrait, pourvu qu'on lui laissat la parole. Menacé ensin d'avoir la tête coupée: — J'ai de quoi la payer, dit-il, mais je la garde . — Tristement il se rassit alors et laissa les chess aveuglés de la commune arracher à l'assemblée un vote d'acquiescement à leur teméraire dessein .

L'entreprise, au demeurant, était populaire. Ces marchands que les nobles accusaient de tiedeur vinrent spontanément sous les enseignes de leurs compagnies. Il n'y eut pas une famille dont un on deux membres au moins ne servissent à pied ou à cheval. Pour grossir les rangs de l'armée, on y admit, on força d'y entrer les

* Ond' egli disse che bene aves di che pagarla, una volcala serbore e non pagare (Stefam, II, 123).

Les mêmes. — Malavolti (port. II, p. 14-15) réfute avec grand som ce récit des chronsqueurs florentins. Ses arguments, au premier abord, paraissent spécieux; mais ils out été reduits à néant par M. Paoli (p. 36-39).

* E di l'irenze vi su di ogni case uno (Stefani, II, 123). — E non rimase in l'irenze casa nè famigha che non vi andasse alcuna persona a prode o a cavallo almeno uno per casa e di tale due. (Villani, YI, 78.)

c / Google

Item quod nullus presumat contulere vel arengare super aliquo quod non sit principaliter propositum per D. Potestatem vel aliquem alium loco sui. Et qui contra fecerit, in soldos 60 florenorum parvorum vice quolifiet puniatur, et plus et minus ad voluntatem D. Potestatis. Et quidquid dictum vel consultum contra propositum nec valeat nec tenest (15 januar 1984). (Ordinamenti del potesta, distisi in 56 articoli. Provincioni, t. I. a. 1. p. 12.)

gibelins résidant encore à Florence, sans soupçonner qu'ils pussent, au moment critique, faire défection. Avoir un grand nombre d'hommes sous les armes semblait à des magistrats populaires un gage assuré de victoire. Ils portèrent à mille le nombre des arbalétriers. Il demandèrent à chaque popolo ou subdivision des sesti de la ville et des paroisses du contado⁴, le quart de son contingent, les plus jeunes et les plus exercés de ses citoyens, pour le corps des archers⁸. Aux huit cents chevaux des cavallate urbaines ils en adjoignirent cinq cents engagés au dehors. Toutes les communes guelles qui avaient tagria ou lique avec Florence⁸ envoyèrent scrupuleusement ce qu'elles devaient de cavaliers et de fantassins:

Lucques	1860 h.	S. Gemignato	1500
Pistoia.		Val d Elsa	
Prato	1500	Arcseo	2000
Volterre	2000	Orvieto	2000
Colligiane.	1400	Comte Aldobrandino da Pitagliano.	4900
S. Miniato,	1400	Papo Visconti de Campiglia	600
		Lombardie.	

Ces chiffres, que donne un chroniqueur siennois, Niccolò Ventura, sont confirmés par les documents comme par

Lab. Montap., p. 80, Paoli, p. 39.

La taglia c'était la port de dépense et de contingent que devait fournir chaque allié. Nois ce nom s'étendait à la ligue elle-même et en devenait synonyme. Le chef de la taglia était ordinairement le potestat de la commune la plus forte ou la plus renommés. Des comentions écrites et jurces himitent la limite, la durée, la sa son, le but, le nombre des bomines à cheval et à pied, enfin le mode de payement (Voy. Ricotti, f. 136).

* La Sconfilta de Montaperti, sp. Miscell. San., p. 34. - M. Psoli

Les chiffres suivants permettront de comprendre ce qu'était un popolo : Oltrarno avait un contado de 144 popole, gouvernés par 114 rettori; le Borgo, un contado de 22 punieri ou parousses et de 222 popole (Lib. Montap., p. 23-30, 31-40). Ces divisions sont presque infinitesimales. Chaque piviere a un gonfalomer, chaque popolo des rettori et massari. Le piviere de Fiesole qui compte 193 hommes, a 14 popole, le pivier d'Acque, 25 h. et 3 popole; ainsi des autres. (Lis. Montap., p. 72-79.)

les autres auteurs dignes de foi. A ces vingt-cinq mille hommes, tant à pied qu'à cheval, si l'on ajoute les Florentins, on arrive au chiffre de trente mille hommes, presque conforme à celui de Villani, qui est de trente mille pedoni et de trois mille cavaliers.

C'etait là, pour le temps, une armée considérable, et même « magnifique, » comme écrivaient les contemporains. Mais elle avait ses secrètes causes de faiblesse. Elle était composée en partie du contingent de villes qui, comme Arezzo et Pistoia, n'avaient été englobées qu'à leur corps défendant parmi les guelfes. Des gibelius forcés à combattre dans leurs rangs n'y pouvaient faire qu'une médiocre figure, recourir peut-être à la fuite ou à la trahison. Dans la dernière quinzaine d'août, le po-

(p. 40) relève judicieusement l'erreur de Ventura, qui fait de ces 25 mille hommes autant de cavaliers. A part ce détail Venturs mérite confiance, carayant, comme Siennois, intérêt à grossir le chiffre des ennemis, pour relever la giorre de sa patrie, il le donne un peu momdre que Villant luimême. Saba Malaspina (I. II, c. 4, R. I. S., t. VIII, 802) confirme Ventura (qui armatorum triginta milha continenat). Villani passo sous silence le contingent d'Arenzo, mais il est prouvé par une chronique inclute de la famille Assa, communiquée à M. Paels (p. 40, z. 1), et par Leonardo Brum. (Hist flor , 1 H, ann. 1269). Seulement cette chronique parle de 5000. Arctins, et Brum dit que ce contingent formait la plus grande partie du people d'Arexto. Les chiffres de Ventura ont été sans doute un peu arrangés. pour arriver à un compte rend ; mais il ne faut pas demander aux écrivains de ce temps une précision absolus. Les historiens de Sienne ne méritent par la même confiance. Malavolti (part. II, 1: 1, 1: 17 🗂 denne 48 indle hommes aux guelfes, dont 8 mule carabers. D'autres témorguages vent mqu'à 56 mille hommes (Paols, p. 40, p. 5).

Villani, VI, 79. — Cf Dai Borgo, t. I. part. I, p. 556. Canestrini, Arch. stor., XV, 24. Rucotts, I, 154-149. — Selon Stefani (II, 125) il y avatt 5000 h. i cheval, y compris les 800 des canallate florentines, et en-

viron 35 mille pedone.

Ivimus cum magnifico exercita nostro (Lettro des guelfes de Florence à Conradin. Liber multarum spisiolarum, ms. du Vatican, Cherrier, III, 840, conrad.)

510, append).

On trouve dans Villani (VI, 19) la fable madmusible de deux autres momes (altri frati) euvoyés de Sienne à Florence pour provequer les grands testat' se mit en marche vers Montalcino". La Martinella ne sonnait point, car la guerre était commencée; si l'on avait suspendu de fait les hostilités, il n'était intervenu aucune suspension d'armes. A la garde de Florence restaient trois compagnies d'arbalétriers, trois d'archers, trois de sapeurs, c'est-à-dire une de chacun de ces corps pour chaque groupe de deux setti". L'escorte du carroccio était la même que dans la campagne précédente; mais douze nouveaux capitaines, élus le 1" juin pour le reste de l'année, remplaçaient les précédents", et Jacopo des Pazzi, « homme de grande valeur », portait le genfalon de la cavalerie.

L'ayant arraché du sol à la porte romaine, avec ses autres bannières. Jacopino Rangoni prit sa route non comme précédemment par le Val d'Elsa, mais par le Val de Pesa; c'était la plus courte pour gagner, au sud-est de Sienne, les hords de l'Arbia, où il devast attendre que la porte Santo-Viene lui fût ouverte par les prétendus conjurés. En tête marchait le « victorieux » carroccio, entouré de la cavalerie pesante et suivi de la cavalerie légère; puis la Martinella avec l'infanterie, les pacesari,

gibelins à la trabison. Rien n'est moins rare dans les auteurs de ce temps que le double emploi du même fait. Ici, ils veulent évidenment expliquer par avance la trabison de Bocca des Apert.

Décision prise le 15 juillet (Lib. Montap., p. 81)

⁴ Les auteurs ne le nomment pas, ce qui prouve que c'était encore Jacopino Rangoni. A peine est-il besoin de mentionner la version des Siennois qui donnent pour chef sux guelfes un certain Überto Ghibellini (Ventura, p. 69). Il n'y svait pas de famille de ce nom à florence (Voj. Paol., p. 41).

Cum ivimus cum magnifico exercita nostro ad municodum nobile castrum Montealcanum. - (Lattre des guelfes à Conrada, loc. cit., ap. Cherrier, III, 510).

⁴ Le livre de Nontaperti (p. 80) donne leurs nome, sauf le cinquième, On les trouve reproduite dans Ammirate. Yoy. Paoli, p. 41.

les archers, la salmeria, ou équipages et bagages, les saccomani ou valets. Le 25 août, l'armée était à San Donato in Poggio, le 29 à Ricavo, le 31 à Monsanese, le 2 septembre à Pieve Asciata, petite paroisse du Val d'Arbia, à six milles au nord de Sienne, sur la route d'Aresso. Nul pourtant n'accomplissait les promesses des deux franciscains. Las d'attendre, le potestat envoya des ambassadeurs aux vingt-quatre qui gouvernaient Sienne, pour leur intimer de se soumettre. En vue d'appuyer cette intimation hautaine, il continua d'avancer vers la ville ennemie, et fit dresser les tentes à Monselvoli, localité boisée du Val de Biena, entre ce cours d'eau et la Malena qui se jette dans l'Arbia près du château de Montaperti.

Les Siennois n'étaient point pris au dépourvu. De vingtcinq mille hommes seulement, mais plus homogène que celle des guelfes, leur armée ne contenait que des gibelins de bonne volonté. Dans le danger public, toutes les divi-

* docte die jovis precedentis, ij septembris et die veneris vemente...

apud plebem de Assata (Lib. Mont., p. 105 v*).

z Ventura, p. 54. Paoli, p. 45.

Malavaki, part. II, I. 1, f*15 r*. — Karangone (R. L. S., suppl. 1, 595).
 Paoli, p. 41.

"On n'est pas, à beaucoup près, sussi certain des chiffres pour l'armés siennoise que pour l'armés florantine. Malavolti (p. 17 r') dit 14,500 h. Mais comment Ventura, si exact pour les guelfes, le serant-il moins pour les gibelins? Or, il donne à Sienne (p. 58) 19 milie pedoni, 800 Allemands à cheval, 200 cavatiers de la commune, 200 nobles de Sienne, en tout 20,200 combattants. Mais on se voit dans ce nombre ni les guelins florantins, assex nombreux pour que Muratori (R. I. S., t. XV, 33) reprende Andrea Dei d'avoir dit dédaigneusement « quaiche fuoruscito. » ni les gibelins (ugitifs d'Areszo (Voy. Paoli, p. 40), ni les 5000 soldats d'ellie que Pise avait envoyés, comme le dit Marangone (p. 525) et comme le

Canestrini (Arch. stor., XV, 22). Cet ordre adopté alors, fut sum désormas, sant de légères modafications, toutes les fois qu'une armée florestine entrait en campagne.

sions de parti s'étaient patriotiquement effacées : au pouvoir on avoit appelé les plus ardents à la défense et à la gloire de Sienne, les plus capables de la servir '. Les Allemands de Manfred et le comte Giordano, les exilés de Florence et le comte Guido Novello, ceux d'Arezzo et leur évêque Guglielmino des Uberti 'étaient de sûrs auxiliaires. Sienne avait espéré, paralt-il, des contingents qui ne vinrent point 'et qu'elle dut remplacer, dans ses châteaux, par quinze cents cavaliers de ses cavallate '; mais dans de solides murailles elle trouvait, pour une guerre défensive, un supplément de forces qui la mettait au moins de pair avec l'ennemi.

Le jeudi 2 septembre, en l'iglise de San Cristofano, où se réunissait d'ordinaire le Conseil général du peuple, furent reçus les ambassadeurs florentins. D'un ton arrogant, sans même saluer, dit-on', ils signifièrent les volontés de la ligue guelfe. Les murs de Sienne devaient être abattus sur plusieurs points, afin de livrer passage à l'armée

prouve Pai Borgo (Diss. 6), ni les 1300 de Cortone (Pacil, p. 42, n. 4).

— Il paraît clair que les Siennois, sauf le sincère Ventura, ont dammué à dessein la force de Sienne, pour rehausser d'antant le succès. La contradaction est choquante chez Malavolu. Il admet 3500 Allemands, 3000 étrongers stipendiés, dont les gibelins de Florence, qui faisaient la guerre leurs frais, 3000 h. du contado et seulement 5000 Siennois; tout le reste pour lui n'existe pas.

¹ Neil' essercito de' Sanesi combatterano non meno i guelfi per la malute e gioria della patria che si facessono i gibbellini, così perchè unitamente l'una parte e l'altra partecipava del governo della città, come perdià il timora del neimo esterno tenera uniti gli animi de' cittadini (Malavolti, loc. cit., P 17 v*).

* Chronique inédite de la famille Assi. Paeli, p. 49-

Non bebbono auto di gente come speravano. (Malavolti, loc. cit.)

* Paoli, Le cavallate fiorentine (Arch. stor., 5* serie, t. I. part. 2, p. 59),

• Senza nessuna riverenza o saluto (Ventura, p. 34-37). M. Paoli (p. 43) ne crost pas à ce détail. Il est pourtant brea vraisemblable, et pent l'infatuation de gent qui se croyatent assurés de la victoire.

guelfe; le capitaine guelfe instituerait une seigneurie dans chacun des terzi de la ville, et pourrait élever une forteresse dans l'enceinte même, à Camporeggi!. Sienne cesserait de molester Montalcino et livrerait les exilés gibelins, faute de quoi elle scrait traitée avec la plus grande cruauté! Pour la première fois, Florence avouait son dessein de soumettre sa rivale. Pleine de confiance dans sa belle armée et dans le concours de ses alliés, elle ne craignait guère Manfred si éloigné, que représentait en Toscane une poignée d'hommes, et elle tenait pour facile une guerre maugurée par deux succès maignifiants, sinon douteux, que son imagination et le temps transformaient de plus en plus en deux grandes victoires.

Les vingt-quatre promirent froidement de délibérer et congédièrent l'ambassade. Le même jour, ils communiquèrent au Conseil ces insolentes sommations. Quelques citoyens, dans leur excessive prudence, proposaient de céder et d'abattre un pan de muraille, pour éviter de plus grands malheurs. Sur l'avis de Provenzano Salvani, on sursit à toute délibération, et l'on fit prier le comte Giordano de se rendre dans l'assemblée. Il y vint suivi de ses seize connétables ', de son sénéchal et de son interprète, car pas un de ces Allemands, paraît-il, n'entendait l'italien. A peine entrés dans l'église, ils se découvrent, s'inclinent, écoulent la communication qui leur est faite, et, après s'être consultés, déclarent avec de

Lieu sinsi nominé parce que Henri VI y avait campé en 1194. Voy. la trad. des Miscellanes sancie, par le duc de Dino, p. 141.

^{*} E in quanto non vi paia, aspettate lo esercito con grandissime crudeltà (Aldobrandi, ap. Missell. San., p. 4). Cf. Malavolti, part. II, . 1, p. 15.

² Officiers qui portaient la bannière de 50 hommes. Il y en devait donc avoir 16 pour 800 hommes

vives démonstrations qu'ils défendront énergiquement la ville. En récompense, le conseil leur alloua aussitôt un mois de double paye. C'etait une dépense de cent mille florins environ1. Les vingt-quatre ne les ayant point, un riche marchand les leur prêta. Il se nommait Salimbene Salimbeni et descendait d'un des croisés de Pierre l'ermite*. Courant à sa demeure, il en rapporta ses florins sur un chariot recouvert d'écar.ate, orné de branches de laurier, et offrit une somme double, si la commune l'en requérait*. Chargé de montrer aux ambassadeurs ces richesses et de leur répondre, il leur dit publiquement que Sienne avait dessein de fortisier ses muraitles, non de les abattre, et que son armée irait au camp des guelfes, voir s'ils avaient la force dont ils se vantaient. Le comte Giordano ayant ensuite, sur le seuil de l'église, distribué les florins à ses soudards, on les vit, dans leur allégresse, se livrer à des danses effrénées, chanter des refrains dans leur langue, dont les rudes sons blessaient agréablement, ce jour-là, les oreilles italiennes, se répandre ensuite dans la ville et y acheter tout le cuir qui s'y trouvait, pour harnacher leurs chevaux et s'équiper eux-mêmes. Afin de satisfaire à leurs demandes, ébénistes, tailleurs, tous les méters compétents se mirent à l'œuvre, sans relâche comme sans retard.

Note du duc de Dino, p. 143.

Che non si mirasse a' denam, che quando quegli saranno logri, ne pres-

tarebbe altrettanto (Cren. sen., sp. Paoli, p. 84].

Ventura, p. 35-41.

^{*} Gronaca senese del secolo XIV, ap. Pools, append., p. 85. Ventura (p. 35, 36) del 118 mule florins.

⁴ E not vi rispondismo che noi aviane animo d'acresciar le mura, è non diminuirle. E attendete a buona guardia, che noi vi vereme a tro vare al campo con armata mano, e provaremo se sarete tanto forti quanto vi fate (*Ibid*).

Le peuple, cependant, encombrait la place des Tolomei et les rues adjacentes. Il appelait de tous ses vœus des mesures énergiques, une forte concentration des pouvoirs. Les vingt-quatre en conférèrent d'illimités à un citoyen estimé, Buonaguida Lucari. Ils lui reconnaissaient jusqu'au droit de vendre ou d'engager Sienne et son territoire. Le premier acte du dictateur fut de consacrer Sienne à la Vierge Marie. En chemise, la corde au col, la tête et les pieds nus, il s'achemina vers la cathédrale, suivi de citoyens dans le même appareil, dont la foulc grossissait à tout instant. A haute voix il suppliait la glorieuse Reine du ciel de délivrer la commune des lions qui la voulaient dévorer, et la multitude répondait en implorant miséricorde. Arrivé dans l'église, dont les cloches sonnaient à toutes volées et où l'évêque, au chast des psaumes et des lituries, invoquait de son côté la protection divine, il se prosterna devant lui et en recut le baiser de paix, que toute l'assistance, à leur exemple, se donna sur la bouche, L'évêque recommanda le pardon des injures et prescrivit une procession solennelle. Au moment même il y fut procédé. En tête on porta un crucifix sculpté, aujourd hui encore ornement de la cathédrale, où il rappelle ces jours de patriotique émotion'. Venait ensuite le clergé, précédant, portant, entourant un dais sous lequel la Madone était exposée à la vénération publique. Par derrière, pieds nus, l'évêque, les chanoines, le syndic, ayant toujours la corde au col, le peuple, les femmes, récitant des oraisons. L'imposant cortége se rendit à San Cristofano, siège en quelque sorte du gou-

⁴ Il est au-dessus du premier autel à mais, gauche, après la chapelle de Ban Grovann (Note du duc de Dino, p. 146, n. 10,...

vernement, puis il revint à la cathédrale, où les confessionnaux furent assiégés toute la nuit¹.

Ge temps du repos, qu'une population pieuse donnaît à la pénitence et à la prière, le syndic et les vingt-quatre le consacraient à délibérer sur les mesures urgentes. Le lendemain, au lever du solcil, elles étaient promulguées. Le peuple, appelé aux armes, les prit avec empressement, et avec lui les ecclésiastiques eux-mêmes *. Le potestat Francesco Trogbisio recevait la dignité de capitaine général *. C'était l'usage, et l'on s y conformait, non toutefois sans que le nouveau capitaine et les autres magistrats se déclarassent prèts à suivre les conseils du comte Giordano , nécessaire marque de déférence envers le représentant du prince que Sienne reconnaissait pour suzerain. Au potestat, d'ailleurs, pour une cause inconnue, succéda presque aussitôt, comme capitaine général, le comte Aldobrand.no de Santa Fiore. Ruffredo d'Isola, capitaine du peuple, était préposé à la garde des portes et des murailles. Les délégués aux choses de la guerre devaient rester en permanence dans la ville, pour y comprimer, s'ils levaient la tête, les partisans de la paix .

Sur ces entrefaites pénétrait, dit-on, dans Sienne un popolano florentin, envoyé par les gibelins de l'armée guelfe. Gibelin lui-même, en souvenir de ses nobles ancêtres, et comme pour se relever de sa décadence, Reggente des Razzanti avait mission d'avertir les exilés

* Ibid., p. 47-50.

(Am. 1260)

Ventura, p. 44-45.

Malavolti, part. II, l. I, f 16 v.

Del qualo si referiva ancora il podestà e il magistrato (Malavolti, part. II, I. I, f° 16 r*).

Malavolti, ibid.

[·] Il appartenant à une famille dont une partie étant guelfe, comme nous

et les Siennois du danger qui les menaçait. Ses amis et lui, ne voyant que la puissante armée dont ils faisaient partie, ne se figuraient pas que Sienne lui pût opposer une longue résistance. Mais Farmata des Uberti et Guardaccia des Lamberti en jugeaient autrement. Après avoir oui l'émissaire, ils le gagnèrent à leurs vues et obtinrent qu'en public il dirait l'opposé de ce qu'il venait de dire en secret. Reggente donc, ayant placé sur sa tête une couronne d'olivier « qui signifiait victoire ', » parcourut à cheval la place des Tolomei où les citoyens étaient assemblés, et les principales rues où il espérait rencontrer des Allemands. Ses paroles en partie véridiques, en partie mensongères, diminuaient de moitié l'effectif de l'armée guelfe¹, la représentaient manquant de bons chefs comme de concorde, montraien, les gibelins incorporés prêts à faire défection dès que paraîtraient les Siennois, présageaient à ceux-ci une sûre victoire, s'ils altaquaient franchement". De tels propos trouvaient créance, « Il n'y avait pas un homme, pas une femme, pas un enfant qui ne s'écriât, plein de bardiesse : « Nos ennemis sont vaincus; maintenant vont succomber les séculaires oppresseurs de la Toscane . »

l'avons vu au chapitre précédent (p. 454) et sans douts à la branche guelfe, puisqu'il était, en 1258, resté à Florence, mais il était dès lors un guelfe tiède, ou il avait, depuis, changé d'opinion.

1 Con una gharlanda da ultro che aveva un capo, che significara la vitto-

ria (Stefam, li., 123).

* Che i Fiorentini erano la metà meno ch' e' non erano (Ibid.)

* Vilaro, VI, 79. Stefani, II, 125. Ni les Siennois ni même M. Paoli ne souffiest mot de ce curieux incident. Il n'a pourtant rien que de vraisemblable. Seulement les Florentini le placent avant la fière répoise finte aux ambassadeurs, et nous pensons qu'il est bien plus naturel après, quand tout doute a dispara sur la résolution des Siennois.

Nullus var arat, mulier, sive puer qui non seus clamorel audicter :

Le vendredi matin 3 septembre, tandis que les fammes recommençaient processions et prières, l'armée siennoise sortit de la ville '. Au premier rang s'avançait le gonfalon communal, suivi du carroccio, d'où flottait une bannière blanche. C'était la couleur du roi Manfred et tout ensemble du terzo de Camullia. On aurait dit, su vant un chroniqueur, le manteau de la Vierge Marie . Après avoir traversé le Bozzone, gros ruisseau qui, coulant à l'est de la ville, va se jeter dans l'Arbis, les Siennois s'établirent sur la colline de Monte Ropoli, entre ces deux cours d'eau. Sous leurs yeux et à leurs pieds ils avaient la verdovante vallée que coupent l'Arbia, la Malena, la Biena; en face, au sud-est, la colline de Monselvoli, presque parallèle à Monte Ropoli, et qu'occupait l'armée guelfe. Entre les deux camps, ils voyaient le Piano delle Cortine cette partie de la vallée qu'enferment d'un côte la Biena, de l'autre la Malena, et au milieu le Poggiarone, petite élévation de terrain qui convrait l'armée florentine, déjà protégée par les trois rivières, sans l'empêcher de voir l'ennemi venir de loin. C'étaient pour les guelfes de bonnes positions défensives; mais leur rôle é.ant l'offensive, comment négligeaient-ils d'occuper le Poggiarone et même Monte Ropoli? Alors, en effet, les Siennois, s'ils persistaient dans leur dessein d'attaquer, auraient dù prendre ces deux collines en quelque sorte d'assaut, et leur seule ressource, après un échec, eût été de rentrer

Nunc inimici nostri victi sunt; nunc casum sunt qui tanto tempore Tusciam vexaverunt (Minorite florentine gesta emp., 2p. Bohmer, IV, 655].

4 Yentura, p. 50

Aldobrandi, p. 10, 11.

⁵ Ce nom signific grande hauteur, mois il ne répond guère aux proportions de cette colline, surtout ai on la compare aux deux autres qu'elle sépare.

en ville et de s'y réduire à la condition d'assiégés 1.

Profitant de la faute commise, le comte Giordano se lata d'occuper la partie de la vallée qui sépare Monte Ropoli du Poggiarone. Pus, afin de tromper les ennemis sur le chiffre de ses forces, il usa d'un stratagème singulier. Tandis que sur les hauteurs de Monte Ropoli un rideau d'hommes d'armes masquait les mouvements des autres, ceux du terzo de San Martino, après s'être montrés revêtus de sopravesti ou cottes rouges, redescendirent en arrière à la rencontre de ceux du terzo di città, revêtirent comme cux des sopravesti vertes et reparurent avec eux sur la colline, pour se montrer aux Florentins. Même manège quand arrivèrent les milices du troisième terzo : on vit apparaître un grand nombre d'hommes revêtus de sopravesti blanches et noires. Le contingent de Camullia en paraissait doublé.

Voy. Carpellini, Rapporto della commissione istituita dalla società senese di storia patria municipale per la ricerca di tutto che in Siena si riferisce a Dante Alighieri, dins le Butlettino de la societé, t. 1, p. 44. Paoli, p. 49

 Les textes ne sont pas d'accord sur la couleur de ces dernières, noires suivant les uns (Chron, caee par Paoir, p. 85), blanches suivant les autres Venture, p. 50-52). M. Paoli, pour les mettre d'accord, dit blanches et noires. Un peut conclure, en effet, de cette contradiction même, qu'il devait y en avoir des deux couleurs. Mais i, révoque en doute le fait luimême (p. 51., pour cette rasson qu'on ne saurait admettre qu'il y sûtà Sienne tant de sopravests de rechange. Comme tous les chroniqueurs sienpois en témoignant, on peut penser qu'il y avait un excédant, paisque, selon Malavolti (f. 17 r.), Sienne nobtint pas tous les renforts qu'elle attenduit. Le disent que ce ne furent pas tous les hommes d'armes des deux dermers terza qui jouèrent cette comedie, mais un certain nombre, on doit être dans la vérité. Soulement M. Paoli, croit que le changement de sopraveste dut s'opèrer en avant, à l'ombre du Poggiarone. Cela est inadmissible. Les bommes du preguer *terzo* ailant à la rencoatre de ceux du second, ne pouvaient que refaire le chemia dejà fait. C'est donc à l'ombre de la colline de Nonta Ropoli, et non du Poggiarone, que dut se faire l'échange. Le n'est pas de notre part une hypothese. Ventura det en effet que le terso de S. Mar-

Ces marches et ces contre-marches, ces milicas si nombreuses en apparence, ces couleurs voyantes qui les signalaient aux regards, portèrent un trouble étrange dans l'esprit des guelfes alliés. Ils n'avaient pas cru à une résistance sérieuse, même derrière les inurailles de Sienne, et ils vovaient les Siennois venir hardiment à leur rencontre. Ils ne pouvaient deviner l'adroite manœuvre qui faisait, comme dans une pompe de théâtre, défiler devant eux, sous des costumes divers, deux fois les mêmes ennemis. La superstition s'en mêlant, le rouge devenait un présage de sang; le vert, de mort; le blanc et le noir, de captivité. Une vision nocturne ou une consultation du diable, qu'il tenait, dit-on, enfermé dans une fiele, apprit au potestat Rangoni, nécromancien renommé, que la mort pour lui était à craindre dans le cas seulement où il se trouverait entre le bien et le mal 1. Comme il campait entre la Biena et la Malena, il tint sa mort pour certaine, fâcheuse disposition pour marcher au combat et y conduire les autres. La nuit suivante, un phénomène naturel porta au comble ces terreurs superstitieuses : une sorte de brouillard blanc ayant enveloppé le camp siennois ainsi que la ville, des deux parts on y vit le manteau de la Madone, signe évident de sa protection pour le peuple

tino descendit à la rencontre du terzo di città qui ne s'avançait qu'en seconde ligne. Ce ne pouvait donc être en avant. Le stratagème, d'ailleurs, n'etait sur qu'à cette condition. Exécuté entre les deux collines et, non à l'ombre de la plus éiniguée des guelfes, il eût suffi, pour l'éventer, qu'un guelfe hardi gravit le l'oggiarone. Cela pouvait être fait sans trop de danger, dans un temps où il n'y avait pes d'armes à feu

4 a El capitano del Fiorentini al era negromante e aveva il diavolo rinchiuso in una lampolla, e si 'l constrense, e dimandò se doveva morire di quella bataglia. E 'l dimone li rispose che ui no morebe, se non fusse tra'l bene e 'l male. E in questo modo parlò el dimonio e loccò per farlo capi-

tare male. . (Chron. Sen., ap. Paoli, App., p. 85.)

ment. De flouence, - t,

pieux qui l'avait invoquée '. « Nous ne reviendrons chez nous que battus, disaient tristement les Florentins '. » Plier les tentes, battre en retraite, était leur vœu secret, avoué peut-être par quelques-uns; mais soit que les chefs s'y refusassent, soit que les positions qu'on avait laissé prendre à l'ennemi ne le permissent plus, la bataille devenait inévitable, et guelfes comme gibelins devaient

s'y préparer .

Sur une première ligne, le potestat Rangoni disposa en demi-cercle, au centre, les feditori, corps d'élite, aux ailes les pavesari, armés du pavois, et les balestrieri, ou arbalétriers. Derrière les feditori il massa les pedoni, c'està-dire les hommes de pied, qui, malgré un dédain persistant pour l'infanterie, formaient le gros de l'armée. En troisième ligne les bagages, la salmeria, protégée par d'autres pedoni, qui formaient comme une première réserve. Au quatrième rang, la réserve véritable, composée aussi de fantassins. Quant à la cavalerie, elle entourait le carroccio, placé en avant du demi-cercle. La cavalerie pesante avait mission de le défendre, la cavalerie légère d'engager le combat, et de se replier ensuite autour de ce palladium communal.

De leur côté, les S.ennois se déployèrent en trois corps de bataille. Le premier se composait de deux

Ventura, p. 55, 56.

 Villani, qui avoue la déception des Florentins, ajoute que nonobstant lasciarono i Fiorentini e l'altri loro amistade di fare loro schiere e attendera la battaglia. » (VI, 78.)

4 Canestrini, Della mussia italiana, Arch. stor., XV, 22. Cet ordre de bataille, que l'on constate alors pour la première fois, est celui qui fut survi un batailles ultérieures.

c + Google

t « În corum exercitu plurimi clamantes imprecabantur hec sibi : Nunquam redeamus ad propria mai per manum Senensium debellati » (Minorite florentini gesta imp., ap. 16hmer, IV, 655.)

cents cavaliers allemands et de deux cents fantassins d'élite , sous les ordres du comte d'Arras, sénéchal du comte Giordano . Le second, de six cents cavaliers allemands et six cents fantassins, que conduisait Giordano lui-même, avec l'éten lard du roi Manfred et le contingent des vi les alliées. Le troisième, de deux cents cavaliers allemands, commandés par Henri d'Astimberg, de deux cents autres cavaliers, probablement les gibelins de Florence, de deux cents nobles siennois, formant la garde d'Aldobrandino de Santa Fiore, général en chef de la commune de Sienne , enfin du carroccio, suivi du peuple des terxi, avec ses gonfaloniers Le quatrième corps, composé de deux cents cavaliers et de fantassins siennois, fermait la marche. Il était conduit par Niccolò de Bigozzo, sénéchal de la commune .

Le plan adopté par le capitaine était de s'avancer ouvertement sur Monselvoli, afin de rejeter tous les guelfes

4 e D'una fiorita brigata. s (Ventura, p. 57.)

* En 1202 et 1217, il y avait un Nevelon d'Arras, maréchal de France (Vos. Brusse), Lusage des firfs, 1, 487, sité par Anselme, Histoire généa-logique de la maison royale de France, VI, 620, Paris, 1750, P).

Voy. Aquarone. Dante in Siena, p. 22, qui cite, sur la présence des gibeline dans ce corps, l'autorité de Tommasi et celle de Razzi, hiographe de Farmata. — Paoli, p. 53, n. 2. — Le titre de capitaine général avait été donné au potestat francesce Trog iino. Les chroniqueurs n'expliquent ni comment ni pour quel motif il fut reinplacé dans son commandement.

* Ventura, p. 57 Sur la composition du 3° et du 4° corps, le texte est obscur. Je crois le suivre de plus près que M. Paoli, qui des deux n'en fait qu'un 11 me paraît madmissible qu'il n'y côt pas d'arrière-garde ou de réserve. Quant au nombre, il n'y a, entre son compte et le mien, qu'une différence de 200 cavaliers. Il n'en voit que 406 autour d'Aldobrandmo, je cross en roir 600 blais peut-être les 200 derniers, qui sont donnés comme formant la garde d'Aldobrandmo, et dont on n'indeque pas la provenance, font-ils double emploi avec les gibenna de Florence. En ce cas, ce seraient les 200 pobles siennois qui formera ent la garde du général de la commune. Il est remarquable en effet que Ventura ne parie ni de ces gibelins in des alliés, d'où l'on peut conclure qu'ils ne formaient pas un corps à part.

dans le Piano delle Cortine, où ils se trouveraient alors entre deux hauteurs couronnées de Siennois, et réduits par conséquent à combattre dans les plus mauvaises conditions, à traverser la Malena et la Biena pour opérer leur retraite. Mais une attaque de front pouvant échouer, pour la soutenir, le comte d'Arras avait reçu l'ordre de s'acheminer sans bruit, avec son corps d'armée, le long de la Biena, de tourner Monselvoli, de se placer en embuscade à la gaucha des Florentins, et de les attaquer par le flanc, à l'improviste, quand il les verrait engagés '.

Commencé assez tard dans la nuit, ce mouvement ne pouvait être terminé que le lendemain dans la matinée. Le samedi 4 septembre*, le comte Giordano attendit donc, avant de donner le signal du combat, d'avoir appris que le comte d'Arras occupant ses positions et de voir le soleil levant ne plus darder sur les Siennois ses étincelants rayons*. Cependant, il parcourait avec les autres chefs

^{*} Seien Malavolti (part. II, 5. 1, f* 17 r*), Arran avait avec im 400 cavahers allemands, plus 800 fantassius siennois, conduits par Niccolò de Bigotzo. Li prétend que ces deux chefs auraient été occuper au delà de l'Arbia, à un mille plus loin environ que la route d'Asciano, des collines depour lées d'arbres et même de buissons. Mais comment croire qu'une embascade se mette en vue sur une hauteur découverte, et se condamne, au moment de l'action, à l'opération plus ou moins longue et difficile de graverser une rivière?

^{*} Villini (VI, 78) dit que le 4 septembre était un mardi, et M. de Cherrier, un mercredi. Les Pâques tombant, cette annea-là, le 4 avril (Voy. les tables chronologiques de l'Art de vérifier les dates), le 4 septembre tombait bien un sunedi. Ainsi disent le Livre de Montaperti, qui donne très-miratieusement dates et jours pour cette période, et les chroniqueurs siennois, dont l'essettiude, constatée sur ce point comme sur plusieurs autres, inspire une régiture confiance sur le plus grand nombre de lours assertions.

⁵ M. Paoli (p. 54) dit d'après Ventura (p. 65) que le mouvement commença e di primissima mattina e, et qu'on n'executa pas l'ordre donne de trainer en longueur. Mus il ne faut pas tours compte de ce mot de Ventura. D'une part, on devant laisser à Arras le temps d'accomplir son mouvement.

les longues files de cavaliers et de fantassins; il leur prodiguait les exhortations chaleureuses, il faisait servir aux Atlemands « le pain le plus beau, d'excellentes viandes rôties et autres, une grande quantité de confetti, de vins parfaits et renommés . » A ces soudards pris de vin il recommandait expressément de ne pas s'embarrasser de prisonniers, de tuer quiconque demanderait quartier, et surtout de ne pas descendre de cheval pour recueillir du butin.

Le soleil était déjà haut sur l'horizon, quand le gros de l'armée reçut ordre de s'ebranler. Des hauteurs de Monte Ropoli elle descendit dans le Piano delle Cortine, passa l'Arbia et commença de gravir le Poggiarone, jusqu'alors inoccupé. Comprenant trop tard leur faute, les guelfes tentèrent de la réparer et d'atteindre par l'autre versant le sommet de cette colline, pour s'y assurer l'avantage du terrain. Mais la confiance faisait de plus en plus défaut à leurs âmes ébraulées. La vue des Allemands dissipait la complaisante illusion de victoires remportées sur eux en mai précédent, et ramenait les esprits au sentiment de la réalité, qui était que ces rudes hommes du Nord avaient pensé par deux fois alors, et à eux

tournant, commencé dans les dernières beures de la zuit. D'autre part, en ne pouveit attaquer, tant qu'on avait le scheil dans les yeux. Il n'est pas nécessaire d'admettre qu'on n'engagen le combat que lorsque les Florentins furent à leur tour génés par les rayons du soleil, car la bataile, en ce cas, n'est commencé que l'après-midi.

 « Di buonissime vivande arrostite di diverse carni e grande quantità di confetti e di perfetti e solenni vini e bene vanteggiati e grande abbondania di pane pur del più bello. » (Ventura, p. 65.)

Yentura les montre, cette fois encore, s abandonnant, sous l'influence

de l'ivreme, aux chants et aux danses de leur pays.

* « Eglino (les Siennois) sono nel piano, e cominciano a milire i, poggio, e così fanno la gente dei Fiorentini; ciascuno salisce dal suo lato solo per pighare il vantaggio del terreno. » (Yentura, p. 65.)

seuls, mettre les Florentins en déroute¹. En vain le potestat essaya-t-il d'envelopper par un mouvement tournant l'aile gauche des ennemis au moyen de son aile droite. Deviné par Giordano, il se voyait devancé sur le Poggiarone, que les Allemands abordaient par le pied, pour ainsi dire en droite ligne, tandis que les Florentins avaient à suivre sur les collines une courbe d'un diamêtre assez étendu.*

Profitant aussitôt de son avantage, le comte engageait vivement l'attaque au centre. Il commit le soin et céda l'honneur des premiers coups au jeune Gauthier d'Astimberg, neveu da seigneur de ce nom, qui commandait les Allemands dans le corps d'Aldobrandino. Monté sur un cheval qui bondissait comme un lévrier, bien qu'il portât « deux armures, l'une en mailles d'acier, l'autre es cuir brut, toutes les deux recouvertes de soie vermeille, brodée de dragons verts rayés d'or . ». ce chevalier fit joyeusement le signe de la croix et fondit sur le contingent lucquois, qu'il avait en face de lui. Presque aussilôt il fut rejoint par Giordano, si vaillant de sa personne, que les Siennois le comparaient à Hector le Troyen , puis par Aldobrandino de Santa Fiore, par les autres capitaines, par le peuple des terzi, qui criaient tous d'une commune voix : A la mortel a la morte'!

La mêlée alors devint générale. L'infanterie guelfe tenait bravement tête, sauf les gibelins qu'elle comptait dans ses rangs et qui déjà commençaient à lâcher pied'.

V Ham, VI, 78. Ammirato, I. II, t. f, p. 420.

^{*} Voy. Malavolti, part. U, .. 1, (*17 v*.

Venturs, p. 67.
 Viliani, VI, 79.

Ventura, p. 67.

Stefani, II, 125.

Lear exemple pouvant devenir contagieux, Jacopo Rangoni lança un corps de cavalerie et des réserves de pedoni pour les soutenir. Mais sans espoir désormais de couronner le Poggiarone, il en dut redescendre précipitamment la pente, pour reprendre pos tion à Monselvoli, y ramener les milices éparses au Piano delle Cortine où elles risquaient d'être coupées, et organiser la défense dans son camp non fortilié. Combien il dut regretter alors d'avoir négligé ce soin si nécessaire! Il y suppléa de son mieux par la valeur et fit longtemps bonne contenance. Même, sur un point, le comte de Pitigliano remportait l'avantage⁴. Le Siennois Niccolò de Bigozzo, jetant ses milices en avant, ne parvenait pas à décider la vietoire". Des deux parts on pliait, on avançait tour à tour; mais le carnage ne faisait abandonner ni aux Siennois l'attaque, ni aux Florentins leurs positions.

Tout à coup, à l'heure des vêpres, le comte d'Arras, démasquant son embuscade, fondit sur l'aile gauche des Florentins. Ceux-ci, surpris à l'improviste, impuissants à faire face de deux côtés à la fois, hors d'état de tenir plus longtemps sur les hauteurs de Monselvoli, commencèrent alors une retraite dont la trahison des gibelins allait faire une déroute. Jetant les enseignes guelfes à croix rouge, ces allies naturels de l'ennemi tirèrent de dessous leurs cottes d'armes et déployèrent au vent les enseignes gibelines à croix blanche. Les Abati, les Della Pressa assaillirent par derrière leurs compagnons de combat!.

Yentura, p. 68.

Aldobrandini, p. 31.

^{*} c Proditores'qui nobiscum et inter noi erant, objectis signis rabes crucis, que nostri gerebant, detexerant albarum hostilia crucium signa que sibi fecerant in occulto, et erectis Manfrida vexillas, in nos irrucrunt a tergo. » (Pars guelfi scribit Courado secundo, ap. Cherrier, El, 510, App.)

Un des traîtres, Bocca des Abati, coupa la main à Jacopo des Pazzi, qui portait le gonfalon de la cavalerie. Les cavaliers, ne voyant plus flotter dans l'air cette bannière, leur signe de ralliement, ne doutèrent plus de la défaite. Ils s'enfuirent dans toutes les directions, semant sur leur route le désordre, la confusion, l'épouvante. Ainsi devint irremédiable un désastre qui, peut-être, n'était pas encore sans remède¹. Tout gibelin qu'il est, le cœur de Dante se soulève d'indignation au souvenir de cette trahison scélérate. Sa main vengeresse plonge au lac glacé où grelottent les traîtres ce pervers, si honteux de son crime, qu'à ceux qui l'interrogent, il n'ose dire son nom¹

Dans cette débandade des guelfes, les alliés de Florence manquèrent de courage plus que ses citoyens, et ses nobles plus que ses popolani. Tandis que les cavaliers échappaient à la mort par la vitesse de leurs chevaux, l'infanterie, âme désermais de cette ville marchande, disputait encore pied à pied le terrain. Dans un cercle d'instant en instant plus resserré, chacun combattait en soldat et tout ensemble en capitaine; chacun préchait d'exemple en même temps que de parole. Lo Spedito tentait de racheter, par une bravoure héroïque, la fatale

^{*} Villani, VI, 78. Ce fait, passé sous alence par les Siennois, est confirmé par l'ante (Inf., XXXII, 77-108). Il. Rubanus (Clément V et Philippe le Bel, p. 86, note, Paris, 1858) le nie, sur l'autorité de Malavelti; mais Malavelti n'est pos une autorité, su moins à cet égard. Villani l'est tont autaul. Il n'a que le tort de voir une cause dans ce qui n'est qu'un incident — M. Proli (p. 55) piace pet incident en cet endreit, mais non sans quelque doute, « E su force allors, » dit-il. — Bien de plus probable, car il sallait que les Florentins sussent bies en désordre et bien près de leur perte, pour qu'un des leurs cest un coup pareil, sans craindre de le payer de sa lête.

^{*} Danto, Inf., XXXII, 77-168

^{*} Ptolémée de Lacques prétend, ce qui est peu reasemblable, que les Lucqueux essayèrent de reformer l'armes : « Luceuses cum vellent exercitum instaurare, » j(Anneles, jR. I. S., t. XV, 1985.)

erreur de son esprit. Ces bourgeois, ces artisans résistaient, écrit le Siennois Aldobrandini, « comme le pécheur endurci dans le mal, qui voit sa ruine et ne veut pas l'eviter". » Le comte Giordano, l'évêque d'Arezzo étaient partout, rappelant auteur d'eux qu'il ne fallait pas faire quartier. « Semblables à des lions ou à des dragons féroces, » les Siennois tuaient « ces chiens de Florentins comme des bêtes au marché*, » Ceux qui restaient debout encore, chassés du coteau de Monselvoli, rejetés dans la vallée de la Biena jusqu'au pied du Poggiarone qu'occupait le vainqueur *, en longèrent les peates, et à l'endroit où, vers le milieu, elles s'abaissent, tentèrent de pénétrer dans la vallée de la Malena, en face du mamelon isolé que surmontait le château de Montaperti. Peut-être cherchaient-ils à couper les Siennois qui occupaient cette vallée de ceux qu'ils voyaient sur leurs têtes à Monselvoli ; mais le succès n'était possible qu'à la condition de reprendre le Poggiarone. Si la tentative en fut faite, elle échoua complétement. Se serrant alors autour de leur carroccio, dont la prise devait être la

 Come 'l percatora che è indurato nella mala vita, e che s'avvede della sua ruina e non la fugge. = Aidobrandim, ap. Paolo, p. 57, n. 2.)

Ammirato qui rapporte ce fait (l. ll. t. l. p. 420), ne le donne que comme une tradition : « vogliono, che..., ai crede, » ce qui ne l'empêche pas de fure le discours de cet anzano.

^{*} Nec cret locus refugis, quia undique erant hostibus vallati. Unde episcopus Aretinus perfugis multium nocuit, capiendo el occidendo » (Ann. Ptolemen Lucensis, loc. cit.) Selon Viltuni, il n'y sul parmi les morts que 56 cavaliers di nome. Leo (l. VII, c. 1, t. II, p. 37) rend ce chiffre bien ctompant en suppriment les mots soulignés qui l'expliquent.

Ventura, p. 71.

^{*} M. Paoli (p. 56) ne dit pas que les Sentiois occupassent le Poggiarone; inma s'its ne l'avaient occupé, les Florentins s'en fussent emparés pour les couper; ils l'emsent tenté du moins, ce qu'on ne voit nulle part

^{*} C'est du mouss le dessein que leur attribue M. Carpelini (voy. Paoli, p. 56).

marque et le gage de la victoire', les marchands florentins livrèrent vaillamment un suprême combat. Giovanni Tornaquine, vicillard presque septuagénaire, qui avait en ce jour la garde du char communal, se fit tuer avec son fils et trois autres personnes de sa famille". Avec eux périrent deux fils d'Olivieri des Cerchi; deux autres furent faits prisonniers". A la suite d'un si impitoyable et si universel massacre, α la Malena se grossit à ce point de sang, ose écrire Ventura, et son cours devint si rapide, qu'elle eût suffi pour faire marcher quatre grands moulins '. > Dante, mous excessif, parle pourtant des ondes de l'Arbia colorées de rouge', et le chroniqueur Marangone, pour renchérir, ne sait que dire de la terre ce que le poête dit de l'eau '.

Le carroccio et la Martinella perdus, les misérables restes de l'infanterie florentine, les Lucquois et les Orviétans, moins maltraités parce qu'ils s'étaient tenus à l'écart de la mêlée, n'avaient plus qu'à prendre conseil du désespoir. Ils se réfugièrent sur le petit mamelon de

 C'est Ammirato qui a introduit dans l'histoire ce fait à l'honneur du vieux chevalier.
 Truovo per memoria di varie scritture, a dit-il (f. ll, t. I, p. 424).

³ Ricordo di Binduccio de Cerchi, publiè par Manni (Sigilli, t. 1) et par Lami (Delicio eruditorium .

 4 « Crebbe :a Molma si di sangue che sarebbe basiata a macmare quattre grossi mulion. » (Ventura, p. 71.)

> Lo strazio e il grande scempio Che fece l'Artiu colorata in resso. (Inf. X, 85)

^{* «} Erono già rotte le genti fiorentine e discacciate, quando ancora intorno al carro si ficeva gran guerra. Visto che la guerra s'era ridotta solo al carro, con ogni ioro impeto a voltorono (les Siennois) e questo, a (Marangone, R. J. S., Suppl., 1, 526.)

[•] Ers tanto il sengue che si sparse in quel luogo, che la term tatta era divenuta rossa. • (Marangone, R. I. S., Suppl., I, 527.)

Montaperti, les plus intrépides pour s'y retrancher et y défendre chèrement le ir vie, les autres pour la prolonger encore quelques instants et impiorer une dernière fois la clémence du vainqueur. Ceux-là ne pouvaient atteindre leur but, entourés comme ils l'étaient de toutes parts et manquant de vivres ; ceux et atteignirent le leur, car sur le conseil, dit-on, de Farina a des Überti , les capitaines siennois et le comte Giordano, las de carnage et certains du triomphe, décidèrent que désormais qui conque se rendrait aurait la vie sauve. On vit alors des vaincus, pour mieux marquer leur soumission et mériter leur grâce , se lier eux-mêmes les mains ou s'y aider les uns les autres. A l'arrogance de la veille, juste retour des choses de la guerre, succédait l'abjection.

Telle fut cette bataille, une des plus sanglantes du siècle, et, suivant Ptolémée de Lucques, la plus terrible qu'on eût vue en Toscane depuis les temps du Christ'. On l'appelle parfois bataille de l'Arbia, plus souvent de Montaperti; elle devrait s'appeler bataille du Poggiarone ou de Monselvoli, car de la possession de ces deux points dépendait la victoire. Quatre mille guelfes avaient échappé à la mort par la fuite; dix mille jonchaient le sol; quinze mille étaient prisonniers'. Pour les garder, il ne fallut

Assertion d'un mémoire médit d'Antonio Anti, Bibl. de Sienne, Miscell. Benrogliente, Cod. c. vi, 2. Citation de M. Paoli, p. 58.

Deficientibus victualibus et urgente hostium multitudine, majorem passi sunt jacturam. » (Ann. Ptol. Luc., R. I. S., t. XV, 1285.)

Ventara, p. 73. Aldobrandini, p. 43.

⁴ a In Thusers entra tempora Salvatoria non fuit major clades, a (Ann. Ptol.

Luci, B. L S., L XV, 1285)

^{*} Obituarrum ma. de l'églace de Sienne. — « E furne morti più di 10 m. » Andrea Der, R. I. S., t. AV, 33.) — Ventura, qui donne aussi ce chiffre, ajoute malheureusement que 18 mille chevaux furent tues. Or, il n'y en avent que 3000, et la plupart, on l'a va, échappèrent au massacre par la

pas mons, des documents positifs l'attestent, de quatre cent soixante-treize gibelins bien armés. Les Florentins pour leur part laissaient trois mille des leurs sur le champ de carnage², quinze cents aux mains de l'ennemi!. Il n'y avait pas une famille, dans cette ville infortanée, qui n'eût perdu un ou plusieurs des siens⁴. « Alors, écrit tristement Villani, fut brisé, écrasé le peuple vieux de Florence⁶. »

Les pertes des Siennois, quoique mal connues *, étaient très-inférieures, sans nul doute, à celles des vaincus, dont un si petit nombre avaient cherché dans la mort de

finte. En témoin oculaire parle de 20 mille înce; ses évaluations sont fort différentes, mais il avone ne parler qu'au jugé « Foit numerus occisorum, acut existimare potus, qui astaban, 1200 virorum, sed et miliora fint numerus captivorum ex quibus ultra octo milia fame et inedia in carceribus perierunt. In hoc confliciu sont capta 20 milia annorum, victualus simul et bladum portantium » (Minarita florentim gesta mp., ap. Bohmer, IV, 855.) Cf. Sismondi , il, 358), qui dit avoir consulta quatorio chroniques on histoires, et l'arrête au chiffre de 10 mille morts, ajoutant que se combre des prisonniers fut plus considérable.

⁴ Levres de la Biccherna. — Cf. les notes ajoutées par Benvoglienti mitexte d'Amèrea Dei qui parle de 11 mide, et Salas Baleapina (Hist., I. II., c. iv, R. I. S., t. VIII. 892), qui dit 15 mille. Un autre, 1020 (Raynerii de Grancia pisani poema De prælia Tuscia. R. I. S., t. XV, 314).

* Villam, V., 79. Stefani, II, 125. — « Super tru mulia bominum ciem in en pugna referentur. » (Sotomene, Hist. Pistor, R. I. S., Suppl., I.

156.1

- * Villari, loc. cit. C'est anne doute une faute d'impression qui fait dire à Siefam (II, 125) 150. M. Vannecci p. 126) estime que 1500 c'est trop peu; mais il faut distinguer catre les Florentins et leurs alisés. Marangone (p. 527), Sozomène (p. 136), ne parlent que de 4000 prisonniers, la plupart Florentins.
- * « E son lu casa in Firenze che e uen vi fu morte une e più. » (Kirangone, R. I. S., Suppl., I, 528.) Il est vrai que Maringone donne 26 mille
 morts aux Florentina; mais la fausseté de la seconde assertion n'infirme pus
 la première.

4 « Aliora fu rotto ed avallato is popolo vecchio di Firenze. » (Villam, VI, 79.)

" Malavolts (port. 11, 1, 1, 1, 20) ne porte les pertes des Sienness qu'à 800 morts et 400 blessés. C'est trop peu sans aucun doute.

leurs ennemis le salut et la vengeance. Mais tant de cadavres couvraient le sol et, avec l'incurie du temps à les ensevelir, ils répandirent une telle puanteur, que durant de longues années, dit Ventura, ces frais vallons, ces riants coteaux, n'eurent plus d'autres habitants que les bêtes sauvages. La tradition de ce grand massacre y est encore vivante. Les paysans y montrent « la terre rouge où il ne pousse pas un brin d'herbe »; sur le témoignage de leurs pères, transmis de génération en génération, ils croient qu'après minust, au clair de la lune, on voit errer quelquesois dans ces champs sinistres des chiennes blanches dont les hurlements ressemblent à des lamentations.

La bataille finie, les vainqueurs rentrèrent dans leur camp pour y passer la nont : il était trop tard pour retourner à Sienne. Le lendemain dimanche, à l'aube, se firent les apprêts d'une entrée triomphale. La ville connaissait déjà l'éclatant succès de ses armes. Tout ce qu'elle contenait encore de citoyens accourut à la ren-

⁴ Ventura, p. 75.

^{*} VI cercai la tradizione, a un contadino interrogato mi diceva: Vedeta questa terra rosan? Li non creice mai un filo d'erba, e contratse quel colore quando tempo, tempo indictro, vi fu una battaglia grande, con grande apargimento di sangue. Ho sentito raccontare da mio padre, e uno padre dal mio nomo, che talvolta, dopo mexia notte, al lume della lana si veggono correra man e in giù delle cagne bianche, le quali di tratto in tratto emettono dei latra, i sinuli a lament. » (Gius. Porri, note à ses Miscellanea Sancia.)

Les chromqueurs siennois prétendent que sur la tour des Marescotti (aujourd bai Saracini), les vingt-quatre avaient placé un tambour, Cerroto Ceccolani, qui, au son de son instrument, appelant les vieitlards et les femmes à genoux au pied de la tour, des qu'il avait à leur communiquer quelqu'une ces pompet es de la basalte (Ventura, p. 72). Le mailieur est que l'eloignement et les accidents du terrain ne permettaient point de voir, même de la plus haute tour, le clump de hataille. — Quent à la nouvelle de la victoire, elle dut parvenur à Sienne le soir même du samedi, car la distance peut être franchie en une heure et demes de marche, et moins à cheval.

contre du glorieux cortége. Au premier rang s'avançait un des deux ambassadeurs florentins dont les sommations insolentes avaient outragé les Siennois, celui-à seul qui survivait à la défaite. Les mains liées derrière le dos, il était juché sur un âne, le visage tourné vers la queue, d'où pendait et trainait dans la poussière le grand étendard de Florence. Les enfants accabhient d'insultes te malheureux etlur lançaient des pierres. Venaient ensuite, précédés de quelque trampettes, le comte Giordano et le comte d'Arras, qu'accompagnaient quatre cents cavaliers allemands, couronnés d'olivier et chantant dans leur langue « de très-belles chansons », dit Ventura, qui ne les comprenait pas. Puis les deux carrocci, celui de Florence à rebours et depouillé de ses agrès, celui de Sienne traîné par deux « forts palefrois », et surmonté de l'étendard blanc de Camullia ou du roi Manfred, Marchaient par derrière les prisonniers avec leurs tentes et bagages. avec les vivres et approvisonnements dont ils comptaient ravitailler Montalemo. Chargés de dépouilles et les maiss liées, ils cheminaient trente ou quarante sous la conduite d'un scul. Une héroïne de la veille, la vivandière Usiglia, en conduisait pour sa part trente-six qui s'étaient rendus à elle vers la fin du combat '. Son ânesse portait la Martinella*. On voyait enfin s'avancer le capitaine gé-

Le fait, attesté par les chromqueurs siennois, ne paraîtra pas trop inviasemblable, si l'on se rappelle l'empressement des guelles à se rendre put

échapper à la mort.

^{• •} Ed era tole che ne menava 30 e 40 pregioni, o quelli li menavao carichi delle loro spoglie, ed erano menati legati alla città a una (une. • ¡Marangone, R. 1 8., Suppl., J., 527.)

Les chroniqueurs siennels prétendent que ente linease était celle-limême qu'avaient lancée dans Sienne, en mai precédent, les Florentins press à n'éloigner. Le malheur est que V ilani (VI 76, qui parle de l'obvier plante aur la lour et de la tour murée, ne parle point d'âne, ce qu'il n'eût par

néral Aldobrandino de Santa Flore avec les compagnies des terzi, sous les ordres de leurs gonfaloniers, ainsi que le gros de la cavalerie tant siennoise qu'allemande, sous ceux de Niccolò de Bigozzo et d'Henri d'Astimberg. Le cortége se rendit d'abord à la cathédrale pour les actions de gràces; ensuite à San Cristofano, pour remettre aux magistrats les bagages, tentes, étendards de la commune, en même temps que le butin fait sur les ennemis.

Le lendemain, les processions recommencèrent. Durant trois jours, on promena par la vale les reliques des saints; mais personne, ce te fois, n'avait plus les pieds nus ni la corde au col¹. En l'honneur de la Vierge sainte et secourable on frappa une nouvelle monnaie d'argent, et à l'ancienne inscription Sena vetus, on ajouta ces mots : Civitas Virginis*. Tout habitant de Sienne âgé de plus de seize ans fut tenu, chaque année, pour la fête de l'Assomption, d'offrir à la cathédrale une livre de cire lavorata. On astreignit les villes, châteaux et villages du territoire à la même obligation, et les ambassadeurs des communes voisines en prirent eux-mêmes l'habitude, par politique autant que par courtoisie. Diverses églises furent construites, dont une consacrée à saint Georges, patron des chevaliers allemands. Enfin, une fête annuelle fut instituée, et, le 4 septembre, Sienne la célébra

manqué de faire s'i en cût été lancé un. De fait, on ne le pouvait que lorsqu'on faisait le sége d'une ville, et que les machines de guerre approcha ent des remports; or, nous l'avons vu, tel n'était point le cu.

Ventura, p. 73-82.

• On en peut voir le dessui dans Porri, Genni sulla zecca senese, ap. Miscell. Sen., p. 415-414. — Cf. Promis, Memoria sulle monete senesi, p. 30. Turin, 4868.

Mahvolti, part. 11, 1, 1, P 21.
In grazia des cavalieri tedeschi (Tommasi, 1, 332).

régulièrement jusqu'au temps de Charles d'Anjou '.

Ces marques d'allégresse, ces témoignages de la reconnaissance publique, ne faisaient point tort à des soins plus urgents. On procédait au partage du butin, opération laborieuse qui dura du 4 au 16 septembre". On décidait, comme au printemps, de soigner les blessés aux frais de la commune*. On accordait aux chevallers et aux Allemands des récompenses en argent et en objets précieux'. La question la plus grave fut celle des prisonniers. L'usage permettait de les égorger³, et les voix les plus autorisées, celles d'Aldobrandino de Santa Fiore, du comte Giordano. de Provenzano Salvani, en donnaient le barbare conseil. Un citoyen nommé Bandinelli, tièdo patriote, mais d'une âme profondément humaine, celui-là même qui, pour éviter mort d'homme, voulait naguère qu'on ouvrit Sienne aux Florentins, représenta dans l'assemblée qu'il valait mieux exiger une rançon, car on manquait d'argent pour la solde des mercenaires, et malgré Aldobrandino, qui ripostait qu'on avait le butin, malgré Salimbene qui offrait de nouveau d'ouvrir ses caisses, il lit triompher son avis". La rançon fut proportionnée à l'importance des captifs ou à la haine qu'ils inspiraient. Coux d'Orvieto payèrent trois mille cinq cents florins d'or; ceux de

¹ Malavelti, loc. cit.

² Aminuato, I. E, t. I, p. 125.

³ Malavolte, part. II, I. I, P 20.

Tommusi, İ. 3a1.

^{*} C'est ce que fassit encore en 1415 Henry V d'Angleterre, sprès la bataille d'Azincourt. Voy. Lefèvre de Saint-Reim, Mémoires ch. 62, éd. du Panthéon littéraire, et Monstrelet, I. I. ch. 104, même éd. Lefèvre de Saint-Reim est très-explicite et très-provis à ce sojet. Aineas Sylvius Piccolomisis, dans une de ses lottres, que este Malavolti (loc est), rapporte aussi le fait.

^{*} Venturs, p. 85-88.

Lucques et d'Areszo, cinq mille; Pepo de Campiglia, six mille; le comte de Pitigliano, dix mille. Un des Cerchi tout armé fut mis dans le plateau d'une balance et dut payer son poids de monnaie siennoise. D'autres ne furent pas admis à se racheter ou ne purent fournir la somme exigée; ils languirent, ils moururent même dans les prisons*. La politique n'eut pas moins de part que la cruauté à ces rigueurs : en retenant une partie des Lucquois, on voulait réduire leur patrie à s'allier aux gibelins*. C'est le 15 septembre que les Florentins à leur tour payèrent la rançon de leurs compatriotes. Ils y durent, pour chacun, ajouter un jeune bouc, dont le sang, aussitôt répandu et mêlé à la chaux vive, servait à é ever ou à relever, en commémoration, la « fontaine des boucs », à l'embranchement des routes de Querciagrossa et de Monte Reggioni, où avait lieu le rachat. Le prix de ces an maux s'en était accru à ce point qu'ils coûtaient presque aussi cher que la liberté d'un captif. C'était indirectement porter au double une rançon déjà énorme, procédé caractéristique d'un peuple de marchands.

1 Venture, p. 88, 89.

Recordo di Benduscio de' Cerchi, ap. Manni, Sigille, I, 106 et Prole,
 p. 65.

* Voy. les preuves dans Paols, p. 65, n. 5, d'après Benveglient, l'annotateur de Dei, et divers documents manuscrits.

4 Paoli, p. 65, m. 6.

* Ventura (p. 88-89) prétend qu'il partit de Sienne, ce jour-là, 2400

prisonnieri.

* Ventura, p. 82-89 M. de Cherrier III, 105-106) dit que il fonte de' becchi, qui existe encore aujourd'hui, date de 1225. l'ent-être cette fontaine fut-elle réparée après la bataille. Le même auteur suppose que l'histoire du boue pouvait renir du nom de bescs, sots, que les Florentins donnaient aux Siennois, mot qu'il fait venir du bas latin bescus, dont on aurait fait becco, bouc. Mais bescus n'est pas au glossaure de Ducange.

RIST. DE PLONMICH. - L.

De toutes parts, cependant, arrivaient, chargés de félicitations ou d'excuses, les ambassadeurs des villes allées ou sujettes de Florence. Tandis que Volterre et Pistoia détruisaient les forteresses élevées dans leurs murs par les guelfes 1; que Cortone, Chiusi, Chianciano, Sarteano, Poggibonzi, rouvraient leurs portes à leurs gibelins exile, le 8 septembre quatre cents habitants de Montalcino renaient à Sienne, et là, sur la place du Campo, devant le victorieux carroccio, en présence du peuple convoqué, selon l'usage, au son de la trompette, ils demandèrent pardon à « leur picuse et puissante mère » de s'êre écartés de la pure fidélité, d'avoir donné lieu en Toscane à la guerre, à la destruction de tant de terres et de chiteaux, à la ruine de tant de riches, à la mort de tant d'hommes. Ils promirent d'être soumis à perpétuité à la commune de Sienne, et. si elle l'exigeait, d'abandonner leur patrie, lui faissant toute faculté d'y démanteler es murailles, les forteresses, les édifices. Mais l'impitoyable

Paelino, II., 26. — Cecina, p. 57.

Chi è guelfe e fassi di Cortona Se ne mente per la gola.

(Storia di Cortona, p. 26, sp. Inghirami, Vi, 426).

Gori, Storia de Chines, R. L. S., Suppl. I, 924. — Cantini, Letters copra alcune terre e castelia di Toscana. Lett. 5. Inghirami, VI, 487 Cortone, pour déclarer ses centiments gibelius, avait un distique barbars:

Qui et antecessores corum tanquam erronei temere discesserant i dei puntate potentissime ai piassime matria corum civitatis Senessimi corum perfidia perdurando, guerro et disconsionis totius Tuscie capit el principium se fecerunt, quorum instigationibus el exercitia non male terre castraque Tuscie sunt destructa et plurimorum anime et corpora penerunt, nec non quam plures divites ad inopiam devenerunt; volentes nuoc adunum clementie prefate matris corum redire, corrigendo Dei antu errores corum, congregati Senia, in campo fori, ante compectum victoriosi carocia, in publica cantione ipana civitatis ibidem coadunata, ut moris est ad sonum sube, querendo et aunac petendo matericordiam de commissis (8 septembre 1260. Caleffo tecchio, p. 571.)

Provenzano fit décider qu'on n'aurait point d'égard à ces numbles prières. Le 22 septembre, partait une expédition. Le 30, Montaleino était détruit, et ses habitants condamnés à vivre dans l'air empesté de Montaperti, usqu'à ce qu'on leur eût pardonné. On les y laissa deux jours, puis on leur permit de rentrer chez cux, de rebâtir leurs demeures, à condition d'être désormais des fils soumis. Ils jurérent, mais la rancune dans le cœur et le parjure sur les lèvres. Pouvaient-ils pardonner le pillage venant après la soumission, et l'incendie propagé de sangfroid, « afin, dit la chronique, de ne rien laisser qui fût debout '? •

Plus clairvoyant et plus énergique, Montepulciano enait ses portes obstinément fermées à ces triomphants gibelins. Mais aux derniers jours de novembre revinrent de la cour de Manfred les ambassadeurs siennois, apportant, avec la nomination du comte Giordano comme potestat de leur ville pour 1261, l'acte de donation de la place rebelle, « ce qui fut répué une grande faveur. » Faveur subordonnée, toutefois, à la longue opération d'un siège, dont Manfred laissait la charge aux intéressés. La saison n'étant point favorable, le siège ne commença qu'en mai 1261, et ne prit fin qu'en juillet. Alors tomba la vaillante cité avec tous les bourgs qui en dépendaient.

Ventura, p. 129-134. Le 25 juin 1282, le conteil de la Campana décidant de compléter le plus 16, possible la mainada de cavaliers qui devaient enforrer Montaleino (Consiglio della Campana, IX, 180).

Fu riputate non peccial favore. (Malavolte, loc. cit.)

² Le priviége original, daté du 20 novembre 1260 et auquel pend le secau de cire rouge, est conserve parim les Pergamens des Riformagioni à Sienne. Malavolti l'a publié (part. II, l. I, f° 25), ainsi que L'Anig, Codex diplon. Ital., t. III, p. 1501.

La soumusion de Monsepuicamo est du 5 juillet 1261 (Caleffo vecchio,
 p. 375).

Sienne y fit aussitôt construire une forteresse dont les deux ailes, faisant saillie au dehors, permettaient de pénétrer à l'intérieur, en cas de rébeilion nouvelle, sans avoir à livrer l'assaut. Tandis que, de gré ou de forte, beaucoup d'habitants s'acheminaient vers l'exil, Sienne recevait en triomphe leur vainqueur Donusdeo Trombeti, et envoyait pour gouverner les autres Provenzano Salvasi, en qualité de potestat.

Serles, Arezzo et Lucques devaient tenir bon encore quelque temps'; mais elles étaient trop distantes l'une de l'autre et trop excentriques pour porter même une ombre dans le brillant tableau de la victoire. La soumission des Florentins, la domination rétablie des gibelins à Florence éclipsaient tout le reste. Aussitôt après la défaite, les misèrables débris de la « magnitique armée » étaient venus pabriter leur honte, leur découragement, leur désespoir. La contagion en avait promptement gagné la population consternée. Rien ne restait plus de ce que Dante appelle « la ruge florentine jusqu'alors superbe, » et Ptolémée de Lucques, « son hostilité fastueuse contre les voisins'. »

'Voy. l'acte dans le Caleffo secchio, 5 juillet 1261, p. 375. N. Poli (p. 67) donne plus de détain que Mahvolti (part. II, l. 1, f' 26 r'). L'acceptation d'une charge secondaire prouve bien que si Provenzano était dur et féroce, comme nous l'avois vu, il n'avait pas se dessein que lui prête Dante, de mettre Sienne tout entière dans ses mains :

E4 è qui perchè fu presuntuoso A recur Suna tutta alle sue mesi. (Purg. X1, 123.)

Matavolti, loc. cit. Paoli, p. 71.

Fu distrutta La rabbia florantina che superba Fu a quel tempo si com' ora è putta, (Parg. XI, 212).

Sic que prevalens pars adversa nostros vertit in fugam, Deo permittente, qui animis fastuose suis finitimis Florentini orant infesti (Ann. Ptol. Luc. R. I. S., t. XV, 285)

Par une de ces brusques réactions que subit la nature humaine fortement ébranlée, à l'enivrement d'un règne de dix ans et qui semblait éternel, succéda l'énervante pensée qu'il ne se pouvait prolonger un jour de plus. Prompts à s'abandonner dans les revers comme à s'exalter par le succès, les Florentins n'eurent confiance ni dans leur nombre, ni dans leurs hautes tours, ni dans leurs fortes murailles, ni dans leurs fossés remplis d'eau*. A la crainte des Tudesques brutaux et des gibelins rebelles qui s'avançaient avides de s'enrichir ou altérés de vengeance*, brûlant déjà tout sur leur passage*, menaçant de tout égorger', s'ajoutait celle des défections, des trahisons, que rendait trop vraisemblables, si Florence soutenait un siège, celles de la néfaste bataille. Déjà dans les rues les amis des vainqueurs témoignaient une joie insulante. La plèbe, plus favorable aux guelfes, mais peu soucieuse du bien public, et qui tournait au vent du succès, semblait prête à le saluer de ses aveugles acclamations". Les indifférents, les neutres, aimaient mieux accueillir les gibelins que de les irriter contre leur patrie . Parmi les guelfes eux-mêmes, la concorde ne régnait plus. Les populani, imprudents auteurs de la guerre, encouraient de la part

⁴ La città era molto forte di mura e torn e fossi pieni d'acqua e da poteria bene tenere e difendere (Villam, VI, 80).

Ibid.

Andrea Dei, R. I. S., t. XV, 33.

^{*} Ex quo adeo crevit audacia furiosa malorum, quod nos in propria civitate reversos proposuerant nequiter trucidare (Lettre des guelfes florentina à Conradia, ap. Cherner, III, 510, App.).

Non confidando molto dell' infima plehe, la quale non cumudo molto degl' interessi da grandi, vilmente auole andar dietro alla fortuna di chi vince (Ammirato, I. II, t. I., p. 192).

^a Ne volendo esser esgione della rovum della patria (Ammirato, loc. c.t.).

des nobles d'amers et véhéments reproches. Dans le désarroi de ces discordes et de ces défiances, les plus énergiques, les plus compromis résolurent de s'éloigner. V.llani, Brunetto Latini les en reprennent comme d'une marque de faiblesse : « Dieu, disent-ils, ôte à ceux qu'il veut perdre tout bon sens, toute pénétration '. » Mais de quel profit pouvait être la résistance pour ces grands guelfes, chevaliers sans être chevaleresques, qui supputaient les bénéfices ou les pertes dans leurs entreprises militaires, comme les marchands dans leur trafie? Sortir de leur ville natale était pour eux le plus sûr moyen, en sauvant leurs jours, d'y sentrer avant peu par la guerre et d'y rétablir leur domination.

Le 13 septembre 1, partirent en nombre ceux que menaçait la vengeance des gibelins. Ce n'étaient plus seulement de vicilles et nobles familles guelfes; les popolani apprenaient à leur tour le chemin de l'exil. Leur malheur attestait leurs progrès. Entre autres familles nouvelles, on vit s'éloigner les Soderini, les Machiavelli. les Ammirati, les Magalot.i, les Altoviti*. Prato, Pistoia,

> Per mala provedense, E per forsa di guerra (Brunetto Lateri, Tesoretto, p. 15).

E a cui Die vuole male, gli toglie il senno e l'accorgimente (Vidani, VI, 80). — Stefani (II, 124) dit que les gue fes suraient pu tenir parce qu'ils étaient unu et que la haine des popolant pour les gibelins était immense : mais il ne justifie pas sei assertione, la première surtout.

1 Paoli, p. 68. Paolino (II, 25) dit le 9; Halavolti (part. II, I. 2, f. 23 r.) le 25; man chex calui-ci, ca n'est probablement qu'une erreur typographique, car pour les évenements postérieurs il donne une date antérieure Quant à Paolino, ses dates sont souvent inexactes.

* Voici les noms d'après Stefani (II, 124) et Villani (VI, 80) : Porta di Duomo : Tosingni, Arrigueci, Agli, Sizi, Marignol.i.

S. Brancasio : Tornaquinci, Vecchietti, Pigli, Minerbetti, Beccanugi, Bordoni.

Borgo S. Apostolo Scali, Spini, Gianfigharzi, Giandonati, Boshchi. (Vil-

Volterre, San Gemignano, fournirent aussi à l'exil des recrues. Quelques-uns partirent pour les pays étrangers, Brunetto Latini notamment, qui, revenant de son ambassade, dut rebrousser chemin et aller en Franca enseigner la rhétorique. D'autres mirent entre eux et leurs ennemis l'épaisseur de l'Apennin : ils se réfugièrent à Bologne. La plupart donnèrent à Lucques une préférence militante. Lucques leur fit un accueil fraterne, et leur assigna pour résidence le quartier de San Fredianc. Ils y organisèrent aussitôt leur gouvernement, comme dans leur patrie. Pour assister le comte Guido Guerra, leur chef militaire, ils élurent un potestat, un syndic, d'autres magistrats encore. On rapporte que, dans cette petite république d'exil et de quartier, Tegghiaio des

lmi ajoute ses Buondelmonti que Stefani mat dans Olframo.) Parmi les popotans . Altoviti, Ciampoli, Baldovmetti, Bonasuti (Villani supprime systématiquement con dermiers).

Oltrarno : Rossi, Niccoli (Villani dit Norli), partie des Mannelli, Bardi,

Moszi, Prescobaldi, Buondelmonta.

Popolans : Cavigiani, Magh. Machiavelli, Belfradelli, Aghoni, Orciolini, Soderni, Ammirati (Villam supprime les Aghoni et spotte les Agolanti, Ri-

nucci, Barbadori, Battanammer.

S. Pier Scheraggio: Cherardini, Lucardesi, Cavalcanti, Bagnesi, Pulci, Guidalotti Foraboschi, Manieri, Da Quona, Sacchetti. Parmi les popolani: Magalotti, Mancini, Bucelli (Viliani ajoute aux noblet les Malespini et Compiobhesi, aux popolani les Della Vitella).

Por San Piero : Adimari, Parri, Visdomini, Donati, Martocchi, Vocei-

lini, Boccatori (ou Boccatonde dans Villani).

Il furent chacié hors de la vilo; et lor choses en furent mises à fem et à flamme et à destruction; et avec els en fut chacié maistres Brunez Latins (Li Livres don Tresor, p. 102, Doc. inéd mis l'hist, de France, 1863). Il devait plus tard rentrer à Florence pour y exercer de grandes charges et y degrossir ses compatriotes dans la politique. Cent ans après ou le motto it au rang des plus grands auteurs : « Lis Omer, Virgile, Tite-Live, Orose, Troge Pompée, Justin, Flore, Stace, Luran, Jules Celse, Brunet Latin... (Alain Chartier, L'espérance ou consolation des trois sertus, p. 362, 1617).

Liber multarum epistolarum, sp. Chernor, III, 110. App.

Adimari ayant rencontré Lo Spedito, dont il avait encore sur le ceur la grossière injure, tira de ses poches cinquents florins d'or et lui dit: « Tu vois ce que j'ai dans mon haut de chausses. Cet argent, je le dépenserai pour le partiguelfe dont tu as causé la perte. — Eh! pourquoi m'avez-vous cru? » répliqua le popolano confus et repentant. Son repentir, comme sa bravoure, le rendait digne d'indulgence. Ce n'était plus du passé qu'il s'agissait, mais de l'avenir. Ils ne pensaient tous qu'à commencer en exilés cette lutte qu'ils n'avaient pas osé soutenir en citoyens.

Sienne, tout d'abord ne put croire à leur départ, à l'abandon d'une ville qui pouvait faire encore bonne défense. Quand la nouvelle en fut confirmée, les gibelins, joyeux autant que surpris, ne pensèrent plus qu'au retour. Le jeud: 16 septembre , ils arrivaient sous les murs de Florence. Guido Novello leur capitaine, le comte Giordano, vicaire général du roi, les conduisaient. Giordano avait le commandement suprême, dû à son titre et à la menaçante escorte de ses Allemands. Ils trouvèrent les

* Villaci (VI, 80) dat le dimanche 16; mais le 1st Atart, comme ou l'a vu, un mercredi, et le 4 un agnedi. — Sur la date, il y a des variantes dans les auteurs modernes (Sessionds, II, 860, Cherrier, III, 107); mais on ne saurait s'y arrêter L'exact Ammirate dit le 16, comme V.llani.

Alsò il lembo e misse mato a' caviglioni delle brache, e duse; Guarda come io bo conce le brache, e spanderògli in onorire la parte guelfa e la città, e sono de' miss e tu gli apendesti in disfirla (Stefani, II, 128). Cf. Villani (VI, 82) qui dit que Lo Spedito répondit : « Voi perché mi credevate? » Selon Stefani, la rencontre entre les deux Florentine n'eut heu qu'en septembre 1262, après l'entreprise des guelfes sur Signa dont il sera question plus loin; mais il est peu croyable qu'habitant le mème quartier d'une si petite ville, ils fuscent restés si longtemps sans se voir. A moins pourtant que l'un des deux ne fut arrivé à Lucques qu'à ce moment-là, ne qui n'est pas impossible, puisqu'il y avait des guelfes ailleurs.

^{*} Che come vicario regio era capo di quelle genta Malavolti, part. II, l. 2, r. 35 v.).

portes ouvertes. Quelques familles guelfes étaient restées dans leur patrie : les Della Bella, les Cangibert, les Guidalotti di Balla, les Mazzocchi, les Uccellini avaient voulupartager le sort de leurs concitoyens'; mais d'un commun accord ils voulaient ôter tout prétexte aux fureurs de la victoire dans une ville prise d'assaut. Allemands et gibelins entrèrent en bon ordre, bannières déployées, dans le lugubre silence des rues désertes. Ils redoutaient cette population ennemie qui se cachait au fond de ses demoures ou des églises, par crainte des mauvais traitements qu'autorisaient les usages de la guerre. Ils n'avançaient donc que lentement, avec des précautions infinies, en occupant tour à tour les points stratégiques, avec un respect des choses qui semblait promettre le respect des personnes. Par là ils les rassurèrent. Quelques-uns des plus hardis osèrent s'aventurer vers le palais du peuple*, où l'on disnit que le comte Giordano était descendu. L'ayant rencontré sur leur chemin, ils se jetèrent à ses pieds, les genoux dans la poussière et en versant d'abondantes larmes. Au nom de tous, le plus âge implora sa clémence, le supplia de ne pas ruiner une cité dont it était le maître, et confessa que, pour les fautes commises, les précédents magistrats méritaient un terrible châtiment. « Mais, ajoutu-t-il, ils sesont enfuis, Ceux qu'a trahis leur ambition ne sont-ils pas dignes de miséricorde, quand ils se remettent à la volonté du vainqueur*? » Lan-

¹ Valani, VI, 80 Ammirato, l. II, L. I. p. 123.

^{*} En ce temps-là il faut entendre le palois non encore achevé qui était en

face de la Badia, et devait porter le nom de Bargello.

* Malavoite, part. II. l. 2. f. 23 r., — Villan pe

Malavolti, part. II, l. 2, f° 23 r°. — Villani ne parle pas de cette scène. En heu et place il rapporte les propos tenus à Rome par deux cardinaux sur le prochem avenir de Florence. L'un, L'haldieu, l'ami de Fré-

gage dépourvn de sincérité autant que de noblesse. Des guelfes désavouaient leurs chefs après les avoir souteaus et même poussés en avant. La défaite ne savait pas encore avoir sa dignité.

Le comte Giordano promit sans difficulté l'indulgence Sa prudente circonspection lui en imposait le dessein. Il était sûr d'être obéi, même en défendant aux Allemands le pillage et aux gibelirs la vengeance. Le seul écart qu'il ne put empêcher, peut-être parce qu'il ne l'avait point prévu, ce fut la profanation d'une tombe vénérée. Les restes d'Aldobrandino Ottobueni furent retirés de celle où ils reposaient depuis rois ans, traînés par toute la ville, jetés ignominieusement dans les fossés. Les gibelins flétrissaient sa mémoire parce qu'il était guelfe d'origine, et quoiqu'il eût servi sa patricen patriote, sans acception de parti*.

Humain pour les vai icus, le comte Giordano voulut asseoir sol. dement et subordonner à son maître le pouvoir des vainqueurs. Il exigea d'eux et de tous les habitants le serment de fidelité. Il aboli toutes les lois publiées depuis dix ans pour augmenter le pouvoir du peuple. Il nomma Guido Novello potestat pour vingt-sept mois, c'est-à-dire jusqu'au 1^{er} janvier suivant, puis pour deux aus entiers à partir de ce jour-là Mais il ne tardait

déric II, se réjouit de la défaite des guelfes; l'autre, Bianco e grande le trolago e negromente, » prédit leur revanche (Villani, VI, 81).

¹ Quel che più di mascun' sitra com increbbe ai popolo e che superò ogni legge d'humanità fu ..., etc. (Aminirato, l. II, t. I, p. 123). Yoy plus haut, i. III, ch. I. p. 440, l'acte de désintéressement d'Aldobrandio Ottobuoni

" Il y 1 à ca sujet quelque discordance entre les auteurs. Paolino (Il, 26) dit même avec une apparence de précision qu'il fut nominé pour 15 mos et 20 jours, c'est-à-dire pour la fin de l'année courante et un anà la suite; mais Sumone della Tosa dit expressément : « E' Ghibellini in quel di fer-

point à quitter Florence pour assurer en Toscare la domination des gibelins, et avec Guido Novello, installé à sa place au palais communal, reparut la politique de défiance méticuleuse, de vindicative et violente compression. Toujours en alarmes d'un people dont le morne silence dissimulait mal les ressentiments, il se hâta de faire tracer une rue qui conduisait da palais aux murs de la ville, et, à cet endroit, une porte qui lui permit de s'échapper librement en cas d'émeute, ou de faire entrer ses fidèles du Casentino, pour défendre sa personne comme son gouvernement. Déjà défendu par quelques compagnies de cavaliers et de fautassins siennois, par une partie des Allemands que Giordano lui avait laissés, et dont la solde était payée par le trésor public 1, il paya encore la sécurité qu'ils lui donnaient, en n'exigeant plus d'eux la discipline sévère des premiers jours. Il revint luimême aux injustes rigueurs si chères aux partis. Les guelfes furent sommés de rentrer sans délai, sous peine de perdre leurs biens et la vie. Comme ils ne crurent pas qu'obéir fût un moyen sûr d'échapper à la mort, on confisqua toutes leurs propriétés au profit de la commune, on détruisit en grand nombre leurs tours et leurs palais*.

Ces rigueurs, au surplus, n'é aient pas sans excuse. Il n'y faut pas voir seulement des représailles, que l'usage

marono G. Novello potestà di Firenze insino a calen di gennaio, e da calen di gennaio e due anni p. 199). » Or, sur ce chiffre de deux ans, il est d'accord avec Villani.

⁴ La rue fut appelee Via del Palagio, et la porte Porta Ghibellina. Aujourd'hui la rue qui sa da Bargello aux muraites de Florence s'appelle Via Ghibellina. Quant à la porta Ghibellina, elle était entre l'Arno et la porte actuelle de Santa Croce.

^{*} Villam, VI, 80. Rafevolti, part, II, i. 2, f. 24 ff.

Villaru, YL, 80.

du temps rendait presque légitimes. A ce moment, Arezzo resistait encore, l'istoia n'avait pas fait sa soumission, Lucques donnait asile aux guelfes, Florence vivait dans une atmosphère orageuse : on pouvait craindre que, du jour au lendemain, elle ne rappelât les exilés. C'est pourquoi, sans retard, dès les derniers jours de septembre, le comte Giordano convoquait à Empoli une diète gibeline!. A son appel répondirent tous les barons de la Toscane, toutes les villes qui y adhéraient au parti, tous les exilés de celles qui tenaient encore pour les guelfes. Des négociations furent ouvertes et conduites avec cette lenteur qu'on y apportait presque toujours en ce tempslà. Giordano n'y présida point. Rappele par son maitre, il n'éta t plus occupé que de son départ. En vain, pour le retenir, les gibelins allèrentils jusqu'aux pieds de Manfred*. Nécessaire dans le « royaume, » le comte dut, quoique nommé potestat de Sienne pour 1261, quitter

Villasi, VI, 82. Stefans, II, 126. Ammirato, I. II, t. I., p. 134.

Le fat est révoqué en doute par Mahvelti (p. II, 1. 1, 1º 25, 27). Mais il est affinné par Villani (VI, 81) et par l'ante (Inf., X, 89-95) II. Paoli crott qu on peut le tenir pour vrai : 1' parce qu'il est vraisembable; 2º perce que les documents parlent, en 1261, d'une ligne gibeline provoquee par Giordano (p. 68, 69). Cette ligne conclue, comme nous le verrons, le 28 mai 1261, devait, selon l'usage, avoir été précédés de longues pratiques. En outre, quant à la date où commencèrent ces prutiques, il est cair que si l'on y proposa la destruction de Florence, ce ne pet être qu'au lendemain même de la victoire, alors qu'elle semblait encore mul assurce. M. Reumont met au même jour, 15 septembre, la retraite des guelfes à Lucques, l'entrée des gibeans à Florence, et l'assemblée d'Empoli, ce qu'i est absolument inadmussible.

Es perché il Re haves resposto che haves egli bisogno di servirsi della persona del conte, e quelli era perciò costretto tornarsene nel regno. (Ammirato, lec. cit.) Malavolti. (p. 11.) 2, (* 27) prétend que Giordano me partil qu'en 1262; mais les textes qu'i, allègue prouvent bien une concentration de pouvoirs à cette date, ils ne prouvent pis que ces pouvoirs ne fusient pas exercés par déségation, depuis le moment où Giordano avait de penser à son départ.

la Toscane comme il ava.t quitté Florence, et déléguer ses pouvoirs sur Sienne à Francesco Semplice, et sur Florence à Guido Novello¹.

A la diète, la première proposition fut de détruire cette redoutable ville, mid obstiné de guelfes, où les gibelins ne pouvaient dormir en repos, et de la réduire à l'état de simple bourgade". Approuvée par l'assistance jalouse, la motion plut même à beaucoup de seigneurs florentins, qui y voyaient la certitude de conserver leurs châteaux et leurs juridictions. Un seul se leva pour protester. C'était cet énergique et rusé Farinata des Uberti, qui, après avoir si adroitement préparé la bataille, disparaît dans le récit de la bataille même, comme dans celui du triomphe, soit parce que les chroniqueurs florentins oublient sa rébellion en souvenir de son patriotisme tardif, soit parce que les chroniqueurs siennois dissimulent la gloire d'un « étranger » avec cette vanité propre à leur patrie, et plus grande encore, selon Dante, que celle des Francais*.

Farinata se leva donc pour prononcer un discours. Il le voulut, suivant l'usage, commencer par un texte, comme on fait les sermons. Mais, en épicurien épris de

Malavolti, loc. cit. Ces deux personnages sont appelés l'un et l'autre, probablement per confusion, vicaires généraux.

* Villani, VI, 82. Azmmirato, J. II, t. I, p. 124.

² Molti degli siessi Piorentini, i quali baveano tenute o castella nel contado di Pirenze, o dubitavano che stando in piè la Republica lungo tempo, un di barebbe tolto loro quelle giurisdizioni. (Ammirato, loc. cif.)

> Or fa giammai Gente al vana come is success? Corto non la francesca al d'assai. (Inf. XXIX, 199.)

Le silence des chromqueurs sur le rôle de l'armuta dans la hataille, ne pent guère s'expliquer par d'autres motifs, car Machiavel déclare que l'armata était « eccellente nella guerre. » (les for., II, 19.,

l'indépendance religieuse, il ne choisit pas un texte sacré. Il préféra deux grossiers proverbes florentins : « L'âne hache les raves comme il sait, et la chèvre va clopinclopant jusqu'à ce qu'elle rencontre le loup!. » Seulement il les brouilla dans un transport d'indignation : α Comme l'ane sait, dit-il, la chèvre boîte; il hache les raves, si le loup ne lui vient à la rencontre¹. » Sous les auspices de ce non-sens, son discours ne fut qu'un amas de protestations incohérentes dans leur énergie, sans aucun rapport avec la belle harangue de goût antique que Leonardo Bruni et Ammirato mettent dans la bouche de l'impétueux gibelin. Le sens du moins éta t clair : « Comme l'âne, comme la chêvre, vous ne savez pas sortir de votre routine, dût-elle vous conduire à votre perte. Quant à moi, je n'ai tant souffert que pour vivre dans ma patrie. Je la défendrai donc, et je mourrai, s'il le faut, l'épée à la maint, » Cela dit, il sortit du conseil, furieux, secouant la tête d'un air de défi, prêt à appeler ses amis au secours de Florence. Comme ses amis étaient nombreux, comme il avait sur eux et sur tous une grande autorité, on coupa court à la discussion sur ce sujet et l'on forma d'autres desseins'. Grace à lui, Florence était sauvée. Pour avoir ainsi répare le mal dont en partie il était cause, il a laissé le renom d'un grand citoven, sans obte-

Villani, VI, 82 Machiaval, Ist., II, 49.

^{*} Come asino sape, com minera rape, e vasa capra soppa, se lupo non la intoppa Villani, VI, 82). Sismondi (II, 361) et M. de Cherrier (III, 108) rapportent ces deux proverbes très-inexactement.

^{*} Villan., loc. cit. Ammirato p. 125. — Les entemis de Florence ont souvent regretté que cette ville ait été alors épargnes. M. Trollope (1, 156) rapporte qu'en 1847, un librare, un publiciste siennels exprimait excore ca sentiment. « Era megno spianarla, » dissit-il dans une conversation.

nir pourtant l'honneur d'une statue. Dante lui a élevé un monument plus durable que l'airain, mais où il fait, avec autant de justice que de justesse, la part du bien et du mal. C'est aux enfers qu'il place le béros gibelin, hérétique, incrédule et impie ', dans une plaine qui de tous côtés vomit des flammes, où des sépulcres s'élevent de place en place, horribles chaudières qu'un fez ardent rougit et d'où s'exhalent des soupirs profonds, des cris lamentaples*. Le patriote même, dans Farinata, n'est pas pour le poête justicier, exempt de tout reproche. Il le montre rappelant que seul il défendit Florence à visage découvert', mais le rappelant sans orgueil, et même avec quelque honte, car à Empoli comme sur les bords de l'Arbia, c'est à rentrer et à vivre dans la maison de ses pères que tendaient ses égoïstes efforts. Ce qui le tourmente aux cercles de l'enfer, c'est moins ce lit de feu où il cherche en vain le repos, que de voir les Uberti, ses lescendants, exceptés de toutes les amnisties, n'ayant pas appris l'art du retour*. S'il appelle « lois impies » celles qui les maintiennent en exil, c'est qu'elles les y maintiennent seuls. « Je n'étais pas seul à la batail e, dit-il

> Qui son gli erastarche Co' lor seguata d'ogni setta. (Inf. IX, 927.)

* Inf., IX, 110-125.

Ma fu' io sol, colà, dove sofferto Fu per cisseuno da tor via Piorensa Golai che la difese a viso sperto. (Inf. X, 91)

Ma i voetri non appreser hes quell' arte.. (Inf. X 51.)
E se continuado al primo detro
Egli han quell' arte, dis-e, mole appresa,
Cuò mi tormenta più che quello letto. Inf. X. 76-78.)
Dimmi perchè quel popolo è al empio incontro n' mici in ciascana con legge? (Inf. X. 83.)

tristement; si les autres étaient bannis comme moi, ce ne serait pas sans raison . » Juste retour sur lui-même que lui prête une grande âme, mais que jamais peut-être ne sit ce sougueux ches de parti.

Les Siennois, cependant, dès le lendemain de la bataille, avaient dépêché des ambassadeurs auprès d'Alexandre IV, pour protester de leur dévouement au saint-siège, après comme avant une victoire « qui était celle du bon droit". » Mais sourd à leurs protestations, uniquement touché du désastre des guelfes, le pontife les réconfortait de son mieux, leur promettant l'appui de l'Église". Le 18 novembre 1260, il fulminait de nouveau l'excommunication contre Manfred et ses adhérents, contre Sienne et toutes les communes de Toscane, de Lombardie, de la Marche, du « Jardin de saint Pierre", » qui lui donnaient secours ou conseils, qui obéissaient à ses ordres, qui marchaient sous ses bannières ou entretenaient correspondance avec

Pot ch'ebbe sespirande il capo acosso, A ciò non fu io sol, disse, nè certo Sensa cagion sarci con gli altri mosso.

(Inf. X, 88)

M. Piorentini traduit: « Ce n'est pas sans droit que je m'étais point aux autres. » (P. 55 de la trad. de la Div. Com., Para, 1858.) Mais cet écrivain frivole est contamier des contre sens (i. fait dire à Dante que Plorence ramquit Sienne à Montaperti, p. 162), et des erreurs de tout genre (il fait naître l'abbé de Vallombreuse à Padoue, note 4 au ch. exeu de l'Enfer).

— Ou conserve dans un corridor attenant à l'eglise de Santa Groce un grand crucifix peint à la mansère grecque par Margaritone, et donné par l'artiste à l'armata, après la bataille (Cherrier, III, 108, n. 2). Ce crucifix est dans un parfait état de conservapion. — Voy sur Farinata un travail de M. De Sanctis (Auova Antologia, t. XI, mai 1869). A peine est-il besoin de signaler la méprise de R de Saint-Priest (1, 334) qui dans les vers de Dante ne voit par la critique discrètement mébée à l'éloge.

" Malavolti, part. II, 1. I, f 21; l. II, f 22, 23.

* Liber multarum epistolarum, ap. Cherner, III, 110

4 Ducatus et Orti Sancti Petri (Ibid., p. 510).

lui. Désense y était faite d'ouvrir les églises et de célébrer les offices, d'administrer les sacrements, sauf l'eucharistie aux mourants et le baptême aux nouveau-nés'. Deux mois plus tard, le 23 janvier 1261, Alexandre IV recommandait aux Pisans réconciliés avec lui de ne pas céder aux suggestions ennemies et aux tentations du voisinage, en attaquant les Lucquois et leurs hôtes, les guelses florentins, sous peine d'être châtiés avec non moins de rigueur que d'une attaque contre l'Église même'. Menaces vaines d'ailleurs! D'âme gibeline et d'esprit pratique, comment Pise ne se sût-elle pas rapprochée de Mansred victorieux? Le 28 mai 1261, avec Sienne, Florence, Prato, Pistoia, Colle, Poggibonzi, San Gemignano et San Maniato, elle adhérait à la lique dont la conclusion mettait fin aux longues négociations d'Empoli*.

Longtemps auparavant, le 22 novembre 1260, quatre jours à peine après celui où le pape, en excommuniant les vainqueurs, se prononçait pour les vaincus, les gibelins de Florence, mis en demeure de remplir leurs engagements secrets envers Sienne, avaient chargé Lotteringo Pegolotti, leur syndic, de conclure avec elle un traité de paix et d'amitié. Le 25 novembre, à Castel Fio-

Digitized by Google

Liber multarum epistolarum, ibid.

Doc des Riformagioni de Sienne, à cette date. Paoli, p. 69, n. 2.
M. de Cherner (III, 110, m. 4), met au 51 mai 1262 la conclusion de cette ligue, et il conclut de cette errour que le pape obtint quelque effet de ses menaces sux Pisans, tandis que c'est le contraire qui est la vézité.

^{*} Malavolti (p. fl., l. 2, f* 24 r*) dit que ce fut le 20, man M. Paoli montre par les documents qu'il indique que ce fut le 22 De cette date sont les instructions du synéic, qui devinrent les termes mêmes du traité. (Doc. publié par Saint-Priest, I, 372, d'après Camici, De' vicari regui delta Toscana, p. 88, doc. 7.) Parmi ceux qui souscrivent cet acte, se trouve Guido Bonatti, quanté « Astrologo comunis Florentie, » citoyen de Forh. Il étuit aussi autrologue de Guido Novello (Voy. Ous. fior., 1, 155, 5° éd.).

rentino, en présence du comte Giordano', les deur villes nousient alliance a pour l'honneur du roi Manfred et la parti gibelin », s'engageaient à respecter l'état, les biens, les droits l'une de l'autre, laissaient les guelfes réfuges à Lucques ou captifs à Sienne sous le coup des confisations . Dans le délai de quatre mois, tout Florentin de dishuit à soixante-dix ans devait jurer ladite paix, et, apis dix années, renouveler son serment. Florence abandonait toutes ses prétentions sur Montepulciano, Montalois, Cast glion del Trinoro, Rocca di Campiglia, Menzao, Casole, Poggibonzi, Staggia, et autres terres appartenantidivers seigneurs". Elle faisait plus, elle confessit pr la bouche de son syndic qu'elle avait pris ces châteauxel d'autres encore, de vive force ou par intimidation, & contre toute justice, attendu que, de droit naturel, ils apartenaient aux Siennois*. Cet humil ant aveu ne figurit point dans les instructions du syndic florentin : il int sans doute une condition de la dernière heure. Les fibelins de Florence ne s'en purent désendre. Ils payèrent

* Com ad dictum comune senence omnia et singula supradicta pertinebant et pertinuerunt (Caleffo vecchio, p. 367).

* Pergamene delle Riformagioni di Siena, et Caleffo vecchio, p. 56" 569. Beux documents dont l'un a été publié dans les Delisie degli erudit Toscani, IX, 13, 24 — Voy dans Saint-Priest (c., 362, 365, Append.), les instructions données au syndic florentin.

[•] Acte sunt bec apud Castrum Florentinum in comitatu Florentie. *
presenua D Com. Jordam regii in Tuncia vicarii generalis. • (boc. de
5 janvier 1261 Perg., n° 115. Sienne, Arch. dipl. delle Riformagem.
publié par Saint-Priest, l. 364. — Cet auteur donne à tort la date de 130.
Il aurait du au moins avertir que c'est celle du vienz etyle, mais il iet
ent lin-même ai peu doute, qu'il met ce document avant un autre du 21 sevembre 1260. — Les deux syndics de Sienne se somment Jacopo Pagliares
et Buonaguida Boccacci.

^{*} Salvo quod de his non ionestur comune Son, captivis qui sunt in outain Sen, de civitate Flor, vai districiu (Acte d'alliance entre Sienne et librance, Janvier 1261, Perg. nº 715, ap. Saint-Priest, I, 363, App.).

sans marchander la rançon de leur pouvoir. Contraints à déshonorer un passé auquel ils avaient cu tant de part, ils rendirent moins amer l'affront politique en donnant satisfaction aux intérêts commerciaux. Ils triomphèrent de ce préjugé de leur temps, qu'un peuple perd tout ce que gagne son voisin. Excepté pour le blé, le vin et la viande, Florence et Sienne s'exemptèrent réciproquement de tributs comme de péages; elles s'accordèrent l'une à l'autre la libre circulation des personnes et des marchandises. Leurs syndics se donnèrent le baiser de paix. Ils jurèrent sur les saints Évangiles l'observation de ces pactes, et les ratifications en farent échangées à Florence, le 11 janvier 1261.

Florence soumise, Florence gibeline, qui donc pouvait résister en Toscane, qui donc être guelse impunément? C'est à peine si quelques démonstrations seraient nécessaires encore pour exterminer la faction vaincue. Ses restes, cantonnés aux extrémités de la province, ne faisaient pas même une ombre au brillant tableau. Le retentissement de cet imprévu et complet triomphe fut immense. L'écho s'en prolongea dans toute l'Italie et

^{*} Quod comune... non tollat... aliquod pedagium, vel guidam, seu vertigal. Item quod aliqua dictarum civitatum non facut aliquod decretum de aliquibus morcimonis seu mercantiis, et specialiter de ana et pannis, et cojamine, et lignamine et ferro, et accerio, et oleo alteri civitati... et quod homines dictarum civiatum possini libere ire et redira cum dictis mercimoniis, et cum salmis lane et boldrenum et pannorum, exceptis blada, vino et carnibus. (Acte d'albance, loc. cit., ap. Saint-Priest, l, 364, App. et Gallefo secchio, p. 588 v.)

^{*} Cela résu te d'un payement fait à un notaire siennois et à son collègue e pro corum valario ambasciate, quando iversast Florensiam, pre complemente et confirmatione pacis. • (Biccherna, ap. Paoli, p. 71, n. 2.) La nomination de ces syndics avait eu heu à Sienne, le 3 janvier (Saint-Priest, 1, 562); ou voit dans les Delizie (IX, 29) l'élection du syndic florentin.

jusqu'à l'étranger. Les troubadours le célébrèrent en termes insultants :

« Si arrogants que fussent autrefois les Florentins, les voilà aujourd'hui avenants et courtois; les voilà devenus gracieux dans leurs paroles, affables dans leurs réponses. Grâces en soient rendues au roi Manfred qui les a fait éduquer et châtier si bien que maints d'entre eux sont restés aus sur le champ de bataille. Ah l'Florentins, vous avez péri pour votre orgueil, œuvre d'orgueil et d'araignée!.

O roi Manfred! vous voità desormais si puissant que je tiens pour insensé celui qui oserait vous chercher queretle. Il n'a failla qu'un de vos barons pour exterminer les Florentins et les faire crier de douleur. Non, vous ne rencontrerez plus, à l'avenir, en montagne ni en plaine, personne qui vous résiste, et tant pis pour les soldats du Capitole, s'ils sertent en campagne

contre vous *. »

A cette glorification du vainqueur, répondaient timidement les plaintes des vaincus. Un Toscan gémissait sur la chute d'une cité fille aînée de Rome*. Le bel-esprit du siècle de Léon X qui a écrit les poésies qu'on attribue

- Quor qu'on trobes Florentis orgalhos,
 En lor trob om cortes et avineus,
 De gen parier e de plasen respos...
 Ail Florentes, morte ets per voetr' erguell.
 Qu'erguelha non es supon obra d'aranha.
- Oit re Matire, vos as tan poderos
 Qu'ueu tene per foi selh qu'ab vos pren centens,
 Qu'ieu vey que sol un dels vestres baros
 A'ls Florentis destruits e'l fai delens...

Raynouard, Chour de poésies originales des Troubadours, IV, 186. Paris, 1819, in-8°. Traduction de Fauriel, Dante, etc., I, 267. Cette pièce a été attribuée au célèbre troubadour de Toulouse, Pierre Vidal, mais à tort. Fauriel fausant remarquer qu'en 1260 il émit déjà mort depuis canqueute ans.

L'alta fior sempre granate. E l'onorato antico uso romano (D'Ancona, loc. cit., Ruova Antologia, parv 1867, p. 48.) à Fra Guittone d'Arezzo*, s'inspire des passions guelfes pour montrer, à Montaperti, le droit méconnu et l'injustice glorifice. le lion de Florence ongles et dents arrachés, ses défenseurs morts ou captifs, les ingrats Uberti, les Amidei renopcant à la « bonne liberté » dont ils jouissaient entre égaux dans leur patrie, pour transformer en maître leur plus grand ennemi. Il les .nvite à voir chez les Allemanda les épées qui les ont frappés au visage, qui ont tué les pères et les fils. Il se réjouit que, pour s'être donné tant de mal, ces étrangers extorquent l'argent des Florentins'. Tels étaient les sentiments des vaincus. Plus d'une fois, et dans une langue plus grossière, ils les durent exprimer de vive voix ou par écrit. La postérité, les contemporains eux-mêmes en auraient dù, ce semble, mieux comprendre un si grave événement.

Ce qui frappe les contemporains, c'est le sang versé à flots, les cadavres couvrant et empestant la riante vallée de Montaperti, l'essondrement inattendu d'une puissance redoutée de tous et que Sienne jusqu'alors n'osait guère assenter. Seule la postérité a fait essort pour remonter aux causes; encore s'est-elle arrêtée en chemin. Sans doute le hasard, toujours présent aux choses humaines, cut sa part dans celles-ci : c'est le hasard qui mit acciden-

yoy, une partie de ces vers dans la trivati de M. D'Ancona, déjà cité, p. 19 sq Cel auteur a le tort de les prendre pour authentiques, quoique la langue n'en puisse apperteur à cette periode des premiere begaiements.

de l'idiome italien.

^{*} C'est Ugo Foscolo (Prose letterarie, t. IV. p. 169, éd. Lemonner) qui a signale la main du fiussure. M. Giudici (Storia della lett. ital., 1, 10°) dit que, postérieure à cem de Pétrarque, ces sonnets ont pu être attribués à Trissmo. M. Cantù, (dist. des llatiens, trid. fr., 1, 525) dit su surplus qu'on ne sut pas en quel temps vivait Fra Guitone. On peut lire cette Canadone dans Gargani, Della unqua volgare, etc., p. 80.

tellement la capacité chez les uns, l'incapacité chez les autres; mais les chefs florentins furent moins au-dessous de leur tache qu'on n'affecte de le croire et de le din. Leurs préparitifs témoignent, nous l'avons vu, d'une vigilance extrême et d'un soin minutieux. Leur esprit, précis comme les lois florentines, semblant avoir tout prévu. Sur le champ de bataille même, s'ils firent des fautes de stratégie, ils conqurent vers la fin, pour se dégager, un plan dont le seul tort fut d'être trop tardif. Quant à la vaillance, les marchands florentins ne le cédèrent nullement à leurs vainqueurs. Légèrement armés de l'écu, du heaume, de la dague, avec un faible plastron pour défendre la poitrine et les jambes, ils ne pouvaient, à vrai dire, tenir facilement tête à des cavaliers bardés de fer, qui les renversaient de leurs longues lances et que de courtes dagues n'attergnarent pas 1. Mais Florence avait les cavaliers de ses cavallate, ses guelfes nobles et ses popolant riches, qu'elle obligeait de servir à cheval ou qui en revendiquaient l'aristocratique privilége; elle avait enfin ses mercenaires, tout comme Sienne, en nombre égal et peut-être supérieur.

Autres sont donc les causes de ce grand désastre. La principale, c'est que les deux parts en présence se faisant jusqu'alors à peu près équilibre, ceux qui avaient perdu l'avantage le regagnaient bientôt par leur active foi dans la revanche, tandis que leurs adversaires compromettaient un triomphe précaire en le croyant définitif, aveuglement qui produit l'incurie et qui est le propre des victorieux. Réunissaient - ils une armée, ils devaient y incorporer des gens d'un zèle équi-



M. P. Villari dans Il Politecnico, juillet 1867, p. 13.

voque, d'une fidé ité douteuse, ou les laisser dans la ville, s'exposer par conséquent à la défection sur leurs derrières ou sar le champ de bataille. Trop souvent on explique par la trabison les grands faits de l'histoire; mais ici elle était naturelle, et il fallait la prévoir. Y faire obstacle, tel était le problème. Les chefs florentins échouèrent à le résoudre. L'idée leur dut venir d'exiler les suspects; mais le remède eut été pire que le mal : c'était envoyer des recrues à Farinata des Uberti. De ces trois inconvénients, its se résignèrent au moindre. Ce fut leur malheur et non leur faute si Bocca des Abati donna le signal d'une perf.de volte-face, qu'annonçait déjà la mission de Reggente des Razzanti, si la trahison des gibelins provoqua la défaillance des guelfes, si les mercenaires lombards à la solde de Florence furent dans la mêlée fort au dessous des mercenaires allemands.

Ainsi s'explique, sans recourir au fatalisme historique, une défaite si imprévue après de continuels succès. Elle était dans l'ordre logique et naturel des choses; mais la revanche y était également. Les vaincus apprenaient par leur défaite qu'on pouvait, endix années, renverserun gouvernement bien établi, soutenu par une population compacte, redoutable au dehors par la gloire de ses armes, au dedans par ses rigueurs envers les suspects. Il y suffisait de quelques familles, de bons mercenaires bien payés, d'une solide alliance. Que ne pourraient les guelfes ban nis en si grand nombre, avec l'appui de Lucques, d'Arrezzo, d'Orvieto¹, de Bologne, avec leurs intelligences

Les chroniqueurs ne mentionnent pas Grvieto; mais outre qu'elle était toujours favorable aux guelfes, ou voit qu'en particulier le 16 octobre 1264 Guido Novello conclusit avec les Siennois un accord pour une expédition centre cette villa (Caleffo secchio, p. 455 v).

secrètes dans leur patrie, avec la complicité instinctive d'un peuple remuant, toujours de œur et d'âme aves eux! Au désarroi des premiers jours devait donc succéder bientôt une période d'organisation et de lute, semblable à celle qui venait de finir, sauf que les rôle y seraient renversés.

FIN DU TOME PREMIER.

APPENDICE

AU PREMIER VOLUME

L. I, CH III, T. I, P. 132

Quand nous avons imprimé la note 2 de la page 132 de ce volume, nous ne pouvions indiquer celui de l'Archivio storico italiano ou devait paraître le savant travail de M. Passerini, intitule Una monaca del duodecimo secolo, quoiqu'il eût bien voulu nous communiquer par avance la preuve qu'on y devait trouver de la destruction de Riesole, contestée pour l'année 1125. comme elle l'avait éte pour l'année 1010. Ce travail a enfin para comme introduction à un curieux document (3º série, t. XXVI, ann. 1876). Sí nous l'avions connu plus tôt dans toute sa teneur, nous aurions évité de reproduire (au liv. l, ch. n, p. 71), l'erreur de Villani sur l'origine des comtes Guidi, sur le nom et le mariage du premier d'entre eux. Déjà dans ses notices sur les grandes familles italiennes, par lesquelles il continue avec infiniment plus de science et de soin l'ouvrage de Litta, M. Passerini avait montré que les Guidchabitaient en Italie et y étaient même puissants bien avant qu'Otton le Grand débouchât des Alpes dans la péniusule, et que leur plus ancien ascendant comu s'appelait Tegrimo et non Guido. Aujourd'hui, dans le travail dont il s'agit 101, il signale les contradictions du prétendu Malespini (dont il ne semble pas révoquer en doute l'authenticité), et celles



de Giovanni Villani sur le mariage du baron allemand Guido avec Guatdrada, comme sur la donation du Casentino à ce seigneur, tantôt par Otton I^{er} (Villani, IV, 1), tantôt par Otton IV (Villani, V. 37), à deux siècles et demi de distance.

En revenche, le travail de M. Passerini nous est arrivé assez tot pour que nous pussions corriger à la page 231, avant le tirage, la date de la première mention qu'en rencontre de la magistrature du potestat. Elle remonte à l'anaée 1146, s'il faut en croire la chronique récemment publiée du juge Sanzanome (au t. VI des Documenti di Storia palria, et sous ce titre Gesta Florentinorum, par O. Hartwig, Quellen und Forschungen zur aeltesten Geschichte der Stadt Florenz, I. Th. Marhourg, Elwert, 1875. Cette double publication ne nous est malheureusement pas parvenue en temps utile pour que nous en pussions profiter). Nous devious tenir compte de cette indication nonvelle, mais nous ne le pouvons faire sans quelques reserves. Bien posterieurement à la date de 1146, un bon juge, Cantini. quand il rencontre le mot potestas, le prend encore dans le sens générique de magistrat, et refuse d'y voir la magistrature spéciale du potestat. Il pourrait bien en être de ce mot, comme de ceux de rector et de consul qui, comme nous l'avons vu (p. 21/8, texte et note i, et p. 229), s'employment d'une manière vague pour désigner les fonctions les plus diverses, les magistrats les plus différents.

L. II, CH. II, T. I, P. 311, 514

LES FAMILLES FLORENTINES D'APRÈS EN MANUSCRIT ITALIEN QU' LA BIBLIOTHÈQUE NATIONALE À PARIS, N° 743.

f Familles antérieures à l'année 1300 (p. 139 sq).

Abati, Acoppi, Adımari, Agli, Aglioni, Agolanti, Albengtu, Alberti, Aldobrandi, Alepra, Alfieri, Altoviti Amidei, Amieri, Ardinghi, Arrigueci.

Baccheregli, Baldovinetti, Barbadori, Bardi, Barcsi Baron-

cegli, Barucci, Battimanime, Beccanugi, Belfredelli, Belliscioni, Benizzi, Benvenuti, Bertinelli, Berti-Ravignani, Bisdomini, Boccatonda, Bogolesi, Bonizi, Bordoni, Bostichi, Brunelleschi, Brunellini, Bacegli, Bundelmonti, Buomigusi (ces derniers ne figurent sur la liste des temps primitifs que d'après le prétendu Malespini, qui les y a frauduleusement introduits. - Ajoutons qu'à la lettre B manque tout au moins la famille des Baroni, que nous avons vue figurer dans l'hérèsis des Patarins, au treizieme siècle)

Calcagni, Calfucci, Cangiberti, Canigiani, Capiardi, Caponsacchi, Carci, Cattam de Barberino, Cattani de Castiglione, Catellini, Cavalcanti, Cavicciuli, Cerchi, Chiaramontesi, Ciampoli, Cipriani, Ciuffagni, Compiobbesi, Comtes Alberti, Comtes de Capraja, de Certaldo, de Figline, de Gangalandi, Guidi, de Mangona, de Montecarelli, de Montemurlo, de Pontormo, Corbizzi, Cosi (on ne voit pas trop pourquoi l'écrivain a mis les comtes à la lettre C. Cela semble indiquer que la mot comte était regardé comme partie intégrante de leur nom).

Da Castiglionch.o, Da Castiglione, Da Gercina, Da Coltina, Da Filicha.a, Da Montespertoli, Da Petrojo, Da Quona, Da Ricasoli, Da San Donato, Di Vogognano, Del Beccuto, Del Bel Culaccio, Del Chiaro, Del Forese, Dell' Archa, Della Bella, Della Pera, Della Posa, Della Pressa, Della Trippa, Della Vitella, Della Zan-

nella, Dello Asino, Donati, Donzelli da Poneto.

Elisei, Erri.

Falconieri, Fernantini, Fifanti, Fighineldi, Fignovanni, Filipetri, Filippi, Filiteri, Firidolfi, Foraboschi, Franzesi, Frescobaldi.

Galigai, Galli, Galluzzi, Gherardini, Giandonati, Gianfigliazzi, Girolami, Giuffagui, Giugni, Giuochi, Greci, Gregi, Guadagnoli, Gualterotti, Gugialferri, Guicei, Guidalotti del Migliaccio, Guidi.

Importuni, Infangati.

Lamberti, Lambertucci, Latini, Lisci, Lucardesi.

Macci, Mach.avelli, Magalotti, Magli, Malduzi, Malespini, Malfetti, Malpigli, Mancini, Manfredi, Mangiatori, Manieri, Mannelli, Marignolli, Mazinghi, Mazochi, Minerbetti, Migliorelli, Mompi, Monaldi, Mozzi.

Norli.

Obriachi, Orciolini, Ormanni.

Palermini, Pazzi de Florence, Pazzi du Val d'Arno, Pegolotti Pesci, Petriboni, Pigli, Pulci.

kavignanı, Razzanti, Rinucci, Romaldelli, Rossi. (Manquent

les Ridolfi)

Sacchetti, Scalı, Schelmi, Scoları, Seregi, Sızu, Soderm, Soldan, eri, Spini, Squarcialupi, Stolda.

Tebaldı, Tebalducci, Tedaldi, Tedalducci, Tinmozi, Tuion.

Tornaquinci, Toschi, Tosinghi.

Ubaldını, Ubertı, Ucceşlini, Ughi.

Vecchietti, Visdomini (dėjā mis sous la forme de Bisdomini). Vitellini. Di tutte queste case, dit l'auteur, è fatta menuomi dagli scrittori dai 800 al 1300. — Mais on voit que cette liste n'a pas une grande autorité. Nous y avons constaté omissions d'doubles emplois. On pourrait en trouver d'autres : par exemple les Tebaldi et Tedaldi, Tebalducci et Tedalducci pourraient bien n'être qu'une même famille, avec des différences d'orthographe. On ne voit point toutes ces variantes, et en revanche de n'incove une autre, les Tedaldini, la seule qui figure aux listes de Villani.

2º Familles qui avaient propriétés et seigneuries au dehors (p. 148).

Firidolfi. . Fighinelli. dans le Mugello et le Vai d'Arno supérieur. Ferrantini.

Pazzı, Val d'Arno supérieur.

Buondelmonti, Val de Greve.

Lamberti, Calenzano.

Ormanni, Plaine de Cascia.

Ravignani, Mugello et Val de Sieve-

Galli. . .)
Capiardi. |
Abat . . |
Guidi . . |

Galigai, Val de Marina

Giugni et Buonaguisi, Pratolino et San Cresci.

Agolanti, Vaglia.



Caponsacchi. Arrigucci . . Environs de Fiesole. Corbizi . . . Lisci . . . | Val de Rubbiana. Malespini . | Infangati. . | Val de Pesa. Giandonati : Ceux de la Sannella de Vogognano, Montaione. Ceux de l'Archa, Monte Morello. Pigliostichi, Gregi, Filippi, della Pressa. Alberighi, Ubriachi, Greci, Bisdomini, To- (Val d'Arno singht, Da Quona, Volognano, Nerli, Gangasupérieur. landi, Pulci, Franzesi, Ricasoli Ubaidum, Mugeilo. Squarcialupi, Donati, Tedaldini. | Casentino et autres licax. comtes Alberti, comtes Guidi. .

3º Families qui out des tours à Florence (p. 152).

Uberti, Ormanni : San Pier Scheraggio. Malespini, Infangati, Gu- | San Romolo et Santa Cecilia. gialferri, Tebalducci . . . Galli, Capiardi, Girolami, Guidi, | Vacchereccia et Por Amıdei, Tinozi, Scolari 🖠 S. Maria. Palermini, Scali, Filippi: Les Thermes et Borgo S. Apostolo. Greci : Borgo de' Greci. Buondelmonti, Bagnesi, Guidalotti, ceux de la Pera, ceux de Quona. Donati, Tedaldini, Giuochi Ra- 1 vignani, Bisdomini, Alberighi, Por San Piero. Corbizzi, Adimari, Pazzi. Razzanti, Giunhi, Maleffetti, Della Bella: San Martino. Tosinghi, Bhaldim, Toschi, Arrigueci. Elisei, Caponsacchi, Nerli, Cipriani, Autour du Mercato Vecchio. Vecchietti, Cattani de Castiglione, Amieri, Barucci, Tornaguinci.

Cosi, Pigli, Monaldi, | Porta Rossa Soldanieri, Foresi . . . |

Alepri, Sacchetti, Guicci: San Pulinari.

Schelmi : L'Anguillaia.

Figuovanni, Firidolfi, | Porta di Duomo.

Agli, San Michele Bretteldi

Lieux où se trouvaient les maisons des principales familles, d'après les métections de lord Vernon L'Inferno de Dante Alighieri, Londres, 1862, in 6°, et quelques autres prises dans les documents méorts et dans divers auteurs (bel Mignore, Follim, etc.).

Abati, Or San Michele.

Acciajuoli, Lungarno, entre l'Arno et les Thermes, entre les maisons des Altoviti et celle des Buondelmonti.

Adimari, entre le Mercate Vecchio et San Giovanni.

Agli, dans la rue de ce nom, qui va de la via del Beccuto à la via del Refenero, près de S. M. Maggiore.

Aglioni, borgo San Lorenzo.

Agolanti, au Mercato Vecchio, en face de San Tommaso.

Alamanni, à la descente du Ponte Vecchio, dans la rue qui conduit à San Miniato.

Albertmell, près la porte de ce nom, qui était au bout de la via dello Sperone, laquelle, ainsi que la via dell'Oriuolo, s'appelait alors via degli Albertmelli.

Albizzi, au corse degli Albizzi.

Altoviti, près de Sant'Apostolo.

Amidei Por Santa Maria, au bout du Ponte Vecchie.

Antellesi, achetérent les maisons des Cerchi et celles des Uberti.

Ardınghi, sesto di Borgo, près San Stefano.

Baldovinetti et Guidi, Por S. Maria jusqu'à la via delle Terme, en face de S. Maria sopra porta eu S. Biagio (église qui était située derrière l'hôtel actuel du Nord, entre le via delle Terme et la via Porta Rossa).

Bardi, à S. Lucia de' Magnoli jusqu'aux maisons des Cavigiani et des Mannelli Leur loggia est à coté de S. Maria d'Oltrarno.

baroncelli, via di Vacchereccia jusqu'auprès du Palazzo Vecchio.

Barucci, derrière le palais du potestat.

Beccuto, venus de Pérouse en 1284. — Dans la rue qui porte leur nom, près de S. Maria Naggiore.

Becchi, près de S. Pier Scheraggio.

Della Bella, près de San Martino, en face de S. Margherita.

Del Bene, Borgo Sant'Apostolo.

Benucci, Porta Rossa, puis Borgo Sant'Apostoli.

Rostichi, Porta Rossa.

Brunelleschi, piazza de' Brunelleschi ou dei Marron...

Buonaguisi, de San Martino à Or San Michele.

Buondelmonti et Scolari, borgo Sant'Apostolo, près de Por S. Maria.

Caponascchi, Marcato Vecchie.

Cavalcanti, Mercato Nuevo.

Cavallereschi, de San Martino à Or San Michele.

Carchi, rue des Cerchi, derrière San Procolo.

Cerretani, de l'évêché à S. Maria Naggiore.

Compagni, leurs maisons incorporées au palais Corsni.

Compiobbesi, Or San Michele.

Corbizzi, pres de Sant'Apostolo, à côté des Altoviti.

Dati, prazza S. Spirito, au midi.

Davanzati, Porta Rossa.

Donati, Porta San Piero et via San Martino. Leurs principales maisons au Corso presque en face des Portinari et des Ricci. Deux de leurs tours se voient encore, une en face de la via dello Studio et l'autre à côté de la voûte par où l'on va à l'église de S. Margherita.

Easel, au coin du Mercato Vecchio.

Falcomeri, derrière S. Reparata, par où l'on va à la piazza delle Pallottole.

Ferrantini (descandants des Figiovanni), à San Martino.

Fifanti, Mercato Nuovo, près la piazza S. Pulinari.

Foraboschi, près des Pulci, vers la piazza del Grano.

Foresi, Porta Rossa.

Frescobaldi, couvent des pères des missions, près de S. Sprito.

Galti, Mercato Nuovo, près la place S. Pulmari.

Gherardini, à côte des Girolami, en face de S. Stefano et de Por S. Maria, au coin de borgo S. Apostolo.

Ghiberti, entre S. Reparata, S. Martino et Por San Piero. Grandonati, au com du Mercato Nuovo et de Porta Rossi.

Granfigliazzi, autour de S. Trinita.

Girolami, via Por S. Maria, à l'entrée du borgo S. Apostolo. Giuochi, près de S. Margherita et de la maison de Dante.

Greci, borgo de Greca tout entier (cette famille étail du éteinte au temps de Villani).

Gualterotti, Importuni, borgo S. Apostolo et Lungaruo.

Infangati, entre S. Cecilia et le Mercato Nuovo.

Lamberteschi, dans la rue qui porte leur nom.

Macci, vers Calimala et le Mercato Vecchio.

Magalotti, piazza S Firenze.

Magli, borgo San Jacopo, en face de S. Felicita.

Magnoli, Lungarno, dans la rue qui mêne du Pent Rubacout Ponte Vecchio.

Malespini, via Vacchereccia, entre S. Cecilia et San Pier Schraggio (emplacement de la loggia des Lanzi).

Malpigli, avec les Guadagnoli, les Romaldelli et les Chiammontesi, leurs consorti, entre Calimala et Or San Michele.

Mancini, piazza S. Firenze.

Manetti, près S. Spirito.

Manfredi, su com du Mercato Vecchio.

Mangiatroie, entre S. Cec.lia et le Mercato Nuovo.

Manieri, borgo San Lorenzo.

Mannelli, au coin du Ponte Vecchio, en allant à la via és Bardi.

Marignelli, borgo san Lorenzo.

Mascheroni, San Pancrazio.

Medici , à l'angle du Mercato Vecchio , puis , au quatorziène siècle, pres de San Lorenzo.

Monaldi, Porta Rossa.

Montesi, entre Calimala et Or San Michele.

Mozzi, sur la place de leur nom, an bout du Pont Rubaconte. Norli, borgo S. Jacopo, au pied du Ponte Vecchio, Olivarno.

Pazzi, Por S. Piero. Leurs tours ont été englobées dans le palais Strozzi.

Pegolotti, S. Felicita

Petribuoni, entre S. Trinita et l'Arno.

Portinari, près des Bonati, leurs maisons faisant face à Santa Reparata.

Pressa (della), près de S. Pier Scheraggio.

Pulci, près des Gherardini, au borgo S. Apostolo.

Quona, à la porta a Quona ou dei Buoi, près des murs et d'une loggia des Alberti, au bout de la rue Cornacciaja; une branche de l'Arno passait alors par là, doù le nom d'isola d'Arno. Près de cette porte se tenait te marché aux bœufs.

Ridolfi di Piazza, piazza S. Felice.

Ridolfi dal Ponte, près du Ponte Vecchio et de S. Maria Sopr'Arno.

Rossi, à la descente du Ponte Vecchio, Oltrarno, en face des Nannelli.

Sacchetti, Mercalo Nuovo, près la Piazza San Pulinara.

Salviati, San Simone, le long de la rue del Mercantino di S. Piero, du côté des Stinche ou Quaratesi. — Aujourd'hui palazzo Borghese, via del Palagio. — Par la porte de S. Simone, on allait à S. Croce.

Scali, en face de S. Trinita, en entrant dans la via delle Terme et le borgo S. Apostolo. Ce palais appartint ensuite aux Buondelmonti.

Siri, à San Tommaso du Mercato Vecchio.

Soderini, Oltrarno, piazzetta Soderini, au bout du pont al.a Carraja.

Soldanieri et Rinaldeschi, consorti, à S. Trinita.

Spini, Lungarno, & S. Trinita.

Tebaldi, pres S. Pier Scheraggio.

Tedaldini, entre les Donati et les Fortinari.

Tosinghi, au Mercato Vecchio.

Ubaldini, au dessous des Agolanti, en allant à San Giovanni et à l'éveché.

Uberti, Vacchereccia, San Pier Scheraggio.

Blet. DE FLOREIGE, -- L.

APPENDICE.

669

Ughi, S. Maria degli Ughi, Porta Rossa.

Vecchietti et Sassetti , via de' Ferravecchi , en allant à San Mimato.

Villani, via del Palagio. Leurs maisons sont comprises dans le palais Borghese.

Visdomini, Por San Piero, corso degli Adimari.

L. III, 6B. I, T. L. P. 403, 404

OKE WOOMBILD & RECOGNICE

On comptant, à Florence, par livres et florius; mais les évaluations présentent de grandes difficultés. Originairement, la livre était un nombre de pièces de monnaie sufficant pour faire une livre de poids. Mais comme l'argent et l'or, si différents de prix. étaient également pesés, la livre devint bientet une valeur arbitraire. On la décomposa bien en 20 sous (le *solidus* romain), et le sou en 12 deniers; mais la fixité qui parut alors s'établir. n'en resta pas me una purement apparente : dès les temps langobards, les 20 sous faisaient à peine les deux tiers d'une livre de poids. Rien de moins sûr, par conséquent, que les évaluations en livres, sons at deniers (Voy. Cabrario, Delt' economia politica, etc., 456-460). On est danc confondu quand on voit un auteur moderne écrire sans sourciller les lignes suivantes : « La tira torcane vaut 96 centimes à peu près. Pour avoir la valeur équivalente à ces 96 centimes, au moyen âge, il faut multiplier ce chiffre par 10 ou 15. Ainsi 1 *lira é*quivalant au moins à 9 fr. 60 et au plus à 14 fr. (Ad. Trollope, I, 35). »

Les évêques, les moindres barons, les villes libres, en obtetenant ou s'arrogeant le privilège royal de battre monnaie, augmentèrent la confusion, d'abord par la variété de leurs espèces, puis par les mutations qu'ils y apportèrent, mettant moins de métal, et maintenant toutefois la valeur nominale. Aussi, quand on veut dire qu'une monnaie est bonne, effective, on emploie ces mots: Libra bonorum denarrorum, solidi bono-



num denariorum expendibilium. On en indiquait aussi la provenance, quand les piètes dont il s'agissait avaient été frappées dans une secca en renom. Pise, Bologne, Ravenne, etc., de même que, chez nous, on disait livre parisis et livre tournois. Ainsi es agosteri (auquaules) et les bizantini de Pise, qui imitaient des types étrangers.

Avec le temps, la rareté des métaux était devenue si grande, que la livre, au lieu d'être composée de 240 pièces d'argent appetées deniers, ne contint plus que 20 de ces pièces, quoiqu'il n'en fallât que 12 pour faire un sou. On désignait ce genre de livre par ces mots : Libra parvorum, lira di piccioli (Peruzzi, Stor. del comm. fior., p. 105, 104).

Ajoutez à ces inconvénients que l'usage romain de la monuair de cuivre s'étant perdu, on ne faisant plus les appoints qu'avec des pièces d'argent trop minces, trop petites, trop faciles à s'user et à se perdre (Cibrario, loc. cit.). La première fois qu'il est fait mention d'une monnaie de cuivre, c'est en 1815 (Bibi. nat. de

Paris, mss. italiens. nº 743, p. 166)

Nous avons dit au chap. let du livre III, p. 403, note 2, que les plus anciennes monnaies connucs à Florence étaient l'une du temps de Charlemagne, l'autre de 1450 environ. Primitivement les Florentins battirent une monnaie d'argent de 12 demers, portant le nom de floria, qui rappelle ce ni de leur villa. En 1952, après la defaite des Sienneis à Montalcino, on imagina, la richesse publique s'accroissant, de battre un florin d'or qui valut deux flortus d'argent, et qu'on appela aussi livre de 20 sous. La confusion en fut augmentée, sans causer cependar t beaucoup d'embarras à ce peuple de marchands, rendu habile, par une pratique quotidienne, aux calculs les plus compliqués. Avec une grande probite commerciale, ils battirent le florin d'or plus pur qu'aucune autre monnaie, dans ses 24 carats, du peids d'une drachme ou 3 deniers ou 72 grains, et semblable, à un grain près. su ducat d'or, au seguin de Venise (Pagnini, 1, 114). Il en résulta que le florin d'or de Florence devint la vraie mesure de la valeur des choses et servit pour les comptes (Peruzz, p. 107).

Composé comme la livre, comme le florin d'argent, de 20 sous et de 240 deniers, on l'appela successivement formo d'oro, formo di suggello, hormo di galea, fiormo largo (l'agnim, 1, 116). On employa aussi les mots de ducat et d'écu, scudo, scudo, jus-

tifiés par l'équivalence (voy. Secchetti, nov. 150, t. 11, p. 508). Celle de ces dénominations qui obtiat le plus de vogue dans la suite des temps, ce fut celle de fiormo de suggello, parce que ce dernier mot rappelait la probité de la fabrication, l'épreuve l'essat que faisait solenne, lement des monnaies nouvelles un magistrat special, avant de les enfermer dans des bourses scellées. Pour éviter les frandes, on poussait le scrupule jusqu'a faire examiner par des officiers vérificateurs les bourses où les particuliera enfermajent leurs florais. Si l'on y en trouvait de mauvais aloi (rei), on les détrussait (a tagliavano) et un punissait. Une rubrique du statut est intitulée comme suit : Onod consules requirent contra faisatores signifi florencaurer Dans un hyre de créanciers et de debiteurs, de 1348 à 1350, on lit ces mots: Furmi 2 che pagammo, per furmi 4 d'oro che ci furono tagliati quando si revedde il suggetto per lo comune. El milleurs Lire 5 e soldi 2 piccoli che ne contarono di danno fior. 44 d'oro che ci furono tagliati da nostri suggetti quando si rivedde il saggio (Pagnini, I, 121 - Si granda était la reputation de la monnaie florentine, que des princes demandaient la faveur de battre monnaie à Florence, et cette faveur leur était très-difficilement accordée (Targioni-Tozzetti, Ducorso alla società colombaria nul fior. di suggello, p. 152, ap. Pagniai, 1, 115) On a vu plus haut (p. 405) que la beaute de la monnaie florentine fut pour le roi musuaman de Tunis la preuve que les Florentins, qu'il ne connaissait point, n'étaient pas un peuple méprisable, comme le prétendaient les Pisans.

Malheureusement, la clarté ne s'était pas introduite dans les monnaies avec la probité. Un continua d'employer le florin d'argent pour le petit commèrce, tandis que le grand commèrce employait le florin d'or (Peruzzi, p. 161). Il n'eût pas été possible de supprimer le florin d'argent, car, vers le mitieu du treizième siècle, la masse d'argent en circulation était douze fois plus grande que celle de l'or (Pagnini, l, 117). La nècessité des appoints, l'impossibilité de distinquer toujours le grand commèrce du petit, furent cause d'une certaine promiscuité de ces deux monnaies. Il était donc nècessaire d'en bien établir le rapport. On le fit mal ; on augmenta encire la confusion ; on facchita la fraude par les subdivisions qu'un imag na du forta d'or. On eut le popolose, semblable par sa forme au florin, mais qui ne valait

que deux sous. On le dorait, et l'on trompait ainsi le vendeur (Boccace, Decam Giorn. VII, nov. 5. Voy. 1. III, p. 7 notes de l'èd. de Milan en 4 vol.).

Le floria d'or valait 50 sous en 1291, et semblait devoir augmenter de prix Les arts majeurs, dans une de leurs réunious, le fixèrent à 29 sous (Paolino di Pieri, R. I. S. Suppl. II, 53). La rubrique 101 du statut de l'art des changeurs, confirmée dans le statut de la commune (l. V, tratt. 2), porte que le florin d'or a mercanzia devra toujours valoir 29 sous du florin d'argent, jamais plus (Peruzzi, p. 107. Voy. un doc. du 10 novembre 1295, Arch. dipl. Perg. delle Rif.; il y est parlè d'une somme de 525 livres à florins d'argent, faisant le payement à florins d'or évaluès 29 sous). Les florins de 50 sous ne furent pourtant pas démonêtisés, en sorte que ceux de 29 sous, pour en être distingués, furent appelés petits, piccioli ou piccoli. Ce fut un tort, car cette désignation avait été déjà appliquée au florin d'argent lors de la création du floria d'or.

La différence des deux florins d'or, celui de 30 sous et celui de 29, donna lieu à des spéculations en conséquence lesquelles on stiputa que tout trafic devait être fait en petits florins (Ed ordinaro non fare mercato, se non a quella moneta. Paolino, IL 33₁. On rencontre pourtant une Provision qui nelaisse pas d'être embarrassante. Le 15 mars 1296, on propose que le florm d'or piccolo ou de 29 sous, n'ait pas de valeur fixe. 12 votants approuvent contre 7, qui proposaient de lui assigner une valeur de 40 sous Provvisioni, VI, 418 vo., S'agirait-il ici d'un sou nouveau, d'un son arbitraire dont la vaieur ne nous est pas connue? Quoi qu'il en soit, dès le 26 octobre 1295, défense avait eté faite de payer désormais au nom de la commune en florigs autres que les piccioli, à peine de nullité. Les mercenaires ne sont pas exceptés de cette règle; il n'y a d'exception que pour les créanciers de la commune, évidemment pour ne pas compromettre le crédit public (adopté dans le conseil des Cent, par 77 contre 8, dans les conseils du capitaine et du potestat par assis et levé Provvisioni, IV, 89, 94. Consulte, 1, 19 vo. Peruzzi d t (p. 351) que cette prescription, introduite dans le statut, s'y trouve au 1. IV, p. 9).

Cependant on continuait d'employer le mot livre, si peu commode, si peu expressif qu'il fût. On trouve même dans une Pro-

vision cette déclaration expressa que 6000 livres de petits florine valent 3000 florins d'or (Trium milium flor, aux. seu librarum sex millium flor, parcorum, 3 avril 1296. Proces. V, 64 v.). Pour amuter encore à ces causes d'embarras, le 4 octobre 1296, on ordonne de frapper une monnaie d'argent qu'on appellera floria et qui aura une valeur de deux sous du petit florin en or, le popolino sans doute, dont il vient d'être question. Elle devra être qu hire(lega) de 11 onces 15 demers d'excellent argent, comme le titre de Venise, et être frappée à l'image de saint Jean-Baptiste et du lis. Quicenque portera une livre d'argent à monnaver, recevra. en pièces de monnaie, 13 sous 11 deniers de ladite livre (Propp VI, 116 v). Ce n'est pas sins doute de cette monnaie d'argent que parle Pagnini, quand il dit que « la drachme ou 36 deniers d'argent fin dans le florin equivalaient à une once et demie ou 12 drachmes ou 36 deniers d'argent fin contenus aux autres monnaies, et qu'un florm d'or valuit alors 20 florins d'argent, proportion qui est restée la même jusqu'au dix-huitieme sicole, où elle décupla (Pagnini, I, 117). » Mais nous ne saurions dire au juste sur quelles bases reposent ces évantations.

Malgré tant d'obscurités, on voudrait arriver à une estimation comparative, sans laquelle il n'y a pas moyen d'apprécier les dépenses florentines. L'Histoire de San Gemienano, par le chanome Pecori, contient de curieux tableaux (p. 655 et suiv.) sur le salaire des officiers publics, le chiffre des amendes et des taxes, le prix de divers objets dans cette petite ville , mais s'est la livre p sane qui v était en usage, l'ecorr et Ant. Zobi (Memorie starico-artistiche della SS. Annunziata, 1857), 'évaluent à 8 fivres 6 sous 8 deniers du floria actuel, soit 7 francs. Cibrario (p. 488-89) a comparé la monnaie de Florence aux anciennes. monnaies d'autres pays. En 1306, le petit denier tournois vaut 13 sous du florin de Florence, et en 1510, 14 sous. Le denier parisis vant 10 sous 6 deniers du même, et le denier parisis bon. 14 sous. En 1527, le demier parisis vaut 17 sous 4 deniers. Le même auteur dit (p. 487) que le florin d'or de Florence valait en métal 12 l. 36, 55 de notre monnaie, et que sa valeur en froment serat de 24 i. 04, 82. Cette évaluation par le prix comparatif des grains est la plus sûre, aussi faut-il s'en tenir pour la valeur du florm au chiffre de 14 fr. 70, fixé par M. Passerim dans une expertise dont nous avons parlé à la page 404, note 2, et qui diffère peu du chiffre de Cibrario.

Sur ces matières, outre les ouvrages cités dans cette note et à la page 404, Passermi, Orsini, Vettori, voy. Borghini, Della moneta fiorentina, Muratori, Antiq ital. Diss. 27, t. 11, col 685, Garnier, Hustoire de la monnaie; Leber, Appreciation de la fortune privée au moyen age.

D gittzed by Google

Drigina from UNIVERSITY OF WISCONSIN

TABLE DES MATIÈRES

LIVRE PREMIER

CHAPITRE PREMIER

Géographie physique de la Toscane. — Ses timites. — Facilité d'y pinétrer. —
Se configuration miérieure. — Montagnes — Vallées. — Cours d'est —
L'Arno. — Autre fleuves — Lacs. — Les Maremmes. — Productions du «
sol. — Gimal. — Les Étrusques. — Leur ressemblance avec les Toscans modernes. — Leur origine. — Rhasens. — Lydrens. — Mélange ses deux races.
— Prédemmanue de l'élément oriental — La religion. — La politique. —
Les mosurs et les arts. — Influence des Grecs sur les Étrusques. — La fédération. — Priss de Veies. — Les villes. — Fiesole et ses murchés. — Florence
hourgade étrusque. — Décadence des Étrusques. — Conquête romaine. — Colegies romaines. — Florence colonne des Triunvirs. — Se situation topograpliques. — Les Florentins au Séant, sous Tibère. — Fêtes à Florence en l'bonneur des Césars. — Le christranisme à Florence. — Le mirtyr Minias et ses
compagnons. — Fersistance du culte et des superstitions étrusques.

CHAPITER II

LES TEMPS SAMBARES

Les berbares dans le monde romain. — La Toscane au temps de invasions, — Siège de Florence par Radagase (406) — Destruction de son romés. — Economics readus à sonte Reparste. — La Toscane sons les Ostrogoths. — Totila à Florence (342) — Justin amiégé dans Florence. — Nature multre de la Toscane. — Domination des Langabards (569). — Condition de Florence. — Domination des Franks (774). — Rapports de Charlemagne avec Florence. — Nouvelle période d'invasions (876–880). — Première rennissance des villes

— La cour de Torcene (890). — Domination des Germins (951). — Les rois germanns à Florence. — Allemands établis à Florence — Bourface III, margrave de Torcene (1927). — Florence sous Béstrix et flathide. — Les papes à Florence. — Despontions morales de cette ville. — Son dévouement à ses évêques — Troubles religieux à Florence (1965). — L'évêque Mexicharba accusé de simonie. — Massacre des moines de San Salva. — Pierre Damies, légat à Florence. — Concile de Rome — Décision du concile. — Émotion des Florentina. — Ils réclament l'épreuve du feu (1968). — Pietro Igneo entre dans le feu. — Lettre des Florentins su pape. — Déposition de l'uvêque. — 47

CHAPITRE HIL

PORMATION DE LA COMMENT DE PLORIFICE

La counteure Mathilde. — Sa donation au mint-siège. — Développement des communes par la donation et la guerre des suvestitures. — Siège de l'hirence per Henri IV (1081). - Affaiblissement de Rathilde. - Les Plorenturs à la première crosside (1999) — Leur rentrée triomphate. — Cérémonie commémorativo. — Progrès de Florence par la crossale et par les embarras de Na-Unide. — finerres de romange contre les angueurs et les chiterax. — Traté avec Pogna (1101) - Prine at descruction de Monte Orlandi (1107). - Henri V i Florence 1109). — Le territoire de Pise gardé par les Florentins (1113). — Régioment provisoire de la querelle des investitures. Nort de l'athilde (95 juillet 1113). — Nouveau progrès des communes. — Prise et destruction de Monte Cascioli (1119), de Ficacie (1125), - Carmignano enlevé aux Florentins (1126) - Prise et destruction de Montebuoro (1136), de Monte Croce (1146). - Guerres de vommage contre les villes. - Contre Sienne (1981-1148) - Frécéria Barberousse en Italia (1156) - Alumnes entre Piec et Florence (1171). - Diète de Sen Genesio (1172). - Hostalités du victire Christian contre Florence et Pise. -- Impussance de Barberousse contre les Tescans (1175). - Plaintes des seigneurs contre Florence (1185).-Confiscation du terratoire Borentin - Mort de Barberouse (1190). - Haine des Toscans contre Henri VI. — Interrègne, — Lague toscane (1198). — Mécuntentament d'impecant III Reprise de la guerre sontre Sienne (1177). -Siège et prue de Semiliate (1198-1203). -Prisa de Montegrossoli (1182). Parx avec Sienne (1202). — Soumanon des seigneurs de Capraja et de Monte-Marko (1204). — Nouvelles hostilités contre Sienne (1286). — Médiation du mini-siège 1210). - Progrès de Florence. - Otton IV, empereur (1206,. -Le patriarche d'Aquilée en Toscane (1209) — Amende infligée aux Florentins. — Médiatina d'Innocent III — Politique forentine envers les seguenrs. lls sont introduits dans Florence......

CHAPITRE IV

The state of the s

Les Italiens d'après Otton de Freising. — Origines des institutions de Florence. — Perpétuné des institutions municipales de l'empire rosaux. — Les scholes ou associations. — Associations à Florence pour l'industrie et le trafic. — Art de la laine — Préparation des draps étrasgers, ou art de calinala. — Art de la soie. — Obsticles au trafic. — Art des changeurs. — Les Florentins lanquiers du Saint-Siège. — Art des médecins. — Art des penusiers. — Art des juges et des notsires. — Les concus chela des arts. — In deviennent magistrals municipaus. — Its sont élus permi les pobles. — Importance des nobles. — Leur rôle militure. — Leur rôle à l'interieur. — Leurs tours. — Le menu peuple — Le prime et seconde popole. — Le service militaire. — Vicinationes de la caralerie et de l'infantere. — Les guasts et les sièges. — Organisation militaire des quartiers. — Le potestat. — Son origine. — Son institution progressive. — Ses attributions. — Université de la révolution communile. — Constitution primitive de Sienze. — Constitution donnée au vul d'Ambre par le courte Guide Guerra.

LIVRE J

CUAPITRE PREMIER

PU COMMERCIMENT DES RISCOMDES CIVILES JUSQU'A LA PAIE AVEC SIENZE

CHAPITRE II

DR LA PARK AVEC STEINE JUNGCA LA MORT DE PRÉSENT (S

Travaux intérieurs sous le potestat Rubsconte (1937-1938). — Parification de Pistoin. — Les Florentine devant Bresein, dans l'armée impériale. — Florence sous l'interdit. — Frédéric en Toscane (1939). — Suelfes et Gibelius à Florence. — Origine de ces déponinations. — Mort de Grégoire IX (1941). — Innocent IV. — Déposition de Frédéric (1945) — Son nouveau séjour en Toscane. — Le prince d'Antinche son vicaire à Florence. — Soulévament des Gibelius (1947). — Béfaite et élaignement des Guelles janvier 1948) — Fu-

N . 8

nérathes de Rustice Margnoth.— Démolitions accomptes par les Ghelina. — la tour de Guardamorio — Campagnes extérieures des Ghelina contre les Guelles. — Leur démate à Gampherets — Lour victoire à Capraja. — Trabanos du cordonner, — Crunuté de Frédéric envere les captain. — Impunantes crossante de Frédéric en Toucine (1249). — Nouvelle campagne des Gabelina. — Es sont surpris à Fighue — Dureté du leur gouvernement. — Sou-lèvement des Guelles (1250) — Les Gabelina cèdent mas combai. — Réforme des institutions par les Guelles. — Reorgamention des milices. — Le capitaine du peuple. — Maintien du potental. — Attributions de ces deux magistrats, — Leurs conseils. — Rort de Frédéric II (13 décembre 1250). — Ses conséquences. — Sappel des exilés guelles, — Supplice du cordonnier. — Préponderante des Guelles en Toucane .

CHAPITRE III

CHÉRÉSE A PROBLECE

Origine et progrée de l'indépendance religience. - Le catherisme en Italie (1035) - Les patarons à Florence 1117 et dans l'Italie controle 1125) -Les epôtres Borentins. — Doctrines des dualistes absolus et mitigés. — Les faux frères. — Jugement des orthodoxes sur les natarins. — La secte d'Épi-Premières persécutions contre l'hérésie dans l'Italie concure à Florence trale - Filippo Paternon évêque des patarans (1212. - Persécutions posthumes. — Empruoanement, algura son et fu to de Paternon. — Persécution dirigée par l'évêque Ardingo des Fornsbochs — Les femmes projectrices des patarine. - Tolérence des magistrale. - Prédéric II protecteur de l'hérésie. - Fra Ruggiero des Calcagni inquisiteur à Florence (1240) - Condamnéi déliviés par les Barum - Fra Pietro de Vérone prédicateur à Florence contre Phérésie. — Succès de sa prédication. - Les cheratiers de Sainte-Marie. Baroor cité au Smit-Office (12 avêt 1245). — L'unquisiteur cité au tributal da potestat. - Sermons contre le potestat. - Les orthodoxes attaques dans les églises (24 noût 1345 — Consamination des Baroni, — Combat du posso s aan Suto et de la piace des Roisi Défaite, terreur et abjuration des patering. — Mort de Fra Pietro de Vérone. — Bonneurs rendus à 10 mémoire. — Les Franciscoles inquistieurs à Florence. - Anéentissement de l'hérèsie par les configueurs, — Stratagèmes des héritiers. — indulgence des magnitrats. - Plantes du Saint-Office. - Transformation de l'esprit d'indépendance religiouse à Florence. — L'incrédulité parmi les gibelies......

LIVRE III

CHAPITRE PREMIER

LE PRÉMIER COUVERVEMENT DES GUELFAS

Intrigues des gibelins avec Piston. — Truite entre eux (22 juit 1951). — Leur défaite à Monte-Reboune. Chefs gibeuns exités de l'iorance. — immuté déclarée des deux factions. — Prospérité de Florence. — Ses meurs primitves. — Le florm dor. — Les constructions. — Achats de châtesux. — Négoeration ouprès du sount-siége moût 1251, — Campagne contre Sienne et les gibelins (soptembre-décembre 1251 . -- Campagne contre les l'inidiae du Mugello — Definta des gabelins à Monte-Accionico et à Noutra décembre 1251-janvier 1252 - Siège de Tizrano. - Allunca entre Sienne, Pise et Pastum (2 juin (252) — Dé site des Lucquois à Montopoli. — Reddition de Pizzane (24 juin 1952). — Défeite des Pisans et des Siennois à Pontedors. — Campagne dans le val d'Arno. — Reddetion de Figline. — Les Siennois forcés i levor le siégo de Montaleiso. — Campagno contro Pictora, — Soumission de cette ville 1255). — Attaques des Sicanois reponsiées. — Pontique florentine. - Luando des victoires (1254). → Traite avec Sienne (11 juin (254). — Soumuseion des villes gibelines. — Prise de Volterre (10 mût 1254). — Domisilton des Florent as sur Volterre. - Truté avec l'ise, avec Areaso et Sienne zode 12° (-jud et 1255) — Gibelias d'Arczzo chousés par Guido Guerra — Désaveu des Florentens noût 1255). - Institutions de Sienne, impprochées de teller de Florence. — Campagne contre (190, 1256) — Prise de Motrone Tranté avec Pise. (5 septembre 1256). — Vertu-d'Aidibrandino Ottobuogi. — Dangers des guelfes. — Les tyrans de Lombardio. — Le rei Manfred. — Fauta politique des guelles et du saint-siège. — Conjumnon des liberte à Frorunce franket 1258 . — Expulsion des chefe gibelins — Supplice de l'abbé de Vallom.

CHAPITRE II

LA RATAILLE DE MUNTAPHATI

Fortification du quartier d'Oltrarno (septembre 1258). — Sommations à Sienne (2 octobre 1258). — Ambasside des Siennous à Manfred. — Réponse des Sienne nois sux Florenties. — Houghtés sourdes. — Sommation de Sienne à Manfred noût (259). — Giordano d'Anglano à Sienne décembre 1259 — Expédiuou des Sienneis dans les Mavernnes (janvier 1260). — Ambassade des Florenties au roi de Castille. — Ils échouent à ravitailler Montacano. — Préparatifs d'une grands capédition (février-avril 1260). — Constitution de l'armée — Armément du territoire. — Eurôlement des mercensires. — Pénalités. — Départ de l'armée (19 avril . — Démonstrations vers Montemani. — Marche sur

Seanne — Combats devant Sienne (17, 18 mm) — Succes et retraite des Florenteis. — Ils rentrent à Florence juin . — Nouveaux préparatifs. — Atermotements des Florence — Stratagème de Farinata des Florence. — Délabbratione à Florence. — Forces de l'armée guelfe. — Départ de l'armée fin soût — Forces de l'armée guelfe. — Ambassade des guelfes à Sienne 2 septembre — Réponse des Siennes. — L'armée guelfes ont de Sienne 5 septembre . — Postitors des muées — Betaille de Montaperti 4 septembre — Embascade du comte d'Arras — Trahison des Abats — Les guelfes mustacrés. — Fuite ou soumission des survivants. — Rentrée des vanqueurs à Sienne 5 septembre). — Bésullats de la victoire. — Bachat des capités. — Soumission des chiteaux. — Les guelfes évacuent florence 15 septembre — lis se retirent à Lucques — Rentrée des gibelins à Florence 16 septembre . — Bucle gibeline d'Empoli fin septembre). — Farinata des l'herti saure Florence. — Jotervention d'Alexandre IV en favour des guelfes novembre 1260-janvier 1261 Traté entre Sienne et Florence ,25 novembre 1260) — Chants de triomphe des gibelins.

PARIS — TYPOGRAPHIE LAHURE Rae de Flourus, 9

... by Google

>r grea √NIVERSITY OF ⋄

D gittzed by Google

INDEX ALPHABÉTIQUE

DES NOMS ET DES CHOSES PRINCIPALES

Les nons d'auteurs en d'ouvrages mentionnés pour la première fois sont en finifiques. Paux chiffres au mêms nom d'auteur indiquent dous ouvrages différents de cet auteur.

Abatı, 211, 257, 500, 311, 335, 454, 479, 519, 320, 523, Abdon, 50. Abel, 74. Absents, 478, 480, Acciagadi, 258. Accouchenses, 204. Achat de châteaux, 165, 173, 178, 265, 406, 407. Achery, 340. Acide borique, 7. Acqualungs, 81. Acrisius, 42, 43. Acta sandonan, H. Actions, 387 Adn.bert II, 07, 82 Adelina, 566. Adamari, 256, 257, 309, 314, 318, 436, 555, 556. Adequatestration de Mathido, 100

Adriatique, 5, 47

Adrien IV, 144. Euras Sylvius, 528. A/70. 250. Affranchis, 218. Africas, 11. Aguthees, 57 Agincourt, 35. Agii, 309, 311, 314, 554. Aglioni, 535. Agobard, 90. Agolanti, 311, 535. Agricola, 50. Agriculture, 191 Agylla, 28. A11, 999 Aix-le-Chapelle, 277 Alains, 49, 50. Abren, 49, 55. Albanerses, 347. Albano, G. 96. Albano, patarin, 374. Albério de Romano, 442 Albert de Beham, 565. Aftert le Grand, 90. Alberti, 141, 457, 165, 211, 292, 397 464.

Alberto(comte', 145, 151, 166, 167 Albigeois, 358, 350. Albirri, 211. Albirno, 302. Alcoin, 64. Aldegherio de Senarza, 386. Aldobrandeschi, 424. Aldobrandmi, 287. Aldobrandino Caeciaconti, 320. Aldohrandiso Carakanti, Aklobrandigo (comte) , Aldobrandino de Palazzo, Aldobrandino Ottobuosi, 440, 441. Alexander abbaa, 224. Alexandre 1, 76, 77 70, 87, 89, 91, 08, 343. Alexandre HI, 445. Alexandre IV, 386, 413, 447 454 544, 545. Allart, 50.

BIST. DE PLONENCE. - 1.

31

Allemands, \$7, 68, 70, 144, 146, 154, 318, 310, 401, 424, 468. 400 , 491 - 495 , 495, 505, 507, BIO, 517, 518, 526, 528, 533, 550-538, 549. Allene, 52. Alodieri 285. Alpes, 10, 5% Alpes Ubaldmorum, 415 Alphotase de Castalie, 243. Alphonse X , 437 , 461, 462, 471, 497. Aleigm, 35, 57. Altomena, 484. Alteri, \$00. Altovets, 433, 334, 535. Amadezzi, 19. Amalacak, 44. Armili, 82. Amari, 81., Amato, 362. Ambra, 6, 240, 241, 275. 411 Ambrosse, 50 Amédéc III. 242 Am Jei, 211 240, 252, 255, 255, 711, 517, 406, 455, 549, Am eri, 309-511 Ammien Marcelan, 54. Amazirati, 534, 535. Ammerato, %. Anaclet, 441. Angaiges bibl., 02. Ancheria, 43, Auchioni, 529. Ancona (d') 200. Aucône, 147, 188, 200. Andrea Jacobi, 228, 215. 281. Andreas Jassensis, 84. Andreas Permensis, 84. Andrea, poterio, 362. Ane, 285, 465, 526, 542. Angelucci, 35. Anglane, 443, 467. Angleterra, 180, 192, 193, 200, 405 Annales de Patith, 101. Annales metrolanenses,

Annales placentum gebell. 297. Annaluta saxo, 141. Annonaire, 51, 57, 38. Annunzista, 57. Anquetil Duperrus, 22. Antelme, 515. Anselme Badagio, 79. Ansalma de Lucques, 98. 105. Anudosia, 3. Ansprandus, 204. Amechust, 341, 366. Antoine, 56. Antonio d'Asti, 301. Anxiani (de Pres), 124. 238. Anziani (de Flurence), 282, 326, 328, 329, 531 , 332 , 385 , 4DY, 456, 479, 482, 485. 486, 488, 498-500. Apennia, 2. Apothicoires, 204. Appien, 18. Aquarene, 515. Aguilée, 175. Arabes, 81, 365, 465. Artelétriers, 296, 397, 473,478, 489 503. Arbin, 409, 410, 498, 503, 504, 511, 517, 522, 523, Archess, 327, 413, 480, 503,504 Arcidouso, 405. Ardengheschi, 178. Ardinghi, 511, 514. Ardingo, 361, 363. Aretino, noy. Bruni Arexzo, 6, 14, 29, 34, 55, 57, 17, 405, 418, 122 138, 145, 164, 170 171, 264, 270, 275, 320, 358, 409-411, 435-436, 459, 464 408, 499, 501, 509 505, 529, 532, 540, 551, Argent, 201. Arianume, 543.

Anorans, 188. Anslote, 270. Ammudo, 485. Année, 475, 489, 490-502, 514, 515-550 Amaldo de Brescia, 143, 144. Armensis, 40. Armina, 30 Ama, 5, 168, 460. Armobe, 23. Amold, 61. Arnold Laber, 175 Amolfe di Lajie, 406. Amon, 20. Arnul/, 66. Arras, 515, 516, 519, 526. Arretsum, voy. Arexco. Arrigueci, 311, 314, 554. Arringhi, 25%. Arruntius, 39. Art čirosque, 94. 🕛 Artisans, 214, 918, 222. Arts et métiers, 191, 107 Arvernes, 101, Ascians, 163, 178, 472, 516Asie, 15, 16, 17. Asmander, 343. Asperations, 15. Assemblées, 207, 210. Assenseurs, 254. Acer, 505. Areise, 160. Asso. 169. Аксупени, 17. Astaroth, \$65. Astı, 203. Astimberg, 515, 527. Astrologues, 300, 565, 474, 545. Athènes, 27, 196. Attila, 55, 55. Altique, 24, 36. Atio, 152. ливиляющ, 15. Andol, 15. Auguste, 26, 36, 39. Autu-Gette, 24. Aurélien, 44.

Auster, 11, Avenel, 272, Avianes, 114 Avveguente, 360 Awares, 65, 216, 4sario de Novare, 300, Azencourt, 528,

Baocheni, 71. Barcio de Quarto, 490. Budia, 69, 70, 351, 404. 537. Badm a Isola, 409, 489, Bagages, wey, Salmera. Bagdad, 56%. Dagnesi, 555. Bagni, 7 Bagno (Del) on Begnesi, 300, 311, 312, 314, Dagnolemes, 547. Bagnolo, 167, 421. Bantha, 377. Balbinus 59. Balbo, 61. Baldovinetti, 535. Balducci, 405. Batésres, 123, 105, 107. Banderaio, 473, 474. Bandmelli, 528. Bannières, 134, 200, 225, 268, 527, 330, 331, 384, 400, 492, 484, 511, 519, 520. Banques, 205. Banquiera, soy. Changeure. Buransone, 416. Barbadori, 535. Barbares, 48. Barbarie, 195. Barbertai, 168. Barberousse, voy Fréséric. Bardetti, 16. Bardı, 255, 311, 314, 555. Bargello, 250, 351, 408, 557.

Barcni, 359, 374-378, 385. Barricades, voy. Serregli. Barrucci, 311. Bartolmi, †6. Bartolommeo de Sienne, Battinamme, 535. Bavière, 175. Вагмани, 95. Béauriz, 72, 73, 15, 16, 70, 80, 83, 94, 106. Beccanugi, 554. Beccharu, 454, 455, 459, 460, 544. Becchetts, 87. Bechelein, 444 Belam, 365. Bekker, 50. Belindelli, 535. Bélistire, 50. Bella (Della), 314, 537 Bellagi, 137 Bellurdenga, voy Bererdenga. Bedermats, 139. Belle donne, 380. Belliacione, 71, 841. Belsebuth, 365. Besavenni, 387. Benchessa, 288. Benjamin de Tudele, 216. Bentivoglio, 258. Benvenuto d' Imola .501. Benyoglianti, 593 Denso, 101, 343. Berardenga , 410 , 411, 421. Berurds, 451, 415, 490. Berardo, 411. Berengaris carmen, 187. Bérenger, 67, 81. Bergaum, 41. Berger 13. Beranghieri, 455. Bernard de Foix 208, Bernard de Nemours, 208. Bernardi (Jacope), 452. Bernardo, 79. Bernardus Mortac, 352.

Bernold, 73. Bertole, 100. Berthold, 75. Berthold de Hobembourg, 444, 448, Berkam, 21 Bethmann-Bollweg, 92. Beitinelli, 106, Beulé, 18 Béziors, 371. Bianca voy. Lancia Bibbienn, C. Bibianello, 116, 122. Builiotheca Sairum, 340. l'ache, 284. Biena, 414, 504, 511, 546, 591 Bientina, 7. Bigello, 316, 370, 373, 386. Biguzzao, 545, 519, 517 Budomini, poy. Vudo-டியு். Busenzio, 6. Directese, 482. Bleds, 50. Beaticum, 118. Bebeli, 247, 460. Bocca des Abati, 456. ääl, Boccace, 203. Boccamio (Giov. di , 273. Beccatori or Beccatonde, 535. Beuts, 208. Böhmer, TB, 175. Belogne, 2, 150, 154, 167, 174, 197, 237, 282 204, 320, 321, 323, 454, 535, 551. Bolsena, 7 29, Bens, 372, 374. Bonacki, 258, 314, 456. Bonaiuti, 575. Bonatt, 545. Honde lo, 116. Bongara, 191. Bourface 1L., 71-73, 330, 340. Bonifese VIII, 244. Boninsengua, 587.

Bermne, 92.

Bononiemis hist. misc., 294. Bordon, 534. Borglans, 51. Borgo (Del), 157. Borgo (quartier), 223. Bargo S. spostolo, 258 Borgo S. Lorenzo, 413. Borgognome, 471, 479. Boscolungs, 2 Bostt. 13, 48. Bostichi, 314, 314, 334. Rottino, 49. Roughern, 296. Boucs 529. Poulangers, 206. Bouquet, 52. Bourgeois, 214, 219, Boutigny, 91, Bozzone, 411, 511. Brahant, 193, 403. Bracciano, 28. Brasse, 316, Brenkmann, 82 Brescu, 42, 83, 177, 293, 295, 294, 308, 314. Bremarium picanum,81 Brier, 115. Brocchi, 41. Bromiscus, 20. Brozz, 39, Braguières, 15. Brunellescht, 257, 309 344, 307, Brunetti, 59. Brunetto, 361, 376. Drumetto, poy. Latini. Brunu, 37, 194. Brunel, 515. Bucelli, 535. Bucello, 136. Bulgarie, 343, Buondelmonti, 135, 252-257, 283, 505, 509-544, 544, 549, 555 Duon: nomini, 188, 212, 228, 497. Buoso de Doars, 442, 454. Burckard, 269. Burgundes, 49. Barnetti, 478. Bussa della Vigna, 481. Busion, 31 Butin, 528, Byzniting, 57,

G

Caerneonti, 178, 520, 368, 422, 495, 406. Caccaguida, 137, 249, 499 Cada olitti, 89. Cadmée, 455. Cadoringi 120. Ciere, 98. Cufago, 107. Cafferi, 297. Caim., 453. Caire, 272. Calcegni, 352, 367-368, 371-373, 375, 382. Calengui de Vacchereccia, 408, Calchas, 38. Caleffo wechio, 140. alimala, 194, 195. Calsuoli, 257 Comaldoli, 84 342. Carmidules, 342, Camarte, 30, 31. Cameriers, 277. Camer, 105. Сапрала, 467, 493. Campanie, 21 Campi, 450. Lampiglia, 424, 501, 529. Campo, 550. Camporeggi, 506. Camullin 469, 470, 489, 491, 495, 512, 520. Cancelliers, 265. Ganestrini, 478. Langiberti, 557 Canquari, 535. Cannes, 50 Canossa, 102 103, 107, 116. Сановаі 22. Capie, 559. Cantine, 40, 530. Canth, 61.

Caorsins, 905.

Caperrlairo, 81. Caper, 61 Capene, 29, Capitaine du peuple, 250. 328, 332, 479, 482, 483, Capitaines de l'armés, 479. Capitaines de Ste-Marie, 375, 375, 381, 385, Capitam, 120, 214. Capito, 30. Capitoli, 120. Capitudini, 207, 371, Capitalaires, 90. Caponsacchi , 211, 231, 233, 257, 309, 361, 397, 453, Caparali, 327 Capecel vole, 275, 480. Cappadoca, 19. Cappardi, 311. Cappon, 38, 61. Capraja, 171, 172, 514, 318, 319, 355. Cardinaex, 304. Garduce, 14. Carmignano, 154, 149, 206, 175. Carolingicas, 65, 0. 202, 121. Carpellini, 312 Carraja (pont), 38. Carrare, 11. Carroccio, 206-209, 271, 275, 401, 475, 476, 486, 503, 511, 511, 515 , 521 , 522 , 523 , 530. Cartes, 7. Cascia, 314, 368. Casrilla, 36. Caselline, 84, 128. Casentina, 408, 570. Casole, 487, 488, 546. Casan vio , 41. Casmodore, 25. Castel della piere, 3%. Castel Screption, 18, 545. Custellani, 120. Castellano, 484.

Castelio, 10, 117, 119, Castello de Pretest, 416. Gustello del Bosco, 263. Castello di Rondino, 412. Castiguoncello del Trinoro, 426, 546. Castiglione, 270, 304. Lastro, 143, 582, 459. Castrum novum, 35. Catasto, 529 Cathares, 342, 545, \$46. Catalaga, 35, 38 Caton, 13, 29. Cattani, 120, 129, 130, 151. Cattani de Cartighone, 509. Catulle, 32. Cavalcanti, 211, 256, 311, 314, 359, 366, 593, 425, 473, 535. Cavalcata, 222, 471. Cavalerie, 225, 476. Cavallate, 476, 477, 481, 482,501, 502,505, 550. Cavalorie, 475. Cavitelli, 269 Cayour via1, 38, Ceccouni, 525. Cece Gherardina, 490. Cecnus, 7, 29, 487 Célestin IV, 304. Cellarius, 36. Calsur, 50. Cencio, 107. Genna, 115. Cennini, 944. Censormus, 22. Cent (consoit des), 212, Contumcethe, 28, 57. Cerebi, 256, 311, 314, 522, 52D. Cerrelo, 37, 407, 412 Certavio, 165, 166, 180. Cervetri, 28. César, 36, 414 d'Hanterback, Congr 345. Cesare (de', 443.

Cétatée, 52. Chaldéens, 106. Champagne, 403. Change, 202, 203. Changeurs, 408, 199 201-205, 309, Chansons, 200. Charlemagne, 63-65, 67, 90,103,452 190 204 221, 405, 445. Charles VIII, 63, 64. Cluries II d'Anjou 408. Charles le Chauve, 65. Charpentiers, 190, 220. Chartier, 535. Cherrier, 126. Chiare, 5, 6, 163, 974, 275. Churceiano, 530. Chuntt, 165, 164, 240. 410, 411, 415. Chanco, 359. Chien. 261, 363, 301, 524. Chiermontesi, 311, 314. Chanois, 24. Chirurgions, 204, 475. Chua, 7, 19, 29, 62, 145, 273, 278, 279, 308, 530. Christian, 145, 147-149 Chron. Astenna, 186. Chron. Brixen., 302. Chron. de rebus, 297. (Aron, Estente, 296 Chron, fosser some, 156, Chron, man, patar., 334. Chrow nosalicientes fragm., 207. Chron. Parmense. 269. Chron, Palavinum, 209. Chron Pusanum, 81 Placentaum. Chron. 318. Chron. Segorainum, 82. Lhron. Slavorum, 173. Chron Veronense, 318 Cumpoli, 535. Cianelli, 50. Cebrario, 189, 192, Ciccia Lamberta, 497

Cicéron, 21, 25, 24, 54, 35, Cierge, 164. Calming, 54. Cimmense foret , 29, Ciprani, 311, 359, 360. Città de Castello, 281. Civitavecchia, 28. Civitelia, 374. Clairefontaine, 37. Clams, 39. Claudies, 44 Clauel, 145. Clavesignati, 273. Clément III, 153. Gément IV, 204. Cleres, 175. Cheast, 11 Clocks, 996, 967, 532. Clusium, 27, 29, Code théideann, 54. Colle, 37 164, 484, 487, 545. Collà di pictri, 408 Collegensels, 40%, Colleguoro, 135. Colli, 217. Colligiano, 501. Colonies, 34, 36. Colonnes, 125. Coltibuoso, 415. Columelle, 26. Cônte, 383 Commune, 530. Compagni Dino , 255. Compagnies, 292, 327. Comprobbesi, 311, 314, 355. Comtes, 62, 221, 211, 212. Comune, 220. Conciles, 304, 505, 342, 349. Concorezenses, 347. Conde, 123. Concetabile, 19. Confetti, 517 Connétables, 506. Conrad, file d'fience IV, 444, 415. Conrad II, le Salique, 71, 77.

, =

Convad III, 156, 157, 142, 300. Conrad IV, 272, 425, 457, 444, 445. Conrad a Lichtenau, 142, 541. Conrade lex 73. Conra lin. 425, 457, 456, 447, 449-451, 402, Conseils, 212, 227, 235, 258, 240, 550, 552, 553. Consolamentum, 549, 363, 391. Consorterie, 199. Constance, 143. Constantin, 44, 425 Constantinople, 196, 204, 450. Constructions, 290, Consuls de Pae, 100 Consula des villes, 147, 148, 185, Consule des arts, 207. Consuls politiques, 20%-212, 214, 228, 232 234, 238, 240, 247, Centadane, 207. Contado, 64, 138, 151, 175, 274, 283, 327, 4"4, 481, 489, 495, 496, 501, Conti, 298, Contrade 188. Coppe, 292. Cordonniars, 206, 319, 333. Cornthe, 24, 196, Corso, 279 Cornaro, 3, 3. Cornelius, 42. Corneto, 28. Corner, 7 Corsalone, 6. Corne, 3, 450 Corsignano, 472. Corso degli Adunari, 257, Cortone, 29, 464, 530. Cosa, 28 35. Costa et Bienchi, 198.

Crema, 150-212.
Cremen, 27
Crémone, 83, 210, 250, 259, 450
Cremen, 21
Crece al Trebbio, 580, Cresade, 110, 123, 137, 153, 293, 447.
Cremen dé Para, 265.
Crematés, 307.
Cames, 27, 80.
Carbio, 505
Cyclopéennes (constr.,

Cypnien, 56.

INDEX ALPRABÉTIQUE.

Damase 49. Damien, 73. Damien, 85, 87-89, 310. Damiette, 154. Danduli chron., 188. Dante, 9, 15, 125, 181, 198, 199, 213, 219, 254, 256, 257, 265, 354, 302, 410, 425, 434, 430, 441, 451, 455, 520, 522, 532 541, 545. Dauphiné, 316. Décius, 42, 52. Délation, 567. Deléctuse, 50. Delizse, 60. Démaraie, 24. Dèmes, 28. Démocratic, 323, Desupater, 21. Denier, 403. Denus d'Halicarnasse. 43. Desiderro, 91. Deadorns, 80. Desigrains, 119. Deutéronome, 198. Dicomano, 56. Digues, poy. Pescais. Dano, way. Compagni. Dino (due de , 320. Diodore, 18.

, 9

Dottsales, 258, 344 Decipher militaire, 485, 490. Discordes civilés, 247-249, 251-255. Dispensen, 477. Disputes thrologiques, 554 Deternigition, 473. Deat, 319. Doches, 3, Dectrance, 547. Documents di storia parea, 554. Dadécapolie, 26. Dunerici, 588. Donamenus, 295, 297, 555, 560, 385, Domition, 41, Donati, 255, 255, 257, 309, 310, 311, 514, 335. Donation de Ratinide 103, 413, 115, 127, Denation de Pepin, 126. Done, 168, 255. Donuso, 68. Doris, 307. Domecus, 20. Do>y, 123. Ombescus, 90 Draps, 193, 194. Drost romain, 228. Dualisme, 347, 349. Ducange, 197. Drcheme, 65. Dues langobands, 61. Dumont, 20. Derandi, 16. Deruty, 2,

Eberhard de Kaiserslautern, 280. Etrardus, 353. Excluso de Bomano, 442. 471. Échavins, 208. Echavel, 508. Échaves, voy. Pescare.

Cours d'eau, 4.

Gredenasa, 400.

Edmond d'Angleterre , 448. Eginhard, 204, 504. Egypte, 22, 43, 204. Ellie, J Elie, 209. Etten, 4, Eliabot, 42. Eliser, 309 Elsa, 6, 164, 186, 485-487, 501. Ema. 256 Embrun, 451. Emiliani, coy. Giudici. Emilie 71. Empire romain, 48. Empoli, 65, 164, 165, 171, 407, 510, 543. 545.Emprunt, 200. Engethert, 141, 142 Ramus, 29. Enseignes, voy. Banniè-Ensio, 298, 520, 521, 443. Epices, 204. Epicure, Epicorisme, 54-4, 353, 354, 391, 541. Epreuvs, voy. Fen, Ordaltes. Eques, 232. Ere, 8, 29. Éric de Suède, 243, Erra, 99. Errx, 439. Eschyle, 22. Baclavage, 64. Espagne, 193, 383. Esta, 205 Est mo, 329. Elionne, 14. Etienne de Bysance, 28. Étienne II. 78. Étrurie, 10. Etroogon, 15, 14, 18, 21, 33, 291. Encheir, 24. Eugène III, 143, Engrammon, 24. Europide, 27.

Emiathe, 28. Evangiles, 286. Eveques, 68, 69, 75, 76 80, 82, 237, 238, Evoln. G. Ewald, 19. Exarchat, 58, 185, 501 Excommunication, 204, 200, 364. Exilés, 396, 400, 441, 407, 505, 508, 535.

Pabbretti, 10. Fabbri tignum, 190. Fatennus, 42. Febroni, 134, 140, 205. Frenza, 154, 571, 454. Fuidits, 383. Falcandi, 154 Falcomers, 473. Falerica, 29. Folaques, 15, 20. Falterone, 5 Fimilles, 255-257, 309. 311, 397, 453, 454, 473 534, 554-558 Fanfani, 168, 255, 495. Fano, 200. Pantussi, 188. Fanuces, 106. Farmata des Uberto, 591, 399, 408, 425, 433, 461, 462, 486, 489, 491, 492, 497, 523, 541, 543, 544, 551 Firmese, 358 Fasanella, 298 Fauriel, 38, 225. Ferentia, 37. Fazella, 307. Fazio des Lberti, 0, 50. Fédération, 26. Feditori, 514. Febra, 45. Ferimes, 545, 554, 503, 305. Fendires, 299.

Fardinand III., le Seint,

437.

585 Ferrare, 71, 177, 200, 450 Perront, 259. Fétes de la Croisade, 111, 412. Peu. 90, 84. Peux, 485. Feet, 202. Ficker, 90. Fidentin, 57. Fieschi, 304, 447. Ficande, 44, 30, 55, 38, 43, 51, 57, 59, 60, 61, **65**, 80, 106, 130, 133, 1DI, 257. Fifanti, 211, 25%, 201, 263, 311, 453. Figline, 284, 322, 418, 420, 459. Filian, 82. Filippo Ugoni, 415, 418, 419 Fioracanic, 264. Frorentine, mém. Me.h., 71. Fiorentini . trad. de Dante, 544. Firidolff, 104, 105. Fiumalbo, 2. Flandres, 193, 405. Fineacchi, 38. Flore, 591. Florentine Rufe, 77. Fiorenzello, 135. Floria, 404, 55M-593 Floragus, 38. Florus, 535. Fodero, 150. Forres, 194, 403. Follow, 20. Fontamebican, 57. Foraboschi, 258, 311, 514, 361, 535 Forll, 545 Forcolo, 549. Fermiche, 5 Portinguerra, 958. Fountre, 403. Francesca de Remini, 425. Franciscains, 203, 297,

209, 314, 355, 585.

, e

387, 301 Franks, 57, 62, 481, 144, 187, 411, 415 Francesi, 418. Fratscelle, 253. Fratricelles, 394 Fratme, 19tt. Frédégaire 253. Fridéric Barberouse, 142-145 148-154 , 156, 165, 182, 228, 230, 30t, 413, 437. Frédéric II 456, 250, 260, 271, 272, 277, 270-281, 295-295, 505-309 , 317-321 , 530 , 335-336 , 338, 330, 365, 366, 374, 384, 392, 423, 443 Frédéric d'Astroche, 298, 300, 307, 312, 317, 445, Prédénade Larrame, 74. Frégenne, 35. Frenct, 16. Frescobaldi, 255, 314, 514, 406, 459, 555. Prisona, 101 187. Frostin, spåke, 41. Frontin, 35. Frontinus, 43. Freeton, 41. Fucecchio, 6, 7, 120. 154, 318, Fulginatis hut, fragm. 357. Fami, 345. Furtes, 35. Furlo, 48,

Gaddi, 370, 315, Guite 82, Galretti, 119, Galica, 265, tation, 44, Galgari con Galigai), 311, 453, Galli, 311, Galluzzo, 421,

Galconi, 19. Gammerens, 111 tercelon, 454. Gangalandi, 252, 257. 311 479. Gangbereta, 317. Gargani, 917, 407. Guconi, 401. Gaufride Maialerra 224 Gaula citalpina, 413. Grulon, 14, 30, 31, Gauther d'Occa, 507. Gaye, 405. Gethard d'Armelein, 280, 297.Gélase, 54. Génes, 89, 410, 123, 145, 147, 149, 159, 188, 209, 211, 214, 219, 231, 237, 238, 250, 200, 202, 296, 304, 305, 385, 412, 430 , 437-440 , 450, 465. Gerbert, 68. Gerhardt, 19. Cerhard de Savoie, 78. Germanie, #6. Gervanias, 50. Gesso, 287. Gesia per Pisanos, 123. Gfrorer 60. Gberardi, 400. Gharardini, 314, 314, 473, 400, 565. Ghererde, 359, 300. Gherardo de Harsano, 344. Ghibeilini, 503. Ghmardecci, 237. Ghislo, 79. Grambullari, 19. Gandonett, 211, 300, 311, 314, 534, Granfig razi, 509, 511, 514, 534, Gungrasu, 255. Giaoni, 475. Grannone, 82 Generatei, 3. Gebbon, 40

, e

Gibel, **50**0. Gabelina, 256, 302-364. 309-311 , 317-319. 322-520 . 374 . 375, 565 , 596-401 , 410, 415, 418, 450, 434, 458, 461, 468, 487 491, 495, 500, 502, 504, 510, 5.0, 552 533, 556-558, 540 Ciesebrecht 186. 61glio, 3. Gerdani, 188. Gordano d'Anglano, 167 4/19, 472, 489, 491, 407 , 505-507 , 509. 512, 518, 518, 521, 520, 528, 531, 536-540, 546, Giordano Lancia, 317. Giovanelli, 16. Giovanni, artisan, 77. Govanni del Tosco, 319, Giovanni de Salerme, 300. Giovanni de Schiò, 294. Govanni de Velletzi, 361 Govanni, paterin. 379. Grand, 343. Grand, archevéque, 349 Garand (Bellezze, etc., 57 Grand (Ch.), 61. Guidici (Emiliani), 238. Graffredo de Castiglione, 504. Giveni, 311 Girlini, 188. Gionta, 435 Gruochi, 311. Glaber, 341. Godefredi ost. Asu., 272. Godefroi de Bouillon, 111. Confeson, 226. Gonfaloniers, 226, 327. Gornello, 167. Gontelin de Wolfenbuttel, 280. Gorgana, 3. tion, 19, 55, 253, 344, Gotbefred, ávigue, 141. Guthefree le Barbu, 74,

75, 80, 86, 89, 92, 65, 98, 102, Gothefred to Bossa, Fow. Gozzolen. Gothofredux, 54 Goths, 49, 50, 51, 55, 56, 57 Gozzelon 99, 100 Græviur, 55, 269, Granus, 205 Grands, 213-216, 218, 220, 224, 251, 254, 277, 329, 353, 401, 490. Grasselli, 233, 234. Grassi, 105. Graviscie, 20, 28, 55, Grees, 22. Brigoma de Tours, 54 brégure VII, 75, 78, 91, 96, 98, 101-105, 105-107 , 109 , 130, 156, 501, 340, 343, Grégoire VIII, 455. Grégoire IX, 133, 201, 270-272 , 279 , 295, 204, 303, 330 300, Gregorovius, 357, Grenoutles, 87, 89. Gresse, 484. Greto, 407. Gretzer, 347. Grève, 6, 60, 135. Grimoaldo, 300. Grion, 255. Gronovius, 19. Grosselo, 3, 8, 986, 287, 306, 469 470, 472, 486, 489 495. Gradient, 57. Gruter, 21. Gualbert , 24-86 , 342 Guoldenda, 71. Gualdaces, 405. Gualef 380. Gunffredetto, 233, 234. Gualterotti, 311, 514. Gualvaneo de la Flamma. 143. Gaardemerto, 316.

Gnastatori, 480. Guarti, 450. Gunsto, 224, 209, 286, 4°4. Gue les. 256, 361, 503, 5094-515 , 522 , 554, 355, 396, 400, 401₁ 4.0, 418, 455, 450, 454, 457, 461, 465, 501, 515, 520, 525, 555, 557, 540, 545, 546, 551 Guglielmino des Eberu, 505, 521. Guibert, 00 Guidalos e, 421. Gandalotti , 509 311. 312, 514, 397, 335. 537. Guidalotto, 207, 373. Guidi, 70, 7, 130, 158, 1.7, 165, 172, 175, 211, 240, 257, 204, 266, 509, 311, 317, 322, 336, 398, 407, 408, 451, 553. Guidingo, 478. Guito d'Alberto, 151, 156 Guido del Patarino, 389. Guido de Romena, 407 Guido di Pedone, 484 6uido Guerra, 136, 137, 440, 441, 44", 482, 175, 241, 407, 4:0, 434-436, 555. Guida Novello, 407-410, 418, 480, 505, 556, 545, 539, 541, 545, 551. Guido Silvatico, 407 Gunfolto, 280. Cuillanne d'Apolie, 22 Guillaume de Matmesburg, 101 Guelaume is Conquérust, 410. Guitlaume le Bon, 152 Guideume de Tyr, 191, 279. Gut hnode Ringone, 427 Guircard, 100.

Guiscardo de Pietrisanta 424. Guillomanno, 373. Guilloma d'Aresso, 540. Guillott, 54 Gundibrand, 63. Gunther, 30.

Hadries, 40, 41 Hadrios, pape, 63, 190, Halbermodt, 175 Hallan, 199. Hannibil, 34, 48, Hartweg, 253, 554. Hartzfeld, 300. Haulleville, 54. Rector, 518. Herran, 3. Hegel (Karl), 62, 208, Henri I. Puscleur, 68. Henri I, la Sam, 70, 71, 208. Henri L.I., le Noir, 74, 78 Henri IV, 83, 102 405-109, 113, 115, 138, Henri 7, le Jeune, 115. 122, 125, 127, Heart VI, le Cruel, 152, 154, 156, 317. Henri la Bon, 156. Iteari la Saperbe, 300. Henrs de Bavière, 141. Henri de Byznuce, 243. Henri, fils de Fréd. II, 286. Henry III d'Angleterre, 457, 448, 461. Henry Y. 528. Hercule, 41, 144. Nérériques, 311-337 rg. Hérabert, 207, 343. Herimannus Augustais, 73. Hermann Corner, 74 Hérodete, 18 Hensey, 17 Hisdebrand, You Grégoire VII. Hillebrand 32.

N . E

Gaustocia, \$10.

Himly, 00. Hakmar, 90. Hirock, 94. Hist. Rom. fragm., 301. Höfer et Indot, 127. Höfter, 78, 209, 354, ätiti. Hohembourg, Voy. Berthold Hebensteulen, 500, 302, 457, Hotlandnis, 17. Homère, 223, 535. Hoogroin, 65, 216. Honorius, 4 Honorus 1., 132. Henorus III, 259, 260, 271. Hepitaux, 208, 385. Horace, 24, 33. Hormaur, 447. Horner, 38. Hubert, 69 70. Hegues (comto), 70. Nagues de Provence 67. Hunn, 49, 50. Harter, 158. Hymnes, 342.

×

Таружен, 13 Ironoclastes, 301. Udeformo de S. Luigi. 60. Hobrandina (comte) . Hoobranding de Querceto, 173. Himstratore florent 201, Imbolafarım, 484 Iunole, 177 Importuni,251,311,514. Imposteurs, 566. Impēta 15# Incendies, 546, Incusa, 204. Indulgences, 447. Industries, 199, Infangata, 914, 940, 953, 258, 511, 453.

Infanterio, 222, 225-227. Infrangipanė, 484 Inghramı (P.), 7. Innocent II, 141. Innocent III, 156, 159, 160, 169, 17a, 17a-177, 242, 250, 555, 350. Innecent IV, 203, 504, 505, 369, 374, 3M4, 423, 425, 444, 447. Inquisition , 589 , 565, 367, 375, 576, 379, 382 , 385-387 , 589, 390. Institutions, 937-949, 282, 283, 526, 473.-Foy. Consuls, Conseils, Polestal, Cap. du peuple, Buoni pomana, alc Intendit, 291, 545. Intérêt de l'argent, 198, 200. Івчанопа, 48. Investitures, 125, 126. Isie, 43. Italiens, 183.

J

Italiotes, 13.

Jicopo de Carrelo, 433, Jacope de Montaflarcona, 358, 361. Jacques de Vorage, 100. Jacger, 151. Jameilla, 144. Jean Beut, de Bélimire), 56. Jean d'Angleterre, 215. Jean de Brienne, 271, 272 Jann, d Oliva, 591. Jean 1111, 65. Jerusalam , 151, 271, 425, 430, Jesus, 341, 548, 566. Joachan, 55%. Josehim de Flore, 591.

, 9

Judici des Papi , 255, 275, 275, 275, 205, 206, Juges du potestat, 254, Judia 202, 543, Judia 105, 56, Judia 105, 56, Judia 49, 555, Justin, 18, 555, Justin, 1604, de Béliaure, 56, Justinen, 196, 199, Jurigay, 115,

寨

Königmoarter, 91.

£,

Labbe, 54. Laboulaye, 54. Lacédémonient, 435. Lace, 7. lagoni, 7. Laine, 191, 498. [4mmdena, 303. ambort, 67. Lambert, Ann., 74. Lamberts, 70, 913, 919. 253, 500, 511, 397, 453, 497, 510. Lambertus pareus. 175. Lanu, 32, 39, 49, 94, 107. Laucia ett Laura (Bianca), 298, 443, 467. Lancia da Castiglione, 311. .ancis (Giordano), 517, Landani, 292. .andgrava de Thumnge, 247, 371, Landuiphus sensor, 343. Landalphus junior, 94. Langebarea, 58-60. Languedos , 343 , 550, 500, 585, ,args Tis), 58.

Lastra de Signa, 85. Lastri, 32. Laterma, 6 Latini di Castello, 298. Latini (Brunetto), 180, 255, 230, 425, 471, 497, 554, 555. Latine (Brunctio), 256, 253, 425 Latinum, 27 Laudesi, 502. Lauren. 149, 42. Laurent de Vérone, 123. Lavallie, 4. Leber, 54 Lebret, 149. Lafevra de St Remi . 528. Légister, 150, 228, 229 Legnano, 144 Leibnra, 115. Les, 3, 61 Leo Ostiennis, 78. Léon IX, 74, 84. Léon X, 393, Lépide, 36. Lepanus, 21. Lenci, 439. Lettre de change, 202 Libri, 64. Ligue lombarda, 144, 265, 279. Ligne toscupe, 150, 158, 160, 161, 177, 421, Ligares, 50. Laguerio, 109. Ligurinus, 500. Liagraccio, 559. Laun, 332, 402, 548. Liprandus, 94. Lit 434, 250, 400. Liser, 311. Letta, 121. Littérature étrusque, 24. Lutré, 112 Leutprend, 60. Lastprand, 00. Livie, 30. Livourne, 6. Livres, 202. Lodi, 143. Lomberdie, 2, 48, 405.

413, 197, 935, 267, 271, 343, 371, 383, 385, 441, 450, 481, 501, 541 Lomberds, 156,203, 267. Lordres, 205. Lorens, 19 Lorenzo de' Monace 142. Lorraine, 50, 74, 100. Lother, 85, 441, 442, 100 221 Louis le Déhormaire, 90. Louis II, 68. Louis VII, 137 Louis de Baviere, 448. Luca Tudernia, 347. Lucuin, 535 Lucardesi, 511 , 314, 535. Lucieri, 508. Lucchini, 99. Lacera, 308. Lucianina, 487 Lucilna, 18. Lucquer, 11, 14, 35, 57, 61, 72, 76, 77, 81, 105, 107, 108, 116, 438, 445, 147-140, 454, 471, 472, 174, 190, 213, 250, 238, 263, 264, 270, 308, 336, 412, 4 5, 418, 420, 431, 432, 438, 440, 400, 501, 522, 599, 532, 535, 540, 545, 546, 531. Lucqmons, 23, 26. Lune, 134, 139, 250, Lango (Del), 4'9. Luni, 29, 439. Lümg, 250, 303. 1.epicini, 588. Lather, 393. Laxe, 72 Lycophron, 28. Lydie, 19. Lydiens, 48 Lyon, 90, 305, 312, 346, 582.

Mahellon, 66. Nacédonia, 17. Machiavel, 30, 999. Machiavelli, 534, 535. Maestri di pietra o legnune, 474. *Haffei* (Raph.), 36. Maffei (Scrp.), 20 Magaiotti, 534, 535. Magli, 535. Ragnale, 514. Magnats, Voy. Grands. Magnoli, 459. Regra, 2, 5. Mahomet, 368, 448 Mannardo, 151, 166. Maustre, 126. Nalahranca, 297. Halarpina (Sabas), 301. Malavolts, 71. **Extra 171, 172.** Malens, 410, 504, 511, 516, 522. *Malospin*₊, 31 Natespiro familia), 511, 535. Mailine, 33 Malte-Bren, 4. Maleeson, 205. Manemi, 535. 274 - 276 , Nandello 290, \$99, Manetto, 350. Naufred, 301, 423, 437-430, 443-445, 447-452, 460-463, 465-470, 492, 495, 496, 505, 506, 511, 515. 531 , 540 , 544-546, 548. Mangia, 433. Nangone, 597, 464, 405. Manueri, \$11, 514, 555 Mannelle, 311, 555. Mannelle, 206. Manni, 43, 119, 130 233Mansi, Co. Nantone, 67, 71, 115.

210, 293, 450

, 9

Manuscritt ital, de Parit, 41 Manconi 01 Marangoni, 145. Marchands , 218 , 220, Marche, 147, 541. Marciana, 119. Marcetumes, 9, 7-9, 470, 485, 489. Marcecett, 525. Margarin, 134 Margaritone, 544. Margherata, 343. Marie Vierge, 43, 369, 507, 511, 513, 527. Maragnolli, 343, 554. Marin, 203. Marini, 185. Marino, 70. Markwald, 407 Marmocclu, 45. Marcan, 68. Mars, 51, 41, 45, 55, 180, 255, Marticue et Dorand, 175, 264, Marta, 103. Martin IV, 586 Martinella, 206, 207, 269, 274, 275, 396. 464, 484, 486, 503, **592, 598** Martino, 79. Martyre, 42, 43, 49, 50. Mastiada, 453. Mammdieri , 285, 453. Manu, 9, 10, 486. Massa del Marcheso, 440. Nasau gwelfa , 465. Musigenn, 26. Nath lde, 75, 76, 81, 93, 99-103 , 107-110 , 113-116 , 121-125 , 125, 143, 140, 150, 158, 177, 210, 260. Magnitine, 55 Maury, 10, 17, 19 Nayence, 145. Mayer, 7. Mazzarosa, N. Maxinghi, 25%.

Mannecks, 555, 557. Médecins, 201, 474 Medici, 212. Meghorsta, 374. Megliorato, 388,1 Mellini, VO. Memoriale pot. Regiens . 318. Menchen, 203. Mengano, 487, 488, 546. Mercato nuovo, 77, 208, 327, 369 Mercato vecchia, 40, 17, 494, 218, 246, 257, 314, 319, 370. Mercenaires, 494, 481, 482, 495. Merdiprindin, 345. Mersin, 1. Memore, 71, 205, 339. Netsuro, 48. Métryen, 191. Mets, 74. Mezzaburha, 85, 84, 86-89, 9 -95, 95. Micali, 13. Michaud, 271. Michel-Ange, 10, 15, 45. Michal Paléologue, 465. Michelei, 9. Migliore (Del), 35. Mighorello, 311, 453. Migne, 544. Meanet, 2. Milan, 85, 94, 148, 177, 203, 211, 230, 237, 267, 181, 346, 335, 359, \$69, \$71. Melanesi, 468. Miles, 212. Mileto, 224. Millicen, 187. Milia, 545. Hille Haken, 2. Millenium, 359. Milie, 123. Minera, 50. Minerbetti, 387, 534 Mineues, Voy. Francis-Chicia. Minner, 42, 45. Min. 39.

Minorala, 1.4. Memorian Peter, 550 Miracles, 369. Miséricorde, 292, 586. Misericordia vecchin, 570. Miltarella, 150. Modeg anna, 11, 240, 40%. Maurs, 33, 402. Rocan St. Morse, 706. Mouse, 89. Mammacre, 13. Monach. S. Gall., 201. Manarchie de Bante, 159. Moneta, 353 Marinares, 201, 202, 405-405 , 527 , 558-565. Monsanese, 504. Mosselvoli, 504, 511. 515, 516, 510, 521, 525 Monstreict, 528. Monsumenago, 14. Montagutolo, 496. Mentain, 414, 415, 418. Mentalemo, 156, 169, 174, 285, 287, 308, 109, 411, 419, 421, 422, 424, 426, 4/2, 495~489 **. 5**05 **. 5**06, 526, 530, 531, 546. Montale, 472 Montalio, 173 410. Montaperti (Luiro di), 168, 47% Monimperts, 454, 504, 323, 531, 548, Montarrenti, 178. Mogt-Cassen, 94, Monto, 11%. Nonte Acciamon, 414. Monteuno, 409, 487. Nonte Argentaro, 3. Monte Buono, 135, 250, Monte Casemb 198, 199 Monte Casterlo, 440. Morte Catim, 10. Monteccinello, 417, 472. Monto Callest, 116. Nonte Christo, 319. Monte Croce, 130, 157. 139, 240, 265,

Mouteflascone, 358, 361 Monteforte, 343, 344. Montegroesoli, 164, 165, Montalatrona, 178, 495. Nontelucaio, 273 Nontalungo, 480. Montelupa, 179, Montamassi, 460, 486 488, 490, 491, 495. Mentemurle, 165, 172, 173, 206, 407. Monte Orlandi, 120, 131, 128. Montepuno, 405. Monteppiciano, 7, 170, 171, 174, 270, 273, 272, 270, 282, 287, 308, 409, 411. 426, 487, 495, 400, 531, 540 Monteruppoli, 407. Montereggioni, 412, 424, 409, 406, 529, Monteropoli, 541, 512, 517 Menta Relando, 205 Nonte Sentrio, 413. Montesquieu, 91. Montevarchi, 173, 514, 517, 522, 407, 400, 411, 470, 480. Montferrat, 147. Montacello, 410, 411. Montieri, 178. Mantopoli, \$17, 440 Mentaria, 400 Montorano, 178 Morello, 37, 50. Morena, \$42 Mertemana, 421. Mosca Lamberti, 255. Matrone, 438-441 Mosai N. Aut 43 Mezzi (familie), 255, 511, 314, 533. Mozzi de' (apelane 71 Magello, 45, 56, 119, 171, 197, 257, 412-\$14, 464, 481. Мадионе, 50, 57, 79,

80, 559.

Muller (I-th.), 8.
Muller (Hat. de Suisse),
300.
Nunaldo, 173.
Milnek, 208.
Nuralier, 186.
Muralori, 6.
Núriers, 192.
Nusées, 15.
Nusganno, 408
Nusulmani, 446.
Nychass, 20.
Nyrgueus, 20.

Į.

Nacr ad doubt, 123. Naples, 81, 977, 304, 305, 334, 424, 445, 471. Narboune, 549. Narsès, 44, 55, 56–58. Netal) 42. Namerale, 50. Nécromancie, 513. Negociations, 202. Nepete, 29. Nerli, 255, 300, 311, 314, 535. Néroa, 41. Nestor, 29. Neumann, 194 Niccola Pisano, 316 Niccoll, 555. Meolas H. 78. Nichular, 20. Nievole, 1. Nobles, 20y. Grands. Noé, 339. Noël des Vergers, B. Noms propres, 03, 67, 111, 212, 237. Nomantola, 67, 77. Nonius Marcellus 18. Normands, 65, 102, 186, 216. Notacres, 205, 206. Notus, 11. Norelio, 2019. Guulo. Nurtut, 43.

Obil**uman, 52**5. Oculus pastoralis, 235. Endriens, 13. Offices, 256. Officiales foremess, 239. Ogeno, 180. Ogernus Alferine, 205. Ogier, 435. Oliva, 59°. Olivier, 493, 526. Ohvo, 77. Oltrarno, 53, 81, 223, 290, 312, 326, 580, 4.0, 400. Olympiosare, 49. Ombrie, 13. Ombrune, 5, 6, 163, 109, 411. Oppert, 17. Or, 202. Orbetello, 3. Orcia, 109, 275. Oreightu, 555. Ordanes, 90. Orgade, 410. Ornest, 20. Octob, 15. Ortouch, 252. Orhadmi, 263, 274. Ortendi, 43. Orosc, 40, 335. Or Sau Mahele, 205, 206, აგე, 4.ა. Oraini, 404. Ortolan, 198. Orvieto, 160, 905, 900, 204, 270, 273, 271, 278, 308, 344, 345, 356, 409, 415, 434, 494, 499, 501, 522, 528, 534, Osumo, 209. Oste, 200. Ostro, 557. Ostina, 322. Ottavanno, poy. Ubaldini. Otton, 64, 68, 69, 71, 245, 250, 415. Otton de Bruttewick, 156, 125, 176,

Otton de Frening, 122, 143, 182. Otto de San Blasio, 154. Otton de Witelsbuch, 175. Uzanem, 301.

9

Pace de Barone, 376.377. Pace de Certaido, 255. Paco do Pesamola, 374, Padous, 450, 544. Paganello, 231 Pagnatt, 190. Paymanceili, 185. Pulaia, 440. Palaus, 259. Palazzo (des Tosinghi), Polargo. vecchio, 259, 406. Puliologua, 465. Palerme, 196, \$34, 461. Palermoni, 311. Palestine, 153, 272. Palio, 55. Polonojuola, S. Panciatichi, 205. Pandolfo de fusabella, 208. Pandulphs de Pisc, 107 Funnocchieschi , 167. Pauli, 220, 255, 255, 453. Paolino, 121. Fuolo de Surieno, 420. Papauté, 200, 201. Papi, 233, 273, 285. Pardestus. 190 Parentio, 356, 357. Purcto, 8. Paris, 203, 350, 354, 403. Paris Madnett, 271. Intengio, 40. Parlement, 488. Parene, 77, 250, 250, 518.

Parousses 327, 561. Parthes, 196. Partouneaux 00. Puscs) II, 116, 121, 127, 131, 541. Passerini, 85, 132, 293, Ранкідпаво, 175, 206, 480. Разпонато, 50. Patamoo, 389, Patanny, 346, 347. Paternon, 358, 360, 361. Pates, 348. Patrimoise de St-Pierre. 356, 385, 446, 447, 544.Paulm, 41. Paul de Bernried, 107 Paul Diagre, 55. Pamanier, 15. Pauvres, 477. Pavage, 290, 291. Pavesari, 226, 327, 474, 503, 514. Pavio, 51, 58, 23, 149, 150, 154, 361, 454-430. Paninek, 208. Pax Condanties, 150. Pazzi, 414, 419, 154, 256, 257, 264, 300, 311, 314, 322, 369, 508, 520, 535. Pegori, YSU. Pecorone 258 Pennisiers, 2016, 220. Pedes, Mr. Pedoni, 475, 478, 514, 519. Pegolotti, 545. Peto Gualdages, 405. Pélare, 60. Pélusges, 18, 20. Pelago, 314. Pelavicim, 258, 442, Pellehers soy. Peaussiers. Pego Visconti, 424, 426, 529. Périgueux, 41.

Perchaum, 40.

Pérvase . 7, 78, 171, 114, 212, 270, 273-275, 278, 298, 320. Perrena 7, 188. Perrot, 17. Perne, 25. Persécutions, 543, 356 **3**63, \$84, 368, 586-**300.** Pertz. 08. Perusu, 202, 217, 387. Perussi, 404. Pest, 6, 503. Pessage, 312. Pétrarque, 425, 549. Petriolo, 84. Petrogramo, 168 People, 207, 220, 225, 109 Plebe. Prigrat, 353. Pezzo, 99. Phihppe Auguste, 245. Philippe de Sourbo, 156, 175. 471. Philippe le Grand, 457. Phehidus, 435. Photons, 26. Phrygie, 19. Piano, % Piano deile Cortine, 511, 516, 547, 549. Pienza, 170 Pierre, 41, 493, 446. Pierre Diacre, 76. Prerre de la 1 igne, 250. Pierro de Si-Germain, 9x1. Protramala, 2, 5 Pietrasanta, 438. Pietro de Lucques, 165. Pietro de Vérone, Toy, St. Pierre martyr. Pietra Igneo, 94, 96. Pietro la Lombard, 345. Pictro, paterns, 302. Piere Ascuata, 504. Pigli, 257, 311, 551. Pu. 287. Pala in Mugelio, 413. Peltori, 292. Pin, 278, 430. Pundare, 24.

Penti, 37, 268. Promises, 5, 11, 431, 432, 486. Piec, 5, 20, 37, 57, 76, 81, 105, 108, 110, 116, 123, 138, 111, 144-147, 149, 132, 157, 159, 174, 191, 209, 210, 216, 25%, ¥59-264, 278, 284, 286, 296, 298, 30b, 308, 334, 336, 558, 398, 411, 412, 415, 416, 424, 430 - 432, 436-440, 456, 465, 471, 486, 545. Pison, 30 Pupini, 408. Piatoin, 10, 14, 29, 54, 57, 405, 117, 155, 138, 140, 145, 154, 165, 167, 172, 473, 239, 264 - 266, 269, 270, 202, 303, 318, 306 -400, 416, 417, 420 - 422, 424, 501, 502, 530, 540, 548 Pitiglusso, 486, 501, 529. Pelincus, 34. Pita. 14, 170. Prvieri. Toy Paroisses Plaids, 79. Plame, 339. Plansance, 454, 203, 259, 482. Platina, 73. Plaule, 30. Piébo, 219. Pline nat., 24. Plumes, 299. Pluquat, 344. Platarque, 22, 24, 35, 455, Pd, 21. Pantientiarius, 105. Poggiarone, 514, 513, 517, 519, 521, 523. Poggebonzi, 130, 140, 150, 102-104, 100, 170, 175, 177, 264, 170, 286, 287, 308, J58, 426, 450, 485,

488, 530, 545, 546. Poggio di Vico, 275. Pogna, 119, 120, 158, 165, 166, 200. Polenta, 408. Poliziano, 36. Pollentes, 37. Poltroni, 287. Pommes, 209. Pompée, 55. Pontassieve, 6, 37, 368. Pont d'Ain, 37. Ponte d'Ern, 37, 148, 410, 947. Ponte alla Carraja, 290. Ponto allo grazie ou finbeconte, 201, 202. Pents alla Trusta, 201, 406, 459, Ponte vecchio, 60, 246, 255, 250, 380. Pentoise, 31. Pontormo, 164, 479. Ponts, 60, 206 — 202. Pepelani, 225, 226, 231, 503, 511, 524, 529, 333, 533, 534, 550 Pepelo fractioa de parouser, 504. Popolo grasso, 125. Popolo mineto, 225 Papalo vecchio, 325. Poppi, 372-374. Population de Florence, 80, 152. Populatira, 29, 80. Percara, 231, 253. Perciano, 173. Perphyrian, 96. Porri, 139. Portes, 53, 77, 195, 206, 218, 323, 226, 257, 258, 358, 481, 459, 539. Porto Baratti, 27 Porto Ercole, 3, 284. Porto Palo, 28 Porto Pisano, 440, Portugui, 193. Potestat, 229-233, 258, 328, 329, 352, 406,

470, 480, 482, 485,

535. Poudles, 971, 519, 447, 407, 497, Posso (Del), Ast. Pozzo a mn Stato, 380 Prataglione, 440. Prato, 10, 37, 65, 119, 138, 140, 154, 546. 358, 313, 374, 598, 420, 501, 534, 545, Pratomagno, 5. Pratovecchio, 157, 154. Précheure, voy Domini-CAMOS. Préseges, 342. Press (Della), 519. Pret, 200, 203. Préteur, 230, 238. Pricure, 207, 211, 227 Prisoaniers, 481, 482 528. Prisons, 408. Procédure, 387. Processions, 508, Proconsole, 259, Procaps, 45. Promenade, 217. Promis, 527. Prosper, 49. Protazius, 50. Provena, 66. Provence, 543. Provenzano, voy. Sul-WALES. Froverbes, 541. l'tolémais, 465, Ptalémée de Lucques, 77. Pulci, 258, 300, 314, 314, 350, 363, 535, Pyrgi, 35.

Q

Fyrrbus, 54,

, 9

Quartiers, voy, nesti, terzo, comrude. Querceto, 37, 475, 425. Querciagrossa, 478, 278, 220, 460, 489, 404. 529. Quinet, 189. Quona On , 311 535.

3

Rabania, 520. Rebede, 120 Raclas, 222. Padagause, 49-51. Radevic, 146. Badicofata, 274. Ramald, 89. Remerso de Pase, 302. Rambaldi d' imola, 391. Rangone, 426, 473, 487, 488, 503, 513, 514, 5.9. Rameri, 62, 111, 411. Ramori, évéque, 341, 344. Rameri Sacconi, 350. Raout-Rochelte, 18. Rapalano, 422 Ratherius, 540. Haul. 220 Raumer 54, 200 Itqvenue, 58, 77, 108, 177, 188, 209, 279, 280, 282, 421, 425 Ravensberg, 300. Bavigiani, 71 Raymouard, 54. Razzanti, 454, 509, 510. 554. Raust, 99, 255, 515. Recensement, 285. Reclus, b. Recteurs, 207, 220 Réforme, 305 Réfractaires, 46%, Reguidald, 62 Remand, 65. Religion, 21, 41, 538, sq. Rena (Della , 105. Renan, 500. Benda, 99 Remero del Bagno, 386, 387. Reparals, 32, 61 Reparatus, 52 Repertanue, 41.

Repetti, 13. Représailles, 197. Rerum favent, script, Rettori, 238 Reumont, 40 Réville, 344. Res. 56 Blusenn, 10-18. Rhegenen, 91. Rhus, 50. Belands, 327 Ricasoli 30 RICAYO, 504. Riccards, 259 Hicevuts, 372, 374. Richa, 53. Richard de Cornouailles, 437, 451, 462, 471 Richardua de San Germane, 154. Recotte 188 Rudolff, 473. Ridolfo de Capraja, 253. Rumni, 371 Rmaid, 344, 365. Rimeri di Matteo, 461. litated di Montemerio. 335. Ringeer, 555. Rijefesta, 431, 433 Brpah, 562. Repuaires, 413. Rist 15. Ristonduo, 314. Rutori, 473. Robert - Courte House, 110 Robert de Capose, 143. Robert de Jérmalem, Rocca de Campiglia, 426, 546. Rocche, 65, 66, Racquescourt, 227. Rodere, 50. ltoger de Sicile, 196. Rogerio de Bagnolo, 307, Rolandono Patav , 318 Balando, 79. Romagae, 2, 71, 147.

481. Rozums, 14, 25, 25, 27, 51, 53, 34, 40, 48, 53, 180. Rame, 27, 33 S4, 40, 48, 58, 59, 165, 154. 176, 185, 201, 209, 211, 261, 305, 585, 456, 487 Remens, 407, 409, 410 Reruilm, 40. Recruald, 34%. Romulus, 24. Romalus, érêque, 41, 42, 130. Roncagias, 146, 150, 228 250. Rencioni, 148. Rosa, 134 Resca, 10. Roses, 299. Rosmini, 48 Rosm, 236, 207, 309, 514, 573, 580, 581, 585, 555. Rosso, 79, 486 Re-tichelli, 373. Roth, 54. Rabacento, 200 — 202. 297. Rudolf, 89. Rues, 314, 345, 331, 580, 530 Ruffredo d'Isola, 509. Raggiero des Calcagna, voy. Caleagui. Ragomagne, 483. Ruselin, 28, 50. Russes, 401. Rustichella 397. Rustico, 513. Rusticucci, 452. Rutelina, 3. Ruytoosa, 386.

Secceti, 415. Secchetti, 511. Secchetti, 514, 555. Secs, 472.

153, 385, 414, 450,

Saint Antonin, 581. Samt Apollmetre, wy. San Puhmers. Saint Barthélemy, 377 Saint Beneft, 84, 92. Saint Bernard, 144, 351, 359. Saint Clément d'Alexandrie, 18. Samta Maris Dajeure, 107. Saint François d'Assiss, 360 Saint Georges, 527. Saint Grégoire, 56. Saint Jean, 315, 404. Saint Jean de Latran, 304. Saint Marc. 103. Saint Paulm, 51. Saint-Pierre de liens, 456. Saint Pierre Martyr, 389-374, 576, 578, 381, 584, 585. Samt Priest, 408. Salumbeni, 171, 299. 507, 528. Satiuste, 35 Salmeria, 327, 504, 514. Seloznop, 592. Salomon de Luca, 386. Salvagneli Harchetti, 9. Salvana (Provensam). 433, 466, 470, 495, 497, 408, 506, 588, 53%. Salvi, 117. Salm. 287. Salvien, 54 Samuites, 33. San Biagio, 113 San Bonstesso, 205, 450. San Brancazio, voy. San Pancrazio, San Castiano, 11. San Cresci, 43. San Cristofano, 480, 505, 506, 527. Sanctio (de) 544. San Donato in Poci, 157,

INDEX ALPHABETTODE 439, 485, 494, 504. Sandrini, 351. Sen Firense, 324. San Fredrano, 535. Sam Gaggio, 558. Sun Galguno, 469. San Gallo, 30. Sen Gernigauno, 14, 165, 238, 291, 501, 535, Sen Genesio, 160, 147, 157. San Giorgio, 450. San Grovanni, 53, 55, 77. 79, 135, 164, 166, 170, 268, 284, 299, 345. San Giuliano, 431. San Jacopo, 459, 459. San Lorenzo, 38, 45, 50, 55, 79, 513, 525 San Marco, 38 Stn Murtino, 489, 493, 495, 512, San Martino al vescovo, **158.** San Michele in Orto, 60, 205, 206. Sea Mininto a Monte, 49, 60, 87, 383. San Miniato ad Tedesco. 43, 128, 146, 148, 135, 177, 308, 501, 545. San Pancruno, 223, 258 Sen Pier Gattohni, 55, 558. San Pier Scheruggio, 906, 225, 246, 258, 268, 209, 309, 310, 319, 327, 481 Sen Pietro, 91. San Pulinari, 406. Sen Questino, 29. Sen Quirico, 170, 178, 274, 479. San Regolo, 489. San Remagio, 40. San Salvatore, 52. San Salvatore a Selva, 138.

San Salvi, 84, 93, 94

San Severuta, 234, 467.

593 Sen Simose, 40. San Sisto, 580. San Sovins, 447. San Stefano, 400, 459, 404. Santa Crece, 324, 544. Senta Felicita, 202, 380, 383, 459. Santa Fiere, 509, 515, 548, 597, 598. Santa Lucia de' Magneli, 459. Santa Maria alle grazio, 292. Santa Maria di Marcato **vecchio**, 267. Sunta Mena in cumpo. Santa Maria in Capitelio, 40. Santa Mara Novella, 360. 368, 570, 572, 375-578 , 580 - 582, 384. Santa Maria sopra porte, Santa Naria ten le torri, 218. Santa Petronilla, 491. 496. Senia Reperata, 52, 53, 78, 79, 246, 577, 578, 441, 479, 408. Santo Viene. 498, 503. Sansanome, 554. Saraemi, 525 143, 495, Sardagne. 296, 439, 439, Serrasine, 65, 66, 186, 916, 910. Sarteano, 278, 530. Sarterina, 58. Sasso, 480. Satement, 548 Sauterelles, 87, 89. Sarigny, 54, 61. Savioli, 118. Sayonarole, 385. Sazona, 101, 187. Scabini, 68, 208. (Burtelommeo), Scala 31, 37.

Scali, 311, 314, 534.

San Donato in Poggio,

Scandament, 12. Scaplia, 40. Scarabée, 344 Scarlino, 48th. Sceau, 77 Scheffer-Boichorst, 31, 255. Schereggio, 246. Schutuszo, 453. Schno, 294. Schmadt, 34% Schole, 187, 100. Schöpfin, 304. Scipion, 54. Sciopus, 61. Scolars, 300, 397, 455. Scuipture étenique, 25. Serlla, 27. Soochi, 21. Sédillot, 193. Seigneurs féodeux, 65. Séan, 30. Seief, 154. Selvoli, 278, 280, 400. Semifonte, 119, 164-105, 108-170, 488. Semproco, 129, 130 Semario, 56. Sécont, 212, 238. Sénateurs, 228. Seneras, 596. Sénèque, 18. Semon, 238. Sennen, 50. Séparation des pouvoirs, 235, Sequen. 405, 405. Seravenna, 10. 438. Serckio, 6, 458, 430. Serfa, 189, 192, 207, 218, 219, 221. Serment, 177, 299. Serregti, 980, 976, 511. Service militaire, 221, 225. Servi, 107. Servace, 21. Servius Tultius, 26. Seeso, 297. Scati, acationi, 81, 205, 211, 223, 226, 258, 525, 529, 459, 475,

474, 487, 490, 501, 505. Settimo, 85, 86, 120, 128, 130. Steambers, 415. Sicale, 250, 300, 505, 445, 466, 471. Sicilians 27. Secket, Henuments grapaica meda ava, 1859-61. Yienne, 413. Sicoles, 15. Siculus Placeus, 34. Siéges de Florence, 108, 154. Stenze, 8, 10, 14, 105, 116, 158-140, 145, 159~ 154 , 169-167 , 109-171, 175, 174, 178, 201, 238, 204. 270, 372 - 278, 280 -285, 287, 300, 508, 318, 520, 521, 336, 557**,** 55**8,** 564, 508, 408, 410, 412, 415, 410, 419-421, 424, 428, 432, 433, 435, 450, 450, 454, 458-401, 463 - 468, 470, 472, 482, 484-486, 488-406, 504-513, 527, 528, 530, 532, 550, 544-547, 549, 550. Sieva, 6, 56. Signa, 31, 84, 480, 434. Segonio. 71, Sigurd, 62. Silve halicus, 24. Sillano, 155. Simon & magicien, 23, Simon Pierre, 95. Simone, frère de G. Novello, 408, Simoua, 87-89. Simorus, 8. Sumplice, 541. Sumondi, 75. Sixtue, 42. Sızi, 311, 314, 534. Smeregichronicon, 44%

Soure, 75. Société de Ste Marie, 373. Solermi, 534, 555. Solica, 402. Sollena, 317 Sac, 192, 195. Soldani, 132. Sodameri, 309, 453, 454. Soleti, 159. Sophocle, 90. Sopravesti, 519 Sorbara, 109. Soriano, 420. Sec. 404. Sougho, 500. Soudan, 27%. Sours, 17. Sosomène, 231. Specioesa, 60. Spedito, 498, 449, 520, 536. Spegual, 204 Sрежив, 29, Span, 259, 406, 425, 475, 534. Spolète, 145, 147, 154, 385. Spramer, T. Squarcialupi, 427, 400. Stece, 555. Staggia, 165, 266, 286. 546. Status civit. Pistor. 250. Statuta Florenties, 320. Suzzema, 11. Stefane, 60. Stemmenane, 425, 480. Stepay, 115. Stendale, 401. Stenael, 189. Stickel, 19. Stateon, 49 - 51, 53. Strabon, 7. Strinati, 168. Strozzi, 14, 259. Stura, 56, Subapennin, \$-5. Subbiem, 6. Sutres, 49. Suidas, 21.

Suisse, 192, Suily, 371. Suncaen, 91. Suse, 242, Sybel, 51. Sylburg, 50. Sylvestre 11, 68. Syndies, 387, 388, 433, 535, 547. Syracuse, 24.

4

Tabermana, 151, 103. Tocite, 48, 27 Taddeg Gadds, 370, 373. Taegio, 370, 381. Tagés, 25. Taglia, 501. Tailleurs, 206. Tambour, 525. Tercote, 446. Targiom-Tousetti, 45. 16. Tarquin, 21, 26, Tarquani, 19. Tarquinee, 28. Tartare, 22. Tortini, 9. Tauromeno, 224. Tavernelle, 119. Tovernes d'Arbis, 411. Tebaldini, 483. Tedaldi, 311. Tedald ni, 309, 511, 514, 155. Tegghiajo, 430, 400, 500. 555. Tegrini, 252. Territoire, voy. Contido. Tertullien, 18. Terzo, 460, 470, 495, 506, 512, 515. Terest, 126. Teste, 483. Teutanes, 29. Théodat, 54. Thegan, 300. Theodom, 08, Theodora, raterine, \$63.

Throdomk, 53 -- 55. Theodorus, 43. Theopempe, 35 Theuson, 85, 88, Thierry (Amédée), 56, Thomas de Sargie, 24%. Thor, 49. Thucydide, 21, Tibre, 2, 5, 5. Tibère, 38, 39. Tiraboschi, 145. Tuseranda, 220. Tito-Live, 21, 555. Texxano, 416, 417, Tolárance, 388, 389. Tolomei, 171, 507, 510. Totosani chron. 231. Tommasi, 105. 153. Tommaso de Lentino. 370. Тонині, 403. Torello de Strada, 283, 202. Torzubuoni, 380 Torango, 170. Torongunci, 211, 256, 309, 316, 473, 485, 488, 529, 554. Torre (Della), 406. Torrello, 358, 301, 378, Toscane, 2, 13, 48, 58, 50, 71, 102, 105, 110, 113, 122, 147, 271, 205, 207, 318, 321, 344, 385, 544. Toscams, 14, 1°5 - 178, 286, 297, Toechs, 311. Tosco (Del), 319. Tounghi, 309, 511, 514, 315, 475, 534. Tosti, 71. Tebla, 55, 57, Toulouse, 371. Tours, 216, 217, 314. 459. Trafic, 190, 466. Tranmène, 34, 70. Traemundo, 132. Trebbio, 380, 382, 583,

Tremali, 135. Trésor, 180. Trève de Venise, 149, Trèves (iroh. de), 149. Trévise, 295, 585. Tribuldalio, 454. Tribunaux, 205, 214, 318. Tribus, 40. Tranciavelli, 460. Triomphe, 525, 536. Тгиноо, 549. Triumvim, 36. Froghuse, 468, 509. Trogue Pompée, 535. Trollope, 55. Trombetti, 539. Trouci, 263. Trotula, 90. Troubedours, 518. Prove, 6(. Tunio, 410, 405, 436. Tures (Del), 168. Tures, 100. Torin, 543. Turk, 61. Turquia, 200. Inteins, 15. Tyrinthe, 10. Tyrrhéntenne, 2. Tyrrhémens, 20.

v

Ubeldini, 185, 171, 197, 330, 585, 592, 507, 398, 408, 412-415, 447, 450, 405, 557, Obbriachi, 258, 341, 397, 453, 475. Dberti, 70, 174, 211, 215, 247, 248, 252, 255-257, 263, 265, 308 - 311 , 323 - 325 , 334. 394. 392. 397. 452, 453, 505, 521, 545, 548. Ubertini, 317, 483. Uberto de Lucques, 321. i berto deMaremme, 284. liccellmi, 535, 537

Velletri, 557, 364.

Yelluti, 168, 169,

Ughella, 41, 119. Upero, 421, Ugolau de Castella, 508. Ugotano, 560. Ugoni, 415, 418, 419. Uguccione, 359. Uldrich, 156. Liberrie, 56. Unavernité, 397, 411. 464. Université de Bologne, 405. Université de Paris, 354. Urbain R. 140, 145. Urbecare, 53. Ursperg (abbé de) voy. Conrad a Lichtenau. Useiana, 6, Unigita, 326. Dambardi, 297. Usumers, 198, 203,

Vaccherocesa, 498. Viccina, 28. Vada, 37. Vadamon, 33. Val Corteso, 178, 410. Valdustrove, 469, 496. Valérieu, 42. Valla, 36. Valdra Magine, 18. Vallombreuse, 84, 542, 365, 415, 454, 459. Valeecchi, 105. Vandales, 40. Vanna Pucci, 265. **Ганимесь**, 39. Varchs, 32. Varron, 10. Fasers, 64. Yases, 209, Vaugelas, 284. Yaux on valless, 5. Varancere, 447. Vecchietti, 309, 541, 314, 554. Yeies, 27, 29. Velleurs Paterculus, 18. Yoniso, 77, 82, 188, 100, 202, 205, 296, 403, 405, 450, 404. Vente de Isens, 357,406. Ver. 541. Yerdan, 74. Vergeleno, 421. Yorino, 50, 169. Yernagallo, 452. Yernis, 604 Vermane, 489. Fernon, 269. Vérone, 77 Verrou, 402. Vorracola, 116. Vapme, 66. Véterses, 35, 36. Yettori, 404. Yia de' Calzmoh, 257. Frendos, 193. Vicures impérieux, 909, 294, 595. Vicence, 294. Y100, 493. Victor II. 78. Victor III. 340. Vidal (Pierrs) 154, 548. Vierge, roy. Harre. Vilpard, 541 Villanie (Giov.), 31. Filiam (Fil.), 285. Filleri, 63. Fillemain, préf. et 15. Valles Etrusques, 98. Villes au tempe deu invations.60. Villes de Mutinide, 15. 116, 185. Villette, 30, 51, 56. Fencens, 237. Venci, 407. Vinciguerro, 171. Vingl-quatre, 504, 506, 507, 525. Virgula, 10, 555. Vieconti, 424, 496, 456, 504.Visdominj, 309, 511, 314, 482, 555.

Vitalis, 50.

, 9

Titella (Della), 535. Titerbe, 115, 152, 160, 212, 305, 345, 356, 571, 434, 487. Filodurani, 506. Virachivines, 258. Virandière, 520. Forgt, 75. Yaterizm, 480, 481. Volcens, 7. Velognano, 511. Volter, 20. Volta, 105. Voltaire, 91, Folterran, 36. Volterre, 8, 11 14, 29, 57, 40, 105, 119, 145, 157, 167, 171, 238, 294, 304, 518, 536, 427 - 430, 487, 501, 539, 535. Valto dell' Ores, 297 Voinigs, 411. Yulannes, 28, 39, 44.

Wildemar de Denomark, 245. Walter, 54 Harren, 269. Weber, 201. Weshings, 500. Wrengart, 143. Wemsberg, 500. Welf, 115, 114, 145 — 145, 140. Walfa, 300, 502. Wibert, 105, 108. Wido, 67. Wille, 60. Wilmane, 182. Wolfger, 175, 176. Worms, 196, 346. Wurtemberg, 300. Wustenfeld, 208.

Aumende, 9.

Yvon, 349, 350.

Zandaria, 228, Zandti, 82, Zandbus, 43, 49, 58, Zappe, 118. Zeller, 4 . Zingano, 519 Zosume, 50, Zuccagui-Orlandini, 7, 55,

ERRATA

Nove ne relevous que les fautes qui altèrent le sens, Quant aux autres, la lecteur voudra bien les vorriger de lui-mbns,

- P. 64, note 1, ligne 7 : as ilon de f., lices : f. I.
- P. 133, ligna 1 au lieu de destruction de Fiesole, livez : destruction complète de.....
 - Id , nota 2, ligne 2 : an lieu de commun, lises : comune
 - P. 201, ligne 15 : au lieu de dousième siècle, lisen : treisième.
 - P. 225, ligne 49 ; au lieu de supporteient, lises ; supputaient.
- P. 231, note 1 : an ben de : document publié, etc., luez : chronique du juge Sanzanome dans una nomes, etc.
 - P. 502, note, lague 6 : au lieu de POSTPA, lieux : POSTEA.
 - P. 440, dernière ligne : su lieu de mon, lises : non.
 - P. 505, ligne 5 des notes : au lieu de Aperti, lises : Abali.



Dright from NEVERSITY OF WISCONS N

Digitized by Google

Jrgma from MIVERSITY OF WISCONSIN





PARIS -- TYPOGRAPHIE LAHURE Rue de Flourus, 9

Google











